



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

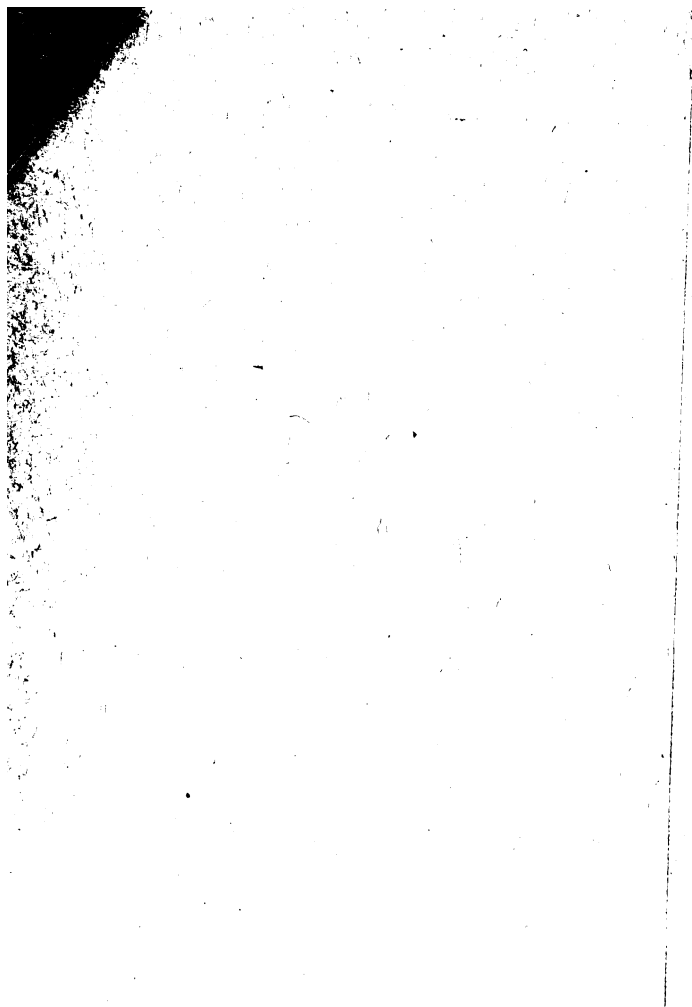
## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

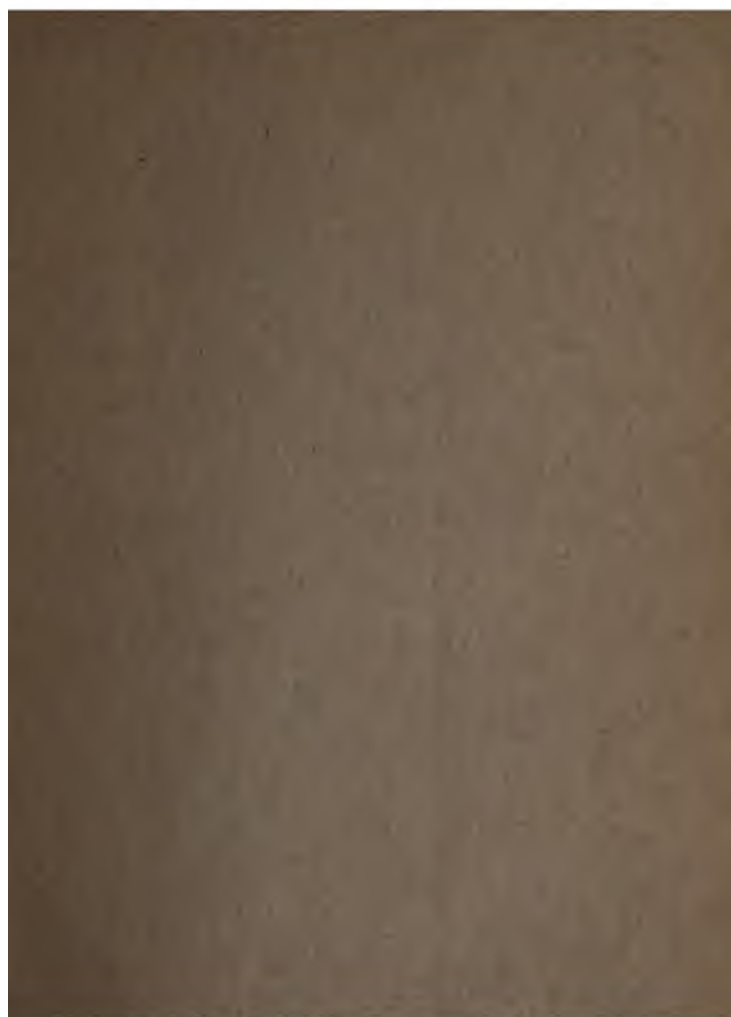
NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 07495738 6













**Georg Forster's**  
**sämmtliche Schriften**

839-32

5367

Herausgegeben von dessen Tochter  
und begleitet  
mit einer Charakteristik Forster's  
von  
**G. G. Gervinus.**

**In neun Bänden.**

**Fünfter Band.**

**Kleine Schriften.**

**Zweiter Theil.**

CIRCULATI  
LIBRARY

Leipzig:  
**F. A. Brockhaus.**

**1843.**

NFG

439843

ADDER, JELLY X AND  
YIELDING RELATIONS.

1970

ADDER  
JELLY X  
AND  
YIELDING RELATIONS

1970

# Inhalt des fünften Bandes.

## Kleine Schriften.

n Beitrag zur Völker- und Länderkunde, Naturge-  
schichte und Philosophie des Lebens.

### Zweiter Theil.

Seite

von Dr. Wilhelm Dobb's.....	3
von der Entdeckung.....	60
von der Leckereien.....	173
von der Prosellitenmacherei.....	191
von der bei dem Antritt des Prorectorats am Collegium Carolinum in Kassel.....	217
von der Pfaden zu einer künftigen Geschichte der Menschheit.....	225
von der Kunst und das Zeitalter.....	235
von den Argumente aus Georg Forster's Nachlaß.....	247
von den miniscenzen.....	250
von der la Felicité des Etres physiques.....	258

Observations sur le Temple de Diane à Ephèse .....	
Du Phénix .....	
Ueber historische Glaubwürdigkeit .....	
Ueber den gelehrten Kunstzwang .....	
Fragmente .....	
Recensionen .....	

---

UNIVERSITÄT  
ZÜRICH  
BIBLIOTHEK



# **Kleine Schriften.**

---

**Ein Beitrag**

zur

**Völker- und Länderkunde, Naturgeschichte u  
Philosophie des Lebens.**

---

**Erster Theil.**



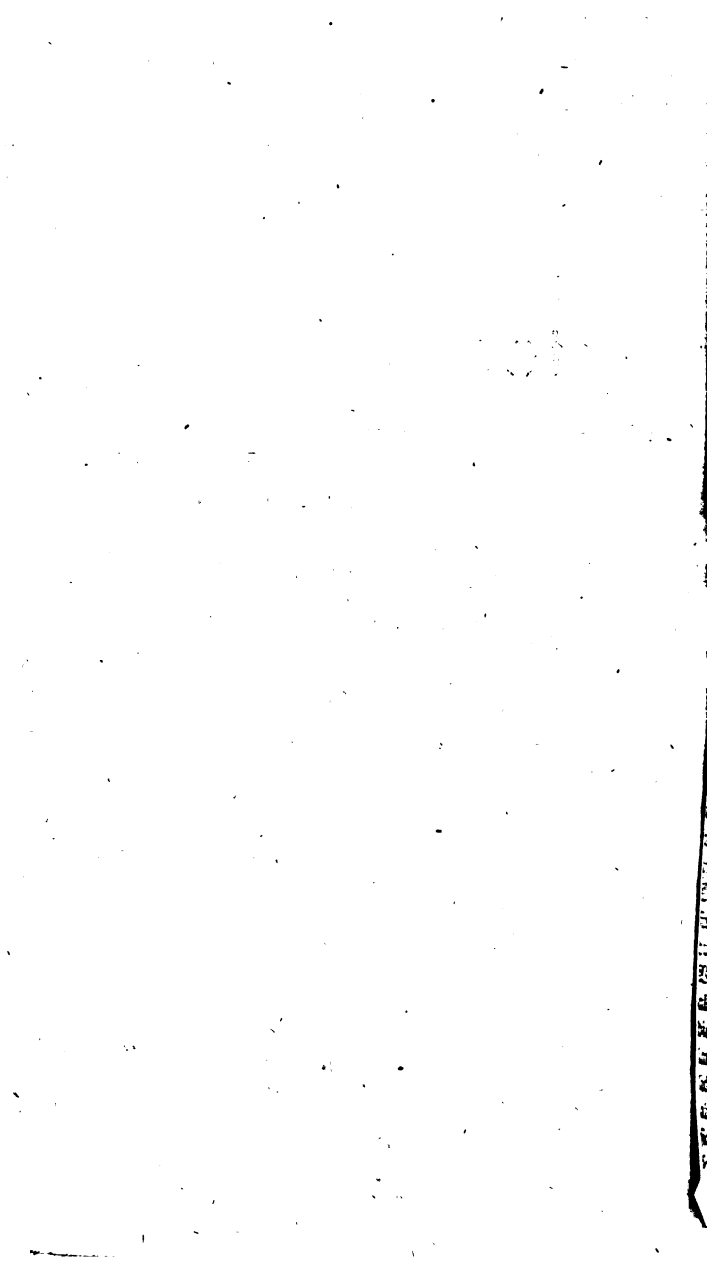
# Kleine Schriften.

---

Ein Beitrag  
zur Völker- und Länderkunde, Naturgeschichte  
und Philosophie des Lebens.

---

Erster Theil.



## Leben Dr. Wilhelm Dodd's,

ehemaligen Königl. Hofpredigers in London.

Fallimur, et quondam non dignum tradimus: ergo,  
Quem sua culpa premet, deceptus omittit tueri.

HONAT.

Bourn ist ein kleiner Flecken in der Grafschaft Lincoln, mit einer ziemlich einträglichen Pfarre, die ein rechtschaffener Prediger, Namens Wilhelm Dodd, viele Jahre lang verwaltete. Seine zwei Söhne, Wilhelm und Richard, studirten beide Theologie, und letzterer bekleidet noch gegenwärtig eine Predigerstelle in Middleser.

Wilhelm, der älteste von beiden, ward im Jahre 1729 geboren, und bis ins funfzehnte Jahr theils in seiner Eltern Hause, theils auf benachbarten kleinen Schulen erzogen. Wenn man bedenkt, daß England viele gute Schriftsteller über die Erziehung, und besonders einen Locke aufzuweisen hat, so ist es unbegreiflich, daß dies wichtigste Geschäft der Menschheit dort noch immer so sehr vernachlässigt wird; denn nichts kann gegründeter sein, als der Vorwurf, daß ein Engländer selten ein Mann von Erziehung ist. Findet man je eine Ausnahme, so sind es einzelne Personen, die sich entweder durch Reisen, oder durch Hülfe ihres vorzüglichen Genies, oder durch eine glückliche Verbindung von andern Umständen selbst gebildet haben. In allen handelnden Staaten pflegt beim Unterrichte der Jugend die Rechenkunst gemeiniglich obenan zu stehen, so auch in England. Kann der Junge rechnen, und überdies noch eine zierliche Hand schreiben, so ist er erzogen. Doch muß auch, nach altem leidigen Gebrauch, ein jeder seine Jahre hindurch sich mit Latein quälen, ungeachtet ihm das im gemeinen Leben selten zu Statten kommt. Für den Kopf wird auf diese Art

doch immer, wenn schon in geringem Grade gesorgt; daß aber der Jüngling auch ein Herz hat, daran wird nicht einmal gedacht. Dies bleibt sich selbst überlassen, und dann kann man sich die Folgen vorstellen. Auf solche Art lernt der Jüngling höchstens denken. Gelingt es ihm nun von dieser Seite ein außerordentlicher Mann zu werden, so verdient er zwar Bewunderung; doch darf man von dergleichen einzelnen Fällen nicht aufs Allgemeine schließen, oder einen solchen seltenen Mann gar zum Maßstabe und Muster der ganzen englischen Nation annehmen. Einen Baselow kennt England noch nicht, so wenig wie es überhaupt Deutschland und Europa kennt. Nur die Deutschen haben den eigenthümlichen Charakter, sich um alle fremde Völker zu kümmern, und was nützlich und brauchbar (wir wollen gerecht sein) zu oft auch was fehlerhaft, überflüssig und schädlich ist, nachzuahmen.

Nach vorbeschriebener Landesart ward auch der junge Wilhelm Dobb erzogen. Als er Schreiben, Rechnen und Latein, vielleicht auch etwas Griechisch, gelernt, und es im Tanzen ziemlich weit gebracht hatte, schickte ihn sein Vater im sechzehnten Jahre (1745) nach Cambridge auf die Universität. Die Studenten beider englischen Universitäten sind in verschiedene Klassen getheilt. Die vom untersten Range müssen, vornehmlich in den ersten Jahren, allerhand Vortheilen entsagen, ja den Andern gewissermaßen aufwarten, und werden daher auch *Servitors* oder *Sizers* genannt. Allein diese Ungemächlichkeiten, wenn man sie so nennen will, haben mehrentheils ihren großen Nutzen. Um nämlich bald aus jener unbequemen Lage zu kommen, wenden die *Servitors* den größten Fleiß an; dadurch lernen sie ihre Fähigkeiten besser entwickeln, und hiervon hängt denn doch ihr künftiges Glück ab. Auf solche Art liefert diese Klasse die geschicktesten Leute, und zwar legen sich die mehresten aus derselben auf die Gottesgelehrsamkeit. Der junge Dobb mußte sich gefallen lassen in diese Klasse eingeschrieben zu werden, vermuthlich weil sein Vater unnöthige Kosten zu ersparen suchte. Er war wohl gewachsen, von angenehmer Gesichtsbildung und einem einnehmenden Betragen. Eben dies mochte ihm aber auch schon damals eine zu hohe Meinung von sich selbst beibringen; denn ungeachtet er zur niedrigsten Klasse gehörte, so pflegte er doch an Aufwand und Kleidung keinem aus den höheren Klassen etwas nachzugeben. Zerstreuung und Wollust wurden sehr früh

ig seine Lieblingsneigungen. Er fühlte die mächtigen Reize andern Geschlechts, und den heftigsten Trieb sich selbst annehm und beliebt zu machen, wozu ihm denn auch Lebhaftigkeit, Wiß und ungezwungenes Wesen wohl zu Statten kam. Mit der französischen Sprache erlernte er zugleich französischen Leichtsinns, diese nöthige Eigenschaft eines süßen Herrn. nzen war bei ihm zur Leidenschaft geworden; und da er bald gut als Juvenal\*) wußte, wie außerordentlich viel ein wohlildeter Mensch dadurch in den Augen und Herzen der meisten Frauenzimmer gewinnt: so bediente er sich seiner Vorteile und lebte, nicht ohne vielfältige Versäumung seiner Studien äußerst ausschweifend. Wenn es ihm indessen wieder einfiel, so konnte er, vermittelt seines guten Gedächtnisses und außerordentlichen Fleißes, das Versäumte in Kurzem nachholen, sogar seine Mitschüler bald wieder übertreffen. Hätte er, so viel natürlicher Anlage, seine Aufmerksamkeit auf Eine Wissenschaft vorzüglich gerichtet, so wäre er vermuthlich in seiner Sache groß und berühmt geworden. Allein dazu war er zu flüchtig. Er wollte von Allem etwas wissen, und weil ihm an gehöriger Leitung fehlte, so blieb er auch geradehin bei der Oberfläche stehen. Freilich sollten die verschiedenen Talente, Anlagen und Neigungen eines jeden jungen Menschen künftigen Stand desselben, und dieser hinwiederum nicht nur Umfang, sondern auch die Form des Unterrichts bestimmen. es erfordert aber ausgebreitete Kenntniß des Herzens, und ein schames Auge über das Betragen eines jeden einzelnen Schülers; und wo soll man Lehrer mit solchen Eigenschaften suchen? hrlich nicht in den gemästeten trügen, müßigen, von aller eist abgesonderten Mönchsgesellschaften der englischen Universitäten! Und gewiß eben so wenig unter den dortigen Professoren, die keine Vorlesungen halten, als unter den wenigen Maern eines jeden Collegii\*\*), die jener Stelle vertreten, aber e Autorität haben.

---

\*) Juvenal Sat. VI. 63. 64.

\*\*) Die beiden Universitäten Oxford und Cambridge bestehen aus mehreren kleineren Gesellschaften oder sogenannten Collegiis, die zusammen Ganzes ausmachen, deren jedes aber ein eigenes Gebäude, seine eigenen Vorlesungen, Borgefetzte und Einrichtungen, auch verschiedene Prediger zu vergeben hat. Ein solches Collegium hat einen zahlreichen Be-

Ein lebhafter, witziger Kopf hat sich kaum vergaß macht er auch schon Verse. Ob die ersten verliebten Reimungen Dobb gut oder schlecht gewesen, ist nicht bekannt, aber läßt sich vermuthen, daß die Schönen, die er gen, aus Erkenntlichkeit sein poetisches Verdienst über diesen herausgestrichen haben müssen, weil er es schon in achtzehnten Jahre (1747) wagte, ein sehr mittelmäßiges dichten drucken zu lassen. Es war ein Schäfergedicht, zu der Hornviehseuche Gelegenheit gegeben hatte. Als eine leichte Arbeit, und um der Leichtigkeit des Ausdrucks willen es nicht wenig Beifall, und dies ermunterte ihn, während seines fünfjährigen Aufenthalts auf der Universität noch mehrere kleine Stücke zu verfertigen und herauszugeben. Da dieser Art waren ein paar Briefe, zu denen ihm folgende stände Stoff und Anlaß dargeboten hatten.

Ein englischer Schiffscapitain, der an der afrikanischen Küste Handlung zu treiben pflegte, nahm einmal eine Reise in das Innere des Landes vor, und kam zu einem Mohrenkönig, ungefähr 4000 Unterthanen hatte. Dieser Fürst fand die Fremden nach seinem Geschmack, bewirthete sie sehr gastfreundlich, überhäufte sie mit Freundschaftsbezeugungen. Endlich ging seinem Vertrauen zu ihnen so weit, daß er dem Capitain seinen achtzehnjährigen Sohn, und zu Begleitung desselben einen Jüngling mitgab, um sie nach England zu bringen, um den Sitten und Gebräuchen der Europäer bekannt zu machen. Der Capitain empfing sie mit Freuden, gab die besten Versprechungen, und begegnete dem Prinzen mit alle

---

nat von unverheiratheten Mitgliedern, die sämmtlich ein gewisses Gehalt bekommen, und nach Maßgabe ihrer Anciennetät zu Preben befördert werden. Einer oder mehrere von diesen Mitgliedern (fellows) werden entweder jährlich oder zeitweilig zu Vorstehern des Collegii gewählt, und die Professoren der Universität nimmt man theils eben daher. Die Vorsteher aller Collegien machen den Rath der ganzen Universität aus, und aus diesem wird jährlich Einer zu Kanzler der Universität ernannt. Weil die Professoren selten selbst so geben sich in jedem Collegio einige Mitglieder (fellows) mit unterrichtet ab, und diese werden Präceptoren (tutors) genannt. Studenten müssen in einem oder andern Collegio eingeschrieben sein, wohnen, und bei einem Lehrer dieses Collegii Vorlesungen hören, gewisse öffentliche Proben ihrer Geschicklichkeit ablegen, welche ihnen nach dem Spruch auf die verschiedenen Grade geben. Mehr wird nicht gefordert.



ftung. Kaum aber hatte er sie am Schiffe in seiner Gewalt, so legte er ihnen Ketten an, und verkaufte sie in den öder-Inseln. Nach dieser abscheulichen That starb das Unthier, ohne daß der Name desselben bekannt geworden wäre. Das Schiff kam bald darauf nach England, und dort erzählten die übrigen Officiere die ganze Geschichte öffentlich. Die englische Regierung ließ die unglücklichen afrikanischen Jünglinge unentgeltlich loskaufen, nach England bringen und unter der Aufsicht des Grafen Halifax in allem Betrachts standesmäßig erziehen. Sobald sie mit den englischen Sitten etwas bekannt waren, stellte man sie dem Könige vor, der ihnen sehr gnädig begegnete. Einige Monate darnach wurden sie in der christlichen Religion unterrichtet, und endlich getauft. Von öffentlichen Vergnügungen gestiel ihnen das Theater am besten. Als sie einstmals der Vorstellung des Trauerspiels Dronoko beiwohnten, dessen Sujet ungemein viel Aehnlichkeit mit ihrer eigenen Geschichte hatte, machte der Anblick armer Unglücklichen von schwarzer Farbe, die sich in einer eben so harten Selaverei befanden, als sie selbst unlängst ausgestanden, die rührende Unterredung zwischen Dronoko und Imoinden, die Erzählung seines ersten Unheils durch die Verrätherei eines Schiffscapitains, seiner Leiden, ihrer gemißbrauchten Güte — alles dies machte einen so heftigen Eindruck auf den Prinzen, daß er am Ende des vierten Aufzuges weggehen mußte. Sein Reisegefährte sah zwar das Stück bis zu Ende, weinte aber die ganze Zeit hindurch, zur höchsten Rührung der sämmtlichen Zuschauer, helle Thränen. Über diesen Vorfall schrieb Herr Dobb vorgebadachte zwei poetische Briefe. Der eine war von dem afrikanischen Prinzen, an den andern von seines Vaters Hofleuten, gerichtet; der andere hielt die Antwort auf den vorigen. Beide Stücke waren von höherem Werth als die ersteren; sie machten dem Herzen ihres Verfassers Ehre, und legten den Grund zu dem schriftstellerischen Ruhme, den er sich in der Folge erwarb.

Sein Aufwand und seine Zerstreuungen hatten ihn in Unkosten gesetzt, die sein Vater nicht zu bezahlen vermochte, und von der ihn vermuthlich auch nicht einmal etwas merken ließ. Er mußte deshalb sehr frühzeitig anfangen, von seinen Talenten Gebrauch zu machen, und Bücher zu schreiben, die seine Vorgesetzten zum Glück gut bezahlten. Im Jahre 1750 gab er einige Gedichte heraus, und ließ verschiedene lateinische Werke

von neuem drucken \*). Unter andern verfertigte er auch einen Zusatz zu Pope's Dunciade, worin er allen seinen Wiß, beides im Text und in den Anmerkungen, gegen Warburton richtete, und dadurch einen neuen Beweis gab, daß es ihm weder an Geschmack noch an Beurtheilungskraft fehlte. Wer mit den englischen Dichtern bekannt ist, wird wissen, daß die seltsamen, zum Theil abgeschmackten Anmerkungen jenes Kunstrichters der Satire eben so viele schwache Seiten darbieten, als der lächerliche, kritische Unsinn eines Bentley, den Pope so meisterlich gezüchtigt hat \*\*). Weil aber der Ertrag dieser Schriften seinen Bedürfnissen nicht immer gleich kam, so fing er noch in eben dem Jahre eine Uebersetzung der Hymnen des Callimachus aus dem Griechischen an, und eröffnete eine Pränumeration, sobald er einen Anfang davon aufzeigen konnte. Um eben diese Zeit schrieb er ein Trauerspiel: die Sprachkünstler, welches nach Art der Alten mit Chören aufgestutzt war. Nachdem er 1750 als Baccalaureus Artium promovirt hatte, verließ er die Universität und elste, ohne jemand zu Rathe zu ziehen, nach London, als dem Sammelpfad üppiger Fröhlichkeiten, an welchen seine Seele hing. Er war nunmehr einundzwanzig Jahre alt, und hatte sich durch Sprachkenntniß und ausgebreitete Belesenheit jene allgemeine Bekanntschaft mit den Wissenschaften erworben, die zwar nicht den gründlichen Gelehrten, aber doch den angenehmen Gesellschafter bildet. Seine süßtönende, fließende Sprache, mit einem gewissen Grade von Wiß und artigen Manieren verbunden, hatte etwas Einnehmendes für gemeine Zuhörer; auch versäumte er keine Gesellschaft, wo er Gelegenheit finden konnte, öffentlich zu reden. Die Neigung zum andern Geschlechte, die bei seinem Temperamente sehr heftig war, hatte in reiferen Jahren immer mehr Stärke erhalten, weil er sich nie einkommen ließ, daß gerade der Trieb, der das größte Glück des Menschen machen kann, am leichtesten ausarte, und dann zu den schändlichsten Lastern führe. Sein eignes Herz betrog ihn; und

\*) 1. Synopsis compendiaria librorum Hugonis Grotii, de jure belli et pacis. 2. S. Clarkii Dissert. de Dei existentia et attributis. 3. J. Locke de intellectu humano.

\*\*) Man sehe die Warburton'schen Ausgaben von Shakespear, Pope und andern Dichtern nach, zugleich aber auch die Johnson'sche letzte Ausgabe von Shakespear, wo W's pedantische Ausschweifungen gerügt werden.

er erkannte diesen bei vielen jungen Leuten gewöhnlichen Selbstbetrug nicht eher, als bis es zu spät war. Die Erfahrung lehret nämlich, daß es auch den größten Wollüstlingen zum Theil an Menschenliebe, Mitleidsgefühl und Großmuth nicht fehlt. Setzt man nun auf diese zärtlichen Empfindungen einen gar zu hohen Werth, und trauet man um ihrentwillen sich selbst zu viel zu, so ist die Grenze bald überschritten, zumal wenn der feurigste Instinkt der ganzen menschlichen Natur diesen Schritt zu genehmigen, zu befehlen scheint. Ist er aber einmal gethan, so ist es leicht fortzugehen, und noch leichter, sich selbst zu überreden, daß das wahre Glück des Menschen auf diesem Genuße beruhe, der mit allen wohlthätigen edlen Empfindungen des Herzens so wohl bestehen kann. Wer überdem niemals höhere und reinere Freuden gekannt hat, der wird sich nicht vorstellen, daß die bloß sinnlichen Vergnügungen noch von andern übertroffen, ja im Vergleich mit ihnen, verächtlich werden können. Und dennoch war es nicht sowohl der Hang zur Wollust, als vielmehr Eigenliebe und Eitelkeit, die dem jungen Dobb so nachtheilig wurden; denn eben diese verdrängten aus seinem Herzen das für die Menschheit so wohlthätige Gefühl, welches sonst bei allen seinen Ausschweifungen noch immer hätte bestehen können: sie lehrten ihn, daß er um seines Vortheils willen nur den äußern Schein davon beibehalten dürfe; kurz, sie machten ihn nach und nach zum ärgsten Heuchler.

Gleich nach seiner Ankunft in London nahm er an allen öffentlichen Vergnügungen Antheil, versäumte nie das Theater und Ranelagh, und war oft in Wirthshäusern unter lustiger Gesellschaft beiderlei Geschlechts zu finden. Er ging reich gekleidet, hatte prächtige Wohnzimmer, und versagte sich nicht die geringste Bequemlichkeit. Diese Ausgaben zu bestreiten, arbeitete er sehr fleißig für die Buchhändler, doch größtentheils ohne sich auf dem Titel seiner Werke zu nennen, weil diese nicht immer so beschaffen waren, daß sie seinem Charakter Ehre gemacht hätten.

Man kann sich leicht vorstellen, daß seine Einnahme zu einer so verschwenderischen Lebensart nicht hinreichte. Da er gleichwohl keinesweges gesonnen war, sich im geringsten einzuschränken, so mußte er auf Mittel denken, seine Glücksumstände zu verbessern. Nun hatte gerade damals eine Gesellschaft (club) höher adeliger Personen unter sich eine ansehnliche Summe zum

- Brautschaz ihrer Maitressen zusammen geschossen, die größeren oder geringeren Antheil daran haben sollten, je nachdem sie früher oder später an Mann kämen. Eine dieser Damen, Mrs. Perkins, ein artiges wohlgebildetes Frauenzimmer, das der Graf Sandwich unterhalten hatte, wohnte damals in London und gerieth, durch Vermittelung eines Dritten, mit Herrn Dobb in Bekanntschaft. Er wußte in was für einer Verbindung sie ehemals mit dem Grafen gestanden hatte; allein ihre jetzige Aufführung ließ ihn hoffen, daß die Jugend in ihrem Herzen von neuem Wurzel gefaßt habe, und dereinst gute Früchte bringen würde. Uebrigens konnte ein Mann in Dobb's Umständen, mit seinen Leidenschaften und Neigungen, nicht seines Gefühl gnuß besitzen, eine solche Person mit tausend Pfund Sterling auszu-schlagen. Er heirathete sie 1751 den 15ten April, und erhielt die Aussteuer zu gleicher Zeit.

Was er durch den Brautschaz seiner Frau zu gewinnen glaubte, entging ihm auf einer andern Seite wieder, weil er nun als ein verheiratheter Mann nicht mehr hoffen durfte, bei der Universitäts versorgt zu werden. Doch das ließ er sich im geringsten nicht anfechten. Gewohnt in den Tag hineinzu leben, miethte er vielmehr ein geräumiges Haus und meublirte es auf-stattlichste, ohne zu bedenken, daß sein Auskommen forthin le-biglich von der Feder abhängen würde.

Bei einer so unüberlegten Aufführung ward dem Vater des jungen Verschwenders mit Recht für die Zukunft bange. In dieser Besorgniß kam er mit schwerem Herzen nach London und wendete alles mögliche an, um seinen Sohn in eine Lauf-bahn zu bringen, bei welcher für sein Herz und für sein Aus-kommen gleich gut gesorgt wäre. Dies gelang ihm. Theils waren die jugendlichen Ausschweifungen des jungen Dobb nicht allgemein bekannt, oder auch schon wieder vergessen worden theils hatte er, seit der Heirath, ein etwas gefestigteres Wesen an-genommen, und die Bekanntschaft mit verdächtigen Frauensper-sonen abgebrochen. Man konnte also dem Anscheine nach ver-muthen, daß er seine Denkungsart wirklich geändert und besser Grundsätze angenommen hätte. Ueberdem mochte er sich glei- bei seiner Verheirathung vorgenommen haben, in den geistlichen Stand zu treten, und sah daher wohl ein, daß er seinen War-del der Würde dieses Ordens im Voraus gemäß einrichten mußte. Bei so bewandten Umständen kostete es seinem Vater nicht vie-

Mühe, ihm beim Bischofe von London eine Stelle auszuwirken\*). Dieser ernannte ihn noch in demselben Jahre (1751) zum Vicarius oder Substituten (curate) des Predigers von Westham, und nun mußte er von London weg, nach Plaistow in Essex hinziehen.

Hier fanden seine Predigten ungemein viel Beifall. Schon während seines Aufenthalts in London hatte er sich im Voraus praktisch darauf geübt, und unter andern in den sogenannten Robinhuds-Gesellschaften\*\*) die Vertheidigung der christlichen Religion übernommen. Wenn zu diesem Geschäft innere Ruhe der Seele und eine gewisse Stärke des Geistes erfordert werden, so war er freilich nicht hinlänglich dazu ausgerüstet: denn diese Eigenschaften können nur bei einem unbefleckten Gewissen stattfinden, und eben daran fehlte es ihm. Als er in einer solchen Robinhuds-Gesellschaft einst mit vielem Feuer von der Beruhigung in der Religion sprach, ereignete sich, daß jemand ein paar Funken im Kamin herunterfallen sah, und darüber aus-

---

\*) Erst zwei Jahre nachher, 1753, ward er zum Priester ordinirt; denn nach den Verordnungen der englischen Kirche darf dieses nie vor dem 25. Jahre geschehen.

\*\*) Robinhood-Societies sind öffentliche Versammlungen in gewissen Wirthshäusern und Bierschenken, wo jedermann für sechs Pfennige engl. Geldes (ungefähr 4 Groschen) freien Zutritt und eine Kanne Bier oben ein hat. Hier kommen Träger, Fuhrleute, Handwerker, Kaufleute, Parlamentsglieder und Standespersonen zusammen, ohne das geringste Vorrecht über einander zu genießen, ausgenommen, daß der Präsident Still-schweigen gebieten darf, wenn man zu laut wird. Während der Versammlung wird ganz frei von Staatssachen, Religion und andern gemeinlichigen Gegenständen gesprochen, und hier bildet sich mancher Redner, der hernach auf der Schaubühne, auf der Kanzel, vor Gericht, oder in den obersten National-Versammlungen mit Beifall und Bewunderung gehört wird. Eben diesen Gesellschaften ist es auch zuzuschreiben, daß Schornsteinfeger und Schuppger ihre englische Staatsverfassung eben so gut und vielleicht besser kennen, als manche deutsche Professoren, die darüber ein langes und breites raisonniren. Wer über einen gewissen Punkt das Gutachten der Robinhuds-Gesellschaft wissen will, braucht nur die Frage dem Präsidenten schriftlich vorzulegen. Dieser läßt sie laut vorlesen, und setzt gleich einen Tag fest, an welchem darüber disputirt werden soll. Wer alsdann Lust zu sprechen hat, findet sich an dem Tage ein, und nachdem die Argumente beider Parteien angehört worden, votirt die Societät darüber. Auf diese Art bildet sich die Nation Begriffe von ihren Königen, Parlamentern, Ministern, Admiralen, Generalen, Richtern u. dergl.

rief: der Schornstein sei in Brand gerathen. Dies brachte unsern Redner dergleichen außer Fassung, daß er in der größten Angst zum Fenster lief, und im Begriff war, sich vom zweiten Stockwerk hinabzustürzen, wenn ihn die übrigen Anwesenden nicht zum Glück daran verhindert hätten. Aus diesem Vorfall läßt sich mit vieler Wahrscheinlichkeit schließen, daß Gegenwart des Geistes, Standhaftigkeit und kühler Muth eben nicht zu seinen Eigenschaften gehörten.

Ich habe schon angemerkt, daß Dobb ein Mann von mehr als gewöhnlichen Fähigkeiten war. Mit Hülfe derselben hat er sich die Kunst erworben, seine Zuhörer, so oft er wollte, bis zu Thränen zu rühren, oder bei andern Gelegenheiten ihre Aufmerksamkeit durch einen überaus blumenreichen Styl, durch poetische Ausdrücke und honigsüße, sanftfließende Worte\*), die mit melodischer Stimme vortrug, an sich zu ziehen. Seine Schilderungen des Lasters waren lebhaft, treffend, und zum Theil nach eigener Erfahrung gezeichnet; nicht minder feurig waren seine Vorstellungen der Tugend, der Seligkeit und der wesentlichen Punkte der christlichen Religion, und sie gefielen wegen des mystischen Ausdrucks, worin er Hutchinson nachahmte, den Zuhörern um desto besser, je weniger sie davon verstanden. Allein, die Religion mit Nachdruck und Kraft zu vertheidigen, überwiegende gründliche Beweise zu führen, kurz, mit Salbung und wahrer apostolischer Beredsamkeit zu predigen, das war seine Sache nicht. Und vielleicht wären dergleichen Reden auch viel zu gut für den Pöbel\*\*), der schon vom bloßen Wortpränge hingerissen wird, wenn der Prediger das Herz nur einigermaßen ins Spiel zu ziehen vermag. Wahr ist es, daß obgleich einen gewissen Grad von Enthusiasmus und Wärme eine Religion nicht füglich bestehen kann, eben so wahr, daß das langgedehnte eiskalte Ritual der englischen Kirche, und der daraus entsprossene feierlich kalte Predigtton dem wohlthätigen Gefühl von Religion vielmehr hinderlich als zuträglich ist. In dieser Betracht verdienen die sogenannten Methodisten allerdings eine Entschuldigunq, wenn sie bei ihren Predigten auf öffentliche

\*) Mellitis verborum globulis. Petron.

\*\*) Das Wort Pöbel wird hier nicht im engsten Verstande genommen. Ein galonirtes Kleid, ein Stern, oder ein Reifrock sollen keine Ausnahmen machen.

Markte ihrer schwärmenden Einbildungskraft den Zügel schiessen lassen; und es ist gar nicht zu verwundern, daß sie deshalb so vielen Zulauf haben. Warum sollten nicht die Menschen nach ihrem Religionsgeföhle, welches ihnen gleichsam angeboren ist, an gleichgültig scheinenden Seelsorger verlassen, und Bewunderung, Beifall und Liebe dem zuwenden, der das Herz röhrt, der ei umschgreifendem Verderben die Hände nicht in den Schooß legt, sondern denselben thätigst zu steuern sucht, dem es ein Ernst ist, die Sache der Religion aus allen Kräften, nicht als Nebenwerk, oder um des Brotes willen zu treiben, der sich in nem gewinnstüchtigen Staate als ein uneigennütziger Mann auszeichnet, der alle Menschen mit herzlicher brüderlicher Liebe umfaßt, und in die Beförderung ihrer ewigen Wohlfahrt seine bestte Ehre und Glückseligkeit setzt? Alles dieses thun die methodistischen Prediger auf eine, wenigstens der Form nach, sehr in die Sinne fallende Art, indeß der englische Geistliche seine vernünftelnnde Rede mit einer gewissen Gleichgültigkeit und Steifheit der Gemeinde vorliest. Doch es ist gar nicht meine Absicht, die Leiden der Laulichkeit des Herzens, der wahren feurigen Liebe zur Religion, und der wilden ausschweifenden Schwärmererei zu bestätigen; auch will ich diese weiter nicht vertheidigen, weil ich zu wohl weiß, wie leicht sie zum heuchlerischen Deckmantel des Afters gebraucht werden kann. Ich wollte vielmehr bei dieser Gelegenheit nur im Vorbeigehen die wahren Ursachen anzeigen, warum in einem so erleuchteten Staate als England, die Schwärmererei so beliebt ist und so festen Fuß gefaßt hat.

Außer der Unnehmlichkeit des Vortrags, der Sprache und des Hutchinson'schen Mysticismus, hatte Dobb auch noch viel empfehlendes in seiner äußerlichen Bildung. Man müßte die Welt wenig kennen, wenn man leugnen wollte, daß körperliche Schönheit von vielen Zuhörern, und fast allen Zuhörerinnen, als Haupteigenschaft des geistlichen Redners angesehen werde. Dobb war ein Mann von mittler Größe, ziemlich gut bei Leibe, doch nicht von starkem Knochenbau. Sein völliges Gesicht zeigte eine vielsprechende Stirn und eine wohlgebildete Nase; dagegen errieth sich in den herabhängenden schwammichten Backen und dem verzogenen Munde viele Schwäche, die jedoch zum Theil unter dem äußerlichen Schein von Gefälligkeit und Menschenliebe verborgen blieb.

Er hatte die Substitutenstelle in West-Ham noch nicht

lange bekleidet, als der zweite oder Nachmittagsprediger bei der dortigen Kirche mit Tode abging. Diese Vacanz verschaffte der Gemeinde Gelegenheit, ihm einen öffentlichen Beweis ihrer Zufriedenheit zu geben. Sie übertrug ihm nämlich die Stelle des Predigers. Kaum hatte er diese angetreten, als er ein kleines Werk in zwei Octavbänden, the Beauties of Shakespear selected (Auswahl der schönsten Stellen im Shakespear) herausgab, aber zugleich in der Vorrede versicherte, daß er nunmehr diese Art Studien gänzlich an die Seite legen, und sich bloß mit den wichtigern Wahrheiten des Christenthums beschäftigen wolle; er habe dies Werk nur drucken lassen, weil es bereits vor seiner Ordination angefangen und vollendet gewesen. Diesen Vorsatz, sich ganz der Religion zu widmen, richtete er auch wirklich mit dem größten Eifer ins Werk. Außer seinen öffentlichen Parochial-Functionen erklärte er die heilige Schrift in der Woche in seinem eigenen Hause, und versäumte keine Gelegenheit, sich im Weinberge des Herrn als einen unermüdeten Arbeiter zu zeigen. Dabei war er von geselligem und angenehmem Umgange, ohne der Würde seines Amtes etwas zu vergeben, so daß seine Gemeinde nicht allein Achtung für seine Verdienste als Prediger, sondern auch Ehrerbietung für seinen Privatcharakter hegen mußte. Hier machte er viele nützliche Bekanntschaften und legte den Grund zu vielen Verbindungen, die für ihn in der Folge von der größten Wichtigkeit wurden. Hier war er nach seinem eignen Geständnisse\*) der Welt wahrhaft nützlich und von jedermann geliebt; auch dachte er an diesen Ort noch oft mit Sehnsucht zurück, nachdem er ihn schon lange verlassen hatte. Wie glücklich hätte er hier sein können, wenn er von Ehrsucht und Eitelkeit frei geblieben wäre! Allein, bei einem Manne von so flüchtiger Gemüthsart konnte jener erste Paroxismus von Eifer nichts mehr als eine vorübergehende Hitze sein, zu heftig, als daß sie hätte dauern, und zu wenig gegründet, als daß sie die Religion zum wahren und einzigen Endzweck hätte haben sollen. Dergleichen schnell entstandene Einfälle können den unbeständigsten Menschen auf eine Zeitlang beschäftigen, vielleicht gar über seine gewöhnliche Schwachheiten hinaussetzen; allein beim ersten Erwachen der Leidenschaften ver-

\*) In der Zueignungsschrift seiner Predigt über das Papstthum, an den verstorbenen Grafen Ghesterfeld 1768.



schwinden sie wieder als ein Meteor, das auch nicht eine Spur seines ehemaligen Daseins übrig läßt.

Schon im Mai 1753 ward Dobb nach London zurück und zum zweiten Prediger an der St. Jacobs- (James-) Kirche, in dem Quartiere der Stadt, welches Carlshöhe genannt wird, berufen. Er durste seine Stelle auf dem Lande deshalb nicht aufgeben, sondern predigte, weil die Entfernung nicht groß war, des Morgens in einer und des Nachmittags in der andern Kirche. Im April des folgenden Jahres, 1754, ward er von der St. Jacobs-Kirche zu einer einträglichen Pfarre, als zweiter Prediger an der St. Dav's-Kirche, befördert. Nunmehr wäre seine Einnahme, wenn gleich nicht überaus reichlich, dennoch für einen bedachtsamen Mann hinreichend gewesen; allein, er hatte noch immer zu viele Bedürfnisse und überdem noch alte Schulden: jene wollten befriedigt, diese getilgt sein. Er versiel also auf ein anderes Mittel, welches ihm sehr gut gelang. Er miethete nämlich ein bequemes und wohlgelegenes Haus, nahm daseibst junge Herren aus verschiedenen großen und wohlhabenden Familien unter seine Aufsicht, gab ihnen Tisch, Wohnung und Unterricht, und ließ sich dafür ein Ansehnliches zahlen. Auf diese Art lebte er nicht nur in dem geschmackvollen Ueberflusse, wozu er von jeher geneigt gewesen, sondern erübrigte auch so viel, daß er sich von seinen Gläubigern losmachen, und sich eine Kutsche anschaffen konnte, um seine beiden Predigerstellen mit desto leichterer Mühe zu versehen. Bis dahin ging alles noch gut. Allein sein öfterer Aufenthalt in London verwickelte ihn in neue Ausgaben, und brachte so viele Zerstreuungen mit sich, daß die erste Hitze seiner Frömmigkeit verrauchte, und zugleich der Entschluß, nichts mehr mit weltlichen Schriften zu thun zu haben, ganz ins Vergessen kam. Noch in demselben Jahre (1754) schrieb er einen Roman: „Die Schwestern, oder Geschichte der Lucia und Caroline Sanson, die sich einem falschen Freunde anvertrauet,“ fand aber nicht für gut, seinen Namen auf den Titel zu setzen, weil der Inhalt eben nicht die besten Begriffe von dem Herzen und der Beurtheilungskraft des Verfassers, als Prediger betrachtet, erwecken konnte. Verschiedne schlüpfrige Scenen, die nur nach dem Leben so gezeichnet sein konnten, hatten, ungeachtet des äußerlichen moralischen Schleiers, die sichtbarsten Kennzeichen einer erbligten Einbildungskraft, und ein so verführerisches Colorit, daß sie die Leidenschaften vielmehr

rege als der Vernunft unterwürfig machten, mehr zur Zeit reigten, als zur Tugend anführten. Einige damals von sehr bekannte Leute, die Herrn Dobb zum Theil zum Theil vielleicht beleidigt hatten, wurden in diesem unbarmherzig mitgenommen. Unter andern wird einer, auf dem Titel angegebenen falschen Freund vorgestellt, so als der Satan selbst gemalt, und zuletzt an den Galgen

Im Ganzen ist es höchst wahrscheinlich, daß die harte Wendung, welche Dobb's Glücksumstände umnahmen, den Grund zu allen den Fehlritten und Lasten haben, die ihn zuletzt zum schrecklichsten Beispiel der Schwachheit machten. Seine Eitelkeit, die auf dem Schlummert hatte, mußte in der Hauptstadt natürlich wiederum erwachen, und die geringe Mühe, die es ihr sie zu befriedigen, brachte ihn allmählig zu allen den Abfängen seiner jugendlichen Jahre zurück. Wer kann, einmal vom rechten Wege auch nur einen Fuß breit ab ist, sagen, bis hierher will ich gehen, und nicht weiter traurige Wahrheit, daß der Lasterhafte schwerlich stille weilt, sondern von Tage zu Tage verderbter wird, so sich gewissen Lieblingsneigungen überläßt, und sich diese kleine Ausschweifung, gleichsam auf Rechnung seiner angeblichen Frömmigkeit, erlaubt: diese Wahrheit kann nie zu der Jugend nie zu scharf eingeprägt werden.

Es bleibt noch ungewiß, ob Madam Dobb durch neuen Fehlritte zu den seitigen Anlaß gegeben oder nicht viel kann man, glaube ich, auf allen Fall voraussetzen bei seiner Heirath die glaubwürdigste Versicherung, sowohl der Zuneigung als auch von ihrer untadeligen Aufführung haben werde. Denn, selbst der ausschweifendste Wapflegt die Tugenden, um welche er, für seine Person, geringsten nicht bewirbt, gleichwohl von seiner Gattin zu gen. Doch, es bedarf hier keiner so strengen Untersuchungen von diesem Paare das Ehegelübde zuerst gebrochen habe: sie? Alle Umstände lassen vermuthen, daß es von beiden wohl fast zu gleicher Zeit geschehen sein müsse. In streunungen, in welche er sich durch seine öftere Anwesenheit in London verwickeln ließ, entfernten ihn sehr oft von ihr und diese vielfältige Trennung mochte sie unvermerkt gegeneinander machen. Sobald aber das Feuer der

Zärtlichkeit erst in Abnahme gerieth, sobald verlor auch der erlaubte Genuß allen Reiz für sie, und ihre gegenseitige Abwesenheit veranlaßte und erleichterte beiden den Gang nach verbotenen Freuden. Vor den Augen der Welt konnten diese Unordnungen wohl eine Zeitlang verborgen bleiben; aber sie unter sich mußten doch bald einer von dem andern etwas gewahr werden. Dobb merkte kaum, daß seine geheime Liebeshandel seiner Frau bekannt wären, als er, aus Besorgniß für sein zeitliches Glück, auf Mittel sann, sich ihrer Verschwiegenheit zu versichern. In dieser Verlegenheit kam ihm die Entdeckung ihrer eigenen Untreue trefflich zu statten, und nach einer kurzen Erklärung verglichen sie sich dahin, daß keiner den andern in seinem Vergnügen stören, vielmehr behülflich sein, übrigens aber die ganze Welt in dem Wahne erhalten werden sollte, als ob sie Muster zärtlicher Eheleute wären. Von diesem Augenblicke an ward Dobb ein Heuchler, der Religion und christliche Tugend nur dazu anwendete, um insgeheim den größten Wollüsten desto sicherer nachzugehen zu können, und der in Kurzem so weit ging, daß die unschuldigsten Mädchen vor seinen Nachstellungen nicht mehr sicher waren \*). Zwar blieb, wie er zuletzt selbst gestanden, sein

---

\*) Ich behaupte dies nicht ohne hinlänglichen Grund. Dobb's vertrauteste Freunde, denen er in den letzten Zeiten seines Lebens manches entdeckte, haben mir so viele Anekdoten dieser Art erzählt, daß ich seinen Ausschweifungen mit dem größten Recht noch weit härtere Benennungen hätte beilegen können. Allein, die noch lebenden Angehörigen dieses Unglücklichen verdienen zum Theil einige Schonung, weshalb man auch jene geheimen Begebenheiten der Welt vermuthlich nie mittheilen wird. Zwar ist es des Biographen Pflicht, die Menschen in ihrer natürlichen Gestalt, ohne Schminke, seinen Zeitgenossen und der Nachkommenschaft zum warnenden Beispiele darzustellen; doch darf deshalb nicht gerade die Keugier eines jeden Anekdotenträmers befriedigt werden. Einen Umstand muß ich indessen hierhersetzen, damit man sich von diesem würdigen Ehepaare einen gehörigen Begriff machen könne. Herr Dobb ließ in allen Zeitungen bekannt machen, daß junge Ausländer, welche Lust hätten, sich in der englischen Sprache zu vervollkommen, für zwei Guineen wöchentlich, Wohnung und Tisch bei ihm finden könnten; auch wolle er ihnen zum Sprechen Anleitung geben. Mit diesen jungen Leuten pflegte er Sonnabends in die Stadt zu fahren, um des andern Morgens sein Predigeramt abzuwarten. Einer aber blieb gemeiniglich auf dem Lande, um der Frau Pastorin Gesellschaft zu leisten; und der mußte für diese außerordentliche Ehre drei Guineen mehr bezahlen. Verschiedene Herren hatten die Gewohnheit einander wöchentlich abzulösen, und auf dem Lande zu bleiben, so oft die Reihe sie traf. Madame ihrer Seite, ließ in die

Gewissen dabei nicht ganz ruhig, sondern erinnerte ihn, daß gegen seine eigene Ueberzeugung handelte, brachte ihn vielleicht gar zur Reue über seine bisherigen Ausschweifungen, und ließ ihn tugendhafte Entschliefungen fassen; doch, diese waren nicht dauernder als Morgenthau, der bald verschwindet.

Bei der Sorgfalt, die er angewendete, seine Laster zu vermeiden, gelang es ihm, auf diesem schlüpfrigen Wege viele Jahre lang unentdeckt fortzugehen. Indes daß er insgeheim seinen Lusten und Begierden freies Spiel ließ, wußte er sich die Gunst und das Vertrauen der Bischöfe, der Großen und aller seiner Zuhörer zu erwerben. Seine englische Uebersetzung der Hymnen des Callimachus erschien 1755, nachdem er bereits ganzer fünf Jahre zuvor die Pränumeration dafür eingestrichen hatte. Die dabei befindlichen Anmerkungen enthielten eine wunderliche Mischung von heidnischer Mythologie und Hutchinson'schen mystischen Ausdrücken, fanden aber unter der großen Menge von Lesern dennoch manchen Liebhaber. In demselben Jahre fing er auch an, einen Theil seiner Predigten drucken zu lassen, die mit eben dem Beifalle gelesen wurden, womit sie zuvor waren angehört worden. Hiernächst gab er verschiedene, aber durchgehends mittelmäßige, Gedichte heraus, die er auf seinen Sommerreisen zu verfertigen pflegte. Diese Sommerreisen gehören in England mit zur Mode. Wer es nämlich nur einigermaßen ausführen kann, der pflegt in der besten Jahreszeit nach einem oder dem andern Seehafen, oder auch ins Bad zu gehen. Herr Dobb aber war viel zu sehr da bon ton, um alsdann zurück zu bleiben. Er mußte, wie er zu sagen pflegte, seine „Lebensgeister erfrischen,“ die durch so mancherlei Arbeiten freilich wohl erschöpft sein mochten. Er war also den Sommer über mehrtheils in Southampton, Margate, Brighthelmstone, Scarborough, Lunbridge, Bristol, Matlock u. dgl. Orten anzutreffen.

Seine Politik rieth ihm an, sich auch bei Hofe angenehm

Zeitungen setzen, daß sie angenehme Gesellschafterinnen brauchte, die sie in allen Stücken frei halten, auch, falls man mit ihnen zufrieden wäre, des Sommers nach Southampton, nach Bath, oder gar bis nach Frankreich mitnehmen wollte. Sie stellte sich oft krank, und wollte alsdann nur von ihrem Manne und der Gesellschafterin bedient sein. Die Dienste, welche sie ihr gemeinschaftlich leisteten mußten, brachten seltsame Situationen hervor, und gaben Anlaß zu größern Vertraulichkeiten. Die Nebenzimmer waren bequem. — Caetera quis nescit?

machen; dies gelang ihm unter andern dadurch, daß er 1758 die Flotte mit einer Menge Landtruppen an Bord nach der afrikanischen Küste gegangen war) im Ton eines ächten Royalisten „über die Pflicht des Volkes, zu der Zeit, wenn das Heer über den Feind ausgezogen ist,“ prebigte \*).

In eben dem Jahre ward, unter dem Namen des Magdalenen-Hospitals, ein mildes Institut für lieberliche Frauenpersonen errichtet, die von ihrer häßlichen Lebensart ablassen und eine bessere ergreifen wollten. Der thätige Eifer, mit welchem Dobb dieser Stiftung annahm, machte ihm einen großen Namen. Es sei dahin gestellt, ob Eitelkeit und Heuchelei, oder wahres, mitleidiges Gefühl und Liebe zur Religion und zur Menschheit die Beweggründe seiner Theilnehmung waren. Die Vorsehung führt ihre weisen und gütigen Absichten aus, ohne der Wahl der Mittel nach unsern Einsichten zu Werke zu gehen. Wie oft haben nicht die verderbtesten Menschen, ohne zu wissen auf welche Art, und indem sie etwas ganz anderes im Sinne führten, Wohltäter des menschlichen Geschlechts gewesen, wie oft haben nicht selbst ihre Laster die heilsamsten Folgen erlassen müssen \*\*)! Zu verhindern, daß es in einer so großen Stadt, als London, gar keine entehrte öffentliche Weibspersonen und keine lieberlichen Häuser geben sollte, würde in unserm Jahrhundert, wo zügellose Wollust und Sinnlichkeit herrschen, nicht nur unmöglich, sondern vielleicht gar gefährlich sein. Es war also zuträglicher und sicherer, daß man auf ein Mittel dachte, wodurch wenigstens eine beträchtliche Anzahl dieser Unselbstlichen vom äußersten Elende gerettet und vielleicht zur Tugend zurückgeführt werden könnte, ehe sie in den Straßen vor Hunger und Kälte haufenweise umkamen, wie dies täglich der Fall zu sein pflegte, und zum Theil noch jetzt geschieht. Bis dahin hatte man diese gefallenen Kreaturen mit Verachtung und Abscheu, ohne das geringste Mitleid angesehen, als ob sie gleich-

\*) On the People's duty when the host is gone forth against the Enemy.

\*\*) Ueber die zahlreichen Stiftungen von Hospitälern, Armenhäusern u. s. w. in London, ihrem jedesmaligen Ursprung, und die Beweggründe derer die noch jetzt dazu beitragen, imgleichen über die Mißbräuche dieser Stiftungen, wovon sich oft viele Reiche, zum Nachtheil der Armen und Elenden, noch größere Schätze sammeln, wäre viel zu sagen; es gehört aber nicht in die engen Grenzen einer Biographie.

sam gar nicht zum menschlichen Geschlechte gehörten, jene allgemeine Menschenliebe, die das Band der Güte und der edelste Zug in unserer ganzen Natur ist, gar keinen Anspruch machen dürften. Gleichwohl hatte ihre Anzahl dem Jahre zugenommen, und die Beispiele dieses Lasters endlich so häufig und auffallend geworden, daß viele Schriftsteller das Publikum öffentlich aufforderten, der abzuweichen, oder es wenigstens zu mindern. Bei dem allem noch lange unthätig, weil niemand das Ansehen wollte, als sei er geneigt, dem Laster die Hand zu bieten, machte ein angesehenes Kaufmann, Herr Robert im Jahre 1758 einen Plan bekannt, wie ein solches Uebel vermittlest einer Subscription am leichtesten auszuwachen wäre. Zu dieser trug er aus seinen eigenen Mitteln ein halbes bei, und schon am 10. August desselben Jahres wurde Sache so weit gediehen, daß das dazu gemiethete Gebäude eröffnet und zum Anfang acht Weibspersonen darin aufgenommen werden konnten \*). In der Folge hat die Direction an der Stadt, jenseit der Themse, ein bequemerer und Haus aus ihren eignen Mitteln aufführen lassen. Die der jährlichen Einnahme und der freiwilligen Beiträge sich, vom Anfange der Stiftung bis zum Ende des Jahres auf 70374 Pfund Sterling; davon sind 67154 Pfund Sterling ausgegeben worden, mithin noch ein Ueberschuß von Pfund geblieben. Während dieser siebenzehn Jahre sind solcher unglücklichen entehrten Weibspersonen aufgenommen, worunter manche kaum vierzehn Jahr alt, und so als die erbärmlichsten Opfer ausgearteter Leidenschaften Mangel, Kummer, Krankheit, und dem schrecklichsten Elend ganz vernichtet waren. Mehr als die Hälfte, nämlich sind durch die von den Vorstehern dieser Stiftung angestrebten Bemühungen mit ihren Verwandten wiederum ausgeführt von denselben aufgenommen, oder als Dienstmägde in ge-

---

\*) Die ganze Entstehungsgeschichte dieses Hospitals findet man in einem kleinen Bande, betitelt: An account of the rise and progress of the State of the Magdalen-Hospital, for the reception of prostitutes, together with Dr. Dodd's Sermons, to which are added the advice to the Magdalens; with the Psalms, hymns, prayers and list of subscribers (5. Edition). London 1776. 12. — printed for the Charity and sold at the Hospital.

mißen, oder bei ehrlichen Handwerksleuten als Arbeiterinnen untergebracht worden. Vierundvierzig sind wahnwitzig befunden und als Unheilbare in das St. Lucas-Hospital, oder in die Armenhäuser der Kirchspiele, worin sie zu Hause gehört, geschickt worden. Dreiundvierzig sind gestorben, und 204 auf ihr eigenes Ansuchen, und in der wahrscheinlichen Muthmaßung, daß sie in der Folge nützliche und glückliche Mitglieder des Staates bleiben werden, entlassen. Dagegen aber hat man 155, schlechter Aufführung, besonders Unverträglichkeits wegen, fortjagen und ihrem Elende von neuem überlassen müssen. Zweiundfunfzig, die in besondere Krankenhäuser geschickt worden, um geheilt zu werden, sind nie zurückgekommen, und vermuthlich in der Cur gestorben. Von der ganzen Anzahl der 1637 bleiben noch 96, und soviel sind beim Schlusse der Rechnung im Jahre 1775 in dem Magdalenen-Hospitale wirklich vorhanden gewesen. Gegenwärtig gibt es etliche hundert Personen, die entweder jährlich zu dieser Stiftung beitragen, oder ein für allemal ein Ansehnliches dazu hergegeben haben. Wer 20 Guineen schenkt, wird auf Zeit lebens einer von den Directoren des Hospitals; aus diesen werden jährlich ein Präsident, sechs Vice-Präsidenten, ein Kammerer und ein engerer Ausschuß (Committee) gewählt. Die Mitglieder dieses letztern kommen wöchentlich zusammen, um über das Ganze die nöthigen Anordnungen zu machen; auch nehmen sie am ersten Donnerstage jedes Monats die Bittschriften solcher Personen an, welche aufgenommen zu werden wünschen. Ehe aber die Aufnahme geschieht, muß eine Wärterin, oder, erforderlichen Falls, auch ein Wundarzt von den Gesundheitsumständen dieser Leute Erkundigung einziehen. Sonst gehören ein Medicus, zwei Wundärzte, zwei Apotheker, ein Capellan, eine Matrone mit ihren zwei Gehälfinnen, verschiedene Wärterinnen und Mägde zu diesem Hospitale. Die Kranken werden in besondere Zimmer gebracht, die Gesunden aber zum Waschen und Reinigen, imgleichen zu allerhand anderer Frauensarbeit, angehalten. Sie tragen alle einerlei Kleidung, die ihnen jedoch, wenn sie aus dem Hospital wegkommen, nicht mitgegeben wird, damit niemand sie daran erkennen möge. Wosern die Eltern, Angehörigen und Freunde sie alsdann nicht finden, so werden sie von Seiten der Stiftung mit einem vollständigen Anzuge versorgt. Die Entlassung geschieht, entweder wenn die Eltern oder Verwandten bei dem Hospitale darum ansuchen, (doch muß

das Mädchen darein willigen, so wie jene, des Vorigen nicht mehr zu gedenken, versprechen müssen), oder wenn eine ehrbar Familie eine Magd verlangt, und die Matrone oder Aufseherin eins von diesen gebesserten Mädchen dazu empfehlen kann, wo bei es aber allemal mit auf die Einwilligung des Mädchens an kommt.

Herr Dobb war bekanntermaßen einer der ersten und eifrigsten Beförderer dieser Stiftung. Er setzte zum Vortheile der selben verschiedene gute Schriften auf, und beantwortete alle Einwürfe, die in den Zeitungen dagegen gemacht wurden. Ueberdies predigte er auch alle Sonntage, des Nachmittags, in der Capelle dieses Hospitals, und zog vermittelst seiner bewundernswerthen Popularität eine Menge von angesehenen und zum Theil begüterten Zuhörern dahin. In dieser Capelle wurden die Sitze ziemlich hoch angeschlagen. Wer Herrn Dobb hören wollte, der mußte sich den Preis gefallen lassen. Es wurden auch zu jeder Predigt eine gewisse Anzahl Zeichen oder Billets gedruckt, und einzeln zu noch höheren Preisen verkauft. Diese Verfügung brachte dem Hospitale so viel Geld ein, daß die Directoren Herrn Dobb ein Jahrgehalt von hundert Pfund Sterling bewilligen konnten, und noch immer großen Ueberschuß dabei hatten.

Ungefähr um diese Zeit verließ er die Hutchinson'schen Grundsätze, denen er so lange gefolgt war, und nahm ein vernünftiges System an. Seit 1759 gab er eine Monatsschrift unter dem Titel: Das Christliche Magazin (Christian Magazine) heraus; daß aber Herr Dobb Verfasser dieses Werkes sei, erfuhr man erst mehrere Jahre nachher durch den Verleger. Von dieser Verheimlichung hatte er guten Gebrauch gemacht, nämlich, seine Predigten und andere die Religion betreffende Schriften darin beurtheilt, und, wie man wohl denken kann, alles, was aus seiner Feder geflossen war, bis an den Himmel erhoben. Diese periodische Schrift hielt sich bis 1767. Der Bischof von St. David (im Fürstenthum Wallis) hatte 1759, ehe er sein Bisthum bekam, ein Buch über die Laulichkeit in der Religion (Indifference in Religion inexcusable) geschrieben. Auf dieses verfertigte Dobb ein kleines Gedicht, worin er dem Verfasser viele Lobsprüche gab. Dies schmeichelte der Eigenliebe des Bischofs, der sonst ein ganz guter Mann war, so sehr, daß er ihn zu seinem Capellan ernannte, und ihm 1763 eine Präbende in Bretnock verschaffte.



Dobb hatte nunmehr ein reichliches Auskommen; aber seine Nachgeliebte und sein Aufwand stiegen auch in der Maasse, als seine Glücksumstände sich verbesserten. Die Fruchtbarkeit seiner Feder, die Gutherzigkeit der Verleger, und der Beifall des Publicums, den er einmal für sich hatte, waren Quellen, zu denen er fleissig seine Zuflucht nahm. So gab er im Jahre 1762 eine leichte Erklärung von Milton's Poesien (A familiar explanation of the poetical Works of Milton) heraus, ließ auch im folgenden Jahre seine Betrachtungen über den Tod, die zuvor heftweise im Christlichen Magazin herausgekommen waren, von neuem in einen Band zusammen drucken, um, wie sich die Londoner Recensenten \*) darüber erklärten, den getreuen Unterthanen Sr. Großbr. Majestät, vermitteltst allerlei scheusslicher Bezugsstücke vom Tode und furchtbaren Schilderungen der ewigen Verdammniß, „Furcht einzujagen.“ Im Jahre 1765 fing er an, einen Commentar über die Bibel zu schreiben, der heftweise gedruckt wurde und 1770 in drei dicken Folianten zu Stande kam. Auf Empfehlung seines Patrons, des Bischofs von St. David, hatte ihn der Graf Chesterfield bereits im Jahre 1763 mit zweihundert Pfund Sterling Gehalt zum Lehrer und Hofmeister seines adoptirten Sohns Philipp Stanhope \*\*) gemacht, und erlaubt, daß er nebenher noch zwei andre junge Leute unter seine Aufsicht nehmen durfte. Seine übrigen Freunde arbeiteten mittlerweile daran, ihm zu einer Hofpredigerstelle, deren acht und vierzig sind, zu verhelfen, welches ihnen auch 1765 gelang. Im folgenden Jahre besorgte er eine neue Ausgabe von Locke's Common place book to the holy Bible, in 4., und ließ sich in Cambridge den Doctortitel geben \*\*\*).

Bei einem so reichlichen Zuflusse von Einnahme verlegte er seinen Wohnsitz aus West-Ham nach London, und bezog daselbst ein abgelegenes, aber reich möblirtes Haus. Um auch den ländlichen Aufenthalt nicht ganz zu vermissen, schaffte er sich in einer Entfernung von etlichen englischen Meilen ein Landhaus an. Das Glück bescherte ihm um diese Zeit in der Lot-

\*) Monthly Reviewers.

\*\*) Jegigen Grafen Chesterfield.

\*\*\*) Doctor der Rechte (L. L. D.) Dieser Titel wird den mehresten Theologen gegeben, die nicht so lange warten wollen, bis ihnen der höhere Titel (DD.) Doctor Theologiae ertheilt werden kann. Es ist auch derjenige Gradus, der honoris causa conferirt wird.

terie einen Gewinnst von tausend Pfund Sterling. Für dieses Geld ließ er sich unweit des sogenannten Palastes der Königin eine eigene Capelle bauen, legte hierauf seine Stelle als zweiter Prediger bei der Slav's-Kirche nieder, und predigte wechselweise in seiner neuen Capelle und in einer andern, die er mit einem gewissen Doctor Trußler gemeinschaftlich gemiethet hatte. Weil gern ein jeder den berühmten Dobb hören wollte, so waren in kurzer Zeit alle Stühle in beiden Capellen besetzt, und die Herren Interessenten (Dobb und Trußler) lösten ein ansehnliches Geld daraus. Dergleichen Capellen gibt es in London sehr viele; es wird nämlich in England alles, die Gelehrsamkeit nicht ausgeschlossen, handwerksmäßig, und nur insofern es Brot schafft, getrieben. Wer also Talente zum Predigen hat, der kann sein Vermögen nicht besser anwenden, als daß er sich ein eignes Versammlungshaus kauft, um hernach die Stühle oder Sitze vermietthen zu können. Eben so gibt es auch Baumeister, die alle Jahre mehrere solche kleine Capellen auf Speculation bauen, und sie alsdann jungen hoffnungsvollen Theologen miethsweise, oder wie sie sonst Handels einig werden können, überlassen.

Im Jahre 1767 gab Dr. Dobb eine vollständige Sammlung aller seiner Gedichte, imgleichen eine Predigt heraus; worin er die Einimpfung der Blattern empfahl. Im Jahre 1769 übersezte er die Predigten des berühmten Massillon, von den Pflichten der Großen, und eignete sie dem Prinzen von Wallis zu; auch ließ er sich durch den allgemeinen Beifall, den Dr. Fordyce's Predigten für junge Frauenzimmer gefunden hätten, zu einer ähnlichen Sammlung von „Predigten für Jünglinge“ (Sermons to young men) bewegen, die, mit einer Zuschrift an seine Zöglinge versehen, im Jahre 1771 in drei Duodezbanden an das Licht trat. Ungeachtet es ihm auf solche Art keinesweges an Mitteln fehlte, sich Einnahme zu verschaffen, und er auch wirklich, theils von seinen Capellen, theils von seiner Pensionsanstalt und dem Nebenverdienst als Schriftsteller, eine ziemliche Summe ziehen mußte; so wollte doch das alles zu der verschwenderischen Lebensart, an welche er sich von jeher gewöhnt hatte, nicht hinreichen. Seine Gönner und Freunde, von denen er eine baldige und reichliche Versorgung erwartete, mochten es ihm zu lange machen; er hielt es also für das sicherste, sich im Jahre 1772 für sein eigenes Geld die Pfarre von Hockliffe in Buckinghamshire zu kaufen, die 160 Pfund jährlichen Gehalts

abrachte. Diese Pfunde kam ihm um desto mehr zu statten, als der vorzüglichste seiner Untergebenen, der junge Stanhope, gerade damals von ihm trennte und nach Leipzig auf die Universität ging. Noch in demselben Jahre gab Dobb eine Schrift heraus, worin er zu beweisen gedachte, daß häufige Leibesstrafen mit den ächten Grundsätzen der Gerechtigkeit, Staatsgüte und Religion nicht bestehen können. Freilich sind die Leibesstrafen nirgends häufiger als in England; denn selten verurtheilt eine Woche ohne etliche Hinrichtungen. Man hat aber bereits, für und wider diesen Gegenstand, bereits mit so vieler Einnahme und Gründlichkeit geschrieben, daß Dobb's Meinung und Weise weder neu, noch wichtig ausfallen konnten. Gemeinnütziger und rühmlicher waren die Bemühungen, welche er anwandte, eine Gesellschaft wohlthätiger Personen zusammen zu bringen, die sich ein ordentliches Geschäft daraus machen sollten, gute, die kleiner Schulden wegen gefangen sitzen, aus dem Versteigerungszu kaufen. Bekanntermaßen geht man in freien Staaten mit den Schuldnern mehrentheils sehr streng um. In England ward der Schuldner ein Sclave seines Gläubigers; in England verliert er seine Freiheit auf eine andere Art. Wenn nämlich nur über zwei Pfund Sterling schuldig ist, so kann man ihn ins Gefängniß setzen lassen, wo er zum offenkundigen Lächerlichkeit des Staats, seiner Familie und selbst des Gläubigers träge Unthätigkeit schmachten muß. Um der Strenge dieses Gesetzes, wenigstens einigermassen und ohne Nachtheil des Staats, abzuhelfen, forderte Dobb, der als Bürger stets unermüdet und eifrig darauf bedacht war, seinen leidenden Nebenmenschen zu Hülfe zu kommen, die Wohlthätigkeit der Patrioten aufzureichen konnte sich diese Hülfe nicht ohne Unterschied auf alle Schuldner erstrecken; denn wo hätte in dem Falle für so viel überlegte oder muthwillige Verschwender alles Geld herkommen sollen? Der Endzweck seiner Stiftung ging vielmehr lediglich auf die Befreiung solcher Unglücklichen, die unter dem Druck eines fühllosen Gläubigers seufzen müssen, indeß eine Kleinigkeit erreichen würde, sie in Freiheit zu setzen und ihnen nebst den übrigen wieder fortzuhelfen. Den ersten Gedanken zu einer solchen Anstalt hatte er bereits im geistlichen Magazin geäußert; als da sich gleich verschiedene bemittelte Personen zu Geldbeistand erbieten, so ließ er sie an einem besondern Ort zusammen kommen, predigte vor ihnen über diesen Gegenstand, und gab

*W. Forster's Schriften. V.*

endlich ihrem guten Willen eine bestimmte Form und Richtung. Mit eben so rühmlichem Eifer machte er in einer öffentlichen Predigt den Plan zu einer allgemeinen Versorgung für Blinde bekannt, den ein anderer Prediger, Namens Hatherington, nachmals weiter ausbildete und wirklich zu Stande brachte. Noch in demselben Jahre 1772 begegnete es Herrn Dobb, auf der Landstraße von einem Straßenräuber angefallen zu werden, welches in England eben nichts Seltenes ist. Dieser Kett aber ging weiter, als Leute seines Handwerks sonst zu gehen pflegen; er schoß nämlich mit einer Pistole in die Kutsche, beschädigte jedoch zum Glück niemand. Weil nun nicht wenig Aufsehens von diesem Vorfalle gemacht wurde, so ward der Thäter bald nachher ausgespürt, eingezogen, und auf Dr. Dobb's Zeugniß, zum Strange verurtheilt.

Im Jahre 1773 starb der Graf Chesterfield, und hinterließ seinen Titel und seine Güter dem jungen Stanhope, der nun von Leipzig nach Genf ging, und daselbst seinen ehemaligen Lehrer, Dr. Dobb, zu seinem Capellan ernannte. Dieser hatte sich bisher, als ein geschickter, bedachtsamer Heuchler, überall nur in einem vortheilhaften Lichte zu zeigen, und seine Ausschweifungen, wenigstens vor der Welt, geheim zu halten gewußt. Es sei, daß er sich jetzt seinen Neigungen mit weniger Vorsichtigkeit überlassen, oder, daß man zufälliger Weise etwas von seinem wahren Charakter entdeckt haben mochte; genug, man fing in verschiedenen Monatschriften an, Anekdoten von seinem Privatleben bekannt zu machen, die nichts weniger als vortheilhaft für ihn, und größtentheils nur zu sehr gegründet waren. Gleichwohl blieb das große Publikum noch immer für ihn eingenommen, und schien auf diese kleine Erzählungen nicht im mindesten zu achten. In seinen Predigten hatte er, nach wie vor, den stärksten Zulauf, und jedermann sah in ihm nur den Mann, der durch geschäftigte Fürsorge für seine Nebenmenschen rühmlich ins Auge fiel, und in diesem Betracht auch wirklich Achtung verdiente. Selbst gegen seine offenbaren Fehler, gegen seine Eitelkeit und Verschwendung, blieb man blind, ungeachtet die letzteren augenscheinlich zunahmen. Anstatt daß er bisher den Sommer über wenigstens nur in England herum gereist war, fing er jetzt gar an, diese Lustreisen bis nach Frankreich auszudehnen. Dergleichen Unbesonnenheiten zerrütteten seine Finanzen vollends, zumal da seine Capellen nicht so viel einbrach-

er sich anfänglich davon versprochen, und die Beförderung, welche er von seinen Gönnern erwartete, ebenfalls etwas liebte. In dieser verzweifelten Lage wagte er einen Schritt in Ansehung seines wahren Charakters dem Publicum die Augen öffnete, und ihm viele seiner vorigen Eigenschaften entzog. Wie ein Mann von so viel Einsichten seinen Ruf so blindlings aufs Spiel setzen konnte, als in die Zeit, wo es so leicht war, die Folge vorauszusehen: das ist eine That unbegreiflich. Bei Erledigung einer sehr einsamen Pfarre, die der Großkanzler von England zu vergeben ward nämlich der Gemahlin dieses Lords ein Brief ohne Inhalt zugesellt, worin man ihr dreitausend Pfund Sterling Geschenk anbot, falls Dr. Dobb die Stelle bekäme. Schriftzüge genau untersucht und mit andern verglichen, ergab sich, daß, wenn gleich der Brief nicht von ihm geschrieben wäre, er mit dem Inhalte desselben doch ganz bekannt sein müsse. Diese Entdeckung setzte ihn in nicht Betrübenheit; er sah jetzt auf einmal die Unbesonnenheit seiner Einbildung seines armstüßigen Kunstgriffs ein, und versuchte, sich zu rechtfertigen. Allein die Vertheidiger zum Unglück so übel ausgedacht, daß sie seinen niedrigen Charakter nur noch mehr verrieth. Man sagt, er that seiner Frau die ganze Erfindung beigemessen und, daß alles ohne sein Wissen und Willen geschehen sei. Auch diese Versicherung fand nirgends Glauben. Der König legte vielmehr dem Könige den Brief vor, und Dobb wurde aus der Zahl der Hofprediger weggestrichen. Dies war die geringste Strafe; allenthalben erschienen Satiren gegen ihn im Druck, so daß er sich genöthigt sah, folgenden Zeitungsverfasser gerichteten Brief in ein öffentliches Einrückchen zu lassen \*).

„Mein Herr!“

„Glauben Sie, daß ich in Ihrer Zeitung ein gerechtes Publicum ersuchen darf, mit seinem Urtheil in Betracht noch zurückzuhalten. Ich habe allerhand Umstände gegen mich, und für meine Unschuld nichts als negative Beweise. Ich kann mich nämlich vor der Hand bloß darstellen, daß ich mein bisheriges Leben durchaus zum Nutzen

des Publikums angewendet, und meine Amtspflichten unsträflich treu ausgeübt habe. Die Welt wird freilich finden, daß dergleichen Vertheidigungen, gegen den Strom von Beschimpfungen und Sticheleien, der seit Kurzem auf mich hergestürzt ist, einen schwachen Damm ausmachen; allein ich hoffe, daß eine Zeit kommen wird, wo ich diese Sache aufklären, meine Ehrlichkeit beweisen, und jeden üblen Eindruck von einer Haltung verlöschen werde, wodurch eine hohe Person mit Recht zürnt worden, und ein solches Unglück über mich ergangen. Ich bin u. s. w.

Wilh. Dobb."

Queen-Street, den 10. Febr. 1774.

Ich brauche wohl nicht anzumerken, daß diese Zeit, w auf er sich beruft, nie gekommen ist. Er bekümmerte sich a weiter nicht um den Erfolg, sondern eilte nach Genf, um daselbst von seinem Jüngerling, dem nunmehrigen Grafen Chesham, eine andere reiche Predigerstelle auszubitten, die in E Kinghamshire so eben erledigt war, und die er auch ohne Schwierigkeit erhielt. Außer diesem Anliegen hatte er noch eine andere Ursache die Reise zu unternehmen. In gewissen Fällen nämlich macht jeder Versuch sich zu entschuldigen, das Uebel ärger; und da sein Brief gerade diese Wirkung hervorbrachte, hielt er für das beste, sich eine Zeitlang zu entfernen, bis Stadt von etwas Anderm zu reden hätte. Zwar waren die sendenden Pasquille nicht sowohl gegen die Niederträchtigkeit der ausgeführten Streiche selbst gerichtet, weil in England die Verurtheilungen so allgemein sind, daß man sie kaum noch für schmerzhaft hält; sondern man spottete seiner nur deshalb, daß er nicht besser einzufädeln gewußt: so wie in Sparta der Dieb bloß deshalb weil er mißlungen war, mit Schimpf und Schande bestraft ward. Dobb's Feinde machten sich diesen Vorfall zu Nutze, ihre Rache gegen ihn auszulassen. Sie waren doch genug, ihn mit seinen eigenen Worten zu strafen, und was er ehemals von Sterne's Predigten geurtheilt, auf ihn selbst anzuwenden. Er hatte von diesem launigen, empfindsamen Schriftsteller gesagt: „Wir erstaunen, daß ein Mann solche Gedanken von der Kanzel hersagen, und dennoch so ein Leben führen kann!“ Im Grunde wäre es Yorick's gutem Rufes allerdings zuträglich gewesen, wenn er sich, weder im Gespi-

noch in Schriften, gewisse schmutzige Zweideutigkeiten erlaubt, sondern feil bedacht hätte, daß nicht jedermann die Entschuldigung gelten lasse: *Lasciva nobis pagina, vita proba est*. Doch die empfindlichste Züchtigung, welche Dobb über sich ergehen lassen mußte, bestand darin, daß sein Handel mit dem Kanzler auf das Theater gebracht, und dem Hohngelächter des ganzen Publikums Preis gegeben ward. Foote, der englische Aristophanes, ein Mann von äußerst verderbten Sitten und schlechten Grundsätzen\*), hat wenigstens als dramatischer Autor manches Gute gestiftet, insofern er die Laster seiner Zeitgenossen ohne Ansehen der Person auf der Bühne herum zu nehmen pflegte. Er begnügte sich nicht, sie in den lächerlichsten, verdächtigsten Farben darzustellen, sondern machte oft durch ganz individuelle Züge kenntlich, wo das Original zu seiner Copie anzutreffen sei. Wenn das den Taugenichts gleich nicht bessert, so hemmt oder schwächt es doch vielleicht die üblen Wirkungen, welche sein Beispiel bei Andern hervorbringen könnte. Das Stück, zu welchem Herr Dobb den Gegenstand abgeben mußte, erschien unter dem Titel: *the Cozeners*, „die Gauner.“ Madame Dobb kam darin

---

\*) Der Haß, den die Herzogin von Kingston, jetzige Gräfin Perovian, eine sonst ebenfalls berühmte Dame, gegen diesen Schauspieler gefaßt hatte, veranlaßte eine gerichtliche Untersuchung gegen ihn, bei welcher aus seinem Privatleben manche Anekdote bekannt wurde, die seiner Moralität wenig Ehre machte. Sein Kutscher beschuldigte ihn eines schändlichen Lasters, und die Herzogin gab zu den Gerichtskosten dieser Anklage das Geld her. Da der Kert seine Aussage mit einem positiven Eide bekräftigt hatte; so war kein andres Mittel loszukommen, als daß etliche Leute beschwören mußten: Foote sei zu eben der Stunde anderwärts, und so weit von dem Orte gewesen, wo die That geschehen sein sollte, daß die Anklage unmöglich wahr sein könne. In einer Stadt, wo der Meineid um einen billigen Preis feil steht, ward es Foot'n nicht schwer dergleichen Zeugen zu stellen, und folglich losgesprochen zu werden. Es ist in London nichts Ungewöhnliches, daß einige Spitzbuben, um von einem ehrlichen Manne Geld zu erpressen, ihn dieses Lasters vor Gericht beschuldigen, und hernach aus ihrer Gesellschaft etliche an ihn abschicken, die sich für ein paar Guineen zu beschwören erbieten, daß er anderwärts gewesen sei. Eben so gibt es auch gewisse Häuser, wo allerlei Diebstahlsgeheimel zusammenkommt, um jungen Burschen von 8 bis 14 Jahren das Diebstahls Handwerk zu lehren, so methodisch als nur irgend ein andres Gewerbe gelehrt werden kann. Aus diesen beiden Umständen läßt sich von der Verderbtheit des Pöbels in London, und von der dortigen schlechten Handhabung der Polizei einigermaßen urtheilen.

unter dem Namen der Frau Simonia (Mrs. Simony) vor, und nicht nur dieses Laster, sondern auch die Eitelkeit ihres Herrn Gemahls wurde mit ächter komischer Laune durchgenommen.

So nachtheilig diese öffentlichen Beschimpfungen dem guten Namen des Dr. Dobb's hätten werden können, so wenig Eindruck machten sie gleichwohl auf das Publikum. Er hätte sich auch noch damals aus seinen Schulden retten, mithin in aller Absicht bei Ehren bleiben können, wenn er nur aus's Land gezogen und bei dem schönen Ertrage seiner Pfründe, die jährlich 800 Pfund einbrachte, etwas ökonomischer zu Werke gegangen wäre. Allein London hatte für ihn unwiderstehliche Reize, und er war nun überhaupt schon zu tief in Sinnlichkeit versunken, als daß die Stimme der Vernunft und Tugend noch etwas über ihn vermocht hätte. Um Weitflugheit hatte er sich nie bekümmert, Sparsamkeit nie anders als dem Namen nach gekannt, sondern von jeher mehr ausgegeben, als eingenommen. Bei einer solchen Wirthschaft mußten seine häuslichen Umstände täglich zerrütteter werden, so daß er für seine eigene Person bald oft in wirkliche Verlegenheit gerieth. Zur Einschränkung, dem einzigen dauerhaften Rettungsmittel, das ihm übrig blieb, befaß er nicht Verläugnung genug, sondern war schon zufrieden, wenn zur Zeit der Noth nur für den gegenwärtigen Augenblick Rath geschafft wurde. Bei diesem Rathschaffen mußte aber seine Ehre und sein Gewissen wohl manchmal ins Gedränge kommen; denn, so wie ein Mensch in Wassergefahr sich an Allem, was ihm vorkommt, wäre es auch ein glühendes Eisen, halten würde, um nicht unterzusinken: eben so verliert der Verschwenker zuletzt alles Gefühl von Ehre und Schande. Er trägt kein Bedenken, mit Zusagen und Verpflichtungen, die ihm heilig bleiben sollten, zu spielen, und seine Gläubiger ohne Zahlung, oft gar ohne Entschuldigung, von seiner Thüre weggehen zu lassen. Ich wiederhole es hier: Sobald man eine gewisse Grenze überschreitet, so schlägt man einen Weg ein, auf welchem die Rückkehr bisweilen unmöglich ist; nach und nach wird man gegen Lob und Tadel der Welt gleichgültig, und dann ist vollends nichts im Stande, den Menschen von den schändlichsten Unternehmungen abzuhalten, an die er zuvor nie anders als mit Scham und Abscheu denken konnte. Mit Einem Worte, der Uebergang vom ersten Fehleritte zu dem größten Laster ist weit unmerklicher, als sich die Mehrsten vorstellen.



Daß Schwäche und Neigung gegen das Laster mit wirksamem Triebe und Thätigkeit zum Guten in selbstsamer Gemeinschaft neben einander wohnen können, davon gab Dobb ein aufsehendes Beispiel, insofern sein Eifer allerhand wohlthätige Stiftungen zu befördern bei allen seinen Ausschweifungen unverändert derselbe blieb, 'ja fast immer mehr zunahm, je mehr der Ausbruch seines Falles herannahete. Unter andern rühmlichen Bemühungen predigte er auch zu verschiedenen Malen vor der Gesellschaft, welche sich die Rettung der im Wasser verunglückten, im Ansehen nach ertrunkenen Personen angelegen sein läßt\*). Im Jahre 1776 kündigte er (vermuthlich wieder, um sich aus der oder der andern häuslichen Verlegenheit zu ziehen) ein Werk in zwei Quartbänden an, das unter dem Titel: „Frei-  
maureri,“ eine allgemeine Geschichte der Civilisation enthalten, den Ursprung und Fortgang der Künste, Wissenschaften, Gese-  
nde Religionen zeigen, und die Lebensbeschreibungen solcher Weis-  
en, Philosophen, merkwürdiger Männer und Maurer einschlie-  
en sollte, die zur Cultur und Vervollkommenung des menschli-  
en Geschlechts etwas beigetragen hätten. Die Ankündigung  
ar unter dem 1. August ausgestellt, und die Pränumeration  
uf 2 Guineen (12 Thlr.) festgesetzt. Ob sie nicht so viel ein-  
tragen, als er vermuthet hatte, oder ob ein unerbittlicher Gläu-  
iger ihn um diese Zeit gedrückt habe, weiß ich nicht; das aber  
bekannt, daß er damals den Grafen Chesterfield um eine Bei-  
hilfe an Gelde ansprach, und daß dieser ihm auch aus Erkennt-  
lichkeit für seine ehemaligen Dienste eine beträchtliche Summe  
jenkte. Allein, statt seine Gläubiger damit zu befriedigen, ging  
zum drittenmal nach Frankreich, und erschien bei dem Pferde-  
nnen, welches zu Paris auf der Ebene des Sablons gehalten  
urde, in einem vier-spännigen Phaeton. Der Graf, der sich  
enfalls dahin versetzt hatte, war erstaunt, den Mann, den er  
der dringendsten Noth geglaubt hatte, hier in einem glän-  
enden Mobelleide, mit Degen und Haarbeutel anzutreffen; und  
it noch größerer Verwunderung sah er ihn sein Geld zu aller-  
verwagnen Wetten anwenden. Die Folgen einer so unver-  
antwortlichen Verschwendung konnten nicht lange ausbleiben, ob

---

\*) Humane Society for the recovery of persons apparently  
owned. Es sollen jetzt schon an 150 Personen durch den Beistand die-  
: Gesellschaft gerettet worden sein.

er gleich allerhand Kunstgriffe anwendete, seinem Credit eine Fris nach der andern zu verschaffen. So nahm er z. B. in Paris verschiedene Kupferstecher an, die ihm zu einer neuen Ausgabe seiner Schönheiten des Shakespeare (*Beauties of Shakespeare*) prächtige Kupfer verfertigen mußten. In London hingegen ließ er sich mit Buchhändlern in Unterhandlung ein, um zu dieser Unternehmung Vorschuß und Käufer zu bekommen. Endlich vereinigte er sich auch mit Herrn Kelly (einem Manne, der nicht ohne Geschmack, aber gerade in eben so mißlichen Umständen war als er selbst), um eine neue Zeitung zu schreiben, die sich unter den unzähligen Produkten dieser Art, womit London überschwemmt ist, als die schwärzeste *Chronique scandaleuse* auszeichnete, und eben deshalb von den Verlegern sehr reichlich bezahlt wurde. Doch, alle diese Bemühungen kamen nunmehr zu spät. Seine Schulden waren so beträchtlich, und sein Credit so schlecht, daß er es nicht mehr wagen durfte, in der Woche auszugehen, aus Furcht, seine Gläubiger möchten ihn festsetzen lassen. Nur Sonntags \*) konnte er das Haus verlassen und in seinen Capellen predigen. Bei diesen verzweifelten Umständen sann er auf Mittel, sich von so drückenden Sorgen mit einemmale zu befreien. Anstatt aber das Uebel in der Wurzel anzugreifen, blieb er, wie bisher, auch diesmal wieder bei einer bloß palliativen Cur stehen. Der Verkauf seiner ansehnlichen Bibliothek wäre allein hinreichend gewesen, ihn, wo nicht völlig, doch größtentheils außer Schulden zu setzen. Diesen Schritt wollte ihn aber seine Eitelkeit nicht thun lassen. Ein ehrlicher Mann darf nicht erröthen, wenn Unglücksfälle ihn zwingen, zu Befriedigung seines Nachbarn Hab und Gut zu veräußern; der Verschwender hingegen muß sich fürchten, daß sein unbesonnener Ehrgeiz alsdann bekannt und durch Spott und Verachtung bestraft werde. Um dieser vermeinten Schande zu entgehen, geschah es ohne Zweifel, daß Dr. Dobb auf den unseligen Gedanken verfiel, eine Summe Geldes auf seines Wohlthäters, des Lord Chesterfield's Namen zu negociiren; und zu seinem Unglück gelang der Streich anfänglich nur gar zu wohl. Er setzte am 4. Februar eine erbichtete Renten-Verschreibung auf, vermittelst deren sich der Graf Chesterfield anheischig machte, demjenigen der ihm die Summe von 4200 Pfund Sterling vorstrecken

\*) Sonntags kann niemand Schulden halber eingezogen werden.

wollte, so lange er (der Graf) leben würde, jährlich 700 Pfund  
 Sterling zu zahlen, und die erste vierteljährliche Zahlung am  
 1. Mai zu leisten, widrigenfalls aber das Duplum der vorge-  
 streckten Summe, nämlich 8400 Pfund, verschuldet zu haben.  
 Unter dieses falsche Document setzte Dobb des Grafen Chester-  
 field Namen (den er genau nachzuahmen gewußt), drückte ein  
 Siegel dabei, und unterschrieb seinen eignen Namen als Zeuge  
 des ganzen Vorgangs. Hierauf ließ er einen gewissen Mäkler,  
 Herrn Ludwig Robertson, rufen, erzählte demselben, daß der  
 Graf Chesterfield zu einer unvermutheten Ausgabe Geld brauche,  
 und ihn, als seinem ehemaligen Hofmeister, die dazu erforder-  
 liche Schuldschreibung eingehändigt habe; er, Herr Robertson,  
 möchte sich vorläufig erkundigen, ob und wo sie gegen baares  
 Geld unterzubringen sei; auch möchte er, gleich ihm, das In-  
 strument als Zeuge ebenfalls unterschreiben. Dies that Robert-  
 son ohne alles Bedenken, weil er sich gegen Dobb's Ehrlichkeit  
 nicht den entferntesten Zweifel erlaubte. Nachdem der gute Ro-  
 bertson bei verschiedenen Kaufleuten abschlägige Antwort bekom-  
 men hatte, gerieth er zu einem reichen Geldwechsler, Herrn  
 Heinrich Fletcher, der sich erklärte, daß er nicht abgeneigt wäre,  
 den Handel einzugehen; nur müßte die Ausfertigung und Un-  
 terzeichnung der Verschreibung in Gegenwart seines Procurators  
 geschehen. Diese Bedingung konnte aber Dobb nicht zulassen;  
 er stellte also dem Mäkler vor, daß der Graf ein solches Miß-  
 trauen sehr übel aufnehmen würde, daß die Ausfertigung in al-  
 ler Form geschehen sei, und daß es dabei Schlechterdings sein Be-  
 wenden haben müsse. Dies ließ sich Herr Fletcher endlich ge-  
 fallen und verlangte nur, Sicherheitswegen, ein schriftliches  
 Zeugniß vom Grafen Chesterfield, worin dieser bekennen sollte,  
 daß er eine solche Verschreibung ausgestellt und Herrn Robertson  
 aufgetragen habe, sie zu verhandeln. Robertson entwarf sogleich  
 einen Aufsat, der dies besagte und händigte ihn dem Dr. Dobb  
 ein, um den Grafen zur Unterschrift desselben zu bewegen. Auch  
 diesen Aufsat unterzeichnete Dobb mit dem Namen Chesterfield;  
 unterzeichnete ferner mit eben dem Namen einen besondern Em-  
 pfangschein über die in der Verschreibung enthaltene Summe  
 von 4200 Pfund, setzte seinen eigenen Namen in Qualität ei-  
 nes Zeugen hinzu, und bewog Herrn Robertson ein Gleiches zu  
 thun. Mit allen diesen durchaus untergeschobenen Documenten  
 verfügte sich der Mäkler zum Banquier und erhielt nun ohne

Bedenken die Zahlung, nämlich 1200 Pfund an baarem Gelde, und 3000 Pfund Sterling in sechs Wechseln, jeden von 500 Pfund, die in vierzehn Tagen fällig waren. Bei Ueberbringung dieses Geldes zahlte Dobb dem Mäkler seine Gebühren davon, und endossirte zwei von den Wechseln auf 500 Pfund, unter Lord Chesterfield's Namen. Auf solche Art hatte er diese Unterschrift nun zu fünf verschiedenen Malen fälschlich nachgemacht. Herr Fletcher hatte das Geld kaum ausgezahlt, als ihm über die Gültigkeit der Verschreibung allerhand Zweifel aufstiegen; er schickte sie also noch desselben Tages seinem Procurator, Herrn John Manley zu und erbat sich dessen Gutachten darüber. Da dieser nicht zu Hause war, so mußte die Untersuchung bis am folgenden Morgen ausgesetzt bleiben. Bei derselben entdeckte nun Manley einen Kleck oder Flecken an einem Buchstaben, der nicht von ungefähr gemacht zu sein schien. Er zeigte ihn Herrn Fletcher mit dem Beifügen, daß es am sichersten wäre, wenn man den Grafen Chesterfield bäte, die Verschreibung nochmals rein zu kopiren, von neuem zu unterzeichnen und auszufertigen, die alte hingegen zu zerreißen. Um dies zu bewirken ging Herr Manley Donnerstags den 6. Februar zum Grafen, fand ihn aber nicht zu Hause und begnügte sich daher, in einem kleinen Billet zu melden, wesswegen er ihm hätte die Aufwartung machen wollen, und daß er den folgenden Morgen gegen 10 Uhr wiederkommen würde. Als er sich am Freitage zur gesetzten Zeit bei dem Grafen einstellte, empfing ihn dieser mit den Worten: „Sie kommen wegen der Verschreibung?“ — Ja, Erw. Excellenz. — „Ich habe sie verbrannt.“ — Manley wußte anfänglich nicht, was er aus dieser Antwort machen sollte; allein der Graf erklärte sich hernach, daß er einstmals, ehe er mündig geworden, eine Verschreibung von 500 Pfund Sterling ausgestellt, und solche nachher verbrannt hätte\*). Herr Manley zeigte ihm hierauf die Verschreibung, von welcher jetzt die Rede war, da denn der Graf gleich beim ersten Anblick betheuerte, sie sei falsch und er wisse nichts darum.

Mit dieser tröstlichen Nachricht verfügte sich Herr Manley zu seinem Klienten; beide eilten zum Lord Mayor (welches da-

---

\*) Aus diesem Umstande will man schließen, daß Dr. Dobb schon ehemals eine ähnliche Betrügerei angestellt, daß ihm aber der Graf damals den Streich verziehen, und die Verschreibung für gültig erklärt habe.

als Sir Thomas Halifax war), und dieser ertheilte ihnen nach gehörter Aussage Vollmacht, sowohl Dr. Dobb als den Mätkler Robertson einzuziehen. Letzteren bekamen sie sogleich und fuhren mit ihm nach Dobb's Wohnung in Argyle-Street, Westminster. Er war zu Hause und ward bei Seite gerufen. Hier erzählte ihm Herr Manley die Ursache seines Besuchs und bezeugte ihm sein Beileid über die unangenehme Veranlassung desselben. Er sei nämlich nebst Robertson, der schon in Verhaft war, eines Betruges gegen den Grafen Chesterfield beschuldigt worden, insofern er unter dessen Namen eine falsche Verschreibung ausgestellt hätte. Dobb war wie vom Donner gerührt, ward bleich und konnte nicht eine Sylbe hervorbringen. Manley sagte: was ihn zu einem solchen Schritte bewogen hätte? Er widersand sich nicht die That zu läugnen, nicht einmal eine Ausflucht zu suchen, sondern entschuldigte sich blos damit, daß er arme Krämer und Kaufleute, denen er schuldig gewesen, auf vorzügliche Bezahlung gebrungen, und daß ihn folglich die äußerste Noth dazu gezwungen hätte. Er sei im geringsten nicht schuldig gewesen, weder Lord Chesterfield, noch sonst jemand zu schaden; sondern habe innerhalb drei Monaten alles erstattet wollen, wozu er alsdann auch gewiß habe Rath schaffen können. Der Mätkler Robertson sagte hierauf: „Herr Doctor, ich verlange von Ihnen, daß Sie meine Unschuld vor Allen, die zugegen sind, bezeugen.“ Dies that er ohne im geringsten anzusehen.

Herr Manley forderte nunmehr das Geld wieder zurück; und Dobb gab Alles, sowohl Wechsel als Baarschaft heraus, es auf 400 Pfund Sterling, die schon ausgegeben waren; für diese verpfändete er sein übriges Vermögen. Manley hatte ihm Hoffnung gemacht, daß die Sache in der Stille beigelegt werden sollte, falls er Alles ersetzte. Hätte Dobb in diesem Augenblick die geringste Weltklugheit bebesen, die er freilich in seinem ganzen Leben noch bei keiner Gelegenheit gezeigt, so würde sich der Strenge der englischen Gesetze ungeachtet, gewiß erkalten haben. Den Herren Interessenten (Fletcher und Compagnie) mußte natürlicher Weise nicht sowohl an seiner Bestrafung, als an der Erstattung des Geldes gelegen sein. Hätte nun Dobb vorgeschlagen, daß ihm Manley gegen Zurückgabe der Gelder seine nachgemachte Verschreibung einhändigen sollte, so würde dieser sich dessen nicht geweigert haben, um den Haupt-

endzweck seines Klienten nicht zu verfehlen. Alsbald auch das Corpus delicti, als der Hauptbeweis zur Klage mehr vorhanden gewesen. Weil aber Dobb in dem 2 seiner Entdeckung alle Gegenwart des Geistes verloren verschätzte er dieses einzige und sicherste Mittel zu stung. Am folgenden Morgen ward er vor den Lord geführt und förmlich angeklagt. Er hatte sich vor Schrecken noch gar nicht erholt; seine Entschuldigung sehr abgebrochen und schwankend aus. Man erkennt ganzen Charakter eines äußerst schwachen Menschen, Ausflucht weiß und dem doch sein Leben über alles lie-

„Ich weiß nicht, was ich in diesen Umständen sage. Ich hatte nicht die Absicht Lord Chesterfield zu beten. Ich hoffe, E. Excellenz werden dies bedenken. — In der äußersten Verlegenheit und brauchte zu Bezahlung der Rechnungen 3- bis 400 Pfund \*). — Ich suchte eine Zeitlang zu helfen; — ich würde das Geld binnen halben Jahre wieder abgetragen haben. — Ich habe alles erstattet und hoffe, daß man dies mit in Erwägung wird. — Mylord Chesterfield ist mir von jeher zugethan. Er weiß, daß ich ihn lieb habe, daß seine Ehre als meine eigne ist \*\*); bei seinem Herzen hoffe ich Barmherzigkeit und Erbarmung zu finden. Niemand fordert eine Untersuchung dieser unglücklichen Sache. — Ich flehe Sie, Mylord Mayor, bedenken Sie alle diese Umstände, und laß mich frei. — Herr Robertson ist gewiß ganz unschuldig.“

In dieser Vertheidigung war nichts, das ihm Weise den geringsten Anspruch auf Gnade geben konnte und Robertson wurden also, jeder besonders, ins Gefängniß geschickt, der Graf Chesterfield hingegen, nebst Herrn Flewington, mußten ihr Wort von sich geben, die Zeugen vor der Grand-Jury erscheinen wollten. Unter Namen versteht man zwölf aus der Bürgerschaft genommen, die, wenn jemand in Verhaft kommt, verurtheilt und vorläufig untersuchen müssen, ob der Beklagte die gemessene That wirklich begangen habe, oder ob ihm die Klage aus Uebereilung oder Bosheit nur angedie-

\*) Dazu brauchte er 4200 Pfund!

\*\*) Das wollte damals nicht viel sagen.

den. Im letzteren Falle wird der Gefangene sogleich losgesprochen und in Freiheit gesetzt; im ersteren aber kommt die Sache zu einer förmlichen, gerichtlichen Untersuchung. Nun hatte zwar Dobb die That bereits eingestanden; allein dadurch ward jene vorläufige Untersuchung der Zwölf Geschwornen keinesweges entbehrlich: denn die englischen Gesetze lassen das eigne Geständniß des Beklagten für keinen hinreichenden Beweis gelten, sondern verordnen ausdrücklich, daß in allen Fällen (selbst wenn es Mord und Todschatz betrifft), „niemand aus seinem eigenen Munde gerichtet und verdammt werden solle,“ sondern daß solches lediglich nur auf glaubwürdige Zeugnisse geschehen könne. In gegenwärtigem Falle beruhete nun von Seiten der andern Partei die Gültigkeit der Anklage größtentheils darauf: ob der Name Dobb, der als Zeuge unter den falschen Documenten stand, wirklich von Dobb's eigener Hand geschrieben sei. Dies konnte aber nicht anders als durch des Mätlers Robertson Zeugniß bewiesen werden; denn der war allein zugegen gewesen, da Dobb seinen Namen (Wilhelm Dobb) als Zeuge unter die falsche Verschreibung hingesezt hatte. Auch hatte sie ihm dieser, ohne eines Andern Weisheit, eingehändigt, um das Geld darauf zu heben. Gelang es also den Advocaten, das Zeugniß des Mätlers für verdächtig oder gar unzulässig auszugeben; so hatten sie gewonnenes Spiel und ihr Client mußte auf freien Fuß gesetzt werden. Um dies zu bewirken, behaupteten sie, Robertson sei in diesen Handel dermaßen eingeflochten, daß er so gut als Dobb Schuld haben könne. Das Zeugniß eines Mitschuldigen und Mitgefangenen aber, sei bei Verbrechen dieser Art nicht zulässig.

Von Seiten der andern Partei befürchtete Manley (der Procurator des Klägers), daß ohne Robertson's Zeugniß sein Client, Herr Fletcher, des Geldes wegen nicht genugsam gesichert wäre. Er wendete sich also in einer andern Sitzung an den Richter und trug demselben mündlich vor, ob er erlauben wolle, daß Robertson von den Geschwornen examinirt werden dürfte? Dies beantwortete der Richter mit „Nein.“ Zum Unglück plauderte der Gerichtsbote in diesem Augenblick und hörte folglich nicht auf den Vortrag. Manley, der dieses bemerkt hatte, wagte es also, ihm ganz dreist vorzusagen: der Richter habe die Erlaubniß zugestanden; er möchte also dem Kerkermeister anbefehlen, Robertson vor die Geschwornen verabfolgen zu lassen. Dies geschah; und Dobb's Advocaten erfuhren von dem vorgefallenen

Betrüge nicht eher etwas, als bis das Verhör vorüber war. Auf ihre Vorstellung wurden zwar der Gerichtsbote und der Kerkemeister zur Verantwortung gezogen, auch das Verhör, seiner Form nach getadelt; die Aussage selbst aber konnte doch nicht aufgehoben oder annullirt werden, und sie war so überzeugend, und mit Dobb's eigenem Geständnisse so einstimmig ausgefallen, daß die Geschwornen ohne fernern Anstand die Klage für gegründet, und einer rechtlichen Erörterung bedürftig, anerkannt hatten. Der förmliche gerichtliche Prozeß nahm also am 24. Februar seinen Anfang. Gleich bei der ersten Sitzung protestirten Dobb's Advocaten gegen das Erkenntniß der Geschwornen, weil sich solches bloß auf das Zeugniß Robertson's gründe, dieses aber durch unerlaubte Mittel erlangt worden sei. Nach vielem Disputiren wurden sie endlich zur Appellation an das Tribunal der Zwölf Richter von England verwiesen, mit dem Beifügen, daß der Lauf des Prozeßes deshalb nicht unterbrochen werden müsse. Es dauerte hierauf nicht lange, so waren die einzelnen Sätze der wider ihn eingereichten Klage durchgehends unumstößlich bewiesen. Die Richter ließen ihn also vor sich kommen und fragten, was er zu seiner Vertheidigung etwa noch beizubringen habe? Hierauf antwortete er durch folgende Rede, die schon mehr zusammenhängend und studirter war als die erste. Er widersprach darin seiner vorigen Aussage und suchte mit Vertheidigungsgründen durchzukommen, die mehr auf Spitzfindigkeit als auf richtige Schlüsse hinausliefen.

„Nach den Beschuldigungen, die heute gegen mich erweislich geworden sind, fällt es mir schwer Ew. Herrlichkeiten anzureden. Von der Schändlichkeit des Verbrechens, dessen ich überführt bin, und von den nachtheiligen Folgen eines solchen Beispiels in einem Handlung treibenden Staate, wie der unsrige, kann niemand inniger und lebhafter überzeugt sein, als ich selbst. Allein, was auch das Recht in dergleichen Fällen besagen mag, so dünkt mich doch, daß Vernunft, Religion und Geseze die moralische Schändlichkeit eines Lasters nur nach der Absicht desjenigen beurtheilen, der sich desselben schuldig macht. Das scheint selbst der Sinn des Gesezes zu sein, weil nämlich in der hierher gehörigen Parlamentsakte ausdrücklich und mit klaren Worten gesagt wird: *with an intention to defraud*, in der Absicht zu betrügen. Eine solche Absicht aber, Mylords und meine Herren Geschwornen, hat man, wie ich glaube, nicht einmal versucht



mir beizumessen; und überdem wissen Sie, daß ich Alles bei Heller und Pfennig wiedererstattet habe. Urtheilen Sie nun selbst, Mylords und Sie, meine Herren Geschwornen, was Gott und Menschen von einem unglücklichen Manne, der einmal vom rechten Wege abgewichen ist, mehr verlangen können, wenn er im ersten Augenblicke des vernünftigen Nachdenkens alles das Seine zur völligen Erstattung angewendet hat? Zwar könnte ich noch manche Umstände zu meiner Vertheidigung beibringen, oder ich dürfte mich auch nur meinen Empfindungen überlassen; wahrlich, sie würden bei deren Schilderung nicht ungerührt bleiben. Allein damit will ich Sie nicht aufhalten, Mylords. Nur den einzigen Umstand erlauben Sie mir anzuführen: Es ist doch offenbar ausgemacht, daß ich nicht einmal die Absicht gehabt habe, jemand zu schaden, geschweige denn, daß ich es wirklich gethan hätte. Aus diesem, dem allein richtigen Gesichtspunkte, bitte ich Sie, die Sache anzusehen. Von Seiten des Gerichts hat man ganz gerecht gegen mich verfahren; allein von Seiten der Kläger bin ich mit einer Art von Grausamkeit verfolgt worden, welche Sie selbst, Mylords, vielleicht nicht gut heißen werden. Herr Manley versprach mir ausdrücklich und mit den heiligsten Versicherungen, daß die Sache in der Stille beigelegt werden sollte, wenn ich gleich Alles wieder ersetzte. Das ist geschehen. Gleichwohl bin ich nicht nur eingezogen und angeklagt, sondern mit Heftigkeit und Strenge verfolgt worden. Um mich zu stürzen hat man sich nicht gescheuet einen Mann, der offenbar mein Mitschuldiger ist \*), als Hauptzeugen gegen mich aufzutreten zu lassen. — Mylords, mir, der ich von Schmach und Elend niedergebrückt unter einer so schweren Anklage fast erliege, mir kann das Leben nicht achtenswerth sein. Nein, Mylord, nachdem ich so tief gesunken bin, würde der Tod die größte Wohlthat für mich sein. Aber ach! ich stehe noch in Verbindungen, die mich zurückhalten, die den Wunsch in mir erwecken, dies elende Dasein verlängert zu sehen. Ich habe eine Gattin, Mylords, welche siebenundzwanzig Jahre das Muster ehelicher Liebe und Treue gewesen ist \*\*); ihre Verfassung ist bedauerungs-

\*) Dies ist gerade das Gegentheil von dem, was er vor dem Lord Mayor ausgesagt, und auch von dem, was er in Gegenwart des Herrn Manley behauptet hatte.

\*\*) Er irrte sich in der Zahl der Jahre; es waren noch nicht volle sechsundzwanzig Jahre seit seiner Heirath verflossen. — Seine Freunde,

verth, und ihr Betragen gegen mich dessen ungeachtet so unbedeutend zärtlich, daß es auch dem Fühllosesten Thränen auspressen könnte. Ich hoffe, Mylords, Sie werden in meiner Betheuerung nichts vergrößert, nichts übertrieben finden. Ich habe die ganze heilige Leute zu Gläubigern, die bei meinem Tode viel verlieren würden; ich wünschte, daß man aus Billigkeit gegen mich Erbarmen mit mir haben möchte. Wenn diese Gründe, Mylords und meine Herren Geschwornen, einigen Eindruck auf Sie machen; wenn bei der parteilichsten Untersuchung nicht die geringste Absicht zu schaden entdeckt werden wird, (und ich behaupte hiermit, daß es in meinem Vermögen stand, alles in drei Wochen nachher abzugahlen, wie ich Herrn Robertson oft versichert und voraussetzte, daß sein Versprechen erhalten, die ganze Sache sollte niemand als Herrn Fletcher und ihm bekannt werden; wenn man endlich in Erwägung nehmen wollte, daß niemand auf Erden der mindeste Schaden zugefügt worden ist: — dann dürfte ich von der Güte, der Menschlichkeit und dem Schutze meines Vaterlandes Alles erwarten, mit Zuversicht das Beste hoffen.“

Leider war der Betrug zu offenbar, als daß Dr. Dobb's künstlerische Rede, und seine Scheingründe denselben hätten bemänteln können. Der Richter ermahnte nunmehr die Geschwornen, die Sache in Erwägung zu nehmen und nach Maßgabe der angeführten Beweise und Gegenbeweise zu erklären: ob sie Dr. Dodd für schuldig oder nicht schuldig hielten. Nachdem sie sich ungefähr zehn Minuten lang mit einander berathschlagt hatten\*), erklärten sie ihn schuldig (guilty); doch übergaben sie zu gleicher Zeit den Richtern eine Bittschrift an, den König, daß dieser ihn begnadigen möchte.

Den englischen Gesetzen nach, konnte ihr Urtheil schlechterdings nicht anders ausfallen. Auf jede Art von untergeschobener oder falscher Handschrift, wodurch man jemanden um Geld oder auf eine andere Art zu verurtheilen sucht, steht Todesstrafe.

denen es bekannt war, wie wenig Madame Dodd ein solches Lob verdiente, ärgerten sich über diese Verstellung, und seine Feinde spotteten darüber.

\*) Dieses geschieht in einem Nebenzimmer, wo sie ohne Essen und Trinken und Feuer so lange bleiben müssen, bis sie unter sich einstimmig sind.

Die Gesetze können nicht auf die letzte oder endliche Absicht des Thäters sehen; sonst wäre auf einmal ihre ganze Wirksamkeit, ihr ganzer Nutzen dahin. Jedem Betrüger, jedem Verbrecher, er sei von welcher Art er wolle, stehet diese Ausflucht offen; immer kann er behaupten, er habe sich nur aus der gegenwärtigen Noth helfen, und am Ende Alles erstatten wollen. Der Ausdruck der Parlamentsakte, „in der Absicht zu betrügen,“ (with an intention to defraud) konnte sich also keineswegs auf die endliche Intention beziehen (wie Dobb es auszulegen suchte), sondern mußte schlechterdings auf die erste Instanz gedeutet werden. Er hatte eine falsche Verschreibung ausgestellt; unter diesem betrügerischen Vorwande wollte er jemand um eine Summe Geldes bringen. Für den Betrug hatte man augenscheinliche offenbare Beweise; — aber nichts konnte beweisen, daß er in drei oder sechs Monaten den Betrug (denn das blieb er auch noch alsdann) wieder gut machen würde. Sollte man also einem Manne, der gewissenlos genug gewesen war, unter diesem falschen Vorwande die Leute um das Ihrige zu betrügen, sollte man dem auf sein bloßes, aus Furcht vor dem Tode gegebenes Wort glauben, daß er künftig einmal so ehrlich gewesen sein würde, das Erschlichene wieder zurück zu geben? Da die Geschwornen keine andere Entscheidung von sich geben durften, als entweder „Schuldig“ oder „nicht Schuldig,“ so konnten sie ihrem Eide und Gewissen, imgleichen der ausdrücklichen Vorschrift des Gesetzes nach, offenbar nicht anders sprechen, als sie wirklich gethan.

Es blieb nun nichts mehr übrig, als daß die Richter den Ausspruch der Geschwornen bestätigten und das Urtheil publicirten. Dies wollten sie aber nicht eher thun, als bis das Tribunal der Zwölf Richter entschieden haben würde, ob Robertson's Zeugniß gelten könne oder nicht; und ehe diese Entscheidung erfolgte, ging der Termin der diesmaligen Gerichts-Session zu Ende\*). Also mußte Dobb bis zur neuen Session, die erst im Mai anging, in Verhaft, und seines Schicksals wegen in quälender Ungewißheit bleiben. Sein Vermögen war unterdessen

\*) Es wird nämlich in London (so wie in der Hauptstadt einer jeden Grafschaft), nur alle Vierteljahre Eine solche Sitzung gehalten, die ungefähr drei bis vier Wochen dauert; was darin nicht zu Ende gebracht wird, bleibt bis zur nächsten Sitzung unentschieden.

schon eingezogen, und zu Herrn Fletcher's und einiger andrer Gläubiger Befriedigung, imgleichen zu Bezahlung der Sheriffs\*) angewendet worden. Gleichwohl blieben noch sehr viele Schulden ungetilgt, und ihm selbst nicht das Mindeste übrig, um sich im Gefängnisse einige Bequemlichkeiten zu verschaffen. Dieser schnelle Wechsel vom ehemaligen Ueberflusse zum jetzigen äußersten Mangel, mußte ihm überaus hart fallen. Zwar versorgten ihn seine Freunde, ja selbst Unbekannte und Ungenannte, in dieser traurigen Lage mit Allem, was er nur wünschen konnte; allein er lebte dessen ungeachtet nur sehr mäßig und enthaltsam. Es war freilich natürlich, daß bei seiner jetzigen Verfassung der ehemalige Hang zur Sinnlichkeit ernsthafteren Betrachtungen weichen mußte, zumal, da er selbst sich keinesweges mit der Hoffnung schmückte, begnadiget zu werden. Von dem Augenblick an, da die Geschwornen ihn für schuldig erklärt hatten, suchte er sich vielmehr mit dem Tode bekannt zu machen. Der erste Schritt hierzu mußte in einer gewissenhaften Selbstprüfung bestehen, so niederschlagend diese auch immer für ihn ausfallen mochte. Er fand, daß sein ganzes bisheriges Leben eine lange Reihe von Fehltritten war, die durch eine späte und nicht einmal ganz freiwillige Reue ausgelöscht werden sollten, wenn er vor dem Thron seines ewigen Richters Gnade finden wollte. Die Tröstungen der Religion, die sich gemeinlich da am wirksamsten beweisen, wo menschlicher Trost nichts mehr vermag, und der Zuspruch so mancher rechtschaffener Leute, besonders des Gefängnißpredigers, Herrn Willette, verhalfen ihm nach und nach zu einiger Beruhigung. Diese Gemüthsverfassung erlaubte ihm, mehrmals vor seinen Mitgefangenen zu predigen, und er that es allemal mit solchem Nachdruck, daß selbst die verworfensten und abgehärtetsten Bösewichter bis zu Thränen gerührt wurden. Eine dieser Predigten ist durch den Druck bekannt gemacht worden\*\*), und verdient als eine treffliche Kanzelrede empfohlen zu

\*) Sheriffs sind Criminalrichter, welche für die Vollziehung der Urtheilssprüche sorgen müssen. Die Stadt London wählt jährlich zwei für die Grafschaft Middlesex. Jede andere Grafschaft hat nur Einen, der allemal vom Könige erwählt wird. In London ist dieses Amt so beschwerlich, daß sich seit einigen Jahren fast niemand dazu verstehen will.

\*\*) Diese Rede erschien unter dem Titel: The Convicts Address to his unhappy Brethren. Da sie bereits ins Deutsche übersetzt ist, so hat man sie hier nicht von neuem mit einzufügen wollen.

1, wenn sie gleich nicht so, wie seine vorigen Schriften, gefuchte Worte und rechnerischen Schmuck glänzt.

Endlich berathschlagten sich die Zwölf Richter mit einander, erklärten Robertson's Zeugniß für gültig. Diesen Ausspruch einer von ihnen \*) dem Dr. Dobb bekannt machen, welchem 12. Mai in folgender Rede geschah:

„Dr. Wilhelm Dobb!“

Als Ihr im vergangenen Februar, eines Betruges wegen agt, vor Gericht erscheinen mußtet, behaupteten Eure Advokaten, daß diese Anklage gar nicht zulässig sei, weil sie sich ausschließlich auf das Zeugniß des Mäktlers Ludwig Robertson stütze, dieses aber aus zweien Gründen ganz unstatthaft sei, 1, weil Robertson des nämlichen Betruges wegen eingezogen worden, als Euer Mitschuldiger anzusehen, und zweitens, 2, vor den Geschwornen (Grand-Jury) als Zeuge examiniert worden, ungeachtet der Befehl, auf welchen der Kerkermeister Newgate ihn am 19. Februar zum Verhör verabsolgen, nicht rechtmäßig gewesen, auch hernach von Gerichtswegen wieder annullirt worden sei.“

Dieser Einwurf Eurer Advocaten ist dem Tribunal der Richter zur Entscheidung vorgelegt worden, welche letztere ich jetzt, nach reiflicher Erwägung, bekannt machen soll.“

Ueberhaupt betrachtet, kann ein Beklagter nichts dagegen einwenden, wenn jemand, der mit ihm zu gleicher Zeit im Gefängniß sitzt, vor die Geschwornen (Grand-Jury) gebracht wird, sein Zeugniß gegen ihn abzulegen; denn dies ist, unsfern Gesetzen nach erlaubt und recht. Freilich wird zu einem solchen Verhör die Einwilligung und Erlaubniß des Richters erforderlich; ist diese wirklich und richtig ausgestellt, oder ob sie unterzogen sei: damit hat der Beklagte nichts zu thun; das geht den Kerkermeister an, nur der muß das verantworten. — Obgedachtem Einwurf Eurer Advocaten scheint ferner die implicite zu sein: ob ein Privatkläger, wenn er einen Mitschuldigen (er befinde sich in oder außer dem Gefängniß), als Zeugen darstellt, diesen Mitschuldigen bloß dadurch vor aller gerichtlichen Anklage in Betracht dieser Sache sichern und

\*) Es war der Ritter Sir Richard Aston.

freistellen könne\*)? An und für sich ist diese Frage wie und einer genauen Untersuchung werth; aber hier hat sie der Hauptsache nichts gemein: denn Euch, als Beklagtem! daraus weder Vortheil noch Schade erwachsen."

"Es kommt also lediglich darauf an: ob ein Mitschull rechtmäßiger und gültiger Weise als Zeuge gebraucht werden könne? Dies erlauben nun die Gesetze ausdrücklich und Ausnahme; mithin ist Ludwig Robertson in dieser Sache ein unverwerflicher Zeuge anzusehen."

"Die Richter sind daher einstimmig der Meinung, daß gegen Euch gesetzmäßig verfahren und Ihr der Schuld rechtsgültig überwiesen seid. Wir haben für gut befunden, Euch den Ausspruch unverzüglich bekannt zu machen, damit Ihr Euch die am Ende der Session zu gewartenden Folgen vorbeerkönnnet."

Dr. Dobb antwortete hierauf nur Folgendes:

"Mylord!"

"Ich danke Ihnen und den übrigen gelehrten Richtern müthigst, daß Sie dem Einwurf meiner Advocaten, an jenes schrecklichen Tage meines Verhörs, so viel Aufmerksamkeit bezeigen geruhet haben. Ihre Kenntnisse und Gerechtigkeit sind mir Bürge, daß Ihr Ausspruch nicht anders als dem I gemäß sein kann."

Nach vierzehn Tagen ward er von neuem vor Gericht bracht, um sein Urtheil zu empfangen. Auf die gewöhnliche Frage: Ob er noch etwas vorzuwenden hätte, daß das Urtheil nicht gesprochen werden sollte? rebete er die Richter folgendermaßen an:

"Mylords!"

"Sie haben an mir ein schreckliches Beispiel menschlicher Schwachheit vor Augen. Meiner Talente wegen von Ihnen auf geschmeichelt, bekam ich früh eine allzu hohe Meinung von mir selbst. Vermöge dieser hielt ich mich beim Eintritt in die große Welt zu den feurigsten Erwartungen berechtigt und glaubte durch meine Beförderung zum Predigamt dem Urtheil und der Würde des geistlichen Standes wohl eben nicht Ge-

---

\*) Und ob folglich, im gegenwärtigen Falle, Robertson Guers schuldiger sei, oder nicht; ob deshalb ferner auf ihn inquirirt werden müsse oder nicht: — das ist der specielle Sinn dieser allgemeinen Affi-

sehen sei. Auch war ich weder ein müßiger noch ein un-  
 ger Arbeiter. Ich lehrte die Wahrheiten des Christenthums  
 mit dem Nachdruck, den das Bewußtsein, daß wir es gut mei-  
 nen, dem Vortrage mitzutheilen pflegt. Mit Freuden sah ich,  
 daß meine Bemühungen nicht ohne Beifall blieben; meine Pre-  
 digten wurden häufig besucht, und ich glaube nicht ohne Grund,  
 daß manche von meinen Zuhörern dadurch vor Sünden und  
 Lasten bewahrt, andere aber davon zurückgeführt worden sind.  
 Wenn diese Umstände auf der einen Seite mein Verbrechen um  
 desto schwerer machen; so können Sie wohl denken, Mylords,  
 daß mir auf der andern die Strafe auch in eben dem Maße  
 um so viel empfindlicher werden muß. Durch das Zutrauen der  
 Menschen verleitet, traute ich mir selbst zu viel. Ich glaubte  
 das wirklich zu sein, wofür andre mich hielten, „von Herzen  
 rechtschaffen,“ und diese Rechtschaffenheit gegründet und gestärkt  
 durch Religion; dafür hielt ich sie, ohne zu erwägen, wie groß  
 die Gefahr der Eitelkeit, und überhaupt welch ein betrüglisches  
 Ding das Herz des Menschen ist. Der Tag des Kampfes kam,  
 und ich war nicht stark genug, der Versuchung zu widerstehen.  
 Stündlich, ja jeden Augenblick hält mir mein Gewissen das  
 Verbrechen, dessen ich mich schuldig gemacht habe, in seiner gan-  
 zen Schädlichkeit und Bosheit vor. Doch, wie manche haben  
 der Versuchung unterlegen, die jetzt mit dem Bußfertigen im  
 Himmel sind!“

„Ich unterstehe mich nicht einer Handlung, der gleich jetzt  
 die rächende Gerechtigkeit das Urtheil sprechen wird, den besten  
 Theil meines Lebens, einen Zeitraum von beinahe dreißig Jah-  
 ren, entgegenzustellen, welchen ich in Beförderung und Ausübung  
 christlicher Liebeswerke, in Linderung ähnlichen Elendes, als ich  
 selbst jetzt fühlen muß, in Darreichung des Trostes, dessen ich  
 selbst jetzt bedarf, zugebracht habe. Ich will auch sonst auf  
 keine Weise meine Schuld zu verringern suchen; nur so viel  
 muß und will ich betheuern, es war nicht meine Endabsicht ir-  
 gend jemand zu betrügen. Das ergibt sich aus allen Umstän-  
 den, und davon werden auch die Mehrsten unter ihnen wohl  
 bei sich selbst überzeugt sein. Wenn es mir zukäme, meine  
 Strafe selbst abzumessen, so würde ich gestehen müssen, daß ich  
 jetzt schon nicht viel weniger als ich verdient, gelitten zu haben  
 glaube.“

„Mein guter Ruf, der mich vorsichtig, und Glücksum

stände, die mich zufriedener hätten machen sollen, sind dahin. Ich bin auf einmal in Armuth und Verachtung gesunken. Mein Name und mein Verbrechen sind zu einem Volksliede geworden, womit auf allen Gassen der Leichtsinrige Kurzwitz mit dem der Boshafte seinen Spott treibt."

"Es kann sonderbar scheinen, Mylords, daß, wenn ich bedenke, was ich ehemals, ja unlängst erst gewesen — daß ich da noch wünschen sollte zu bleiben, was ich jetzt bin. Allen Verachtung des Todes mag unter heidnischen Tugenden noch so sehr glänzen; mit christlicher Reue hat sie nichts gemein. Viele Beweggründe machen es mir zur Pflicht, Sie, Mylords, um die Fristung meines Lebens demüthigst anzusuchen. Nicht bloß, weil ich so gut als jedes andre Geschöpf vor einem gewaltsamen Tode Abscheu fühle; nicht bloß, weil jene allgemeine Furcht vor einer zu frühen Auflösung sich auch in meinen Adern regt: sondern vornehmlich, um den Schaden, den ich der Gerechtigkeit, der Welt und der Religion zugefügt habe, zu ersetzen und das Argerniß, welches ich gegeben, durch das Beispiel meiner Buße abzuwenden — deshalb vornehmlich begehre ich noch zu leben. Vor allen Dingen aber wünschte ich mit mehr gesammeltem Gemüth, nach einer ruhigeren Vorbereitung, erst zu

\*) Diese elenden Gassenhauer, die zur Schande der englischen Nation in ganz London gesungen oder vielmehr erbärmlich und unerträglich geheult werden, verdienen nicht mehr den Namen Balladen. So kernig, gefühlvoll, und dabei ganz ungenirt als die ehemaligen Romanzen waren, die der Nachwelt unter dem Namen Balladen schätzbar geworden sind, werden jetzt keine mehr gemacht. Heut zu Tage ist es in England das elendeste abgedroschenste Zeug, das je erdacht werden kann, und die Musit dazu ist, wo möglich, noch elender als der Text. Nationalmusik haben die Engländer, meines Erachtens, gar nicht. Ich glaube vielmehr, daß es in ganz Europa kein Land gibt, wo das gemeine Volk weniger musikalisch ist, als hier. Leuten von Stande hingegen kann ich einen guten und richtigen Geschmack in der Tonkunst keinesweges absprechen; das beweiset unter andern die hohe Achtung, in welcher unser Handel bei ihnen steht. In Schottland haben sich, seit David Rizzis Zeiten, einige sehr simple aber sanfte und äußerst gefühlvolle Melodien bis auf den heutigen Tag erhalten. Man erkennt in denselben jene Simplicität, welche den Charakter der damaligen italienischen Musit ausmachte, und es ist daher wahrscheinlich, daß Rizzi dieselben aus seinem Vaterlande mitgebracht hatte. Daß sie den Schotten nicht eigen sein können, ist, dünkt mich, auch daraus abzunehmen, daß seitdem keine neue Lieder dieser Art mehr componirt worden.



stehen. Die Schrecken des finstern Kerkers, die Kengstlichkeit des Verhørs, die beständige Unruhe, in welcher sich die Seele bei der Ungewißheit unsers Schicksals befindet: alles das macht eine stete Ebbe und Fluth von Gemüthsbewegungen aus, wobei der Geist unmöglich zu der Fassung gelangen kann, die zu den heiligen Uebungen des Gebets, und zur stillen Prüfung des Herzens erfordert wird. — Man versage mir daher nicht eine Frist, die ich zu keinem andern Behuf forbre, als daß ich durch Nachdenken und Reue vorbereitet werde, vor dem Richterstuhle des Allmächtigen zu erscheinen, und die Gegenwart des Richters zu ertragen, der einem jeden thun wird nach seinen Werken; der den bußfertigen Sünder annehmen und ihm verzeihen wird, und bei dem auch die, welche hier Barmherzigkeit geübt haben, Erbarmung suchen und finden werden."

"Um dieser Ursachen willen, Mylords, wünsche ich, selbst unter Elend und Schande, noch zu leben, und stehe demüthigt, daß Sie mich der Gnade des Königs empfehlen mögen."

Diese Rede konnten die Mehrsten von den Anwesenden nicht ohne die äußerste Rührung mit anhören. So viel Wahres und Wahrscheinliches aber auch darin angebracht sein mochte, so sieht man doch wohl, daß sein Geständniß noch immer nicht so ganz aufrichtig war. Er berührte seinen lasterhaften Wandel nur von fern, um in den Augen seiner Richter der Gnade, die er von ihnen zu erlangen wünschte, nicht ganz unwerth zu scheinen. Ein rechtschaffener deutscher Prediger, der ihn verschiedentlich im Gefängnisse besuchte, hat mir erzählt, daß er öfters mit der größten Begierde, mit unglaublicher Heftigkeit, zu leben gewünscht. Er wollte aber nicht bloß Zeit haben sich zum Tode vorzubereiten, und sein vergangenes Leben zu bereuen; sondern er wollte leben um des Lebens willen. Freilich konnte es ihm in seinen besten Jahren nicht anders als schwer ankommen, die Annehmlichkeiten dieser Welt zu verlassen, zumal da er bisher wohl noch nie dergleichen Unannehmlichkeiten erfahren haben mochte, die uns das Leben gleichgültig oder gar zuwider machen können. Wie mächtig, wie allgewaltig ist der Trieb zur Selbsterhaltung! Wie erbebt unsre ganze Natur vor einem allzufrühen Tode! wie schaudert sie bei dem Gedanken der Ewigkeit als vor dem Rande eines Abgrunds zurück! Wie finster, wie schreckenvoll ist oft selbst dem Christen die Zukunft jenseit des Grabes! Wo ist die Tugend, die uns vor diesem erschütternden Gefühle

schützen könnte? Der Weise \*) mag sich in stoische Rigorität hüllen, oder mit dem Gedanken einer völligen Wiegung; der Christ mit der feurigsten Andacht seiner Tugenden, oder vielmehr die überschwengliche seines Gottes in einem zukünftigen glückseligen Leben: — so lange Beide ihres Lebens sicher sind, steht eines jeden fest, er sei auf Sand oder auf Felsen gebaut: endlich erscheint die Gefahr. Wie ein fürchterliches Erdbeben der dunkle Gedanke des Todes durch ihre Gebeine; der schwindet unter dem Fuß, der Felsen wankt hin und stürzen die hohen stolzen Gipfel herab! — — —

Doch wenn der erste schauerhafte Eindruck bedanken vorüber ist; dann beruhigt uns die holbe Trübsal. Auf sie gestützt kann das Aeußere, Unwesentliche, ja zertrümmert werden; die Grundfesten bleiben unbeweglich fest stehen.

Als Dr. Dobb seine Rede geendigt hatte, erfolgte allgemeines Stillschweigen von einigen Minuten, worauf Herr Schreiber von London, Herr Glynne, in folgenden Urtheil sprach:

„Doctor Wilhelm Dobb!“

„Ihr seid des Verbrechens überwiesen worden, eine nachgemachte Verschreibung ausgestellt zu haben, woraus erhellt, daß sie falsch und nachgemacht wäre, und Ihr Vortheils theilhaftig geworden, den die Gesetze dieses Landes dem Mann zugestehen, nämlich, Ihr habt ein billiges, schnelles und aufmerksames Verhör gehabt.“

„Die Geschwornen, an deren Gerechtigkeit Ihr wendet, haben Euch schuldig gefunden. Ihr Ausspruch der gelehrten Richter in Erwägung gezogen, und Billigkeit desselben nichts einzuwenden gefunden: wörtlich selbst habt die Gerechtigkeit dieses Ausspruches anerkannt: so bleibt mir nur noch die sehr schmerzliche Pflicht übrig unsere Landesgesetze den Richtern auflegen: diese nämlich Urtheil über Euch zu sprechen.“

---

\*) Man nennt die Herren, wie sie sich selbst nennen; & dadurch die Worte Weiser, Philosoph u. s. w. jetzt beinahe naiv in malam partem gedeutet werden, ungefähr so wie und wie bei den Franzosen der Name *Allemand*.

„Ihr scheint von der Größe Eures begangenen Verbrechens richtig und lebhaft überzeugt zu sein. Ihr scheint auch in ertigter Gemüthsfassung zu stehen, und werdet Zweifelsohne überdacht haben, um wie viel mehr die Schädlichkeit Eures Verbrechens durch den Einfluß des Beispiels vermehrt wird, da von einem Manne begangen worden, der, so wie Ihr, in öffentlichen heilig geachteten Lehramte gestanden hat. Dies, dem Ansehen nach, Eure eignen Gedanken. Ich wünschte näher zu entwickeln; allein das würde zu Betrachtungen Angeben, die ich einem Manne in Euren Umständen zu ersparwünsche.“

„Mit Eurem Anliegen um Gnade müßt Ihr Euch nicht uns wenden. Es wäre grausam, wenn Euch die Richter Hoffnung schmeicheln wollten. Nicht sie, ein Andern hat Recht zu begnadigen; an den richtet Euer Flehen. Bei Euren Antritten, und bei der Reue die Ihr bezeugt, werdet Ihr es oft für Eure Pflicht erkennen, den Einfluß des Beispiels zu mindern, und Ihr werdet einsehen, daß dies nicht wirksamer durch Bekanntmachung Eures herzlichen und aufrichtigen Abzuges vor der That, deren man Euch überführt hat, geschehen kann. Ihr werdet folglich auch nicht suchen sie zu bemänteln oder zu verringern. Wenn ein Mann von Eurem Charakter Euren Fähigkeiten das thun wollte; wozu könnte sich dann minder erleuchtete Haufen nicht berechtigt halten! Ihr sehet oft, auf was für Abwege das leiten würde; ich brauche Euch wohl nicht davor zu warnen. Und nun habe ich Euch dies als noch das Urtheil des Gesetzes bekannt zu machen. lautet dahin: daß Ihr, Doctor Wilhelm Dobb, von hier, den Ort, von dem man Euch heraufgebracht, zurückgeführt werden sollt; daß Ihr von da nach dem Hinrichtungsorte gebracht, und daselbst beim Halse gehängt werden sollt, bis Ihr tot seid.“

Die Einleitung wodurch Herr Glynn, mit wahrhaft men-  
schenfreundlicher Schonung, den unglücklichen Verbrecher allmählig  
f dieses schreckliche Urtheil vorzubereiten, und den Schlag zu  
ihm wünschte, gereicht dem Herzen dieses Mannes gewiß zur  
höchsten Ehre. Allein dieser sanften Anrede und auch dessen un-  
richtet, daß Dobb seit dem Ausspruche der Geschworenen ge-  
wisse Zeit gehabt, sich hierauf gefaßt zu machen, sank er bei  
Eröffnung des Urtheils dennoch in Ohnmacht. In den noch  
G. Forster's Schriften. V.

übrigen Tagen seines Verhaftes ließ er alle Krennrichtigsten Reue blicken, beschäftigte sich mit allgen Uebungen, und suchte auch das ewige Heilfangenen werththätig zu befördern.

Freunde und Bekannte arbeiteten indeffen no ihm Begnadigung zu verschaffen, und seine ehebrüder empfahlen ihn gar von der Kanzel herau und der Vorsprache ihrer Zuhörer. Unter ande Geistlicher, Namens Topladi, seiner Gemeinde si getragen, daß sich bei Endigung des Gottesdienstert Personen vor seiner Hausthüre versammelten, stellung zu unterzeichnen, die er ihnen zu diese setzen mußte.

Die gesammte Bürgerschaft von London Grafen Percy eine ähnliche Supplik an den König welcher man sich, um der Menge der Supplikant Wirkung versprach. Sie war nämlich von nid 23000 Personen unterschrieben, und in folgende gefaßt:

„Ungeachtet wir, die Einwohner von Lontminster, völlig überzeugt sind, daß der wider dehelm Dobb ergangene Urtheilsspruch der Gerechte Landesgesetze vollkommen gemäß ist, so wissen daß Ewr. Majestät das glorreiche Vorrecht haben der Gesetze, vornehmlich in gewissen Fällen, mild und können uns daher nicht entbrechen, bei Ewr. Königl. Majestät folgende Umstände zur (zutragen.“

„Der unglückliche Dr. Dobb ist, seit sein das Lehramt, ein eifriger, berebeter und überzeugen gewesen.“

„Wie sehr er sich die Beförderung des allg und die Unterstützung der leidenden Menschheit hat lassen, das beweisen unter andern zwei gemeinnützent, deren wohlthätige Wirkungen von weitem Er ist der Stifter derselben; und hat durch sie manches Mitglieb erhalten, das sonst verloren Diese, durch ihn geretteten Mitbürger gesellen Bitten, und stehen Ewr. Majestät für das Lebenhähers mit thränenden Augen an.“

„Zu allen Zeiten hat man bei einzelnen Fehltritten eines Mannes zugleich auf seinen moralischen Charakter im Ganzen gesehen, und diesen mit in Anschlag gebracht. Wer der bürgerlichen Gesellschaft wesentliche Vortheile verschaffte, der durfte dagegen immer auf Mitleid und Vergebung rechnen, wenn er so unglücklich war, sie in der Folge auf eine oder die andere Weise wieder zu beeinträchtigen.“

„Bis auf den Augenblick, da Dr. Dobb sich des jegigen Verbrechens schuldig gemacht hat, verdiente er aber unstreitig als ein Mann von Talenten, von tugendhaftem Wandel und von allgemeiner Nützlichkeit, Ehrerbietung und Dank.“

„Würde nicht überdies durch die öffentliche Hinrichtung eines Lehrers der Religion, der sich in seiner Amtsführung so durchgängig Achtung und Liebe zu erwerben gewußt, bei dem großen Haufen das Ansehen des geistlichen Standes gar sehr leiden? und würde die Verachtung desselben nicht den Sitten, ja der Religion selbst, nachtheilig werden können?“

„Der Fall, in welchem sich der Dr. Dobb befindet, ist mit ganz besondern Umständen verknüpft, die ihn der Gnade Ewr. Majestät werth machen, ja dieselbe ausdrücklich zu heischen scheinen.“

„Dieser Gnade und Milde Ewr. Majestät empfehlen wir ihn hiemit. Schenken Sie ihm das Leben! Er wird es fort- hin in Reue und in guten Werken zubringen, die seinen Fehltritt gewiß nachdrücklicher auslöschen, und dem Volke zu einem weit lehrreicheren Beispiele dienen werden, als der schimpfliche Tod, den man ihm zuerkannt hat.“

Der König hielt die Sache in aller Absicht für wichtig genug, um das Gutachten seines geheimen Staatsrathes darüber zu vernehmen. Allein auch da waren die Mehrsten der Meinung, daß Dobb nicht begnadigt werden müsse. Man stellte nämlich dem Könige vor, daß in einem Handlung treibenden Lande die Sicherheit des Eigenthums, als einer der wesentlichsten Vortheile, nicht streng genug geschützt werden könne; daß (besonders in England) diese Sicherheit mit zur Grundfeste der Staatsverfassung gehöre; daß, da die Schulden der Nation so beträchtlich, ihr Reichthum aber größtentheils idealisch wäre (weil er nur in Banko-Zetteln oder andern Papieren besteht), der Wohlstand der ganzen Nation von dem Ansehen und dem Credit dieser Papiere abhinge, daß alle handschriftliche Verschreibung

gen in gewisser Art mit zu denselben gerechnet und folglich aller Unterschleif, der mit jenen oder mit diesen getrieben würde, für gleich nachtheilig und gleich straffällig angesehen werden müsse; daß dergleichen Verfälschungen seit Kurzem sehr überhand nahmen, indem erst kürzlich für 30,000 Pfund Sterling falsche Banko-Zettel entdeckt worden wären, welche die Bank gleichwohl unweigerlich habe bezahlen müssen, damit nur das Zutrauen des Publikums zu der Gültigkeit solcher Papiere überhaupt nicht abnehmen möchte; daß es nicht zu rechtfertigen sein würde, wenn Dobb begnadigt werden sollte, indeß die Gebrüder Perrenu unlängst einer ähnlichen Betrügerei wegen zum Tode verurtheilt worden, ungeachtet es auch damals an Fürbitten nicht gefehlt habe; daß Dobb's Vorgeben, als habe er den Betrug wieder gut machen wollen, für gar nichts zu rechnen sei, weil dieses, in gleichem Fall, ein jeder zur Entschuldigung nehmen könne, und unfehlbar nehmen würde, wenn er sehen sollte, daß Dobb sich damit gerettet; endlich, daß auch Dobb's übrige gute Eigenschaften und Verdienste nicht gegen sein Verbrechen gleichsam aufgewogen werden könnten, weil dieses, so wenig den Grundsätzen des Rechts, als der Religion nach, commensurable Quantitäten wären.

Man wird sich wohl nicht wundern, daß der König so triftigen und einleuchtenden Gründen Gehör gab, und das Todesurtheil bestätigte. Dobb's Freunde hatten sich indeß noch immer mit dem Gegentheil geschmeichelt, und aus übelverstandener Bärtlichkeit ihre nichtige Hoffnung dem unglücklichen Gefangenen als so wahrscheinlich vorgestellt, daß dieser nun noch in den letzten Tagen seines Verhaftes sich zu eben diesem Wahne verleiten ließ. Der schriftliche Glückwunsch eines Unbesonnenen, der das vortheilhafte Gerücht, als ob er auf Vorbitten des Prinzen von Wallis begnadigt worden sei, ohne Untersuchung für wahr angenommen hatte, bestärkte ihn in jenem angenehmen Traum, und machte ihm die Nachricht vom Gegentheile desto schmerzlicher. So behutsam man ihm dieselbe auch beizubringen suchte, so konnte er sich doch nicht enthalten die bittersten Thränen darüber zu vergießen. Er ermahnte sich jedoch bald wieder, und versicherte, daß er zwar von jeher begnadigt zu werden gewünscht, aber nicht eher als seit den letzten drei Tagen, auf das Zureden seiner Freunde, es wirklich gehofft habe. Da er jetzt mehr als je Anspruch nöthig hatte, so leisteten ihm seine Freunde

ändig Gesellschaft, und der Gefängnißprediger, Herr Willette, roppelte seine Besuche.

Als dieser am letzten Sonntage vor seiner Hinrichtung zu kam, lag Dobb auf dem Bette, und klagte über Seitenwe. Willette fragte ihn, wovon die Schmerzen wohl herrühren könnten? Ach! antwortete er, mit einem Seufzer, „es ist Pfeil des Todes, den ich schon in mir fühle!“ Am Abend der Execution kam eben dieser Herr Willette nebst noch einem ern Freunde zum Dr. Dobb. Sie fürchteten, ihn kleinmü zu finden; er rief ihnen aber beim Eintritt in das Zimmer zegen: „Nun ist die Bitterkeit des Todes vorüber; ich bin it.“ Darauf erzählte er, daß er von seinen Freunden und von seiner Frau Abschied genommen. „Ich fürchtete mich, e er hinzu, vor dieser Scene, fand sie aber leichter, als ich vorgestellt; denn meine Frau betrug sich standhafter, als ich erwartet hätte. Wir schieden von einander als Leute, die t wieder vereinigt zu werden hoffen.“ Er konnte es wohl eigentlichsten Verstande eine Wiedervereinigung nennen; denn : auf Erden war ihre Trennung so weit gegangen, daß er sie in den letzten Jahren zwei ganz verschiedene Häuser besahnten. Als die Gesellschaft bemerkte, die von ihm Abschied nehmen wollten, noch durch einige neu Hinzugekommene vermehrt : , sagte er: „Ich habe noch eine Bitte an Sie, meine unde. Es könnte sein, daß nach meinem Tode einige von en, die mir wohlwollen und die meine Begnadigung so ernst-, aber umsonst, gesucht haben, den König und seine Räche grausam ausgeben, und im Affekt sich vielleicht nicht behuten genug hierüber ausdrücken möchten. Machen Sie daher unnt, daß sich diese Gesinnungen keineswegs von mir herzeihen. Ich liebe und ehre den König, ich bin überzeugt, er ein menschenfreundliches, mitleidiges Herz hat, daß er seine Räche nach den Rechten mit mir verfahren, und daß . Majestät mich vermuthlich bloß um deswillen nicht begnadigen: haben, weil solches dem allgemeinen Besten nicht zuträglich sefen sein möchte.“ Er betete darauf mit aufgehobenen Händen, aus vollem Herzen: „Allmächtiger, der du die Welt und : Beherrscher regierest, segne unsern gnädigsten König! unterstütze und stärke ihn! besetzige seinen Thron durch Rechtschaffen-, gib Frieden in seinen Tagen! O Herr! mache allem ist ein Ende, und verkürze die Dauer des gegenwärtigen wi-

bernaturlichen Kriegeres! — Auch den Råthen des Königs gl Weisheit, und segne sie!"

An dem zur Hinrichtung bestimmten Morgen (es war t 27. Juni) kam sein unermüdeter Gefährte, der Gefångnißpri ger Herr Willette, ganz früh, um ihn nach dem Richtplaz begleiten. Durch diesen Liebesdienst ward er ein Augenzeu von den letzten Stunden des unglücklichen Dobb; und da selbst dem Publikum eine Erzählung davon mitgetheilt hat, will ich ihn hier, an meiner Stelle reden lassen.

„Dobb schien,“ sagt Herr Willette, „sehr ruhig zu sei als ich am Morgen seines Sterbetages zu ihm kam. Er w sicherte mich und Herrn Dobey, (den Prediger des Magdalen Hospitals, den er ebenfalls gebeten, ihn auf seinem letzten Gan zu begleiten) er habe gut geschlafen und fühle sich dadurch, au körperlicher Weise, so gestärkt, daß er seine letzten Pflichten deß besser zu erfüllen hoffe. Wir gingen hierauf nach der Capel des Gefångnisses, um dort mit einander zu beten. In der Eristei hatten sich noch mehrere Geistliche und verschiedne a dere Freunde des Doktors versammelt, die ihr Gebet mit de seinigen vereinigen wollten. Unter denselben befand sich au der andre Verurtheilte, Namens Joseph Harris, ein jung Mensch, der eines begangenen Straßenraubes wegen jetzt eben falls hingerichtet werden sollte. Dieser hatte noch wenige Tag zuvor versucht, sich im Gefångniß selbst ums Leben zu bring, war aber von dem dazu gekommenen Kerkermeister verhindert worden. Dobb nahm daher Anlaß, diesen Jüngling zu eine ruhigern, christlichern Gemüthsfassung zu bringen. Er stelli ihm vor, wie nöthig es sei, daß sie beiderseits die wenigen noch übrigen Augenblicke ihres irdischen Daseins in Erkenntniß und Bereuung ihrer mannigfaltigen Fehltritte zubrückten. Diese A rede war so rührend, daß nicht nur der unglückliche Jüngling, der bisher bei allen Gelegenheiten das verstockteste Herz gezeigt hatte, sondern auch alle übrige Anwesende, in Thränen zerflo sen. Er schloß sie mit folgendem Ausruf: „Erbarme, liebevoller Vater der Menschen, erbarme du dich unser! gieb, o! gieb, mi und meinem Mitschuldigen, daß, so wie wir zusammen leiden wir auch zusammen in die ewige Glückseligkeit eingehen mögen die du allen Bußfertigen verheißest hast!“ Wir mußten et ganze Weile auf die Gerichtsbedienten warten. Darüber war ihm die Zeit lang, und er fragte, wie viel Uhr es wäre. A



man ihm antwortete, es sei schon über halb neun, erwiderte er, ich wünschte, sie wären da; mich verlangt zu gehen. Endlich wurden wir in den äußern Vorhof des Gefängnisses gerufen. Hier erblickte er zwei Gefangene, die am Fenster standen, um ihn zu betrachten. Auf diese ging er zu, und ermahnte sie in so nachdrücklichen Worten, daß beide heftig zu weinen angingen. Seine umstehenden Freunde besorgten, daß es ihm empfindlich fallen würde, sich, dem eingeführten Gebrauche nach, mit dem Stricke, woran er aufgeknüpft werden sollte, die Arme binden zu lassen; sie suchten ihn also darauf vorzubereiten, und sagten, daß er sich noch vor seinem Austritt aus dem Gefängnisse einer Ceremonie würde unterwerfen müssen. „Worin wird die bestehen?“ antwortete er. Man wird Sie binden, hieß es. Er sah gen Himmel, und erwiderte: „Immerhin! ich bin dennoch frei; meine Freiheit ist droben.“ Die Gerichtsherren selbst waren betreten, als sie ihn binden sollten; sie entschuldigten sich ausdrücklich mit dem Zufuge, daß ihr Amt es so mit sich brächte. „Wohl denn, versetzte er; ich danke euch für eure Zuneigung; aber laßt euch dadurch nicht abhalten, eure Schuldigkeit zu thun.“ Ich bot ihm hierauf meinen Arm, um ihn durch den Hof nach dem Wagen zu führen; er schlug es aber aus, und sagte mit heftiger Miene: Nein, ich bin fest wie ein Fels! Auf dem Hofe war eine Menge Menschen versammelt, die ihn, gleich den anwesenden Gefangenen, während des Durchgehens laut beweinten und beklagten. Dies rührte ihn ungemein, und er betete um Segen für sie alle“. — So weit Herr Billette.

Es war neun Uhr, als er außerhalb des Gefängnisses in die Trauerkutsche stieg, die ihn nach dem Richtplatze bringen sollte. Drei Geistliche, Herr Billette, Dr. Dobby und Dr. Buttler, setzten sich zu ihm. Ein Trupp Gerichtsbediente ging zu Fuß, und der Criminalrichter, an dem die Reihe war, fuhr in seinem Wagen voraus, dann folgte die Trauerkutsche, worin sich Dobb befand, noch etliche Andere mit guten Freunden, die ihn ebenfalls begleiteten, und zuletzt ein Karren, auf welchem der Gefährte seiner Todesstrafe, Joseph Harris, neben dem Henker saß. Vom Gefängnisse bis nach Tyburn (dem Executionsorte), welches eine Strecke von einer halben deutschen Meile ausmacht, waren die Straßen durchgehends mit einer unbefreiblichen Menge Zuschauer besetzt, unter denen er fast überall weinende Gesichter erblickte. Bei der Ankunft am Hochgerichte mußte er

auf den Karren steigen, der mit dem andern Verbrecher unter dem Galgen stül hielt. Er umarmte denselben, und ermunterte ihn mit den Worten: „Sei getrost, mein Bruder! Jetzt sind wir den Menschen ein Schauspiel und Spott, aber bald werden wir ein Schauspiel und die Freude der Engel sein.“ Hierauf betete er mit den anwesenden Geistlichen eine ganze Zeitlang im Stillen, und mochte dies Gebet vielleicht mit in der Absicht ausdehnen, daß, wenn er allenfalls noch begnadigt werden sollte, der Bote des Pardons Zeit haben möchte, anzukommen. Diese Augenblicke, wo er den Kampf des Lebens mit dem Tode so vorsehtlich verlängerte, mögen ihm wohl unter allen die bittersten gewesen sein. Für den Jüngling Harris waren sie gewissermaßen noch quälender, weil dieser, ohne alle Hoffnung zum Leben, den Ort und die Anstalten zu seiner Hinrichtung so lange vor Augen haben mußte. Dobb hatte noch eine Anrede an das Publikum aufgesetzt, und sie Herrn Willette übergeben, der solche, an seiner Statt, vor der Execution ablesen sollte. Da aber das Getümmel zu groß war, so unterblieb dies; und Herr Willette machte sie erst nachher durch den Druck bekannt. Sie enthält das ausführigste Geständniß ohne alle Ausflüchte, und lautet folgendermaßen:

„Da die letzten Worte der Sterbenden fast überall Aufmerksamkeit zu erregen und Eingang zu finden pflegen, so hoffe ich, daß auch den meinigen ein Gleiches widerfahren werde. Ich bin hieher gekommen, für eine Verrügerei zu büßen, deren ich mich, mit aller Beschämung die mein vergangenes Leben nur immer verbient, schuldig erkenne, und die ich so aufrichtig und schmerzlich bereue, daß es von dem, der unser aller Herzen prüft, hoffentlich nicht ungeachtet bleiben wird. Ich bereue, daß ich die Geseze, wodurch Sicherheit und Vertrauen unter den Menschen aufrecht erhalten werden, beleidigt habe; ich bereue, daß ich es versucht, meine Mitmenschen zu bevorzugen; ich bereue endlich, daß ich meinen Stand besleckt, Freunden und Feinden der Religion ein Verrügniß gegeben habe. Von meinen übrigen Verbrechen und Fehlern, womit ich gegen Gott gesündigt, kann und darf ich hier nur so viel sagen, daß sie ohne Namen und Zahl sind, weshalb ich sie auch nur überhaupt genommen, hier öffentlich bekenne und herzlich bereue. — Sieh, barmherziger Gott, um Jesu Christi willen, daß meine Buße, so spät und so unvollkommen sie ist, dennoch nicht vergeblich sein möge.“

„Das einzige Gute, das ich jetzt noch stiften kann, besteht, darin, Andre gegen die Versuchungen zu warnen, denen ich selbst unterlegen habe. Ich habe allemal gegen meine eigne Ueberzeugung gesündigt; meine Grundsätze sind nie erschüttert worden. Ich habe die christliche Religion allezeit für eine Offenbarung von Gott, und ihren göttlichen Stifter für den Erlöser der Welt gehalten. Allein wenn ich gleich die Gesetze Gottes nie verläugnet, so habe ich sie doch oft vergessen. Durch die Liebe zur Pracht und durch den Hang zur Wollust habe ich mich von der Sittsamkeit und Enthaltensamkeit, welche mein Amt so vorzüglich von mir forderte, ableiten lassen. Ich habe mich nicht genug um Sparsamkeit bekümmert, und bin in meiner Haushaltung nie auf Einschränkung bedacht gewesen. Eitelkeit und Vergnügen, worin ich mich vertiefte, erforderten Kosten, zu denen meine Einnahme nicht hinreichte. Diese Ausgaben versetzten mich in Noth; und Noth, dringende Noth trieb mich zum Betrüge \*).“

„Für diesen Betrug muß ich sterben, und ich sterbe unter der feierlichen Betheuerung, daß, so sehr ich selbst von meinen Lehren gewichen bin, ich dennoch Anders, nach meiner besten Erkenntniß und mit aller Aufrichtigkeit, den Weg zur ewigen Glückseligkeit gelehrt habe. Mein Wandel ist, besonders in den letzten Jahren, überaus sträflich, aber meine Lehre ist jederzeit lauter und rein gewesen. Ich habe beständig geglaubt, und verlasse jetzt die Welt mit der feierlichen Betheuerung, daß ich überzeugt bin, wie unter dem Himmel kein anderer Name ist, in dem wir können selig werden, denn allein der Name unsers Herrn Jesu, und ich bitte alle die hier zugegen sind, sich mit mir in meiner letzten Bitte zu vereinigen, daß, um des Herrn Jesu Christi willen, mir meine Sünden vergeben und meine Seele in sein ewiges Reich aufgenommen werden möge.“

Den 27. Juni 1777.

„Wilhelm Dobb.“

Als Dobb endlich sah, daß alle menschliche Hülfe ausblieb, nahm er eine Mütze aus der Tasche, setzte sich dieselbe auf, und zog sie bis aufs Kinn über das Gesicht herab. Darauf legte ihm der Henker den Strick um den Hals, befestigte diesen an

\*) To temporary fraud — das ist, zu einem Betrüge, der nur eine Zeitlang dauern sollte.

dem Querbalken des Galgens, und ließ, auf das vom Scherengebene Signal, den Karren wegrücken. Dobb streckte die Hände gegen Himmel, seinem Richter und Erbarmen entgegen, und nach wenigen Minuten kein Zeichen des Lebens mehr von ihm.

Seine Anverwandten hatten sich den Leichnam ausgebahnt und brachten ihn in einer schon bereit stehenden Postkutsche in das eilfertigste nach dem Hause eines sogenannten Undertaker's, welches aber, um der neugierigen Menge auszuweichen, durch einen großen Umweg geschehen mußte. In diesem Hause waren schon etliche Aerzte und Chirurgen bestellt, die alle zu Rettung der Ersticken vorgeschlagene Mittel anwendeten, um dem ersticken Leichnam wieder einen Odem einzuhauchen. — Allein, die Bemühungen kamen zu spät, und blieben ohne Erfolg. Der todt Körper ward also in der Nacht aus der Stadt gebracht und fern von London auf einem Dorfkirchhofe ganz in der Stille zur Erde bestatet \*).

So endigte sich das Leben eines Mannes, dessen Fähigkeiten ihm ein besseres Schicksal zu versprechen schienen; den seine Umstände und viele Freunde hätten glücklich machen können; von

---

\*) Undertakers sind Leute, die alle zum Begräbniß erforderliche Vorstalten übernehmen, als womit sich in England Niemand selbst abgibt. Bei einem Sterbefalle schicken die Verwandten oder Freunde zu einem solchen Undertaker, und bestimmen die Summe, welche sie an das Begräbniß zu wenden gedenken; darnach richtet denn der Undertaker, ohne daß sie weiter die geringste Mühe davon haben, das Leichenbegängniß, entweder groß oder klein, ein. Er nimmt auch wohl, wenn es verlangt wird, die Leiche sogleich zu sich in seine Wohnung, bestellt die Trauerkleider, und miethet oftmals gar ein ganzes Gefolge fremder Personen, die, in Mäntel und Flor gehüllt, nachtreten und, mit weißen Schnupstüchern in der Hand, für Geld weinen (oder wenigstens so thun), insofern die eigentlichen Anverwandten, wären es auch nur lachende Erben, zu Hause sitzen und des beschwerlichen Gepränges gänzlich überhoben sind. Bei Trauermahlen weiß man in England nichts.

\*) Dobb hinterläßt keine Kinder; seine Stelle ist, auf Vermittlung des Grafen Chesterfeld, seinem Bruder zu Theil geworden, und sein Frau lebt bei einer Verwandten auf dem Lande, von einem Wittwengehalt ungefähr von 200 Pfund Sterling (1200 Thaler), welche ihr Dobb zu der Zeit, als er noch in guten Umständen war, in einer Wittwenkasse ausgemacht hatte. — Uebrigens haßte die Schande einer öffentlichen Hinrichtung in England nicht auf des Hingerichteten Familie, und gereichte derselben nie zum Vorwurf. Eine billige Denkungsart, die Nachahmung verdient.

dem man wohl nicht vermuthet haben sollte, daß er die Gebote seiner Religion je überschreiten würde, da er sie Andern täglich mit dem größten Eifer und, seinem eignen Geständnisse nach, aus vollkommenster Ueberzeugung ans Herz legte; den endlich die innere Würde seines Standes und Amtes hätte vor dem Laster bewahren sollen.

Lerne denn, Jüngling, lerne an diesem warnenden Beispiel, daß weder Fähigkeiten noch Kenntnisse vor dem Laster schützen, und daß man, selbst bei vielen andern guten Eigenschaften des Herzens, auf Abwege gerathen kann, die gerade zum Verderben führen. Es gibt nur ein Mittel ihm zu entfliehen; und das ist Ehrerbietung für die Religion, nebst gewissenhafter Aufmerksamkeit auf die Lauterkeit aller deiner Gesinnungen und Handlungen, selbst der geringsten und der verborgensten!

Dein Lebenslang habe Gott vor Augen und im Herzen, und hüte dich, daß du in keine Sünde willigst, noch thuest wider sein Gebot!

---

## Cook der Entdecker.

Nullius in Verba.

Zuerst gedruckt vor der Uebersetzung von Cook's dritter Reise (1776–1780.) Berlin 1787.

Der Name des Weltumseglers Cook ist zu allgemein bekannt, und seine Seereisen haben ihm die Bewunderung seiner Zeitgenossen in einem viel zu hohen Grad erworben, als daß noch Jemand fragen könnte: wer war Cook, und was that er? Vielmehr wirkt schon dasjenige, was ein Jeder sich auf diese Fragen selbst zu antworten weiß, wie eine Zauberformel, um ein stets wachsendes Theilnehmen an jeder neuen Nachricht von seinen Entdeckungen zu erregen. Hätten diese Blätter, die ich seinem Andenken weihe, den Reiz der Neuheit, so würde ich also um ihr Schicksal unbekümmert sein können. Wenn ich mir aber ein Verhältniß zwischen dem Leser und dem Schriftsteller denke, welches Beiden rühmlicher ist, mischt sich eine schüchterne Besorgniß in meinen Wunsch, der Wißbegierde und den übrigen Forderungen eines aufgeklärten Publikums Genüge zu leisten. Dazu kommt noch, daß es nicht die Lebensgeschichte dieses außerordentlichen Mannes ist, welche mich hier beschäftigen soll; denn dies wäre wenigstens ein überflüssiges und mißliches Unternehmen, da bereits eine deutsche Meisterhand \*) die Hauptzüge eines solchen

\*) Im Götting. Magazin 1. Jahrg. 2. Stck, S. 234. stehen „einige Lebensumstände vom Capitain Jacob Cook, größtentheils aus schriftlichen Nachrichten einiger seiner Bekannten gezogen von G. S. Eich-tenberg.“ Neue, noch ungenutzte Materialien zu dieser Biographie gibt es nicht.

demüthig entworfen hat. Indes gibt es allerdings noch einen Gesichtspunkt, der Cook's Thaten und seinen Geist in einem neuen Lichte zeigen kann. Ihre blendende Größe hat man lange genug bloß angestaunt, wie etwa ein glänzendes Meteor. Entaltete man aber ihre Beziehungen auf die Summe unseres Wissens, und berechnete man ihren gegenwärtigen und bereinst zu hoffenden Nutzen, dann erst würde sich Cook's ganzer Werth für die Menschheit unparteiisch abwägen lassen; dann würde jene affende Bewunderung, die auch die Dummheit unserm Heiden ist, bei Denkenden in dankbare Verehrung übergehen. Wer nun im Stande ist, die Verhältnisse unserer Gattung mit festem, umfassendem Blick zu durchschauen, Plan und Absicht, nach einem bestimmten Ziele strebende Entwicklung, und sichern Fortschritt zur Vollenbung aus dem verworren scheinenden Chaos ihrer Schicksale herauszufinden: der entwerfe jene vollständige bestehende Darstellung von Cook's Verdiensten, und lehre uns, wie eilt er sein Jahrhundert in Erkenntniß und Aufklärung fortführt, welchen Zuwachs die menschliche Glückseligkeit durch sein Bestreben gewonnen, und welche neue Ausichten in die goldene Zukunft einer allgemein vollendeten Bildung sein Geniuss eröffnet habe. Der Dank der Edlen unserer Zeit und jener besondern Nachkommenschaft verspricht dem Menschenfreunde, der sich auf diese Art an Cook's Verdiensten Antheil erwerben würde, nsterblichen Lohn. Aber es wäre Vermessenheit, sich mit blinden Augen in jene steile Höhe hinaufzuwagen, wo solch ein leberblick erst möglich wird. Ohne daher bei der gegenwärtigen Veranlassung so tief in die Bestimmung des Menschengeschlechts ringen zu wollen, lassen sich gleichwohl die näher am Tage liegenden Verkettungen so angeben, wie sie auf unserm niedrigeren Standpunkte erscheinen; wenigstens lassen sich kleine Gebiete, Theile des Ganzen, wenn auch nur in schwachen Umriffen, nachahmen, um künftigen Weltweisen vorzuarbeiten. Mit andern Worten: Cook's Entdeckungen zusammenzufassen, ihre Grenzen anzustechen, ihrer geschickten Anordnung und Verbindung, so wie manchen ihrer wichtigen Folgen nachzuspüren, und auf die Art icht bloß dem Coemann und Entdecker, sondern auch dem Menschen, ein geringes Denkmal zu stiften; dies wäre ein Verich, den Cook's Reisegefährte vielleicht ohne Anmaßung und ohne Furcht vor Wiederholungen, dem Urtheil deutscher Leser unterwerfen dürfte.

Ehe wir weiter gehen, verdient es eine vorläufige Untersuchung, aus welchem Gesichtspunkte der sittliche Werth der Entdeckungen beurtheilt werden müsse. Läßt sich im Allgemeinen über diesen Punkt Etwas, als wahr festsetzen, so wird es uns hernach, in der weiteren Anwendung auf Cook, zum bequemen Maßstabe dienen. Wie aber, wenn der berebte Mann Recht hätte, welcher von einer bloß physischen Bestimmung des Menschen, als der einzig wahren, sprach, und Wissenschaft die Quelle alles menschlichen Elends nannte? Wäre es alsdann nicht um den vermeintlichen Ruhm aller Entdecker geschehen? Wenigstens ist so viel gewiß, daß dieses Paradoxon über manche schwache Einwendung siegte, und daß man Blößen gab, wenn man sich gegen die Evidenz der darin behaupteten Thatfachen sträubte. Wer könnte auch im Ernste die Zerrüttungen leugnen, die von der Entwicklung verschiedner Fähigkeiten im Menschen unzertrennlich sind? Allein, wenn man diese Unzertrennlichkeit zugibt, so bleibt noch unerwiesen, daß die Ausbildung des Menschengeschlechts einen andern Gang hätte nehmen können, als sie wirklich genommen hat; und ehe man dies beweiset, ruft man uns vergebens in die Wälder zurück. Der untergeschobene Begriff, die Perfectibilität als ein der Natur entgegengesetztes Extrem zu betrachten, mußte freilich den Gesichtspunkt verwirren und eine Täuschung zuwege bringen, welche nur eine consequenter Philosophie wieder aufheben kann. Diese wird in Allem, was geschieht, eine Kette von Verhältnissen gewahr, welche nothwendig, wie Ursach und Wirkung in einander greifen, und die Möglichkeit vernichten, daß ein Stäubchen sich anders bewegt haben könnte, als es sich bewegt hat. Wie das Unendliche ans Endliche, so ist, über alle Grenzen menschlicher Begriffe hinaus, Freiheit an Nothwendigkeit geknüpft, und hienüt zwischen dem innigen Bewußtsein des kühnsten Denkers, daß seinen Handlungen Gedanken vorhergehen, und der ehernen Wahrheit, daß keine Idee aus Nichts entstehen kann, ein ewiger Kampf erregt.

Wenn also die Verhältnisse des Menschen, wodurch diese oder jene Fähigkeit in ihm sich entwickelt, nicht von ihm selbst abhängig sind, so ist es auch diese Entwicklung nicht; folglich gehört die wissenschaftliche Ausbildung, nebst allen ihren Folgen, ohne Widerrede zu den bestimmten Einrichtungen der Natur; und der vermeinte Contrast zwischen der physischen und sittlichen Bestimmung des Menschen beruhet auf einer Abstraktion die



ht im Reiche der Wirklichkeit, sondern in unserer Vorstellungsliegt. Fähigkeiten, welche nur den Stoß eines äußern Vermisses erwarten, um sich nothwendig und unaufhaltsam zu entwickeln, sind berechnete Anlagen der Natur; und das Wesen, in welchem sich diese Entwicklung vollendet, ist nicht min-  
 ihre Eigenthum, erfüllt nicht minder ihre Absicht, als das, welchem sie anfängt. Es gibt folglich keine bloß physische, sondern mit einem andern Wort, bloß thierische Bestimmung des Menschen, sondern sein Charakter ist, wie der Philosoph der Menschheit unwiderstehlich dargethan hat, Sittlichkeit, die zwar sähliche Schattirungen und Stufen hat, aber das einzige ist, durch er sich vom Thier unterscheidet. Mit Anlagen, die ander zu widersprechen scheinen, macht übrigens der Mensch die Ausnahme in der Oekonomie der Natur; denn nach unsrer Art zu reden, gibt es überall streitende Verhältnisse und Widersprüche, weil wir überall Absichten annehmen, wo wir Bezüge bemerken. Soll, zum Beispiel, das Hanf Korn zur Nahrung eines Menschen, so darf es der Häsfling nicht verzehren, dem gleichwohl zur Nahrung angewiesen ist. Uns scheinen diese Verhältnisse allerdings widersprechend; wüßten wir uns aber an Stelle der Natur zu setzen, so würden wir bald einsehen, jedes Einzelne gerade die Bestimmung hat, die es wirklich thut. So wie jedes Wachsthum Zerstörung voraussetzt und wieder in Zerstörung endigt, so ist auch die Entwicklung der Anlage Unterdrückung einer andern. In einer Welt, wo größte Mannigfaltigkeit der Gestalten nur durch das Vermögen einander zu verdrängen, bewirkt wird, hieße es in der That einzige Bedingung ihres Daseins aufheben, wenn man die immerwährende Krieg und diese anscheinende Unordnung stellt wissen wollte. Hat nicht dem ungeachtet alles in der Natur seine Gesetze? Sind nicht die größern Bewegungen mit undernwürdiger Genauigkeit abgemessen? Sollte sich also nicht vermuthen lassen, daß auch die äußersten Punkte, zwischen denen jede partielle Kraft schwanken und ihren Nachbarinnen nachgeben oder sie verschlingen darf, ihre unabänderlichen Grenzen haben? Man nenne dieses Schwanken zwischen Grenzen, wenn man will, einen Puls der Natur, der bald schnell, bald langsamer schlägt, und schlagen wird, bis etwa Wassers Epoche der Erstarrung eintritt, oder das Nachwort einer Welt reitet drein redet; — so lange das jetzige Schema der Er-

scheinungen besteht, müssen auch diese Oscillationen forsdauer. Das Mittel zwischen den Extremen, welches manche Philosophen so eifrig suchten, und oft zu finden wädhnten, das wahre kommende Gleichgewicht der Kräfte, ist Ruhe, aber Ruhe im Tode.

Der Trieb der Selbsterhaltung und der Gesellschaftlichkeit äußern ihre Wirkungen im Thiere ohne ein besonnenes Bewusstsein zu sein. Erinnerungen und Erfahrungen können diese Triebe leiten und das Vermögen, Vorstellungen mit einander zu verbinden, kann selbst thierischen Handlungen den Schein der Ueberlegung verleihen. Zur Vernunft, zur Wahrnehmung der Verhältnisse und Absonderung der Begriffe, gehört das Bewusstsein eines abstrakten Ich; und dieses war das ausschließende Geschenk der menschlichen Organisation. In dieser einzigen Fähigkeit, in einer so geringen, fast unmerklichen Abschattung, liegt ein incommensurable Unterschied zwischen der Natur des Menschen und der vernunftlosen Thiere. Aus ihr allein entwickeln sich alle Erscheinungen der sogenannten Perfectibilität, welche man die angewandte Besonnenheit nennen könnte. Hier aber, wo allerwärts in der Natur, ist es Wirkung und Gegenwirkung, was die schlafenden Kräfte offenbart. Wenn das Bedürfnis eine Sprache schuf und eben dadurch das Bewusstsein weckte, so übte hingegen jeder neue Grad der Erkenntniß das Begehrungsvermögen. Waren bei einem überwundenen Widerstande Begriffe von Können und Wollen entstanden, so folgte bald ein Wollen aus Vorsatz und mit Bewußtsein. Brachten endlich erschütternde Erfahrungen den Menschen auf eine höhere Stufe der Besonnenheit, und lehrten sie ihn, daß er nicht alles darf, was er kann und will; so führte eben dieser Druck der äußern Verhältnisse zu Begriffen vom Glücke des Lebens, die zwar nach Klima und Lokalumständen verschieden, im Ganzen aber Werkzeuge der ferneren Bildung und Entwicklung sind. Wo die Natur ihre Schätze reichlich ausgespendet hatte, neigten sich die Affekten bald zum gütlichen Vergleich. Ruhiger Genuß der sanfteren sinnlichen Eindrücke begründete die Rechte des Hausvaters, und Gewohnheit erzeugte dann den Despoten. In rauhen Zonen hingegen, erlangte der ungezähmte Wille eine Stärke und Unbiegsamkeit, wodurch er noch lange das Uebergewicht behielt, und allen Zwang verschmähte. Zuweilen beugte wohl Gewalt auf einen Augenblick den wilden Rachen; allein der bloße

Zwang lehrt keine Verbindlichkeit zu gehorchen. Folglich dauerte der Kampf der Ungebundenheit so lange, bis allgemeine Rechte des Menschen anerkannt wurden, und mit diesen die Begriffe der Sicherheit, der Freiheit, des Eigenthums, der gegenseitigen Pflicht, und einer durch heilsame Einschränkung bewirkten Glückseligkeit entstanden. Der Wille schien nunmehr auf einmal wieder so viel Feld zu gewinnen, als er auf einer Seite verlor. Nicht handeln dürfen, wie man will, ja vollends nach der Vorschrift eines Andern handeln müssen, war allerdings gleichsam eine Vernichtung des eigenen Willens. Allein bei diesem unvermeidlichen, sowohl negativen als positiven Zwange, hatte die Vernunft einen Schritt vorwärts gethan, und der Mensch fühlte seine Würde nun nicht mehr in körperlicher Stärke, sondern im Erkennen und Auswählen dessen, was recht und gut ist. Hier entstanden Gesetzgebung und bürgerliche Verfassung; künstliche, zerbrechliche Maschinen, die aber der höheren Kultur den Weg bahnten, und desto mehr Kräfte zur Entwicklung brachten, je gewaltsamer und schneller sich ihre Räder durch einander wälzten. Unzählige Nuancen der Organisation und der äußern Verhältnisse erzeugten verschiedene Mischungen des Charakters. Durch Erziehung, Beispiel und Gewohnheit hervorgezogene und bestimmte Leidenschaften, Einsichten und Fertigkeiten, setzten ihr Spiel mit einander fort, und wirkten unaufhörlich auf einander, so wie aufs Ganze zurück. Wie dieser Wirbel jeden anders modificirten Menschen faßte und mit sich riß, so vollendete er dann seinen wohlthätigen oder zerstörenden Lauf. Der Wechsel der Verhältnisse, der Zusammenstoß streitender Kräfte, der Contrast entgegengesetzter Ereignisse — die hin und her strömende Fluth im Ocean der Menschheit läutert und bestimmt überall die Begriffe, und gibt ihnen auch Einfluß auf Handlungen. Tugend und Laster sind daher überall gleichzeitige Erscheinungen; denn auch die Tugend wird nur durch Widerstreben möglich; wo weder Feind noch Gefahr vorhanden ist, da gibt es weder Kampf noch Sieg.

Der Gang so vieler Revolutionen, die sich immer ähnlich sind, so Manches auch die Verhältnisse des Orts und der Zeit darin ändern, zertrümmert also offenbar jene idealischen Systeme, die auf eine grundlose Hypothese erbauet sind. Was in Asien vor etlichen Jahrtausenden, in Peru und Mexico vor wenigen Jahrhunderten geschah, was in den Inseln des Südmeeres noch

vor unsern Augen geschieht, würde unter ähnlichen U so oft auch das Menschengeschlecht in den angeblichen der Natur zurück träte, immer wieder geschehen. Kriege, selbst der Wilden, enthalten einen Keim der denn indem der Eroberer seines Sieges genießt, vern seine Bedürfnisse. Luxus, Kunst und Wissenschaft, l Einer Geburt, vermählen sich mit einander und bringen Brut — Ungeheuer und Genien — zur Welt. Wer sen Kreislauf der Begebenheiten unumuthig werden l klage über Winterschnee und Sommerhitze, oder über d sel der Nacht mit dem Tage; er klage über Alles in d Natur, was dem Wechsel unterworfen ist, und — ver nur durch diesen unaufhörlichen Wechsel Alles besteht. tive Moralität gewinnt freilich nicht immer durch di lung der Fähigkeiten; dieselbe Sonne, die das Wach und schmelzt, härtet hingegen den Thon. Wenn aber darum lieber die Sonne ganz entbehren möchte, so di aus mehr als einem Grunde vermuthen, daß er vie jede andre Welt, nur nicht für diese wirkliche, gesä Daher eilt das Zeitalter auf seiner Bahn weiter, ohl Wehklagen eines Hypochondristen zu hören, der vo Hirnspinnweben ausgeht, und das Menschengeschlecht n len mißt.

Wer den strengen Optimismus nicht billigen n wenigstens, um unparteilich zu sein, die Dinge so n sie sind. Die Abwechselung der Jahreszeiten kann, i scher Beziehung, in der That nicht gleichgültiger sein Revolutionen, (so wichtig sie übrigens für subjective sein mögen) wodurch ruhende Kräfte wirksam werde und die Grenzen der Erkenntniß durch den Drang l und äußern Verhältnisse sich nothwendig erweitern. punkt kam, wo ein heller Kopf den Gedanken hatte, Erde müsse sich umschiffen lassen; er fand einen Köni der Hoffnung zu einem Gewinnste einen Versuch Mühe werth hielt, — und Amerika ward entdeckt. U phisten wissen jetzt mit einem ekelhaften Gepränge von tischer Genauigkeit zu bestimmen, wie viele Tropfen N auf ein Loth Zucker gehen; sie können die Anzahl der die durch Fiebereinde genasen, gegen die Schlachtopfer nussgifts verrechnen, und zwischen Vortheil und Na

ntdeckung die kaufmännische Bilanz ziehen, wie ihr Maulwurfs-  
 uge sie überfiehet. Ob sie aber die Quelle des Bösen verstopfen  
 innen, ohne daß zugleich die Quelle des Guten versiegt? Man  
 ißte nicht wissen, daß beides im Menschen einen gemeinschaft-  
 lichen Ursprung hat, wenn man dies für möglich halten wollte.  
 Auf jeder Stufe der Kultur, welche das Menschengeschlecht er-  
 reicht hat oder noch erstiegen kann, sind Bedürfnisse und Lei-  
 denschaften die Triebfedern aller erhaltenden, aber auch aller zer-  
 brechenden Thätigkeit. Verschiedene Grade der Erkenntniß ändern  
 ar die Intension und äußere Form derselben; aber das Gute  
 nd Große wird überall nur durch sein Gegentheil offenbar.

Mißbrauch kann den Werth der Dinge nicht schmälern;  
 nd doch sollte er es, sobald von Vernunft die Rede ist? Es  
 lte nun doch des Lichtes Schuld sein, daß ein Hohlspiegel  
 ine Strahlen gebrochen zurückwirft? Nur das Heer der Müh-  
 ligkeiten sollte aus Pandorens Büchse hervorgefliegen sein, da-  
 it der Alibegabte ihre Neugier ewig beweinte? Die griechische  
 abel ist wenigstens consequent; denn sie heischt den Glauben  
 r heimtückische, schadenfrohe Götter, die das prometheische Ge-  
 höpß verderben, aber nicht beglücken konnten. Fürwahr, eine  
 ostlose Lehre! Wer hebt nicht vor ihr zurück, und sieht um-  
 er nach einer bessern Ueberzeugung, die seiner Seele den Frie-  
 m wieder geben kann? Wer sieht nicht lieber in Allem, was  
 ie Nerven zur Thätigkeit spannt, weise Vorsorge der Natur,  
 le allmählig jede Kraft zur Entwicklung reif macht, während  
 af ihr großes Werk der Zeugungen unaufhaltsam fortschreitet?  
 Wer schließt nicht vielmehr so: da jene Entwicklung eine wesent-  
 liche Bedingung unseres Daseins ist, so ist es ein Verdienst um  
 ie Menschheit, ihrer Betriebsamkeit einen neuen Schauplatz  
 1 öffnen.

So rufe ich denn: Segen über Euch, Ihr Beförderer der  
 tellichen Bildung, denen das Schicksal eine empfängliche Orga-  
 nisation verlieh, denen es Gaben schenkte, die in tausend Jahren  
 ur einmal die Welt beglücken! Gern gehorche ich dem allge-  
 meinen Gefühl, dieser heiligen Stimme der Menschheit, die  
 uch, als wohlthätige Genien oder Halbgötter, dankbar verehrt.  
 du unbekannter erster Hirte auf den Höhen des Kaukasus oder  
 Itai, warst vielleicht unter tausenden Deiner Brüder allein so  
 rganisirt, daß Du am frohlichen Hüpfen Deiner gezähmten Läm-  
 mer um Dich her mehr Vergnügen fandest, als am Röcheln des

ermüdeten Willens! Welcher ganz andere, gewiß nicht minder seltene, Zusammenklang innerer Empfänglichkeit mit äußern Eindrücken bildete Dich, kühner Bändiger des muthigen Rosses und des wilden Stiers? War es nicht eine Göttin, weiser Cripsolem, die Dich lehrte, das Zelt an eine feste Stätte zu binden, und goldne Saaten zu ernten, so war es der göttliche Funke des Genius in Dir; dieser Funke, der die Lippen des ersten Gesetzgebers mit Ueberredung begeisterte, als er Menschen durch Bande des wechselseitigen Vortheils in den engen Bezirk einer Stadt zusammen zog; eben derselbe, der den Keim des Handels pflegte, bis er als ein mächtiger Baum, den Nationen unter seinem Schatten süße Früchte trug; eben derselbe, der bei jeder glücklichen Anstrengung der Geisteskräfte so sichtbar hervorleuchtete: der auf Gama, Columbus, Magellan und Cook geruhet hat!

Wahrheit war die Botschaft, die alle große Männer an die Menschheit zu verkündigen hatten; Wahrheit, Verhältniß der Dinge unter einander und zu uns. Sie entlebigten sich getreu ihres Auftrages, und brachten uns Wahrheit, das Kleinod dem Weisen, das Schwert in eines Narren Hand. Doch, Nutzen und Mißbrauch haben ihre Grenzen: die Aufklärung aber schreitet von Erfahrung zu Erfahrung ins Unbegrenzte fort. „Wie leicht erschöpft sie einst alle Verhältnisse des Menschen, und bringt dann den Frieden des goldnen Zeitalters zurück?“ Diese harmlose Hoffnung, ein Stein der Weisen unseres Jahrhunderts, verdient wenigstens keinen Spott, so lange sie das aufgesteckte Ziel bleibt, welches so viele Kräfte für das Bedürfniß des gegenwärtigen Augenblicks in Bewegung erhält, und einen Leben anfeuert, in seiner Laufbahn nach der Vollkommenheit zu streben, die ihm erreichbar ist. Wenn die 'Verwegenheit, in eine Zukunft zu schauen, die unsern Augen geflissentlich entzogen ward, und Bestimmungen vortaus zu sagen, welche sich aus den Prämissen der Erfahrung nicht folgern lassen, mit Irrthum bestraft werden muß, so konnte wenigstens keine Strafe unschädlicher, und keine zugleich wohlthätiger sein, als diejenige, welche die Bilder der Phantasie benützt, um den Menschen an ein reelles Ziel zu geleiten. Ein solches Ziel ist die subjective Vervollkommenung, welche nur durch eine vollkommnere Erkenntniß der Wahrheit bewirkt werden kann; und so wäre denn das Verdienst des Entdeckers für Gegenwart und Zukunft entschieden; und es ist um desto wichtiger, je größer der Zuwachs ist, den die Masse mensch-

licher Kenntnisse durch ihn erhält. In welchem Grade nun insbesondere Cook auf dieses Verdienst Anspruch machen kann, muß die bloße Aufzählung seiner Entdeckungen darthun.

### 1. Geographische Uebersicht.

Wenn wir den Werth solcher Erfindungen und Entdeckungen anerkennen, die keine nähere Beziehung auf das menschliche Leben zu haben scheinen, bloß weil sie die Sphäre unseres Wissens erweitern, und dem Menschen einen größeren Reichthum von Vorstellungen geben, so können wir um so viel weniger jenen Entdeckungen unsern Beifall versagen, die den letztern Endzweck eben so gut erreichen, deren Anwendung aber uns zugleich so viel näher liegt. Wie schmelzhaft ist, für Jeden der es affen kann, das Gefühl von der Würde des menschlichen Geistes, bei jeder großen und glücklichen Anstrengung seiner Kräfte! Wer fühlt sich nicht groß, wenn er mit den Sternkundigen die ungemessenen Räume des Weltalls auf Flügeln der Gedanken durchsirt! In der That, wie bewundernswürdig ist nicht der menschliche Verstand, wenn er Mittel erfindet, die Entfernung und Größe der Sonne genau zu bestimmen, wenn er neue Planeten und Kometen entdeckt, die dem bloßen Auge unerreichbar sind, und dennoch ihre Bahnen berechnet, als wären sie sichtbar! In welchem erhabenen Lichte erscheint nicht jene stolze Wissenschaft, welche aus dem Wenigen, was sie von der Erfahrung entlehnt, die wichtigsten Folgerungen zieht, wenn eine bemerkte Verschiedenheit in dem Abstände gewisser Fixsterne von einander die gleichwohl kaum in Jahrtausenden dem bloßen Auge auffallend werden könnte, dem Scharfsinn des Messkünstlers hinreichend ist, um eine progressive Bewegung des ganzen Sonnensystems daraus nicht bloß zu muthmaßen, sondern darzuthun, und dann tausend neue Welten in jenen entfernten Nebelpünktchen des allumfassenden Aethers zu erblicken! Doch wir mögen nun mit Newton die Geschwindigkeit des Lichts messen, und das Gesetz des allgemeinen Zusammenhangs untersuchen, oder mit Herschel die Hoere des Himmels zählen, von denen wir nicht mehr als ihr bloßes Dasein erfahren können: so lange wir den Planeten, den wir bewohnen, nicht in allen seinen Theilen und Verhältnissen erforscht haben, so lange rühmen wir uns umsonst

des grenzenlosen Umfangs unserer Erkenntniß. Dieser im Unermeßlichen ist immer noch eine Welt für uns; Theile, seine Verhältnisse, seine Veränderungen, können, sie allen unsern Sinnen offen liegen, für jene fernemstände, welche nur das Auge wahrnimmt, zum sichersten Stabe der Beurtheilung dienen, und haben, welches ungleich teger ist, eine unmittelbare Beziehung auf uns, und an der unser Existenz. Denn vorausgesetzt, das Ziel der Klärung, welches die Natur gesteckt hat, läge jenseits der Grenzen unserer Erfahrung, und die subjective Bildung bestände zunächst in einer verstärkten Intension der Kräfte, deren samkeit dann die Verhältnisse eines andern Schauplatzes bekten; so geht doch diese nothwendige Vervollkommnung in Stille und unvermerkt ihren Gang, indessen das gegenwärtige Verhältniß unsere ganze Aufmerksamkeit auf sich zieht. derjenigen Stufe der Kultur, die der Europäer insbesondere einmal erstiegen hat, ist die Kenntniß der eigenthümlichen Beschaffenheit aller Gegenden der Erde so in sein Bedürfnis gewebt, daß eine nähere Untersuchung nothwendig wird, um die Thätigkeit der Menschheit zu machen. Je dringender unsere Bedürfnisse den Verkehr mit entfernten Gegenden fordern, je eifriger der kaufmännische Geist von der Unersättlichkeit des Zeitalters seinen Vortheil zieht, indem die Nahrung verschafft; desto stärker wächst das politische Interesse der Staaten, an der Erweiterung geographischer und Erfahrungskenntnisse, und desto mehr sucht es alle jene Kräfte im Gange zu erhalten. Großbritannien, dessen Reichthum von so ungeheurem Umfange ist, hat folglich auch in Rücksicht den Nationen das Schauspiel von Entdeckung gegeben, wodurch die vorher unbekannte Hälfte der Erde ausgekundschafet worden ist. Ich sage, die Hälfte der Erde, und man wird finden, daß dieser Ausdruck nicht falsch ist, wenn man einen Blick auf die Geographie vor Entdeckungen wirft.

Unter den Vorgängern unseres Seemanns unter sich Columbus und Magellan, deren unsterbliche Verdienst Auszeichnung werth sind. Man sage immerhin, daß die Neugier und Emporstreben nach dem was Glück zu heißen, die Triebfedern waren, die auch diese beiden großen Männer Bewegung setzten. Wo und wann geschah etwas Großes,



nicht irgend eine mächtige Leidenschaft den ersten Stoß gab? Auch Menschen, deren innere Kraft kein gemeiner Geist fassen kann, bedurften des Antriebs der Leidenschaften, um jene schlafende Kraft zu wecken und in Thaten zu äußern. Wenn es tief in der Seele des Edlen lag, daß ein neuer Welttheil seiner warte; wenn er allein den großen Gedanken denken konnte: dort westwärts, über die Grenze hinaus, die der furchtsame Küstenbefahrer nie zu überschreiten wagt, dort liegt für mich der Weg zu Ehre, Glück und Ruhm; — wie dürft ihr ihn verdammen, ihr Splitterrichter, bei denen eben dieser Antrieb nur kleine Pläne zu unbedeutenden Handlungen erzeugen konnte! Ihr wähnt vielleicht, es bringe diese Männer bis zu euch herab, wenn ihr spöttelnd fragt, ob ihre Größe in dem Ehrgeiz ein Grande zu werden, oder in der Rache gegen einen blödsinnigen König zu suchen sei? Wer nicht, wie Columbus und Magellan, auf unbetretenen Pfaden der Ehre solche Endzwecke erreichen kann, läuft Gefahr, ein Bösewicht zu werden, sobald er sich über den Staub erhebt, für den er geboren ist. Jener entdeckte einen Welttheil, und dieser steuerte sein Geschwader durch den ungeheuersten der unbekannten Oceane. Jener hatte die Vorurtheile seiner Zeit, und die gefährliche Ungelährtheit seiner jaghaften Reisegefährten zu bekämpfen; dieser vollbrachte, was seitdem nur Cook's eiserner Beharrlichkeit möglich geworden ist: er blieb von der Meerenge, die seinen Namen trägt, bis an die Philippinischen Inseln beinaß vier Monate lang unterwegs, ohne irgend ein wichtiges Land zu sehen, ohne Erfrischungen für sein Volk zu erhalten, ohne sich durch die Länge des noch nie zuvor beschifften Weges abschrecken zu lassen. Am Ende ward aber sein großer Plan, die Gewürzinseln für Spanien zu entdecken, glücklich erfüllt, ob er gleich selbst, als ein Opfer seines unzeitigen Beteuerungsseifers, auf der Insel Matan das Leben verlor.

Von dem Jahr 1521 an, bis 1768, in einem Zeitraum von dritthalbhundert Jahren, wurden viele Reisen durch eben diesen Ocean gethan, den Magellan zuerst beschiffte. Bald trieb Begierde nach Reichthümern, welche in Peru und Mexico ihren höchsten Grad erstiegen hatte, und nicht befriedigt worden war, Cortez's und Pizarro's Gefährten zu Schiffe; bald suchten Engländer und Holländer sich entweder durch den Schleichhandel zu bereichern, oder den Eroberern der neuen Welt ihre Schätze mit Gewalt zu entreißen; endlich führte auch die Hoffnung, im un-

bekannten Schooße des Südmeeres ein reiches Land zu entdecken. Seefahrer aus allen Nationen in Magellan's Fußtapfen \*). Allein die Menge der Reiserouten, auf welchen man das Südmeer in dieser Absicht durchkreuzte, dient zum augenscheinlichsten Beweise, wie wenig die Triebfeder allein zur Sache thut, wenn nicht Fähigkeit des Entdeckers hinzukommt. Ohne hier von den Plünderern der Spanier zu reden, eilten auch Leute, deren Endzweck Entdeckung war, mit Eile nach dem Bezirk innerhalb der Wendekreise, um einer gemächlichen und sichern Fahrt in jenem stillen Meere zu genießen, welches seinen Namen mit so großem Rechte führt. Unter den Spaniern entdeckten Madagaskar und Quiros in drei verschiedenen Reisen einige Inseln, um deren Lage man sich bis auf Cook's Zeiten gestritten hat. So unbedeutend diese Entdeckungen waren, so suchten gleichwohl beide Anführer durch überspannte Nachrichten von den selbst vorhandenen Schätzen, den spanischen Hof zu reizen, daß er sie in Besitz nehmen und Pflanzstädte daselbst anlegen sollte. Ihre Salomonsinseln und ihre Tierra Austral del Espíritu Santo blieben lange Zeit das Eldorado der Südsee, wo die Natur Perlen und edle Metalle, nebst andern Kostbarkeiten, verschwendet haben sollte. Die Holländer ließen sich durch diese Vorpiegelungen zu einer Entdeckungsexpedition unter Le Maire und Schouten verleiten, welche, wie die spätere unter Roggewein, ihre Absicht gänzlich verfehlte. Diese Weltumsegler konnten es freilich nicht wissen, daß die Inseln, welche sie ohnweit Neuguinea entdeckten, in der That die Salomonsinseln der Spanier waren; so wenig wie Bougainville es ahnete, daß seine Cycladen das Land der Quiros sein könnten. Spanien selbst fand nicht für gut von diesen Entdeckungen Gebrauch zu machen, oder andere Abenteuer auszumuntern sie weiter fortzusetzen und genauer zu bestimmen. Seine amerikanischen Besitzungen waren zu ungeheuer und zu reich an Gold und Silber, um den Wunsch nach mehreren rege zu machen. Außer den Küstenfahrern und dem einzigen Gallionsschiffe, welches jährlich zwischen Acapulco und Manila die Waaren Asiens gegen amerikanisches Metall vertauschte, ließ sich kein spanisches Schiff auf diesem Ocean erblicken. Mich dünkt, die äußerste Gleichgültigkeit gegen Alles, was Ent-

\*) Ein Verzeichniß der Reisen um die Welt findet man in meiner *Einkleitung* zu der von mir beschriebenen zweiten Cook'schen Reise.

bedung heißt, kann sich nicht stärker zeigen, als durch eben dieses Schiff, welches in einem Zeitraum von 200 Jahren jährlich genau denselben Strich hält, und vierhundertmal an der schönen Gruppe der Sandwichinseln vorübersegelt ist, ohne je soweit von seiner gewöhnlichen Bahn abzukommen, daß es sie wirklich entdeckt hätte.

Die Entdeckungsversuche der Spanier aus den frühesten Zeiten dieser Periode hatten die nachtheilige Folge, daß die Geographen an das Dasein eines großen festen Landes glaubten, welches den ganzen Südpol umgäbe, und sich bis innerhalb des Wendekreises erstreckte. Quiros war in der Uebertreibung wirklich soweit gegangen, daß er die von ihm entdeckte Insel Mallikollo für einen Theil dieses festen Landes ausgegeben hatte; und fast ein jeder, der nach ihm es wagte, sich weiter als die Küstenbefahrer, von Amerika zu entfernen, versicherte, wenn er auch kein Land gesehen haben wollte, dennoch Anzeigen eines nahen Continents bemerkt zu haben. Der einzige Seefahrer des vorigen Jahrhunderts, der den Namen eines Entdeckers verdient, der Holländer, Abel Tasman, bekräftigte durch die Entdeckung von Neuseeland jedermann in dieser Meinung. Er fuhr im Jahre 1642 von der Insel Mauritius (jetzt Isle de France) südostwärts, bis er die Südspitze von Neu Holland entdeckte, welche er nach seinem Vönnern, dem Generalgouverneur vom holländischen Indien, Van Diemen, benannte. Von hier setzte er seinen Lauf ostwärts fort, entdeckte das von ihm zuerst so benannte Neuseeland, besuchte dessen westliche Küste bis zur nördlichsten Spitze; und kehrte dann nordwärts, wo er die Freundschaftsinseln fand, über Neuguinea, nach Batavia zurück. Ob nun gleich Neuseeland von 1643 bis 1768 ohne Widerrede für einen Theil des festen Südlandes galt, so blieb dennoch in diesem ganzen Zeitraume Tasman's Entdeckung ohne Folgen; denn auch die drei englischen Weltumschiffungen unter Byron's, Wallis' und Carteret's Anführung, nebst der französischen unter Bougainville, zeichnen sich durch wenig mehr als diesen leeren Namen, und ihre wissenschaftliche Absicht, von den gemeinen Südfahrten ihrer Vorgänger aus. Wie diese, hielten sie sich, sobald sie Magellan's Meerenge verlassen hatten, an die Küste von Amerika, bis in die Gegend der unbewohnten Inseln von Juan Fernandez; eilten dann, innerhalb des Wendekreises das friedliche Meer, das keine Stürme kennt, zu durchschiffen, und

durch die Inselgruppen Indiens nach Hause zu kommen. Lis und Bougainville trafen wenige Monate nach einander die Insel O-Taheiti; der erstere fand die Kokosinsel des L und Schouten wieder, und letzterer berührte die neuen C die ehemals Quiros für das feste Südländ ausgeben. Von der durch Quiros' Reisegefährten, Torres, entdeckten Fahrt zwischen Neuguinea und Neuholland, wußte er wenig, daß er lieber Gefahr lief, mit seiner ganzen Mannschaft zu sterben, als daß er sich durch diesen kurzen Weg das Gewässer Indiens begeben hätte. So wenig war Al jene Abentheurer unternahmen, bekannt, bestimmt und Anwendung brauchbar geworden. Carteret, der einen andern Strich hielt, als die übrigen englischen Weltumsegler richtete die Lage der Insel Santa Cruz, einer Entdeckung Mendaña, der er den neuen Namen der Königin gab. Was diese neueren Reisen vor den früheren vortraf, lag in den Fortschritten, welche die Schiffahrtskunst der Zeit gethan hatte. Dadurch, daß man mit bessern nismischen Werkzeugen versehen war, gewann die Geographie wenigstens so viel, daß die Lagen der Oerter genauer wurden; und Frankreich gab durch Bougainville's Aus das erste Beispiel von einer zu wissenschaftlichen Zwecken hörig eingerichteten Entdeckungsfahrt, indem es diesem Officier einen Naturforscher, Commerçon, und einen Ast Berron, zugesellte. Mit Talenten, welche in einer Sch nung glänzen konnten, verbanden aber weder die englischen, noch der französischen, den Geist der Entdeckung, leicht wirklich auf dem ersten englischen Weltumsegler und auf dem wackern Freibeuter Dampier in reichlicherem geruht hatte. Jener entdeckte auf seiner im Jahre 1571 genommenen Fahrt die Küste Neualbion, nordwestwärts i lifornien bis zum 40. Grade der Breite; dieser besch Laufbahn 1698 mit einer Entdeckungsfahrt, auf welcher wahren Eifer für die Wissenschaft, einen Theil von N und Neuguinea, nebst Neubritannien, den berühmten mondsineln des Mendaña, für die damalige Zeit ziemlich untersuchte.

Die Summe aller Entdeckungen, die man seit M Zeiten im Südmeere gemacht hatte, war indeß nichts als beträchtlich. Mehr als 30 Reiserouten hatten diese

in größten unter allen, durchschnitten, ohne mehr als die Lagen verlorenen Inselfünkchen zwischen den Wendekreisen dürfte zu bestimmen; ja die früheren hatten größtentheils, wie die unfein Tagebücher der Anführer, diese Denkmäler ihrer Unkunde und geringen Fähigkeit, beweisen, mehr Ungewißheit als Licht über jene Weltgegend verbreitet. Noch war die halbe Oberfläche der Erbkugel von tiefer Nacht bedeckt; und welche Raumgestalten schwebten nicht in ihr umher, die den leichtgläubigen Geographen täuschten, und selbst den vernünftigen Forscher verwirrten; scheinbare Muthmassungen spekulativer Köpfe, üfuge auf mißverstandene Ueberlieferung gegründete Märchen, id dresite Erdichtungen vorsätzlicher Betrüger! Rund um den Südpol, bis zum 50. Grad der Breite, war Alles, die einzige ipige von Südamerika ausgenommen, unbekannt. La Roche id Duclos Guyot, zwei französische Seefahrer, hatten zwar in n Jahren 1675 und 1756 im südatlantischen Meere auf l Graden der Breite eine Insel entdeckt, und Bouvet, ihr indsmann, wollte 1738 in eben der Breite, weiter ostwärts, id gesehen haben; allein auch diese wirklichen oder angeblichen nbedeckungen bestärkten nur den Glauben an ein festes Südbnd, welches nunmehr auf allen Karten erschien. Seine Rün zeichnete man fest in einer mit Chili fast parallel zum Wendekreise hinablaufenden Linie, ließ sie an einigen Orten bis m 20. Grade der Breite in den heißen Erdgürtel sich verlängern, und dann wieder südwestwärts nach Neuzeeland steigen. euholland, welches das Südmeer gegen Abend vom indischen cean trennt, und an Flächeninhalt Europa beinahe gleichmmt, blieb gegen Osten hin noch gänzlich unerforscht, und der Nähe des Aequators verlor es sich auf mancher Karte in s von feinen schwarzen Einwohnern benannte Neuguinea.

Unsere nördliche Halbkugel lag von der Seite des großen Weltmeeres in ein ähnliches Dunkel gehüllt. Rußland kannte id natürlichen Grenzen seiner asiatischen Besitzungen noch nicht, b die amerikanischen Gestade jenseits des 44. Grades waren ch unberührt. Hatte man sich gegen Süden von neuen eltheilen und festen Ländern träumen lassen, so ersattete weßsens die Einbildungskraft der Erdbeschreiber dem Ocean am gegengesetzten Ende der Welt den Raum, den sie ihm abgemmen hatte, und trug sich mit umständlichen Erzählungen n durchschiffen Meeren, Meerengen und nordöstlichen sowohl

als nordwestlichen Durchfahrten. Ein Admiral de Fonte, der niemals existirt hat, ein griechischer Lootse Juan de Fuca, der mit einer aus der Luft gegriffenen Erzählung sein Glück machen wollte, eine Straße Anian, von der sich niemand einfallen ließ, daß es die Hudsonsenge sein könnte\*), und andere ähnliche Verwirrungen veranlaßten gelehrte Kriege und erdichtete Landkarten; und so wie im Süden jede Entdeckung zur Bestätigung des so hartnäckig behaupteten Südländes gemißbraucht wurde, so mußten auch der verdienstvollen Männer, Behring und Tschirikof's Berichtigungen verschiedener Punkte des amerikanischen Continents, unter den Händen der Geographen die in ihrem Studirzimmer reiseten, das Dasein der offenen See im Nordwesten beweisen. Selbst der berühmte Paur, dessen Prüfungsgeist so manchen Wahn in Absicht auf Amerika vernichtete, war nicht vermögend, aus diesem Chaos von grundlosen Meinungen die Wahrheit hervorzuziehen; vielmehr glaubte er annehmen zu müssen, daß ein Meer von 800 Meilen den alten Welttheil von Amerika trenne.

Dies war die Lage der Geographie, als Cook erschien, dem es vorbehalten war, in kurzer Zeit die Kenntniß der Erde in das hellste Licht zu setzen. Der Geist der Entdeckung besaßte ihn ganz, und seine Eigenschaften waren dem Geschäfte, wozu ihn das Schicksal auserkühr, so angemessen, daß er allein mehr als alle seine Vorgänger zusammen genommen leistete, und als Seemann und Entdecker, unerreichbar und einzig, der Stolz seines Jahrhunderts bleibt.

Um uns einen Begriff von seiner Thätigkeit zu machen, bleiben wir zuerst bei der Länge des Weges stehen, den er in etwas mehr als zehn Jahren zurückgelegt hat. Die verschiedenen Bahnen seiner großen Reise, sind zusammen mehr als siebenmal dem Umkreis unserer Erbkugel gleich. Welcher Seefahrer kann sich rühmen, in so kurzer Zeit den ungeheuern Raum von beinahe 40,000 Meilen durchschiffte zu haben? Man denke sich eine gerade Linie von eben der Ausdehnung, so fehlt ihr nur ein Viertel ihrer Länge, um die Entfernung von der Erde bis an ihren Trabanten, den Mond, auszufüllen. Doch das Riesemäßige in Cook's Unternehmungen verdient erst alsdann unsere

\*) Man lese die Geschichte der Entdeckungen und Schiffahrten im Norden, von Joh. Reinhold Forster, Frankf. 1784. 8. S. 525 u. f. Ein Werk, welches über diesen Gegenstand alles Wissenswerthe enthält.

hste Bewunderung, wenn wir es in Verbindung mit seinen igen Thaten betrachten. Der Mann, der zweimal die ganze de Umficht hatte, und im Begriffe stand, es zum drittenmal thun, der Mann, der kreuz und quier durch alle Oeeane des rden und Süden den langen Weg zurückgelegt hatte, war n auch mit dem ganzen Erdball so genau bekannt geworden, trüge er ihn, wie den Reichsapfel, in der Hand. Er hatte, nal im Südmeer nicht nur alle wichtigen Entdeckungen frü- er Reisen besucht und berichtet, sondern auch mehr neue sten und Inseln befahren, als je ein Seemann der älteren d neueren Zeit vor ihm. Unzählige astronomische Beobach- igen, die er größtentheils selbst anstellen half, bestimmten die ge aller dieser Länder. Mit einer fast noch bewundernswürdi- en Beharrlichkeit führte er überall das Senkblei, nahm die sten, die Buchten, die Häfen, die Sandbänke, die Riefe, die borgen und sichtbaren Klippen auf, und entwarf die vor- flichsten Karten und Portulane. Kaum können wir uns rüh- n, so zuverlässige, und bis auf die kleinsten Gegenstände ge- u detaillirte Karten von unseren europäischen Meeren zu be- en, als Cook von den Meeren der entgegengesetzten Halbkugel rückgebracht hat. Ältere Südseefahrer scheuten gleichsam den blick des Landes; wo sie Küsten fanden, eilten sie schnell vor- er, oftmals ohne nur den Fuß darauf zu setzen, ohne den anfang, die Gestalt und den Zusammenhang ihrer Entdeckun- zu untersuchen. Landeten sie auch irgendwo, so nahmen sie , selten Zeit, den Endzweck einer Landung zu erreichen, und z den vorgefundenen Produkten einigen Vortheil zu ziehen. r Betragen gegen die Eingebornen machte gewöhnlich einen leunigen Abzug nöthig, ehe sie noch die Beschaffenheit der gend und ihrer Erzeugnisse erforschen, und mit den Eigen- imlichkeiten der dortigen Menschengattung bekannt werden nten. Daher fehlte es ihren Berichten so oft an allem In- sse; und weit entfernt, den Forderungen des Physikers und ; Weltweisen ein Genüge zu leisten, oder zur Sicherheit künf- er Seefahrer, und zum glücklichen Erfolg ihrer Unternehmun- beizutragen, wußten sie nicht einmal die müßige Neugier großen Haufens zu befriedigen.

Cook war auch hier das Gegentheil seiner Vorgänger. in Geist, der keinen Müßiggang kannte, sann stets auf Mit- , seinem Volke die Mühseligkeiten ihrer harten Lebensart zu

erleichtern, dadurch zugleich die Dauer seiner Reise zu verkürzen, seinen Entdeckungen einen weitem Umkreis zu geben, unsere Kenntnisse vom Reich der Wahrheit durch neue Bemerkungen der Natur, im Menschen sowohl als in Thieren, Pflanzen und leblosen Körpern, zu bereichern. So weit es mit dem ihm vorgeschriebenen Reiseplan bestand, oder zu vollständiger Ausführung dienen konnte, hielt er sich bei den neu entdeckten Ländern auf, und stellte theils in eigener Person theils mit Hülfe seiner Reisegefährten, jene sorgfältigen Untersuchungen an, welche man, so lange die Buchdruckerkunst Göttern verweigert, als Quellen des brauchbarsten, zuverlässigsten und angenehmsten Unterrichts, mit Theilnehmen und Bewundern lesen wird. Die reichhaltigen Tagebücher seiner Reisen füllen allein sechs starke Quartbände; zwei andere enthalten die astronomischen Beobachtungen, und noch ein Paar andre liefern Nachrichten von merkwürdigen Gegenständen der allgemeinen Natur und Beschreibung einiger Naturkörper, obgleich bis jetzt noch das Allerwenigste von den Entdeckungen der besondern Naturgeschichte im Druck erschienen ist, und Solander's Nachlaß allein mehr als 2000 Beschreibungen enthält. Sehen wir aber auf den wichtigsten Gegenstand unseres Forschens, auf unsere Gattung selbst, wie viele Völker, die wir zuvor auch nicht dem Namen nach kannten, sind nicht durch die unvergeßlichen Bemühungen dieses großen Mannes bis auf die kleinsten Züge geschildert worden. Ihre körperliche Verschiedenheit, ihre Gemüthsart, ihre Sitten, ihre Lebensart und Kleidung, ihre Regierungsform, ihre Religion, ihre wissenschaftlichen Begriffe und Kunstarbeiten, kurz Alles sammelte Cook für die Zeitgenossen und die Nachwelt, mit Treue und unermüdetem Fleiß.

Niemand kannte also den Werth des vorüberziehenden Augenblicks besser, und Niemand benutzte ihn so gewissenhaft, als er. In einem gleichen Zeitraum hat Niemand je die Grenzen unseres Wissens in gleichem Maße erweitert. Seine unmittelbaren Vorgänger glaubten allen Forderungen der Nachwelt ein Genüge gethan zu haben, wenn sie innerhalb 22 Monaten die Erde umschifften; denn diese Umschiffung allein schien ihnen vorzuziehen. Carteret blieb zwar etwas länger aus, weil er einen Monsun versäumte\*); doch brachte er diese Zeit in Hülfe

\*) Monsun ist ein Wind, der in den indischen Gewässern ein blä-



u, die Europäern gehörten. Cook hingegen irrte auf seiner ersten Reise beinahe drei Jahre umher. Die zweite umfaßte einen noch längern Zeitraum; und die dritte, deren Ende er nicht erlebte, die er aber, selbst nach seinem Tode, noch zu lenken schien, dauerte mehr als vier Jahre! Doch es ist Zeit, seine Laufbahn und die Entdeckungen, welche diese drei unnachahmlichen Fahrten bezeichnen, dem Auge näher zu rücken.

Der wichtige Zeitpunkt, wo die Venus zum zweitenmal im gegenwärtigen Jahrhundert vor der Sonnenscheibe vorübergehen sollte, gab die Veranlassung zu Cook's erster Reise in die Südsee. Von der Beobachtung dieses Phänomens, an entgegengesetzten Enden der Erde, hing die Bestimmung der Sonnenparallaxe, folglich der Entfernung und Größe dieses ungeheuren Weltkörpers selbst, vorzüglich ab. Die gelehrten Gesellschaften eiferten bei dieser Gelegenheit miteinander in Anstalten, um den merkwürdigen Augenblick in seinem ganzen Umfange zu benutzen. Die Akademie der Wissenschaften zu Paris sandte daher den Abbe Chappe nach Californien, und die königliche Societät zu London beschloß Herrn Green ins stille Meer zu schicken. Ihr ammaliger Präsident, Lord Morton, wußte die Bittschrift der Gesellschaft und die gute Sache der Sternkunde mit so großem Nachdruck zu unterstützen, daß König Georg III. die Ausrüstung eines kleinen Schiffs zu diesem Vorhaben bewilligte. Cook bezieht dieses Fahrzeug, Endeavour oder das Bestreben, als commandirender Lieutenant. Herr Banks, ein bemittelter Privatmann und Dr. Solander, ein gelehrter Schüler des verewigten Linné begleiteten ihn als Liebhaber der Botanik und Freunde der Naturkunde überhaupt. Im Jahr 1768, den 26. August verließen sie die Rhee von Plymouth.

Anstatt wie Byron, Wallis und Bougainville durch die magellanische Meerenge zu gehen, umschiffte Cook das Cap Horn, welches seit Anson's Reise das Schrecken der Seefahrer geblieben war. Es ist bekannt, mit welcher unumschränkten Macht die Vorurtheile den gemeinen Seemann, er sei von welchem

des Jahr hindurch beständig herrscht. Im folgenden halben Jahre wehet er aus dem entgegengesetzten Punkt. Ich kann nicht umhin bei dieser Gelegenheit zu erinnern, daß Carteret, ob er gleich wenig entdeckte, doch anfänglich Glend in einem zu einer solchen Reise ganz untauglichen Schiffe ausstanden und von Magellan's Meerenge bis nach Macassar gegen sechs Monate unterwegs gewesen ist.

Ränge er wolle, beherrschen. Ein Sturm, der zur Unzeit einem Schiffer auf einer wenig besuchten Fahrt etwas unsanft bewillkommt, kann andern Seefahrern zuweilen auf ein halbes Jahrhundert die Lust zu neuen Versuchen benehmen. So glaubten einst die Portugiesen, man könne oder dürfe das Cap Non in Afrika nicht umschiffen, bis Don Heinrich's Genius diesen Wahn besiegte und den Weg zur Entdeckung Indiens bahnte. Cook fuhr nicht nur sicher und ohne irgend einen widrigen Zufall um jene südlichste Spitze von Südamerika, sondern voll des kühnen Forschungsgeistes, der ihn auf der zweiten Reise so oft jenseits der Grenzen des antarktischen Polkreises trieb, näherte er sich zugleich dem furchtbaren Südpol, von dessen völliger Untersuchung ihn aber für diesmal der Endzweck seiner Reise abhielt. Es kam jetzt alles darauf an, die Insel, welche zur Beobachtung des Durchgangs ausersehen war, zu rechter Zeit zu erreichen. Zufrieden also, gezeigt zu haben, wie leer die Furcht vor jenen antarktischen Wogen und jenen mehr als kimmerischen Finsternissen sei, die Anson's Historiograph so sehr ins Schwarze malt, hielt er vor dem Punkt, wo er den 60. Grad der südlichen Breite durchschnitt, einen Lauf, der geradesweges auf sein Ziel gerichtet war. Diese Richtung ist in doppelter Rücksicht merkwürdig. Sie zeichnet sich vor allen früheren Fahrten dadurch aus, daß sie weit von der amerikanischen Küste ins unerforschte Südmeer geht und jenen wohlbekannten Weg verläßt, den so viele Seefahrer, die doch auch zu den Entdeckern gezählt sein wollen, einander blindlings nachgegangen sind. Zugleich aber gebührt ihr das Verdienst, den Ozean auf einem großen Strich, den ihm die Geographen eigenmächtig abgesprochen und dem Kinde ihrer Phantasie, dem festen Südlände, zuerkannt hatten, wieder in sein altes Recht eingesetzt und auf ewige Zeiten darin beschäftigt zu haben. In der That segelte Cook westwärts hinter der Stelle weg, wo Juan Fernandez und Jacob l' Hermitte das feste Land gesehen und hinter einer andern, wo es Quiros nur gewittert haben wollte.

Zwischen vielen flachen Inseln hin, welche innerhalb des Steinbockkreises liegen und aus Korallenbänken bestehen, gelangte er nach O-Tahiti, der berühmt gewordenen Insel, die Wallis kurz zuvor entdeckt hatte. Der Hauptgegenstand der ganzen Reise, die Beobachtung des merkwürdigen Durchgangs der Venus und die dazu erforderlichen Vorbereitungen, verzögert

ten seinen Aufenthalt daselbst. Für die Naturgeschichte und Astronomie war diese Zeit nicht verloren; doch auch selbst die Geographie hatte den Vortheil davon, daß Cook die ganze Insel, die etwa 30 Meilen im Umkreise hat, in seinem Boot umschiffte und sich von ihren Distrikten, ihren Ebenen und Flüssen, ihren umgebenden Riesen und bequemen Ankerplätzen die genaueste Kenntniß verschaffte. Auch die Entdeckung der ganzen nah gelegenen Gruppe der Societätsinseln war eine Frucht von dem freundschaftlichen Verkehr mit den Einwohnern von Tahiti, und insbesondere von dem Entschlusse des Tupaia, eines angesehenen Mannes aus jener Weltgegend, mit Cook zu Schiffe zu gehen. Außer den bereits entdeckten Inseln Tahiti, Mäatea und Tabuamanu lernte man nun auch Huahine, D=Raitea, D=Tabah, Volabola und Maurua kennen.

Der Entdecker eilte nunmehr, seinen Verhaltungsbefehlen gemäß, gegen Süden, um das hochgepriesene Südländ aufzusuchen, welches in dieser Gegend, der Mitte des großen Weltmeeres, nicht weit vom Wendekreise liegen sollte. Allein er setzte seinen Lauf bis zum 40. Grad der Breite in gerader Linie ungehindert fort, ohne nur eine Spur von nahem Lande wahrzunehmen. Weiter in den Ocean vorzudringen, verwehrte ihm diesmal die Schwäche des Schiffes. Er wandte sich also westwärts und suchte die Küsten von Neuseeland auf, die seit ihres ersten Entdeckers, Tasman's, Zeiten nicht wieder besucht worden waren. Man wußte von diesem Lande überhaupt wenig mehr, als daß es vorhanden sei und streitbare Einwohner habe; denn Tasman's kurzer Aufenthalt hatte ihm nicht erlaubt, genauere Nachrichten einzuziehen und richtige Karten, die künftigen Seefahrern zu Wegweisern hätten dienen können, zu entwerfen. Cook entdeckte das Land am 6. October 1769, von der Ostseite her, umschiffte es ganz und verließ es endlich am 31. März des folgenden Jahres. Man hatte es bisher für einen Theil des festen Südländes gehalten; Cook fand aber, daß es zwei Inseln von ansehnlicher Größe waren, im 41. Grad der Breite durch eine Meerenge getrennt, die zum Gedächtniß des Entdeckers Cooks Straße heißt. Von diesem Punkt aus erstreckt sich die südliche Insel südwestwärts bis gegen den 48., und die nördliche nordwestwärts bis zum 34. Grad der Breite. Ihre Seeküsten, welche Cook in Zeit von sechs Monaten mit unermüdetem Eifer untersuchte, können leicht 800 Seemeilen betragen, und ihr Flä-

cheninhalt dürfte dem von England nicht viel nachstehen. Die Anzahl der bequemen und sichern Häfen, der Inseln, Klippen, welche um die beiden großen Inseln hergestreut liegen, muß jeden Sachkundigen, der ihre Entdeckung und genaue Bestimmung als das Werk eines einzigen Mannes in einem kurzen Zeitraum betrachtet, mit Erstaunen und Ehrfurcht erfüllen. Wenn man aber die bescheidene Erzählung dieser Thaten Cook's einfacher Sprache liest, wenn man erfährt, mit welchen unvermeidlichen Gefahren der kühne Argonaut, der sein Werk nicht unvollendet lassen will, in jenen stürmischen und unbekannten Meeren zu kämpfen hat; wie ihm dort eine verborgene Klippe auf die sein Schiff ganz unversehens stößt, den Untergang droht; wie mitten im Sommer im 35. Grad der Breite, der stürmische Sturm, den er bis dahin noch erlebt, drei Wochen lang währet; wie eine wirbelnde Flut ihn unaufhaltsam gegen einen steilen Felsen schleudert, und nur ein Ankermwurf in die ungeheuren Tiefe von 75 Faden ihn noch rettet; wie endlich am südlichen Ende des Landes, sechs volle Meilen weit von der Küste, am "Felsenbande"), gleichsam zur Falle aufgestellt ist, und dem unvorsorgten Seemann in der Nacht auslauert; — wenn man diese schnell aufeinander folgenden Begebenheiten aufmerksam erwägt, so wird man auch empfinden müssen, um welchen Preis Cook einen Namen im Tempel des Ruhms erkaufte hat. Nachdem als einmal befand er sich nebst seinen Reisegefährten in augenscheinlicher Lebensgefahr, indem er auch am Lande selbst seine Untersuchungen fortsetzte; ein unerklärliches Etwas, welches man dem Ungefähr oder einem Deus ex machina zuschreibt, warnte man die Verkettung der Ursachen und Wirkungen vergift, rettete ihn oft aus den Händen der barbarischen Einwohner. Dennoch ungeachtet gelang es ihm, die Produkte dieser merkwürdigen Inseln, und selbst das wilde Volk, das hier vom Fischfang lebte, genau zu erforschen. Seine Nachrichten beweisen zur Genüge, daß zumal die nördliche Insel, wegen ihrer vortrefflichen Häfen, ihrer Anhöhen, Thäler und wohlbewässerten Ebenen, ihres gemäßigten Himmelsstrichs, ihrer herrlichen Wälder vom besten Bau- und Nutzholz, ihrer dauerhaften Flachspflanze und ihrer fischreichen Gestade, dereinst für unternehmende Europäer eine höchst wichtige Entdeckung werden kann. In dem leichtesten Frucht-

\*) The Traps.

in Boden jenes Landes würden alle Arten von europäischem Getreide, von Pflanzen und Früchten gedeihen und den Ansiedelern mit den Nothwendigkeiten des Lebens, bald aber auch mit allem, was zum Ueberflusse gehört, versehen. Ein Sommer, wie in England, dessen Hitze nie beschwerlich fällt, und ein Winter wie in Spaniens gemäßigten Provinzen, der eigentlich kein Winter ist, machen das dortige Klima zum angenehmsten Aufenthalt. Für den weit um sich greifenden Handel, der getrennte Erdtheile verbindet, kann keine Lage vortheilhafter sein als diese, die zwischen Afrika, Indien und Amerika die Mitte hält. Man denke sich in Neu-Seeland einen Staat mit Englands glücklicher Verfassung, und es wird die Königin der südlichen Welt.

Der März war schon verflossen, der Winter des antarktischen Himmels nahte mit seinen Stürmen heran, und noch beschloß man, ob der Rückweg nach England über Ostindien, durch das große Südmeer und um Cap-Horn gehen sollte? Es Wunsche neigten sich auf diese letzte Seite; allein sein schliches Fahrzeug gab zum zweitenmale den Ausschlag wider, und sein Verlangen, jetzt ein für allemal die Frage vom Sein eines Südländes zu entscheiden, mußte der Vorsorge für Sicherheit und Erhaltung der ihm anvertrauten Mannschaft weichen. Vielleicht — so kurzfristig sind der Menschen Entschlüsse! — vielleicht wäre indessen die Fahrt durch das Südmeer mit günstiger Westwinde kürzer und sicherer gewesen, als die andre, die man an ihrer Stelle wählte; vielleicht hätte Cook dann alle seine Reisegefährten gesund nach Europa zurückgeführt, anstatt daß auf dem Wege, der ihnen weniger gefährlich schien, die verpestete Luft von Batavia den vierten Theil der ganzen Reisegesellschaft hinwegraffte! Allein der unermüdete Seemann sollte noch die ganze Ostküste von Neu-Holland entdecken. Dieses Land, welches man entweder die größte Insel, oder ein ganzes Continent nennen kann, ward an der Westseite zuerst im Jahre 1616 entdeckt. Von dieser Zeit an besuchte man nach und nach immer mehr davon, bis Tasman, wie ich schon vorhin erzählte, die südliche Spitze im Jahr 1642 zu sehen bekam. Inzwischen verursachte die niedrige Lage jener Küste, daß man sich ihr nicht breiter zu nähern wagte und daß also bloß ihr ungefähres Aussehen bekannt werden konnte. Die Seite gegen das stille Meer, gegen Morgen hin, hatte noch kein Seefahrer berührt, als als sie auf einer Strecke von 600 Seemeilen besuchte. Sie ist

höher als die andere, aber eben so von Untiefen und Klüften bewundernswürdigen Bau gewisser polypenartigen Thiere umringt. Ihre kalkigen Wurmgehäuse wachsen am unregelmäßigen Boden des Meeres fest und werden, so wie das Thier den untersten Stämmen abstirbt, zu wahren Felsenmauern von Korall, welche obwärts immer neue Aeste treiben und sich ausbreiten, je näher sie der Oberfläche des Meeres kommen, in allen Richtungen ausbreiten. Solche Korallenmauern sind es, denen die hohe Woge des vom beständigen Ost-Passatwind regten Meeres sich schäumend brandet, und die der See Riefe nennt. Oft erstrecken sie sich rund um Inseln herum; ziehen sie sich mehrere hundert Meilen, wie hier bei Neu-Pommern in paralleler Richtung mit den Küsten; oft stehen auch in dergleichen Riefe hintereinander. Zwischen ihnen und dem Meer ist ein ruhiges Meer; denn die hereinrollende See bricht sich an der Schutzmauer, die ein Wurm ihrem Ungestüm entgegen setzen vermochte, und fließt entkräftet über sie hin, oder durch enge Brüche und Oeffnungen hinein, welche zugleich Schiffen zur Ein- und Ausfahrt dienen. Allein in diesem sam abgedämmten Zwischenraume häuft sich der Sand, der mit der Flut zwar hinein, doch nicht die Ebbe wieder hinweg kann, zu großen Sandbänken und Untiefen, welche der Ausfahrt neue Hindernisse und Gefahren bereiten. Kommt nur der Umstand dazu, daß anstatt eines zusammenhängenden nur eine Menge kleiner zerstreuter Wurmrepubliken ihren Bau führen, wovon der eine mehr, der andere weniger ist; so geht das Schreckliche einer solchen Meeresgegend über in die Beschreibung. Die Wachsamkeit des Seemannes vermag Nichts gegen jene plötzlichen Abwechselungen der Tiefe, die dem durch das Sentblei erfährt. Bald ergründet er sie mit mehr als hundert Klaftern; bald schwebt er über Klüften hin, die wie Thürme und Ruinen ihre schroffen Spitzen in die Höhe strecken und beinahe den Boden seines Schiffs rühren. Mit Angst und Entsetzen sucht er einen Ausweg, den er wieder in die offene See gelangen und sich von fernem Syrien entfernen könne, wo ihn der Tod in tausend Klüften umringt. Nicht also Coo!, der Entdecker! Für lange Zeit blieb er an dieser Küste, folgte allen ihren Krümmungen, nahm ihre Häfen und Baien auf, bestimmte die zahllosen hundert Untiefen und Klüften, und verließ sie nicht eh-

Es er sie vom 38. bis zum 10. Grade südlicher Breite durch-  
 ras entdeckt und endlich zwischen ihrer Nordspitze und den In-  
 :In von Neuguinea die Durchfahrt gefunden hatte, welche von  
 :inem Schiffe, den Namen Endeavourstraße erhielt. Fast sollte  
 an auf den Gedanken gerathen, daß auch der verwegenste  
 Schwung einer romanhaften Einbildungskraft noch nicht an die  
 rkllichen Thaten reicht, die hier dem hartnäckigen Ausharren,  
 er unerreichen Kunst und vor Allem, dem innern edlen An-  
 :ieb einer brennenden Ruhmbegierde möglich waren. Man muß  
 ie Geschichte dieser Fahrt selbst lesen, wenn man sich von den  
 Schwierigkeiten, die Cook hier überwand, den Gefahren, die ihm  
 rohten und dem standhaften Muth, womit er sich, das Senk-  
 Lei in der Hand, zwischen den Felsenwänden, Ketten und Klip-  
 en durchtastete, einen vollständigen Begriff machen will. Alle  
 :ine Behutsamkeit konnte es jedoch nicht verhindern, daß sein  
 Schiff auf einen verborgenen Felsen stieß, wo es 24 Stunden  
 ang hangen blieb, indessen Jedermann dem schrecklichen Augen-  
 lick seines Untergangs entgegen sah. Nur die glücklichen Um-  
 :ände, daß der gewöhnliche Seewind still war und keine hohen  
 Wellen erregte, daß ein Stück des Felsens in dem Schiffe stecken  
 lieb und die Wunde, die er ihm gerissen hatte, beinahe ganz  
 usfüllte, daß einem Officier ein sonderbares Mittel den Leck zu  
 erstopfen gelang, und endlich, daß sich ein zur Ausbesserung be-  
 uemmer Hafen in der Nähe fand, bewirkten diesmal eine uner-  
 oartete Rettung.

Cook und seine gelehrten Mitreisenden benutzten den Auf-  
 nthalt in Neuholland, um dessen Naturprodukte und andere  
 Merkwürdigkeiten, von denen man bis dahin wenig wußte, ge-  
 nau zu erforschen. An einem Orte, den man zum Andenken  
 Botany-Bai genannt hat, erhielt die Kräuterkunde einen Zu-  
 wachs von beinahe 400 neuen Arten. Das Innere dieses Lan-  
 es verspricht noch eine reichere Ernte von unbekannten Gegen-  
 ständen, da theils die Lage und das Klima, theils die ansehn-  
 iche Größe desselben diese Erwartung begünstigen \*). Doch wir  
 ehren zu den für die Geographie erlangenen Vortheilen zurück,  
 welche hier eigentlich in Betracht kommen müssen. Diese Ost-  
 site von Neuholland, mit den vorhin beschiffen neuseeländischen  
 Beständen zusammengerechnet, würde in der That, wenn man sie

\*) S. Neuholland und die brittische Kolonie in Botany-Bai.

sich in einem fortlaufend dächte, eine weit längere Küste bilden, als die, welche Amerigo Vespucci zwar befahren, aber weitern nicht untersucht, vielweniger in Karten genau entworfen hat. Gleichwohl war dies der einzige Grund, der die Benennung der neuen Welt nach diesem flüchtigen Entdecker noch einigermaßen rechtfertigen konnte. Aber Columbus und Cook sind Männer, die auch ohne einen solchen Tribut (welcher doch nur ihnen gebührte), der Vergänglichkeit trogen. Mit dem Bewußtsein, mehr geleistet zu haben, als je die Pflicht auferlegen konnte, mit diesem unverwelklichen Lohne, der die Flamme des Genies nähret, verließ nunmehr unser großer Seemann den Schauplatz seiner Entdeckungen und ging über Batavia und das Vorgebirge der guten Hoffnung nach England zurück.

Cook wurde bald nach seiner Rückkunft zur Führung einer zweiten Entdeckungstreife ernannt. Hatte ein Phänomen des Himmels seine erste Ausrüstung veranlaßt, so war es nunmehr der glückliche Erfolg, womit er sich seines vorigen Auftrags entledigt hatte, der selbst bei seinen Obern einen Grad von Enthusiasmus für die Erweiterung der Erfahrungswissenschaften erweckte. Es umstrahlte der Glanz des wahren Verdienstes auch den, der es zu ehren weiß; so darf ein ganzes Volk auf seine großen Thaten stolz sein, daß es sie ihrer würdig beschäftigt.

Nach einem Zwischenraum von wenig mehr als einem Jahre ging Cook am 13. Julius 1772 mit zwei Schiffen wieder in See, und ward von Sternkundigen, Naturforschern und Zeichnern begleitet, die man auf öffentliche Kosten unterhielt. Dadurch ward auch meinem Vater und mir das Glück zu Theil, die Welt von Westen nach Osten zu umschiffen. An dem Plan zu dieser Reise hatte Cook selbst, der dabei zu Rathe gezogen ward, unstreitig den wichtigsten Antheil. Alle seine bisherigen Entdeckungen hatten den Glauben an ein festes Südländ bei spekulativen Geographen noch nicht wankend gemacht. Der feste Punkt von dem sie ausgingen, war jenes nothwendige Gleichgewicht zwischen der nördlichen und südlichen Hälfte der Erdoberfläche, welches sie als eine ewige Wahrheit voraussetzen liebten. Dies erforderte nun durchaus ein großes Land im Süden, um ich weiß nicht, welche Ueberschläge unseres Planeten zu verhindern, wovon sie selbst wohl keine deutlichen Begriffe hatten. Was half es also Cook, daß er Neuseeland umschiffte und des Loofsen Juan Fernandez vorgestrichene Entdeckung abgeschnitten hatte,



- er auf 40 Grade südlicher Breite mitten ins Südmeer vorzungen war; wenn jenseits seiner Bahnen noch ein beträchtlicher Strich des Oceans unbefahren blieb, wohin der Glaube hien konnte? Er hatte zwar einen großen Sieg für die Wahrheit errungen; allein um die Unwissenheit und die Unverstand ganz aus dem Felde zu schlagen, mußte er noch einmal Ruder ergreifen. Er that es und wählte sich einen kühnen Weg um den Südpol, der auch die letzte Spur jener erbichteten Erde vertilgte. Drei Sommer nach einander brachte er mit der Umschiffung größtentheils jenseits des 60. Grades der Breite und mehrmals innerhalb des südlichen Polkreises zu. Die zwischen fallenden Winterzeiten, wo eine sechsmonatliche Nacht st der Kälte und den Stürmen jenes unfreundlichen Meeres fernere Entdeckungsfahrt unterbrachen, wußte er auf eine doppelter Art, zur Erholung seiner Mannschaft und zur ferneren Befestigung aller innerhalb des Steinbockkreises liegenden Inseln zu benutzen. Auf einer viermonatlichen Fahrt vom Vorzuge der guten Hoffnung nach Neuseeland, ging er zuerst über Polkreis, dann hinab in den südlichen Theil des indischen Meeres bis zum 48. Grade südlicher Breite, und blieb endlich der auf einer Strecke von 600 Seemeilen in der Nähe des 48. Grades. In Neuseeland vereinigte sich mit der Resolution, 2 Schiffe, welches Cook selbst führte, die Adventure, die sich einem dreitägigen Nebel von ihm verloren hatte. Ihr Besizer, Furneaux, hatte die Zeit der Trennung benutzt, um ein Dieinens-Land zu besuchen und dessen Zusammenhang mit der Ostküste Neuhollands außer Zweifel zu setzen. Nach dieser Reinigung begab sich Cook zu seinen Freunden, den gutmüthigen Bewohnern der Societätsinseln, und eilte dann 500 Seilen weiter nach Westen, um die Lage der Inseln Amsterdam und Middelburg, die Tasman, als er von Neuseeland kam, entdeckt hatte, genau zu bestimmen. Schon nach dem Hinwege nach Tahiti hielt er seinen Lauf zwischen 40 und 50 Grad der Breite bis in die Mitte des Südmeers, ohne es sich scheuen zu lassen, daß damals der Winter in jener Halbkugel herrschte. Er gewann dadurch einen ansehnlichen Theil des für den künftigen Sommer aufgehobenen Schauplatzes seiner Untersuchungen und konnte nun, nachdem er von Amsterdamland nach Neuseeland zurückgegangen war, seinen Weg sogleich viel sicher nehmen. Demnachachtet blieb die Ausdehnung des noch

unberührten südlichen Eismeeress fürwahr ungeheuer, und würde jeden andern als Cook zurückgeschreckt haben. Ein Sturm hatte die Adventure zum zweitenmal von ihm verschlagen, und er sah sich genöthigt, mit seinem einzelnen Schiffe den Gefahren zweier kommenden Jahre entgegenzugehen. Mit welchem Ungemach der Seefahrer in jenen hohen südlichen Breiten zu kämpfen habe, wie ungestüm die See, wie trübe und kalt die Luft, wie zahlreich und gefährlich die schwimmenden Eisberge und festen Eisfelder dort wären, dies alles hatte seine erste Fahrt vom Cap ihn schon gelehrt. Doch eben die Erfahrung von überstandenen Mühseligkeiten war für ihn ein Antrieb mehr, die Vollenendung eines Reiseplans zu wagen, der beinahe zur Hälfte schon gelungen war. Ueber Londons Antipoden hinaus ging also die zweite Sommerfahrt dem Südpol entgegen; allein um keine beträchtliche Meeresgegend unerforscht zu lassen, machte Cook, nachdem er mehr als 500 Seemeilen in der Nähe des antarktischen Kreises fortgesegelt war, eine bogenförmige Excursion gegen Norden, bis zum 50. Grade südlicher Breite, und kehrte erst alsdann zur Untersuchung des Südens mit dem festen Entschlusse zurück, nun noch zum letztenmal so weit als möglich vorzudringen. Das Eis, welches bisher seinem unbezwingbaren Forschungsgeiste bald im 55., bald im 64., bald erst im 67. Grade der Breite eine Mauer entgegengestellt hatte, schien diesmal den Vorsatz des Entdeckers weit mehr zu begünstigen. Er erreichte den 62. Grad ohne eine Eisscholle anzutreffen, und überschritt den 70., ohne ein Hinderniß vor sich zu sehen. Schon schmeichelte man sich mit der Hoffnung eben so weit gegen Süden zu kommen, wie andere Seefahrer gegen Norden, als endlich am 30. Januar 1774 ein Eisfeld von unabsehblicher Größe dieser südlichen Fahrt in der Breite von 71 Graden 10 Minuten das Ziel steckte.

Ich werfe hier einen Blick auf die Länge des zurückgelegten Weges und erstaune selbst über eine Reise, die ich mitgemacht habe, die mir aber nach 13 Jahren, wie eine Traumbegebenheit, wunderbar vorkommt. Ohne die vielen Abweichungen von der geraden Route, oder auch den Weg von Neuseeland nach D'Zahelti und wieder zurück, der allein mehr als dreihalbtausend Seemeilen beträgt, in Anschlag zu bringen, hatten wir bisher in 18 Monaten mehr als zwei Drittel von der ganzen Erde umschifft, und überall bis zum 60. Grade, ja oft weit jenseits desselben, vergebens das Südländ gesucht. Es ist wahr,

der Mangel des Landes trug zur Beschleunigung unserer Fahrt nicht wenig bei; allein es gehörte wahrlich Cook's ganze Festigkeit des Charakters dazu, um sie unter den Umständen, worin wir uns befanden, so sehr in die Länge zu ziehen. Denn zu geschweigen, daß die Schifffahrt in hohen Breiten, selbst der nördlichen Halbkugel; wegen der veränderlichen und ungestümen Winde an sich schon höchst beschwerlich ist, so ward hier die Gefahr noch durch eine Menge zusammentreffender Schwierigkeiten vermehrt. Insgemein wechselten Nebel und Stürme mit einander ab; oft stürmte es auch sogar bei finstern Nebelwetter; oft sahen wir die Sonne zu 14 Tagen und drei Wochen nicht. Umringt von unzähligen Eismassen, die wie schwimmende Inseln aus dem Meere hervorragten, und nur desto gefährlicher waren, weil sie ihre Stelle verändern konnten, sahen wir sie oft nicht eher, als bis es fast zu spät war, das Schiff umzulenken; und wie viel Mal mögen wir nicht, ohne es zu wissen, in der Dunkelheit dem Untergange nur eben entronnen sein! Wie oft haben wir nicht neben uns das Brausen der Woge, die sich an Eissellen brach, mit Schrecken gehört, ohne mit dem Auge den nahen Gegenstand unserer Besorgnisse erreichen zu können! Es war der Sommer, den wir in dieser beeisten Weltgegend verlebten; aber ein Sommer, wo es als eine Seltenheit ausgezeichnet ward, wenn das Thermometer einen Grad über dem Gefrierpunkte stand! Bei weitem die längste Zeit blieb es unter diesem Punkte; das Tau- und Takelwerk des Schiffs war mit Eiszapfen behangen, mit Rinden von Eis überzogen; Schnee, Schloßen und Hagelwetter wechselten mit kalten Regenschauern ab. Diese Witterung, die das Schiff in seinen Segeln und Stricken so heftig angriff, daß sie vor der Zeit morsch wurden und zerrissen, äußerte auch bei der unablässigen Anstrengung, und einer viermonatlichen Schiffskost von veraltetem Pöckelfleisch und schimmeligen Zwieback, seine nachtheilige Wirkung auf die sonst eiserne Gesundheit der Mannschaft. Cook hatte zwar das Glück, durch sorgfältige Anwendung der bewährtesten Vorkehrungsmittel den Ausbruch des Scharbocks unter seinen Leuten zu verhüten; allein Entkräftung war bei einem so langwierigen Mangel an allen Erfrischungen unvermeidlich. Er selbst, von Jugend auf zu dieser harten Lebensart gewöhnt, und in dem Vorsatz unerschütterlich, als Anführer einer Entdeckungsfahrt durch sein Beispiel auch im Genus

ihrer Speisen den Muth und Eifer seines Volks aufrecht zu halten, erlag endlich unter dem so vielfältig auf ihn losstürmenden Ungemach. Als auf unserer Rückkehr von jenem südlichsten Punkte unserer Laufbahn die Kälte den völligen Ausbruch des Gallenfiebers nicht länger zurückhielt, sahen wir schon den Augenblick, wo alle Hoffnungen, ein so theures Leben zu retten, verschwand. Allein bis der Entdecker alle Rissen der Erdrinde ausgefüllt haben würde, gab ihn sein Genius nicht zum Opfer hin.

Von dem Orte, wo Cook das Eis zum letztenmal verließ, bis zu den Marquiseninseln des Mendana, beträgt die Entfernung 61 Grade der Breite. Des Umwegs ungeachtet, den er über Roggewein's dürre Osterinsel nahm, legte er diesen Weg von mehr als anderthalbrausend Seemeilen in zwei Monaten zurück, und befand sich dadurch plötzlich aus einem Extrem in das andere, von antarktischer Kälte in die stärkste Hitze versetzt. Der Einfluß der erquickenden Landluft, die Früchte und Wurzeln des heißen Erdstrichs, und das frische Fleisch, welches er hier und auf einem zweiten Besuch in O-Tahiti von den Einwohnern erhandelte, waren mehr als hinreichend, ihm und uns allen neue Kräfte und unternehmenden Eifer zu schenken. Da Neuseeland im vorigen Jahre sein erster Erfrischungsplatz gewesen war, hatte er zum Aufenthalt im heißen Erdgürtel nur einen kurzen Zeitraum erübrigt. Jetzt, da er seinen Untersuchungen sechs volle Monate widmen konnte, beschloß er die ganze Breite des stillen Meeres nach Westen hin noch einmal zu durchschiffen. Von den Inseln, die Tasman gesehen hatte, ward nunmehr zuerst Rotterdam besucht, und ihr zweiter Entdecker gab der ganzen Gruppe den Namen der Freundschaftlichen Inseln, den ihre Bewohner an uns so wohl verdienten. Ich übergehe die einzelnen Inseln, die er auf der Fahrt von den Societätsinseln doch hin, und weiter jenseits entdeckte. Noch lag unerforscht in Westen ein Land, welches Quiros dem heiligen Geiste zugeeignet hatte. Auch Bougainville war unverhofft darauf gekommen, doch nicht um es genauer zu erforschen, sondern um ihm einen neuen Namen zu geben. Cook steuerte von den freundschaftlichen Inseln hin, und entdeckte daselbst einen Archipelagus von mehr als 20 großen und kleinen fruchtbaren Inseln, die zwischen dem 14. und 20. Grade der Breite liegen. Er umschiffte sie alle, nahm ihre Häfen und ihre ganze Lage mit der ihm eigenen Vermuthung auf, und erwarb sich dadurch das Recht, sie

: der Benennung der neuen Hebriden bekannt zu machen. n hatte er sie verlassen; so gerieth er am 4. September an ganz neue, und nie zuvor gesehene Insel von beträchtlichem Umfang, die den Namen Neucaledonien erhielt. Sie erstreckt zwischen dem 20. und 23. Grade der Breite ungefähr 70 bis Seemeilen von Nordwesten nach Südosten, als ein langer oder Streifen Landes, das in seiner Gebirgsart und Proportion mit Neuhoiland viel Aehnliches haben soll. Von dieser Entdeckung eilte Cook, nachdem er noch ein kleines Eiland auf dem Wege gefunden hatte, zum drittenmal nach Neuseeland, Entstehungspunkte seiner südlichen Expeditionen, zurück. Drei Wochen waren ihm eine hinreichende Erholungszeit, in welcher das Schiff zum harten Kampfe mit den Elementen von neuem Stand gesetzt, und die Mannschaft mit Fischen und blutreizenden Kräutern reichlich erquickt werden konnte. In Zeit von wenigen Wochen trugen uns die westlichen Stürme mit unglaublicher Schnelligkeit 1500 Seemeilen weit über die ganze Breite des Südmeeres, an die Küsten des Feuerlandes in Amerika; so vollendete Cook die Untersuchung jenes großen vor ihm unbekannten Oceans durch eine neue Fahrt, die zwischen dem vorigen gleichsam die Mitte hielt. Zum zweitenmal in seinem Leben umschiffte er dann das Vorgebirge Horn, diesmal nach Westen nach Osten, und in so geringer Entfernung, daß seine Lage nun endlich genau bestimmt werden konnte. Die von Cook und Dürlos Günüot berührte Insel, entdeckte auch zum drittenmale, und nannte sie Georgien. Auf ihren Ufern, und bis in ihre Thäler hinab liegt das ganze Jahr über ewiges Eis. Als er von hier aus den letzten Versuch zu machen wollte, sich dem Südpol zu nähern, hemmten Eisschmelzen ihn im 60. Grade seinen Lauf; da fand er auf dem Rückwege noch eine beeifte hohe Gebirgsmasse, das Sandwichsland, als er die lange Reihe seiner Entdeckungen für diesesmal beendete, und über die Meeresgegend, wo Bouvet eine Wolke oder einen Eisberg für Land angesehen hatte, nach dem Vorgebirge guten Hoffnung zurückkehrte. Zwei Jahre und vier Monate waren verflossen, seit er den dortigen Hafen verließ; und in diesem ganzen Zwischenraume hatte er keine einzige Besingung der europäischen Nationen berührt. Rechnet man aber die einzelnen Tage zusammen, die er vor Anker zugebracht, so füllen sie den vierten Theil dieser Periode aus; mehr als 20 Me-

nate hatten wir also in unbekannten Meeren, ohne Land zu sehen, umhergekreuzt. Doch das größte Wunder dieser Reise bleibt noch zu erwähnen übrig. Am 30. Juli 1775 brachte Cook sein Schiff nach England zurück, und von 119 Personen, die seiner Führung und väterlichen Vorsorge genossen, hatte er trotz aller überstandenen Gefahren und Mühseligkeiten, nur drei durch Zufall, und nur Einen durch Krankheit verloren.

Wenn es noch nöthig sein sollte, ein Wort zum Zeugniß für unsern großen Seemann herzusetzen, so sei es dies, daß seit dieser Reise ganz Europa den Namen Cook mit Ehrfurcht und Bewunderung nennt. Der Rang eines wirklichen Capitains in der königlichen Flotte, und eine ehrenvolle Stelle beim Hospital zu Greenwich, waren Belohnungen, womit sein Vaterland ihm gleichsam schon entgegen kam. Nach zweimaliger Umschiffung der Erde, nach der Entdeckung und Bestimmung der Lage so vieler neuen Länder, nach einer beispiellosen Fahrt durch die bereisten Meere des Südpols, deren Kühnheit und Größe ein allgemeines Erstaunen erregt, nach dem siegreichen Beweise vom Nichtsein eines festen Südlandes, nach so vielen anderen wichtigen Tugenden, wovon ein jeder einzeln das Siegel des wahren Verdienstes trägt, konnte Cook nunmehr mit vollem Rechte seines theuer erkauften Ruhmes genießen, und auf seinen Lorbeern ruhen.

Alein seine Thaten hatten das Feuer des Entdeckungsgigantes im Busen der Engländer wieder angezündet, und es brannte bei seiner zweiten Zurückkunft nur noch heller auf. Noch war ein großer Theil des Norden unbekannt; derselbe Theil, wo von jeher der brittische Kaufmann sich einen kürzeren Weg nach Japan, China und Ostindien gedacht, wo Cabot, Frobisher, Davis, Hudson, Baffin, James, For und viele andere ihn wirklich suchten und zu finden hofften. Zwar hatten Christoffer und Norton, die in den Jahren 1761 und 1762 zur See die Chesterfield's-Bucht untersuchten, und Hearne der zu Fuß, 1770 bis 1772, vom Churchill-Fluß in nordwestlicher Richtung bis zum 72. Grade nördlicher Breite, und an die Küste des großen nordischen Eismeeres gekommen war \*), schon vollkommen bewie-

---

\*) Schon Riddelton's Reise im Jahre 1741 hatte es sehr unwahrscheinlich gemacht, daß Hudsonsbai eine Durchfahrt enthalte, und Wood und Smith, die 1746 ihm folgten, bestätigten gleichsam seine Meinung. Indes schickte doch die Hudsonsbai-Compagnie selbst, im Jahre 1761 de

en, daß durch die Hudsons-, und die Baffinsbai die nordwestliche Durchfahrt schlechterdings unmöglich sei. Zwar hatte Phipps (jetziger Lord Mulgrave) im Jahre 1773 umsonst versucht, bei

Capitain Christoph in der Schaluppe Churchill, aus, und gesellte ihm im folgenden Jahre noch Herrn Norton in einem Kutter, oder kleinen Fahrzeuge bei. Sie besuchten bloß die Buchten, von denen man noch allenfalls etwas vermuthen konnte, weil sie nicht ganz erforscht worden waren. Zuerst die Ghesterfielbsbucht (inlet), welche sich in einen See von frischem Wasser endigt, der ungefähr 21 Seemeilen lang, und zwischen fünf und zehn Seemeilen breit ist, und gegen Westen hin ein Flüsschen aufnimmt, das etwas weiter landeinwärts, in drei Fällen übereinander, herabstürzt, jenseits welchen es auch für einen Kahn nicht tief genug ist. Dann auch Pistolbai, wo neuere Schriftsteller noch eine Durchfahrt vermutheten, die aber nur drei oder vier englische Meilen landeinwärts geht.

Die Reise des Herrn Hearne zu Fuß, ist ungleich merkwürdiger. Schon Dobbs sprach viel von einem Copper-mine River, (Kupferbergwerksfluß) welcher sich, laut der Aussage der eingebornen Amerikaner, ins Meer ergießen sollte. Er hielt es für ausgemacht, daß dieses Meer nichts anders als die nordwestliche Durchfahrt sein könne, und baute viel darauf. Im Jahr 1770 ließ endlich die Hudsonsbai-Compagnie untersuchen, was an der Sache wäre, und trug die Ausführung ihrem Gouverneur im Fort Prince of Wales auf, welches in  $58^{\circ} 50'$  nördl. Breite am Churchill-Flusse liegt. Die Wahl fiel auf einen jungen Mann, Namens Hearne, der damals in Diensten der Compagnie stand, ehemals aber Officier auf der Flotte gewesen war, und sowohl Breite als Länge beobachtete, und Karten aufnehmen konnte. Am 7. December 1770 reist er von dem obbenannten Posten ab, und hielt sich meistens immer nordwestwärts, bis er im Juni 1771 einen Ort erreichte, der Gonge-cathawa-Ghaga (etwa Condsohi-catha-wha-Tachaga auszusprechen?) heißt. Hier sagt er, hatte er zwei gute Beobachtungen, beides vermittelt der Mittagehöhe und correspondirender Sonnenhöhen, wodurch er die Breite auf  $68^{\circ} 46'$  bestimmen konnte. Nach seiner Rechnung war er bereits  $24^{\circ} 2'$  in Länge nach Westen vom Churchill-Flusse gereiset. Am 2. Juni verließ er diesen Ort, und reisete noch immer nordwärts, etwas westlich, bis er am 13. den Copper-mine River fand, der aber nicht, wie man vermuthet hatte, schiffbar ist, sondern kaum ein Kanot tragen kann, und überall mit Wasserfällen, Sandbänken und Steinhäufen gleichsam abgedämmt ist. Dhrweit der Mündung dieses Flusses machten seine Begleiter, die nordischen Indianer, 21 Esquimaux nieder, die sie in ihren Hütten überfallen hatten, um sie auszuplündern, und insbesondere, das Kupfer was sie bei sich hatten, mitzunehmen. Acht englische Meilen weit vor sich erblickte er am 17. um 5 Uhr Morgens die See gegen Norden; und der Fluß so leicht wie oben, floß über eine dürre Fläche, welche die Küste bildete. Es war Ebbe, die, nach dem Eise zu urtheilen, an dessen Rändern er Merkmale wahrnahm, etwa 12 bis 14 Fuß fallen mochte. Die Fluth konnte nur eben die Mündung des Flusses er-

Spitzbergen weiter als zum 81 Grade der Breite gegen den Nordpol zu bringen. Aber von Cook war man gewohnt, da er auch da, wo andere Schiffer von Unmöglichkeiten sprach

reichen, folglich war das Wasser in demselben nicht im mindesten gefah-  
 Uebrigens bewies die Menge von Walfsknochen und Seehundsfellen in  
 den Gezeiten der Esquimaux, so wie die Robben selbst, die in großer  
 Anzahl auf dem Eise lagen, daß man hier wirklich am Meere sei. Das  
 Meer hatte, so weit man mit Ferngläsern sehen konnte, viele Inseln und  
 Untiefen, und das Eis war nur drei Viertel englische Meilen vom Ufer  
 und rund um die Inseln und Sandbänke aufgethaut. Es war 1. u.  
 Morgens am 18. Juni, als Herr Hearne mit diesen Beobachtungen fertig  
 wurde, (man weiß, daß die Sonne in hohen Breiten um diese Jahreszeit,  
 immer ziemlich lange über dem Horizonte steht). Jetzt kam ein  
 Nebelwetter mit feinem Regen, und Herr Hearne trat die Rückreise ab  
 ohne auf gutes Wetter zur Beobachtung der Breite zu warten, indem  
 sich auf die Beobachtungen in Conge-catha-wha-Chaga, und die seitdem  
 zurückgelegte Länge und Richtung des Weges verlassen konnte, und gewar-  
 mar, daß die Breite von  $72^{\circ}$  die seine Karte angibt, nicht mehr als  
 höchstens ein Drittel eines Grades unrichtig sein könne. Nach dieser  
 Karte, welche auch bei der zu Cook's letzter Reise entworfenen Gränz-  
 karte benutzt worden ist, wo man Hearne's Reiseroute nachsehen kan-  
 liegt die Mündung des Copper-mine-Flusses  $25^{\circ}$  der Länge westlich  
 von dem Posten der Compagnie, von dem er zuerst abgereiset war, und  
 wohin er erst am 30. Juni 1772 zurückkam. Die Hudsonsbai-Compagnie  
 hat ihn seitdem zum Gouverneur des Fort Prince of Wales ernannt  
 um ihm für die unsägliche Mühe und das Elend, welches er auf dieser  
 19 Monat langen Reise ausgestanden hat, eine Belohnung zu geben.  
 Sein Tagebuch wünschte man gedruckt zu sehen, denn es enthält eine  
 ungeschmückte Darstellung der Lebensart der dortigen Wilden, ihrer küm-  
 merlichen Nahrung, ihres außerordentlichen Elends, indem sie, ohne eine  
 feste Wohnung zu haben, die öden Wüsteneien durchirren, und auf die  
 gefrorenen Seen jenes weitausgebreiteten Landes umherziehen, wo Herr  
 Hearne gegen 1300 englische Meilen, bis ans Meer, gegangen ist, wo  
 die Compagnie 500 englische Meilen landeinwärts, in  $53^{\circ} 0' 32''$   
 nördl. Breite und  $106^{\circ} 27' 30''$  westl. Länge einen Handelsposten  
 Namens Hudsons-Haus, unterhält. Der Herausgeber von Cook's letzter  
 Reise, Dr. Douglas, der diese Nachricht mittheilt, hat uns aus Hearne's  
 Tagebuch einen Zug aufbewahrt, der zwar diese lange Anmerkung noch  
 etwas verlängern wird, aber seine Stelle wohl werth ist. „Auf dem  
 Rückwege, am 11. Januar 1772, gingen die Indianer auf die Jagd.  
 Einige fanden die Spur eines Schneeschuhs, gingen ihr nach und fanden  
 endlich in einer kleinen Hütte, wo ein junges Weib einsam saß. Sie  
 schleppten sie nach ihren Gezeiten, und erfuhren von ihr, daß sie zu den  
 westlichen Hunds-Rippen (Dog-Ribb'd) Indianern gehörte, und im  
 Sommer 1770 von den Krathapescan-Indianern gefangen genommen  
 wäre. Im Sommer 1771, hätten sich die letztern dieser Gegend gendher



cht lange spekulierte, sondern mit erfahrem Muth, mit Gewisshheit und Beurtheilungskraft die Hand ans Werk legte, suchte und ausführte, was schwächeren Vorgängern unereich-

sie denn von ihnen entlaufen wäre, in der Absicht nach ihrem Lande rückzugehen. Weil dies aber so weit entlegen, und sie als Gefangene: ganze Strecke in Kähnen, über Flüsse und Seen, die sich verschiedent-lich krümmten, gekommen wäre, so hätte sie den Weg vergessen, und im Herbst an in dieser kleinen Hütte gewohnt. Nach der Zahl der Toden zu urtheilen, mußte sie im Juli von den Krathapescas entkommen sein, und hatte seit der Zeit keinen Menschen gesehen. Dem ungeachtet wußte sie sich sehr gut zu verköstigen, indem sie Kaninchen, Rebhühner und Giechhörner in Schlingen fing, und war sehr gesund und wohlleibt. Von acht nordamerikanischen Indianerinnen habe ich nicht leicht eine schönere gesehen. Ihre Schlingen machte sie von zusammengebrechten Rehen der Kaninchenbeine, und das Fell dieser Thiere diente ihr zu einem netten, warmen Winteranzug. Als sie entlies, hatte sie weiter nichts mitgenommen, als ein fünf Zoll langes Stück von einem eisernen Sonnenbunde, zum Messer, einen Stein, der ihr den Feuerstahl ersetzte, und ein andern harten Kiesel, Zunder, und was zum Feueranmachen gebräuchlich; imgleichen ein anderthalb Zoll langes Stück vom Widerhaken eines Pfeils, woraus sie sich einen Priem gemacht hatte. Sie war noch nicht lange bei den Gezeiten angekommen, so stellten etwa zehn Kerle ein Rind an, um zu entscheiden, wessen Frau sie werden sollte. Sie erzählte, daß die Krathapescas hätten sich in der Nacht ihrer Gefangennehmung, in ihre Gezeile geschlichen, und die sämtlichen Einwohner bis auf sie und drei andere junge Weiber umgebracht. In demselben Zelte mit ihr stand sich ihr Vater, ihre Mutter und ihr Mann, die alle ums Leben kämen. Unentdeckt nahm sie in der Nacht, als Gefangene, ihr Kind von ins Monden, in ein Bündel ihrer Kleidung gewickelt, mit sich. Am nächsten Tagesanbruch kamen ihre Räuber mit ihr an den Ort, wo sie ihre Reider zurückgelassen hatten, die sogleich über das Bündel herfielen, das ind fanden, und es auf der Stelle erlöbten. So schauerhaft diese Scene selbst in der Erzählung war, so lachten doch meine indianischen Begleiter nur darüber. Ihr Land, fuhr sie fort, sei so fern, daß sie vor ihrer Gefangennehmung kein Eisen gesehen hätte. Ihre Landsleute machen sich Beile und Meißel aus Hirsch- (Glends-) Geweihen, und Messer aus Stein oder Knochen. Ihre Pfeile haben Spitzen von Schiefer, Knochen oder Horn, und zum Schnitzen in Holz brauchen sie Wiberhaken. Oft hätten sie zwar gehört, daß die östlichen Völker bessere Werkzeuge (von den Engländern) erhielten; sie dürften sich aber nicht zu diesem Handel zudrängen, sondern müßten sich vielmehr, aus Furcht vor den Krathapescas-Indianern, die Winter und Sommer, Jahr aus Jahr ein, breckliche Niederlagen unter ihnen anrichten, immer weiter zurückziehen.“ Aus Herrn Hearne's Handschrift. Es verdient hier kaum noch angeführt zu werden, daß das englische Admiraltätscollegium im Sommer 1776 den Lieutenant Piddergill, und im folgenden Sommer den Lieute-

bar schien. Es fehlte überdies auch nicht an Zeugnissen, daß mancher Wallfischjäger ehemals ungleich weiter als Phipps im Norden fortgekommen und selbst dem Pol sehr nah gewesen. Wie natürlich also, daß mit so hoch gespannten Erwartungen die längst entschlafenen Handelsideen und alle Hoffnungen, Schätze Asiens auf einem kürzeren Wege zu gewinnen, bei der gesetzgebenden Macht eines großen Handelsstaates von neuem wachen! Das brittische Parlament erneuerte eine alte Resolution = Bai eine Belohnung verhiess und dehnte sie auf die künftige Flotte aus, die man damals ausgeschlosson hatte. Zwanzigtausend Pfund Sterling (120,000 Rthlr.) sollten den Entdeckern einer nördlichen Durchfahrt durch das atlantische Meer ausbezahlt werden und 5000 (30,000 Rthlr.) denen, die sich zuerst dem Nordpol bis auf Einen Grad nähern würden. Auch ward die Durchfahrt nicht, wie dazumal, auf die Hudsonsbai eingeschränkt, sondern man überliess jetzt den Abenteurern die Wahl, auf welchem Wege sie nach dem Pole streben wollten. Auf den ersten Ruf seiner Obren verließ Cook den fröhlichen Aufenthalt, wo sein noch immer reger Geist nicht länger feiern mochte. Nichts konnte aber auch für einen Mann von so edlem Selbstgefühl wie Cook belohnender sein, als dieser Antrug, der gleichsam seine Ueberlegenheit eingestand, und dies als ein Kennniß einer Klasse von Menschen abnöthigte, die selten mit so guter Art ein Lob ertheilen. Man hatte tief gefühlt, daß Cook's Erfahrung und Geschicklichkeit zur Ausführung eines so wichtigen als schweren Unternehmens unentbehrlich sei.

Mit der Auffuchung einer nördlichen Durchfahrt verbunden man noch die Zurücksendung Dmai's, eines Mannes aus der Societätsinseln, der mit dem Capitain Furneaux ein Jahr vor uns nach England gekommen war. Verschwenderisch, aber planlos, hatte man ihn mit Kostbarkeiten, Spielwerken und den üppigen Thorheiten eines Volks, das auf der höchsten Stufe der Verfeinerung steht, zur Rückkehr in sein Vaterland, dessen Sitten noch so einfach sind, ausgerüstet. Ein glücklicher Gedanke

nant Young, mit dem kleinen Fahrzeuge, Lion, (der Löwe) in die Hudsonsbai schickte, um gewissermaßen Cook's Entdeckungen zu unterstützen oder ihm entgegen zu kommen. Allein keiner von beiden kam in die Hudsonsbai, geschweige weiter.

ihm zugleich die brauchbaren Hausthiere und einige Gewächse alten Welttheils ins Südmeer zu verpflanzen, befriedigte in die mäßigen Wünsche des Menschenfreundes, dem das Glück er Brüder in jedem Erdenwinkel Freude machte. Dieser Geland und die Wichtigkeit der Durchfahrt hatten die Gemüth so sehr beschäftigt, daß man bei einer Entdeckungszreise, wo der Forscher vielleicht brauchbarer als je gewesen wären, nicht an dachte, einen Gelehrten in dieser Absicht mitgehen zu lassen. obgleich ein Astronom und ein Maler mitgeschickt wurden. der That war es so sehr auf die bloße Entdeckung der Durchfahrt in kaufmännischer Hinsicht abgesehen, daß man in dem gegebenen Verhaltungsbefehl, der Würde des Entdeckers uneingedenk, ihm sogar ausdrücklich gebot, sich, im Fall er neue Inseln fände, mit ihrer Untersuchung nicht aufzuhalten und an der Küste von Amerika südwärts vom 65. Grade der Breite keine Anker zu verlieren. Ja, so brennend war die Begierde, dieses Entdeckungsprojekt nun endlich ausgeführt zu sehen, daß man den Versuch zu äußern wagte, Cook möchte binnen Jahresfrist sich der Durchfahrt befinden \*). Doch der Geist dieses großen Mannes blieb sich auf seiner letzten Reise gleich und seine Neugier, das Reich der menschlichen Kenntnisse zu erweitern, band nicht an eine unedle Vorschrift. Es war noch kein volles Jahr seit seiner Rückkehr von der zweiten Reise verflossen, als am 12. Julius 1776 mit der Resolution, seinem vorigen Auftrage, unter Segel ging. Am Vorgebirge der guten Hoffnung stieß Clerke mit der Discovery zu ihm und nunmehr ging der Lauf ostwärts durch das südindische Meer, wo Kerguelen, Marion, zwei französische Seefahrer, in den Jahren 1771 und 1772 zwischen 46 und 48 Graden südlicher Breite einige kleine, felsige Inseln entdeckt hatten, die Cook jetzt wieder fand. Bei Van Diemens-Land und Neuseeland schiffte er dem stillen Meere zu, entdeckte einige neue Inseln und kam zuerst, da Tahiti nicht erreichen konnte, ohne das Leben der dahin bestimmten Thiere aufs Spiel zu setzen, nach der Gruppe der andschastlichen Inseln, die er jetzt noch weit genauer als zu kennen lernte, und von deren Einwohnern er die wichtigsten Bemerkungen für den Menschenkenner sammelte. Mit der Reise zu diesem Erfrischungspunkte nach O-Tahiti, und mit dem

\*) Man sehe die geheimen Verhältnisse in  
D. Forster's Schriften.

Aufenthalt daselbst und in den übrigen Societätsinseln, seinen Handel Omai, im Besitz aller seiner englischen Reichthümer zurückließ, ging das Jahr 1777 zu Ende. Noch im December segelte Cook über den Aequator, und bereits am 18. Januar des folgenden Jahres fand er die westlichen Inseln neuen Gruppe, die unter dem nördlichen Wendekreise liegt in der Folge den Namen der Sandwichinseln erhielt. Nachdem er diese Entdeckung berichtet und seinen Wasservorrath ergänzt hatte, eilte er an die Küste von Neuallbion (wie Theil von Nordamerika seit Drakens Schiffahrt heißt), fand er im 45. Grad der Breite zuerst erblickte. Nach vielen Stunden kam er im 50. Grad einen Hafen, von den Eingebornen Neuhaven genannt, wohin er seine Zuflucht nahm. Sobald er wieder in See ging, hatte er mit neuen Stürmen zu kämpfen, die seine Schiffe bis zum 60. Grad der Breite vom Lande entfernten. Hier ändert es endlich seine Richtung, bildet einen Bogen und geht statt nordwärts, wie bisher, auf einmal westwärts fort. Cook folgte nun, mit seiner bekannten Unerforschlichkeit und seinem festen Beharren, jeder Krümmung der Küste. Unter vielen Baien und Häfen, die er entdeckte, zeichnen sich der Umfang des Prinzen Wilhelm's Sund, und noch ein großer Meerbusen aus, der seines Entdeckers Namen bekam. Endlich schiffte er, nach einigen Augenblicken der kritischen Gefahr, ihm Nebel und Klippen zugleich den Untergang drohender, die lange Halbinsel Alaska und ging an der Insel Unalaska, Handelsposten der russischen Pelzhändler, vor Anker. Die Insel von Amerika, welche in dieser Gegend wieder nordwärts und einen großen Meerbusen im 64.° der Breite umgibt, folgte er mit der ihm eignen Kunst, indem er oft Gefahr auf den unzähligen Untiefen des dort sehr seichten Meeres stranden. Am 9. August erreichte er die westliche Spitze des ganzen Amerika und nannte sie das Vorgebirge des Prinzen Wales. Sie liegt in 65° 46' der nördlichen Breite und bildet zugleich die östliche Grenze einer Meerenge, welche die alte und neue Welt scheidet. Behring, ein würdiger Seeofficier russischen Diensten, hatte diese Meerenge zuerst erreicht und bezeichnete jetzt, um das Andenken dieses braven Vorgängers zu vereinen, hier die Behringsstraße in seine Karten. Die Schiffahrt war nunmehr zur Hälfte schon errungen und die Befreiung, alle Schwierigkeiten vollends zu besiegen, aufs höchste

nannt, als am 17. im 71. Grad der Breite das Eis, in Gestalt eines undurchdringlichen Feldes allen weiteren Fortgang nach Norden, sowohl längs der amerikanischen als der asiatischen Küste reitete und überdies, da es beständig südwärts fortrückte, die Schiffe mehr als einmal in die augenscheinlichste Gefahr brachte, an den feichten Ufern zu scheitern. Cook mußte also, wenigstens für dieses Jahr, dem Vorhaben hier durchzukommen, entgehen und sich begnügen, die Küsten und Inseln dieser Gegend genauer aufzunehmen und den letzten Rest geographischer Irrthümer, welche aus den verworrenen Nachrichten russischer Matrosen und unkundiger Kaufleute entstanden waren, vollends aus dem Wege zu räumen. Nachdem er diesem Geschäft noch den Ueberrest der herbsthlichen Jahreszeit gewidmet, und insbesondere so sehr vervielfältigten aleoutischen Inseln auf ihre wahre Anzahl zurückgebracht hatte, fiel sein rastloser Entdeckungstrieb darauf, mit der Untersuchung der neu entdeckten Sandwichs-Innen den langen Zwischenraum von sieben Wintermonaten auszufüllen, die nunmehr vorübergehen mußten, ehe er sich dem Norden wieder nähern durfte. Wer an seiner Stelle hätte nicht lieber in Kamtschatka von den Mühseligkeiten der bisherigen Fahrt ausgeruhet? Aber wer, dürfen wir fragen, hätte nach allem, was wir bisher von Cook erzählt haben, auch nur vermuthen können, daß Er einer solchen Unthätigkeit fähig sei? Selbst geübte Menschen verleugnen ihren Charakter nicht, wenn kein Ueberwiegendes Interesse die andere Schale senkt: vielweniger der wirklich große Mann, dessen Stolz und Beruhigung es ist, in allen Fällen nach dem Antrieb seines Herzens zu handeln. Cook folgte diesem innern Führer; aber zum letztenmal; denn die interessanteste Entdeckung im Südmeer kostete sein unerseßliches Leben.

Nach dem unglücklichen 14. Februar führte Clerke, wie wohl schon sichtbarlich dem Tode nahe, die Entdeckungsexpedition von den Sandwichs-Inseln zurück, noch einmal gegen Norden an. Vom Hafen St. Peter und Paul in Kamtschatka, wo er ankam, ging er durch die Behringsstraße und versuchte die nördliche Durchfahrt. Allein das Eis stellte sich auch ihm als eine unüberwindliche Mauer entgegen und zwang ihn nach vielen vergeblichen Bemühungen zum Rückzug. Ehe er noch in Kamtschatka wieder eintreffen konnte, starb er mit dem heitern Bewußtsein einer getreuen Nachfolge in den Grundrissen des gro-

sen Befehlshabers, dessen Jögling er gewesen war. So King führten von Kamtschatka die Schiffe über China u Vorgebirge der guten Hoffnung am 22. August 1780, n ner Abwesenheit von mehr als vier Jahren zurück.

Außer den Berichtigungen im südindischen und stillen welche keinesweges unbeträchtlich sind, außer der Entdeckung der neuen Eilande zwischen den Societäts- und Freund inseln, wird diese Reise durch die wichtige Auffindung der wickinseln und die Beschiffung der Nordwestküsten von 2 in einer Strecke von mehr als 1200 Seemeilen jederze Werth behaupten. Cook hatte während derselben, wie au ersten Reise, wieder mehr Land entdeckt und aufgenommen je ein anderer vor ihm. Ich leugne nicht, daß seine afri schen Kenntnisse und die Vervollkommnung dieser Wiss überhaupt, insofern man sie in unsern Zeiten auf die Sch anzuwenden gelernt hat, ihm das große Geschäft erleichtert fen; allein wie zahlreich, ja wie allgemein sind die 2 nicht, wo der Seefahrer auch die Mittel, die er wirklich i den hatte, ungenutzt liegen ließ, weil es ihm an Fleiß, an an Geduld, an Vorsicht, an Gegenwart des Geistes u Allen, an der Haupteigenschaft des Entdeckers, am inner schungstrieb gebrach? Die Küste, die nicht Gold und zeigte, oder einen Reichthum seltner Naturprodukte darbo unerforscht, wenn sie auch oft befahren ward.

Cook's letzte Reise vollendete gleichsam die Kenntn Amerika, die bis dahin so unvollkommen gewesen war; so vielen Träumen von schiffbaren Durchfahrten Anlaß hatte. Was jetzt im äußersten Norden unbeschifft ist, dem europäischen Durst nach Kenntnissen wohl noch lan holen bleiben, weil es des Eises wegen nicht befahren kann. Allein wenn gleich die Hoffnung jenes kürzeren nach Indien, den man durch's Eismeer finden wollte, n gänglich verschwunden ist, so behält doch die Entdeckung d zen nordwestlichen Gegend von Amerika, vom Nutka-Su zur Halbinsel Alaska, selbst für den Handel die größte I leit; weit mehr vielleicht, als wenn es unserm Seemann gen wäre, sich zwischen Eisseln und Sandbänken hindu nen Rückweg aus dem kamtschatkischen Meer ins Eisr bahnen, auf welchem doch hernach kein Anderer es hätte dürfen, nach Indien zu schiffen. Uebrigens ist es für di

graphie so wichtig, als für Behring's Andenken rühmlich, daß Cook die Meerenge zwischen Asien und Amerika gerade an der Stelle fand, wo jener sie zuerst angegeben hatte. Wie viele Schriftsteller, die ihren Lieblingsideen nachgingen, hatten nicht schon Behring's Entdeckungen verdächtig zu machen gesucht, und dem russischen Reiche etwa 20 Grade der Länge von seinen östlichen Wüsteneien streitig gemacht, um nur Raum genug zwischen beiden Welttheilen zu lassen oder mit dem neuen nach Güt-dünken schalten zu können! Einige der hitzigsten ließen sich sogar verlauten, daß man in Rußland durch erdichtete Nachrichten die Welt geflissentlich zu hintergehen suche, um desto ungestörter gewisse politische Endzwecke erreichen zu können. Es herrschte zwar in dieser Aeußerung der Freiheitsgeist, der wissenschaftlichen Untersuchungen geziemte; allein das edelste Geschenk einer republikanischen Erziehung, die Freimüthigkeit, wird enteehrt, wenn Mangel an Beurtheilung oder kurzichtiges Vorurtheil sie begleitet. Jener Vorwurf konnte am wenigsten diejenigen treffen, die lediglich aus gar zu großer Bereitwilligkeit, die ersten Nachrichten vom neuen nordischen Archipelagus mitzutheilen, in der Lage dieser Inseln beinahe um 10 Grade der Breite irrten. Spanien hätte ihn eher verdient, welches seine Reisen ins stille Meer nach Tahiti, und längs der Küste von Amerika über Californien hinaus, sorgfältig verheimlicht. Indeß ist ein Tagebuch von der letztern, unter Don Bruno de Heceta im Jahr 1775 veranstalteten Reise in England ans Licht gekommen\*), dessen Verfasser, Don Francisco Antonio Maurelle, sich viel darauf zu gute thut, daß er bis zum 58. Grad der Breite gekommen ist. Auf dieser und einer noch früheren spanischen Fahrt wurden an der Küste, die Cook der Stürme wegen vermied, einige Häfen entdeckt; und so scheint das kleine Fünkchen des Entdeckungsgeistes, welches die unsterblichen Bemühungen dieses Mannes auch in jener in Lethargie versunkenen Nation angezündet hatten, nicht ganz verloren gegangen zu sein.

Wenn man seine drei großen Reisen in Verbindung mit einander betrachtet, so machen sie ein Ganzes aus, welches alle unbekannten Regionen der Geographie, so weit sie Schiffe zu-

---

\*) S. Barrington's Miscellanies, p. 508. Geschichte der Entd. und Schiffsfahrten im Norden. S. 521. Von den spanischen Reisen nach Tahiti folgt in dieser Sammlung eine authentische Nachricht.

gänglich waren, in sich begreift, und zuverlässige Entdeckungen, die sich im Norden und Süden über den 70. Grad erstrecken an ihre Stelle setzt. Künftig können einzelne Inseln im stillen Meere entdeckt, die Lagen einiger früher gesehenen bestimmt und in Neuseeland, Neuhollland und Neuallbion Pläne von Inseln aufgenommen werden, die Cook entweder nicht besucht, oder deren Eingang er nur angegeben hat; allein Entdeckungen von großem Umfang können nicht mehr Statt finden, und der Globus ist nunmehr von einem Ende zum andern bekannt. Man wirft einen Blick auf die Karte und die Veränderung in der Entdeckung bemerkt, die eines Mannes Forstbegier bewirkte, welcher noch einen Augenblick zweifeln können, daß unser Jahrhundert sich in seiner Größe mit jedem Zeitalter messen darf?

## 2. A n o r d n u n g .

Es ist an sich schon ein großes Schauspiel, wenn ein Mann von Cook's thätigem, durchbringendem Geiste auftritt, und in dem kurzen Zeitraum von zehn Jahren die Kinder und die Erwachsenen des gesitteten und des rohen Welttheils seinen Namen mit Bewunderung nennen lehrt. Je mehr man sich abwärts mit in das Ganze menschlicher Angelegenheiten verwebt und die mit sich verbunden fühlt, je inniger man an den größeren Ereignissen Antheil nimmt, von denen man Einfluß auf die jetzigen lebenden und künftigen Geschlechter der Erde erwartet; desto wichtiger und interessanter wird es, den Gang eines großen Geistes näher zu betrachten, insofern die Ursache der Begebenheiten, die sich nur durch ihn ereigneten, auch größtentheils in ihm zu suchen ist. Unternehmungen von so großem Umfange, wie Cook's Entdeckungsgereisen, deren genauer Zusammenhang am Tage liegt und deren Begebenheiten sich unmittelbar auf einander beziehen, und Unternehmungen, wo ein Schritt den andern vorbereitete und jede Entdeckung sogleich angewendet werden konnte, um neue darauf zu gründen, können ihren glücklichen Erfolg nur einem wohlbedachten Plane verdanken. Ich rede nicht von einem Reiseplan, wie ihn der Minister auf der Karte entwirft. Was ist leichter, als dort die unerhörtesten Laufbahnen vorzuzeichnen, wo die goldne Reißfeder an keiner Klippe scheitern kann und die papierne Ocean keine Wellen schlägt! Wer einigermaßen merk-



as zur zweckmäßigen Ausführung einer wahren Entdeckungsfahrt gehört, wird sich bald von diesem Zeichner wegwenden, um an Mann aufzusuchen, der die Seele des ganzen Unternehmens ist, der Alles selbst thut und mit eigenen Augen sieht, der die Zukunft durchbringt und Begebenheiten berechnet, der aber auch mitten unter den zahllosen Geschäften, denen er seine Zeit und eine Denkkraft widmen muß, im prüfenden Augenblick der Entscheidung, sein selbst ganz mächtig, mit fester Hand das Ruder führt.

Man müßte selbst ein zweiter Cook sein, um die Anordnung einer Entdeckungsfahrt so nachzubilden, wie er sie sich dachte. Hier können also nur einige Elementarstriche den richtigen Gesichtspunkt bezeichnen, aus welchem man den außerordentlichen Seefahrer beurtheilen muß, um den Werth desjenigen, was er geleistet hat, in seiner ganzen Größe zu erkennen und nicht, wie wohl zuweilen aus Uebereilung geschah, mehr als die Billigkeit erlaubt, von ihm zu fordern. Schon Bougainville beklagte sich, daß ihn seine Landsleute nicht bloß mit müßigen Fragen unaufhörlich gequält und keine Antwort abgewartet, sondern daß sich auch Spötter gefunden hätten, denen es unbegreiflich vorgekommen wäre, wie man die Welt umschiffen habe könne, ohne in China gewesen zu sein. Doch diesen mißlungenen Spott verzeiht man einem Volke gern, das seine Fehler durch Witz wieder gut macht. Wir kennen ähnliche Beispiele von vorschneller, doch unschädlicher Fragseligkeit, und haben ernsthaft geantwortet, wenn man uns ernsthaft fragte: „ob die Insel O-Tahiti zum festen Lande gehöre?“ und „auf welcher von einen Reisen Cook gestorben sei?“ Wir kennen aber auch eine Klasse von beißenden Fragen, welche sich von den französischen Senatoren so unterscheiden, wie unsere Aristarchen jenen an Vielwissenheit überlegen sind und sich dünken lassen, Horazens *nil admirari* sei für sie eine Vollmacht, alles Große verkleinern zu dürfen. Sie, die Weisen unsers Jahrhunderts, wissen Alles besser, denn sie wissen Alles voraus, und spotten des Entdeckers, dem diese Jahre Divinationsgabe fehlt. Sie hätten überall mehr Klarheit und Gewißheit verbreitet; von Allem hätte man durch sie erfahren, was sie — zuvor gewußt, und so wie sie es verlangt, gesehen haben würden. Sie wären von ihren Entdeckungen nicht so frühzeitig hinweggeeilte, sie hätten nicht so manche schöne Gelegenheit versäumt, nicht so Vieles unergründet gelassen; sie hät-

ten mehr und größere Dinge geleistet, mit einem Wort, es ist weniger gemacht, als der gute Cook. Bei diesen und ähnlichen Dingen, die wir aufweisen, welche die Philosophie im Lehnstuhl dem Entdecker zu theilt, muß er freilich betroffen schweigen, oder höchstens als Dichter ganz leise nachsprechen:

— ad haec ego naribus uti  
formido.

Statt aller Antwort wollen wir unsere Leser an Bord führen, um sie dort mit einigen nautischen Verhältnissen bekannt zu machen.

Die Wahl der Schiffe, die zu langen und gefährlichen Reisen die tauglichsten sind, ist das erste in der Reihe der Aufgaben, wodurch ein Mann wie Cook für den guten Ausgang seines Vorhabens sorgt. Byron und Wallis, als wirkliche Capitaine in der Flotte, hätten es erniedrigend oder wenigstens höchst ungemächlich gefunden, ein geringeres Kriegsschiff als von 40 Kanonen zu führen. Für den Entdecker sind indeß die Schiffe von diesem Range in mehr als einem Betracht sehr unbequem. Ihre Besatzung, die an 400 Mann stark sein muß, richtet kaum so viel aus, als in einem kleineren Schiffe der vierte Theil, und läßt sich weder so schnell übersehen, noch so leicht regieren. Bei den Erfrischungsorten, die Cook zu seinen Absichten vortrefflich und seinem Schiffsvolke angemessen fand, wären die meisten unzureichend für die Bedürfnisse einer zahlreicheren Mannschaft gewesen, und schon um dieser einzigen Ursache willen hätte er in einem größeren Schiffe seinen Endzweck verfehlt. Selbst der Mundvorrath, der von England mitgenommen wird, kann wegen der Bauart jener größeren Fahrzeuge, die zu schnellen Expeditionen, zum Angriff und andern Absichten des Seekriegs eingerichtet sind, nicht in gehöriger Menge geladen werden, um eine langwierige Fahrt zu gestatten. Daher eilten Cook's Begleiter, ihren Kreislauf um die Erde innerhalb zweier Jahre zu vollenden, anstatt, wie Er, den Namen Entdecker verdienen zu wollen. Ihn aber hatte die Erfahrung zu diesen Begriffen gelehrt, die einem gewöhnlichen Seecapitain auf seiner Station es sei im Kriege oder Frieden, umsoweniger einfallen können, seine Flotte jederzeit durch eigene Proviantschiffe versorgt werden muß. Die Fahrzeuge, welche in England zum Küstenhandel und hauptsächlich zum Transport der Kohlen aus Northumber-

nd nach London bestimmt sind, müssen nicht nur sehr geräumig sein, um ihren Eigenthümern größern Vortheil zu bringen, sondern auch wegen der stürmischen, mit Sandbänken ganz besetzten Nordsee einen vorzüglich runden, oder vielmehr nach untrwärts platten Bau, und in der Zusammenfügung große Stärke haben, um bei dem oft unvermeidlichen Stranden leicht und uneschädigt wieder flott werden zu können. Diese Art Schiffe, deren Vorzüge Cook am besten kannte, weil er selbst darin lange Zeit mit der mühsamen und gefährlichen Küstenschiffahrt, und nit dem Anblick von Schrecknissen, die sonst der beherzteste Seemann flieht, vertraut geworden war, suchte er sich zu seinen großen Unternehmungen aus, weil er gewiß überzeugt war, daß man sich in unbekannten Meeren ihnen sicherer anvertrauen könne, als allen Kriegsschiffen und Fregatten. Bei einer solchen Wahl genoß er überdies den wesentlichen Vortheil, so manche seichte Meeresgegend befahren und in manchem Hafen Schutz finden zu können, welche ein Schiff, das tiefer im Wasser gegangen wäre, durchaus hätte vermeiden müssen.

Cook ließ den Boden seiner Schiffe nicht mit Kupferplatten beschlagen, womit man den Wurmfraß zu verhüten und den Gang des Schiffes zu beschleunigen glaubt; denn man will bemerkt haben, daß die Fische sich von solchen mit Kupfer beschlagenen Schiffen entfernen; und Cook war es weit mehr darum zu thun, seinen Leuten keine Gelegenheit zu Erfrischungen zu rauben, als ein paar tausend Schritte mehr in einer Stunde zu laufen. Doch auch außer dieser Bedenklichkeit, von der es noch nicht ausgemacht ist, ob sie wirklich gegründet sei, bewog ihn eine wichtigere Ursache den Gebrauch des Kupfers zu vermeiden. Es ist wahr; daß sich auf einem kupfernen Boden kein Meerestras, keine Eichelmuscheln oder Seetulpen ansetzen, und also die glatte Oberfläche die Wellen leichter durchschneidet und ein schnelleres Segeln bewirkt: allein allmählig frist das Kupfer die eisernen Ruderangeln an und bringt dadurch das Schiff in wesentliche Gefahr; denn ohne Ruder kann es nicht gesteuert werden, und doch läßt sich in offener See der Schaden nicht ausbessern. Anstatt des Kupfers bediente sich Cook einer Art kleiner eiserner Nägel, mit breiten Köpfen, welche er dicht neben einander in die Haut oder äußere Bedeckung des Schiffbodens einschlagen ließ. In kurzer Zeit überzog der Rost die kleinen Zwischenräume

zwischen den Nägeln und sicherte das Schiff vor Wärmern vollkommen, als es Kupferplatten nur immer hätten thun können.

Die Ausrüstung der Schiffe, und die Menge sowohl der Beschaffenheit des Vorraths aller Art, beschäftigten zunächst die Aufmerksamkeit des Capitains, so wenig auch diese Gegenstände den gewöhnlichen Befehlshaber angehen, der sein Schiff aus den Händen der Werft-Officianten völlig ausgerüstet empfing und es, wenigstens in diesem Falle für überflüssig hält, mehr als seine Pflicht zu thun. Als Anson's Geschwader im Jahr 1740 den Spaniern in Peru einen tödtlichen Streich versetzt sollte, mißlang der große Anschlag durch die Schuld der unzureichenden Ausrüstung; und diese gerechte Klage rechtfertigte den Admiral. Wären Cook's Unternehmungen aus einem ähnlichen Grunde gescheitert, ohne Zweifel hätte man ihn ebenfalls von aller Schuld völlig freigesprochen; allein sein Name wäre dann schwerlich in die Nachwelt gekommen. Ich brauche wohl nicht erst zu fragen, welches von beiden größer ist: einen Vorwurf von sich abzuwälzen oder seine Maßregeln so sicher nehmen, daß Alles gelingt und überhaupt kein Tadel stattfinden kann? In der That, war Cook nicht Kenner in diesem Fache gewesen, hätte er nicht selbst gewählt, und von jeder Art des Vorraths so viel als ihm nöthig dünkte, unter seinen Augen einschiffen lassen; wie hätte er auf drei- und mehrjährigen Reisen, bei der Unmöglichkeit sich wieder mit Andern zu versehen, so vielen Stürmen und Widern Trost bieten können? Es ist bekannt, daß die verschiedenen Vorräthe eines Schiffs, welches zur brittischen Flotte gehört, gewissen Officiern untergeben sind. So hat der Equipagenmeister oder Lootse (Master) die Oberaufsicht über die ganze Ladung. Der Oberbootsmann hat alles Tau- und Takelwerk, die Anker, die Segel und die Boote in Verwahrung; der Schiffszimmermann den Holzvorrath und das Eisengerath nebst allen Zubehör; der Constabel die Kriegsmunition, der Wundarzt die Medicamente, endlich der Seeelmeister (purser), und dessen Schreiber die Lebensmittel und die Kleidungsstücke. Die Befehlshaber, welche auf Entdeckungreisen gingen, verwalteten gemeinlich das einträgliche Seeelamt selbst. Auch dieses war eine der nothwendigsten Einrichtungen, wodurch der glückliche Erfolg der Reisen gesichert ward, der sonst von den guten oder schlechten Anstalten dieses Beamten abgehangen hätte. Ein vollständiges Verzeichniß von allen einzeln mitgenommenen Artikeln

würde uns zu weit führen, und ohne weitläufigere Erläuterung wecklos sein. Hieher gehört nur noch die Bemerkung, daß in dem Fache Cook's Erfahrung nicht nur über die Nothwendigkeit oder Entbehrlichkeit der gewöhnlichen Vorräthe entschied, sondern auch mehrere Veränderungen veranlaßte und einige ganz neue, noch von keinem Schiffscapitain geführte Artikel in Gang brachte, welche seitdem zum Theil in der Flotte allgemein eingeführt worden sind, zum Theil noch angenommen zu werden verdienten. Unter den besondern Vorkehrungen aber, welche ganz ausschließend für Entdeckungsexpeditionen gehören, verdient die folgende nicht ganz übergangen zu werden. Cook hatte auf seiner ersten Weltumschiffung bemerkt, wie nützlich ihm ein kleineres Fahrzeug als sein Schiff, bei der Untersuchung einer beträchtlichen, mit Untiefen umringten Seeküste, gewesen wäre; ja, er war überzeugt, daß im Fall die großen Schiffe so beschädigt würden, daß die Rückkehr nach Europa in denselben zu mißlich sein möchte, dergleichen kleine Fahrzeuge sogar zur Rettung der gesammten Mannschaft dienen könnten. Demzufolge hatte man ihm, auf der zweiten und dritten Reise, in jedem Schiffe einen kleinen Schooner\*) mitgegeben, dessen Holzwerk ganz fertig gezimmert war, und erforderlichen Falls nur zusammengefügt zu werden brauchte. Die Masten, das Tauwerk und die Segel dieser Fahrzeuge waren ebenfalls in England mit eingeschifft worden; kurz, es fehlte nur an Gelegenheit, sich ihrer wirklich zu bedienen.

Wenn man berechnet, welch einen großen Platz diese Fahrzeuge im Schiffe einnehmen müssen, wenn man bedenkt, daß alle Vorrathskammern mit Sachen vollgepfropft sind, daß auf dem Verdeck, zwischen dem großen und dem Fockmast, fünf große und kleine Boote stehen; daß die Seiten des Vorbercastells mit ungeheuren Noth- und Bugankern und ansehnlichen Strom- und Flußankern gleichsam bedeckt sind; daß der innere Raum voll vieler hundert Fässer ist, wovon allein zuweilen 60 bis 70 mit Wasser, eben so viel mit Sauerkraut und ungleich mehr noch mit gepökeltem Rind- und Schweinefleisch, mit Mehl, Erbsen und Zwieback, auch viele mit Wein und Brantwein angefüllt sind; daß eine Menge Steinkohlen theils als Ballast,

---

\*) Ein Fahrzeug mit zwei Masten, im gegenwärtigen Falle von 20 bis 30 Tonnen.

um das Schiff gehörig ins Wasser zu senken, theils zum täglichen Gebrauch in der Küche, im Tiefsten liegt; daß viele beltaue, jedes hundert und mehr Klafter lang, und manches der Dicke eines Schenkels, oben im Matrosenraume befindlich sind: so erstaunt man wahrlich, wie in einem Behältniß von 480 Tonnen, deren jede 44 Quadratfuß hält, noch 120 Menschen Platz finden, oder, wenn dies begreiflich ist, wie sie Jahre lang, bei unverdaulicher Kost, bei steter Anstrengung und allem Druck der härtesten Lebensart, gesund und gutes Muth bleiben können? Vielleicht läßt sich hier mit wenigen Worten zeigen, wie diese Besatzung in dem schwimmenden Schlosse theilt ist.

Drei Masten ruhen unmittelbar auf dem Kiele \*) und stehen hinter einander gerade in die Höhe. Der mittellste und vordere (Haupt- und Fockmast), jeder mit seinen zwei Verlängerungen (Mars- und Bramstengen), sind 70 bis 80 Fuß hoch und unten etwa Mannes dick. Der hinterste oder Besanmast ist kleiner und hat nur eine Verlängerung (die Kreuzstenge). In schräger Richtung steigt vorn über dem Schiffsschnabel das Bugspriet, gleichsam als ein vierter Mast hervor, der ebenfalls mit einer Verlängerung (dem Elüverbaum) versehen ist. Die Masten werden durch starke Laue unterstützt, welche theils nach vorn, theils nach den Seiten hin, vom Mastkorbe herunter gehen und im ersten Falle Stage, im letztern aber, wo mehrere beisammen sind, die Wände heißen, an denen man auf querübergebundenen Schnüren, welche die Sprossen einer Leiter vorstellen, hinaufsteigen kann. Jede Verlängerung des Mastes trägt ein viereckiges, und jeder Stag ein dreieckiges Segel. Die Seiten des Schiffes steigen nach hinten zu ein wenig in die Höhe. Ueber dem ganzen Hintertheil liegt auf starken Balken ein Boden von Planken, der bis zum Hauptmast geht. Dieser Boden, oder in der Schiffersprache, dieses halbe Verdeck, heißt auf Kriegsschiffen das Quarterdeck (oder Verdeck der Officiere). Ein ähnliches halbes Verdeck liegt auf dem Vordertheile des Schiffes, zwischen

\*) Bei dieser Beschreibung nehme ich Rücksicht auf das Schiff, in welchem ich Cook auf seiner zweiten Reise begleitet habe, die Resolution. Es bedarf wohl keiner Erinnerung, daß ich geflentlich so viel Kunstwörter als möglich vermieden habe, da diese Beschreibung nur für den Land- und Städtebewohner bestimmt ist.

Bugspriet und dem Fockmast, und wird das Vorder-Castell umt. Ungefähr sechs Schuh tiefer als diese halben Verdecke das eigentliche Verdeck, als ein vollkommener Boden; durch ganze Schiff von einem Ende zum andern. Auf dem Theil oben, der unter das Quarterdeck geht, wohnt der Capitain, u Hauptzimmer (state-room) oder die große Kajüte, das tertheil des Schiffs in seiner ganzen Breite von etwa sieben ritten einnimmt, und zu beiden Seiten mit einem kleinen iten Altan (quarter-gallery) versehen ist. Vor dieser Kajüte hat der Capitain sein Schlafgemach, ein Vorzimmer und finstre Vorrathskammer. Die große Kajüte ist das einzige Zimmer im Schiffe, in dem sechs kleine Fenster, jedes unhr drei Schuh hoch und zwei Schuh breit, nach hinten hin, dicht nebeneinander stehen. Vor dem Eingange zur Wohnung des Capitains bleibt der Platz in der Mitte frei, wo man Quarterdeck hinauf und tiefer ins Schiff hinabsteigt; und zu beiden Seiten sind breitere Verschläge für den ersten tenant, den Astronomen, den Equipagenmeister und die Naturforscher angebracht, die auch in dieser Ordnung an Bequemheit abnehmen, so, daß die letzten einen Würfel von sechs vorstellen, wo ein Bett, ein Kasten und ein Schreibtisch eben noch Platz für einen Feldstuhl übrig lassen. Das Fenster dieser Kajüte ist eine Glasscheibe von sechs Zoll ins Geese, in einem starken Rahmen, den man aber aus Furcht vor erschwemmungen nicht eher ausheben darf, als bis man sich Wendekreisen nähert. Unter dem Halbverdeck des Vorderells hat, rechts und links, der Bootsmann und der Zimnann seine Kajüte, und zwischen ihnen ist die Küche. Parallel mit dem Verdeck, nur etwa fünf Schuh tiefer, geht ein ter Boden durch das ganze Schiff, auf dessen Hintertheil, beiden Seiten, die Kajüten des zweiten und dritten Lieutenants, des Lieutenants der Seesoldaten, des Wundarztes und Malers stehen. Zwischen denselben bleibt ein großer Spielplatz für die Barre oder das Heft des Schiffsruders, welches Seilen geht, die auf dem Quarterdeck vermittelst eines gro-Rades regiert werden. Vor dem Besanmast steht, hier und die große Tafel, an welcher die vorgebachten Officiere speisfest auf's Verdeck genagelt, welches zur See mit allen Tischgeschien. Uebrigens steht man in diesem Theil des Schiffs ganz aufrecht und sieht nie anders, als bei brennenden Licht-

tern, außer, wenn das Wetter es erlaubt, zwei große Schiebscharten im Hintertheil zu öffnen. Die Officers-Kajüten haben zwar ganz kleine Fensterchen; doch dürfen sie, so lange das Schiff in See ist, nie geöffnet werden, weil die Wellen fast unaufhörlich drüber gehen. Der Constabel, der Schreiber, die Unterwundärzte, die Steuermannsgehilfen und die Seecabotten wohnen zu vier oder fünf beisammen, auf eben diesem zweiten Deck, in Verschlägen von Segeltuch, in den vier Ecken des übrigen Raumes, der außerdem für die Ankertaue und für die gemeinen Leute bestimmt ist, und sein Licht nur von oben, durch die Luken erhält, durch welche man ein- und aussteigt. Ganz im Vordertheil des Schiffs, unter der Küche, sind des Bootsmanns Vorrathskammern befindlich. Allein der große Vorrath aller Art liegt unter diesem zweiten Boden durchs ganze Schiff vertheilt; doch finden sich auch hier noch allerlei Abtheilungen und Verschläge, welche theils die Unordnung verhüten, die bei der Menge der Fässer zuweilen doch unvermeidlich ist, theils auch gewisse Vorrathsartikel vor Gefahr und vor Veruntreuung sichern. So gibt es eine eigene Brodkammer, eine Segelkammer, eine Kleiderkammer, eine Brannntweinkammer und eine Pulverkammer.

Ohne viel darauf zu sehen, daß das Schiff schnell wie eine Courierfregatte segeln möchte, hielt es Cook gleichwohl für nöthig, daß es wenigstens so gut fortkäme, als es der Bau desselben erlaubte und, was weit wichtiger war, daß es gut am Winde läge, sich schnell und ohne abzutreiben umlegen ließe\*), und nicht heftiger von einer Seite zur andern rollte, als die unvermeidliche Gewalt der Wellen es mit sich brächte. Seinem Auge entgingen aber auch die Ursachen der etwa hier vorkommenden Fehler nicht, und seine Erfahrung wußte ihnen abzuheifen. Da

---

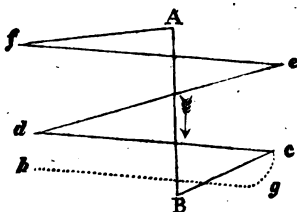
\*) Wenn man sich den Horizont in 32 gleichen Theilen denkt, so kann ein Schiff, welches gut am Winde liegt, vermöge einer schrägen Stellung der Segel, in einer Richtung fortgehen, die nur um sechs solcher Theile von der Gegend, woher der Wind kommt, entfernt ist; doch verliert es unvermerkt einen, ja manchmal wohl zwei solcher Theile, und geht also im Grunde nur  $\frac{1}{32}$  oder  $\frac{2}{32}$  vom Winde fort. Wenn man nun eine Strecke so fortsegelt ist, so kann man ebenfalls von der andern Seite des Punkts, woher der Wind kommt, demselben bis auf  $\frac{1}{32}$  nahe kommen, und indem man wechselsweise auf diesen Annäherungslinien fortgeht, sich auch einem Orte, der gerade gegen den Wind hinliegt,



Vertheilung des Gewichtes im Schiffe großen Einfluß auf Gang desselben hat, so mußten auf seinen Befehl verschiedene Veränderungen vorgenommen werden, wodurch bald am dertheil, bald nach hinten zu, auf dieser oder auf jener Seite, Schwere vermehrt oder vermindert ward; ein Geschäft, welches desto mehr Geschicklichkeit erfordert, je weniger dabei der allgemeine Plan der Ladung gestört werden darf, damit man jederzeit bequem zu demjenigen Vorrath gelangen könne, welcher täglichen Verbrauch unentbehrlich ist.

Ich habe das Auge des Seemannes erwähnt; und wer eist nicht leicht, in wie vielen entscheidenden Fällen auf sein Blick im Ocean, ebenso viel ankommt, als auf den Blick Befehlshabers im Felde, wo sich feindliche Heere begegnen? glückliche Bildung des Organs, welches die Lichtstrahlen faßt, ist zwar die Bedingung dieser göttlichen Sehkunst, aber ist sie selbst; denn wie viel sehende Augen gibt es nicht, die den Befehlern zu weiter nichts dienen, als sie auf ihren Tritten zu geleiten? Die Uebung von vielen Jahren kann sie vollkommenen, aber nicht hervorbringen; denn das Wesentliche der Gabe besteht in einem regen Beobachtungstrieb, der nach

rn. Diese Art der Annäherung heißt das Laviren. 3. B. Wenn A Punkt ist, wohin man will, B der Ort des Schiffs, und AB die



tung des Windes, so kann dennoch das Schiff von B nach A kommen, indem es nach c, d, e und f lavirt. In diesen Punkten muß es gehen, das heißt, man läßt den Schiffsnabel gegen den Wind gehen, wieder auf der andern Seite, so viel als nöthig ist, vom Winde ablenken, während daß die Segel anders gestellt werden, um den Wind von andern Seite aufzufangen. Ein Schiff, welches sich nicht gut umlenken läßt, verliert wieder während des Umlegens, weil es von c bis g abtreibt, und kann also natürlich, anstatt nach d zu kommen, nur h gehen. Stürme, Windstöße, Strömungen, Ebbe und Fluth, hohe u. dergl. machen Ausnahmen von der allgemeinen Regel.

Vielfältigung der sinnlichen Eindrücke strebt, um dadurch schnell und sicher zu richtigen Urtheilen und zum vollkommenen Gebrauch der Sinne zu gelangen. Woher konnte es anders kommen, daß Cook, wie ich unzähligemal gesehen habe, wenn er aus's Verdeck gestiegen war, gleich auf den ersten Blick dem Walde von Seilen und Stricken, die einander in der Höhe durchkreuzen, eine oder die andere Leine gewahr wurde die weder zu stark oder nicht genugsam angezogen, den schärfsten Gang des Schiffs verhinderte; da doch der wachthabende Officier ein Seemann von Erfahrung, schon mehre Stunden lang unterwegs, hergesehen, und diesen Fehler nicht entdeckt hatte? Woran lag es sonst, daß so oft man Entfernungen vom Lande, Höhen der Berge und Felsen, und ähnliche Gegenstände nach dem Aussehen beurtheilen wollte, Cook allemal der Wahrheit am nächsten rathete und daß sein Augenmaß nicht täuschte, wenn es darauf ankam, den engen Eingang eines Hafens zu treffen, oder gar, wie in Huahine, gegen den Wind hinein zu laviren? — Ich fürchte nicht, daß man diese einzelnen Züge, die so ganz das Gepräge des großen Seemanns tragen, hier am unrichtigen Orte finden wird. Einst, wenn die Zeit wieder zerstreuet haben wird, wenn wir jetzt mit so vieler Emsigkeit sammeln, wird der gelehrte Antiquar Cook's wahre Größe an den Bruchstücken erkennen, wenn er einzeln aus dem Schutt hervorzieht. Wissen doch einsichtsvolle, volle Zergliederer aus einem Zahn oder einem Knochen, den man im innern Nordamerika an den Ufern des Ohioflusses fand, die Größe jenes unbekannten Thieres zu berechnen, dessen Geschlecht schon längst erloschen ist; und erkennt man nicht an einem Fingerring von Riesenstärke, den Sohn Jupiters und der Alkmene? Was sollte man nicht auch den Genius des Entdeckers an seinen durchdringenden Scharfblick erkennen? Doch wir müssen ihn noch ferner in jenen Anordnungen betrachten, wodurch er sich einen glücklichen Ausgang seiner Entdeckungsfahrten versicherte.

Unter den Gegenständen seiner Vorforge stehen seine Gefährten oben an. Menschen sind die stärksten Triebfedern, die der größere Mensch in Bewegung setzt, und die Werkzeuge, wodurch er alles vollbringt. Von ihrer Auswahl und ihrer Erhaltung hängt also der Erfolg seiner Unternehmungen ab. Cook wählte zu seinen langwierigen Entdeckungstreisen vor allen den Matrosen, der sich ihm durch Geschicklichkeit in allen Geschäften seines Dienstes, durch seinen abgehärteten, gesunden Körper und

in blühendes Alter empfahl. Der Mann mit Erfahrung und ruhmreichem Haare konnte bei ihm auf ein gewisses Zutrauen Ansehen machen, und die Stellen eines Quartiermeisters und Bootsmannsgehilfen erlangen, die zwar wenig oder nichts vor dem besten des gemeinen Matrosen voraushaben, aber gleichwohl ihre Einsicht und Ernst erfordern. Ein im Dienste grau geordener Seemann ist in der That nicht minder ehrwürdig, als der alte Krieger, und hat noch einen Kampf mehr, nämlich mit den Schrecknissen und Todesgefahren des furchtbarsten Elements, bestanden. Mit 45 solchen auserlesenen Matrosen, 18 Seesoldaten, und noch etwa zwölf subalternen Seeleuten, also mit 67 Mann, vollbrachte Cook seine größte und beschwerlichste Entdeckungsfahrt gegen den Südpol. Allein seine vorzügliche Stärke stand in der großen Anzahl brauchbarer Officiere, die er sich zu seinen Vorgesetzten ausgewirkt hatte. Ungeachtet sein Schiff nur 18 Kanonen führte, und folglich nach der gewöhnlichen Regel des Seebienstes nur Einen Lieutenant haben sollte, erhielt er aber drei, nebst drei Lootsengehilfen oder Steuermännern (masters mates); und anstatt zweier Seecabotten (midshipmen) hatte er sechs besolden, und noch mehrere unbesoldete mit sich genommen. Diese Einrichtung hatte bei der Ausführung seines neuen Reiseplans den wesentlichsten Nutzen. Es konnten nämlich, ohne das Schiff von Officiern zu entblößen, wenn es im offenen Meer lag, mehrere Parteien zu gleicher Zeit, jede unter Aufsicht eines Officiers, in verschiedenen Geschäften ausgesandt werden, so daß es blieben jederzeit noch einige unbeschäftigt, die ihre Erholungsstunden zu Lustpartien und Spaziergängen anwenden konnten. Allein der wichtigste Vortheil dieses neuen Verhältnisses der Officiere zu der übrigen Besatzung zeigte sich zur See, in einer gleichmäßigen Eintheilung der Wachen, die zugleich der Einsicht und der Menschlichkeit ihres Urhebers Ehre macht. Auf allen Kriegsschiffen sowohl, als auf Kriegsschiffen, ist das ganze Schiffssystem nur in zwei Hälften vertheilt, wovon stets eine auf dem Werk den Dienst versieht, indessen die andere ruht. Auf englischen Schiffen lösen sie einander siebenmal des Tages ab, so daß nämlich eine Hälfte der Mannschaft zehn, die andere aber 14 Stunden wacht. Noch beschwerlicher scheint die holländische Einrichtung, nach welcher in 24 Stunden nur fünfmal abgelöst wird, und wobei denn ein Theil der Mannschaft acht, der andere gar 16 Stunden im Tage arbeiten muß. Cook hingegen

theilte sein Schiffsvolk in drei gleiche Theile, deren jede unter einem Lieutenant, einem Steuermann und einigen Seecadeten stand. Dadurch gewann er erstlich, daß jedes Drittel nur den dritten Tag zwölf Stunden lang Dienste zu leisten hat, die beiden andern Tage aber nur sechs Stunden lang wach zweitens, daß die härteste Wache, von Mitternacht bis vier Morgens auch nur in drei Tagen wieder an denselben Mann kam, und endlich, daß die Zwischenräume der Ruhe mehrern doppelt so lange, als nach der gewöhnlichen Vertheilung ausfallen mußten, da man zwei Wachen hindurch verschont blieb. In diese Einrichtung war so reich an Vortheilen, daß die schwere Mitternachtswache allemal den Theil des Schiffsvolkes treffen mußte, der an demselben Tage nur überhaupt sechs Stunden lang diente. Wer von der Härte des Seebienstes einen Begriff hat, wird ohne weiteren Commentar einsehen können, nothwendig diese Schonung auf langen Reisen sei. Allein den Mitteländer fehlt dieser Begriff, den nur das Anschauen lebhaft erwecken kann. Wer malt ihm die täglichen Beschäftigungen des Schiffsvolkes, so treu versinnlicht, daß er selbst Urtheil fällen, und mit mir den ganzen Werth einer Einrichtung beherzigen könne, wodurch Cook einer so nützlichen Menscheklasse die Mühseligkeiten ihrer harten Lebensart erleichterte? Da hat die Schiffsglocke geläutet, oder vielmals angeschlagen, so tönt des Bootsmanns Pfeife durch den Matrosenraum, seine heisere Stimme ruft die Wache hinauf, um ihre Cam

\*) Der Tag des Seefahrers fängt um Mittag an. Von den sechs Wachen, deren jede ihren eigenen Namen führt, sind fünf vierstündig und die beiden andern zweistündig. Wenn ich die drei Abtheilungen Mannschaft mit A, B, C, bezeichne, wird man aus folgender Tabelle sehen können, wie oft die Wache an eine jede kommt:

A.	0	bis	4	Uhr	N.	M.	4	St.	Nachmittagswache.
B.	4	—	6	—	—	—	2	—	erste
C.	6	—	8	—	—	—	2	—	zweite
A.	8	—	12	—	—	—	4	—	erste Nachtwache.
B.	0	—	4	—	Morgens	4	—	—	Mittelwache.
C.	4	—	8	—	—	—	4	—	Morgenwache.
A.	8	—	12	—	—	—	4	—	Vormittagswache.

Augenscheinlich fängt also B den nächsten Tag, und C den dritten A hat also an beiden Tagen nur eine zweistündige und eine vierstündige Wache.

ren abzulösen. Beim zweiten Ruf muß alles auf den Weinen ein, und auf dem Verdeck, auf dem Vorder-Castell, und am Steuerruder ein jeder seinen angewiesenen Posten einnehmen. Der Ungeßüm zweier Elemente, die fast in unaufhörlicher Bewegung sind, dringt mit vereinten Kräften auf sie ein. Um sich warm zu erhalten, laufen sie beständig auf und ab, bis irgend ein Vorfall sie zur Arbeit ruft. Wendet der Wind seine Richtung, so werden die Segel nur anders gestellt; steigt aber seine Heftigkeit, so müssen sie theils eingerefft\*), theils völlig eingezogen werden. Der Anblick dieser gefährlichen Verrichtung ist schauerhaft, wenigstens für jeden der es nicht gewohnt ist, Menschen ihr Leben auf das Spiel setzen zu sehen. Sobald die untersten Zipfel des Segels vom Verdeck aus gelöst und aufgezo- gen werden, brausen die Winde darin, und schlagen es an Stänge und Mast, daß das ganze Schiff davon erbebt. Mit bewundernswürdiger Behendigkeit und nicht geringerem Muth e- klettern die Matrosen sogleich bis zur zweiten oder dritten Be- ängerung der Masten hinan. Dort hängen in starken Tau- en die Segelstangen oder Raaen quer über das Schiff; an ihren eiden Enden und in der Mitte befestigt, hängt ein schlotterndes eil, welches den Füßen des verwegenen Seemannes zum Ru- epunkt dient. Auf diesem Seil gehen sechs bis acht Matrosen urret und mit sichrem Tritt zu beiden Seiten bis an die äuße- ten Enden der Raa hinaus, trotz dem Winde, der das flat- ernde Segel gewaltsam hin und her schleudert, und das Seil unter ihren Füßen erschüttert, trotz der schwankenden Bewegung des Schiffs, welche in jener Höhe ohne Vergleich stärker gefühlt wird, als auf dem Verdecke. Man hat berechnet, und mit dem Sextanten gemessen, daß der Mast zuweilen, bei sehr hohler See, in einem Winkel von 38 Graden von der Perpendikular- linie abweicht. Ich habe zu gleicher Zeit das Ende der großen Raa sich in eine thürmende Welle tauchen sehen. Der Matrose am Ende einer Segelstange, die gegen 50 Fuß hoch am Maste hängt, wird sogleich mit jeder Welle alsdann durch einen Bo-

---

\*) Ein Segel einreffen, heißt einen Theil desselben über die Raa oder Segelstange wickeln und festbinden, damit es flacher werde. Während dieser Arbeit wird die Raa herabgelassen, und sobald eingerefft ist, zieht man sie wieder auf, und sie hängt alsdann nicht so hoch als zuvor am Maste. Man kann ein Marssegel zwei auch dreimal reffen.

gen von 50 bis 60 Fuß geschaukelt! Jetzt scheint er ins Meer hinabgeschleudert zu werden; jetzt wieder die Sterne zu berühren. Doch ohne sich diese gewaltsamen Bewegungen ansechten zu lassen, biegt er sich über die Segelstange, entreißt dem Winde das Segel, rollt es zusammen, bindet es fest, und vollendet diese gefährvolle Arbeit mit seinen Gehülfen in wenig Minuten. Seine einzige Sorge bei diesem, wie bei jedem andern Geschäfte, ist dahin gerichtet, daß es ihm keiner an Geschicklichkeit und Muth zuvorthun möge; denn dieser rühmliche Wettseifer liegt tief in seiner Seele, und ist die Folge eines gewissen gemeinschaftlichen Gefühls, welches diesem Stande eigen ist. Ihm muß es ädri- gens gleichgiltig sein, ob die Sonne ihm dazu leuchte, oder ob er sich, in der tiefsten Finsterniß der Nacht, bloß auf das Lasten seiner harten Hände verlassen darf. Selbst wenn der Sturm ein Segel zerrissen hat, und mit den Stücken alles zerpeitscht, scheut kein Matrose die Gefahr von einem solchen Schlag getroffen zu werden, und rettet was zu retten ist. Wenn in der Nähe Land vermuthet wird, sßt er mehre Stunden lang unweglich am höchsten Gipfel der Maststange, und blickt aus dieser einsamen, schwindlichmachenden Höhe wachsam umher. Er lächelt, wenn unerfahrene Landleute, oder junge Anfänger jeden heftigen Wind einen Sturm nennen, und ist ungern freigebig mit diesem Namen, so lange das Schiff noch mehr, als die unteren großen Segel führt. In offner See hat selbst ein Sturm nichts Schreckliches für ihn; was kann ihm Schaden, sobald alle Segel eingezogen sind, und das Schiff mit dem Schnabel gegen den Wind beigelegt, mit fest gebundenem Ruder, dem Drange der Wellen folgt? oder wenn man es, sicher daß kein Land in der Nähe sei, mit wenigen Segeln schnell vor dem Sturm hinfliehen läßt\*)? Nur alsdann wird der Sturm in der That furchtbar, wenn er das Schiff auf eine Küste fährt, wo kein Hafen dem Seefahrer Sicherheit verspricht, und die einzige Hoffnung dem Schiffsbruch zu entgehen, auf der Stärke der Segel beruht. Diese Gefahr trifft ihn indeß nur selten;

---

\*) Dies wird nur in der Voraussetzung gesagt, daß das Schiff dauerhaft gebaut sei, und gut auf dem Wasser schwimme. Wo dieses nicht der Fall ist, kann es, indem es die Welle auf der Seite empfängt, ganz umgeworfen, oder wenn sie von hinten hineinschlägt, zerschmettert werden, und in beiden Fällen bleibt keine Rettung übrig.

nstrennung und Unannehmlichkeiten hingegen, sind sein tägliches Loos. Der Posten am Steuerruder ist einer der beschwerlichsten; keiner hält es länger als eine Stunde dabei aus; und enn die See in hohen Wogen geht, oder der Wind heftig lürmt, müssen zwei Personen zugleich das Rad regieren, welches sonst für die Kräfte des einzelnen Mannes leicht zu machg wird, und ihn zuweilen so mit sich fortreißt, daß er in Lebensgefahr ist. Wenn das Schiff nahe am Winde geht, und ie See etwas ungestüm ist, so schlagen die Wellen oft hinein, und zwar hauptsächlich da, wo die Wache sich aufhält, die zueht, bis auf die Haut durchdringt, sich lachend über ihr Unglück röhlet. Diese Gleichmüthigkeit, die den Sinn für Freude nicht erschließt, ist ein Hauptzug in dem Charakter des Seemannes; und hat sie gleich oft den Anstrich eines kindischen Leichtsinnes, o grenzt sie doch zuweilen an die wahre Philosophie des Lebens, und ist auch, wie diese, das Resultat der Erfahrung und der Besundheit. Die schnellen Veränderungen der Witterung und es Windes, die man zur See so oft erfährt, tragen vieles dazu i, gegen alles Ungemach zu härten. In Sturm und Regen bt er der frohen Hoffnung, daß bald wieder milder Sonnenhein und guter Wind kommen werde. Allein, auch wenn die eit der Prüfung kommt, wo diese Hoffnung fehlt schlägt, ist is Beispiel des Befehlshabers und der Officiere hinreichend, um n Muth des getäuschten Seemannes aufrecht zu erhalten. Auf nen viermonatlichen Fahrten gegen den Südpol, wo das Schiffest fast täglich von Kälte und Nässe litt, wo das Eis an den segeln und Tauen die Hände verwundete, die es angreifen mußten, wo einmal über das andere die ganze Mannschaft aufrufen ward, um das Schiff aus einer dringenden Gefahr zu rten, wo das hin- und hersegeln zwischen Eismassen, denen an öfters ausweichen mußte, nebst vielem stürmischen Wetter, ollends alle Kräfte erschöpfte, wo endlich der Rebel die Sonne ist immer vor unsern Augen verbarg, und wie ein drückendes Gewicht auf unserm Geiste lag; — wenn da der Trübsinn des Engländer endlich überhand genommen hätte, fürwahr! man hätte Unrecht gehabt, sich darüber zu wundern. Doch dazu kam s nie. Ich habe unsere Leute schweigen sehen, wenn Monate ang das Verdeck, ihr Spielplatz und Erholungsort, ein unannehmlicher Aufenthalt für sie war; aber unverbroffen und thätig lieben sie immer, denn ihre Vorgesetzten erduldeten bei Tag und

bei Nacht mit ihnen die vielfältigen Beschwerden ihres Dienstes. Der Officier blieb, durchnäßt und starrend vor auf dem Verdeck, und verließ es nicht eher als seine ! und Cook selbst genoß keine andre Speise als der gemein mann. Eine Last wird leicht, und die Gefahr versch wenn man sie mit Andern theilt. Noch wirksamer war al feste Vertrauen des Volks auf die weise Führung seines L habers, und die Ehrfurcht, die man allgemein an Bo seine Talente und seinen Charakter hegte. Theils jene fre Enthaltbarkeit von allem ausschließenden Genuß, theils un Beispiele von seiner unermüdeten, väterlichen Sorge fi Wohl seiner Untergebenen, stärkten ihr Vertrauen auf il zu einem Grade von Enthusiasmus. Ein Fest, welches neu zu rechter Zeit erlaubte, ein stärkender Trank, den e theilen ließ, wenn die Witterung zu schneidend war, oder harte Arbeit die Leute ermattet hatte; ein Zug von Men keit, wenn er seine Zimmer aufopferte, um den Segel dort bequemer arbeiten zu lassen, und viele kleine Neben dieser Art, gewannen ihm das Herz der rauen, harten die selten so behandelt worden waren. Man darf dah Recht behaupten, daß seine Disciplin musterhaft war, un vielleicht um so viel mehr, da diejenigen Officiere, die a dern Kriegsschiffen unter Cook's Commando versetzt wurde gemeiniglich nicht strenge genug fanden. Wie rühmlich is dieser Tadel für Cook? Wie schön ist nicht dieser E eines großen Mannes, der auch im Matrosen die Mer ehrt, gegen jene Seedespoten, in deren Schule die Tadeln hatten, ihre Willkür für ihr höchstes Gesetz zu halten? auch nur der konnte am besten für den Matrosen fühle selbst auf den untersten Stufen des Seedienstes das eiserne ter solcher kleinen Tyrannen kennen und verabscheuen hatte. Cook strafte selten und ungern, nie ohne bringen sache und allemal mit Mäßigung. Er störte nie die u bige Freude seiner Mannschaft; vielmehr munterte er su auf, und gab ihnen Freiheit zum Spiele. So wie sie di rige Gegend des Südpols verließen, und in der Annä zum heißen Erdstrich den belebenden Einfluß einer wärmer und einer hellleuchtenden Sonne empfanden, kehrte ihre Munterkeit wieder zurück. Der Ueberfluß, der ihrer in L heit und den benachbarten Inseln wartete, und die A



ert mehr als einen Sinn, der jetzt so lange gefeiert hatte, zu ergnügen, verbreiteten oft einen Grad von Fröhlichkeit, der in entheuerliche Tänze und ausgelassene Possenspiele ausbrach. Die Nächte, die jetzt mild und warm zu werden anfangen, wurden im Mondenschein oder auch im Finstern angenehm verplauert, und das noch übrige Ungemach der Reise, welches gegen den Beschluß unseres Sommerzugs an sich immer unerträglicher arbeit, schien, eben weil es zu Ende ging, weit weniger als empföhlt zu werden. Man muß mit Cook gereiset sein, um recht lebhaft zu empfinden, daß ein schönes Klima wirklich mehr als die Hälfte alles Genusses, dessen der Mensch fähig ist, auslegt. Wenn man mit eignen Augen gesehen hat, wie es gleichsam magisch wirkt, daß Herzen, die vorhin in sich gekehrt und gegen jedermann verschlossen waren, sich für einander öffnen; wie es Eitelkeit und frohen Scherz erweckt; wie es einen ganzen rohen Haufen mit einem gemeinschaftlichen Geiste belebt: so kann man sich des Gedankens kaum erwehren, daß es dem Menschengeheleht in warmen Ländern zuerst gelingen mußte, den schönen und der Geselligkeit zu errichten, und zu jenem höchsten Genuß ihres Daseins hinaufzusteigen, der nur in der Freude Anderer zu finden ist.

Die Rückkehr in mildere Zonen, und die Annäherung gegen einen bequemen Erfrischungsort wirken aber nicht allein auf die Matrosen, auch die Officiere fühlen alsdann den Einfluß des wohlthätigen Gestirns, und den inneren Trieb sich mitzuthun, den die freudige Hoffnung ihnen einhaucht. Man würde sich in der That sehr irren, wenn man glaubte, daß eine Seeise, welche eine Anzahl Menschen in den engen Bezirk eines Schiffs zusammenbrängt, sie dadurch auch näher verbindet. Die Eigenheitlichkeit des Seelebens erzeugt vielmehr einen gewissen Grad von Ungefelligkeit. Die wirksamste Ursache dieser Vereinigung und Zurückhaltung ist ohne Zweifel die strenge Subordination. Mehr als fünf oder sechs Personen können, vermög derer Verhältnisse, nicht auf gleichen Fuß miteinander umgehen. Wie darf man, unter so Wenigen, auf den glücklichen Fall einer so Vertraulichkeit und Freundschaft einladenden Uebereinstimmung rechnen, die überall, in den volkreichsten Städten, wie in den entlegensten Dörfern, das seltenste Geschenk des Himmels ist? Selbst die gesellschaftliche Unterhaltung, — um auf jenen höhern Genuß des Herzens Verzicht zu thun, — wird durch

den engen Kreis, in welchem man sie suchen muß, gestört und eingeschränkt. Zwar sieht man oft im Anfang einer Reise, zumal unter jungen Leuten, jene ungeschliffene Familiarität entstehen, die entweder Unerfahrenheit und Leichtsinns, oder Mangel eines edlen Selbstgefühls verräth; doch eben diese betrüglische Grundlage macht, daß sie sehr vergänglich ist. Wie leichte elektrische Körper, ziehen sie sich, bis zum Augenblick der Berührung, heftig an, und stoßen einander dann nicht minder heftig zurück. Zu Schiffe fällt aber auch Alles weg, was in Städten den Umgang in vermischter Gesellschaft erträglich oder wünschenswerth macht. Es ist nicht genug, daß hier schlechterdings keine Auswahl und keine Abwechslung statt finden kann, denn diese Unbequemlichkeit empfindet man bisweilen auch zu Lande. Allein der stete Wechsel häuslicher und öffentlicher Begebenheiten, diese unerschöpfliche Quelle der gleichgültigen Gespräche, womit gewöhnliche Menschen die Leere ihrer Erholungsstunden ausfüllen, ist für den Seemann verloren, sobald er der Küste den Rücken kehrt. Wenige Wochen erschöpfen den kleinen Vorrath von eigenen Abentheuern, Anekdoten und lustigen oder witzigen Einfällen, die jeder vorzubringen weiß, und deren zweite, dritte Wiederholung man nur noch eben ohne Gähnen hört. Sobald ein jeder alle diese Erzählungen auswendig weiß, verstummt die Tischgesellschaft, oder man hört wenigstens nichts, als einige Alltagsbetrachtungen über Wind und Wetter. Was die gesellschaftlichen Verhältnisse der Seefahrer noch unanmuthiger macht, ist die unvermeidliche Nothwendigkeit eines gemeinschaftlichen Aufenthaltes. Es gibt einen bestimmten Gesichtspunkt selbst für wahre Größe. Sowie man dem Meisterstück eines Phidias nicht zu nahe treten kann, ohne den Eindruck des Ganzen zu schwächen, und sich mit einem anscheinenden Mißverhältniß zu täuschen; so muß man oft den Helben aus einer gewissen Entfernung betrachten, um nicht die Schwächen der Menschheit an ihm gewahr zu werden. Je tiefer man nun vom Helben zum gewöhnlichen Menschen hinabsteigt, desto eltelhafter ist der Anblick seiner dem Auge zu nahe gerückten Gestalt. Bei dem lebhaftesten Sinn für gefellige Freuden, würden dennoch die meisten in unzähligen Fällen ihnen weit lieber entsagen, als die Bedingung eingehen, mit denselben Personen, deren Umgang ihnen von Zeit zu Zeit die angenehmste Unterhaltung gewährt, immer fort in einem Hause zu wohnen, und in demselben Zimmer zu schlafen. Man

Er sich, um dieses Bild zu vollenden, die engen Behältnisse, die sich vorhin beschrieb; die tausend kleinen Bequemlichkeiten, die die Städtebewohner zu Bedürfnissen geworden sind, und die zur See entbehren muß; endlich die Sitten mancher Seefahrer, und die Unmöglichkeit einander zu vermeiden, ohne sich anzuschließen, oder in die Hangmatte \*) zu werfen; so hat man den Schlüssel zu jener so oft an Seefahrern bemerkten Ungeläufigkeit der Zunge, und zu ihrer mürrischen Verslossenheit. Man begreift aber auch, wie selbst ein edler junger Mann, vom äftesten Charakter, Zeit gewinnen konnte, während Cooks Reise die Tafeln zum astronomischen Kalender auf zwei Tage zu berechnen \*\*).

Wenn jene Stille unterbrochen wird, so geschieht es meistens durch das entgegengesetzte Extrem einer lärmenden und unruhigen Fröhlichkeit, wozu die feierliche Begehung gewisser Feste den nächsten Anlaß gibt, weil sie die verschiedenen Klassen der Officiere in größere Gesellschaften vereinigt. Das Weibefest und zuweilen auch des Königs Geburtsfest waren solch Tage. Cook bewirthete dann 12 bis 14 Officiere, und ein Lieutenant machte die Honneurs einer zweiten Tafel, zu welcher die Unterofficiere des Schiffs gezogen wurden. Auch der gemeine Matrose ward bei dieser Gelegenheit nicht versäumt; und die doppelte Portionen seines Branntweins ihm nicht Genüge thuen, so wußte er mit einem Vorrath, den er seinem Munde ganze Monate lang vorher entzogen hatte, das Fest nach altem

\*) Ein Stück Segeltuch, sechs bis sieben Fuß lang, vier bis fünf Fuß breit, an den kurzen Seiten mit weiten Schnürlöchern, durch die jeder Seite ein Tau gezogen wird, in welches ein Hafen eingebunden ist, um sie damit an zwei Seiten in kleine, an den Verdecksbalken ähnliche Löcher einzuhängen. Dieser Beutel ist das Bett des Seemanns, und schnürt sich um Kopf und Leib sehr enge zusammen, weshalb man ihn vermittelt eines kurzen Stocks, oder eines halbmondbförmigen Rahms, oben und unten auseinander spannt. Die Officiere schlafen gewöhnlich in viereckigen leinenen Kasten, worin ein Rahm mit Gurten ist, der aber wie jener Beutel aufgehängt wird. Jenes ist die gewöhnliche Hangmatte; dies heißt bei Engländern und Holländern Cot. S. v. Müller's vortreffliche Zufüge zu der Abhandlung von Schiffen im and. Magazin.

\*\*) Dies that Capitain Clerke, der damals Steuermann oder Zootschiff war., S. J. R. Forster's Geschichte der Entdeckungen und Fahrten im Norden. S. 467.

J. Forster's Schriften. V.

Brauche zu begehnen und die Gefahren der Reise, ja die Welt und sich selbst, zu vergessen. Consequenter, wenn nicht weiser, als seine Vorgesetzten, die sich zum Theil rauschenden Ausschweifung schämten, hatte er sich im Voraus darauf gefreut, und noch lange nachher blieb ihm die Erinnerung daran eine Lösung zur Freude. Offen für alle Eindrücke des gegenwärtigen Augenblicks, kennt er die Qual des Kerkers nicht; und mitten unter 70 bis 80 Menschen seines Gefolges fühlt er weder die Einschränkung, noch den Mangel an Gesellschaft, der seinem Officiere so lästig fällt. Der gesündliche Genuß ist der Sold, um welchen er mit unübertroffener Anstrengung und desto hartnäckigerem Beharren die gewisser er überzeugt ist, daß ihm dieser Lohn nach Wochen, höchstens Monaten, nicht entgehen kann. Sein ganzes Leben, ein unaufhörlicher Wechsel von mühseligen Schickungen zum üppigen Aufenthalt des Hafens, bürgt ihm die Wahrheit des Satzes, daß er jede Freude, wofür er sich mit Arbeit erkaufen kann; und dieser Schluß, der Kühnheit seiner Vernunft, haftet fest in seiner Seele. Wir können das Loos der Menschheit beklagen, die es zufrieden sein muß diesen unwürdigen Preis ihre Kräfte zu verschwenden; wir müssen den wackern Kämpfer ehren, der ihn erarbeitet, nur den Müßiggänger verachten, der Lusternheit ohne Thätigkeit, und schamlos genießt, was er nie erwerben kann. Erhaben und geistig aber auch der Genuß immer sei, den die Stelle dieses thierischen setzen, und unseres Erringens achten mögen; so besteht dennoch die vollkommenste Art des Daseins, nach den ewigen Gesetzen der Natur, wechseltwisch Sammeln und Zerstreuen unserer Kräfte. Nur die Zwischräume der Ruhe und Labung erquickten und stärken den erten Arbeiter zum Kampfe mit neuen Beschwerden; und vorrichtigen Verhältniß zwischen Handlung und Erholung hängt gar die Dauer unseres Lebens ab. Je härter die Anstrengung war, desto süßer ist der darauf folgende Genuß, und wir können hinzusetzen, daß er desto unentbehrlicher sei, je sicherer darauf gerechnet hat. Die Erfahrung lehrt unabweisbar, daß die Menschheit unter einer unerträglichen Bürde vollständig erliegt, oder sie mit gerechtem Unwillen abschüttelt. Im erstern Falle wird die menschliche Natur bis in ihre Grunderschütterung, die wenigen Tage des Lebens werden noch

organische Kraft wird unwiederbringlich geschwächt; ihr Ge-  
 heit verliert sein göttliches Ebenmaß, und erlangt nie seine volle  
 heit und Stärke. Man sehe fünf elende Negerklaven, oder  
 so viel noch unglücklichere nordische Leibeigene, eingeschrumpft,  
 flaffig und kraftlos, mit Mühe eine Last bewegen, die ein  
 atischer oder Engländer im vollen Genuß seiner Kräfte rüstig  
 zu trägt! Wo hingegen der Unterdrückte noch nicht gänzlich  
 kräftet ist, da kann ein Funke des Selbstgefühls noch Junder  
 ihm finden, und eine Flamme erwecken, die seinen Tyrannen  
 ehrt. Selbst ein vortrefflicher Probus ward das Opfer seiner  
 ammen Legionen, als er die Austrocknung der Sirmischen  
 ruppe, an einem brennenden Sommertage, mit unmenschlicher  
 e betrieb \*).

Wenn man die Lebensart der Seefahrer in obiger Rück-  
 sicht betrachtet; so scheint sie mit einer dauerhaften Gesundheit  
 einem ziemlich hohen Alter wohl bestehen zu können. Noch  
 je; wenn die Zeitpunkte der Erfrischung nur nicht zu weit  
 einander entfernt sind; wenn man den Krankheiten vorbeu-  
 kann, welche von der harten Schiffskost und dem ungesun-  
 Aufenthalt im Schiffsraume bei der geringsten Vernachlässi-  
 gung so leicht entstehen, so würden vielleicht Entdeckungsreisen  
 allen andern zur Erhaltung der Mannschaft die zweckmäßig-  
 ste sein, weil man von den minder gesitteten Völkern des Süd-  
 es jene starken Getränke nicht erhält, deren Mißbrauch in  
 opäischen Besigungen für den Seemann so nachtheilige Fol-  
 gen hat. Selbst die Ausschweifungen, denen er sich in den Ar-  
 en einer Venus Pandemos so gern überläßt, lassen dort nicht  
 tödtlichen Stachel zurück, den das Verderbniß großer Städte  
 furchtbar macht. Das Gift der Seuche ist dort, wegen der  
 keren Ausdünstung, und der gesunden Pflanzenspeise weniger  
 anderwärts gefährlich.

Cook wußte aber nicht nur zwischen der Dauer seiner Ent-  
 tungszüge und den Kräften seiner Untergebenen ein richtiges  
 thältniß zu beobachten; sondern er sorgte auch, wie ich schon  
 eigt habe, durch eine bessere Eintheilung der Wachen dafür,  
 die täglichen Zwischenräume der Ruhe länger als die Arbeits-  
 nden wahrten. Ungeachtet jedesmal nur 25 Mann aufzogen,  
 ren sie gleichwohl hinreichend, alle gewöhnlichen Verrichtungen

\*) Hist. Ang. Script. p. 241.

des Tages zu bestreiten. Früh Morgens bei Sonnenaufgang wuschen sie das Verdeck, theils der Reinlichkeit wegen, theils um die gar zu heftige Austrocknung im heißen Erdstrich, und das daraus erfolgende Leckwerden zu verhüten. Um acht Uhr ging, wenn nichts Außerordentliches vorkam, die ganze Wache, bis auf einen Quartiermeister und einen Mann am Steuerruder, zum Frühstück, welches aus Weizengröße bestand. Der Vormittag ging insgemein damit hin, daß Fässer mit Lebensmitteln zum Verbrauch aus dem Schiffsraum hervorgezogen, und lebige an ihre Stelle hinuntergeschickt wurden. Zwischen 11 und 12 Uhr kam der Schiffschreiber auf das Verdeck, um jeder Camerabschaft ihre tägliche Portion Branntwein, und zwar, damit sie keine verkehrte Wirkung in den Köpfen hervorbringen möchte, bereits mit Wasser gehörig verdünnt, zuzutheilen. Außerdem aber war es Jedermann erlaubt, aus einer offenen Tonne auf dem Verdeck so viel Wasser als er wollte, zu trinken, doch ohne einen Tropfen zu einem andern Gebrauch mit sich forttragen zu dürfen. Durch diese vortreffliche Einrichtung sorgte Cook zu gleicher Zeit für die Gesundheit seiner Leute, und verhinderte die Verschwendung eines so nothwendigen Vorraths. Sobald die Polhöhe oder die Uhr die Mittagstunde bestimmt hatte, war das Geläute der Schiffsglocke ein Signal, das Mittagessen aus der Küche zu holen. Die ganze Mannschaft ist gewöhnlich in kleine Tischgesellschaften oder Camerabschaften (messes) von drei oder vier Personen abgetheilt, wovon einer wöchentlich das Amt übernimmt, die Portionen Essen und Trinken für seine Tischgenossen in Empfang zu nehmen. Daher sind auch die Stücke Fleisch schon so zugeschnitten, daß die Größe derselben der Anzahl der Personen in jeder Camerabschaft angemessen ist. An den vier Fleischtagen wird, außer der gewöhnlichen Erbsensuppe, worin Löffelchen von eingekochter Fleischbrühe zerlassen werden, um sie nahrhafter zu machen, gepökeltes Rind- und Schweinefleisch mit Sauerkraut gegeben. Mit diesen wechseln die Banianentage, denen der Matrose, mit Anspielung auf die Enthaltbarkeit der Indier von allem Fleische, diesen Namen gibt, weil auch er alsdann, anstatt des Fleisches, nur einen harten Klotz von Mehl bekommt. Der jedesmalige Wirth (caterer) einer jeden Camerabschaft, hat, so lange seine Wache dauert, ein mühsames Amt, denn er muß dafür sorgen, daß seine Tischgenossen ein gutes Stück Fleisch bekommen, und daß

en überhaupt an ihren Portionen nichts abgehe. Ein altes  
 kommen gibt jeder Tischgesellschaft das Recht, die Nachlässig-  
 ihres Wirths zuerst mit Schmälerei seines eigenen Antheils,  
 n aber auch mit dem Tagel, als dem Werkzeuge der sum-  
 tischen Justiz des Schiffraums, zu ahnden. Da es nun  
 unvermeidlich ist, daß nicht von Zeit zu Zeit ein gar zu  
 es Stück in der Tonne sein sollte, welches irgend einem zu  
 al werden muß, so ergötzt sich das Volk ziemlich oft an dem  
 hauspiel einer solchen scherzhaften Execution. Während des  
 tagemahls bleiben wieder nur die Officiere, nebst ein paar  
 ten am Steuerruder, auf dem Verdeck. Der Nachmittag ist  
 einiglich frei von Nebenarbeiten; am Abend wird das Wa-  
 n des Verdecks wiederholt, und gegen acht Uhr verzehrt der  
 trose sein frugales Abendbrod, welches mehrentheils aus blo-  
 Schiffszwieback, und dem Ueberreste der Mittagsmahlzeit  
 ht. Die nächtlichen Wachen bringen ihre Zeit mit Gehen  
 um sich munter zu erhalten. Zu Schiffe wird aber über-  
 pt viel gegangen. Außer den gesetzten Zeiten, die Jedermann,  
 n die Reihe ihn trifft, auf dem Verdecke zubringen muß,  
 mt sowohl der Capitain als die meisten Officiere täglich ein  
 mal herauf, um sich ein paar Stunden lang eine Bewe-  
 g zu machen. Unzähligemal habe ich mich auf dem Quar-  
 deck, welches höchstens 24 Schritt lang ist, mit 12 bis 14  
 sonen befunden, die paarweise hintereinander auf und ab spa-  
 ten, so, daß wir jedesmal beim 12. oder 15. Schritt um-  
 en mußten. Die Bewegung des Schiffs, welches theils von  
 r Seite zur andern rollt, theils mit dem Vordertheil bald sinkt,  
 steigt, macht einen eignen Gang nothwendig; man muß  
 nlich, um sicher zu treten, mit gebogenem Knie und ziemlich  
 it auseinander gesetzten Füßen, sich wechselsweise auf einem  
 dem andern Beine wiegen, und gleichsam wie die Enten  
 herwatscheln. Achten Seefahrern wird dieser Gang so sehr  
 Gewohnheit, daß sie ihn auch zu Lande nicht ablegen kön-  
 n, wo er ihnen ein linkes Ansehen gibt, weil die Erde nicht  
 er ihren Tritten ausweicht, wie das Schiff. Die heftigen  
 wegungen, welche die See dem Schiffe mittheilt, machen in  
 That eine Menge kleiner Vorkkehrungen nöthig, wovon man  
 Lande keinen Begriff haben kann. Alles Bewegliche muß  
 stigt werden; alle Gläser und Flaschen nebst Theetöpfen und  
 ften werden in Breter mit Einschnitten gehängt. Selbst die

Tischgesellschaft in der Kajüte bindet man auf ihren Stühlen fest an den Tisch, und wenn die Suppe gegessen wird, hält jeder den Teller frei in der Luft, und balancirt unaufhörlich damit, um das Ueberfließen zu verhüten. Alle diese Fertigkeiten erwirbt man sich indeß in kurzer Zeit, ja man lernt sogar bei dem gewaltsamsten Schwanken des Schiffs, schreiben, zeichnen, und sich rasiren. Nur das Loben eines Sturmes, wobei die Wogen sich wie Berge thürmen, kann diese Beschäftigungen unterbrechen, und die Spaziergänger vom Verdecke verschrecken.

Außer dieser Unannehmlichkeit legt das ungefühme Wetter dem Matrosen auch eine neue Last auf, weil es öfters die vereinigten Kräfte der gesammten Mannschaft erfordert. Wenn Segel eingereßt oder ganz eingezogen werden; wenn man das Schiff im Sturm umlegen, oder sonst ein Manöuvre vornehmen will, welches eine schnelle und geschickte Ausführung erfordert, so muß Jedermann (all bands), es sei bei Tage oder bei Nacht, heraufkommen und Hand anlegen. Ist die Lage des Schiffs im mindesten gefährlich, so ruft man auch alle Officiere herbei, und der Befehlshaber ist gemeiniglich der erste, der in solchen Fällen auf das Verdeck kommt, da ohne seinen ausdrücklichen Befehl, es sei denn im Fall einer plötzlichen und dringenden Gefahr, Niemand das Schiff umlegen lassen, oder die Richtung, in welcher es fortgeht, ändern darf. In offener See weiß man indeß wenig von solchen überraschenden Ereignissen. Nur am Lande, nur an diesem Ziele, dem der müde Seemann zu legt so sehnsuchtsvoll entgegenfieht, lauert die Gefahr im Hinterhalte; hier muß er oft mit vielen durchwachten Nächten, und mit Erdulung des härtesten Ungemachs, die Entdeckungen des Hafens erringen.

In einer Gegend, wo Cook Land vermuthete, ließ er die Schiffe, wenn deren zwei zugleich unter seinem Befehl standen, drei bis vier Seemeilen weit auseinander segeln, um ein desto größeres Feld übersehen zu können, und wo möglich keine Entdeckung zu verfehlen. Grenzten seine Vermuthungen an Gewisheit, oder befand er sich wirklich in der Nähe von bekannten Inseln, so ließ er des Nachtes ab und zu laviren, um nicht an der Stelle zu kommen, die er am Abend untersucht hatte. In Fällen aber, wo ihm viel daran gelegen war, keine Zeit zu verlieren, und so früh als möglich einen bestimmten Ort zu erreichen, mußte ein Officier die ganze Nacht hindurch in einem



nige Meilen weit voraussegeln, und falls er Land durch Raketen oder andere Feuerwerke Nachricht davon Ich wage es nicht, die Regungen zu beschreiben, die der Anblick des Landes nach einer langwierigen Schiffs-jahne Ausnahme bei jedem Seefahrer erweckt. Sobald der Mastkorb Land! ruft, steigen die Neugierigsten hinauf; sobald es aber vom Verdeck gesehen werden kann, ermannt man sich mehr unten im Raume; selbst Kranke kriechen hervor, und ich mußte mich sehr irren, oder es ist nicht hier allein, die sie so unaufhaltsam antreibt, das Land mit Augen zu sehen. Es liegt in der That schon etwas Erregendes in diesem bloßen Anblick, etwas, das den Hunger des Verlangens stillt. Das Auge ruhet und und dieser Genuß ist Labung für den ganzen Menschen, den Umfang des Einflusses, den selbst die strengsten Geisteskräfte auf den Körper zugestehen. Je näher man kommt, desto lebhafter wird das Interesse, durch die Umstände, die man allmählig deutlicher unterscheidet. Als diese Annäherung bringt den Seemann oft in große Verlegenheit. An einer unbekannten Küste muß er verborgener und Untiefen gewärtig sein, wogegen ihn nur die Aufmerksamkeit und Wachsamkeit schützen kann; und selbst in bekannten Gegenden, ist nur eine Windstille nöthig, um dem Schiffe dem Schwanke des Oceans preis zu geben, und in die gefährlichste Gefahr zu bringen, an die Küste getrieben zu werden. Diese Schwierigkeiten, die mit jeder Entdeckung des Neuen verbunden sind, schrecken insgemein den Befehlshaber einer Entdeckungsreise von der genauen Untersuchung der neuen Welt ab. Sie fordern gerade die Mischung von Erfahrung und Mut, die Cook besaß, wenn man sich über sie wundert. Die Tagebücher seiner Reisen sind aber auch mit Anekdoten ausgefüllt, wo ihn der Eifer für die Erdkunde in die gefährlichsten Lagen gebracht, und seine Schiffe mehr als auf Riffe oder Klippen getrieben hat. Ich erinnere mich der Reise, wo ich ihn begleitete, daß wir uns wenigstens einmal wegen einer Windstille in der größten Gefahr bei der Küste zu scheitern; nämlich bei Otaheiti, an der freundschaftlichen Eilande, zweimal unter den Inseln, und zweimal an der Küste von Neucaledonien. Otaheiti kamen wir wirklich auf den Felsen zu sitzen, und

es war ein Glück für uns, daß wir auf einem Korallenriff, welches sonst gegen die Seeseite hin steil wie eine Mauer in den Abgrund geht, einen Absatz fanden, wo ein Anker in der Tiefe von etlichen 70 Klaftern liegen konnte. In diesem Augenblick der allgemeinen Noth griff jeder, ohne Unterschied des Ranges oder der Beschäftigung, die ihm sonst zukam, zur Arbeit, um das Schiff vom Felsen hinab in tieferes Wasser zu winden. Wundärzte, Sternkundige, Naturforscher, Zeichner, lauter Leute, die sonst mit der Schiffsarbeit nichts zu thun haben, zeigten an der Ankerwinde bei einer Hitze von mehr als 30 Grad.

Die Ankunft im Hafen macht den Arbeiten des Schiffvolks nicht allemal ein Ende; im Gegentheil finden sich alsdann eine Menge Verrichtungen, welche die anhaltendste Anstrengung erfordern, und wobei zuweilen viel zu wagen ist. Die unvermeidliche Nothwendigkeit, gewisse Vorräthe, wie z. B. Holz und Wasser, zu ergänzen, und das bei mißlichen Gesundheitsumständen oft nicht minder dringende Bedürfniß frischer Lebensmittel, sind zwar an sich hinlängliche Bewegungsgründe, einen Hafen zu suchen; allein so wichtig sie immer sein mochten, und so ernstlich Cook zu allen Zeiten darauf sann, seine Mannschaft gesund und muthig zu erhalten, so vergaß er doch nie den Zweck seiner Reise über die Mittel zur Erlangung desselben, und hütete sich, diese Mittel je als Zweck anzusehen. Das Entdeckungsgeschäft blieb also auch alsdann noch sein Hauptaugenmerk, wenn er am Lande Erfrischungen suchen mußte. Wo seine Vorgänger, oder er selbst, bei einem früheren Besuch, im Fache der Geographie nichts nachzuholen übrig gelassen hatten, wie z. B. in den Societätsinseln, da verweilte er nicht länger, als es die Erholung des Schiffvolks unumgänglich erforderte. Wie eifrig er es sich aber angelegen sein ließ, während dieses Aufenthaltes, von der innern Beschaffenheit des Landes nähere Nachricht einzusammeln, und mit dem Nationalcharakter der Einwohner vertrauter zu werden, davon gibt insbesondere das Tagebuch seiner letzten Reise den lebendsten Beweis. Nachdem Wallis und Bougainville, jeder ungefähr drei Wochen, Cook aber in der *Endeavour*, wegen des Durchgangs der Venus, volle drei Monate, und auf seiner zweiten Reise zu zwei verschiedenen Jahreszeiten über 14 Tage in D=Laheiti zugebracht hatte, hielt er noch auf der dritten Reise die wichtige Nachlese von den dortigen Sitten, Gebräuchen und Religionsbegriffen, die seine letz-

ten Aufsfäge so lehrreich und unterhaltend macht. In der That ist es offenbar, daß so vieler wiederholten Besuche ungeachtet, unsere Kenntniß von jener Insel noch sehr unvollkommen sein müsse, und daß es auch schlechterdings unmöglich sei, auf Entdeckungstreisen, die einen bestimmten Zweck haben, den ganzen Umfang aller Verhältnisse eines jeden neuentdeckten Landes zu erschöpfen. Ohne hier auf ein Beispiel zu verweisen, welches uns nahe liegt; ohne zu erinnern, daß es die Beobachtung vieler Jahre und unzählige Hülfsmittel erfordert, um, ich will nicht sagen, einen vollständigen Begriff von unsern Ländern zu erlangen, sondern nur von einzelnen Gegenständen, wie Verfassung, Rechtspflege, Religion, Wissenschaft und Kunst eines europäischen Staates, genaue Nachrichten zu sammeln; muß es Jedem auffallen, daß Unbekanntschaft mit der Sprache jener Völkerschaften in den meisten Fällen dem Forscher ein unübersteigliches Hinderniß in den Weg legt. Dem Reisenden bleibt unter diesen Umständen weiter nichts übrig, als aufmerksam zu beobachten, und das Gesehene treu zu erzählen. Alles was außer seinem Gesichtspunkte liegt, ist so gut, als ob es noch nicht existirte; wenigstens sind alle Nachrichten, die man aus dem Munde der Eingebornen erfährt, bei der Unvollkommenheit unserer Sprachkenntniß, mehr oder weniger schwankend und unzuverlässig, je mehr Beziehung sie auf abstrakte Begriffe oder auf Gegenstände der Einbildungskraft und Logik haben. Die ozeanische Götterlehre und Kosmogonie bleiben daher noch immer doppelt verschleiert, einmal durch ihre eigenthümliche Ungereimtheit, und dann durch unsere fehlerhafte Auslegung. Doch diese Schwierigkeit beiseite, wie viele Handlungen und Begebenheiten, welche die Hauptzüge zum Nationalgemälde liefern, können nicht statt finden, ohne daß sie sich gerade während des kurzen Aufenthalts des Entdeckers ereignen? Cook war viermal in Ozeanien gewesen, und dennoch sah er erst das letztemal ein Menschenopfer, diesen so äußerst merkwürdigen Zug von der Grausamkeit des Aberglaubens bei einem übrigens sanftmüthigen Volke. Eben so verhält es sich mit allen andern Gegenständen des Nachforschens. Wenn man eine weit ausgebreitete Küste, oder eine Insel von beträchtlichem Umfange beschifft, so schränken sich alle Untersuchungen auf die wenigen Anlandungspunkte ein; außer ihnen bleibt Alles, und hauptsächlich das Innere des Landes

unerforscht. Wie läßt es sich auch denken, daß man in einigen Tagen, oder wenn es hoch kommt in einigen Wochen, alle Produkte, selbst nur jener kleinen Bezirke einsammeln könne, da jede Jahreszeit und fast jeder Monat, seine besondern Blüten und Früchte trägt, da Thiere, Vögel und Fische zu gewissen Zeiten ihre Wohnplätze verändern, und Insekten während ihrer verschiedenen Verwandlungsepochen oftmals von der Oberfläche der Erde verschwinden? Allein der Entdecker soll ja nicht Topograph sein; er hängt von seinem Reiseplan ab, und sucht sein Verdienst in einer weisen Eintheilung und Benützung seiner Zeit, so, daß er zugleich seinen Hauptendzweck, die Entdeckung neuer Länder, und die wichtige Nebenabsicht ihrer genaueren Untersuchung, nach Möglichkeit erreicht.

Insofern das Entdeckungsgeschäft von Umständen abhängt, die sich nicht vorhersehen lassen, ist es fast unmöglich, den Erfolg bei jeder neuen Veranlassung vorauszubestimmen. Stürme, widrige Winde, Windstillen, die Annäherung einer Jahreszeit, die den Entdecker nach andern Meeresgegenden hinaruft, der Wassermangel des neuen Landes oder dessen Unfruchtbarkeit, welche ihm die nöthigsten Erfrischungen und Schiffsbedürfnisse verweigert, die Unsicherheit einer offenen Rhebe, die Schwierigkeit und Gefahr des Anlandens, die Wildheit und Feindseligkeit der Eingebornen, — alles dies sind Einschränkungen, welche die weisesten Maßregeln vereiteln, und der feurigsten Forschungsbegierde Einhalt thun können. Man gehe indeß Cook's drei große Reisen durch, und erwäge, wie viel er, unter solchen Umständen, in Vergleich mit andern Seefahrern geleistet hat, so wird man, auch ohne nautische Kenntnisse zu besitzen, leicht entdecken, was Erfahrung, Unerfrodenheit, Geduld, Scharfsinn und Eifer des Entdeckers dagegen vermögen, und wie manches Hinderniß sie glücklich bezwingen. Der Unbeständigkeit des Wetters und selbst einem langwierigen Widerstand der Winde setzte Cook sein, nur großen Männern eigenthümliches, Beharren entgegen, und da er jeden Vortheil unverzüglich benutzte, war er seines Sieges jederzeit gewiß. Aufmerksam auf den Wink des Botanikers, der ihm blutreinigende und nahrhafte Kräuter zeigte, schuf er sich aus unbewohnten Wüsteneien, wo kein anderer Seefahrer verweilt hätte, die herrlichsten Erfrischungsplätze. In der Behandlung der minder gesitteten Völker, welche die jenseitige Halbkugel bewohnen,

ng er den Mittelweg, der dem Entdecker geziemte. Sein rich-  
 zes Gefühl, sein von den Fesseln des Vorurtheils freier Ver-  
 and, seine Achtung für die Rechte der Menschheit bewogen ihn  
 ir Schonung und Nachsicht. Er mäßigte den überkochenden  
 nd zu geringschätzigen Eifer derer, die sich bei der geringsten  
 Biderseßlichkeit lieber furchtbar als beliebt machen wollten. Es  
 t allerdings empörend, wenn man, bei dem Bewußtsein der be-  
 en Absichten, nur Mißtrauen erblickt, und für angebotene Freunds-  
 haft nur höhnnende Ausforderungen zurück empfängt. Allein  
 is Ehrenrührige und zur Wiedervergeltung Anspornende fällt  
 eg, sobald man sich mit Cook an die Stelle jener rohen Men-  
 hen setzt, bei denen Fremdling und Feind beinahe gleichgeltende  
 Begriffe sind. Der Europäer, dem seine Waffen eine entschie-  
 ene Ueberlegenheit geben, kann überdies nicht eigentlich von dem  
 Schwächern beleidigt werden, dessen Unwissenheit er schonen, und  
 essen Tapferkeit er ehren muß. Cook vermied daher sorgfältig  
 de Gelegenheit zum Streite, und suchte das Vertrauen der  
 ingsgeborenen zu rechter Zeit durch Geschenke und Freundschaftsbe-  
 eigungen zu gewinnen. Von einer andern Seite hingegen litt  
 r es nie, daß man an ihm und seinen Leuten ungestraft die  
 llgemein erkannten und selbst dem Wilden heiligen, Rechte des  
 ighenthums gewalthätig kränkte. Nichts gleicht dem Uebermuth  
 es Räubers, dem sein erster Versuch gelingt; mit stolzer Ver-  
 achtung sieht er auf seinen Gegner als seine Beute herab, und  
 ndem der Besitz des geraubten Gutes seine Habsucht schärfer  
 eizt, kann ihn nichts mehr abhalten, einen neuen Anschlag auf  
 es Fremden Eigenthum und Leben zu wagen. Immerhin mö-  
 en Romanbichter, die sich ihrer Ideale nicht entschlagen können,  
 nd gewohnt sind, von Naturmenschen, vom goldenen Zeitalter,  
 on ursprünglicher Vortrefflichkeit und Einfalt, und einem ange-  
 ornen Gefühl, daß Allen Alles gehöre, überirdisch zu träumen,  
 mmerhin mögen sie, sage ich, diese Bilder ihrer süßelnden  
 Phantasie auch in ihre Darstellung der wirklichen Welt über-  
 agen: der Reisende durchirrt alle vier Welttheile, und findet  
 irgends das lebenswürdige Völkchen, welches man ihm in je-  
 em Walde und in jeder Wildniß versprach. Getäuscht durch  
 ine fabelnde Erdichtung, die den Namen der Geschichte und der  
 Philosophie entheilt, schämt er sich endlich seiner kindischen Leicht-  
 läubigkeit, und erweist dem läppischen Naturmenschen noch un-  
 erdiente Ehre, wenn er ihn zu den Centauren und Scyklopen,

aber zu den lebenden Thieren der alten Fabel zählt \*). Er zeige uns den Wilden, der, ohne Klüßung zu sein, vom Meere und Dein gar keine Begriffe hat. Sein ist die Hütte, die errichtet, der Pelz, den er genähert, der Kahn den er ausgehlet, der Bogen den er geschnitzt, die Schlenker die er geflochten, die Netz das er gestrickt, der Puz den er sich mühsam zusammen gesucht und mit unendlicher Geduld bereitet hat. Sein ist der Baum über seinem Haupte, der ihm Früchte trägt, das Thier das er tödtet, der Fisch den er fängt. Sein ist endlich der Wald wo er jagt, das Ufer wo er fischt, das Weib das umarmt. Niemand versucht es ungeahndet, ihn im Besitze des Eigenthums zu beeinträchtigen. Doch auch das Thier, das man einwenden, fühlt einen zueignenden Trieb; wer kennt nicht den fultanischen Instinkt des Seelöwen und des Affen (Lemnants \*\*)? Allein für den Menschen gibt es Beides, ein Eigenthum der Begierde, und eines der Vernunft. Der Instinkt tritt vor dem Begriff her, er dauert auch neben ihm fort, und das Uebergewicht, wodurch die Vorstellung des Mein immer gleich lebhafter zu bleiben pflegt, als die Vorstellung des eingegesehten Dein. Aber der Begriff, der nur durch eben so deutlichen, klaren Gegensatz offenbar werden konnte, entstand fast gleich mit der Sprache und mit der Gesellschaft. Die Nordamerikaner im Nutka-Sunde wollten für die Erlaubniß Holz zu hauen Wasser zu füllen, und Gras zu mähen bezahlt sein, und rechneten sich hernach zum Verdienst an, daß sie den Engländern Holz und Wasser unentgeltlich überlassen hätten. Cook fand ihre Forderung billig, und würde, wenn er zugegen gewesen wäre, die Erlaubniß erkaufte haben, wie er in der Folge wirklich für das Heimguth bezahlte. Können auch, darf ich jetzt fragen, gestittete Europäer den Begriff des Eigenthumsrechtes weiter ausdehnen? Und

\*) Die Fabeln und Mythen hatten eine Moral, und die lebenden Thiere ihrem Charakter völlig gemäß aufzutreten. Die Uebersetzungen der alten Dichter waren schöne allegorische Bilder. Der Naturkampf zwischen einem Löwen und einem Menschen, welches in keine mögliche Handlung, außer etwa in die, wo Löwen Gras fressen, Löwen Schamer fressen und Adler die jungen Löwen fressen, das ist, in eine Zeit der Verwirrung, wo Alles außer sich zu sein, was es ist.

\*\*) Kaumont heist in Japan der Ise, dem ein ganzer Trupp Soldaten, dessen Herrschaft sehr beschränkt ist. Der Seikun hat ein ganzes Reich, dessen Reich wiederum zu mehr kommen darf.

er nicht jederzeit wechselseitig? ist das Recht des Seefahrers auf sein Eigenthum nicht so gütig, als das, womit der Wilde das seinige besitzet? Wie gelangte der Wilde sonst zu dieser Erkenntniß, wenn nicht bei einer Gelegenheit, wo er zugleich einem Andern ein ähnliches Recht zugestehen mußte! Wessentlich also wagt er einen Eingriff in dieses von ihm selbst anerkannte Recht, wenn er, aus Uebermuth und im Vertrauen auf seine Stärke, einen gewaltthätigen Raub begeht. Daher stimmen alle zuverlässige Reisende und insbesondere Cook mit seinen Gefährten, darin überein, daß die Rechtmäßigkeit der an den Plünderern vollzogenen Strafe in allen Fällen, ohne Ausnahme, von den Wilden selbst freiwillig eingestanden worden sei. Der Mensch der nur sein Recht behaupten, und jedem andern das seinige abschprechen wollte, wäre fürwahr! nur ein etwas klügerer, und folglich ein desto furchtbarer Tiger. Man hat zwar hier und dort Wüthriche dieser Art, selbst auf dem Throne gesehen; allein sie und ihr göttliches Recht sind der Abscheu und zugleich die Schande der Menschheit.

Es ist das Schicksal des Entdeckers, so friedfertig er übrigens gefinnt sein mag, in Lagen zu kommen, wo er sein Leben auf das Spiel setzen, und bisweilen mit dem Blute derer, die ihn angreifen, erkaufen muß. Seine Wachsamkeit und Vorsicht vereiteln zwar insgemein den regellosen Angriff der Wilden; der Blitz und Donner des Geschüßes, das aus der Ferne tödtet, entscheiden schnell für ihn, nicht sowohl durch die Anzahl der Erschlagenen, als durch das Schrecken, das sie verbreiten; doch hat man auch Beispiele von dem seltneren Falle, daß er unversehens überfallen, oder von der tollkühnen Menge überwältigt worden ist. Cook war lange der Gegenstand einer anbetenden Verehrung bei dem Volke von Owaïhi, bis es über eine rasche That eines Officiers plötzlich in Gährung gerieth. Noch wollte er das Leben der Insulaner schonen, und versäumte dadurch den Augenblick seiner eigenen Rettung; es war zu spät zu den Waffen zu greifen, da schon blinde Wuth die Gemüther erfüllte. Eine Maßregel, welche zu rechter Zeit ein größeres Blutbad verhütet, kann vielleicht den Anschein von Strenge haben; allein sie ist menschlich und weise, so bald man ihre Folgen betrachtet. Könnte oder möchte man sich doch zuvor ganz an die Stelle des Entdeckers denken, ehe man sein Betragen gegen die Einwohner jener fernen Weltgegenden verdammt! Es ist guter Ton,

daß Herren und Damen von seinem Gefühl sich über den Mißbrauch der Uebermacht gegen ein unschuldiges, und wenn es ihnen beliebt, ein harm- und wehrloses Völkchen ereifern; daß sie mit Abscheu und Entsetzen die Noththaten der Europäer erwägen. Woher kommt es denn aber, daß man sich Beschuldigungen von der gehässigsten Art erlaubt, so bald von Entdeckern und Indianern die Rede ist, da es in jedem andern Falle ungezogen sein würde, ohne die unläugbarste Evidenz damit hervorzutreten? Selbst würdige und gelehrte Männer gießen viel unverbienten Spott über den Entdecker aus; weil er, ihres Bedenkens, ein unrechtes Compendium des Naturrechts nachgeschlagen haben müsse, um darin die Richtschnur seines Verkehrs mit den Insulanern des Südmeeres zu finden. Cook hatte aber weder den Barbeyrac noch den Puffendorf gelesen, und überhaupt den Wilden nicht theoretisch studirt. Sollte es auch nicht einem kleinen Zweifel unterworfen sein, ob man wirklich Compendien nachschlägt, wenn man sich in Lebensgefahr befindet? Doch vielleicht ermannet sich irgend ein empfindsamer Sittenrichter, seinen Flaum und seinen nieblich besetzten Tisch zu verlassen, um den Seemann auf einer mühsamen Fahrt zu begleiten. Wenn alsdann ein Sturm die Masten zerschmettert, oder eine Klippe den Boden beschädigt, wenn der unentbehrliche Vorrath von Holz und Wasser zu Ende geht, wenn der Scharbock unter der Mannschaft wüthet, mit einem Worte, wenn das harte Geschick der Nothwendigkeit den Entdecker in den Hafen treibt, so wird hoffentlich der nunmehrige Theilnehmer an diesen Leiden genau bestimmen können, was die Selbsterhaltung fordert, und wo die Menschlichkeit anfängt. Der Neuseeländer der heute ganz friedlich Fische zum Verkauf bringt, kommt morgen als Feind. Wohlan! heute gibt man ihm Nägel, und morgen wehrt man sich mit Kugeln. Weit entfernt also, jene Menschen nach unsern schulgerechten Begriffen zu behandeln, sieht man sich vielmehr gezwungen, sich zu den ihrigen herabzulassen. Die Frage, womit der strenge Moralist sich zuletzt durchhelfen will, nämlich: mit welchem Rechte man den Wilden in seinem Lande beunruhige? gehört eigentlich nicht hierher; denn sie betrifft nicht mehr das Betragen des Entdeckers, sondern will die Moralität der Entdeckungsreisen überhaupt verdächtig machen. Wer dasjenige erwägt, was hierüber im Eingange dieses Aufsatzes gesagt worden ist, wird es schwerlich den Europäern zur Sünde anrechnen,



ie nicht die ersten sind, die auf einer entfernten Insel an-  
 t, sondern Menschen dort antreffen, welche sich bereits in  
 en Zeiten dahin gewagt haben. Wie viel indeß auf die  
 ung des Befehlshabers ankomme, erhellt aus einer Ver-  
 ung zwischen Cook's Reisen und andern Südseefahrten.  
 ana, Quiros, Roggewein, Wallis und Carteret richteten  
 Niederlagen unter den Eingebornen der wenigen Südsee-  
 an, die sie berührten; da hingegen Cook, bei dem erstaun-  
 Umfang seiner Entdeckungen, mit den verschiedensten Völ-  
 ksen, in O-Tahiti, den Societäts-, Freundschafts- und  
 wuchinseln, den Marquisen und neuen Hebriden, in Neu-  
 nien, Neuholland und Neuseeland, und an der ganzen  
 westküste von Nordamerika, mehrentheils in gutem Verneh-  
 stand, und nur äußerst selten in die betrübte Nothwendig-  
 versetzt wurde, zu gewaltsamen Vertheidigungsmitteln zu  
 en. Die Anzahl der Erschlagenen bleibt auch alsdann noch  
 rächtlich, wenn man die unglücklichen Schlachtopfer der un-  
 wortlichen Uebereilung oder Fühllosigkeit einzelner Officiere  
 rechnet.

Das Mittel, wodurch der große Seemann diesen Theil sei-  
 Plans durchsetzte, war jene außerordentliche und nie ermü-  
 dende Thätigkeit, die ihn auch bewog, die geschäftigsten Rollen  
 zu übernehmen, und der Willkür seiner ungestümen, oft  
 1 Untergebenen so wenig als möglich zu überlassen. So  
 man sich dem Lande nähete, fing eine Reihe von neuen  
 äftigungen an. Von einem Augenblicke zum andern, so  
 ie verschiedenen Vorgebirge und Spitzen zum Vorschein ka-  
 oder sich wieder hintereinander verbargen, mußte ihre Lage  
 Richtung vermittelst des Compasses bestimmt werden. In  
 lähe des Ufers, insbesondere wo ein Hafen zu sein schien,  
 wo ein flacher mit Sand bedeckter Strand an das Meer  
 te, ward das Senkblei fleißig ausgeworfen, um zu erfor-  
 , ob Ankergrund vorhanden sei. Die Schiffe änderten ihre  
 ung nach den Beugungen und vorspringenden Spitzen der  
 , welche man oft gänzlich aufzunehmen suchte, ehe man  
 Inker ging. Beim Anschein eines Hafens, wo es nicht  
 im gewesen wäre, sogleich einzulaufen, ward ein Boot aus-  
 : und zur Untersuchung abgeschickt. Die Tiefe des Wassers,  
 Beschaffenheit des Grundes, die Lage des Eingangs; mit  
 em Winde man hinein, und mit welchem man bequem

heraussegeln könne? ward auf die Art vorher bestimmt. Die rechte Einfahrt leicht verfehlt werden konnte, mußten die Boote auf die Untiefen zu beiden Seiten legen, und dieser Vorsicht ungeachtet blieb dennoch bisweilen manche Klippe unter Wasser verborgen und unerforscht, die man erst mit der Zeit das Schiff zu verlieren kennen lernte. So eifrig man bemüht gewesen war, sich mit den Eingebornen, die etwa in ihren Booten sich einige Meilen weit in die See an das Schiff genähert hatten, freundschaftlich zu unterhalten, so hörte doch gleichwohl aller Handel und alles Gespräch mit ihnen auf, so lange die ungewisse Lage des Schiffs an einer unbekannten Küste die Aufmerksamkeit des Seemannes erforderte. Hätten diejenigen Insulaner, die geneigt waren uns als Feinde anzugreifen, auch Begriff davon gehabt, wie schwer es sei, unsere großen Schiffe zu regieren, so würden sie unfehlbar keinen gefährlichen Augenblick zum Angriff haben wählen können, als eben da, wo die ganze Mannschaft in voller Beschäftigung stand, Niemand seinen Posten bei den Segeln, bei dem Senkblei, bei dem Anker und bei den Kabeltauen verlassen durfte. Allein solche kritische Zeitpunkte gingen immer glücklich vorbei. Cook wählte sich den Ankerplatz, der Anker ward am bestimmten Orte gesetzt, die Segel wurden eingezogen, und dann die Boote neu neuem bemannt, um zu untersuchen, was das Land hervorbrachte. Der erste Gegenstand des eigenen Nachforschens war der Nachfrage bei den Einwohnern, war ein bequemer Platz, wo man die ledigen Wasserfässer mit frischem Trinkwasser füllen konnte. Die Pantomime leistete bei solchen Gelegenheiten wesentliche Dienste, bis man die nothwendigsten Wörter der Landessprache erlernt hatte. Das Bedürfnis des Essens und Trankens durch Zeichen zu verstehen, ist so leicht und so wenig Mißverständnisse so wenig unterworfen, daß alle Conversation auf der Lande gemeinlich davon anfängt. Weinade immer nennt der Insulaner, sobald er begreift was man von ihm fordert, das Verlangte, z. B. Wasser, oder die Frucht am Baume, auf die man hindeutet, oder das Schwein welches unweit seiner Hütte umherläuft, mit Namen; und für Leute, denen Alles daran liegt, sich verständlich zu machen, gehen seine Ausrufungen nicht verloren. Sobald er seiner Seits durch einige Beispiele dieser Art inne wird, daß die Fremden seine Töne nachsprechen und verstehen suchen, deutet er auf die Menge der Gegenstände an

sich her, und nennt einen jeden mit dem in seiner Sprache üblichen Worte. Der Sprachforscher findet also, wenn die Eingebornen nicht etwa, wie die Feuerländer, in Trägheit und dumme Fühllosigkeit ganz versunken sind, frühzeitig Gelegenheit, sein Wörterbuch zu bereichern. Seine Untersuchungen werden indes durch ihre verschiedene Gemüthsart bald erleichtert, bald eingeschränkt. Wenn gleich die Fälle selten sind, wo sie in wirkliche Feindseligkeiten gegen die Entdecker ausbrechen, so gibt es doch auf der andern Seite auch wenige Beispiele von einem so unbegrenzten Zutrauen und einer so patriarchalischen Gastfreiheit, wie sie in Tahiti und den Freundschaftsinseln angetroffen wird. Je mehr Zurückhaltung und Mißtrauen der Insulaner blicken läßt, desto vorsichtiger und behutsamer muß sich der Reisende gegen ihn betragen. In Mallikollo wagten wir es kaum, zehn Schritte weit in den Wald zu gehen, der sich längs dem Strande hinzog; und dennoch winkten uns die Einwohner, sobald sie uns gewahr wurden, wir sollten sogleich an den Strand zurückkehren. In Tanna durften wir anfänglich auch nur ganz kurze Spaziergänge wagen, bis wir nach mehreren Tagen die Wohnungen des für uns am freundlichsten gesinnten Alten entdeckten, und allmählig die Zuneigung der dortigen Familien gewannen. Gleichwohl blieben die Einwohner, welche sich gegen den Vulkan hin aufhielten, jederzeit auf ihrer Hut, und ungeneigt mit uns vertrauten Umgang zu pflegen, so, daß sie uns zu wiederholtemal den Durchgang durch die Pflanzungen, nach jenem feuer-speienden Berge versagten. Allein die gewöhnliche Kürze, oder auch die unbestimmte Dauer des Aufenthalts, und vorzüglich die Menge und Mannigfaltigkeit der in der Nähe zu beobachtenden Gegenstände gestatteten selten weitere Excursionen in das Innere, wenn auch die Insulaner nichts dawider hatten. Schon am Strande, wo die Neugier den größten Haufen der Einwohner zu versammeln pflegte, beschäftigte man sich oft Tage lang mit Erlernung der Sprache, mit der Beobachtung dieser von uns so verschiedenen Menschen, mit dem Tauschhandel um ihre Kleidungsstücke, ihre Waffen, ihre Zierrathen und andre Kunstarbeiten. In ihren Hütten erforschte man ihre Lebensart erst durch wiederholte Besuche; man untersuchte allmählig, sowie man sich durch Geschenke und kleine Liebkosungen gleichsam die Rechte der Freundschaft in einem immer höheren Grade erwarb, das Innere des Haushalts, die Geräthschaften, die Speisen und ihre

Zubereitung; zuweilen lernte man nur wenig, aber täglich nichtstens etwas Neues. Bald beobachtete man die Aushülfe der Arbeiten, die Verfertigung der Kleidungsstücke, die Bildung des Aders, den Bau einer Hütte oder eines Rahns; bald ereignete sich Gelegenheit, irgend eine merkwürdige Sitte, oder einen auffallenden Gebrauch zu sehen; bald fand man unter einem Ehrenmann, der von der Erzeugung seiner Götter und von der Schöpfung zu erzählen wußte. Die Produkte des Landes, die ein jedes Land darbot, die vortigen Vögel, Insekten und Gewürme, mußten theils gesammelt, theils mit Geduld verfolgt werden; und die Blüten der Bäume und Kräuter beschäftigten den Botaniker, wegen ihrer Vergänglichkeit, anzuheften zu eilen, um dort ihre Beschreibungen und Abbildungen vollenden, und dann nach einer neuen Ernte ans Land zurückkehren zu können. In den meisten Fällen mußte er sich ohnehin seinen botanischen Spaziergängen nach den Beschäftigungen und Erholungsstunden des Schiffvolks richten, weil es, außer an bestimmten Tageszeiten, wo Boote abgeschickt wurden und andere ankamen, selten Gelegenheit gab, vom Schiffe ans Land, oder zurück an Bord zu kommen. Alles war während dieser geschäftigen Zeit in Bewegung. Eine Partei mußte Wasser füllen, eine andere füllte Brennholz; einige Officiere waren mit dem Landhandel um Lebensmittel beschäftigt. In fischreichen Gegenden schickte man Boote aus, um auch diese Erfrischungen nicht zu versäumen; in unbewohnten oder unbebauten Ländern suchte man sich durch wildwachsende Suppenkräuter für den Mangel der Gartengewächse schadlos zu halten. Zu gleicher Zeit wurde das Schiff ausgebeffert, und, wie es nach einer langen Fahrt noch wenig war, mit neuem Tau- und Takelwerk versehen. Cook ließ das Meergras und die Muscheln die sich angesetzt hatten, vom Boden abkratzen, und die Rigen zwischen den Planken, welche durch das Eintrocknen und das beständige Arbeiten des Schiffs gegen Wind und Wellen immer weiter aus einander gegangen waren, mit Werg verstopfen. Auf eben diese Art befreite man das Verdeck, welches zuweilen das Wasser stromweise durchließ, und wenn Alles fertig war, füllte man die Segen mit Pech an, und bestrich das ganze Schiff mit Theer. Endlich ließ Cook auch Ballast laden, um das verminderte Gewicht zu ersetzen, und den Gang des Schiffes zu erleichtern. Kurz, er setzte es in segelfertigen Stand. Wenn es die Umflän-

erforderten, mußte am Lande eine Schmiede errichtet werden, um neue Bölsen, Klammern, und dergleichen zu schmieden; und wo es anging, legte Cook auch eine Brauerei von Tannen- oder andern ähnlichen Sprossen an, um seine Leute durch eine gesunde Art von Bier zu erquicken. Ferner wurde am Lande ein Zelt aufgeschlagen, welches zur Sternwarte eingerichtet war. Während der Zeit wurden, zumal in weitläufigen Baien, deren Umfang und Lage man nicht mit einem Blick übersehen konnte, von Zeit zu Zeit Entdeckungsparteien ausgesandt, welche die verschiedenen Gegenden genau aufnehmen, und in Karten bringen mußten. Cook selbst belebte und betrieb fast alle diese Geschäfte durch seine Gegenwart. Er landete in einem neuen Lande fast immer selbst zuerst, oder, folgte bald dem ersten Boot; er wies den Parteien ihre verschiedenen Plätze an, und besuchte sie täglich mehrmals, um die Arbeit zu fördern, und allen Unordnungen und etwaigen Missethungen mit den Einwohnern vorzubeugen. Wo diese sich sehen ließen, suchte er sie dadurch zu gewinnen, daß er Bänder, Schaumünzen \*) und andere Geschenke, insbesondere aber Eisengeräth unter sie austheilte, sie zu sich bat, die Vornehmsten an seiner Tafel bewirthete, und vor allen Dingen es dahin zu bringen suchte, daß ein Handel um Lebensmittel zu Stande kam. In unbewohnten Gegenden, wo diese Hilfe wegfallen mußte, und der Fischfang fast die einzige Erfrischungsquelle blieb, pflegte er mit einer Gesellschaft von Officieren auf die Jagd zu gehen, und das erlegte Wildpret, es mochte nun in Seelöwen und Robben, oder in Pinguinen, Walfisraben, Enten, Gänsen und anderem Geflügel bestehen unter die Mannschaft zu vertheilen.

Die Aufmerksamkeit des berühmten Entdeckers auf diesen Gegenstand, verdient wohl, daß ich noch ein paar Bemerkungen darüber hinzusetze. Es hätte wahrlich wenig gefruchtet, daß man die Schiffe unter seiner Führung von England aus so reichlich mit allen Erfordernissen versah, wenn nicht der selbst den großen Haushalt geführt, zu rathe gehalten, und wo es möglich war, zu

---

\*) Die Schaumünze, welche er auf der zweiten Reise austheilte, hatte auf einer Seite das Brustbild des Königs Georg III. von England, und auf der andern die Abbildung der beiden Schiffe Resolution und Adventure, mit der Jahrzahl ihrer Abreise von England. Sie war von Bronze und vergoldet.

ergänzen gesucht hätte. Eine von den Ursachen, welche den Capitain Furneaux bewogen, nach seiner zweiten Trennung von Cook, geradesweges nach England zurückzugehen, und ein ganzes Jahr früher als er sollte, das Südmeer zu verlassen, war der Mangel an Lebensmitteln, welche nicht mehr auf eine dritte Campagne hinreichend befunden wurden. Gleichwohl hatte man sein Schiff eben so reichlich, wie die Resolution, auf drei volle Jahre versehen, und es hatte blos an jener strengen Sparsamkeit gefehlt, welche Cook so weit trieb, als mit der Erhaltung seiner Mannschaft nur immer bestehen konnte. Er wußte den Zeitpunkt abzumessen, wo er seinen Leuten etwas von ihrer vollen Portion abkürzen durfte; er unterließ auch nie, sobald nur frische Lebensmittel gereicht werden konnten, den ganzen Vorrath von Schiffskost, der täglich verbraucht zu werden pflegte, für eine künftige Gelegenheit aufzusparen. Von Zeit zu Zeit ließ er die Vorräthe aller Art genau besichtigen, was verdächtig befunden ward, zuerst verzehren, und allerlei Handgriffe vornehmen, um den Ueberrest vor künftiger Beschädigung zu sichern. Dieser Sorgfalt verdankte er die Dauer seiner zweiten Reise, indem er dadurch noch zu rechter Zeit entdeckte, daß aller Schiffszwieback, den man in neue Fässer gepackt hatte, schimmelig geworden war. Sogleich mußte in Neuseeland ein Backofen errichtet werden, worin er den Zwieback, nachdem vorher aller verdorbene ausgeworfen war, nochmals trocknen ließ. Wäre Cook's Wachsamkeit nicht so sehr ins Einzelne gegangen, und hätte sie nicht die dem Anschein nach geringfügigsten Kleinigkeiten, so wie die große Einheit des ganzen Plans umfaßt, so würde es ihm schwerlich gelungen sein, seine Mannschaft, zum Erstaunen von Europa, drei Jahre lang so gesund zu erhalten, daß von 120 Menschen nur Einer durch Krankheit verloren ging. Er wußte aus Erfahrung, daß Unreinlichkeit und Mangel an frischer Luft im Matrosenraume oftmals ohne weitere Ursachen hinreichend sind, die heftigsten Ausbrüche des Scharboths zu veranlassen. Man stelle sich jenes niedrige enge Behältniß vor, wo die Hangmatten dicht neben einander gereiht sind. Es erhält zu allen Zeiten nur wenig frische Luft; bei stürmischem Wetter aber fast gar keine, weil alsdann der Hauptzugang mit einem Gatter und darüber mit Persening, oder getheerter Leinwand, bedeckt ist. Die Ausdünstungen von mehr als 80 Personen verpesteten nicht nur die *sen Kaum*, und verursachen daselbst eine ungesunde Hitze, sondern

ie durchbringen auch die Betten und Hangmatten, und selbst die Balken und Verdecke des Schiffs. Um die nachtheiligen Folgen dieser mephitischen Luft so viel als möglich zu vermindern, ließ Cook die Hangmatten bei schönem Wetter alle Morgen auf das Verdeck bringen, und in die daselbst befindlichen Boote verfen, damit sie den ganzen Tag über vom frischen Winde durchlüftet würden. Von Zeit zu Zeit, mehrentheils einmal in 4 Tagen, mußte Jedermann heraufkommen, indeß zwischen den Verdecken mit Schießpulver und Essig geräuchert ward; und damit der Rauch alles Holzwerk recht durchziehen möchte, ließ Cook die Räume auf ein paar Stunden lang zuschließen. Zwischenweilen wurden auch die Verdecke mit Essig gewaschen, und bei eißer Witterung spannte man auf dem Verdeck einen weiten Cylinder von Segeltuch gegen den Wind aus, dessen unterstes Ende den Zug der frischen Luft bis in den Matrosenraum hinbleitete. Um den gemeinen Matrosen, der, sich selbst gelassen, ziemlich cynisch einhergeht, zur Reinlichkeit anzuhalten, pflegte Cook gewöhnlich des Sonntags die ganze Mannschaft zu mustern, und wer alsdann nicht wenigstens rein gewaschen erschien, der von der vorzüglichen Unsauberkeit seines Anzugs keine beachtigende Rechenschaft zu geben wußte, ward das erstemal durch Vorenthaltung seiner Branntweinportion, und nach wiederholten Vergehungen auch wohl mit der Peitsche bestraft. Auf den beiden Reisen, welche die Erforschung der Pole zur Absicht hatten, führte Cook einen beträchtlichen Vorrath von warmen Kleidungsstücken mit sich, welche das Admiraltätscollegium auf seine Veranlassung unter die Mannschaft austheilen ließ, um sie in jener kalten Weltgegend vor der ungestümen Witterung zu schützen. Diese Kleidungsstücke bestanden in einer Jacke und Schifferhosen vom allerdicksten und der Nässe fast undurchbringlichen Boy, die hernach noch mit einer Kappe für den Kopf vermehrte, wovon der Halskragen den Nacken und die Schultern bedeckte.

Noch muß ich das Hauptverwahrungsmittel und das beinahe spezifische Heilmittel gegen den furchtbaren Scharbock erwähnen, für deren Einführung auf langen Seereisen Cook's kame, so lange Großbritannien's Flotten hat, mit Dankempfindungen und mit Ehrfurcht genannt werden wird. Hier zeigte die ganze Stärke einer gesunden natürlichen Beurtheilungsart, welche durch seine ausgebreitete Erfahrung und den Umgang mit einsichtsvollen Männern geschärft worden war. Wenn

es einen Wahrheitsfönn, das ist, um deutlicher zu sprechen, wenn es eine so glückliche Organisation gibt, welche zum richtigen Auffassen der Verhältnisse vorzüglich geschickt ist, — und wie wollte man daran zweifeln? — so besaß sie Cook gewiß in einem vorzüglichen Grade. Der Sieg den er über Vorurtheile davon trug, die den Verstand des gemeinen Seemannes seit Jahrhunderten gefangen hielten, ist davon ein so auffallender Beweis, daß ihm die königliche Societät der Wissenschaften in London, bloß dafür die goldene Schaumünze des Ritters Copley zuerkannte. In dem seltsamen Charakter der Matrosen bemerkt man neben dem fröhlichen Leichtsinne und dem Hange zum größten sinnlichen Genuß, wovon ich bereits gesprochen habe, einen Zug von Halsstarrigkeit gegen alle Neuerungen und von blinder Anhänglichkeit an das alte Herkommen, der wirklich auf eine sonderbare Art damit contrastirt. Fast sollte man denken, daß er seine Eigenschaften nicht bloß von den beweglichen Elementen zwischen denen er unaufhörlich schwebt, sondern zum Theil auch von dem eichenen Kasten, in dem er herumschwimmt, entlehnt haben müsse. Umsonst versucht man es, die wohlthätigsten Anstalten zu seiner unmittelbaren Erhaltung in Gang zu bringen; er würde eher das Aeußerste leiden, als sich eine ungewohnte Speise aufdringen lassen. Cook, der diese eiserne Unbiegsamkeit des Schiffvolks kannte, versuchte es nicht, seinen Endzwed durch gewaltsame Mittel zu erreichen. In der Ueberzeugung, daß das Sauerkraut durch seine Säure der Fäulniß kräftig widerstehen müsse, aß er es täglich selbst, und bewog seine Officiere es ebenfalls zu essen. Dem gemeinen Manne, der gleich Anfangs seinen Abscheu dagegen zu erkennen gegeben hatte, stellte er es frei, sich eine Portion zu holen, oder sie noch fernernhin zu verschmähen. Allmählig ließ sich nunmehr einer oder der andere einfallen, was der Capitain und die Officiere täglich mit so vielem Wohlgefallen genossen, könne doch so schlimm nicht sein. Es wurden einige Portionen geholt, bald darauf noch mehr, und endlich ward die Tonne leer. Bei der Eröffnung der zweiten fand sich ein Jeder ein und verlangte seinen Antheil, so daß von der Zeit an die Austheilung regelmäßig von Statten ging. Auf diese Art setzte Cook sein Vorhaben durch, und erlangte mit Gelindigkeit, was er durch Gewalt gewiß nicht erreicht haben würde. Auf seiner zweiten Weltumschiffung wurden 60 große Fässer voll dieses trefflichen antiscorbutischen Gemüses ausgeladen.



Wenn sich demungeachtet bei Personen, die besonders zum Scharbock geneigt waren, oder wegen eines Zusammenflusses von andern Ursachen, Symptome dieser Krankheit zeigten, so wurden sie durch den Gebrauch der aus frischem Malz bereiteten und noch lauwarm getrunkenen Bierwürze, und durch Auflegung der Träbern auf die scorbutischen Flecken, theils völlig vertrieben, theils so sehr gemildert, daß sie nicht gefährlich werden konnten, und bei der Ankunft am Lande binnen wenigen Tagen verschwanden. Durch die Anwendung eben dieser prophylaktischen Methode rettete Capitain Clerke in Kamtschatka den größten Theil der dortigen russischen Besatzung, unter welcher der Scharbock in seiner schrecklichsten Gestalt wüthete. So bald übrigens durch die Einführung des Sauerkrauts der erste Schritt gewonnen war, besiegte Cook mit leichterer Mühe die Vorurtheile seiner Mannschaft in Rücksicht mancher andern Nahrungsmittel, welche unter einem weniger sorgfältigen Befehlshaber Gegenstände ihres Eßels geblieben wären. Welcher Matrose würde Wallrosse, Seelöwen und Seebären, Pinguinen, Sturmvogel und Albatrossen gegessen haben, wenn ihm sein Befehlshaber nicht mit gutem Beispiel vorgegangen wäre? Die wilden Kräuter in Neuseeland, als Celery, Löffelkraut, Tetragonien u. a. m. würden ihm eben so wenig, als das Bier aus harzigen Baumsprossen genießbar erschienen haben, wenn man nicht anfänglich den Gebrauch seiner freien Willkür überlassen hätte. Diese Nachsicht gegen die Schwäche seiner ungelübten Vernunft war vielleicht das beste Mittel, ihr einen neuen Grad von Energie zu geben; wenigstens gab es auf Cook's Schiffen nunmehr Matrosen, die aus eignem Antrieb die Vorurtheile der Erziehung oder der Gewohnheit überwandten, und so gar auf die Ratten, die von ihrem Vorurath zehrten, als auf Lackerbissen, Jagd machen lernten.

Wenn man Cook's Reisegeschichten liest, wird man mit Erstaunen gewahr, daß eigenes Nachdenken mit Scharffinn begleitet, im Nothfall zuweilen bessere Dienste leistet, als Belesenheit und genaue Bekanntschaft mit den Entdeckungen der vorigen und gegenwärtigen Zeit. Oft ist es gerade das systematische Wissen, was einem sonst guten Kopfe den Zugang zu neuen Ideen verschließt. Wäre Priestley ein Scheidekünstler gewesen, so hätte er in der Physik und Chemie keine so merkwürdige Revolution zuwege gebracht, die Beschaffenheit der Luftarten wäre unerkannt geblieben, und die Montgolfiers, die Roßiers und die

Blanchards wären nie in die Luft gestiegen. Es galt seit langer Zeit durchgehends für eine ausgemachte Wahrheit, daß es ganz unmöglich sei, in heißen Ländern frisch geschlachtetes Fleisch einzusalzen, und wie in unserm gemäßigten Erdstrich aufzubewahren. Die Einwohner jener wärmeren Gegenden kannten diese Methode nicht, und den Europäern, die sie dort versuchen wollten, war sie jederzeit mißlungen. Der Ueberfluß an Lebensmitteln, den Cook auf den Societätsinseln und insbesondere in O-Tahiti einzutauschen pflegte, konnte ihn natürlich genug auf den Gedanken leiten, ob es nicht etwa möglich wäre, den Kunstgriff zu entdecken, der, dem Klima zum Troß, den glücklichen Erfolg des Einsalzens sichern könnte. Der Umstand, daß die größten und fettesten Schweine die Seereise sehr schlecht ertrugen, nicht fressen wollten, und in den ersten Tagen häufig starben, machte eine solche Entdeckung noch wichtiger, und veranlaßte einen Versuch zur Probe, der alle Erwartung übertraf. Durch eine genaue Aufmerksamkeit auf die kleinsten Nebenumstände, und vorzüglich durch eine musterhafte Reinlichkeit brachte es Cook endlich in dieser Kunst so weit, daß ihm kein Versuch mehr mißlang; und einer seiner Jüglinge hat seitdem dieselbe Methode, mit gleichem Erfolg in den westindischen Inseln probirt \*). Dieser Sieg über ein Vorurtheil, welches in unzähligen Fällen die Mittel der Erhaltung einschränken mußte, scheint mir, wegen seines großen Nutzens und seines ausgebreiteten Einflusses auf die Versorgung der Matrosen und Truppen in heißen Ländern, hier mit Recht einen Platz zu verdienen. Eben die Fruchtbarkeit an Erfindungen, den Bedürfnissen seines Schiffs abzuhelpen, die hier den großen Seemann eine neue Salzspeise bereiten lehrte, gab ihm auch in den starrenden Polargegenden ein Mittel an die Hand, seinen Wasservorrath zu ergänzen, und sein Laumot auf mancherlei Art vor zu schneller Verderbniß zu sichern. Es ist wahr, unter den frühern Abentheurern, welche im Norden eine Durchfahrt suchten, hatten bereits Frobisher und Davis in den Jahren 1578 und 1585 das Eis, welches im Meer schwimmt, ungesalzen befunden, und zum Trinkwasser gebraucht; allein Herr Eranz, der die grönländischen Küsten später beschrieben hat, behauptet das Gegentheil, und diese Meinung hat auch

\*) Ich erzähle sie hier nicht, da sie in der letzten Reise des berühmten Seemannes ausführlich vorkommt.

in neueren Zeiten die Oberhand behalten, so daß bis auf Cook's zweite Reise das Vorurtheil von salzigem Eise weit und breit herrschte. Cook hatte das Verdienst, es nicht etwa durch einzelne Versuche, sondern dadurch, daß er seinen Wasservorrath u. wiederholten Malen von schwimmendem antarktischem Eise erlangte, von neuem zu widerlegen. Zum Beweise, wie tiefe Wurzeln jene irrige Meinung geschlagen hatte, brauche ich nur zu erwähnen, daß es nach Cook's Rückkunft noch Chemiker gab, die durch Versuche im Kleinen darthun wollten, das Eis im Meere müsse salzig sein, und Cook habe nur solches eingesammelt, welches sich am Lande in großen Flüssen gebildet habe. Zuverlässige Scheidekünstler bewiesen indeß die Nachlässigkeit im Verfahren jener Hypothesenfreunde, und erhielten allerdings vom Meerwasser ein reines, salzleeres Eis; und jeder Physiker sah deutlich ein, daß, wenn auch um den Südpol jenseits des 70.° der Breite Land liegen sollte, die Kälte daselbst so groß sein müßte, daß keine Quellen, geschweige denn Flüsse daselbst entstehen könnten. Cook, dem auf die Art die beeisten unfreundlichen Meere, die den Pol umgeben, den nothwendigsten Lebensvorrath liefern mußten, fand auch Mittel, die dortigen Seethiere zu seinen Zwecken zu benutzen. Außerdem, daß er seine Mannschaft das Fleisch derselben essen lehrte, ließ er aus dem Speck, womit die Natur sie gegen die Kälte gerüstet hat, Thranöl brennen, und ihre Häute zur Ausbesserung des unbeweglichen Tauwerks, wo Leder nöthig war, verwenden. Der Thran wird auf dem Schiffe theils in Lampen, theils zum Einsmieren verschiedener Werkzeuge und zu andern Absichten sehr häufig verbraucht; obgleich gehörte die Ergänzung dieses Vorraths zu den Gegenständen, welche der Sorgfalt des Entdeckers würdig waren.

Den Umfang und die Schwierigkeiten des Entdeckungsgeschäfts, die Wichtigkeit und Mannigfaltigkeit der Pflichten, Sorgen und Arbeiten, die auf Cook's Schultern lagen, endlich die völlige Abhängigkeit des glücklichen Ausgangs aller Unternehmungen von den Talenten dieses einzigen Mannes, von der anermüdeten Thätigkeit und steten Gegenwart seines an Hülfsmitteln unerschöpflichen Geistes, wird man auch in meinen unvollkommenen Entwürfen deutlich erkannt haben. Aus der Vergleichung desjenigen, was Cook geleistet hat, und der Art wie er dabei zu Werke ging, mit den geringfügigen und kraftlosen Bemühungen anderer Seefahrer, bestätigt sich also die große

Wahrheit, daß im Gewühl der Welt bisweilen Männer von außerordentlichen Gaben erscheinen, die zu gewissen Endzwecken gleichsam ganz eigentlich gebildet sind, um den großen Haufen des Menschengeschlechts weit hinter sich zurückzulassen. Wenn man nicht bezweifeln kann, daß die natürliche Anlage, die Erziehung im weitesten Verstande, und die Verhältnisse der Zeit und des Wirkungskreises die Verschiedenheiten hervorbringen, die man zwischen Menschen und Menschen bemerkt, so scheint auch jene Behauptung nichts zu enthalten, was der Erfahrung und der Vernunft widerspräche. Das Seltene und Große verdient aber, wenn es gleich aus natürlichen Gründen erklärt und begreift werden kann, jederzeit den Grad von aufmerksamer Achtung, den man Bewunderung nennen muß, weil er auf die höhere Ordnung in der Verkettung der Ursachen zurückgeht, auf eine Ordnung, die unsere Begriffe übersteigt. Doch indem wir die thörichte Bewunderung der Unwissenheit vermeiden wollen, fallen wir oft in das entgegengesetzte Extrem, alles wirklich Erhabene kalt und gleichgültig vorbeizugehen. Jenes plus ultra, jenes Weiterstreben und Emporstreben zu neuen Kenntnissen und Entwicklungen unserer Kräfte, welches der menschlichen Natur so eigenthümlich ist, liegt allerdings bei dieser Geringschätzung des Bekannten zum Grunde; nur fehlt man indessen darin, daß man das erschöpft zu haben glaubt, dessen Oberfläche man doch kaum berührte. Bei der Betrachtung eines ungewöhnlichen Charakters ist es schwerlich hinreichend, daß man sich im Allgemeinen vorstellen könne, wie seine Züge sich bildeten, und daß man ihn für keinen vom Olymp herabgestiegenen Halbgott halte. Wem dieses genügt, der kann unmöglich ein Gefühl von dem, was Größe ist, erlangen, und wird sehr schwer, ich will nicht einmal sagen selbst zur Unternehmung großer Handlungen angefeuert werden, sondern auch nur sich die Fertigkeit erwerben, gewöhnliche gut zu verrichten. Indem wir das Große mit den Triebfedern zusammenhalten, die es hervorbrachten, können wir freilich keine andere als diese Resultate herausbringen: die Ursache ist der Wirkung gleich, und keine Wirkung ist ohne Ursache; hielten wir aber dasjenige, was vor unsern Augen geschieht, mit dem zusammen, was wir leisten können, oder wirklich thun, so stießen wir in vielen Fällen auf ein Verhältniß, welches uns entweder schamroth machen, oder uns wenigstens eine unwillkür-

che Bewunderung abnöthigen würde. Die letzte Art Vergleichen anzustellen muß heut zu Tage seltner werden, da man seit mit 18 oder 20 Jahren Alles zu wissen glaubt, und diese eifrige Ueberladung gewöhnlich das kalte Fieber der Aferphilosophie nach sich zieht. Denn nicht genug, daß ein Jeder bei Dingen die ihm leicht gethan dünken, ungerührt bleibt, so pflegt auch, wenn Thaten erzählt werden, welche bei dem Zuhörer oder Leser das Gefühl der Unerreichbarkeit erwecken, ein wegwerfender Scepticismus der gedemüthigten Eigenliebe zu Hülfe zu kommen, und die Grenzen des Möglichen willkürlich zu verengen, um alles Große für erdichtet halten zu können. Die Erfahrung des praktischen Lebens lehrt hingegen Jedem, der auf sich Acht haben will, von einer Seite die Schwierigkeiten in der Ausführung dessen, was ihn so Kinderleicht dünkte, gehörig erkennen; von einer andern aber auch den Punkt des Erreichbaren, wohin man durch gleichförmige Anstrengung aller Kräfte die in unserer Gewalt sind, gelangen kann, richtiger zu bestimmen und weiter hinauszurücken. So entsteht endlich eine bescheidene Anerkennung und Schätzung des fremden Verdienstes, ein Sinn für diejenige Vollkommenheit und wahre Größe, deren der Mensch fähig ist, und eine theilnehmende, herzliche Bewunderung der edleren Sterblichen, in denen die ganze Würde unserer Natur hervorleuchtet. Diese Wärme des Gefühls, die einen rühmlichen Wettstreit nährt, und sich mit den niedrigen Regungen des Neides nicht verträgt, ist zugleich das beste Verwahrungsmittel gegen jene eingeschränkte, partheiische, und leider noch so allgemeine Vorliebe für unsere eigene Beschäftigung, welche mit der Herabwürdigung anderer Lebensweisen und anderer Klassen des menschlichen Wissens verbunden ist. Thätigkeit ohne vorzügliche Geisteskräfte kann im Subalternen, Scharfsinn ohne regen Trieb zu handeln im speculativen Philosophen brauchbar sein; aber durch die Verbindung beider Eigenschaften ward Cook zum Entdecker. Wenn lebhaftere Erinnerungen von jener Fahrt, auf der ich ihn in einem frühen Alter begleitete, in einer ungeschmückten Erzählung, dazu beigetragen haben, diesen Charakter im Allgemeinen kenntlicher und ramentlich in Cook's Beispiel hochachtungswürdiger zu machen; so dürfte ich hoffen, diejenige Klasse von Schriften, welche von Entdeckungserzählungen handelt, von dem schweren Vorwurfe befreit zu haben, daß Nichts sie den Lesern reizend mache, als die da-

durch gendährte leere Sehnsucht nach einem in Faulheit verten, oder mit kindischem Spiel verändelten Leben.

### 3. Resultate.

Man kann nicht leugnen, daß Cook's Reisen von der schiedenen Klassen des Publikums mit einer allgemeinen merksamkeit gelesen worden sind. Hieraus scheint unmit zu folgen, daß ihr Interesse aus den allgemeinsten Beziehungen entstanden sein müsse, welche die Wißbegierde der Menschen sichersten reizen, indem sie ihre Denkkraft beschäftigen und pfundungen in ihnen erregen. Dem Menschen liegt uns kein Gegenstand näher als der Mensch selbst in allen mannigfaltigen Verhältnissen der Gestalt, der Entwicklung Verfassung, der Zeit und des Orts. Die Vergleichung u liger Abweichungen von unserer Lebensweise, die Betracht dessen, was in diesen verschiedenen Gemälden auf unsern Zustand anwendbar ist, die Entdeckung einer Menge von Vorstellungen, Begriffen und Neigungen, die bereits in unhanden waren, aber durch ähnliche oder auch entgegengesetzte im Charakter verschiedener Nationen erst angestoßen wurden eben so viele kräftige Mittel die Aufmerksamkeit des Lesers zu fesseln. Die Begebenheiten der Reise, die Gefahren der senden, ihr erlittenes Ungemach, das Betragen der Einwohner ferner Gegenden, mit einem Worte, Handlung ist es, was die Leidenschaften des Lesers in das Spiel zieht, und das zereffe der Reisebeschreibung aufs Höchste spannt. Ein jeder sich an der Stelle des Beobachters, oder des Handelnden bestärkt dadurch jene so allgemein bekannte, als seine untige Bemerkung des dramatischen Dichters:

Homo sum: humani nihil a me alienum puto.

Auch die Natur, insofern ihre Beziehungen auf unser leicht in die Augen fallen, gehört zu den Gegenständen, das allgemeineres Interesse erwecken. Es ist uns nicht gleich, auf welche Art in jedem Lande die ersten Bedürfnisse bef werden, und welche Annehmlichkeiten oder welche Mängel Klima, die Unebenheiten des Bodens, die Bekleidung der mit Bäumen und Kräutern und ihre Bevölkerung mit Thierarten dem Beobachter darstellen. So hat auch die

berung großer Naturerscheinungen, insbesondere solcher, welche unmittelbare Beziehung auf die Sicherheit des Menschen haben, oder sich durch ihren majestätischen Anblick der Einbildungskraft bemächtigen, für alle Klassen von Lesern einen Reiz. Auf diese allgemeineren Beziehungen folgen dann eine Menge nähere und speciellere, welche ihr Interesse nur von der verschiedenen Rücksicht, in welcher man liest, entlehnen. Der Umfang einer großen Entdeckungsreise und die Mannigfaltigkeit der darin vorkommenden Gegenstände machen aber, daß man sie fast in eben so vielfältiger Absicht mit Nutzen lesen kann, als es Modificationen oder Zweige des menschlichen Wissens gibt. Doch sind auch unter diesen wissenschaftlichen Beziehungen einige von allgemeinerem Interesse, und andere, die fast ganz allein den eigentlichen Gelehrten an sich ziehen, dem es um die Berichtigung oder Vermehrung gewisser Reihen von Begriffen zu thun ist. Diese letzteren enthalten nämlich das Detail einzelner Wahrnehmungen deren Anwendung man ohne Sachkenntniß nicht gleich absehen kann; da hingegen jene hauptsächlich nur die wichtigen Resultate zusammenfassen, welche für diese oder jene Wissenschaft aus den vorerwähnten einzelnen Factis fließen. Zu diesen allgemeinen Folgerungen, welche auf das Aggregat einzelner Beobachtungen gegründet sind, und dennoch selbst für den gleichgültigsten Leser etwas Anziehendes haben, wäre es auch nur, weil sie Stoff zur gesellschaftlichen Unterhaltung darbieten, scheinen mir folgende mit Recht gezählt werden zu können: 1. daß eben so wenig das Dasein des eingebildeten Südländes jemals wieder behauptet werden kann, als die dunkle Lehre vom nothwendigen Gleichgewicht der beiden Halbkugeln; 2. daß das Meer um beide Pole gefriert, und jene Eismassen bildet, von denen man ehemals dachte, sie kämen aus großen Flüssen herabgeschwommen; 3. daß eben dieses Eis von Salztheilen leer ist und zum Trinken gebraucht werden kann; 4. daß man heut zu Tage zur See astronomische Beobachtungen anstellt, wodurch sich die Länge fast allezeit bis auf einen halben Grad zuverlässig bestimmen läßt; 5. daß im Fach der nautischen Geographie nunmehr alle großen Entdeckungen erschöpft sind, und die Nachlese nicht anders als ärmlich ausfallen kann; 6. daß die südliche Halbkugel mehrentheils mit Wasser bedeckt, und verhältnismäßig kälter als die nördliche ist; 7. daß viele Inseln und Felsenbänke vom ansehnlichsten Umfang im heißen Erdstriche bloß das Werk einer Art

polypenähnlicher Gewürme sind; 8. daß im Weltmeer ein zweifaches Leuchten, ein elektrisches und phosphorisches, Statt findet, wovon letzteres wieder auf doppelte Art, nämlich unorganisch und in lebendigen Thieren, erscheint; 9. daß die häufige Erscheinung der Seebögel und des schwimmenden Seetangs (*fucus*) nicht mehr für ein sicheres Zeichen von nahem Lande gilt; 10. daß entlegene Inseln niemals reich an vielerlei vierfüßigen Thieren sind; 11. daß die Botanik aus jenen unentdeckten Ländern mit mehr als zweitausend Gewächsen bereichert worden ist, von denen manche in Zukunft einen beträchtlichen Nutzen versprechen; 12. daß man, bei gehörigen Vorkehrungen, auf dreijährigen Seereisen vom Scharbock nichts zu befürchten hat; 13. daß sich dem Handel von mehr als einer Seite neue Aussichten eröffnen; 14. daß verschiedene große und wichtige Länder dem Unternehmungsgeiste der Europäer die vortheilhaftesten Lagen zu neuen Pflanzstädten darbieten, wodurch dereinst das gemeinschaftliche Band der Nationen gestärkt, und die Kultur des Menschengeschlechts in allen Welttheilen befördert werden kann; 15. daß durch das ganze Südmeer, von der Nachbarschaft Indiens bis gegen Peru und Mexiko hinüber, auf weit entfernten und vereinzelten Inseln, ein Volk angetroffen wird, das in Gestalt, Sprache und Uebersieferungsbegriffen durchgehends übereinstimmt, ob es gleich in Kultur, Verfassung und Sitten verschieden ist; 16. daß ein andrer, in Ansehung der Sprache, Farbe und körperlichen Bildung, von jenem verschiedner Stamm sich nicht so weit von Indien durch einige andere Inselgruppen ausgebreitet hat; 17. daß man in Absicht der Bevölkerungsgeschichte der Erde schwerlich auf zuverlässigere und mehr entscheidende Data rechnen kann, als man bereits besitz; 18. daß die Natur des Menschen zwar überall klimatisch verschieden, aber im Ganzen, sowohl der Degeneration nach, als in Beziehung auf die Triebe und den Gang ihrer Entwicklung, specifisch dieselbe ist; 19. daß, so wie es kein Volk ohne Sprache, und keine Sprache ohne Vernunft gibt, so auch keinen bloß thierischen Stand der Natur; endlich 20. daß eine völlige und absolute Gleichheit unter den Menschen, so wie sie physisch nirgends existirt, auch sittlich unmöglich ist. Die Ausmittelung dieser und anderer Sätze vom gleichem Gehalt scheint den Reisen unseres großen Seemannes einen entschiedenem Werth beizulegen; und es würde dem kalten Leser zum Vorwurf gereichen, wenn er sie aus langer Weile überschlagen, und dem



eilnehmern, wenn er vorzüglich ihre Wichtigkeit verkennen sollte.\*) Ich wenigstens bin zu fest überzeugt, daß es mehr eine Quelle des Interessirenden gibt, und hege zuviel Achtung für den vorzüglichsten Grad der unter uns herrschenden Igerneinen Aufklärung, um es wahrscheinlich zu finden, „die Geschichte jener Reisen gewähre dem Leser weiter nichts, als Befriedigung der Sehnsucht nach einem goldnen Zeitalter,“ da meines Erachtens im Gegentheil, diese Vorstellungsart auf immer aus dem Reich der Wirklichkeit in die Phantasiewelt der Dichter verweist. Ueberall, wohin Cook und seine Gefährten kamen, es sei in der Nähe des Pols oder des Aequators, fanden sie den Genuß der Menschen im Verhältniß mit der Thätigkeit ihres Körpers und ihres Geistes. Der gemästete Müßiggänger ist in O-Tahiti, wie in Europa, nur eine Mißgeburt der Regierungsform, die auf Unkosten einer arbeitenden und dienstbaren Klasse von Menschen existirt. Sollte sein Loos uns nicht vielmehr ein Gegenstand der Verabscheuung, als der Sehnsucht sein? Doch es ist Zeit, eines so übereilten als unverdienten Spottes zu schonen. So lange es unbestritten bleibt, daß eine vollkommnere Erkenntniß unserer Verhältnisse, oder dessen was wir Wahrheit nennen und durch vervielfältigte Erfahrung erlangen, dasjenige Ziel ist, für welches die Natur Geschöpfe mit entwicklungsfähigen Anlagen bestimmte; so lange wird das Verdienst des Entdeckers, der die Summe des menschlichen Wissens mit jener Miene von neuen oder berichtigten Begriffen vermehrte, weit über alle Anfälle der Eifersucht erhaben, auf einem unerschütterlichen Grunde stehen. Will man aber noch weiter gehen, und seine Bemühungen, weil sie unserer gesitteten Verfassung, unserer wissenschaftlichen Aufklärung, unserer durch vermehrte Bedürfnisse aufs höchste gespannten Thätigkeit angemessen und noth-

---

\*) Viele der obenangeführten Resultate, nebst den Gründen auf denen sie ruhen, liefert man in meines Vaters, während seiner Reise um die Welt gesammelten, Bemerkungen (welche ich aus dem Englischen übersezt habe, Berlin bei Haude und Spener, 8. 1783.) Hieher gehören auch meine Aufsätze de plantis esculentis insularum oceani australis. Berol. 8. 1786 und der in dieser Sammlung, über Neuholland nebst einem Aufsatz über die Menschenrassen im 2. Merkur, Oct. und Nov. 1786. Außerdem leidet die Sammlung der neuen Seereisen, die gemeinschaftliche Quelle neuer Beobachtungen.

wendig sind, eben darum auch für heilsam und nützlich erkenne will man dasjenige, was heut zu Tage politische und sittliche Glückseligkeit zu heißen pflegt, nicht für Täuschung und leeres Wortgepränge halten: so wird sich ein dankbares Gefühl in unsere Bewunderung mischen, und dem wohlthätigen Genius Entdeckungen huldigen, der uns jene für die Mitwelt und Nothwelt so reichhaltigen Resultate verschaffte.

Den Menschen zu erhalten, und ihn glücklich zu machen sind die beiden großen Probleme der Staatskunst. Daher schmeichelt bei Völkern, die das Verdienst zu ehren pflegten, ein Bürgerkranz den Mann, der alle Kräfte aufgeboten hatte, um zu diesen edlen Zwecken mitzuwirken. In England trat eine gelehrte Gesellschaft gewissermaßen in die Vorrechte des Souverains, dem sie sich freiwillig die ehrenvolle Pflicht auferlegte, Verdienste um den Staat zu krönen. Cook hatte den Scharbock, die Feinde der Seefahrenden, welche sonst auf den brittischen Flotten ein Schlachtopfer hinweg zu raffen pflegte, als der blutigste Krampf durch weise Maßregeln besiegt. Ihm also dem Retter und Befreier von diesem grausenvollen und langsam verzehrenden Tod dem Erhalter des Lebens vieler Tausende, die künftig gesund und getrost den Ocean beschiffen werden, ihm reichte die Philosophie den Kranz der Ehre dar, den er im alten Rom vom Volk und vom Senat erhalten hätte. \*) Cook hatte aber durch seine Entdeckungen für die Erhaltung jener nützlichen Menscheklasse, die sich nicht anders ernähren kann, als wenn sie unbehindert ihr Leben wagt, auf mehr als eine Art gesorgt. Es ist wohl nicht zu gedenken, daß nach seinen letzten gefährlichen und fruchtlosen Versuchen eine nördliche Durchfahrt zu finden die Entdeckung derselben, welche bereits so viele unglückliche Unternehmungen veranlaßte, nunmehr bis auf eine künftige Zurückkunft der Erbschaft wohl nicht versucht werden möchte, belassen uns ein Blick auf die Karte, wie viel er dazu beigetragen hat, die Gefahren der Schifffahrt durch die genauere Auskunde

---

\*) Sir Godfrey Copley, ehemaliger Präsident der königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu London, hat derselben einen Fond hinlassen, aus welchem jährlich eine 50 Pfund Sterling schwere goldene Schaumünze geschlagen werden kann, welche demjenigen Mitgliede zu Theil wird, dem man die wichtigste Erfindung verdankt. Die Schaumünze bekam Cook.

ung der Seelüsten des ganzen Erdbodens zu vermindern. Ich rede nicht bloß von seinen geographischen Entdeckungen in einem bisher noch wenig besuchten Welttheil. Wie viele Ankerplätze, Häfen und Rheben, wo Schiffe in Sicherheit liegen und für ihre Mannschaft Erfrischungen laden können, müßten wir nicht zählen, wenn wir die herkulische Arbeit seiner drei Entdeckungsreisen durchgehen wollten! Allein auch Länder, die uns näher und schon im Bezirk des europäischen Seehandels liegen, sind durch seine Bemühungen genauer bekannt, so wie ihre Lagen richtiger bestimmt und ihre Häfen mit allen kleinen zur praktischen Schifffahrt unentbehrlichen Merkmalen beschrieben und gezeichnet worden. Ein eben so wichtiges und glänzendes Verdienst des unsterblichen Entdeckers, kann ich nicht übergehen, wenn ich nicht den Vorwurf einer großen Vergeßlichkeit verdienen will. Ihm, und zwar fast ganz allein ihm, ist man die vollkommnere Vereintigung der Sternkunde mit den Geschäften des Seemannes schuldig, eine Vereinigung, wodurch die größte Gefahr und Schwierigkeit der Schifffahrt gehoben wird. Er begnügte sich nicht, das praktisch Anwendbare dieser erhabenen Wissenschaft selbst unablässig zu benutzen, sondern bildete während seiner Reisen in eben diesen Grundsätzen eine Menge junger Officiere, die gegenwärtig durch Beispiel und Unterricht den Geist der Beobachtung in der ganzen brittischen Marine verbreiten. Die schrecklichen Folgen der Unwissenheit, oder wohl gar einer thörichten Verachtung astronomischer Kenntnisse, die Verwirrung, die Angst, das Elend, die Gefahren, denen der Seemann ausgesetzt ist, wenn ihn ein Sturm von seiner Laufbahn verschlägt, und es ihm an Mitteln fehlt, sich wieder zu orientiren, sind durch unzählige Beispiele zu bekannt, als daß ich sie hier zu schildern brauchte. Um so vielmehr ist es zu verwundern, daß, bis auf Cook's Entdeckungsreisen, die nautische Sternkunde in ihrer Kindheit blieb. Die Länge zur See zu beobachten und zu berechnen, war bis dahin bei allen Seeleuten unerhört, und sowohl astronomische Instrumente, als Beobachter, die diesen Namen verdient hätten, waren noch äußerst selten. Ja, es ward sogar im Jahr 1770 noch nothwendig befunden, in dem Anhang zu den Mayerischen Tafeln den berühmten Sternkundigen de la Caille zu widerlegen, welcher behauptet hatte, daß die leichteste und einfachste aller Beobachtungen, die der Sonnenhöhe am Mittage, nicht genauer als bis auf fünf oder gar nur auf acht Minuten,

der Wahrheit nahe kommen könne. Auf Cook's Schiffen hingegen war kein Officier, und kaum ein Seecadett, der nicht mit aller erforderlichen Genauigkeit die Entfernung des Mondes von der Sonne oder von einem Stern zu messen, folglich von allen Beobachtungen die subtilste anzustellen gewußt hätte. Es war mit dem Wetteifer und dem Ehrgeiz, den ihr Befehlshaber ihnen eingeflößt hatte, ganz unverträglich, daß sie sich über diesen Punkt eines Vorwurfs schuldig gemacht hätten. Eben diese Fertigkeiten bewiesen sie in dem Gebrauch des Azimuth-Compasses zur Bestimmung der Abweichungen der Magnetnadel, und in der dazu nothwendigen Berechnung. Cook führte sie zur Untersuchung der Strömungen im Meere, der Höhe und Richtung der Fluthen, und der Zeit ihres Wechsels an, worauf die Sicherheit der Schifffahrt an Küsten ganz vorzüglich beruhet. Allen auch jene wissenschaftlichen Beobachtungen, welche bis jetzt noch keine unmittelbare praktische Beziehung haben, sind dem jungen Officiere wenigstens in so fern vortheilhaft, als sie seinen Beobachtungsg Geist schärfen und einst zu wichtigen Entdeckungen Anleitung geben können. Ist es nicht, zum Beispiel, merkwürdig, daß die Fluth, mitten im Ocean kaum zwei Drittel der Höhe erreicht, welche man nach Anleitung der Theorie erwarten sollte? Ist nicht das Südlicht in dem kalten Strich der andern Halbkugel ein Factum, welches für die Physik noch viel verspricht? Unter Cook's Anführung lernte also der Seecadett seine Aufmerksamkeit auch auf die Tiefe des Meeres in verschiedenen Gegenden, auf dessen verhältnismäßige Wärme, und die Menge des im Wasser enthaltenen Salzes, auf die Ursachen der Polarität, auf die Inclination der Magnetnadel, und auf die Wirkungen der Schwere richten. So genoß er auch den Unterricht dieses großen Lehrers im Aufnehmen und in der Verfertigung der Seekarten. Im Boot und am Ufer, mit dem Compass, dem Sextanten, dem Senkblei, einer Messkette und andern Hülfsmitteln bei der Hand, maß er Winkel, Tiefen und Entfernungen; in der Kajüte bei mehrerer Ruße entwarf er nach diesen Angaben den Plan der neuen Küste. Bedenkt man einen Augenblick, daß die Führung eines Schiffes bloß von dem Willen, und folglich von der Einsicht des Officiers abhängt, so wird der Nutzen des astronomischen und physikalischen Unterrichtes für die Erhaltung des Schiffvolks, und Cook's Verdienst um die Menschheit, auch in dieser Rücksicht offenbar. Die einsichtsvollsten

Schiffscapitains in der Flotte fühlten die Vorzüge dieser Officierschule in ihrem ganzen Umfange, und bewarben sich um die Erlaubniß unseres großen Seemannes, ihre Söhne oder nächsten Verwandten zu ihm ins Noviciat schicken zu dürfen. Auf seiner ersten Reise begleiteten ihn einige junge Leute, die bereits unter Byron oder Wallis das Südmeer besucht hatten. Aus diesen und einer großen Anzahl Cadetten, die ihm von ihren Aeltern anvertrauet wurden, bildete er nach und nach mehrere vortreffliche Officiere, die theils auf den folgenden Reisen ihn wieder begleiteten, theils auf andern Stationen seiner Erziehung Ehre machten. Eben dasselbe Verdienst, welches ihn ohne fremde Hülfsmittel emporgehoben hatte, war auch hinreichend seine Zöglinge zu befördern; verschiedene, die als Subalternen unter ihm dienten, schwangen sich bald zu Leutenants, und selbst zu Befehlshabern von Schiffen empor. Die mannigfaltigen Ereignisse einer Entdeckungreise waren für sie eine reichhaltige Quelle von Erfahrungen gewesen, die sie sonst nirgends in so kurzer Zeit hätten sammeln können, und unter keinem andern Führer so gut hätten benutzen lernen. Sie hatten sich daher, durch lange Gewohnheit, in allen Fächern des Seebienstes Cool's Methode zu eigen gemacht, und seine strenge Aufsicht hatte sie beständig darin geübt. Wo der edle Antrieb sich hervorzuthun, mit dem Vortheil sich nach einem so großen Muster bilden zu können, zusammentraf, war es da ein Wunder, daß ein gewisser Grad von Vollkommenheit errungen ward? Hätte das moralische Beispiel mit dem mechanischen gleiche Kraft; oder wären die Triebfedern der Nachahmung gleich wirksam in dieser zwiefachen Beziehung, und intressirte es die jugendliche Vernunft, die noch keine Widerwärtigkeiten kennt, das Herz des Menschen so zu prüfen wie seinen Verstand: so müßten aus Cool's Schiffen lauter Officiere hervorgegangen sein, die auch im Betragen gegen ihre Mannschaft seine milde, väterliche Zucht, und im Umgang mit ungebildeten Völkern seine menschenfreundliche Achtung für ihr Leben bewiesen hätten. Allein die moralische Bildung fordert eine längere Erfahrung und eine seltene Thätigkeit des Selbstgefühls.

Von jenen beiden vorhin erwähnten Aufgaben ist daher auch die Kunst, Menschen glücklich zu machen, die schwerste. Schon der schwankende Begriff der Glückseligkeit, den jeder mit sich herumträgt, müßte wohl, ehe er praktisch werden könnte, in den meisten Fällen eine große Einschränkung oder eine gänzliche Un-

schmelzung leiden. Mit den Neigungen und Bedürfnissen, mit den Anlagen und Fähigkeiten des Menschen, müssen auch die von ihm unabhängigen äußern Umstände in Rechnung gebracht werden; ja es ist augenscheinlich, daß die Dinge, auf welche wir einen Werth setzen, und in deren Genuß wir glücklich sind, jenen Werth nur durch die praktische Erkenntniß ihres Gegensaßes erhalten, und uns nicht anders befriedigen können, als indem wir den Zustand, worin wir sie entbehrten, mit dem, worin wir sie erlangten, vergleichen. Zwischen den Augenblicken des Begehrens und der Befriedigung liegt der Augenblick des Bestrebens, um den es vielleicht der Natur am meisten zu thun ist. Ihr Instinkt, der mit unwiderstehlicher Kraft nach physischem Wohlbeyagen, nach gesundem schmerzlosem Dasein, oder auch nach der lebhafteren Empfindung angenehmer sinnlicher Eindrücke strebt, ist eben sowohl als dieser Genuß selbst, nicht Zweck, sondern Mittel; die Absicht der Natur ging auf Entwicklung der Kräfte, auf Handlung, Bewegung, Thätigkeit; was sie von Genuß uns zur Lockspeise vorhielt, sollte, wie die kleine Portion Honig, welche der Hottentotte seinem freundlichen Bienenkukuk überläßt, nur den Gaumen reizen, uns nur können, desto eifriger ihren Zweck zu befördern.\*) Das Bewußtsein, welches sich zum Instinkt gesellt, erzeugt eine Menge oft widersprechender Neigungen, die auch alsdann, wenn sie natürliche Triebe ersticken, noch immer jenen Satz bestätigen. Die Vorstellung, welche im Menschen die herrschende wurde, mochte noch so abentheuerlich sein, so fand er einen Genuß darin, der ihn antrieb, seine ganze innere Kraft aufzubieten, und Alles mit einer Empfindung, die stärker als jede andre sein Selbstgefühl erweckte, in Verbindung zu setzen. Glücklich sein, scheint dem zufolge, wenigstens in der einzigen Welt die wir kennen, einen Zustand zu bezeichnen, wo Arbeit und Ruhe, Anstrengung und Ermattung, Begierde und Befriedigung, Wollust und Schmerz, Freude und Leid mit einander

---

\*) Der Bienenweiser oder Honigkukuk (*cuculus indicator*) in Afrika zeigt sowohl den Menschen als einer Art von Stinkthieren, die Stöcke der wilden Bienen an. Die Hottentotten folgen seinem Wink, graben den Honig aus, und überlassen ihm gerade soviel, als ihn lüftern macht, ihnen einen andern Stock anzuzeigen, welches er dadurch thut, daß er vor ihnen herfliegt, und dann, über dem Neste in der Luft schwebend, schreit. Man sehe Sparrmann in den Phil. Transact. T. LXVII.

wechseln, wo aber die frohen Augenblicke des Genusses kräftig genug zu neuer Thätigkeit reizen, und lebenslang die möglichste Entwicklung aller physischen und sittlichen Kräfte befördern. Die Extreme einer zu heftigen Erschöpfung und einer gänzlichen Vereiung von aller Mühe, ersticken beide die Thätigkeit, und machen nicht glücklich. Ohne Reiz, nämlich im ersten Fall ohne Hoffnung, im andern ohne Begierde, sinkt die Hand, die nach dem Genuss greifen sollte, kraftlos zurück; wo hingegen das richtige Verhältniß zwischen Arbeit und Genuß alle Fähigkeiten und Anlagen hervorruft, entwickelt und in volle Wirksamkeit setzt, da scheint der weisen Staatskunst weiter nichts übrig zu bleiben, als über die Entwicklung verschiedener Kräfte so zu wachen, daß sie einander nicht zerstören können. Zur Prüfung dieser Gedanken müßte man untersuchen, ob die Länder, welche verhältnißmäßig die größte Anzahl glücklicher Menschen besitzen, nicht zugleich diejenigen sind, wo Freiheit der Person, des Eigenthums, des Gewissens und des Denkens jede Art von Betriebsamkeit im höchsten Grade befördert, und wo man, ohne sich zu erschöpfen, für alle Bedürfnisse des Staats mit einer Art von Verschwendung sorgt? Diese wenigen Züge sind gewiß hinreichend, jedermann einen Staat ins Gedächtniß zu rufen, der sie alle in sich vereinigt.

Die Fortschritte der Aufklärung geben derjenigen Thätigkeit, welche die Hauptbedingung zum Glück der Menschen ist, einen stärkern Schwung; denn sie bringen neue Verhältnisse in Umlauf, wodurch die Industrie mit der immer steigenden Vermehrung der Bedürfnisse wieder ins Gleichgewicht kommt. In eben dem Sinn wie man thierische Körper Maschinen nennt, hat man auch den zusammengesetzten Staatskörper mit dem vielschrägigen, leblosen Hebel der menschlichen Kunst verglichen. Allein alles an dieser Maschine lebt, jeder Theil hat eigene Lebenskraft, und die Vereinigung lebendiger Glieder bildet nicht ein todttes, sondern ein eeseeltes organisches Ganze, fast auf eben die Art, wie nach van Helmont, Bonnet und Otto Friedrich Müller, jede Organisation der Natur auf unserer Erde ein Aggregat lebendiger Einheiten ist.\*) Eine beständige und gewaltsame Bewegung, wobei unablässig Theile verloren gehen und wieder ersetzt werden, erhält

---

\*) E. Bonnet *considérations sur les corps organisés*, I, §. 132.

und ernährt dieses ungeheure Ganze; ein heftiger äußerer & ein Mißverhältniß der Organe, Erschlaffung aus Mangel, & Entzündung aus Uebermaaß der Säfte, verursachen in ihm, wie in einzelnen Thiere, Gährungen, Erschütterungen, Krankheiten, Zufälle aller Art, ja bisweilen gänzliche Auflösung oder Uebergang in andere ähnliche Körper. Ohne dieses Gleichniß ist es zu führen, erläutert es die Unentbehrlichkeit derjenigen Erhaltungsmittel, an welche sich ein Staat, vermöge seiner Verfassung seiner ganzen Art zu existiren, gewöhnt haben kann, und deutet deutlich die Gefahr, welche ihm bei jeder Hemmung der Thätigkeit zu seinem Leben bestimmten Kreislaufes droht. Es ist also immerhin wahr sein, daß ein mächtiger, reicher, in sich selbst im vollen Genuß seiner Kräfte, den Keim der Auflösung schon in sich enthält; im Grunde ein leerer Schall, eine Gesellschaft unauflöslich ist: — so verliert das Werk eines Mannes, welcher dem gegenwärtigen Bedürfniß zuweilen abhilft und die Gesundheit des Staatskörpers auf lange sichert, so wenig, als der Ruhm eines geschickten Arztes, einen Kranken wieder herstellt, ohne ihn unsterblich machen können.

Wenn also Cook's Entdeckungstreifen neue Aussichten den Flor seines Vaterlandes eröffnen, wenn sie seine Mitbürger zu neuer Thätigkeit aufmuntern, und die allgemeine Aufklärung aller gesitteten Völker befördern; wer raubt ihm dann den sterblichen Ruhm, für das Glück vieler Tausende gearbeitet selbst sich hingeopfert zu haben? Dieses Verdienst des Seemannes ist nicht etwa bloß hypothetisch, nicht der einer hochgespannten Einbildungskraft, welche sich erkühnt eine dunkle, ungewisse Zukunft zu blicken; schon jetzt spricht die Früchte der ersten und letzten Reise des Entdeckers zwischen China und der neuentdeckten Westküste von Nordamerika haben englische Kaufleute das Band des Handels schon mit besten Erfolge geknüpft, und ihr erster wohlgerathener Beweis beweist die Einträglichkeit dieser neuen Fahrt. Die Pelze jenes neuen Welttheils und insbesondere die Seeotterfelle werden lange in ihrem Preise erhalten; denn diese Thiere müssen selten werden, je eifriger der Amerikaner, durch den Tauschhandel gereizt, ihnen nachstellt. Es läßt sich also ohne besondern Scheu voraussagen, daß die Bequemlichkeit des Handels an



erikanischen Küste bald die Errichtung fester Posten und den nothwendig machen wird, aus denen mit der Zeit neue Pflanzstädte entstehen müssen. Erinnert man sich das schnelle Wachsthum der Staaten, welche neulich auf diesen Küste desselben Welttheils in einen großen republikanischen Bund zusammengetreten sind, so erwartet man, innerhalb paar Jahrhunderten, auch westwärts eine wichtige Veränderung am politischen Himmel. Die Natur aller Kolonien ist es mit sich, daß sie, sobald sie für sich selbst bestehen, sich emancipiren und vom alten Stamme losreißen. Schicksal steht unfehlbar, früher oder später, den spanischen Kolonien durch ganz Amerika bevor, und kann vielleicht durch die Errichtung eines neuen Handelsstaats in Neuallbion beschleunigt werden. England könnte also einmal an den bourbonischen Kolonien die jetzt die Unabhängigkeit der amerikanischen Kolonien kriegten und sogar ihren Handel an sich zu bringen suchten, die Vergeltungsrecht ausüben, und den Verhältnissen der neuen Welt durch neue Revolutionen ein ganz neues Ansehen geben.

§ der Verwesung organischer Körper, oder ihrem Auswachsen wieder neue Organisationen. Zuerst sind es zwar Schimmel und Pilze; doch diese bereiten das Erdreich für ein edleres Pflanzengebilde. Aus den überflüssigen sädlichen Gliedern eines Staats, die er von sich wirft, bald neue Gesellschaften hervor, die allmählig zu einer neuen Größe und Stärke gedeihen. Einige Menschen von Seele, welche sich unter günstigen Umständen in diesen politischen Organisationen hervorthun, geben der noch biegigen Masse Gestalt und Consistenz, und hauchen ihr einen neuen Trieb ein, der sie in allen ihren Theilen entwickelt wieder organisiert. Die Freistaaten in Amerika hatten keinen Ursprung, und ihre Gesetzgeber gingen aus ihrer eignen Mitte hervor. Eben diesen geringen Anfang hat die neue britische Kolonie, welche, noch in diesem Jahre, an der Ostküste der holländischen Insel angelegt werden soll. Jenes von Cook auf seiner Reise entdeckte Neusüdwallis, und jene Botani-Bai, Naturforscher in Zeit von drei Wochen beinahe 400 Pflanzenarten fanden, sind zum künftigen Wohnort der Kolonisten ausersehen, welche sich seit einigen Jahren in den holländischen Gefängnissen angehäuft haben. Dort liegt ein unge-

heures Land, welches man süglich einen neuen Welttheil nennen könnte, unbebaut und unbewohnt vor ihnen offen, und ihnen einen milden Himmelsstrich, eine fischreiche Küste, und zum Anbau bequemes Erdreich dar. Das noch unerforschte nördliche dieses Landes enthält vermuthlich eine Menge merkwürdiger vielleicht kostbarer Produkte. Die geringe Anzahl der Eingebornen, die nackt, zerstreut und ohne bleibende Stätte an den Ufern der See zu irren, ist weder den Ansiedlern gefährlich, noch ihnen von diesen etwas zu befürchten. Der Anfang dieser neuen Pflanzstadt kann also unblutig sein; sie kann die Jahre ihrer Kindheit ruhig und ungestört verleben, und muß, fern von dem Mutterlande, ihren Unterhalt mit desto größerem Eifer im Ackerbau suchen, der die einzige Quelle des wahren Reichthums ist. Sobald die Bevölkerung in Neuhollland nur geringe Fortschritte macht, verweht sich die Anpflanzung der nahegelegenen Inseln von Neuseeland, welche an Bau- und Nutzholz, an Pflanzprodukten aller Art und an Fischen so ergiebig sind, mit in die Interessen der neuen Kolonie. Das dortige Erdreich und die klimatischen Verhältnisse sind dem Anbau unserer Getreidearten und des Weinstocks süglich angemessen. Die hyazinthenähnliche Pflanze (Phormium) welche dort einheimisch ist, und den Einwohnern einen nützlichen, seidenweichen und glänzendweißen Flachsfaser liefert, Pflanze, die zugleich den Vortheil hat, daß sie auf einem sumpfigen, oder selbst einem sumpfigen Boden, welcher sonst genutzt werden könnte, vortreflich gedeiht, bieten den Stoff zum Segeltuch, zu Stricken und selbst zu allerlei Arten von Wandarbeiten dar. Die harzigen, gewürzhaften Bäume, aus denen Sprossen Cook Bier und Thee bereiten ließ, und mehrere Aelter, welche allem Anschein nach reich an Heilkräften sind, sprechen dem Handel neue Aussichten; es sei nun, daß die geübte Wildheit der einheimischen Barbaren mit der Zeit gemildert werden kann, oder daß die Pflanzvölker europäischen Ursprungs, sich mit gewaffneter Hand unter ihnen niederlassen. Für die nördliche Gegend von Neuhollland, welche dem Äquator näher liegt, sind die Produkte der zwischen den Wendekreisen stillen Meere zerstreuten Inselgruppen von größerer Wichtigkeit. Der Brodbaum, dessen Früchte eine so reichliche, gesunde und schmackhafte Nahrung geben, die Kokospalme mit ihrem Aetherischen Oel und ihrem weinähnlichen Saft, der Pfirsich, der heitische Myrobalanapfel, die Yamswurzel, die

Jataten, das Zuckerrohr, mit einem Worte die Früchte und ähren Pflanzen jener Archipels, können dereinst mit Nutzen in dem neuen Lande angezogen werden. Schon an den Küsten ist es Stellen; die zum Anbau derselben tauglich sind, und in den Thälern, welche tiefer im Lande liegen, lassen sich dergleichen mit noch größerer Wahrscheinlichkeit vermuthen. Der Rajoputium, der das berühmte Del dieses Namens gibt, und eine Menge Bäume, aus denen ein kostbares, dem Drachenblut sehr ähnliches Harz hervorquillt, wachsen in jenem Lande wild. Vielleicht könnte man von den freundschaftlichen Inseln nach Neuholland auch eine neue Gattung des Fiebertindenbaums bringen, dessen bitter, würzhafter Geschmack deutlich genug zu beweisen scheint, daß er so wenig, wie seine amerikanischen Verwandten, an Heilkräften leer ausgegangen ist. Wer weiß nicht heut zu Tage von der Wichtigkeit dieses amerikanischen Produktes zu sprechen, und wer erkennt nicht, daß allein die Entdeckung desselben das Band zwischen Peru und Europa unauflöslich macht? Eine zweite Art von Fiebertinde aus den caribäischen Inseln fängt an, durch ähnliche, doch verschiedene, aber in gewissen Fällen noch wirksamere Kräfte in Ruf zu kommen. Die dritte ziert mit ihren schönen wohlriechenden Blumen die Gärten der Insulaner im Südmeer, und wird vielleicht auch wegen ihrer Heilkräfte um die Hütten gepflanzt. Die Anpflanzung dieses Strauchs, und der Handel mit seiner Rinde, kann in Zukunft Völker mit einander verbinden, die ohne ein solches Mittel noch lange getrennt geblieben wären.

Mit Erstaunen bemerkt man, daß die Völker Asiens, sie mögen, wie die Chinesen von Europa unabhängig geblieben, oder wie die in Bengalen, Java, den Molucken und Philippinen von unsern Kaufleuten unterjocht worden sein, dennoch auf ihrer Stufe der Kultur stille stehen, sich mit den Europäern nicht vermischen, und ihre eignen Sitten, Sprachen und Gebräuche beibehalten. Das Alterthum ihrer Verfassung, die starke Bevölkerung aller jener asiatischen Länder, und die Gewinnsucht des fremden Kaufmannes, der Alles, nur nicht seinen unmittelbaren Vortheil, vergift, scheinen sich zu vereinigen, um jene Eigenhumlichkeit des Charakters zu erhalten; ja, das Klima wirkt sogar mit Macht auf den Eroberer zurück, der sich aus Trägheit und Wehagen den Sitten der Besiegten genähert hat. In einem Lande hingegen, wo die Zahl der ursprünglichen Eingebornen

unbedeutend ist; wo Niemand dem neuen Ankömmlinge die erspart, den Acker zu bestellen; wo keine einheimische Nahrung vorhanden ist, um ihn in Baumwolle oder Seide zu wo folglich das Wachsthum und Gedeihen der neuen Pflanze bloß von ihren eigenen Kräften abhängen muß: da die wohl mit einiger Zuversicht auf die Fortdauer des europäischen Geistes der Betriebsamkeit rechnen. Mit dem Anbau also nach und nach Handwerke und Künste entstehen sich durch den Handel ausbreiten und vervollkommen Industrie und Luxus müssen Hand in Hand mit einander und selbst die Wissenschaft kann nicht in gänzliche Vergessenheit gerathen. Wie müßte nicht ein Staat in der südlichen Hemisphäre, dessen Einwohner so unternehmend, so thätig, angespornt durch die Menge ihrer Bedürfnisse und so in Erfindung der Befriedigungsmittel wären, wie die Völker des fernen Welttheils und der nordamerikanischen Freistaaten, Verhältnisse aller nahen und fernen Nationen verändern? Nicht als Mittelpunkt des Handels betrachtet, scheint Vortheil liegen zu sein, um Indien mit Amerika zu verbinden, wiewohl die Oberherrschaft über die östlichen Inseln zu behaupten.

Wenn die allgemeine Aufklärung; wenn das gemeine Fortschreiten unserer ganzen Gattung nach einem bestimmten Ziele der Vollkommenheit, wenn die Aussicht einer höhern gesellschaftlichen Glückseligkeit, als die Welt noch kannte, thätig zu werden, nicht etwa leere Träume einer fränkischen Utopie, oder ohnmächtige Schwärmereien der Ungenügsamkeit am Gegenwärtigen, oder gar den Umarmungen mancher Irren absichtlich entgegengesetzte Wolkengötter sind, wie wichtig wäre nicht alsdann Cook's Entdeckungsepode als der Zeitpunkt, wo eine neue zweckmäßige Entwicklung des Menschengeschlechts und seiner Kräfte den Anfang nehmen ein fester Punkt mehr gewonnen werden sollte, aus welcher wir Europäer den alten asiatischen Eigensinn, und bezwingbare Widerständigkeit des vollkommensten, üppig an natürlichen Schätzen unerschöpflichsten Welttheils geistliche Fortschritte der Aufklärung endlich bestürmen müßten?

Kühn ist der Gedanke immer, daß 500 bis 600 Völker Menschen die es sich nicht träumen lassen, wie ernstlich lieblich die Philosophie ihrer Brüder schon die Mittel

ren berechnet, von einem Zeitpunkte nicht mehr fern sein, wo in ihrem Denken, Thun und Lassen eine merkwürdige Revolution vorgehen wird, wo Lehren der Weisheit aus pa, vielleicht auch aus Amerika und den Südländern, mit verfehllicher Macht der Ueberredung sie auffordern werden, lange gewohnten Sklaverei, ihrer natürlichen Weichlichkeit Indolenz, dem desultorischen Gange ihrer in Wildern spielenden Vernunft, kurz den angeerbten, klimatischen Irrthümern Mängeln ihres Verstandes und Herzens zu entsagen, und die Wahrheit zu erkennen und anzunehmen, welche den fischen oder aus Europa entsprungenen Selbstdenker glückbringt! Nun ist es zwar unleugbar, daß die gänzliche Bebauung der Erde und insbesondere die Entstehung großer wirklicher Staaten in einer bis jetzt so gut als unbewohnten Welt, die merkwürdigen Folgen und wichtigen Veränderungen in dem allgemeinen Zusammenhange nach sich ziehen müsse; wer mag der prophetischen Begeisterung, oder jener ihr nachgebenden Kunst, im magischen Kreise der Dialektik die Zukunft aräthseln, das Vorrecht streitig machen, sogar die Art des Affes, den diese Revolution endlich auf die Menschengattung bringen wird, voraus zu verkündigen? Allein für den kaltsblütigen Forscher der die Erfahrung befragt, ist es allerdings noch etwas Bedenkliches, daß ihn die Begebenheiten der Vergangenheit zu Vorherbestimmungen nicht zu berechtigten scheinen.

Man nehme das Alter der Erde und des Menschengeschlechtes an, als man immer will, so ist doch die Geschichte nur sam von gestern, und steigt nicht über 3000 Jahre zurück. In diesem Zeitraum aber sind die Sitten, die Lebensart, die Regierungsform, der Charakter und die Religionsbegriffe der Chinesen und Indier im wesentlichen unverändert geblieben, so auch die benachbarten mongolischen Horden diese unkrügerischen Wilder bezwungen haben. In wiefern sind also die Begebenheiten, die wir von unserem rastlosen Geiste, von unserer auf Neugier und Griechenlands Philosophie gepfropften Aufklärung abgezogen haben, anwendbar auf jene uralten despotischen monarchischen Verfassungen Asiens, wo man sich an ererbten Sitten und Wissenschaften genügen läßt, nichts Neues erfindet, nichts Fremdes lernen will? In unserm unbeständigen Klima ist kluge Männer und Frauen, die nach meteorologischen Beobachtungen jedem Tage des zukünftigen Jahres seinen

Antheil Regen, oder Sonnenschein, Frost, Hitze, Sturm, witter und Windstille zu messen. In jenen Gegenden, wo Barometer weder steigt noch fällt, wo die Winde und Zeiten einer unabänderlichen Regel unterworfen sind, kann die Wetterpropheten entbehren. Doch zugestanden, daß sich meteorologischer Cyclus für unsern Norden ausrechnen ließe, man daraus folgern können, daß dereinst die Zeit eines währenden Sonnenscheins kommen müsse? So bündig ist wohl der Schluß von den politischen Erscheinungen eines Blicks und eines Winkels der Erde, die vielleicht auch ihren Gebirgen, auf eine zukünftige allgemeine Uebereinkunft des Menschengeschlechts; welches dann in einem Meere von ununterbrochener Glückseligkeit nichts weiter zu thun haben würde, als — glücklich zu genießen, und endlich, über Wahrheit einverstehen, die Denkkraft feiern zu lassen. Mich dünkt, wir müssen in dieser Sache nur analogisch schließen. Alle Wesen der Natur vergänglich, wenn gleich von verschiedener Dauer. Eine Geschichte beschließt das ganze Dasein eines Schimmels; Zoroaster's Epigramm in Kaschmer war 1400 Jahre alt, als der Kalife Mohammed sie abbauen ließ. Am vergänglichsten ist die Krone der Herrlichkeit, die Blume und ihr Duft. Wir genießen diese, und wir sind uns ihrer, so lange sie währt, und pflegen sie, um ihnen zu werden. Können wir nicht auch die Blume der Aufklärung pflegen, sie genießen und uns ihrer freuen?

Was Cook zur Masse unserer Erkenntnisse hinzugefügt ist jedoch von der Beschaffenheit, daß es tiefe Wurzeln schlagen und lange den entscheidendsten Einfluß auf die Thätigkeit der Menschen haben wird. Künstliche, vervielfältigte, complicirte Bedürfnisse, wie die unstrigen, und Leidenschaften die sich damit beziehen, sind vielleicht unmäßig in ihren Forderungen; sie geben den menschlichen Kräften zugleich einen Schwung, welcher sie oft unglaubliche Dinge verrichten. Nur das gegenwärtige Jahrhundert konnte Cook's brennende Ehrbegierde mit den Hülfsmitteln ausrüsten, wodurch er zum Entdecker wurde. Nur Cook konnte diesem Zeitalter Genüge leisten. Der europäische Staaten haben so rasche Fortschritte zur Vervollkommenheit gethan, daß sie auch dem blödesten Auge nicht entgehen können. Selbst ihre trägeren oder mehr bedrückten Nachbarn fangen an einzusehen, wie weit sie zurückgeblieben sind und welche Vortheile sie entbehren müssen. Auch in dem

man endlich die große Wahrheit, daß die Sklaverei die schon entabelt und entnerot; man nimmt ihnen daher die ersten Fesseln ab, und lockt auf diese Art die Industrie her-

Der der Morgenröthe der Wissenschaften verschwindet die häßliche Unfehlbarkeit. Duldung und Gewissensfreiheit verzigen den Sieg der Vernunft, und bahnen den Weg zur Freiheit und zur freien Untersuchung aller Verhältnisse, die

Menschen unter dem Namen Wahrheit wichtig sind. Ich gebe Eurus und Fleiß dem Leben einen neuen Werth; künste erreichen den Gipfel der Vollkommenheit und Einfach; nachsicht und Erfahrung erweitern und verbinden alle Wissenschaften mit einander; alle politischen Kräfte neigen sich ins Hgewicht; kurz, es ist oder es wird schon Blüthezeit. Die meine Betriebsamkeit bemächtigt sich schnell jeder kleinen Entng, jeder einzelnen Erfahrung, um sie auf das praktische anzuwenden; wie wird nicht erst die Masse der Erkennt-

die Cook errungen hat, ihre Hände füllen und alle ihre werthe bewegen? Die vollendete Erdkunde; die mit der Kosmos verbundene Nautik; die Ausdehnung des britischen Reichs bis an die neuentdeckte Westküste von Nordamerika; Gründung einer Kolonie in Neuhollland; die Bereicherung Naturgeschichte; die genauere Kenntniß so mancher Menschenme in ihrer eigenthümlichen Verschiedenheit, und die daraus gehende nähere Entwicklung des allgemeinen Begriffs von rer Gattung, ihrer gemeinschaftlichen Triebe, ihrer ähnlichen, einer Vorstellungsart gegründeten Vorurtheile und Irrthümer, : Wildheit, Barbarei oder Kultur, ihrer klimatischen Lebens- und Organisation; endlich auch die Wichtigkeit der Entdeckungs- epoche für manche jener Völkerschaften selbst, deren Wissen Genuß dadurch einigen Zuwachs erhalten mußte; — wie g und vielfältig verwebt nicht dies alles den Namen und das dienst des großen Entdeckers in die künftigen Beschäftigungen r Völker und Generationen! Der Grenzpunkt der fortschreitenden Aufklärung liegt außer unserm Gesichtskreise; selbst wenn Blüthe längst verwehlt, ihre Frucht abgefallen und zerstreuet wird, sprossen ihre Saamen in einem andern Boden wieder or. Wie ließe es sich also bestimmen, wo der Einfluß, den f auf sein Zeitalter und auf die Nachwelt haben muß, sich den Strom der Jahrhunderte gänzlich verlieren wird?

Bisher betrachteten wir nur die auffallenderen Folgen seiner

Entdeckungen; allein sie wirken auch unvermerkt in vielleicht mit desto größerem Nachdruck, auf den das Herz. Es ist ein wichtiges Geschäft, in Erholung, durch eine Reihe neuer Bilder die angestruften Kräfte zu erquickten, den Eindruck überstandener zu verwischen, Kraft und Muth zu neuer Anstrengung und das Gedächtniß mit nützlichen Lehren und I bereichern. Unter allen Merkmalen eines aufgeklärten Geistes ist vielleicht keins untrüglicher, als eben das Bedürfniß der Lectüre, welches sich bis auf die Klassen erstreckt. Nur ist es zu bedauern, daß ein von denen, die sich zu Schriftstellern berufen, gewissenshaft befriedigt wird, indem die reifliche (großen Pflicht, welcher sie sich unterziehen, gerade was sie am wenigsten zu kümmern scheint. Wen den jährlichen Hekatomben, welche nur durch ihre Werth erhalten, der Wohlgeruch eines reineren, würdigen Opfers auf dem Altar der Göttin duftet mit den Sterblichen versöhnt, und läßt sich vom Himmel in ihre niederen Hütten herab. Wenn ein unermesslich merkwürdige wissenschaftliche Resultate, lebhaft von Gegenständen, die den Menschen nahe angeheft, stellung großer gefährvoller Thaten oder ungewöhnlichen Begebenheiten die Wissbegierde, das Nachdenken, die Kraft, die Empfindungen und Leidenschaften der ander anregt — zugleich dem Verstande eine neue Ergriffe, Erkenntnisse, Urtheile und Grundsätze! da sie unmittelbar aus Erfahrung fließen, durch Beziehung auf das Leben, einen tiefen und bleibenden Eindruck machen: so kann es zur Bildung jedes einzelnen habensten Sinne, nämlich zur zweckmäßigen (edelsten Anlagen, sehr wesentlich, und oft mehr beitrage, als manche Lehren, die auf sich selbst stets für apodiktisch gelten, und denen kein Das Gepräge des gemeinnützigen Fleißes, des Blicks, der männlichen Vernunft, der Unbefangenen zeichnet Cook's Schriften, so wie seine That dem überall Mittel zur Ausführung seiner Standen, wußte auch Worte zu finden, die die Verhältnisse, sorgfältig durchspähte Natur



nlicher Kunst- und großer Kühnheit vollbrachte Arbeiten, nmaßung, aber voll Ernst und Nachdruck erzählen wollte. fremde Anleitung; noch vertraute Bekanntschaft mit großen n, sondern der innere Drang, wodurch er auch Entdecker bildete seinen ungeschmückten, aber reinen, deutlichen Styl. Anhänglichkeit an Systeme die er nicht kannte, an Vor- die er belächelte oder verabscheute, blieb sein fester Punkt Darstellung dessen, was er gesehen und erfahren hatte. wir den Inhalt seiner Reisegeschichte zusammen, so zeigt is der Mensch auf verschiedenen Stufen der Bildung ist; ber die ganze Oberfläche des Erdbodens die wesentlichen jungen eines glücklichen, nach seinen verschiedenen Bedürf- modificirten Zustandes sind; was die Natur ihm dazu n, und was er aus den verborgenen Tiefen seines eigenen s schöpfen muß; endlich, was der gesittete, vernünftige i Großes vermag, wenn er den ganzen Reichtum seiner sations- und Verstandeskkräfte aufbietet, und seinen Genuß unbegrenzte Thätigkeit setzt. Aus dieser reichen Quelle n bereits weise, gelehrte, erfahrene Männer Belehrung ahrung für ihren gebildeten Geist; und noch ergiebiger sie für die aufblühende Jugend mit ihrer Wärme des s und ihrer beflügelten Phantasie. Deutscher Jüngling! Du lasest Cook's unvergeßliche, thatenvolle Entdeckungs- e. Sprich! wurdest Du nicht belehrt, aufgeklärt, zum nken erweckt; jetzt unwillkürlich durch Säge von erhabener erschüttert; dann zu sanftem Mitleid, zur Tugend und enliebe hingerrissen, oder zum edlen Selbstgefühl und zum r nach nützlicher Betriebsamkeit entflammt; und von Dank ewundrung für den Entdecker durchdrungen?

---

berecht ist dieses Opfer der Bewunderung, welches jedes olle Herz dem unverwundten Seemann darbringt; gerecht, inem Andenken desto heiliger, da es der Lohn ist, um i er gerungen hat. Zwar seiner kalten Asche frommt lob nicht mehr; und der Geist des Helden, wie der Engel ichters,

wird nicht herrlicher durch eu'r Entzücken;  
wird nicht mächtiger durch eu'r Vertrauen!

Die Welt könnte seine Wohlthaten genießen, und, wie sie so oft gethan, des Gebers vergessen. Allein der Nachruhm ist das eigentliche Erbe der wenigen Edlen! Oft zündete die Ehre, die man dem Andenken eines großen Mannes weihete, den Funken des Genius in einem andern Busen an. Mit einem Eifer, der alle Hindernisse besiegt, kämpft er dann um diesen Preis, der ihn so groß, so rein und göttlich dünkt; und wenn er am Ende seiner Laufbahn einen Blick in das Vergangene wirft, verläßt er diesen geschäftigen Schauplatz zufrieden, froh und mit dem festen Vertrauen, daß sein Beispiel und der Ruhm seines Namens die wohlthätige Flamme fortpflanzen werde, so wie er sie zuerst empfing. So wird der Nachruhm gleichsam eine Schuld, welche die Nachwelt tilgen muß; und ein Zeitalter, welches bei den Verdiensten eines großen Mannes schweigt, verdient die Strafe, daß es keinen ihm ähnlichen Mann aus seiner Mitte hervorbringen kann.

Was der Mensch mit auf die Welt bringt, ist die innere Energie seines Wesens, und ihre verschiedenen Grade der Empfänglichkeit. Wie der Bildungstrieb des Körpers in verschiedenen Menschen nicht von gleicher Stärke ist, und bald Patagonen, bald Lappen und Samojeden, auch in einerlei Klima Riesen und Zwerge hervorbringt, bald früh, bald spät, gleichförmig oder anfallsweise sich entwickelt; ebenso ist die eigenthümliche Thätigkeit des Willens und der Denkkraft, und die Beweglichkeit der Phantasie, und des Gefühls an innerer Stärke verschieden. Es herrscht aber auch eine unbegreifliche Harmonie zwischen den Gegenständen der Vorstellung, und der Fähigkeit ihre Eindrücke anzunehmen. Gewisse Menschen werden durch besondere Klassen von Vorstellungen kräftig erschüttert, die auf andere keinen Eindruck zu machen scheinen. So tönen gespannte Saiten von selbst harmonisch, doch nicht eher, als bis der gleichgestimmte Klang sie durchzittert. Ein Weiser sagt irgendwo sehr schön und richtig: „es hängt nur von uns ab, das Verhältniß unserer Geisteskräfte unter einander zu prüfen und sie ins Gleichgewicht zu bringen: ihr intensiver Reichthum aber ist die unbedingte Gabe der Götter.“ Diese Ungleichheit des innern Kraftmaßes wird offenbar, sobald man das Menschengeschlecht nur etwas genauer betrachtet; allein die auf fallenden Beispiele von auszeichnender Größe sind in allen Ländern selten, obgleich an keinen ausschließungsweise gebunden.

die meisten Fürsten," sagt ein großer freimüthiger Gelehrter, „zöge man ihnen den Purpur aus, und würde in die Welt, würden unverzüglich in die unterste Klasse Menschheit zu Boden sinken, ohne Hoffnung, sich wieder erheben zu können." Dagegen hatte die Natur unsern Entdecker in einer Hütte des Bauers mit einem vollen Maasse von gerüstet. Die Grundkraft seines Wesens lag in einem Bestreben, zur Wirksamkeit und That auszufließen; sie erregte nie; sie bedurfte nicht erst der Anregung der Sinne, und Genuß leistete ihr kein Genüge, Cook's Enthaltensart diese Art eine angeborene Tugend, nicht die Folge eines Kampfes. Seine Begierde konnte nur durch Erreger gesättigt werden, und sie mögen ihm nun Zweck oder ober wechselweise beides gewesen sein: so erzeugte dieses die Arbeit, jenen nie ermüdenden Fleiß, jenes die Ausdauer und Beharren, wodurch er so große vollbrachte, und gegen Arbeit, Schwierigkeit, Gefahren unverwundlich blieb. Eine Einbildungskraft, die die Verhältnisse der Dinge schnell und deutlich aufzufassen vermochte; ein Beurtheilungsvermögen, welches richtig und unbestechlich entschied; eine Reizbarkeit des Gefühls, übermaass zuweilen leidenschaftliche Ausbrüche veranlaßte, die öfter unter der Herrschaft der Vernunft sich zur Gerechtigkeit und Menschlichkeit neigte; — Anklagen, welche der Seele beweisen, sollten sich einst in Cook, dem eines Wächters, zu großen Zwecken entwickeln. Seine und die Dürftigkeit seiner Umstände begünstigten indeß nicht seine Ausbildung. Eine frühzeitige Neigung für das Feld entschied sein Schicksal. Sein thätiger Geist, stark in der Ausführung, zerriss die man ihm angelegt hatte, und begab sich freiwillig zur Jagd eines Kohlenhändlers. Hier erlitt er 15 Jahre eines gemeiner Matrose und als Steuermann eines Kaufmanns alles Ungemach und alle Mühseligkeiten des harten Lebens, den er in der Folge seinen Untergebenen zu erleichtern hier ward er mit den Schwierigkeiten und Gefahren der Jagd vertraut; hier stärkte sich sein Herz gegen den grauenhaften Anblick des nahen, kaum noch vermeidlichen Todes; er suchte auch den Grund zu jener vollkommenen Geschäftigkeit in praktischen Theile seiner Kunst, zu der genauen und

vollständigen Kenntniß des Schiffs und der Ausrüstung desselben, der Pflichten des Matrosen und der in ihm erforderlichen Fertigkeiten und Talente, wodurch er sich hernach vor unzähligen Befehlshabern so vortheilhaft auszeichnete. Nichts gibt uns einen anschaulichern Begriff von der Festigkeit seines Charakters, als diese lange Prüfungszeit, wo er im eigentlichsten Verstande mit seinem Schicksale kämpfte, und dennoch den Sieg davon trug. Hätten wir die Geschichte jener 15 schrecklichen Jahre seiner Jugend, wie lehrreich für den Menschenkenner würde sie sein, welchen Aufschluß würde sie über den ruhigen Muth und den Reichthum der Seele dieses großen Mannes geben, der mitten im rohen Schwarm gemeiner Seeleute, deren Sitten oft Abscheu und Ekel erregen, deren Gang zur größten Sinnlichkeit in Laster ausartet, deren Leichtsinns zuweilen Verbrechen gebietet, selten eines großen Gedankens, nie eines festen Entschlusses fähig ist, — unerkannt und ohne andere Aufmunterung oder Belohnung als seinen eignen Beifall, seinen Grundsätzen getreu bleiben konnte und seinem Ziel, so fern es auch sein mochte, unermüdet entgegen arbeitete, ohne vom Beispiel angestekt zu werden, oder bei drückenden Umständen und fehlgeschlagenen Hoffnungen die Hände und das Haupt sinken zu lassen! Fast scheint es auch, als wenn Cook sein großes Maas von Kräften damals hauptsächlich vertheidigungsweise gebraucht haben müsse; denn die eingeschränkte, niedrige Sphäre, wohin ihn sein Schicksal verbannt hatte, bot ihm nicht Stoff genug, sich zu beschäftigen, und in dem Grade, wie seine Fähigkeiten und Anlagen es gestatteten, sich Kenntnisse und Fertigkeiten zu erwerben. Die praktischen Erfahrungen, welche beinahe das einzige waren, womit er seinen Verstand hier bereichern konnte, gedannen indessen bei ihm, durch den Scharfsinn und die gesunde Beurtheilungskraft, womit er sie verdauete, eine neue Gestalt, und leiteten ihn bald zu dem wichtigsten Resultate, welches Tausende in seiner Lage überschauen, daß mathematische und vorzüglich, astronomische Kenntnisse zur Bildung des geschickten Seemannes unentbehrlich sind. Ehe noch Cook das erste Ziel seines Ehrgeizes erreichen und ein Fahrzeug als Schiffer besteigen konnte, warf ihn sein Schicksal plötzlich auf die königliche Flotte. Hier bahnte ihm sein Verdienst zum erstenmal den Weg zur Ehre. Die Aussicht zu einer höhern Bestimmung zu gelangen, fachte seine Geisteskräfte zu neuer Anstrengung und neuen Arbeiten an. Wie vorhin zum Matrosen

, so bildete er sich jetzt zum Officier. Die Liefen der Mathematik waren seinem Ernst ein leichtes und unterhaltendes Spiel; und er widmete sich ganz der Mathematik und Sternkunde, auf denen die Theorie der Schifffahrt beruhet. Wer es ist, welche Ordnung und Klarheit der Begriffe das Studium der Mathematik über alle Klassen von Kenntnissen verbreitet, der es sich vorstellen können, welche eine wichtige Veränderung mit ihrem Seemanns jetzt vorgehen mußte. Doch bei allem Reichtum seiner Geisteskräfte, bei der Vollständigkeit und Gründlichkeit seiner Kenntnisse, hätte Cook, ohne eine günstige Verkettung der Umstände, vielleicht nie den Gipfel erstiegen, wo die Welt den großen Mann in ihm erkannte. Das Glück, welches blindlings bald die Jugend, bald den Wahnsinn krönt, geht nur zu vor dem bescheidenen Verdienst vorüber, und trinkt dadurch nicht sowohl dieses, als vielmehr das ganze Menschengeschlecht. er trifft dieser Vorwurf nicht die Begebenheiten einer Welt, ein ununterbrochener Zusammenhang von Ursache und Wirkung Alles bestimmt? Wie dem Wortstreit auch sei; genug, Cook wurde unter die wenigen begünstigten Ausnahmen, oder er war ein Entdecker der halben Erdkugel ausersuchen. Das mühsame Geschäft, die Küsten von Neufundland aufzunehmen, war vier Jahre lang gleichsam die Vorübung zu seiner größeren Laufbahn. erlangte dabei eine von Wenigen erreichte Fertigkeit und Geübtheit sowohl im Ausmessen, als im astronomischen Beobachten. Schon dort übte er seine Wachsamkeit und Vorsicht, seine Verschwiegenheit und Gegenwart des Geistes im Augenblick der Gefahr, sein mildes, schonendes Betragen gegen ungesittete Völker; — Eigenschaften, welche hernach auf seinen Weltumschiffungen im Charakter des Entdeckers glänzten, und zur Vollkommenheit gebieten. Die unerwartete und ehrenvolle Aufforderung zu neuen Entdeckungstreisen gab endlich seinen Geisteskräften die höchste Spannung, und goß ein neues Feuer in alle seine Handlungen. Seine Entwürfe waren groß, durchdacht, wohlgeordnet, und von männlicher Kühnheit; sein Genie befeelte ihre Ausführung, und bürgte für den Erfolg. Die Ehre, das Ansehen, der Wohlstand seiner neuen Lage verengten sein Herz nicht, und verteuerten nichts in seinem Betragen; er blieb nach wie vor der Mann von einfachen Sitten, der zwischen seiner Pflicht und dem Vergnügen keinen Unterschied kannte. Seine Empfangszeit für Begriffe und Gefühle war noch in voller Kraft, und

schien vielmehr mit jeder Reise zu gewinnen; ja es sind vorzüglich in der letzten, Spuren einer ungleich zarteren Bildung, als man in dem abgehärteten Seemann gefunden. Dieser Zug, wenn sonst keiner, gäbe schon ein vollständiges Bild für seine große Seele, deren stets währendes Bestreben war, sich immer vollkommener zu bilden: Kaum wird noch bestrebend sein, daß jener dunkle Trieb sich hervor allmählig in Ehrgeiz und Begierde nach Wohlstand & sich bei einer so reich organisirten Seele zuletzt in ein inneres und edleres Gefühl für den Nachruhm verwandelt. sei es der Natur, daß es Wesen von so empfänglicher Organisation gibt, welche dieser zarte Antrieb, der zugleich die Liebe vereinigt, zu großen Thaten wecken kann! Läßt die Eigenliebe gefelliger und liebenswürdiger denken, als sie dahin strebt, sich selbst in Andern lieben zu können?

Vollständiger, als er selbst es voraussehen konnte, auch diesen letzten Endzweck erreicht. Ich denke mir ihn Schwärmer eines Augenblicks, als einen der wohlthätigen des Alterthums, die auf Adlerschwingen zur Besatzung der seligen Götter emporgestiegen sind. Würde er das Blick vom Olymp auf diese Erde, so sähe er eben die sophistische Gesellschaft, die schon einmal seine Verdienste sein Andenken auf Münzen verewigen; er sähe die Begehrthum fließen, so oft ein edler Mensch seinen zu von ganz Europa beklagten Verlust erfährt; er sähe sein Werk, die Geschichte seiner Reisen, ein besseres Denkmal Erz oder Marmor werden; — er sähe auch die Freuden Blumen auf sein Grab streuen!

## Ueber Leckereien.

---

Nec sibi coenarum quivis temere arroget artem,  
Non prius exacta tenui ratione saporum.

---

Göttinger Taschenkaleuder 1789.

---

Unter dieser Aufschrift sind wir keinesweges gesinnet einen Beitrag zum Kochbuch zu liefern, wenn es gleich seit einiger Zeit üblich ist, daß unser Geschlecht dem andern ins Handwerk fällt und sich mit Dingen beschäftigt, welche unsre ernsthafteren Vorfahren mit stolzem Selbstgefühl dem Weiberregimente überließen. Die Fertigkeit manches jungen Herrchens im Filetstricken ungeachtet, wenn ist es nicht bekannt, daß Männer sich erdreisten, die Hausmutter in ihren Geschäften zu unterweisen; daß sie Lucinen vom Lager der Kreissenden entfernen und ihren Beistand entbehrlich machen; daß sie, sonst dem Magnet der Schönheit so folgsam, jetzt selbst die Damen magnetisiren; daß sie endlich die Mystereien des weiblichen Luxus entweihen, und über die endlosen Verwandlungen der Puzgöttin Tagebücher halten! Um also keinem gehässigen Verdachte Raum zu geben, wiederholen wir unser freiwilliges Geständniß, daß wir mit Niemanden gemeinschaftliche Sache machen, um auf fremden Küsten Kaperei zu treiben. Wir lassen das schöne Geschlecht unangefochten im Besiz der Vorrechte, die edle Kochkunst nach Regel und Vor-

schrift oder auf dem sichern Wege der Tradition zu lehren, begnügen uns hier nach Anleitung der menschlichen Natur; wie sie unserer Erfahrung sich darstellt, von jenem verfeinern Sinnengenuss, der seinen Sitz auf der Zunge hat, und von nem Gegenstande, jedoch hauptsächlich nur von den wohlfeilsten Naturprodukten des Pflanzenreichs zu handeln.

Ehe wir weiter gehen, müssen wir zuerst etwas näher bestimmen suchen, welche Naturprodukte eigentlich unter Rubrik gehören und als natürliche Leckereien erwähnt zu werden verdienen. Es wäre kurz von der Sache zu kommen, wenn man geradezu sagen dürfte, die Natur habe auf Zunge Gaumen die zarten Nervenmätzchen in bestimmter Gestalt und trächtlicher Menge zusammengedrängt, damit sie durch mannigfaltigen Reiz gekitzelt, das angenehme Gefühl einer beglückten Existenz, in schnellen und auffallenden Veränderungen erlaßten; und was jenen Reiz verursache, sei eigentlich lecker. Also wohlfeil läßt man uns nicht durchkommen, und es muß etwas weiter ausgeholt werden.

Die Organisation des Menschen erscheint nämlich bei verschiedenen Völkern in einer so wesentlichen Abänderung, daß selbe Gegenstand ganz entgegengesetzte Eindrücke verursachen. Auch der Kalmücke, der Tunguse und Kamtschadale, wie wenig der Neger und Amerikaner, hat gewisse Nahrungsmittel die er für lecker hält, und die wir nicht dafür gelten ließen. Wir wollen unsere Leser mit dem seltsamen Verzeichnisse derselben verschonen, und denjenigen, der etwa darnach neugierig möchte, und seinem Magen etwas bieten könnte, an einen so sinnigen Menschenforscher verwiesen, dessen unermüdeten Fleiß leicht mehr als hinreichende Befriedigung gewähren dürfte. Es gilt es nur die Frage, ob nun gar keine Regel vorhanden nach welcher sich zwischen diesen Extremen ein allgemeines Mittel fallen läßt? Wir Alle kennen ein altes lateinisches Sprichwort, welches jeden Streit in Sachen des Geschmacks verbietet; in der That versuchte man vergebens den Grönländer zu überzeugen, daß Thranöl nicht der wahre Göttertrank sei; so wie wahrlich auch verlorene Mühe wäre, unsern Gaumen mit stachelhaften Wallfischfette auszuheilen zu wollen. Die Organe verschieden, die Eindrücke müssen also verschieden sein; und bleibt uns weiter nichts als die Untersuchung übrig, welche beiden Organisationen die vorzüglichste sei? Zwar, wissen



Wohl, daß einem Jeden die seinige am besten gefalle, und sagen selbst zuerst, daß eine jede, für dasjenige, was sie im Ge-  
 Wohl der Erdwesen sollte, und für den Platz den sie ausfüllt,  
 zweckmäßigste ist. Aus diesem Gesichtspunkt aber, haben die  
 verschiedenen Gattungen der Natur überhaupt keinen Rang, und  
 ein Sandkorn ist in seiner Art so vollkommen als Newton.  
 Leichwohl, wer zu wählen hätte, in der unäusserbaren Fülle  
 der Wesen, die zwischen diesen beiden Grenzpunkten liegen, würde  
 er, die Fähigkeit zu unterscheiden und zu vergleichen voraus-  
 setzt, wohl etwas anders als die Menschheit, und zwar diese  
 die höchste Stufe der Entwicklung, allen übrigen vorziehen?  
 Doch wir eilen vorwärts, vielleicht mit allzu raschem Schritte.  
 Die Receptivität der menschlichen Natur hat so einleuchtende  
 Vorzüge, daß keine andere Erdengestalt ihr die Wahl streitig  
 machen kann; nur zwischen Mensch und Mensch, wo die Schat-  
 tungen seiner, und die verschiedenen Ansprüche bedeutender sind,  
 muß unser Urtheil noch wanken. Soviel Festigkeit gegen Hitze  
 und Kälte, Wasser und Luft, und so mancher Sinn von durch-  
 dringender Schärfe; was nämlich der Wilde vor dem gesitteten  
 Menschen voraus hat, berebete schon einmal einen Philosophen,  
 sei ungleich besser, nackt im Walde Eicheln zu fressen, als  
 in einem Ofen in Schlafrock und Mütze zu darsonniren; nur  
 schade, daß es ihn nicht auch zum Tausch bereben konnte.

Ein Weiser, der mit sich selbst im Widerspruch ist, wird  
 aber schwerlich irren können; sobald wir mit demselben Maß-  
 stab in der Hand, womit wir zwischen Thier und Mensch ent-  
 scheiden, jetzt auch die Nuancen unserer Gattung untersuchen  
 wollen. Die intensive Stärke dieses oder jenes sinnlichen Ein-  
 drucks entscheidet noch nichts für die höhere Vollkommenheit des  
 wigen Nervensystems, welches nur dafür empfänglich ist. Denn  
 auch dieselben Sinne und Triebe, die im Menschen zwar ver-  
 mindert, allein in ihrem Grade nicht hervorstechend sind, erblickt  
 man einzeln bei verschiedenen Thieren in einer weit durchdringen-  
 den Schärfe, und mit einer unüberstehlicheren Kraft. Die Ver-  
 mannigfaltigung, welche in der Einförmigkeit unseres Planeten  
 herrscht, beruht lediglich auf dieser vereinzelt Darstellung ver-  
 schiedener Eigenschaften, die in ihrem höchsten Grad als Carrik-  
 turen erscheinen, und da, wo sie alle beisammen im Gleichgewicht  
 liegen, unmöglich ihre gänzliche Entwicklung erreichen können.  
 In der Menschengattung ist das Individuum gewöhnlicher Weise

auch nur ein solches katoptrisch verzerrtes Bild, in welchem bald diese bald jene Anlage mehr hervorrage, diese oder jene Fähigkeit mit Hintansetzung der andern bis zur höchsten Stufe der Ausbildung gelangt ist. Wer vermag es, alle zahllosen Extreme heranzählen, in denen der Mensch bald so bald anders modificirt, jezt in einem besondern Theile des Körpers mechanische Fertigkeiten besitzt, die uns in Erstaunen setzen; jezt durch die Schärfe eines Sinnes, durch die Allgewalt einer Leidenschaft, durch die erhöhte Reizbarkeit der Phantasie, des Gedächtnisses, der Denkkraft, ein Phönix vor unsern Augen glänzt? Gleich unvernünftig an diesen Excentricitäten etwas zu ändern, und auch nur die Möglichkeit, daß eine Aenderung bessern könnte, einzusehen, empfindet uns das immer neue Schauspiel dieser ringenden Kräfte, indem es uns auf die einfachsten Naturgesetze zurückführt. Nur der Stoß erzeugt Bewegung; nur aus härterem Aneinanderreiben geht Licht und Feuer hervor; und nur in unaufhörlichen partialen Disharmonien konnte der große Zusammenklang des Weltalls bestehen!

Dohnstretig scheint aber auch unter uns diejenige Organisation den Vorzug zu behaupten, welche vor allen andern zu einer gewissen Universalität der Empfindungen und der Verhältnisse vorbereitet ist. Nur dieses feinere Gewebe empfängt und vergleicht sodann die Menge verschiedenartiger Eindrücke, wägt sie gegen einander ab, und bestimmt ihren relativen Werth, insofern der grobe, wenn gleich in einzelnen Fällen schärfere Sinn, den wenigen Empfindungen, für die er empfänglich ist, ohne Wahl und Vergleichung, bloß instinktmäßig gehorcht. Man muß sich weder die auszeichnenden Charaktere der Menschheit, wodurch sie sich vom Affen unterscheidet, ganz aus dem Auge verlieren, oder nicht länger zweifeln, daß jene gerühmte schärfere Sinnlichkeit gewisser Völker, nur ein blinder Instinkt ist, der sie an die Grenze der Thierheit zurückstellt. Wir haben uns zwar nicht mit einem Sprunge auf unsern jetzigen Gipfel der Verfeinerung gehoben; allein daß wir die wesentliche Bedingung dazu, eine zarte, mithin allumfassende Empfänglichkeit von Alters her besaßen, die nur Gelegenheit bedurfte, um sich zur höchstvollkommenen Sinnlichkeit zu entwickeln, dies läßt sich sogar historisch beweisen. Ein mildgemischtes Blut floß leicht doch langsam in den Adern unserer gothischen Vorfahren; denn hoch war ihr Wuchs und blendend ihre Weiße; ihr Auge blau und das Gesicht

von goldener Röthe. So nahe an jene einzelnen kränklichen Menschen, die man Albinos oder Kakerlaken nennt, grenzte eine Form der Menschengattung, in welcher die Natur die höchstmögliche Zartheit mit männlicher Stärke vereinbaren wollte. Später als bei allen andern Menschenstämmen regte sich bei ihnen der Geschlechtstrieb, und ein altes Herkommen gebot ihnen jede Art der Mäßigkeit bis in ein Alter, wo der Körper sein vollkommenes Wachsthum und Festigkeit in allen Theilen erlangt hatte. Hingegen findet man auch bei ihnen keine Erwähnung irgend einer durchdringenden instinktähnlichen Sinnesschärfe, dergleichen sie nomadischen Horden am Altai, und manche amerikanische Wilde nur für gewisse Arten des Reizes besitzen; sondern die verschiedenen Anlagen der menschlichen Natur befanden sich bei ihnen zu einer allgemeinen zarten Empfänglichkeit harmonischer verwebt. Wie Land und Klima nun zu ihrer Entwicklung mitgewirkt; wie viel die Verkettungen des Schicksals, durch den wechselseitigen Einfluß der Völker dazu beigetragen haben, einen Menschenstamm, der mit dieser allgemeinen Verwandtschaft ausgerüstet war, gerade so zu stellen, daß alle Gegenstände der Welt auf ihn wirkten, und er endlich zur Perception aller möglichen Eindrücke gelangen konnte: dies auseinander zu setzen, führte uns hier zu weit vom Ziele. Genug, das Phänomen ist da; und augenscheinlich mußten diese wirksamen Verhältnisse, die uns im Ganzen genommen auf die Höhe der wissenschaftlichen sowohl, als technischen Bildung versetzten, zugleich im Einzelnen zu allen Enormitäten einer raffinierten Sinnlichkeit führen, welche in einem oder dem andern Individuum die übrigen Anlagen theils umschuf, theils mehr oder weniger unterdrückte.

Kürzer, aber schwerlich deutlicher, hätten wir statt alles Bisherigen sagen können: die Richtigkeit der Vorstellungen steht im direkten Verhältniß der Empfänglichkeit des Organs, multiplicirt in die Zahl der zu vergleichenden Eindrücke; Niemand aber hat ein Recht Begriffe festzusetzen als wer richtige Vorstellungen erhielt, und wenn gleich Niemand eigentlich wissen kann, ob z. B. eine Ananas gut schmeckt, als der sie gekostet hat, so gehört doch mehr als dieses Können zu einem Urtheil. Nur der Europäer kann daher bestimmen, was ein Lecterbissen sei, denn nur er ist vor allen andern Menschen im Besiz eines feinen unterscheidenden Organs, und einer durch vielfältige Übung erhöhten Sinnlichkeit, oder mit andern Worten: er hat wirklich

einen leckeren Gaumen, und neben seinen Gastmälern der Genuß, selbst einer chinesischen Tafel, nur in einer gen Freßerei. Ihm frohnen alle Welttheile mit ihren nissen, deren mannigfaltige, oft sogar widersprechende Eiten sein weiserer Sinn allein zu einem vollkommenen vereinigt. Er allein unterscheidet und classificirt die verschied Arten des Geschmacks; nicht bloß nach dem Eindruck a Zunge, sondern nach der Verschiedenheit der Bestandthei jeden Substanz die er kostet, und nach deren Beziehung Ernährung und Gesundheit des Körpers. Zwar muß gestehen, daß der feine Sinn des Geschmacks der mit unlich zarter Unterscheidungsfähigkeit die unzähligen Abänd des Angenehmen und des Widerslichen von einander zu und mit einander zu vergleichen weiß, nicht auch im Grade die verschiedene Zuträglichkeit der Lebensmittel zu geschickt ist. Die nahrhaftesten Speisen sind insgemein schmacklosesten, und können schon darum am längsten werden, weil sie nicht durch übermäßigen Reiz die Nerven verwunden noch auch durch die öftere Wiederholung Eindruck endlich Ueberdruß erregen. Allein von allem schmeckenden überhaupt gilt dennoch die Regel, daß nicht dessen besondere Eigenschaft, als vielmehr nur das Ue einem Gesunden schaden könne. Nichts ist also gewiß daß die Bildung der Geschmackswerkzeuge nicht lediglich Befriedigung des Hungers und des Durstes, noch auch allein auf die Sicherheit vor dem was schädlich ist, al kann. Im Gegentheil, so vielfältig man auch die E in der Naturkunde mißbraucht, so gewiß sie oft auf ein Wortspiel hinausläuft, und so wenig Absolutes sie ul haben mag, so ist doch im gegenwärtigen Falle entscheid die Veränderungen die der Genuß wohlgeschmeckender E uns hervorbringt, uns zunächst auch wahres Vergnügen g sollten, und daß es die Natur verläumben heiße, wen behaupten will, sie habe dem Menschen zwar Ansprüche frohes Daseyn verliehen, jedoch die Mittel dazu von allen versagt. Man sollte denken, es verstünde sich von selbst, Fähigkeit zu genießen auch eine Bestimmung dazu mit schließt, sobald die Gegenstände des Genusses in der N zutreffen sind. Dieses von selbst Verstehen aber, welches Sache des gemeinen Menschenverstandes ist, war nie di

gewisser Köpfe, die sich und Andere überreden wollen, wir hätten Füße um nicht zu gehen, eine Zunge um nicht zu schmecken, Augen um sie nicht aufzuthun, und so weiter fort. — Sie finden die Selbsterhaltung im Entbehren und Dulden; und ob sie gleich vom Wissen eigentlich nicht viel halten, so glauben sie doch, es könne wohl, eher noch als der Genuß, unsere Bestimmung sein. Das Mittel, wodurch sie alle Erfahrung entbehrllich machen wollen; geht dann freilich auch über den gemeinen Menschenverstand; und auf diesen Sprung ins weite Blaue verstehen sie sich allein.

Weit entfernt ihnen folgen zu können, scheint uns vielmehr Alles hienieden so in einander zu greifen, und wechselseitig bald Wirkung, bald selbst wieder Ursache zu sein, daß die Verfeinerung der Sinnlichkeit, mithin auch selbst die Leckerei, so wie sie nur bei kultivirten Völkern entsteht, auch wieder ihrer Seite die allgemeine Aufklärung befördern muß. Ohne noch auf irgend eine Lieblingshypothese Rücksicht zu nehmen, geben rein historische Facta schon dieses Resultat. Die dümmsten Völker nähren sich auf die allereinfachste Art; die Lebensart der klügsten ist am meisten zusammengesetzt. Die atmen Feuerländer, die sich selten einmal satt essen mögen, ließen auch die Reisenden in Zweifel, ob sie die wenigen Vorstellungen, deren sie fähig schienen, zur Vernunft oder zum Instinkt rechnen sollten. Wo gibt es rohere Menschen als die bloß fleischfressenden Hirtenvölker im östlichen Asien; wo schwächere als die Indier, die größtentheils nur vom Reis leben? Wie entsetzlich ist hingegen der Fall so manches handfesten und verständigen europäischen Bauers, der bei einer gemischten Diät, so oft er sich gütlich thut, die beiden Indien in Contribution setzt, um zu seinem Hirsebrei Zucker und Zimmt zu genießen!

Noch ungleich fruchtbarer an Folgerungen ist aber die von allen Physiologen anerkannte Wahrheit, daß die Eigenschaften der Speisen auch die Beschaffenheit der Säfte verändern, und folglich auf die ganze menschliche Organisation den wesentlichsten Einfluß haben müssen. Schon die Krankheiten geben hievon ein sehr in die Sinne fallendes Beispiel. — Allein diejenigen Veränderungen, welche vermittelt der Diät, selbst im Gehirn und Nervensystem Statt finden können, sind vielleicht viel zu subtil an sich, und gehen auch zu langsam von Statten, als daß es möglich gewesen wäre, sie zu beobachten; und dennoch

liegt schon in der ausnehmenden Zartheit des unbekannten Sinnes, welches der Grund der Eigenthümlichkeit eines jeden Körpers ist, die Möglichkeit, daß es irgend wo in einem Körper dem es einverleibt wird, sein analoges Pläschen findet, und irgend ein feines Organ modificirt. Wir belachen heut, und glauben vielleicht schon morgen an diese Art der Umgestaltung der Sinnes- und Verstandesorgane; denn ein paar genaue Erfahrungen wären hinreichend sie außer Zweifel zu setzen. Selbst die Empfänglichkeit einer Organisation könnte solchergestalt leicht durch den Genuß mannigfaltiger Nahrungsmittel erworben werden, und es ließe sich mit einem gar geringen Aufwand von Dialektik am Ende noch wahrscheinlich machen, daß die Menschenfresserei aus einer sehr natürlichen instinktmäßigen Begier nach Vielfältigung der Vorstellungen entstanden sei. Mindestens möchte man fragen, wer erkennt nicht in dem Spott von der Britte über seinen Nachbar triest, die ganze Energie die einst in seinem Roßbeef und Plumpudding steckte?

Diese Betrachtungen gewinnen noch ein ernsthafteres Ansehen, indem wir uns des geheimen Einflusses erinnern, welcher Theile unseres Körpers von ganz verschiedener Bestimmung, und Geschäften, die dem Anschein nach völlig abgesondert sind, einander äußern. Wie auffallend sind nicht, zum Beispiel, die Wirkungen jenes feinen, fast unsichtbaren Consensus zwischen den Werkzeugen des Verstandes und denen der Verdauung. Wer von allen Physiologen dürfte sich vermaßen darzuthun, daß Friedrichs Helvenmuth, seine unermüdete Thätigkeit, der Einblick seines Verstandes und die Blüthe seines Geistes von der unermüdeten Gistung seines Magens unabhängig waren? Auch kein Sachkundiger läugnen wollen, daß die Stimmung unserer Gefühle großentheils ganz offenbar von der vermehrten oder geringeren Reizbarkeit der Nerven des Unterleibs abhängt: und wenn es wahr ist, daß sich die sanften Regungen des Mitgefühls noch nie bei einem Straußmagen befanden, sondern allemal ein schwächeres Verdauungssystem voraussetzen; wie glücklich war dann nicht für Friedrichs Unterthanen, daß Volenta und Ruben pastete ihm besser schmeckten, als sie ihm bekamen? Ja um die Folgerung nicht unberührt zu lassen, die schon so deutlich aus diesen Prämissen liegt, und weil wir uns einmal bis zu jenem Namen verstiegen haben, den unser Zeitalter und das kommende mit Ehrfurcht nennt, müssen wir seinen Lüfterern noch so

ß gemeine Seelen, bei der ärgsten Lust auszuschweifen, oft is Furcht enthalten sind, und sich zu einem feigherzigen Leiden verdammen, um nur noch länger leiden zu können, indes a hoher Grad von Manneskraft dazu gehört, Befriedigung mit Schmerz zu erkaufen.

Unsere Leser werden uns hoffentlich bis hieher zu gut verstanden ben, um uns die Absicht beizumessen, als ob wir ihnen ein Muster e Nachahmung aufstücken, oder ihnen gar mit guter Manier e Indigestion verhelfen wollten, da wir weiter nichts wünschen, i jedes Original in seinem Werthe gelassen zu wissen. Es immerhin wahr, daß Vollkommenheit im Gleichgewicht der äfte liegt und keiner größer je genannt zu werden verdient, i der Vortreffliche, in welchem sich alle Anlagen, Empfang- zeiten und Triebe gleichförmig entwickeln; so ist doch in der irdischen Natur, wo Alles von einer unvollkommenen Bildung d von äußeren Verhältnissen in den eisernen Banden der uthwendigkeit gehalten, nur seine gemessenen Kreise beschreibt, i solches Ideal der Abstraktion wohl schwerlich anzutreffen. ielleicht konnte, vielleicht wollte die Natur die edlen Prädicate: äfstegröße und Majestät, nicht ohne Versegung mit einer nie- ren Eigenschaft ausstempeln, und der größte König mußte ielleicht ein wenig lecher sein, so wie seine Goldmünze Kupfer thält. Auch dürfte die reingute Menschheit, wenn sie in der Zeit erschiene, mit den reinguten Harzgulden bald einerlei Schick- l haben. Gern überlassen wir daher der Dummheit ihren Wunsch, die ganze Menschengattung nach ihren Lieblingsgestalten i mopen; und wenn die verwogene Herrschsucht, die mit schär- rem Blicke die Triebfedern menschlicher Handlungen ergründet at, sogar etwas jenem Wunsch Entsprechendes auszuführen ver- icht, erwarten wir geduldig, sie an der Unmöglichkeit scheitern i sehen. Weder Zwang noch Blendwerk, weder Gesetzgebung ch Glaube, und nicht einmal die Allgewalt der überredenden hilosophie, vermag zu sammeln, was die Natur zerstreute, oder heile gleichartig zu machen, die eben unter sich verschieden sein üßten, um ein vollendetes Ganzes zu bilden.

Ohne den Mißbrauch zu rechtfertigen, ist er gleichwohl die abingung alles Guten, was der Menschengattung eignet; und me die Schwelger des alten Roms oder irgend einer freien eichsstadt in Schutz zu nehmen, müssen wir gestehen, daß an ihnen zum Theil die eifrigere Untersuchung der Natur in

allen Welttheilen schuldig ist. Es bedarf auch in der That eines Blickes auf den Gang der Entwicklung unserer Existenz, um uns zu überzeugen, daß wir fast alle unsere Kenntnisse dem Sinne des Geschmacks verdanken, und gleichwie Bedürfnis von der einfachsten Art der Stachel ist, der unwillkürlich die ersten Bewegungen erregt, so wird im Fortgange der Ausbildung wenn mehrere Gegenstände die Begierden reizen, ein vervollständigtes Bedürfnis die Quelle neuer Thätigkeit. Der bloße Sinn lehrt ein neugebornes Kind, noch ehe es die Augen in Ermangelung der mütterlichen Brust, an seiner kleinen Hand zu saugen. Das Gesicht, der Geruch, und der betastende Tastsinn, der in den Fingerspitzen wohnt, sind in der Folge nur die Ausläufer dieses mächtigen Triebes, dessen Gegenstände sie auskundschaften und gleichsam ihm zuführen müssen. Nicht umsonst sind die meisten Früchte mit lebhaften Farben gezieret; ihr süßlicher Duft ladet schon von ferne ein zum Genuß, und das Auge, das den Grab ihrer Reife erforscht, spannt oft die Begierde hoch, daß man eigentlich sagen darf, sie ströme dem Genuß entgegen. Es gibt allerdings auch Beispiele, wo das rein physische Bedürfnis der Ernährung zur Entdeckung einer wohlfeilen Speise die nächste Veranlassung gab; und hätte nicht die Hunger, der Niemand's Freund ist, mit Krebs, Meerspinnen, mit Austern, Schildkröten und Vögeln das erste Experiment gewagt, so wüßte jetzt wohl schwerlich ein Mann sie unter die Leckerbissen zu zählen. Allein die Leckerei ist nicht die Erfindung eines Hungrigen, sondern die Folge des Nachdenkens über einen gehabten Genuß, eben der Vernunft, die Begierde darnach durch andere wieder zu reizen, und es war sicherlich kein geringer Fortschritt im Denken von der Sorge für den Magen, zu der Sorge um den Gaumen! Es ist immer schon viel gewonnen, wenn das Nervensystem auch nur bei dieser Veranlassung und nur zu diesem Endzweck seine höheren Uebungen beginnt. Das Gedächtnis erhält doch neue Eindrücke; die Einbildungskraft brüdet sich und selbst die Beurtheilungsgabe kann in einem größeren Umfange der zu vergleichenden Vorstellungen wirken. So entwickelt sich fast unmerklich die Begriffe des Nützlichen, Guten und Schönen, nebst ihren Gegenbildern, und die Schwingungen des Geistes werden immer feiner und schneller, bis man endlich gar Wohlgefallen daran findet zu denken, bloß um gedacht zu haben.



schäftigung womit die Menschen auf der höchsten Stufe der Bildung sich entweder die Langeweile zu vertreiben, oder die Extreme wieder zusammenkommen — sich Brod zu suchen.

ertheilen wir ferner, wie billig, von der Wichtigkeit und Wirkungskraft einer Ursache, nach den Folgen die wir vorsehen, so wußten wir keine von so weit ausgebreitetem, als die Befriedigung des Gaumens. Die eigenthümlichkeit verschiedener Gattungen organisirter Körper, Verhältnis ihrer Menge und Anzahl gegen einander, und nselben das äußerliche Ansehen der Natur, ist durch diese e Triebfeder menschlicher Handlungen verändert worden. der Viehzucht und des Feldbaues zu erwähnen, weil sie er in wenigen Fällen auf die Leckerei beziehen, ist schon id, bei gesitteten Völkern, so wie die Zucht des zahmen is, die Bienenzucht, und der Anbau der Fruchtbäume it, an sich eine Verfeinerung jenes Sinnes. Allein welche e Metamorphosen gehen nicht mit den Thieren und Pflan- st vor, um sie für den Genuß einer üppigen Zunge zu- n? Dringt nicht das Messer in die Eingeweide unserer um sie zu Kapauern und Poularden zu verstümmeln? nicht der Sicilianer und bei uns der Jude, die grau- nst, den Gänsen eine ungeheure Leber wachsen zu machen? er zählt die entblösten Varietäten unseres Obstes, deren Größe, Züchtung und Geschmack verschieden ist, und die dränglich von einigen wilden Stämmen mit herben, kaum Früchten abgeleitet sind? Wie viele andere Pflanzenarten et ihr Anbau verdrängt, und wie manche Thierart ist einigen Ländern ausgerottet worden, damit Neze und ür uns allein übrig blieben. Doch wie sollten die Men- ch die Wölfe und Füchse verschonen, da sie um eines fens willen im Stande sind einander aufzuopfern? Wir zwar keinen römischen Pollio mehr, der seine Mordnen- laven flüchtete, damit sie ihm desto köstlicher schmeckten; i treiben wir den Negerhandel, um ein paar Leckereien, er und Kaffee, genießen zu können. Von den attischen rühmt ein Grieche, daß sie ein Hauptbeweggrund waren, m Perres die Athenienser bekriegte, und wie noch jetzt hou im eigentlichen Verstande ein Zankapfel der brasil- i Völker ist, so haben auch die Spanier, Portugiesen und

Holländer um den Besitz der Gewürze blutige Kriege! Gleichwohl dürfen diese zerstörenden Wirkungen geringfügig wenn man daneben den Zusammenhang des großen po-  
 Käderwerks, und auch hier noch die Zunge als bewegend  
 erblickt. Die Lederhaftigkeit unseres Welttheils unter-  
 schäftigkeit und Betrieb im ganzen Menschengeschlechte  
 ganze Handel von Westindien und Afrika, und ein groß  
 des Handels im mittelländischen Meere beruht auf der  
 ern Consumtion von ausländischen Lederereien im Norde  
 es ist ein eben so zuverlässiges, als für die Zukunft be-  
 Factum, daß das Gold und Silber, welches die Berge  
 Peru und Mexico liefern, durch die dritte oder vierte  
 Theeblätter nach China geht. So gewiß aber die Be-  
 der Nationen gegeneinander aus diesen und ähnlichen  
 sich ändern und ihre Thätigkeit auf andere Gegenstände  
 andere Kanäle lenken werden; so zuverlässig dürfen  
 den Ausspruch thun, daß Bewegung und Handlung,  
 lung, Verfeinerung und Aufklärung, mit allen ihren  
 baren Erscheinungen, von so reizbaren Organen, wie die  
 stets unzertrennlich bleiben, und immer wieder aus dem  
 veralteter Verfassungen hervorgehen müssen; da hingegen  
 ringste Umgestaltung, wie etwa nur eine Enorpelartige  
 uns schlechterdings zu andern Wesen umschaffen würde.

Betrachtet man endlich dieses kleine Glied zugl  
 Sprachorgan, so erscheint seine Wichtigkeit in einem noch  
 stärkeren Lichte, indem nunmehr die menschliche Perf  
 großentheils wesentlich darin beschlossen liegt. In der  
 gung dieser beiden Naturanlagen des Geschmacks und  
 in einem gemeinschaftlichen Werkzeuge, findet der Nat  
 und Anthropologe einen reichhaltigen Stoff zum Nachden  
 wir für jetzt unberührt lassen müssen, um, nach so  
 Seitensprüngen, auf die Frage: was ist leder? zurückzu

Wenn man, nach Allem was wir darüber gesag  
 den Europäern das allgemeine Entscheidungsrecht. demno  
 machen wollte, so wird man ihnen wenigstens zugestehen  
 daß nur sie von dem was ihnen schmeckt, bestimmte  
 geben können. Die große Verschiedenheit des Geschm  
 Personen von einerlei Volk und Familie scheint zwar  
 Bestimmung von dieser Art zu vereiteln; allein die Ab  
 sie nur von allgemeineren Uebereinstimmungen ausgeht

Rücksicht auf die Ausnahmen; daher kann sie wahr im  
 en und doch falsch im Einzelnen sein. Die Freßgier eines  
 Wagens, der seltsame Appetit der Schwangeren, und das  
 Ermüdende Verlangen der Fieberkranken, nach Speisen die  
 Zustand angemessen sind, können so wenig wie beider Ab-  
 rag gegen manche wohlschmeckende Nahrungsmittel, in An-  
 kommen. Es gibt Menschen, die weder Milch, noch  
 er und Käse kosten mögen, und man hat gesehen, daß  
 de Leute weder den Geruch noch den Geschmack von Erd-  
 e vertragen konnten, und von dem Genuß derselben in der  
 eutendsten Menge gefährliche Zufälle bekamen. Man erzählt  
 Beispiel eines Mannes, der vom jedesmaligen Genuß einiger  
 Fen Weins im Abendmahl krank wurde, wenn er sie nicht  
 täglich mit einer ganzen Kanne Wasser verdünnte. Wer  
 in diese Idiosyncrasien lehren wollte, der müßte auch läug-  
 daß die Ragen zahme Hausthiere sind, weil es Menschen  
 die ihre Ausdünstung nicht ertragen können:

Nachahmung, Zwang und Gewöhnung, oder was man  
 eine Erziehung nennt, können ferner, so wie Mode, Eitel-  
 und Besorgniß vor Krankheiten, den Genuß gewisser Nah-  
 mittel in allgemeine Aufnahme bringen, ohne für ihre  
 heit das Mindeste zu beweisen. So gewöhnen sich von  
 nd auf die südlichen europäischen Nationen an den Genuß  
 charfen Knoblauchs, und des wie Feuer brennenden spani-  
 Pfeffers, deren der blondere Menschenstamm entbehrt sein  
 z und der allgemeine Gebrauch des widerlichen und giftigen  
 Es, den wir wegen seiner vermeinten Heil- und Verwah-  
 kräfte zuerst von den amerikanischen Wilden entlehnten,  
 it zum Theil auch auf der Eitelkeit unserer Knaben, die  
 für Männer gelten möchten. Ein ähnliches Vorurtheil hat  
 allgemeine Einführung des Branntweins begünstigt, der an-  
 ich gegen die Pest und manche andere Krankheiten als ein  
 es Mittel empfohlen ward, worauf der alte Name Aquavit  
 bedeutende Anspielung enthält. Von diesen einzelnen Aus-  
 en hinweggesehen, dürften die kultivirten Völker Europens  
 schließlich darin übereinstimmen, sowohl was die Zunge gar  
 iftig reizt, als das ganz fade und Geschmacklose vom Be-  
 des Leckern auszuschließen; hingegen dasjenige vorzüglich  
 schmeckend zu finden was auf ihre Nervenwurzeln einen  
 ren Eindruck macht, weil in seiner Zusammensetzung sich

tende Elemente mit einander gebunden und gesät ganz Bittere ohne anderweitige Beimischung, so n dessen Grundstoffe durch die Auflösung entwickelt tiger neue Verbindungen suchen, ist edelhaft in alles Herbe, Zusammenziehende, Ätzende und Ran widerlich, sondern verletzt auch die zarten W schmack. Süßigkeiten aber, milde Säuren, M teiten und die flüchtigen Oele des Gewürzes si sich wohlschmeckend, oder machen doch in Verbi ander den unbeschreiblich lieblichen Eindruck, den nen müssen. Durch die Beimischung des Säfte Würzhaften erhält sogar in manchen Fällen das ganz erträglichen, oft pikanten, und von lecke gesuchten Reiz, für welchen die Kunstsprache uns die erborgten Namen fumet und haut-gout geh

Unter allen möglichen Verbindungen der Ei indessen die Süßigkeit, diese mit Brennstoff gesäure, als die allgemein gefälligste, ohn' allen Zug; und selbst die Lixpeltöne (ήδως, dulcis, do sladkie,) welche diese Mischung bezeichnen, tragi bildlicher Anwendung die unträglichsten Spuren t gefallens der europäischen Völker an ihrem I über die ganze Erde ist schon in den ältesten I des Honigs üblich gewesen, und Griechen und zur Speise und zum Trank der Unsterblichen hatten sicherlich von seiner Köstlichkeit den h selbst genossen ihn bei ihren Gastmählern, und den Wein. Noch jetzt ist Honig eine allgem fast aller Völker der Erde; die Orientalen, Asiaten mit Inbegriff der Chinesen, die Neg die Peruaner und die Einwohner von Qu selbst die Mantschu-Mongolen, (die aber t rentalg mischen,) haben sämmtlich einen E zeit. Auch in Europa würde man wie i in Menge genießen, hätte nicht ein mit sich in trockner Gestalt darstellen läßt, mit lichkeit einen allgemeineren Gebrauch verp pflanzung des Zuckerrohrs in Westindien wird der Zucker unter allen Leckereien Bereitung unserer Speisen und Getränke

Volksklassen ist der Genuß desselben beinahe unentbehrlich, und bei weitem die größte Anzahl aller Delicateffen, vnehmen Tafeln als Dessert, die schon bestrickte Esrn, enthalten einen ansehnlichen Theil Zuckers in ihrer

Die Natur, welche nirgends so groß ist, als in den chen Beziehungen, die sich zwischen ihren verschiedenen wahrnehmen lassen, hat daher hauptsächlich im Pflanz nit unglaublicher Freigebigkeit, die zuckerähnlichen Subvielfältigt. Die Palmen Indiens, der Kokos, Saguer r führen einen weinähnlichen Saft, der abgezapft und zum Diaggree oder Palmenzucker wird. Den Arabern Dattelfrucht, den Kanadiern ein Horn und ein Wallden Merikanern eine Aloe. (Agave) Zucker. Im eitet man aus der Frucht des Weinstocks einen köstlichen nig; auch das Bambusrohr liefert einen süßen Milchberühmte Labarir, das Araber und Perser mit Gold

Im Norden fließt ein Syrup aus der Birke, und und Languedoc gibt ihn die Lotusfrucht. Die EmWienen trägt in allen Welttheilen aus den Blüthen end Pflanzenarten Honig zusammen; selbst bis in die egt die Süßigkeit bei Möhren, Mangold und Bärenst; ja damit dem Ocean wie der Erde sein Theil würde und keine Klasse vegetabilischer Organisationen ge, erzeugt sich an den Küsten von Schottland, Nor Island ein süßer Saft im sogenannten Zuckertang. h aus dieser Leckerei, liefert nur das Pflanzenreich die ften Ingredienzien unserer Bräuen und Tunken, unsen großen und kleinen Schüsseln, unserer sinnreichen in erlöschende Begierden durch die Neuheit des Reizes zusuchen. Gegerhne Säfte und Getränke, Aufgüsse abgezogene und gebrannte Wasser, wohlriechende Essenzenmilchen aus Del und Gummi gemischt, einheimische e Kräuter, und jene im heißen Erdstrich mit Feuer Gewürze, wie Zimmt und Vanille, Nelken und Muspepene, Pimento und Pfeffer; Säuren von mancherlei Geschmack aus dem Saft der Traube, aus dem Wein, und aus so vielen Früchten; milde Fettigkeiten und rkraste Saleps, Soyas, Sagus, Champignons, ErChokolade; dies alles sind lauter Produkte des Pflanz zu denen wir sogar das einzige genießbare Mineral,

das Kochsalz selbst noch zählen könnten, indem es in mehr als zwanzigertei Pflanzen vorhanden ist. Wie zahlreich sind übrigens nicht die Suppen- und Salatkräuter, die frischen und eingemachten Gemüse, die eßbaren Sprossen und Wurzeln, kurz alle jene Gattungen des Pflanzenreichs, aus denen unsere Kochkunst wohl-schmeckende Speisen bereitet, verglichen mit der geringen Verschiedenheit von vierfüßigen Thieren, Vögeln, Fischen und Gewürmen, die man ebenfalls nicht ohne Zubereitung genießt?\*) Doch die Natur weiß in der Pflanzenschöpfung allein, ohne alles Zuthun der Kunst, dem Menschen ein Mahl erlesener Leckbissen zu bereiten, indeß das Thierreich außer der Milch, die ihren vegetabilischen Ursprung durch die Menge des darin enthaltenen Zuckers verräth, dem lockern Gaumen nur höchstens noch Austern roh darbieten darf. Vermag die so berühmte Kunst der wiener und pariser Köche, vermag das ganze Heer der Confiseurs, Destillateurs und Zuckerbäcker nur ein Produkt der Kunst uns aufzutischen, das diese Leckereien der Natur ersetzt? Was säumen wir länger, sie zu nennen, diese köstlichen Erzeugnisse des Pflanzenreichs, die edlen Früchte aller Art, wo der Honigsaft mit einer lieblichen Säure, mit feurigen oder mit schleimartigen Oelen in tausend verschiedenen Verhältnissen versetzt, durch unzählige Veränderungen den Gaumen bald kühlend erquickt, bald mit Würze durchdringt, bald wieder die gereizten Nervenspitzen mild umhüllt und zu neuem Genuße stärkt!

Mit Wohlgefallen ruht das Auge des Forschers auf diesen zarten Pflanzennaturen; mit höherem Entzücken bemerkt er ihre erste Entwicklung, und verfolgt ihr wunderbares Wachsthum, bis er ihre reine, ätherische Nahrung erspäßt. Indesß das Thier schon ausgebildete Körper verschlingt, sie zermalmt, aus ihrem zusammengesetzten Saft sich ergänzt und ihre unreinen Ueberreste von sich stößt, saugen diese feinen Röh- und Zellengebilde die einfachsten Elemente begierig aus der Luft. Aus Sonnenlicht und Aetherfeuer gewebt, wie sonst nur Dichter träumen durften, laßt unserm Blick das sanfte Grün\*\*) der Wälder und Fluren und seht! im unendlich zarten Geäder der Blumenkronen und

\*) Ein paar Schildkrötenarten sind nebst dem Frosch die einzigen Amphibien; Krabben und Krebsse die einzigen Insekten die man in Europa verspeißt.

\*\*) Die Entdeckung des berühmten Ingenieurs.

er reisenden Früchte, glüht der siebenfache Lichtstrahl, und ziert die Pflanzenschöpfung mit seinem mannigfaltigen Farbenspiel!

Licht und Feuerstoff zu Körpern verdichtet, kostet auch die unge in der Flüssigkeit und im Del der Gewächse; denn die Entzündung und Verflüchtigung des letztern scheint das Dasein der Urwesen anzudeuten, so wie im Bucher selbst, wenn man zwei Stücke aneinander reibt, ein Phosphorglanz das inwohnende Licht verräth. Wo die Sonnenstrahlen senkrecht fallen, wo jene berröthlichen Elemente mit stärkerem Moment die Pflanzen durchdrömen, in den heißeren Gegenden des gemäßigten Erdstrichs und in der brennenden Zone, dort prangt daher die Erde mit den meisten und edelsten Früchten; dort bilden sich in der Rinde, in Wurzeln und im Saamen der Bäume jene süchtigen wohlriechenden Oele, die man ihres Urquells wegen ätherisch nennen muß; dort scheidet sich Kampher aus den mit Brennstoff erfüllten Säften, um schnell wieder zurück, in seinen Limbus zu entfliehen. In den kalten Polargegenden aber, wohin nur die überlegene feindliche Macht ein schwächeres Volk verschleichen konnte, reist für den Menschen eine sehr geringe Anzahl kleiner Beeren, die selten eher essbar sind, als bis der Frost ihre Säure emiltet hat. Unser Norden besitzet ebenfalls nur wenige, und unser Erdbeeren und Himbeeren, keine vorzüglich wohlriechende inheimische Früchte; doch hat der Kunstfleiß der uns eigen ist, nicht nur aus Italien und Kleinasien allmählig Apfelsinen, Aprikosen, Pfäumen, Pfirschen, Melonen, Feigen, Trauben, Wallnüsse und Mandeln hieher gebracht und mit Erfolg gepflanzt, sondern auch durch anhaltende Kultur das herbe Waldbobst zu süßen Äpfeln und Birnen veredelt. Allein wer zählt nun allen Reichthum Pomonens in jenen gesegneten Ländern, welche der jungen Menschengattung Wiege waren, wo sie noch nicht zur Knechtschaft verdammt, die Rechte der Freigebornen genoss, und nicht mit Schweiß und Ermattung das Glück des Daseins zu teuer bezahlen mußte? Bekannte und unbekannte Namen zieren das lange Verzeichniß der asiatischen Früchte; Apfelsinen, Pomegranaten, Pfirschen, Datteln, Mangos und Mangostanen, Duellionen, Nankas, Jambolan, Jambusen, Blinbings, Litschis, Lanas, Rambuttans, Saladen, — doch was sollen unsere Leser mit allen noch übrigen fremden Benennungen dieser von der Natur so reichlich ausgespendeten Leckereien? Wir nennen ihnen lieber noch die Frucht der Kokospalme, die zugleich, mit Speis-

und Trank den Glücklichen labt, der nicht zu träge ist, ihm schlanken Stamm hinzuzuklimmen; und jenes ceilonische Repasche, welches in seinen schlauchähnlichen Blättern ein süßes, köstliches Wasser für den durstigen Wanderer enthält. Nicht minder reich an Früchten ist der neue Welttheil, trotz Allem was man zu seiner Herabwürdigung gesagt hat; außer Kokosnüssen und Pifangfrüchten, die er mit dem alten Continente gemeinschaftlich besitzt, gehören ihm die Ananasarten, die in unsern Treibhäusern so berühmt geworden sind, die Rombin und Persimon-Pflaumen, die Sapoten, Sapotillen und Mammeifrüchte, die Papagaien und Guaiaven, der Akajou, die Grenabilen, die Avokatobäume, die Breidpfel und darunter die in Peru so gepriesene Tschirimoya, nebst einer Menge anderer Obstarten und Rüsse. Auch in diesem neuentdeckten Lande heißen Gegenden konnten also die Menschen mit geringer Mühe einen reichlichen Unterhalt finden, der zugleich den Sinnen schmeichelte, und durch den sanften Reiz wucherte die Gäfte den Geschlechtstrieb stärker entflammte; auch hier konnten also Anfänge der Kultur und gesellschaftliche Verbindungen in der vermehrten Volksmenge entstehen; und wirklich fanden die Spanier hier in Peru und in Mexiko.

Doch indem wir darthun wollen, wie wichtig dem Menschen sein Sinn für die süßen Erzeugnisse des Erdbodens werden kann, müssen wir uns endlich noch erinnern, daß jene Leckerbissen nicht für ihn allein existiren, indem es in allen Klassen der Thiere gewisse Gattungen gibt, die ein lebhafter Instinkt für das Schöne zum Genuß desselben auffodert. Die Vögel umhertreiben Nordens, das Katel und der Honigkuckuk in Afrika, das zahllose Geschlecht der Kolibris, die mit den Schmetterlingen zugleich den Blumennektar schürfen: ja die Bienen selbst sowohl, als Ameisen, Zuckergäste und gemeine Fliegen, theilen sich mit uns in diesen Balsam der Natur.



## Ueber Proselitenmacherei.

An die Herausgeber der Berlinischen Monatschrift.

1789.

Verschiedenheit der Meinungen war nie ein Grund, der Sie stimmt hätte, Jemandem Ihre Freundschaft zu entziehen. Nie sagten Sie Ihre Hochachtung einem rechtschaffenen Manne, aus Ueberzeugung und nach Grundsätzen, diese mochten von den Ihrigen so absteckend als möglich sein, ohne Beeinträchtigung der Rechte des einzelnen Menschen oder des gesellschaftlichen Vergnügens, handelte. Nur der Unwürdige war Ihnen verächtlich, der die Stimme der natürlichen Gerechtigkeit in seinem Busen überhört und gegen besseres Wissen vorzüglich die Befriedigung seines Willens auf Kosten der Freiheit und des Eigenthums des Mitmenschen suchen konnte.

Der Satz, von welchem alle Moralisten ausgehen: die Anerkennung derselben Rechte, die man für sich verlangt, in jedem einzelnen Menschen; führt mich also, mit dem Bewußtsein, daß die unerschütterliche Grundlage Ihres Denkens und Handelns ist, in vollem Vertrauen zu Ihnen, indem ich eine Meinung, welche von der Ihrigen abweicht und sie bestritten soll, durch Ihre Monatschrift vor das Publikum zu bringen wünsche.

Der August Ihrer Monatschrift von diesem Jahr enthält, unter der Rubrik: Proselitenmacherei, ein Schreiben des Herrn Hofgerichtsraths Bender zu Eltwill im Rheingau an die katholische

Wittve eines Protestanten; worin er ihr mißrath, ihre Erziehung in der lutherischen Religion erziehen zu lassen. Die öffentliche Bekanntmachung dieses Schreibens soll, Ihrer Erinnerung zufließend, „zur Beschämung des Brieffstellers dienen, der auf das hinfälligste alle Motive in Bewegung zu setzen sucht, um eine schwache und betrübte Person zu einem unredlichen Schritte verleiten, indem er ihr denselben als Pflicht und als Befehl Gottes vorpiegeln will.“ Erlauben Sie mir, daß ich über die Wahl der auffallenden Worte, deren Sie sich bedienen, ein Wort mit Ihnen rechten darf.

Proselitenmacherei. Ich begreife nicht, wie man im protestantischen Deutschland, welches so lange her bemühet gewesen ist, von allen Verschiedenheiten im Menschengeschlechte, in der Vorstellungsart, der Sitten, Gebräuche, Religionen und Bekenntnissen, der Armuth und des Reichthums der Begriffe, der Gebräuche, Mißbrauchs und Nichtgebrauchs der Verstandeskräfte, genaue Kenntnisse einzusammeln; ich begreife nicht, wie man den Geist eines angeblich alleinseligmachenden Glaubens je so weit hat verkennen können, um sich zu schmeicheln, daß die Bekenner dem ernstesten Bestreben entsagen würden, Anderen zu ihrer Meinung zu überreden. Von wem mag sich die Behauptung wohl beschreiben, daß die Katholiken auf Bekämpfung je Verzicht gethan? Niemand hat mir ihren Urheber zu nennen gewußt; und dies vielleicht um so viel weniger, als es bekannt ist, daß dieser Wahn erst seit Kurzem gezeugt wird, und daher so wenig Beifall findet, daß er kaum der Rüge werth zu sein scheint. Wenn ich einer Muthmaßung Raum geben dürfte, würde ich seine Entstehung dort suchen, wo man ihn am leichtesten widerlegte. Von Schulverbesserungen, von Aufnahme der Wissenschaften und Künste, von Klösteraufhebungen, von Duldung anderer Glaubensverwandten, von Beförderungen protestantischer Gelehrten im katholischen Deutschland, hatte man, und man mit Recht, viel rühmen gehört. Wie leicht schwärmt man für das Gute, welches Jedem nach seiner Einsicht das Beste scheint! Es bedurfte nur einer lebhaften Einbildungskraft und eines edlen Enthusiasmus für die Wohlthat der Reformation, um den Trugschluß zu erzeugen, daß ein aufgeklärter Katholik im Stillen schon mehr als halber Protestant sein müsse. Katholiken waren wohl weit entfernt, sich von dieser verkehrten Metamorphose ihrer selbst etwas träumen zu lassen; da

entfernt wie jene Protestanten, denen derselbe Enthusiasmus auf den Kopf zusagen durfte: sie könnten, ohne es selbst zu wissen, heimliche Jesuiten sein. Allein es wahrte gewiß nicht unge, so mußte der Mann, der diese unsichtbaren Verwandlungen erspähet zu haben glaubte, sich selbst seinen Irrthum einestehen, sobald er nämlich zur wirklichen Untersuchung schritt, und die deutschen Katholiken gegen das Ideal in seinem Kopfe stellt. Nach dieser Entdeckung wußte er sich dann vermuthlich einen andern Rath, als jenen so notorisch gewordenen Kampf mit seinem eigenen Hirnspinnste. Die längst bekannte, nie bezweifelte Ueberzeugung der Katholiken, daß die Bekehrung der Andersgesinnten verdienstlich sei, mußte jetzt auf einmal etwas Innerhörrtes heißen, damit man über protestantische Sorglosigkeit gute Klagen erheben und uns in die polemisirenden Jahrhunderte zurück versetzen konnte. Wenn der Verdruß über jene Selbsttäuschung auch so weit gegangen wäre, daß er über alles und jedes Beginnen unsrer katholischen Landsleute die unbilligsten Urtheile veranlaßt hätte; so würden Sie sich mit mir über eine so natürliche, dem menschlichen Herzen so angemessene, Wirkung wohl schwerlich gewundert haben.

Ich wiederhole also, daß die meisten Katholiken sich durch den Lehrbegriff ihrer Kirche berufen glauben, Proseliten zu machen; dies konnte keinem in seiner Religion zweckmäßig unterrichteten Protestanten, keinem, für dessen Bekehrung und Unterhaltung durch unsere zahllose Journale gesorgt werden sollte, unbekannt geblieben sein. Der Glaube, daß außer dem Schooße der Kirche keine Seligkeit zu hoffen sei, stände mit der Menschenliebe in Widerspruch, wenn er nicht an den Wunsch eine allgemeine Bekehrung zu bewirken, innig gebunden wäre. Diese beiden Brundsätze stehen und fallen mit einander; und die Katholiken können nicht eher aufhören zu bekehren, bis sie aufhören zu verdammen. Der aufgeklärte Protestant, der allen christlichen Parteien ziemlich gleiche Ansprüche auf die Seligkeit zugesieht, muß war nach seinem Gefühl diesen verdammenden Glauben mit einer unmittelbaren Folge, dem Bekehrungsseifer, mißbilligen und verworfen; allein er wird zugleich gestehen, daß der Katholik auch bei diesem Glauben wenigstens noch consequent ist. Daß dieser Glaube, daß so mancher andere Glaube sich des menschlichen Herzens hat bemächtigern können: darüber darf der Philosoph das Loos der Menschheit bedauern: denn das ist seinem Glauben

gemäß; er wird aber unstreitig der letzte sein, der seinen Mitmenschen die goldene Freiheit absprechen möchte, zu glauben, was sie wollen oder können. Diese Freiheit aufzuheben, ist nicht nur unerlaubt, sondern auch zum Glück nur in unaufgeklärten Ländern noch möglich.

„Der Himmel bewahre,“ wird man mir antworten, „daß ein Protestant, er sei Philosoph oder nicht, den Einfall haben sollte, einen andern Glauben, wäre es auch der alleinseligmachende selbst, im heiligen römischen Reiche verfolgen oder in einem gehässigen Lichte darstellen zu wollen! Das aber läßt sich keinem wehren, daß er nach Grundsätzen einer erleuchteten Vernunft, welche seit Kurzem so manche Riesenschritte gethan, sich selbst von seiner Ueberzeugung Rechenschaft geben, sich gegen eine Religion, welche die Zahl ihrer Befenner zu vermehren sucht, mit Gründen verwahren, seine Glaubensgenossen vor dem Abfalle sichern, und der Wahrheit Zeugniß geben darf.“

Wahrheit! schönes, großes, heiliges Wort, unzertrennlich von Empfindung und Gehanken; und dem Menschengeschlecht so theuer, daß Religion und Philosophie an die Ergründung seines göttlichen Sinnes die höchste Glückseligkeit knüpfen! Wer ist so blödsinnig, daß er Wahrheit nicht erkennen; wer so neidisch, daß er die erkannte Wahrheit nicht mittheilen möchte? Verzeihen Sie diese Apostrophe; Sie wissen ja, ich war von jeher ein Eiferer für

die Sonnen: Wahr und Gut und Schön!

Wahrheit also muß behauptet, muß mit Gründen verfochten werden; und so lange sie einem unaufgelöseten Problem ähnlich sieht, das ist, überall wo Verschiedenheit der Meinungen herrscht, kann ihre Erforschung ohne Discussionen, ihre Mittheilung ohne Ueberredung nicht von Statten gehn. Indem ich hier die Gründe meiner Ueberzeugung darlege, wünsche ich ihre Gültigkeit anerkannt zu sehen; sie sind die Ueberredungsmittel, deren ich mich bediene, um meinen Erkenntnissen Eingang zu verschaffen, um Andere mit mir gleichförmig denken und empfinden zu lassen, um für meine Meinung Stimmen zu gewinnen. Indem Sie durch Ihre Monatschrift dem Aberglauben, der Schwärmerei und dem Betrug entgegen arbeiten wollten, hatten auch Sie die Absicht, der Wahrheit, wie sie von Ihnen erkannt worden war, Beistimmung zu erwerben, Ihre Ueberzeugung in mehreren Absätzen geltend zu machen, Ihre Leser, mit einem Worte, zu über-

den. Behauptungen, von deren Zuverlässigkeit man überzeugt ist, die man aber nicht ausbreiten will, bringt man auch nicht zu Publikum.

Von der Wahrheitsliebe ist also der Bekehrungsgeist unzerrennlich, in so fern er das Bestreben ist, Andere zu seiner Meinung zu gewinnen. Vom Wilden bis zum Großinquisitor, vom gemeinen Schwärmer bis zum Philosophen sind wir Alle Proselitenmacher; und was so tief in der menschlichen Natur gerundet ist, kann nicht an sich, kann nur durch den Gebrauch unrechtmäßiger Mittel sträflich sein. Der Streit zwischen Protestanten und Katholiken hatte vieler Menschen Blut gekostet, es endlich ein feierlicher Friedensschluß jeder Parthei die gewaltthätige Beeinträchtigung der andern untersagte. Allein auch damals schon kannte man die Rechte der Menschheit zu wohl, damals schon hatte man sie mit so großem Nachdruck geltend zu machen gewußt, daß jedem deutschen Manne Freiheit des Bewußtseins zuerkannt, mithin auch allen Religionspartheien deren Rechtmäßigkeit jene Sanktion förmlich bestätigte, gestattet wurde, Proseliten anzunehmen, die sich durch Bestimmungsgründe, welche ihnen überwiegend schienen, zu einem freiwilligen Tausche bewogen fänden. Dem Katholiken steht es also frei, aus eigener Wahl zur protestantischen Religion überzugehen, und eben so dem Protestanten, Katholisch zu werden.

Wenn es nun unläugbar ist, daß der Geist der Proselitenmacherei so lange unter den Katholiken nicht erlöschen kann, bis die katholische Kirche durch eine bestimmte, alle ihre Kenner bindende, Auslegung ihres Lehrbegriffs den Andersgesinnten die Hoffnung der Seligkeit zugestehen wird; wenn ferner durch die iktigen Religionsverträge die Gewissensfreiheit anerkannt, und der Uebergang von einer Kirche zur andern gestattet worden: so möchte es wagen, den Katholiken ihre Proselitenmacherei zu scheren, oder auch nur dieses Wort mit dem Ausdruck der Verengstumpfung auszusprechen, um die Handlung selbst und die Religion, welche sie zu billigen scheint, in einem gehässigen Lichte zu zeigen? Die Erbitterung war einst heftig zwischen der protestantischen und katholischen Parthei, kaum sind sie noch besänftigt, kaum ist Mäßigung und Duldbung allgemeiner geworden; und in diesem reizbaren Zustande kann leicht ein hartes Wort die Ruhe stören und für einen wirklichen Angriff gelten. Die neuerte Wuth der Religionsstreitigkeiten — ich appellire an

Ihr Gefühl! — würde dem Schlusse des 18. Jahrhunderts keine Ehre machen.

„Sind denn aber die Schranken nicht zu bestimmen, innerhalb deren eine wohlgemeinte Warnung erlaubt und unbefähigt ist? Soll der eifrige Protestant ruhig zusehen, daß die katholische Religion von allen Seiten um sich greift, überall durch Ueberredungskünste neue Bekenner an sich lockt, und das Heerlein seiner Glaubensgenossen größtentheils oder (— meinen Sie —) endlich ganz verschlingt?“ Hier ist meine Antwort. Können die Protestanten wirklich der Macht der Ueberredung nicht widerstehen; ist es mit ihrem Herzen und ihrem Verstande so bestellt, daß die Lehre, für welche das Blut ihrer Väter einst geflossen, ihnen jetzt verwerflich scheint: so ist ja alle Rettung verloren, aller Widerstand vergeblich, und jede Anklage eines katholischen Proselitenmachers bei dem Publikum eine Herausforderung, welche die gefürchtete Apostasie des großen Haufens und demnach den Sturz der ganzen Parthei nur beschleunigt. Sehen Sie den Islam, oder welche Religion Sie wollen, an die Stelle der katholischen; und das Resultat bleibt dasselbe. Könnte die göttliche Sendung Mohammeds durch Gründe vertheidigt werden, welche jeden Einwurf Ihrer Vernunft und Ihres Gefühls besiegten, so müßten Sie noch heute Muselmänner sein.

Doch die gute Sache des Protestantismus ist bei weitem so verzweifelt noch nicht; als die Furcht vor den Bekehrern zu machen scheint. Was beide Partheien, nächst ihrer Ueberzeugung, an Gründen für ihre verschiedenen Glaubensmeinungen vorzubringen wissen, ist alles längst gesagt; und wenn etwas mit Wahrscheinlichkeit behauptet werden kann, so ist es dieses: den Polemikern auf beiden Seiten sei Trost geboten, daß sie auch nur ein neues Argument noch anzuführen wüßten! Der Streit ist schon darum nicht zu vermitteln, weil er die ersten Principien betrifft, und schon darum schwer zu führen, weil die tiefstinnigsten Denker, wo es auf Principien ankommt, einander so leicht mißverstehen.\*) Doch gesetzt, daß einige der großmenschlichen Geister jene allgemein gültigen Principien, die jeder individuellen Menschenvernunft Gesetze geben, so gesagt —

\*) S. Herrn Reinhold's vortreffliche Abhandlung über den Skeptizismus, im Juliusstuck der Berl. Monatsschrift von 1789.

athen — hätten, daß sie darüber einverstanden wären, und mach über die Ansprüche der Religionen aburtheilen könnten: wäre doch ihr Urtheil für die Millionen von eingeschränkteren Fähigkeiten unerreikbaar, mithin kein Entscheidungsgrund. Auch: Vernunft *κατ' εἶδος* existirt nur für den, der sie zu fassen vermag; jedem andern aufgebracht, wird sie ein Götze, dessen Unfehlbarkeit zu predigen entweder Thorheit oder noch schlimmere Unmaßung scheint.

Wenn man demnach, um Protestant oder Katholik zu werden, auf die ersten Principien selten zurückzukommen pflegt, weil man es nicht kann oder mag: so müssen wohl andere Ursachen im Ausschlag geben, so oft eine von beiden Partheien einen Proseliten macht. Hat es ferner seine Richtigkeit, daß die Anzahl der von den Protestanten für die katholische Kirche gewonnenen Proseliten bedenklich ist: so wird die Veranlassung zu diesen Bekehrungen, sobald sie sich entdeckt, das Mittel an die Hand geben, ihnen Einhalt zu thun.

Es gibt nur zwei Wege, wie man auf die Ueberzeugung eines Menschen wirken kann: durch den Kopf und durch das Herz. Je heller und erleuchteter aber der Verstand, je reiner, desto einfacher das Gefühl, desto fester steht die Ueberzeugung, desto schwerer wird es, eine andere an ihre Stelle zu setzen, desto richtiger, erhabener, vollkommener müssen die Gründe sein, wodurch man eine Bekehrung bewerkstelligen will. Sie werden mir eingeben, daß bei Protestanten, welche schön und wahr und gut empfinden, richtig und scharfsinnig denken, keine Bekehrung zu fürchten sei; weil Sie dem Katholicismus, sobald ihn Menschen von dieser Bezeichnung wählen könnten, entweder entschiedene Vorzüge einräumen müßten, oder wenigstens gegen den Uebertritt mehr nichts als die bloße Verschiedenheit ihrer Geisteskräfte einzuwenden hätten. Also: aus welcher Klasse von Protestanten kann sich die katholische Kirche Proseliten suchen? Die Antwort ist bereits im Vorhergehenden enthalten: aus derjenigen Klasse, worin so mancher Protestant keinen Sinn für die Nothwendigkeit seiner Religion, für ihre Gründe zu wenig Vernunft besitzt, und nur vermöge der zufälligen Verhältnisse seiner Lage und seines Aufenthalts, durch Erziehung und Gewohnheit, im Protestantismus erhalten wird. Wie nun jeder höhere Grad der Vernunft nur demjenigen, der ihn besitzt, Gesetze geben, und als gelauntere Gefühl seine Wirkungen von dem roheren nimmer-

CIRCULATING

mehr erwarten darf: so reduciren sich alle Mittel, welche auf die Erweckung des moralischen Sinnes, und auf verstärkte Wirksamkeit der eigenen Denkkräfte im einzelnen Menschen abzielen, und wodurch man gleichwohl die Anhängigkeit an die bisher nur aus Gewohnheit von ihm anerkannte Religion zu erhalten will, auf eine wirkliche Beeinträchtigung der Gewissensfreiheit in offenkundige Gewalt, Recht des Stärkeren. Ist die Religion in die Verfassung unzertrennlich verwebt; ist sie ein Hauptrad der großen Staatsmaschine, und sieht sich aus diesem Grunde die gesetzgebende Macht gezwungen, um der Proselytenmacherei zu weichen, dem Gewissen des Bürgers Fesseln anzulegen: so hat alle freie Discussion ein Ende; von Vernunft, Aufklärung und Wahrheiteliebe kann weiter nicht die Rede sein; Denkfesseln und Moralität der Wahl sind vernichtet; Maschine steht nur gegen Maschine, und je früher man die zwei- oder dreimalhunderttausend Argumente Ihres Königs ins Feld rücken läßt, desto schneller und sicherer ist der Sieg des Protestantismus entschieden.

So wären wir aber heute noch auf demselben Punkte, wo man vor 300 Jahren stand; und so viele Märtyrer der Wahrheit, von allen Religionen und Sekten, wären ganz umsonst gestorben! Märtyrer der Wahrheit, sage ich: nicht der besondern Meinung, die ihnen wahr und der Aufopferung des Lebens werth dünkte; — denn unter widersprechenden Meinungen kann doch stets nur eine die wahre sein, und doch litten Fuß und Bein wie Märtyrer des Kalenders — sondern der theuer erkauften, mit Blut besiegelten Wahrheit: daß der Glaube eines Menschen, was immer sein Gegenstand sei, keiner Gewalt auf Erden unterthan, und selbst vom eignen Willen unabhängig ist!

Nein. Die allgemeine Anerkennung dieser Wahrheit haben wir vor den dunklern Jahrhunderten voraus; selbst die tyrannischsten Herrscher haben sie zur Richtschnur gewollt; und durch ihre Kraft ist das schreckliche Zwangssystem in Gewissenssachen endlich gefallen. Seine großen Regenten wagten es nicht, diejenige Klasse von Unterthanen, deren Verstand und Geist den Argumenten der Bekehrer den wenigsten Widerstand leisten konnte, sich selbst zu überlassen. Ohne Zweifel hatte diese Ungerechtigkeit die betrübtesten Folgen für die protestantische Kirche. Ganze Dörfer, ganze Städte und Distrikte bekannten sich zur katholischen Religion? Die protestantischen Pfarrer ermüdeten bald



Ihr ihrer Monarchen mit Klagen über die Verminderung der Lehenten?

Da wäre nun der Fall doch bedenklich, und die göttliche Sache der Wahrheit bedürfte wohl zu ihrer Rettung — menschlicher Hülfe. In der That muß ein jeder rechtschaffner Protestant, der in seinem System mehr Wahrheit und Menschenglück findet, als andre Lehrbegriffe ihm darzubieten scheinen, für die Erhaltung dieses Systems unter solchen Umständen recht ernstlich besorgt sein: er muß es um so viel eher, da er keine unmittelbare Dazwischenkunft einer höheren Macht zum Besten irgend eines menschlichen Glaubens, auch nicht des wahren, in unsern Zeitläuften erwartet, sondern leicht den Veruf fühlen kann, statt aller Wunderkräfte seine Klugheit und Redlichkeit für das Werkzeug anzusehen, in welchem für diesmal die Beschirmung der Wahrheit beschlossen liegt. Hier ist indessen keine Zeit zu verlieren. Was rath uns die Klugheit?

Zuerst, die Bekehrer selbst zu erforschen. Durch welche Vorpiegelungen, durch welche Künste gelingt es denen, die nach der so ängstlich wiederholten Klage der protestantischen Journalisten, von der katholischen Kirche zu diesem Geschäft besonders ausersuchen sein sollen, so viele Protestanten zu bekehren? Es werden vielleicht Männer von tiefer Einsicht von warmen Gefühl, von hinreißender Beredsamkeit sein? Weit gefehlt! Von rohen Mönchen und verschmißten Priestern sprechen die Kläger. „Jenen“, so lautet ferner die Beschuldigung, „ist ihre Regel der Inbegriff des Wissens, ihr Gefühl ist Köhlerglaube, die Quelle ihrer Beredsamkeit ist die Legende. Diese“, fährt man fort, „erschleichen als Zutrauen, schmeicheln dem Gewissen, halten dem Eigennutz ihre Lockspeise vor.“ Wir wollen hier die Fragen! ob Menschen von dieser Bezeichnung wirklich vermöge eines erhaltenen Auftrages handeln? und die andre: ob man überhaupt noch Missionen in das protestantische Deutschland schickt, fürs erste unternimmt lassen; genug,

Die Proseliten solcher Bekehrer sind also nur Wunderthätige von schwacher Vernunft, oder Gewinnstüchtige von erloschenem Gefühl. Die Unglücklichen! Die Bedauernswürdigen! Welches grausame Schicksal stieß sie so weit hinab, daß sie die schönste Bestimmung des Menschengeschlechts verfehlen, im Genuß ihrer Anlagen glücklich zu sein, glücklich als denkende und

empfindende Wesen? Wer fesselte ihre Vernunft, wer stumpfte ihr Gefühl?

„Sie sind Sklaven.“

Um ihrer Denkkraft Wirksamkeit, ihrem Gefühle sittliche Vollkommenheit zu verschaffen, fordern wir also ihre Wiedererzeugung in alle Rechte der Menschheit. Freie Menschen nur können ihrer Bestimmung gemäß handeln. Laßt uns hinweggehen über das allzubekannte, allzuwahre, was, so oft man es erwähnt, die Lebenskraft selbst des Sklaven mit seiner Wahrheit durchdringt: Frei sein, heiße Mensch sein; der Freie nur bilde sich hinauf zum Vollkommenen; er sammle und erkenne die Verhältnisse der Wesen zu ihm und unter einander, fühle ihre Harmonie, ehre die heilige Kraft der Menschennatur, die das Weltall in ihn trägt, und genieße die Sonne, sich selbst und seinen Himmel im Busen mit Andern zu theilen! Ein freier Bürger eines freien Staats, und zugleich ein Proselit zu sein: das wäre dann entweder ein Widerspruch, oder es gereichte dem Kopfe und dem Herzen des frei Wählenden zur Ehre.

Man hat wohl eher den beklagenswerthen Zustand jener Unglücklichen, die der Despotismus herabwürdigte, die er des Adels der Menschheit beraubt hatte, durch eine schlaue petitionem principii zum Beweise angeführt, daß die Vormundschaft eines Despoten ihnen unentbehrlich sei; als ob nicht selbst das rohste oder auch das verworfenste Volk eine größere Masse von Einsichten und mehr lauterem Menschengefühl in sich faßte, als je ein Despot allein besitzen kann! Doch es sei der Fürst der weiseste und beste Mann im Staate; Weisheit und Güte beweisen noch nicht das Herrscherrecht. Kann ich die gesetzgebende Macht meiner Vernunft über mich selbst nur veräußern? die Gesetze einer Vernunft befolgen, die nicht die meinige ist? Zu annehmen, sie anerkennen, sie verstehen, setzt bei mir gleichen Grad der Vernunft voraus; allein alsdann höbe die letzte Voraussetzung die erste auf. Diesem Dilemma entgeht man nicht: ohne Anerkennung gibt es keine Superiorität; Anerkennung aber ist unmöglich bei ungleichem Fassungsvermögen; mithin ist die Herrschaft, selbst des Weisesten und Besten, kein Recht, sondern Gewalt. Die Einschränkung der Gewissensfreiheit ist nur der auffallendste Akt dieser Gewalt; ein Akt, wodurch der Despotismus seinen Untergebenen die Rückkehr zu ihrer eigenen Vernunft gar abschneiden, alle freiwillige Regungen in ihnen zu ersticken

ucht. Mit der Freiheit sich vom Uebernatürlichen andre als die vom Regenten vorgeschriebenen Vorstellungen zu machen, verschwindet die letzte Veranlassung zur eignen Anstrengung der Vernunft; bei der maschinenmäßigen Befolgung einer Heilsordnung, die alles Nachdenken verbietet, erlischt der letzte Funke von Empfindung, womit nur erkannte Wahrheit das Herz zu erwärmen pflegt. Weise Regenten, denen diese tödtlichen Folgen unvorhergesehen blieben, schenkten daher dem Volke die Gewissensfreiheit als ein kräftiges Mittel zur eigenen Bildung, wodurch es vorbereitet werden könnte, die Majestätsrechte der Menschheit an sich selbst zu empfinden, und deren Ausübung dereinst in eine Hände zurückzufordern. O, warum glaubten sie, daß es noch dieser Vorbereitung bedürfte? Warum fühlten sie sich nicht groß genug, um die Befreier ihres Volkes zu werden? Warum bedachten sie es nicht, daß einen Theil ihrer Rechte aufzuopfern, so viel als gar nichts der Freiheit des Bürgers einräumen hieß, so lange der Nachfolger auf dem Throne alles niederreißen darf, was sein Vorfahr baute, und die Gesetzgebung von der Willkühr eines jeden neuen Sultans, diese von den Eingebungen seines Divans, und diese wieder von den Launen des Harems, abhängt?

Es soll mich nicht wundern, wenn man diese Gedanken eines schwärmerischen Anstrichs zeihet. Lebhaftigkeit des Geistes und Wärme der Empfindung führen uns bald über die Grenzen des Wirklichen hinaus, und was immer der Lieblingsgegenstand ist, womit sich unser intellektuelles Wesen beschäftigt, so idealisirt ihn unsere Phantasie. In Ihrer Monatschrift, diesem Schauplatze der Schwärmereien für und wider die Vernunft, mag immerhin auch die meinige ihre Stätte finden. Sollen wir schwärmen, so sei es für die Freiheit! Das ist wenigstens eine unschädliche, ehrwürdige, herz- und geisterhebende Schwärmerei, die nach dem Zeugnisse der Geschichte nicht immer ohne wohlthätige Folgen bleibt. Doch ist zurück aus unsern utopischen Theorien in die wirklich sublunare Welt.

Die Gewissensfreiheit existirt wirklich in einigen Staaten, deren Verfassung das Widerspiel der republikanischen ist; und man besorgt also in Ernst, daß die Belehrung derselben zur katholischen Kirche unvermeidlich sei? Inzwischen, was nach der Theorie so zuverlässig war, so unfehlbar eintreffen mußte, ist gleichwohl bis jetzt noch nicht geschehen: kein Distrikt, keine Stadt, kein Dorf in jenen Ländern ist belehrt, kein Pfarrer hat

über die Verminderung seiner Heerde und die Abnahme seiner Einkünfte geklagt. Beispiele von einzelnen Proselyten lassen sich nachweisen; allein sie bleiben seltsame Ausnahmen, und können eben so wenig einen allgemein gewordenen Hang zum Katholicismus unter den Protestanten darthun, als Streblichkeit und Eifer Gordon die besondere Neigung der jetzigen Christen zum Judenthum beweisen. So gibt es auch neuerliche Beispiele, daß Katholiken zur protestantischen Religion übergetreten sind; nur fallen sie selten so in die Augen, wie der Uebertritt des jetzigen Herzogs von Norfolk, und man gibt sich keine Mühe sie zusammenzusuchen, weil die Kühnheit, daraus etwas Allgemeines folgern zu wollen, hier Jeden abschrecken muß. Bei der bekannten Denkungsart der katholischen Glaubensverwandten, die den Wunsch nach Bekehrungen rege, und die Hervorstellung derselben verdienstlich macht, muß allerdings die Zahl der Proselyten, welche zu dieser Kirche übergehen, die der andern weit übersteigen, ohne jedoch für eine stärkere Neigung bei Protestanten zur Apostasie das Mindeste erweislich zu machen. Der ganze Unterschied liegt darin, daß die Protestanten sich nicht, wie so manche Katholiken, um neue Bekenner ihres Glaubens bewerben. Bedenkt man aber die unläugbar häufigen Versuche und Bemühungen eifriger Katholiken, die Protestanten zur Annahme ihres Bekenntnisses zu überreden, es sei nun, daß sie ihre Gründe vom weltlichen oder geistlichen Vortheil, oder von beiden zugleich entlehnen, das Herz oder den Verstand in Anspruch nehmen; und zählt man noch hinzu, was so oft und dringend von der heimlichen Geschäftigkeit gewisser papistischen Ordensmänner durch den Weg geheimer Gesellschaften, physikalischer und hyperphysischer Prästigiatores und anderer Emissarien in Ihrer Monatsschrift behauptet worden ist: so möchte man in Versuchung gerathen, den unbedeutenden Erfolg dieser mächtigen Bestürmung, bei der vorausgesetzten Schwäche der Principien des großen protestantischen Hauses, geradezu einem Wunder zuzuschreiben, wenn uns, in Ermangelung der aufgeklärten Vernunft, die Macht der Gewohnheit nicht das Räthsel lösete. Daß bei vernünftigen Männern Hypothesen sich in Dogmen verwandeln, daß die aufgeklärten Britten den Sonntag wie puritanische Kopfhänger feiern, daß die katholische Kirche sich noch der Kurie unterwirft, daß Sclaven sich mißhandeln lassen von schwächern Tyrannen: diese und so viele Dinge mehr, werden durch die Macht der Gewohnheit so

vickt. Wo? und der protestantische Glaube wäre allein nicht sicher unter ihrem Schutze? Wenigstens bei den Versuchen katholischer Proselitenmacher ihn wankend zu machen, sollte ich meinen, daß wir ruhig schlafen könnten. Oder wollen wir erst sehen, durch welche Mittel die Macht der Gewohnheit untergraben und überwältigt werden kann?

Zwei Kräfte gibt es allerdings, deren Wirksamkeit die Gewohnheit nicht widersteht: der Trieb der Selbsterhaltung, und das Beispiel. Ihre Art zu wirken ist sehr verschieden: die erste ringt schnelle, plötzliche Revolutionen zuwege; die zweite kommt unvermerkt und langsam zum Ziel. Der Druck des Despotismus; wenn er zu gewaltsam ist, weckt auch in einem anscheinlich erstorbenen Staatskörper das Selbstgefühl des Bürgers. Zum Selbstgefühl erwachen, heißt schon frei sein; denn ein jeder Despotismus ist wie der nächtliche Alp verschwunden, in dem Augenblick, wo das Volk zum ganzen Bewußtsein wieder erwacht. So schüttelt Frankreich jetzt den Todeschlummer ab, in welchem es versunken lag, und wird frei. So befreite auch ein plötzliches Erwachen der Vernunft unsre deutschen Voreltern vom hierarchischen Joch; und nimmermehr wird dieselbe Reformation, die so schnell und unauffhaltsam jene aufs äußerste getriebenen Gesäthe ergriff, durch eine ähnliche Veränderung wieder plötzlich und auf einmal in den Limbus der geistlichen Alleingewalt zurücktreten. Die einstimmige Mißbilligung solcher Maßregeln, die sich nur dem leisesten Verdacht eines neuen Eingriffes in die Rechte der Gewissensfreiheit unterworfen sind, beweiset zur Genüge, daß die Tyrannei einer protestantischen Unfehlbarkeit schwerlich in der Reihe der ausführbaren Dinge zu suchen ist. Nichts Geringeres aber als der Druck einer solchen Tyrannei könnte die Protestanten auffordern, das Joch ihrer Kirche plötzlich abzuwerfen; — doch auch alsdann gewiß nicht, um ein schwereres freiwillig nieder aufzunehmen.

„Allein die Macht des Beispiels, diese langsam und sicher wirkende, sanft überredende, sich einschmeichelnde Macht, kann unvermerkt die Wachsamkeit der Protestanten einschleichen und sie Stützen ihrer Kirche untergraben.“ Ich räume Ihnen ein, von dieser Seite drohet den Protestanten noch die meiste Gefahr. Wo katholische Fürsten protestantische Staaten beherrschen, und die Religion bei der Besetzung der Ämter ihnen mehr gilt als Beschicklichkeit und Verdienst; dort lassen sich die nachtheiligen

Folgen des Beispiels leicht voraussehen. Dagegen hat man es in solchen Staaten dem Mißbrauche der oberherrlichen Gewalt schon vorzubeugen und alle Besorgnisse in Zukunft überflüssig zu machen geußt. Im Kurfürstenthum Sachsen ist die Befestigung der Landesstellen mit Subjekten, die der ausburgischen Konfession nicht zugethan sind, dem katholischen Regenten gänzlich untersagt. In Hessen mußte Friedrich II., unter der Garantie von England und Dänemark, der Erziehung seiner Kinder entsagen, dem ältesten Sohne die Grafschaft Hanau abtreten, und den versammelten Ständen mit einem feierlichen Eide beethuen, daß sein Uebertritt zur katholischen Religion keins der konstitutionsmäßigen Rechte der herrschenden reformirten Kirche schmälern sollte. Diesen Maßregeln muß man es zuschreiben, daß das Beispiel der regierenden Fürsten in beiden Ländern ganz unschädlich geblieben ist. Allein diese Unschädlichkeit, muß ich bekennen, ist die Wohlthat der Verfassung, welche zwar von echtrepublikanischer Freiheit weit entfernt, aber gleichwohl fast genug gewesen ist; um der Willkühr des Fürsten Grenzen zu setzen.

Ganz anders und ohne allen Vergleich gefährlicher müßte es um die Sicherheit der protestantischen Kirche in solchen Ländern stehen, wo Alles von der unumschränkten Gewalt eines Einzigen abhängig ist. Gesezt einmal, der Beherrscher einer protestantischen Despotie träte öffentlich zum katholischen Glauben über; er besetzte die öffentlichen Ämter mit Katholiken; er suchte durch eine Verordnung nach der andern den Geist der protestantischen Kirche umzumodeln, katholische oder eigentliche papistische Grundsätze in denselben überzutragen, die Denk- und Gewissensfreiheit einzuengen, kurz alles dahin einzuleiten, daß der große Schritt einer feierlichen Wiedervereinigung mit Rom zuletzt weder auffallen noch empören könnte; gesezt, er wäre schlau genug, das sinkende Ansehen des Papstes in Deutschland unter einem politischen Vorwande aufrecht zu erhalten; er legte endlich dem aufgeklärten Patriotismus der katholischen Erzbischöfe neue Hindernisse in den Weg, und hemmte dadurch die Fortschritte der deutschkatholischen Kirche zur Läuterung und Independenz: — unter diesen, freilich höchst unwahrscheinlichen, Voraussetzungen den Erfolg bezweifeln zu wollen, verriethe doch eine gänzliche Unbekanntschaft mit den Gesetzen der Analogie. Mir scheint es mir aus diesem eventuellen Falle, wie aus allem bisher Gesagten, bis zur unleugbaren Evidenz zu erhellen, daß nicht

der Katholicismus an und für sich, sondern einzig und allein in Verbindung mit den Gräueln einer despotischen Regierungsform, der protestantischen Kirche furchtbar ist. Nehmen wir den Katholicismus ganz hinweg aus der Reihe der Dinge, so können Sklaven immer noch durch irgend ein andres geistliches Zwangssystem, irgend ein symbolisches Formular, in Lastthiere verwandelt werden, an denen, wie an den polnischen Leibeigenen, die menschliche Gestalt, das Ebenbild der Gottheit, und folglich das Siegel der Freiheit kaum noch kenntlich ist.

Es ist keine neue Lehre, die ich hier vortrage; man hat schon längst gesagt, schon längst, vielleicht mit kräftigern Gründen, die Ohnmacht des hierarchischen Despotismus, außer in Verbindung mit dem weltlichen, erwiesen; den letztern hat man vielfältig vor dem höchsten Tribunale der Menschheit aller Majestätsverbrechen angeklagt und schuldig erfunden. Seine Lücke sei indeß noch so gefährlich, so können Umstände eintreten, welche ihn in gewissen Schranken halten, und ihn nöthigen, seinen weitaussehenden Projekten, wenigstens auf einige Zeit, zu entsagen. Wenn unter mehrern Staaten von verschiedenem Interesse und verschiedener Verfassung, die aber durch Sprache, Sitten, Handel und Literatur im engsten Verlehr mit einander stehen, einer oder der andere sich der uneingeschränkten Regierungsform nähert; so scheuet doch daselbst die Ungerechtigkeit die von jenem Verlehr unzertrennliche Publicität. Der gewöhnliche Despotismus schämt sich, wie die niedrigen Raubthiere, wie Tiger und Panther, wenn man ihn auf seinen Schlichen ertappt. Der Blutdurst muß wirklich so hoch steigen, wie bei den Nachfolgern Augusts auf dem römischen Kaiserthron, ehe er sich über diese Furcht hinaussetzt. Wäre demnach der Fall möglich, daß irgend ein Alleinherrscher den Katholicismus in protestantischen Staaten begünstigte, so scheint mir wenigstens in der Publicität ein sicheres Zufluchtsmittel für die bedrängte Kirche zu liegen; die Besorgnisse der Unterthanen und der Nachbarn würden vereinigt bis zum Throne bringen, und vielleicht wäre es nicht einmal nöthig, die Stimme des Tadel und der Mißbilligung zu erheben. Denn oft füllt auch ein sanfter, gutmüthiger Fürst den Despoten; in diesem Falle würde man auch durch Anspielungen seinen Endzweck erreichen, und die Proselitenmacherei könnte dann der kleine Husar sein, den man statt des Despotismus peitschte.

Eine solche Metonymie hätte aber auch ihre Grenzen. Es

wäre doch unter diesen Umständen unbillig, Scherz in Ernst zu verwandeln, und auf die Prosellitenmacherei so aus allen Röhren loszuschlagen, als ob sie wirklich etwas verschuldet hätte. Am wenigsten dürfte es in einem solchen Falle — dem einzigen, wo es überhaupt zu entschuldigen wäre, gegen die Befehrer Zeit! zu schreien — am wenigsten dürfte es da nöthig sein, die Handlungen, Meinungen, Briefe, auch wenn Sie wollen, die Thorheiten und Inconsequenzen irgend einer Privatperson von abrigens unbescholtenem Rufe, öffentlich zur Schau zu stellen, und der Mißdeutung oder gar der Verachtung Preis zu geben, bloß weil sie mit unserm Gemisch von Ahnungen, Fertigkeiten, Uebungen und Syllogismen, welches wir unsere Religion nennen, nicht zu reimen sind.

Beschämung! — ja! Beschämung des Briefstellers nennen Sie aber die andere Absicht, welche Sie bewogen hat, das Schreiben des Herrn Hofgerichtsraths Bender in Ihrer Monatschrift abdrucken zu lassen. Sollte wohl sein Betragen dieser harte Urtheil von Ihnen in einer öffentlichen Schrift verdienen? Er, ein Katholik, rath seiner Glaubensgenossin, ihre Kinder katholisch zu erziehen, aus Pflicht zu seiner Religion und als Freund. Seit wann ist es ein Verbrechen, nach seiner Ueberszeugung zu handeln? Seit wann darf ein Freund keinen wohl gemeinten Rath erteilen, der die Gewissensruhe und die Annehmlichkeit der äußern Verhältnisse der so berathenen Person zur Absicht hat? Allerdings ein großes unverzeßliches Verbrechen, daß ein katholischer Beamter in einem katholischen Lande katholische Grundsätze hat; daß er den Satz vom einzig selig machenden Glauben steif und fest annimmt und darnach handelt; daß er von seinen Aeltern, in der Schule, von orthodoxen Theologen seiner Kirche diese Meinung mit der Muttermilch und mit der ersten Milch des Unterrichts eingesogen hat! Ich müßte mich sehr irren, oder die Katholiken dürfen sich wohl über protestantische Intoleranz beschweren, wenn dasjenige, was nach protestantischen Grundsätzen höchstens ein bebauernswerthes Unglück ist, einem Menschen zum Verbrechen und zur Schande gerechnet wird. Ist es aber in den Augen eines Protestanten schändlich, ein Katholik zu sein, und seinem Glauben gemäß zu handeln; so wird man sich auch nicht wundern müssen, wenn Katholiken den Protestantismus verabscheuen, und von den Handlungen der Protestanten, die aus ihrem Lehrbegriffe fließen, man-



ches lieblose Urtheil fällen sollten. Wahrlich, diese gegenseitige gute Meinung bereitet die beiden Partheien zu einer gar brüderlichen Verträglichkeit als Christen und Landsleute vor!

Mit einem nicht minder harten Ausdruck heist es ferner: der Rath dieses Mannes sei auf das hinterlistigste motivirt; und gleichwohl hatte er nicht den Schaden, sondern den Vortheil der Wittve zur Absicht. Wenn ich mir Sie selbst, meine Herren, an dem Platz des Brieffstellers denken, der sich in seinem Gewissen verpflichtet glaubt, seiner Kirche die Kinder der Amtmannswittve als Proseliten zuzusichern, so begreife ich wohl, daß sie überzeugender, eindringender, pathetischer geschrieben; allein ich kann mir nicht vorstellen, daß Sie, als Katholiken, andre Beweggründe gewählt hätten, oder bei deren Erwählung sich einer Hinterlist bewußt gewesen wären. Der Bekehrungseifer, den der alleinseligmachende Glaube nothwendig zur Folge hat, suppleirt alle in dem Schreiben vorkommende Argumente, und macht es begreiflich, daß der Brieffsteller sogar geglaubt haben könne, ein Versprechen dürfe gebrochen werden, wenn nur der Kirche die Knaben nicht entgingen. Die Täuschung läßt sich leicht erklären, vermöge deren man widerrechtlich handelt, und dennoch sein Gewissen dadurch zu beruhigen glaubt. Kennen wir nicht die Macht religiöser Meinungen über die Gemüther? Nicht die traurigen Wirkungen der Vorurtheile und Autoritäten, zumal einer vermeintlich göttlichen Autorität? Diese rechtfertigte ja sogar vor Zeiten jeden Angriff auf leibliche Freiheit und materielles Eigenthum der Andersgefinnten; und noch jetzt wird die Usurpation, womit sie ihre Ansprüche jeder Vernunft aufdringen und bei einem jeden Raisonnement vorausgesetzt wissen will, über den ganzen Erdball theils für rechtmäßig anerkannt, theils des verjährten Besizes wegen tolerirt. „Gott“ — so lautet der gewöhnliche Ausdruck: — „Gott selbst hat geredet; hier verschwinden alle Einwürfe der Vernunft.“ So urtheilt der gewissenhafte Mann nach den Postulaten seines Glaubens. Daß dadurch ein Mensch, der vielleicht auch mit unüberwindlicher Stärke des Vorurtheils an seinen Glaubensmeinungen hing, und von ihrer ausschließenden Wahrheit nicht weniger überzeugt sein mochte, in seinen Erwartungen hintergangen, daß ein feierlicher, freiwilliger Vertrag gebrochen wird: — von der Unredlichkeit dieses Schrittes, die Sie ihm vorwerfen, hat er keinen Begriff. Immerhin mag die Frömmigkeit mit der Jurisprudenz davon gelaufen sein; unredlich

kann der Briefsteller nur alsdann erst heißen, wenn er von der Ungültigkeit seiner Gründe schon voraus überzeugt gewesen ist, wenn er die Wittve (die bei Ihnen wohl nur in Konformität einer gewissen Terminologie eine schwache und betäubte Person heißt) mit Vorpiegelungen, die seiner eignen Ueberzeugung nicht genügten, aufgefordert hätte, den Schatten ihres verstorbenen Ehemannes noch im Grabe zu beleidigen.

Sie scheinen mir in diesem Falle von einem Katholiken protestantische Grundsätze zu fordern, wenigstens seine Handlungen und Absichten nicht aus seinem Gesichtspunkte zu beurtheilen, und auf diese Weise zu jenen harten Ausdrücken gekommen zu sein, womit nur vorsätzliche Verbrechen, keineswegs aber die Irrungen, die aus religiösen Meinungen entspringen, geahndet werden dürfen. Dadurch geben Sie manchem Leser, ganz wider Ihre Absicht, eine hinreichende Veranlassung, Ihre Darstellung des katholischen Beteuerungsseifers in die Klasse gewöhnlicher Kontroversschriften zu setzen und den Vorwurf der Proselitenmacherei zu retorquieren. Ihre gewiß verdienstliche Bemühung, dem Haue von Betriegern aller Art entgegen zu arbeiten, und sowohl das geistige Eigenthum unserer klaren Begriffe als auch das materielle unserer Vaarschaften vor jenem Raubgesindel zu sichern, macht den Wunsch in mir rege, daß Nichts in Ihren Aufsätzen vorhanden sein möchte, was die Beschulbigung des Parttheigseistes auch nur von fernher begünstigen könnte. Es ist aber unmöglich, bei der Wahrheitsliebe, die aus Ihren Aufsätzen hervorleuchtet, nicht zugleich zu bedauern, daß darin ein etwas leidenschaftlicher Synkretismus zuweilen sichtbar wird, welcher über wissenschaftliche Betrüger, und über die treuherzigen Anhänger an Vorurtheil der Erziehung und religiöse Autorität gleiche Verdammniß ergiebt: ein Synkretismus, welcher die edelsten Menschen, wenn sie eine Ihnen verdächtige Sache aus einem andern Gesichtspunkte ansehen, sogleich für Mitschuldige erklärt, und als solche zu züchtigen sucht. Ich darf wohl sagen, daß dieses Verfahren dem Nutzen, welchen Ihre Monatschrift stiften kann, sehr wesentlichen Abbruch thut, ohne, so viel ich einsehe, den mindesten Ersatz zu liefern.

Es raubt ihnen erstlich alles Zutrauen der Katholiken: nicht allein der so genannten Rechtgläubigen, die jeder Widerstand, wenn es möglich wäre, zu größerer Anstrengung gegen den Protestantismus reizen muß; sondern auch derjenigen, die mit

edlicher Unverboffenheit unter ihren Glaubensgenossen die Masse von Kenntnissen zu vermehren, den Geist der Duldung und seine wohlthätigen Wirkungen immer mehr zu verbreiten, und ihre Volkreligion nach und nach von allem papistischen Sauerteige zu reinigen wünschen. Diese gutedenkenden Männer muß es verbrießen, daß die Neckereien der Protestanten und ihre Vorwürfe den Eifer orthodoxer Katholiken gerade für diejenigen Sätze wach erhalten, deren Mißbrauch und schädliche Mißdeutung sie ängst erkannt haben, deren Ansehen aber einschlummern muß, ob es ganz gestürzt werden kann. Anstatt also der Aufklärung des katholischen Deutschlands in die Hände zu arbeiten, wirken Sie ihr gerade entgegen. In der That fehlt es den Katholiken weder an Scharfsinnigkeit in Ansehung der Mängel, noch an Wettstreit mit den Protestanten, um ihnen abzuwehren; allein das Allgemeinwerden dieser Denkungsart kann nur die Macht des Beispiels bewirken: des Beispiels der bereits aufgeklärten Katholiken, die von ihren Fürsten als fähigere Köpfe hervorgezogen werden und durch eigne Vortrefflichkeit der Charakters glänzen müssen; der Protestanten, indem sie ihre Nachbarn den unendlichen Gewinn an Wohlstand und innerer sowohl als äußerer Prosperität aller Art, den ihnen politische und religiöse Freiheit verschafft, in vollem Maße empfinden lassen, und dadurch den Wunsch nach den Mitteln ähnliche Vorurtheile zu erlangen, im höchsten Grade erwecken müssen. Wie viel bleibt auf diesem Wege nicht noch den Protestanten für sich selbst und ihre katholischen Brüder zu erringen übrig?

Von der Härte, womit Sie sich gegen Andersgesinnte äußern, besorge ich ferner einige unvortheilhafte Eindrücke auch für Ihre protestantischen Leser. Eines Theils wird dadurch die Abneigung gegen die Katholiken und der Religionshaß nur genährt; andern Theils aber, wo dieses nicht der Fall ist, hebt die Unbilligkeit, die man Ihnen hier vielleicht Schuld geben möchte, auch die gute Wirkung auf, welche sonst Ihre öffentliche Schaustellung der neuen Schwarzkünstler, Desorganisatoren, Goldböcke, Monddoctoren, Rosenfelde und anderer Betrüger unfehlbar in weit größerem Umfange äußern müßte. Ward einmal der leiseste Verdacht von Parttheilichkeit in einer Rücksicht veranlaßt, so ist man immer geneigt, in jedem Falle sie wieder im Spiele zu vermuthen.

Bei der höchsten Achtung für die eigne Beruhigung, welche

aus dem Bewußtsein einer guten Absicht entspringt, endlich der Wunsch noch übrig, daß Männer, die mit ~~solchem~~ Eifer mit mannigfaltigen Schätzen der Erfahrung des Wissens, mit erleuchteter Vernunft und richtiger Erkenntnis auf dem Wege der Erkenntnis fortschreiten, bloß um ~~schiedenen~~ Ganges willen, der jedem eigen ist, um ein ~~willen~~, den innere und äußere Verhältnisse modificirten, besondern Ansicht willen, wodurch das eine Wahre ~~Jed-~~ erscheint, doch nie vergessen möchten, daß wechselseitig ~~wollen~~ ihre höchste Ehre ist. Der Aufklärung unsers ~~der~~ scheint es unwürdig, daß gelehrte Streitigkeiten ~~z-~~ licher Verbitterung führen. Wie lange wird diese ~~F-~~ die gehässigste von allen, noch dauern? Wann wird ~~man~~ hören zu glauben, daß, weil diese oder jene Princip Meinungen uns wahr und alleingültig scheinen, sie ~~da~~ eben dem Lichte von Andern gesehen werden müssen? man nie dahin kommen können, die Unabhängigkeit der ~~de~~ die jeder für sich verlangt, auch allen Andern zuzugestehen ~~gestalt~~, daß kein *ens rationis* den freien Menschen fesseln, Vernunft der andern gebieten dürfe, daß die individuelle ~~Be-~~ eines jeden Menschen allen andern vernünftigen Geschöpfen ~~respektabelste~~ Wesen sei, und daß die wahre Aufklärung, ~~n-~~ nimmermehr den Endzweck haben kann, gewissen allgemein ~~tig~~ sein sollenden Principien einen Despotismus zu erbauen, mehr der eignen Vernunft und dem Gefühl eines jeden ~~A-~~ schen freie ungehinderte Wirksamkeit verschaffe?

Allein bei der Stimmung unserer Zeitgenossen, bei ~~ih-~~ Wahlpruch: *nul n'aura d'esprit hors nous et nos amis*, der traurigen Fertigkeit Andersgesinnte für ehrsüchtig zu halten, dieses Privaturtheil auch sogleich im Druck zu verkündigen, ~~da~~ die Denkfreiheit nur ein frommer Wunsch. Dürfen wir ~~man~~ wenn die Katholiken über eine Abweichung von ihrem Religions ~~system~~ noch hier und da das brutum fuhnen einer zukünftigen ~~Verdammniß~~ herabschleudern — dürfen wir da wohl von ~~der~~ vernunft sprechen, so lange das mildere oder strengere Ur ~~welches~~ wir von diesem Glauben fällen, hinreichende Veranlassung ~~gibt~~, eine sichere zeitliche Verdammniß, die Schändung des ~~g-~~ Namens, über uns zu bringen? Nach welchen menschlichen ~~nach~~ nach welchen angeblich göttlichen Gesetzen kann dieses Ver ~~gerechtfertigt~~ werden? Noch einmal: die Nichtanerkennung

Wahrheit bringt keinem Menschen Schande, sondern die Nichterfolgung der anerkannten Wahrheit. Wer sich nicht belehren läßt, daß die drei Winkel eines Dreiecks zwei rechten Winkeln gleich sind, dem würde man zwar mit Recht die Fähigkeit zur Mathematik absprechen; aber ehrlos wäre er darum nicht. Sind nun Begriffe von Ehre und Schande nicht einmal mit der Anerkennung oder Nichtanerkennung mathematischer Axiomen verbunden: wie wäre es billig, sie an spekulative Sätze oder gar an Glaubenssachen, deren Evidenz schlechterdings nur subjektiv ist, zu knüpfen?

Doch gesetzt, die Wahrheit wäre das unverfälschte, ausschließende Eigenthum der einen Parthei: ist Entehrung der andern das natürliche Zeichen, woran man sie erkennt, das Mittel, wodurch man ihr allgemeine Annahme verschafft? Ich zweifle sehr, ob man auch bei dem glühendsten Bekehrungsseifer den Nutzen der Berunglimpfung bei diesem Geschäfte behaupten, oder sich schmeicheln wird, seinen Gegner dadurch leichter zu gewinnen. Wo nun aber der Streit unterschiedene Meinungen betrifft; wo vielleicht niemals ausgemacht werden kann, auf wessen Seite es Recht sich befindet; wo vielleicht Wahrheit und Täuschung auf allen Seiten unzertrennlich in und neben einander bestehen: was nützt es da, die Ehre seines Gegners anzutastern? Ich warte keine Antwort auf diese Frage; da hingegen die andre: was es schadet? leicht so beantwortet werden kann, daß ein besonnenes Verfahren gegen Andersgesinnte ungleich rathslicher scheint. Oder ist der gute Name eines Privatmannes, der nach andern Grundsätzen als die unsrigen handelt, ein Ding, womit man nach Gutdünken spielen kann? Daß Menschen, die es Bedürfniß, geliebt zu werden innig empfinden, so leichtsinnig andern entziehen wollen, was sie liebenswürdig und achtungswürdig macht! Daß Philosophen sich einer Handlung nicht enthalten können, von welcher es, gelindestens zu reden, unentbehrlich ist, ob sie gut oder böse, nützlich oder schädlich sei! Daß der Wahrheitsseifer noch immer so verzehrend brennt, zu jeder Zeit, wo die Verschiedenheit der Meinungen nicht größer sein kann; wo der freie Untersuchungsgeist erst anfängt seine Jacke in die Gruft des Ungeheuers, Autorität, zu tragen; wo Scharfsinn, Erfahrung und Selbstgefühl so dringend bitten, die Entscheidung der immer nöthiger gewordenen Frage: was ist Wahrheit? zuvor abzumarten!

Diese Gedanken erwachten von neuem in mir bei der Betrachtung der wenigen Zeilen, womit Sie das Schreiben des Raimpf'schen Beamten begleitet haben, und bewogen mich, Ihrem darin ausgesprochenen Urtheil über den Briefsteller meine Meinung von der Nothwendigkeit, dem Ruhen und der Billigkeit Ihres Beschlusses entgegenzustellen. Ich will mir schmeicheln, daß ich dadurch bei manchem Ihrer Leser, der vermuthlich auf Ihr bloßes Wort den Briefsteller schon der Hinterlist und Unredlichkeit schuldig glaubte, eine Revision des Processes veranlassen, bei einigen auch vielleicht Milderung des Urtheils bewirken werde. Dies ist wohl die geringste Entschädigung, welche man einem unbescholtenen Manne\*) für die Kränkung, sich öffentlich beschuldigt und verurtheilt zu sehen, verschaffen kann, und mich dünkt, auch ohne in irgend einem nähern, persönlichen oder unmittelbaren, Verhältnisse mit ihm zu stehen, würde keiner, dem meine Gründe einleuchten, Bedenken tragen, damit vor dem Publikum aufzutreten. Sehr erfreulich würde es mir sein, wenn dieser Ausfall so beschaffen wäre, daß Sie selbst über die darin verhandelten Gegenstände Ihre Gesinnung ein wenig mildern, und insbesondere sich dadurch überzeugen könnten, in der Verurtheilung des Briefstellers weiter gegangen zu sein, als die Unbekanntschaft mit seiner Denkungsart, und die in seinem eignen Schreiben vorangegangenen Religionsbegriffe es zu rechtfertigen scheinen. Auf einem Fall, glaube ich, daß es schaden könne, durch die Eröffnung einer Ansicht der Sachen, welche von der Ihrigen abweicht, weiteres Nachdenken und nähere Prüfung zu veranlassen. Dem Ziele, auf welches ich nur hindeuten konnte, kommt dann vielleicht ein Anderer etwas näher; und was uns dabei an abstrakter Wahrheit verloren gehen möchte, das gewinnen wir an realer Erkenntniß wieder.

Bedürfte die öffentliche Bekanntmachung meines Ausfalls dennoch einer Entschuldigung, so fände ich einen sehr natürlichen Vorwurf dazu in dem Mißtrauen, welches Ihre Monatsblätter durch wiederholte Angriffe auf den Katholicismus und unzulässige Erwähnung einzelner Auftritte in katholischen Ländern bei dem hiesigen Publikum gegen die von einem aufgestellten Fürsten hergezogenen Nichtkatholiken endlich doch erwecken konnten. Dieser Schade wäre schon an sich so groß, daß er in manchen

\*) Diesen Aus hat Herr Bender, den ich übrigens gar nicht kenne,

Augen von keinem vermeintlichen Vortheil aufgewogen werden kann; denn er ginge zuletzt darauf hinaus, die wohlthätige Absicht, welche man durch die Anstellung der Ausländer, ohne Rücksicht auf ihre religiösen Meinungen, erreichen wollte, zu veriteln. Wenn irgendwo gegen die Bekenner andrer als der herrschenden Glaubenssäge ein ungegründetes Vorurtheil obwaltet; o scheint kein Mittel wirksamer dasselbe zu entkräften, als die Verpflanzung solcher Andersgesinnten in den Staat, damit sie als nützliche, rechtschaffene und ruhige Bürger von jedermann erkannt und nach ihrem Verdienste geschätzt werden können. Wie aber, wenn es in protestantischen Ländern hinlänglich ist ein Katholik zu sein, um schon Mißtrauen zu erwecken; wenn man es sich dort erlaubt, unter dem Vorwande der Bekehrungsgefahr die Privatverhältnisse eines jeden Katholiken mit neugierig argwöhnischen Augen zu durchspähen; wenn Protestanten, nicht zufrieden diese Wachsamkeit, sie sei nun überflüssig oder nicht, auf ihre eigne Heimath und Staaten, wo der Protestantismus herrscht, vorsichtig einzuschränken, ihren Späherblick auch über die Grenze, gleichsam in Feindes Land — weil man dem Feinde eine Schonung schuldig zu sein glaubt? — umheritreten lassen, und dort ohne Rücksicht auf die Gehässigkeit dieser Rolle, das Innere der Familie, welches sogar der Gesetzgebung heilig ist, erkundschaffen, die willkührlichen Privatmeinungen der Menschen vor ihren Richterstuhl ziehen, und indem es die Sicherheit der protestantischen Kirche erheischen soll, mit einer Anmaßung, die sich bis jetzt noch zu keinem Rechte hat legitimiren können, aber wollen, gegen vermeintliche Vergehungen die harte Strafe der öffentlichen Beschämung zu erkennen? Vielleicht könnten auch billigdenkende Katholiken in diesen Schritten endlich einen unveröhnlichen Religionshaß, einen zügellosen Partheigeist zu erblicken glauben, und sich dann selbst den Vorwurf machen, daß sie zu frühzeitig angefangen hätten, gegen Protestanten mit sorglosem Zutrauen und unbefangener Offenheit zu handeln. Je weiter sich im Mainzischen die Toleranz gegen Nichtkatholiken bereits erstreckt, desto mehr wird die Unbilligkeit daselbst auffallen müssen, womit einzelne Beispiele von weitgetriebener Anhänglichkeit an den Tridentinischen Lehrbegriff mühsam hervorgesucht werden, um eine Beschuldigung zu motiviren, die man hier so wenig verdient. Ist es nicht auffallend, wie selten von einer Seite die Beispiele von katholischer Intoleranz in hiesiger Gegend, und

wie erpicht und verhezt auf der andern manche Menschen diese Jagd sein müssen, da der im Grunde doch unbekannte Vorfall in Etzwill von zwei verschiedenen aufgeschwatzt worden ist? In der That, wenn man katholischer Sinn eindringen wollte, was Sie in Beziehung auf den Etzwiller Fall stellen nur verlangen können, wird sich dann wohl mehr damit ergeben, als die Intoleranz eines individuellen Menschen? Man wird es bedauern, daß in einem, wie Sie ihn nennen, frei und besser denkenden katholischen Staate, Ausnahmen von der Regel anzutreffen sind, und daß ein Beamter, der ebenfalls Gelehrter gehabt haben könnte, redlichere Ansätze der katholischen Lehre als Bellarmin, Busembaum und Consorten, um Rath zu fragen, unglücklicher Weise nicht gewußt zu haben scheint, daß man auch ohne den Probabilismus ein guter Katholik, und auch ein Katholik zuerst Mensch und Bürger sein könnte. Aber mit diesem einzigen Falle, oder auch mit mehreren ähnlichen, wenn sich dergleichen finden ließen, es rechtfertigen wollen, daß diesem Lande der rege Geist der Proselytenmacherei zugeschrieben wird: das hoffe ich, werden nicht allein Katholiken, sondern auch Protestanten einer zu weit getriebenen Besorgniß zuschreiben, um Ihnen keinen Vorwurf darüber zu machen. Es versteht sich von selbst, wenn man vom Geiste eines Landes spricht, so spricht man nicht von einzelnen Ausnahmen; sonst wären die Katholiken berechtigt die Stimme eines Herausgebers der Berlinischen Monatsschrift für den Geist des Protestantismus zu halten. Wenn also die Ausnahmen nicht gelten sollen, so ruhet allerdings der Geist der Proselytenmacherei nicht nur in dem Mainzischen, sondern in den meisten aufgeklärteren deutschkatholischen Staaten. Es werden von hier aus weder Missionare in protestantische Länder ausgesandt, noch die hier wohnenden Protestanten durch Belehrungsvorschläge beunruhigt. Protestanten können hier in allerlei weltlichen Aemtern gelangen; die hiesige Universität ist sogar das rühmlichste Beispiel einer uneingeschränkten Toleranz gegeben, und ohne Rücksicht auf religiöse Meinungen einem jeden den medicinischen Doktorhut ertheilt; endlich, unter dem milden Einfluß eines weisen Menschenfreundes auf dem kurfürstlichen und erzbischöflichen Throne hat die aufgeklärte Geisteslichkeit eines protestantischen Gelehrten, meinem seligen Vorgänger Dieze, in der hiesigen Johanniskirche eine ehrenvolle Grabstätte bräutigam eingeräumt. In einem Lande, wo ich, wie alle protestantischen



elehrten, der uneingeschränktesten Gewissens- Denk- und Pressfreiheit genieße; in einem Lande, wo man sich der Usurpation der römischen Kurie und allen ihren Eingriffen in die Rechte der Menschheit muthig widersetzt; in einem Lande, wo Alles von der Absicht des Regenten, Vorurtheile hinwegzuräumen und jenes Denken zu befördern, lebende Beweise gibt: in diesem Lande fühle ich den Beruf, sowohl den katholischen Einwohnern als Zeugniß einer wahren brüderlichen Duldung fremder Religionsvorurtheilen zu ertheilen, als auch im Namen manches rechtgläubigen Nichtkatholiken, welcher hier das freundschaftliche Vertrauen würdiger Menschen mit mir theilt, öffentlich zu versichern, daß wir aus eigener Erfahrung und nach reiflicher Erwägung der Verhältnisse, Ihrem Urtheil über die Mainzische Proselytenmacherei nicht beipflichten können. Herberufen, nicht um seine besondere Religionsmeinung in Aufnahme zu bringen, sondern um gemeinnützige Kenntnisse in Befolgung seiner Amtspflichten anzuwenden, ist der Ausländer hier den moralischen Endzweck und die frommen republikanischen Lehre und Bekenner eines jeden Glaubens, ohne Rücksicht auf diejenige was ihm Menschliches jedem beigemischt zu sein scheint, nicht zu verwechseln zu müssen. Verehrungswürdig aber ist ihm dasjenige Publikum, welches den apostasirenden Protestanten nicht verzeihbar mit Verachtung auszeichnen würde; und dieser einzige Grund enthält einen Beweis von richtigem Gefühl der alle bisher kanntgewordenen vorgeblichen oder wahren Beispiele von Proselytenmacherei, in so fern sie eine allgemeine Stimmung dardurch zu Schanden macht.

Um die Uebersicht zu erleichtern, fasse ich jetzt die Hauptpunkte meiner Meinung zusammen.

I. Der katholische Bekehrungsseifer hat selbst unter den nachtheiligsten Umständen für die protestantische Kirche, noch keinen unruhigenden Erfolg gehabt.

II. Die Gewissensfreiheit ist aber bei despotischen Regierungen immer in Gefahr.

III. Aller Zwang bildet Maschinen, und jedes Symbol ist ein freies Moralität des Menschen nachtheilig.

IV. Wenn Protestanten apostasiren, so läßt sich in den meisten Fällen die Ursache auf Mangel an Einsicht und moralischem Gefühl zurückführen.

V. Das einzige sichere Mittel diesem Mangel abzuhelfen, ist Freiheit.

VI. Jedem andern Stand ist gewidmet, und über ihn zu sprechen.

VII. Denn unter Meinung der Professionen, jeder ist gewidmet. Professionsreden ist im Einklang mit der geistlichen, und so ist zu verstehen.

VIII. Auch der gewöhnlichen Anweisung der höchsten Gewissenslehre der Professionen, jeder ist gewidmet.

IX. Unvollständigkeit findet nur Statt, wie man gegen jede Behauptung handelt: und also nur in diesem Fall hat die Professionen Professionen zu verstehen.

X. Die Professionen aber, Professionsreden ist gewisslich nicht zu machen, zu verstehen und zu verstehen, wenn sie gegen die Meinung einer Professionsreden aufsteht, ist dieser letzteren noch nicht gegeben.

XI. Auch ist es nicht möglich der Geist der Professionsreden in den menschlichen, geistlichen Staaten, und anderen Dingen von den bekannten Menschen beweisen nicht wider diese Behauptung.

XII. Man ist vielmehr in verschiedenen menschlichen Staaten eifrig mit der Förderung der Religionsbegriffe, mit der Förderung der Unabhängigkeit von Rom, und mit der Förderung der Denk- und Gewissensfreiheit beschäftigt.

Diese Dinge, habe ich verlangt, gegen Sie, meine hochgeschätzten Herren, behaupten zu können. Jetzt überlasse ich Sie, neben meinen Schanden, ihrem Schicksal, und bitte Sie nur um Erlaubnis, hier an ein paar Worte unserer verrückten Welt über einen gewissen Ring zu erinnern.

#### Der rechte Ring

Besitzt die Wunderkraft beliebt zu machen,  
Bei Gott und Menschen angenehm. Das muß  
Entscheiden! Denn die falschen Ringe werden  
Doch das nicht können! — Nun; wen leben zwei  
Von Euch am meisten? — Macht, sagt an! Ihr schweig!  
Die Ringe wirken nur zurück? und nicht  
Nach außen? Jeder liebt sich selber nur  
Am meisten? — O, so seid Ihr alle drei  
Verrückte Betrüger!

## Rede bei dem Antritt des Prorektorats am Collegium Carolinum in Cassel.

1784.

Die öffentliche Feierlichkeit womit der Antritt eines Lehramts verbunden zu sein pflegt, hat auch noch in unsern Zeiten den zweifachen Nutzen, daß sowohl derjenige, der es übernimmt, die Wichtigkeit der damit verknüpften Obliegenheiten gleichsam öffentlich vor vielen Zeugen anerkennen, und stillschweigend oder laut, die bestmögliche Erfüllung derselben angeloben möge; als auch, daß die Eltern, und die Jugend, die sie seiner Unterweisung anvertrauen, ihrer gegenseitigen und jenen entsprechenden Verbindlichkeiten erinnert werden können.

Die Pflichten des Lehramts haben dies mit vielen andern gemein, daß sie nur bedingungsweise ausgeübt werden können; ja, diese Ausübung hängt vielleicht mehr als jede andre von der Mitwirkung günstiger Verhältnisse ab, wodurch man nach einem regelmäßigen, durchdachten Plane ungehindert fortzuarbeiten in Stand gesetzt wird.

Wäre der Erzieher das, womit man ihn so oft, und jedesmal so ungeschickt verglich, ein Bildner, der den Zögling nach Natur modeln könnte, und nähme die jugendliche Seele den Eindruck seiner Lehren so tief und bleibend an, wie weiches Wachs, wenn es der warmen plastischen Hand gehorcht: dann beträfe freilich das Lehramt jedes andre Geschäft an Genus ohne Bitterkeit, an Freuden ohne Ueberdruß, an Unterhaltung

Geschöpfen, sondern jedes einzelne Ding ist so we-  
allen selbst den allerähnlichsten verschieden, daß es un-  
andres ihm vollkommen gleiches geben kann. Ist d-  
mit leblosen oder auch organischen Körpern, bere-  
Mischung weniger Mannigfaltigkeit zuläßt, wie viel u-  
und augenscheinlicher wird dann nicht die individuelle  
heit, diese größte Pracht des harmonischen Schöpf-  
in den Mischungen von Sinn und Empfindung,  
und Trieb, Einbildungs- und Beurtheilungskraft,  
Gewissen und Willen, die nach unzählig verändert-  
nissen ineinander greifen, und jeden Menschen mit  
lichkeit begaben, welche zwar gelenkt, doch keineswege-  
werden kann.

So ist dann schon in jedem Säugling ein  
Anlagen und Kräften vorhanden, nach welchen Jeder  
und Jeder anders wirken soll. Allein: wer wagt es  
vielsährige Triebwerk in Bewegung zu setzen, und so zu  
daß es weder selbst zu Grunde geht, noch um sich her-  
rung verbreitet? Wer pflegt, ernährt und reift die guten  
keiten, wer dämpft die gefährlichen, oder weiß sie so vor-  
zu benutzen und so unschädlich zu machen, daß der  
Mensch und die bürgerliche Gesellschaft den Grad der  
menhoit und der Glückseligkeit erreichen deren beide fähig  
Vielleicht wäre es nicht vollends ein Traum aus P-

en, nicht mehr in die überzählige Zunft mechanischer Gelehrten aufgenommen, und Andre, mit Geistesgaben für den ersten Kreis im Staate nicht mehr im Staube vergessen werden. Jedoch fürzt müssen wir noch über diese wesentliche und wünschenswerthe Bervollkommenung des Erziehungswesens hinwegsehen. Gesehts finden sich unter der Menge von Lehrern, deren eigenes und einziges Geschäft in der Prüfung und Ausbildung jugendlicher Anlagen besteht, eine hinreichende Anzahl Männer von regem und geklärtem Beobachtungsgelbte, von richtiger und schneller Beurtheilungskraft, mit einem Worte von so gesundem Kopf und Herzen, daß ihnen die verschiedenen Mischungen in der anoch unausgebildeten Seele, so wenig verborgen bleiben könnten, als der junge Achill im weiblichen Schleier dem Scharfblick des Klytös entging; sie hätten nun auch Fähigkeit den Plan der Entwicklung nach jenen Schattirungen der Gemüther für jeden Jübling zweckmäßig zu entwerfen, und Kraft ihn vollends auszuführen: so gelten gleichwol alle diese Vortheile nichts, wo das Schicksal des künftigen Mannes schon in der Wiege entschieden ist.

Schwierigkeiten, die so tief in der Grundverfassung gesitteter Völker liegen, dürften sehr schwer und sicherlich nur mit ungemein allmächtigen Schritten zu heben sein. Es ist also die Frage nicht, wie ihnen abzuhelfen wäre, sondern was eine öffentliche Erziehungsanstalt bei der angezeigten Lage der Sachen noch stiften kann? Fürwahr! bei allen Unannehmlichkeiten und allem Mißstehen eines solchen Lehrgeschäfts, wo Kriegsmann und Kaufmann, Künstler und Gelehrter ihre Bestimmung schon erhalten hatten, ehe man noch wissen konnte, ob sie sich dazu schickten, et dem Zeitaufwand, bei dem anhaltenden Fleiß, der, wenn er lochtet, sich gleichwol erst so spät belohnt, bei der steten Anstrengung und der langmüthigen Geduld die dieses Geschäft erfordert, ist eine solche Anstalt, welche die Hausväter im Staate mit einemmale aller dieser Sorgen überhebt, keine verächtliche Bequemlichkeit, kein geringes Geschenk wohlthätiger Regenten!

Den Sag unangefochten, daß Mancher in einem andern Sache weit brauchbarer geworden wäre, als grad in dem, wozu ihn eine Reihe von Privatbeweggründen zwingen, so ist es doch n den meisten Fällen unläugbar, daß ein wohleingerichtetes öffentliches Erziehungsinstitut ihn noch immerhin zum nützlichen Mitglied der Gesellschaft machen könne. Phidias, der die Bildhule des olympischen Jupiters aus edlem Gold und Edelstein

schuf, konnte ja wol auch in Erz, Holz, und noch geringeren Materialien den Gott mit seinen Abzeichen ausarbeiten, und so wie er ihn als Koloss gebildet, ihn auch in Zwergegestalt darstellen. Nur dann hätte man der Elter gespottet, wenn sie einen spannenlangen Donnerer von Korkholz oder Töpferthon auf den Riesensstuhl in ihrem Tempel gesetzt hätten. Ein solches Versehen wäre aber des Künstlers Schuld eben so wenig gewesen, als man es einem Lehrer zurechnen kann, wenn das Glück oder der Nepotismus blindlings zugreift, und grade dem untauglichsten seiner Schüler in irgend einem Fache die Oberstelle ertheilt.

Wenn ich zugebe, daß viele tausend Menschen von ganz verschiedenen Anlagen durch die Bemühung redlicher und nachdenkender Lehrer allerdings für eine besondre Bestimmung errogen, und dazu angeführt werden können, in mehr oder minder untergeordneten Standpunkten dem Staate in der einmal für sie gewählten Laufbahn nützlich zu sein, so ist die Mißlichkeit und Beschwerde eines solchen Lehramts gleichwol ein Gegenstand, der nähere Beleuchtung schon um deswillen verdient, weil diejenigen denen jenes zum Besten gereicht, ihn gewöhnlich ganz übersehen.

Nicht bloßes Wirken allein ist es, was den Menschen zufrieden und glücklich macht; im Gegentheil die leidende Empfindung nach Anleitung der Idee, die in ihm die lebendigste Wirkung zu haben, ist oft der höchste Genuß, und das so Bewirkte oder Hervorgebrachte, sei es materiell oder bloß ideell, erweckt ihm dieses angenehme Gefühl, so oft er es von neuem betrachtet. Wäre nicht diese innere Belohnung, bei der schwersten Handarbeit so wie bei den Werken des Geistes, der stärkste Trieb, der uns ohne daß wir uns dessen immer bewußt sind, zur Thätigkeit ermuntert: gewiß Noth, Zwang und Drang des Treibers wären wenig Macht haben den Landmann dahin zu bewegen, daß er mit vielem Schwereiß für die Erhaltung der übrigen Stände sorgen läßt es sich denken, daß die Idee des künftigen Gewinnes der Handwerker aus seiner Arbeit lösen wird, ihn bei dem mühsamsten, langwierigsten Geschäft oft monatelang unablässig erhalten könne. O wahrlich, wenn er im Weberstuhle sitzt denkt er nicht daran, wie theuer er seine Waare verkaufen wird. Sein ganzes Dichten und Trachten ist jetzt auf seine Kunst gerichtet, und daß jeder Faden seinen Fingern gehorcht, daß die Verwebung eine Gestalt gewinnt, daß die Blumen im Muster

nicht anders werden, wie er es erfann, dies lohnt ihm seine Mühe, darüber vergißt er seine unbequeme den Körper oft veraltende Stellung. Dieser Genuß ist inniger und vollkommener je edler die Werke des menschlichen Fleißes sind. Vorzüglich bemerkbar ist er im Entzücken des großen Künstlers, wenn er in Erz und Marmor, oder auch in glühenden Farbhängen so treu und wahr versinnlichte Gedanken darzustellen, aussehende Nachahmungen der Natur aus leblosem Stoff herzubringen weiß, daß er selbst und andre Menschen seine Seele in seinen Werken leben, handeln, denken sehen.

So groß wäre der Lohn den die Kunst ihren Anhängern zahlt, und die Wissenschaft sollte nicht die ihrigen in eben dem Maße befriedigen? Das Vorrecht alle Kräfte des Geistes, die Lehrer im Jünglinge wahrnimmt, nach seinen Begriffen zu richten, ihrer Wirksamkeit Richtung zu geben, sie zu rühmten Endzwecken zu befördern oder zu hemmen — dies königliche Recht — sollte ihm nicht vielmehr die reinste und vollkommene Art des Selbstenusses zusichern? Ja! wir dürfen es nicht bezweifeln; die Freude glückliche Menschen und rechtschaffener gebildet zu haben, übertrifft eine jede andre an Süßigkeit und Dauer, so oft sie Sterblichen zu Theile wird. Aber wie selten ist dieses Glück! Welche zahllose Hindernisse treten gegen den muthvollen, thätigen Eiferer, der sich's eringen will! Der Stoff den er bearbeiten soll, verhält sich nicht bloss anders wie jener des Künstlers, sondern es regen sich eigenthümliche Triebe darin, die mehrentheils in einer seinen Bemühungen unstracks entgegengesetzten Richtung wirken, und nur zu oft seine Hoffnungen vereiteln. Wie, oder äußerst selten rüstet er ihn mit jener so unentbehrlichen Vollmacht, alle Hülfsmittel zu gebrauchen, die Erfahrung und Einsicht ihm an die Hand geben, und deren Anwendung die Umstände gebieten. Darf man doch von seiner Sorgfalt die Bereicherung des Standes fordern, wenn jede Bemühung das sittliche Gefühl sich auszubilden, den Anschein eines gefährlichen Eingriffs in öffentliche Vorrechte gewinnt? Wie darf man einigen Erfolg von ihnen Lehren hoffen, wenn der Gedanke der Unabhängigkeit bei dem Jüngling nicht bloss geduldet, sondern wohl gepflegt, und bis zu Verwegenheit erhärtet wird? Ist es auch nur denkbar, daß Erzieher mit einiger Theilnehmung, mit einiger Hoffnung Lohn seines Fleißes zu sehn, den Lehrstuhl besteige, wenn

falsche Bärtlichkeit, auf einmal seine gehoffte Ernte versenkt? Laßt den Künstler, der alle Schwierigkeiten besiegt zu haben glaubt, in dem Augenblick da er den Rücken wendet, durch einen fremden Pinselstrich, durch einen Meißelschlag von ungeübter Hand, sein Werk und seinen Ruhm vernichtet sehen, und fragt ihn dann ob Liebe zu der angefangenen Arbeit ihn fernerhin befehlen könne? In der That ist keine Selbstverläugnung stark genug diese Probe zu bestehen, und nicht vielmehr in Mißrauth und Gleichgültigkeit überzugehen, wovon die Folgen zum Nachtheil des Staats, wiewol ganz ohne Schuld des Erziehers, unausbleiblich sind.

So gewiß, so einleuchtend, ist es also, daß, wo das Erziehungsgeſchäft getheilt werden muß, die Mitwirkungen aller Derjenigen die daran Antheil haben, zum glücklichen Erfolg auf keinerlei Weise entbehrt werden kann. In einer wohlgeordneten, öffentlichen Erziehungsanstalt wußte daher die Weisheit des Regenten genau die Grenzen zu bestimmen innerhalb welchen die Führung der heranwachsenden Nachkommen der Einsicht, Willkür und Gewalt der Lehrer überlassen werden sollte. Auf einer hohen Schule, wo die Milde heffischer Landesfürsten dem Unterrichts Gelegenheit verschaffte, seine Söhne zur wissenschaftlichen Erziehung auf Universitäten vorbereiten zu lassen, ward es daher zur Bedingung gemacht, daß die Lehrer den Plan der künftigen Studien des Zögling, nach Verhältniß seiner Bestimmung entwerfen, dessen Ausübung durch Prämien belohnen, dessen Nichterfüllung aber bestrafen, und Niemand ohne ein auf Wohlverhalten gegründetes gutes Zeugniß ihrer Aufsicht entlassen und zur Akademie befördern sollten. Mehr als ein Bewegungsgrund fordert die Bürger Hessens, und dieser Hauptstadt insbesondere auf, zur genauen Befolgung dieser weisen Verordnung aus allen Kräften beizutragen; ich nenne darunter nur die Pflicht, das wahre Wohl ihrer Nachkommenschaft nie aus den Augen zu verlieren, den patriotischen Eifer für des Vaterlandes Flor zu wachen, die Billigkeit gegen Männer die sich der Beschränkung des Lehramts willig und nicht als bloße Niechlinge unterziehen, endlich auch die Dankbarkeit gegen einen huldreichen Landesfürsten, der nicht nur dieses Institut unterhält und mit einer großen Anzahl von würdigen Lehrern in jedem wissenschaftlichen Fache besetzt, sondern auch aus besondrer landesväterlicher Fürsorge, den fleißigen und verdienstvollen heffischen Jüngling nach



abgelegter Probe seines rühmlichen Eifers, zur Erlangung wissenschaftlicher Kenntnisse auf Universitäten fürstlich unterstützt.

Die großen Vortheile, welche unser Collegium Carolinum der lehrbegierigen Jugend in Cassel darbietet, hat mein würdiger Vorgänger in dem Amte, welches ich jetzt anträte, bereits ausführlich erwähnt, und zu einer Zeit, da ihre Aufzählung besonders zweckmäßig scheint, und rechte Beherzigung verdient, den Vätern und Verwandten schon dringend an das Herz gelegt. Allein, so wie es die Obliegenheit eines jeden Lehrers mit sich bringt, für die Bereicherung des Kopfs und Herzens seiner Zuhörer zu sorgen, so ist es meine besondre, mir nunmehr gnädigst anbefohlene Pflicht für den Flor unseres Instituts, und auf Alles das mittelbar oder unmittelbar zur Erhaltung desselben abzuwenden kann, wachsam zu sein. Mit denselben Gesinnungen, womit mein hochgeschätzter Herr Colloge sein rühmlich geführtes Amt, während dessen Dauer ihn noch andre patriotische Bemühungen beschäftigten, so eben beschloffen hat, und mit dem eifrigen Bunsch darin nach der Absicht des gnädigsten Landesherren nützlich zu sein, übernehme ich daher das Prorektorat und in derselben guten Absicht gebe ich es nochmals als einen hinreichenden Stoff zum Nachdenken und zur Selbstprüfung den Vätern dieser Jugend anheim, wie oft und in welchem reichlichen Maße die sterblichen Landgrafen Carl und Friederich, für den Unterricht und die Aufklärung ihrer Unterthanen gesorgt, und nichts gepart haben, um ihnen sowol durch den Mund gelehrter Männer, als auch durch lehrreiche Sammlungen aller Art jene Vortheile zu verschaffen, deren so viele, selbst der ansehnlichsten Städte Deutschlands noch entbehren müssen. Sollten dies Gemeinplätze scheinen deren Wiederholung ermüdend ist, so wird es mir erlaubt zu fragen sein, wann war es je das Amt der Lehrer nur Neues zu sagen, und nicht vielmehr bekannte Wahrheit, die wegen ihrer Folgen nicht oft genug wiederholt werden kann, dann am nachdrücklichsten zu empfehlen, wann die Gefahr daß sie vergessen, und als veraltete Waare beiseite geworfen werden möchte, sein Gewissen dazu aufzurufen scheint. Soll demnach das Carolinum Illustre seinen ehemaligen Ruhm behaupten, und dem Staate brauchbare Bürger liefern, so bleibt nach so vielen wiederholten Merkmalen der fürstlichen Vorsorge für dasselbe, kein Wunsch mehr übrig, als daß der Plan der Studien, den die Lehrer jedem ihrer Untergebenen nach Maßgabe seiner

künftigen Bestimmung vorschreiben, kraft der väterlichen Auctorität genau in Ausübung gebracht werde, und nur dem fleißigen Jüngling der Weg zu Vorzügen und Unterstützungen offen sich, welche die Huld des Landesherrn ihm allein bestimmte.

Auch Ihnen, junge, hoffnungsvolle Mitbürger unser Carolinums, kann es heilsam sein, wenn sie sich oft der Vortheile erinnern, die unser gnädigster Beschützer Ihnen hier angedeihen läßt. Sie befinden sich hier in seiner Residenz, also unmittelbar unter den Augen des Landesherrn und seiner hohen Räte, die einst aus Ihrer Mitte zum Dienst des gemeinen Besten geschickte Subjekte wählen und Sie für diesen Dienst belohnen werden. Gewiß ein wichtiger und edler Grund für Sie, durch Fleiß und Anstrengung nach dem Beifall Ihrer Vorgesetzten zu ringen, der einzig und allein Ihr Schicksal bestimmen wird. Ich fordre Sie also hiermit auf, die kostbare Zeit, dem ganzen Werth wir Menschen vielleicht nie gehörig zu schätzen wissen, während Ihres Hierseins ungekaut zu benutzen, und sich von mir bei der Uebergabe meines Amtes das beste Zeugniß zu verdienen."

## Leitfaden zu einer künftigen Geschichte der Menschheit.

---

*Fingens cinotatis non exaudita Cethegis  
Continget: dabiturque licentia summa pudenter.  
Hor.*

---

Deutsches Museum 1780.

Neulich fiel mir Prior's Alma wieder in die Hände. In diesem Spottgedichte, wo er die Träume der Philosophen über den Sitz der Seele belacht, hat er den drolligen Einfall, die Seele durch die Zehspitzen in den neugebildeten Körper bringen und allmählig in verschiedenen Perioden des Alters, durch die Hände und Schenkel hinaus, zum Gürtel, dann zum Herzen, endlich in den Kopf steigen zu lassen.

Statt des Wetweises, beruft er sich auf die Erscheinungen, die eine jede Lebensperiode auszuzeichnen pflegen. Die Seele des Säuglings zum Beispiel kann nach seiner Meinung nirgend anders, als in seinen Füßen wohnen; denn mit diesen stützt und zappelt er schon lange, ehe er kriechen und andere Theile seines Körpers bewegen lernt. Auch beim Knaben verweilt sie noch in diesen Extremitäten. Steht man nicht am Strecken und Springen, an der Rastlosigkeit, die es ihm unmöglich macht, einen Augenblick still zu stehen, daß seine Beine in

einem fort seinen Willen bestimmen? Allein es kommt die Zeit, wo die Seele höher steigt: andere Organe bilden sich zu ihrem Thron, von wannen sie den ganzen Körper beherrscht; und alle seine Handlungen beziehen sich auf die Bestimmung und Kraft dieser Theile. Kindisches Spiel und rasches Umhertreiben ergötzt den blühenden Jüngling nicht mehr; ein neuer Trieb erfüllt sein ganzes Wesen, richtet alles Wirken seines Geistes auf einen Punkt, und fettet ihn an den Gürtel der Liebe. So geht es nun weiter zur Charakteristik des männlichen und höhern Alters.

Die Ausführung dieser Phantasie, die zwar etwas unsinnig und desultorisch, in Prior's eigener Manier, gerathen ist, hatte wenigstens Laune genug, um zu ihrer Zeit das Lächerliche eines nunmehr vergessenen gelehrten Streites aufzuwecken und scherzhaft zu züchtigen. Jetzt fängt man an, mit der Sache des Gedicht zu vergessen; denn die neuere Philosophie hat wichtigeren Sorgen, als diese, dem Wohnorte der Seele nachzuspüren. Sie steht am Rande jenes kritischen Abgrunds, den Milton's Satan einst durchwanderte. Die Substanzen, sagt man, fliehen sie stärker, je eifriger sie ihnen nachforscht; sie hat nicht nur die Seele ganz aus dem Gesichte verloren, sondern sogar der Körper soll ihr neulich abhanden gekommen sein. Wenn es so fortgeht, und Alles um sie her verschwindet, so läuft sie wirklich Gefahr, im großen idealischen Nichts sich selbst zu verlieren, wofern nicht das uralte Chaos sie eben so freundschaftlich wie den Höllenfürsten lehrt, in jener „Unermesslichkeit ohne Grenzen, Ausdehnung und Gegenstand, wo Zeit und Raum unmöglich sind,“ — sich zu orientiren! Doch zurück von dieser Nacht des Ungrunds, des Zwiffs und der Verwirrung, wohin vielleicht keiner von meinen Lesern weder einem gefallenem Engel noch einem exaltirten Denker Lust zu folgen hat.

Raum hatte ich jenes Gedicht wieder gelesen, so reichte ich in meinem Kopfe ein ganzes System der sogenannten Geschichte der Menschheit daran. Das Bindungsmitglied war jener so bekannte als gemißbrauchte Vergleich der verschiedenen Lebensstadien des einzelnen Menschen mit den Stufen der Kultur bei ganzen Familien und Völkern. Ich weiß, wie viel ich gewann, indem ich diese Aehnlichkeit des Allgemeinen mit dem Besondern wieder hervorsuchte. Wie leicht sind nicht Aehnlichkeiten abzuheben? Die Weisheit der alten Weise entdeckt bei jedem jungen Ehepaare gleichförmige Züge, deren Anziehungskraft, und

rer Physik, zu wechselseitiger Reizung die erste Veranlassung ist. So bemerkt sie auch an jedem älteren Ehepaar immer erscheinende Verähnlichung, und wundert sich, daß dessen un-  
achtet die Anziehungskraft mit jedem Jahre sich merklich ver-  
indert. Sollten, aller Vorsichtigkeit ungeachtet, die Resultate  
einer Wahrnehmungen mit dieser ehrwürdigen Matronenphy-  
ognomist eine unglückliche Verwandtschaft verrathen, so werde  
ich mich gleichwol, mit dem unvermeidlichen Schicksal aller  
einer Vorgänger, die den Ereignissen im Gebiete der Human-  
ität nachgeforscht haben, wie es einem Philosophen ziemt, zu  
sten wissen.

Ohne Prior's dichterischen Apparat zu benutzen, und ohne  
ich, mit wem es auch sei, über die Art und den Namen des  
irkenden Princip's im Menschen zu entzweien, halte ich mich  
wörterst an die Erfahrung allein, und betrachte Erscheinungen  
der Wirkungen, die unsrer Augen täglich kund werden, die  
ich täglich berichtigen lassen.

Die ersten Organisationskräfte, man nenne sie plastisch  
et den Asten, Seele mit Stahl, wesentliche Kraft mit Wolf,  
ildungstrieb mit Blümenbach, u. s. w. wirken im Menschen  
hin, daß er sich selbst erhalten, und sein individuelles Dasein  
er gegen alle äußern Verhältnisse behaupten könne. Die we-  
entliche Bedingniß zur Erreichung dieses Endzwecks, ist Wach-  
um des Körpers, Festigkeit und Stärke der Glieder, vor allen  
eigenen, die zur Bewegung erforderlich sind, der Knochen  
id Muskeln. Von der Empfängniß an, bis zum Augenblick  
e natürlichen Auflösung, bemerkt man daneben einen allmäh-  
gen Uebergang aus einem vollkommen flüssigen Anfang, in  
den bis zur Verhärtung festen Zustand der meisten Organe,  
ab in eine zähe Verdickung der meisten Säfte. Die Feder-  
ast des organischen Stoffes nimmt so lange zu, als das  
Zachthum dauert, und vielleicht noch länger, indem die Voll-  
kommenheit aller Theile des Körpers in einem mittleren Ver-  
hältnisse zwischen ihren festen und flüssigen Urstoffen besteht.  
uerst also ist der Wirkungskreis der Kräfte, die eine mensch-  
che Gestalt beleben, auf ihre eigene Materie und deren Ent-  
ickung eingeschränkt. So wie die ganze Organisation mehr  
onsistenz erhält, erweitert sich die Sphäre ihrer Wirksamkeit  
ch jenseits ihrer körperlichen Grenzen, vermittelt der willkür-  
chen Bewegung; doch hat sie außer der Selbsterhaltung, und

der damit verbundenen Vernichtung fremdartiger Organisationen, noch keinen bestimmteren Zweck. Bewegung ist der Genuß des Knabenalters: sie entspringt aus einem Gefühle der Kräfte, und ist Wirkung ihres inneren Reizes; auch befördert sie wieder das Wachsthum, die gleichförmige Entwicklung und die Stärke des Körpers.

Eine Folge des allgemeinen Wachsthums ist aber die Ausbildung der Organe und Absonderung der Stoffe, welche zur Hervorbringung derselben Form des Daseins in andern Individuen unentbehrlich ist. Der Mensch wird zur Fortpflanzung fähig, ehe er zu seiner bestimmten Länge und Stärke gelangt, ehe er völlig ausgebildet ist, ehe die Keimzellen alle geschwunden sind. Mit der Entwicklung jener Organe, mit der Scheidung jener Säfte verbindet sich ein starker Reiz, das Kennzeichen einer neuen Richtung der Organisationskräfte, die auf ein Wachsen außer sich, und zwar nicht mehr auf Zerstörung, sondern auf Vereinigung und Mittheilung hinausläuft. Die Blüthezeit des Menschen, die frohe Zeit des berauschten Genußes, der im Tausche der Empfindungen und wechselseitiger Hingebung besteht, ist jedoch, wie jede Blüthezeit, ein kurzer, schnell vorüber eilender Augenblick.

Nach der Erscheinung des Geschlechtstriebes erreicht der Körper sein volles Wachsthum, seine höchste Reife. Der Widerstand der Theile kommt mit der ausdehnenden Kraft ins Gleichgewicht. Knochen, Sehnen, Muskeln gewinnen den höchsten Grad ihrer Festigkeit, Spannkraft und Stärke. Das Blut, welches zur Ergänzung, nicht mehr zur Vergrößerung des Körpers seinen Kreislauf fortsetzt, ist nicht nur in größerer Menge vorhanden, sondern wird feuriger, in sich selbst lebendiger und belebender, als zuvor. Man ist daher geneigt, schon im voraus eine wichtige Revolution im Menschen, bei diesem Stillstand in seinem Wachsthum zu erwarten. Wenn die Erhaltung gewisser Theile der bildenden Kraft nun Grenzen steckt, und keine Ausdehnung mehr Statt finden läßt, so würde bald das Blut in allen Adern stocken, falls es kein Mittel gäbe, dasselbe in dem Maße, wie es aus den Speisen bereitet wird, wieder zu verarbeiten. Dieses Mittel bietet aber die Abnutzung der Organe dar, welche jetzt um so schneller vor sich geht, je heftiger das Gefühl ihrer Kraft zu anhaltender Bewegung, zu gewaltsamer Anstrengung, zur Thätigkeit im Aeußern wird.

Nie trug der Körper größere Lasten, nie regten sich die Glieder mit geringerer Erschöpfung, nie vermochten die gespannten Muskeln mehr als jetzt, da die Ergänzung aus dem reichen Blutquell so leicht von Statten geht. In der That steigt auch das Gefühl der eigenen Kraft im Menschen jetzt auf den höchsten Punkt; er empfindet mehr als jemals den Erleb, außer sich zu wirken, den mächtigen Willen, womit er sich ein Herr der Schöpfung wähnt, und die zur Leidenschaft verstärkte Begierde, wodurch er, ohne die Gefahr im Hinterhalte zu ahnen, ein Sklave der coexistirenden Dinge wird. Nach dem Rausche eines Augenblicks kehrt das Gefühl der freien Selbstheit zurück, zum Gebrauche der inwohnenden Kraft; aber milder ist doch der Genuß in dieser langen Epoche des reifen Alters, welches auch im Erhalten die Macht seines Wirkens fühlt.

Das feuchteste, weichste, zarteste, eindrucksfähigste Organ, das Organ der Empfindung, der Erinnerung und des Bewußtseins, mit einem Worte das Hirn, empfängt und sammelt von Kindheit an die Einwirkungen der äußeren Gegenstände, vermittelt der Sinneswerkzeuge und des ganzen Nervensystems. Seine Masse bleibt weich, und erlangt erst im späteren Alter eine gewisse, jedoch immer sehr geringe Festigkeit. Kein Wunder also, daß erst in der Periode des Stillstands die Lebenskräfte des Hirns ihre höchste Regsamkeit äußern, und durch die von solchen Äußerungen unzertrennliche Reaktion die Klarheit des Bewußtseins erhöhen. Wenn bereits die Knochen spröde, die Muskeln steif, die Sinne stumpf und die Nerven überhaupt weniger empfindlich geworden sind, erhält sich noch die Wirksamkeit dieses bewundernswürdigen Organs. Zurückgezogen aus seinem größeren Wirkungskreise, bleibt alsdann der Mensch sich selbst noch übrig und findet in dem zarten Gewebe seines Hirns das Weltall wieder, wenn es außerhalb desselben kaum mehr für ihn existirt. Herrlicher Genuß auch dieser! und vielleicht der herrlichste von allen, dieses erhöhte Bewußtsein des Menschen, der in sich selbst eine erhöhte Welt beschaut, und solcher- gestalt die letzten Höhen seiner Ausbildung ersteigt!

So sind also die Hauptbestimmungen des Menschen, Selbst-erhaltung, Fortpflanzung, Wirksamkeit außer, und Rückwirken in sich selbst, von einer nach und nach erfolgenden Veränderung verschiedener Organe abhängig, und im genauesten Verhältnisse

mit den Perioden des Wachstums, der Pubertät, des Stillstandes und der Hirnerhärtung.

Mit allen Thieren haben wir Erhaltung und Fortpflanzung gemein; in so fern also sind diese Funktionen mit den besondern und ausschließenden Bestimmungen der Menschheit nicht zu vergleichen. Das Dasein des Einzelnen und der gesammten Gattung hänge gleichwol an einem gar zu schwachen Faden, wenn die Periode des Wachstums und des Geschlechtstriebes nicht vor der höchsten Entwicklung der Thätigkeit nach Außen und der Dennkraft vorherginge. Vor allen Dingen müssen wir sein; sodann erst können wir auf eine bestimmte Art und Weise unsere Kräfte äußern. Da indessen das Wachsthum aller Organe gleichzeitig fortschreitet, (wiewol das zarteste früher aufgearbeitet erscheint); da nun die Zeitpunkte ihrer höchsten Wirksamkeit, ihrer Reife, verschieden sind; da auch das Handeln und Denken schon während der Epoche des Wachstums seinen Anfang nimmt: so darf man in gewisser Hinsicht behaupten, daß unsere Existenz zu keiner Zeit bloß thierisch ist.

Was scheint nun wol natürlicher, als die Voraussetzung, daß zwar keine Anlage im Menschen unbenutzt und unentwickelt bleiben, aber auch keine auf Kosten der übrigen ausgebildet und vervollkommenet werden dürfe? Die Natur bindet sich jedoch nirgends an diese Regel. Wäre sie unabänderlich, so wüßten wir nicht, wie weit sich die Perfectibilität jedes einzelnen Organs erstreckt, und in welchem Grade die Lebenskraft sich darin äußern kann, sobald sie sich ganz darauf concentrirt und die übrigen Organe vernachlässigt. Nun wird aber diese Kraft durch geringe Anomalien der Bildung und hinzutretende äußere Verhältnisse so bestimmt, daß einzelne Theile durch sie im Körper gleichsam herrschend werden, daß Alles sich auf diese zu beziehen scheint, und zur Vervielfältigung, Erleichterung und Vervollkommenung ihrer Funktionen dienen muß. Das unbändigste Kraftgefühl, die unerfülllichste Salacität, die heftigste Leidenschaft und die göttlichste Tiefinn können nimmermehr in einem Menschen vereinigt sein; sondern eine von diesen Eigenschaften, sobald sie in ihrem Grade hervorsteht, verdrängt die übrigen, und entzieht andern Organen die erforderliche Energie. Der Volksherr Sardanapal konnte nicht die Geseze des Zusammenhangs ergötzen, wie der Denker Newton; die enthaltsamen Korneen hatten nicht, wie Milo der Kämpfer, einen Ochsen getragen,



u. s. f., Gleichgewicht unter jenen Eigenschaften ist also das Kennzeichen ihrer Mittelmäßigkeit, und beruht auf einer sehr vertheilten Lebenskraft; die Mannigfaltigkeit hingegen erfordert partielle Disharmonien und Excentricitäten.

Die Ursache dieser Abweichungen von einer gleichförmigen Entwicklung entzieht sich unseren Blicken. Verkettungen des Schicksals aufsteigend in unabsehlicher Reihe, wirken im Moment der Zeugung unaufhaltsam, das Maß der Empfänglichkeit der neuen Organisation in allen ihren Theilen zu bestimmen; ein geringfügiger, dem Anschein nach unbedeutender Umstand, durch ihre eben so lange Reihe vorübergehender Begebenheiten vorbereitet, erteilt durch einen unmerklichen Stoß dieser Maschine eine Richtung, die sie Zeitlebens behält; und jeden Augenblick des Daseins folgen sich schnell diese Stöße und verrücken die Kreise die unsere Philosophen in Gedanken ziehen.

Diese allgemein bekannten Erfahrungen scheinen sich mir auch in der großen Masse des Menschengeschlechts zu bestätigen, und ganze Völker scheinen jene verschiedenen Stufen der Bildung hinaufsteigen, die dem einzelnen Menschen vorgezeichnet sind. Die Natur scheint anfänglich auch bei diesen Haufen nur ihr Erhaltung zu sorgen; späterhin, wenn sie reichlichere Quellen der Subsistenz ausfindig gemacht haben, kommt der Zeitraum ihrer Vermehrung; sodann entstehen große Bewegungen, gewaltsames Streben nach Herrschaft und Genuß; endlich entwickelt sich der Verstand, verfeinert sich die Empfindung, und die Vernunft besteigt ihren Thron.

Lanz und Kampf sind die ersten Fertigkeiten des Wilden, der sich um eine einzige Stufe nur über das Bedürfnis der Thierheit erhebt. Er fühlt seine Kraft im Vernichten; im Laumel der Siegesfreude stampft er unwillkürlich die Erde mit seinen Füßen; Alles an ihm ist unbändiger Knabensmuthwille und inneres Streben ohne Richtung.

Der Ueberfluß, gleichviel ob Jagd und Viehwucht oder Ackerbau ihn erzeugte, läßt in der behaglichen Ruhe, die er veranlaßt, durch den sanfteren Reiz wuchernder Säfte den Geschlechtstrieb stärker entflammen. Ein mildes Klima, ein fruchtbares Land, eine ruhige, ungestörte Nachbarschaft, und wer mag bestimmen, welcher andere Zusammenfluß von Organisation und äußeren Verhältnissen beschleunigte das Wachsthum sowol der Chinesen und Indier als der Neger, entwickelte früher ihren

Geschlechtstrieb, führte die Polygamie unter ihnen ein, und machte sie zu den volkreichsten Nationen der Erde. Allein Erschaffung ist das Loos einer zu üppigen Verschwendung der Zeugungskräfte. Im Herzen und Hirn dieser Völker schlief die belebende Kraft, oder zuckte nur convulsivisch. Zur Knechtschaft geboren, bedurften sie, und bedürfen noch der Weisheit eines Despoten, der sie zu den Künsten des Friedens anführt, und mechanische Fertigkeit in ihnen weckt. Die Ruthe des Despotismus, auch wenn eine milde Hand sie regiert, kann jedoch nur das Menschengeschlecht auf dem Wege der Nachahmung und Gewohnheit in ewig einsörmigem Schritte vor sich hinführen, nicht eigenthümliche Bewegung und erfindertische Kraft in ihm hervorrufen. Was ist der höchste, aber geschmacklose und keiner Vervollkommenung fähige Kunstfleiß noch werth, bei jener starren Unveränderlichkeit der Sitten und Gebräuche, jener fäulnischen Schwärmerei einer herz- und sinnlosen Religion, jener schwerfälligen, kindischen Vernunft der asiatischen Völker?

Unter einer andern Verbindung von Umständen begünstigte hingegen der Zeitpunkt, wo der ruhige West des Eigenthums eine starke Bevölkerung nach sich zog, die Entwicklung eines Keims zu großen und erhabenen Leidenschaften, die schon im rohen, Zerstörung athmenden Barbaren liegt. Die beherzten Räuberbanden in Griechenland und Latium schufen sich eine Verfassung, wo Tapferkeit, Vaterlandsliebe, Freiheitsinn, Ehremuth, Ehrgeiz und Herrschsucht, schon lange bevor noch ein Strahl von wissenschaftlicher Aufklärung ihnen leuchtete, die Triebfeder großer Handlungen waren. Weichlinge, ohne dieses Löwenherz voll Kraft, konnten nicht jenes hohen Gefühls, nicht einer jener Heldentugenden fähig sein.

Nur solche Völker, die in ihrer früheren Periode der Welt lust gleichmäßig entgangen, und in den Armen der Freiheit männlicher Stärke heran gewachsen sind, können und müssen zuletzt den höchsten Gipfel der Bildung ersteigen, wo die ganze Energie unseres Wesens sich in den feineren Werkzeugen der Empfindung und des Verstandes am thätigsten erweist. Nur dreimal, nur in Europa, und jedesmal in anderer Gestalt, erblickte die Welt das Schauspiel dieser letzten Ausbildungsstufe. Einzig und unerreichtbar erhob Athen zuerst sein stolzes Haupt, da blühende Phantasie und reiner Schönheitsinn in ihm die Erstlinge der Kunst und Wissenschaft erzeugten. Rom war

nicht mehr frei, und die Beute der halben Welt hatte daseibst bereits das zügelloseste Sittenverderbniß angezündet, als es die Trümmer attischer Cultur in seinen Schooß aufnahm, und glänzender durch Ueppigkeit, als durch hohen Schwung des Genies, für seine künftigen Ueberwinder sie aufbewahrte. Schon war der sanfte Frühlingszauber von Duft und Blüthe dahin, und die Periode römischer Aufklärung glich einem schwülen Sommertage, den am Abend ein Donnerwetter beschließt. Uns endlich, der Nachkommenschaft eines glücklich organisirten Barbarenstammes, bei dem hernach das romantische Feuer des Rittergeistes so schön aufloderte, uns bleibt der Herbst mit seinen reifen Früchten noch übrig; wir ernten und keltern und füllen unsre Scheuern, der Himmel weiß, für welchen bevorstehenden Winter! —

Doch es sei für heute genug geträumt von diesen vier Stufen der muskularischen, spermatischen, heroischen und sensitiven Cultur. Die mancherlei Schattirungen, welche zwischen einige dieser Haupteintheilungen fallen, gehen mich hier nichts an, und lassen sich leicht classificiren. Ich spare die Ausföhrung meines Systems für ein dickes Buch, wozu ein Ocean von Citaten in Bereitschaft liegt, der bei seiner Ueberschwemmung alle Einwürfe, wie unsichere Dämme zu durchbrechen und zu vertilgen droht. Mit Citaten kämpft man ja gegen Citaten, und, wie die Erfahrung lehrt, auch nicht selten sehr glücklich gegen den Menschenverstand. Die meisten alten Eintheilungen der Menschengattung sind ohne dies schon längst verworfen. Noah's Söhne; die vier Welttheile; die vier Farben, weiß, schwarz, gelb, kupferroth: — wer denkt noch heut u Tage an diese veralteten Moden? Ein anderes ist es freilich um eine metaphysische Eintheilung! Dem kühnen Versuch, alle Völker der Erde von einem guten und einem bösen Princip abstammen zu lassen, fehlt nichts als — ein Beweis, — so reicht meine Hypothese die Segel, und ihr Urheber muß sich och glücklich schätzen, daß er kein geborner Teufel ist.



## Die Kunst und das Zeitalter.

---

Vos exemplaria Graeca  
Nocturna versate manu, versate diurna.  
*Hor.*

---

Thalia. Heft 9.

Von allen zarten Blüthen, welche den Garten des geselligen Lebens schmücken, von allen die zarteste, die schönste, die wertvollste, ist die Blüthe der Kunst. Vor dem Entfalten scheint die Knospe nur ein dunkles Chaos, welches sich mühsam zum Leben beginnt. Was auf den Augenblick ihrer Vollkommenheit folgt, ist nur entfesselte Gestalt. Vergebens wünscht man, diesen glänzenden Moment zu verlängern oder festzuhalten; nicht einmal ihn wiederzubringen steht in menschlicher Hand. Unter dem glücklichen und in seiner Art einzigen Zusammenflusse aller Umstände erhoben sich die Griechen ganz allein zur höchsten Vollkommenheit des Ideals. Was von ihren göttlichen Werken der Zerstörungswuth der Jahrhunderte entgangen, oder was nur in Nachahmungen den Spätlingen des Menschengeschlechts erschienen ist, bewahrt noch die heilige Stuth, an welcher der Genius der neuern Kunst seine Fackel zu zünden versuchte. Allein was bleiben die Kunstepochen des alten und des neuen Roms, die späteren Frankreichs und Großbritanniens, bald Griechenland seine Modelle zurückfordert, und ihnen nur

ihre Eigenthümliches übrig läßt? Jede Abweichung von dem Ebenmaße, welches Polyklet in seinem Kanon oder Parrhasius als anerkannter Gesetzgeber der Malerei gebot, jeder ungriegische Ausdruck der Köpfe, jede Gestalt, die nicht ihren Charakter, ihre Harmonie von irgend einer griechischen Gotttheit entlehnt, sinkt unverzüglich in die Region der Verunstaltung hinab. Gibt es nur eine erträgliche Statue neuerer Zeiten, wozu die griechische Mythologie nicht den Gedanken, die Formen und Verhältnisse, griechisches Costüm nicht die Gewänder hergegeben hätte? Wo ist ein Schnirkel unserer Baukunst, wenn er das Siegel des Schönen an sich trägt, dessen Urbild nicht aus dem Kopf eines Griechen stammt? Warum endlich steht Raphael einzig unter den Neuern? Warum hatte Guido, daß ich Wenig für mich reden lasse, so viel Anlage zum großen Maler? Bei jener die hohe Idealisirungskunst der Alten besaß, und diese nach ihren schönsten Werken kopirte.

Unermesslich ist die Entfernung in welcher die moderne Kunst hinter der alten zurückbleibt; unermesslich! denn wer getrauet sich die Kluft zu messen, die das Wahre von dem Falschen trennt? In dieser schneidenden Bezeichnung scheint etwas Hartes, vielleicht sogar Unbilliges zu liegen; allein retten wir in der Folge nur den relativen Werth neuer Kunstwerke, so wird man uns eine strenge Wahrheit hingehen lassen, für welche die Rekriminationen des Publikums und der Künstler selbst uns Bürgschaft leisten. Die Norm des Schönen liegt schon im Innersten unseres Wesens; sie bestimmt des Künstlers Wahl und Ausführung, wie das Urtheil des Kenners. Dieses, der menschlichen Natur angeborene Gefühl zeigt ihnen untrüglich in den Ueberresten antiker Kunstgebilde das Schöne des innern Sinnes, im Schönen der Gestalt den erhabenen Einklang, den man im glänzenden Nachwerke der Neuern fast gänzlich vermißt. Was bedeutet anders die allgemeine, die laute Beschuldigung, daß Gewinnsucht und Stolz den neueren Artisten beherrschen, nicht edle Ruhmbegierde und reine Begeisterung der Schönheitsfinnes? Wohin anders zieht die bittere Gegenklage der Künstler über Kälte der Zeitgenossen, über Verfall des Geschmacks, über Vervollkommnung mechanischer Gewerbe, welche das Werk der höheren Kunst entbehrlich machen, indem sie einem Luxus Genüge leisten, der keines erhabenen Schwunges fähig ist? Zu welchem andern Endzwecke tritt auch die Schiedsrich-

terin Philosophie hervor, um den Streit des Zeitalters mit den Künstlern zu schlichten? Beschuldigt sie nicht den rauheren Himmelsstrich mit seinen verkrüppelten Gestalten, seinen reizlosen Verhüllungen und der steifen Ehrbarkeit seiner gleißenden Sitten? Ja, sie beschuldigt auch jene finstere Schwärmerei, die aus Furcht vor dem Mißbrauche sich von allen Naturbestimmungen lossagen, und aus Menschen sinn- und seelenlose Maschinen schaffen möchte; sie beschuldigt endlich noch jenen weltlichen Despotismus, wo ein trübes Rad alle Räder treibt, und, wenn dieses stockt, sie alle stocken. Eine Wirkung, wovon man überall die Ursache sucht, muß wenigstens vorhanden, und ihre Spitze von allen Seiten anerkannt worden sein. Nähere Bestimmung des Begriffes, den wir mit dem Endzwecke der Kunst verbinden, und Winke von demjenigen, was der heutige Künstler uns gewährt, werden unsere Behauptungen in ein helleres Licht setzen.

Das Kunstwerk im Verhältniß zu seinem Urheber ist die Schöpfung seiner individuellen Kräfte in einer schon gegebenen Materie; Umwandlung derselben nach den Bildern, welche seine Phantasie, vom Anschauen geschwängert, als ihre geistigen Kinder gebär; empfangener Eindrücke Darstellung im Aeußern. Dieser sittliche Bildungstrieb ist, wie der physische, in jedem einzelnen Menschen von höchst verschiedener Intension, und überdies entwickelt er sich anders in jedem, nach der mannigfaltigen Verschiedenheit des äußeren Verhältnisses. In manchem Griechen ging vielleicht ein Esfander oder Apelles nur darum verloren; weil er nicht als Alexanders Zeitgenosse die Hallen und Tempel in Athen durchwandelte; da hingegen auch mitten im Genusse des attischen Völenreichthums ein schwacher Kunsttrieb in fruchtbarer Ruhe dahin starb. Intension der wirkenden Kräfte, Parteilichkeit und Schärfe des äußern und innern Sinnes und höchste Perfektibilität des dienenden Mechanismus der Gliedmaßen, mit einem Worte, die sittliche und physische Vollkommenheit des Künstlers, ist folglich nur das erste Erforderniß der Kunst. Er empfinde lebhaft, empfangen zahlreiche Eindrücke und setze sie schöner zusammen, seine künstliche Hand gehorche willig dem schaffenden Triebe, und ihr materielles Gebilde vernünftliche treu und vollkommen das Geschöpf seiner Phantasie: wenn die Natur, aus welcher er schöpfen muß, ihm ihre schönsten Formen vorenthält, verloren ist dann alle seine Mühe.

Wir wollen nicht hinabsteigen in die Tiefen der Physik, um dort zu erfragen, was Schön genannt zu verdienen. Das Wesentliche der Empfindung reicht über die der messenden und vergleichenden Vernunft hinaus. Die schiebene Brechbarkeit der Lichtstrahlen erklärt uns eben so wie die Vorstellung ihrer verschiedenen Farben in uns, als die logische Definition des Schönen jenes untheilbaren immanente Wirken in einem für dasselbe geschaffenen. Mit dem Schönen verbrüderet sind die Begriffe des Harmonischen, Vollkommenen. Diese Verhältnisse besch den Verstand; er findet die Schönheit in ihrer Mitte lange zuvor fand sie das Herz, und schwol in namen Entzücken. So umschweben Cytheren die Grazien und pper; doch wehe dem, der nur an ihren Gespielinnen die tin erkennt! Um die Schönheit zu empfinden, müssen anschauen in der Natur oder im Werke des Künstlers; wir hingegen von ihr reden, bezeichnen wie nur die N utsche der begleitenden Erscheinungen. Dem zu folge Empfindung des Schönen die reinste, wenn ihr Gegensta Ganzes bildet, das durch seine inneren und äußeren Be gen unferer Vernunft vor allen anderen richtig ist. Als die ganze, unermessliche, heilige Natur, darin wir erken nur in abgerissenen Theilen; nicht die leblosen Felsenmass Erdballs, denn auch ihnen fehlt die wesentliche, bestim Einheit; nicht die gefälligeren Gekalten des Pflanzenreichs ihre Form hat noch kein strenges Gesez, und sie sind e an der Erde mütterlichen Schooß; selbst thierisches Leben des Daseins unbewußt, an inneren Beziehungen arm; der Mensch, der sich von allem Coexistirenden unterscheid gleichwol außer sich nur Correlate seiner inneren Ha erblickt, — der Mensch ist der höchste Gegenstand der heitbildenden Kunst.

Was man auch über den Ursprung der Menschenge wähen mag; es sei, daß jedes Land seine Bewohner als tochterne aus eigenem Schlamm hervorgehen ließ, od von einem gemeinschaftlichen Stamm, oder von etlichen w Ureltern das ganze Heer der Nationen entsproß und sich mächtig über alle Welegenden verbreitete: so mußte doch der vielfältig verschiedenen Beschaffenheit der Länder und rksamen Einfluß auf innere und äußere Bildung, die S



gendwo zu finden sein, wo die menschliche Organisation mit Lage, den Erzeugnissen, dem Himmelsstriche, vor allen igeu harmonirte, wo alles zusammenstimmt, sie zur höchsten Vollkommenheit und Schönheit zu bilden. Es dürfte nicht zweifelhaft sein, nach den Merkmalen, welche der Vernunft die Gegenwart des Schönen bezeichnen, mit überführender Klarheit anzugeben, daß Griechenland jenes beglückte Ländchen war, wo die schönsten Formen der Menschengattung einst entstehen mußten. Das milde gemäßigete Klima, die zum Handel und Verkehr mit entfernten Völkern, mithin zur Entwicklung der Kräfte und Vermehrung der Kenntnisse so bequeme Lage, die Freiheit der Verfassungen, das daraus entstehende schöne Gleichgewicht der physischen und sittlichen Cultur, der Gedankenreichtum bei der höchsten Reizbarkeit des Gefühls; kurz, alles deutet hin auf das Ziel.

Hier also versinigten sich jene Bedingungen, welche zur Schöpfung eines vollendeten Kunstwerkes unentbehrlich sind. Der Künstler, reich an innerer Vollkommenheit und Harmonie, fand sich der Gestalten, die seinem Sinne für das Schöne entsprachen, und durch ihre Nachbildung konnte er anschaulich machen, wie er das Schöne empfand. Nun blieb er nicht mehr knechtisch bei der einzelnen Form; von mühsamer Nachahmung schwang er sich empor zur edlen Freiheit der Wahl; das Schönste erkor er unter dem Schönen. So stellte Zeuxis die Tochter von Agrigentum in blendender Schönheit vor sich, um aus ihren verschmelzten Reizen für den Tempel der undo Lucina sein bewundertes Gemälde zu entwerfen. Denn die leise Mißton ist keine, selbst nicht die lieblichste, Form der Natur; vielleicht, weil auch das vollendetste irdische Wesen nur ein Accord ist jenes großen Zusammenklangs, in dessen Aussehen unser Geist versinkt!

Eine Stufe war noch zu erstreben übrig, und auch zu dieser erhob sich die griechische Kunst. Das Gefühl des Künstlers war bereits vertraut mit jenem feineren Zügen, in denen die Lebenskraft offenbart. Es genügte ihm nicht länger, nur einen schönen Leichnam zu formen; den schönen Körper lebte die schönere Seele, und vor seinem Marmorbilde ahnete der Zuschauer zum erstenmale, wie größere Menschen empfinden. Diese Stirn birgt hohe Weisheit," rief man einander zu; dieser Blick ergründet die Gedanken und enträthelt die Zukunft;

Ueberredung fließt von solchen Lippen! Den Schleier der Gestalten durchschimmern hier Leiden und Genuß, aber sie stören nicht das schöne Ebenmaß ihrer Züge, entadeln nicht ihre Stellung: so leidet und so genießt der Held und der Weise! Von gehaltener Wirkung ist jeder Charakter, wenn Schönheit seinen Ausdruck begrenzt. Die ernste Jungfräulichkeit scheuet nicht mehr das Auge des Staunenden zurück. Auch die reizenden Formen der Liebe wecken nicht den Stumm unedler Begierden, sondern flößen das stille Sehnen der Zärtlichkeit in das Herz. List und Trug werden im Sohn der Naja zur anscheinenden Grazie der Jugend. Des Nebengottes Trunkenheit ist nur Frohsinn und Freude. Auf Apollons, des Feuerserzitternden, Lippe verschwindet im Siegestlächeln der Zorn. So gelang es den kühnen Künstlerphantasen, berauscht von den Göttergesängen ihres Homers, eine Schönheit zu dichten, die für Sterbliche zu rein, zu wunderbar, zu göttlich ist. Entfesselt von dem größeren Körper, aktiv, hand die Lebenskraft vor ihnen da, in ätherischen Unrissen noch sichtbar, wie sie im Jochstrom die schöne Form erfüllt. An der furchtbaren Grenze, wo die Schönheitslinie wieder in Mißgestalt übergeht, ergreifen sie die möglichen Gestalten des Erhabenen, deren Urbilder die Natur nicht in sich faßt, und schufen ahnungsvoll das hohe Ideal!

Schön ist der Lenz des Lebens, wenn die Empfindung uns beglückt und die freie Phantasie in rosigem Erdrauschen schwärmt. Uns selbst vergessend im Anschauen des gefühlsvollenden Gegenstandes, fassen wir seine ganze Fülle und werden eins mit ihm. Nicht bloß die Liebe spricht: gebt Alles hin, um Alles zu gewinnen! Bei jeder Art des Genußes ist diese unbefangene Hingebung der Kaufpreis des vollkommenen Besitzes. Aber auch nur was so innig empfangen, und selbst so innig angeeignet ward, kann wieder eben so vollkommen von uns ausströmen und als neue Schöpfung hervorgehn. Diesen Ursprung erkennt man in den Werken, die echtes Genie gebar; sie sind die Kinder eines edlen, großen, umfassenden Sinnes und einer Bildungskraft von unaufhaltsamer Energie. Das reifere Alter ist selten jener Hingebung fähig; die Erkenntnis des Mannigfaltigen, indem sie das Selbstbewußtsein schärft, hat ihm seine Unbefangenheit geraubt. Vergleich und Wahl gehen vor allen seinen Handlungen her; Selbsterhaltung ist ihr Zweck und Selbstverherrlichung. Der Genuß des eignen Daseins

hließt jedes Wirken aus, wobei die Individualität verläugnet werden muß; die Vernunft usurpirt die Rechte des Gefühls, und ihre Gesetze beschränken die Thaten des Herzens.

Wessen Blick durchbringt die dunkle Ferne verfloßener und kummender Jahrhunderte, um den Lebenslauf ganzer Nationen zu fassen und in einem großen Zusammenhange vor sich aufdeckt zu überschauen? Wer verfolgt den zarten Faden ihrer Schicksale vom Entstehungspunkte an, von jener ersten Wildheitsepöche der fälschlich so genannten Willkür, wo sinnliches Gefühl die einzige unmittelbare Triebfeder ihres Handelns war, im jugendlichen Erwachen der Mittlerin Vernunft, die mit den Sinnen spielte, bald um die Herrschaft mit ihnen rang und sich mit unumschränktem Scepter regierte; bis endlich auch ihre Kraft wieder erlischt und der Mechanismus ihrer Vorschriften sein übrig bleibt, in dessen lange gewohnten Banden die gewachte Organisation maschinenmäßig oscillirt, gleichfern von jener Empfindung und eigenem Denken? Wagt es Jemand, diesen Analogien mit dem Einzelnen noch weiter nachzuspüren, die Dauer der gesammten Menschengattung als Einheit trachtet, mit den Stufen unseres individuellen Wachstums ab unserer Abnahme zu vergleichen, des Kindes thierische Sinnlichkeit, des Jünglings ideenreiche Blüthe der Gefühle, des Mannes richtenden Ernst und des Greises Gewohnheitsspiel in jenem großen Zirkel wiederzufinden? Wenigstens wäre es nicht ungerath, an endlichen Dingen die Punkte des Werdens und der Auflösung bestimmen, oder mit den Phänomenen der Geschichte in hypothetisches Gerippe bekleiden und zu einem möglichen Ganzen verbinden zu wollen. Doch es ist mehr als Hypothese; ein Forscher wird es wahr, daß auf jenen edlen Zeitpunkt, da das Feuer der Begeisterung die Menschheit ergriff, ihr Sinn sich aufschloß dem Schönen, sich nährte von den Rhapsodien des Dichters und des plastischen Künstlers — die größte aller Veränderungen in ihr erfolgte. Die Kunst ward die Pflegerin der Wissenschaft. Das schöne Ebenmaß ihrer Bilder erzeugte jene abgezogenen Begriffe, mit denen der Mensch das Sinnenall umfaßte und bald auch die unabsehbaren Gefilde der intellektuellen Sittenwelt durchdrang. Wo der Künstler innig gefühlt, kühn geahnet und glücklich dargestellt hatte, dort bestimmte nun der Denker die Regeln des Vollkommenen, der Symmetrie und Uebereinstimmung, dort abstrahirte er die ganze Kritik der Kunst.

Jetzt also demonstirte und begriff man die Tugend, das lieblich-würdige Sittlichschöne, welches man bis dahin in dem Rhythmus des Sängers, in des Bildhauers oder des Malers Zauberworten empfand. Allein indem der menschliche Geist sich seiner freiesten Thätigkeit, und insbesondere die Vernunft sich ihrer höchsten Entwicklung nahte, ging unvermerkt die ästhetische Empfänglichkeit verloren. Der geistreichste Schriftsteller unseres Jahrhunderts hat irgendwo so fein als richtig bemerkt, daß auf ein genügsames Zeitalter nur ein scharfsinniges folgen kann, und modernes Verdienst nur in der Vergliederung des Verdienstes der Alten besteht.

Griechische Weisheit hat sich daher erhalten bis auf uns, indeß griechische Kunst, wie der Blüthenschnee des Frühlings, dahin schwand. Die Weltbeherrscherin Rom verbreitete in ihren entferntesten Provinzen denselben Geist der Gesetze, den ihre Stifter aus Griechenland entlehnten; und die neue Religion, die mit der Schnelle des Wunders vom Morgenlande aus die ganze abendliche Welt überzog, verschmähte nicht den Mantel der griechischen Philosophie. Der Sturz des Reiches, der eine unvermeidliche Folge des erstickten Schönheits- und Zugsinnes war, vermochte nicht die Fortschritte der Vernunft zu hemmen; selbst Gothen und Sarmaten, Araber und Kreuzfahrer mußten zur Aufbewahrung und Fortpflanzung griechischer Wissenschaften beitragen, bis die erschöpfte Fruchtbarkeit des barbarischen Nordens und die erfundene Buchdruckerkunst ihnen ewige Dornen verhiessen.

Wo nun immer die Staatsverfassung die Kräfte des Bürgers in Thätigkeit und Spannung versetzte, wo nach den Stürmen des Krieges ein Zwischenraum der Ruhe und des Wohlstands eintrat, wo das Glück den Völkern lächelte, dort zeigte sich zugleich wieder die ersten Keime des künstlerischen Triebes. Allein überall hatte die neuere Kunst das Unglück, daß die Wissenschaft ihr längst zuvorgeeilt war, und anstatt daß man damals von dem Kunstwerke Regeln entlehnte, ward jetzt der Künstler verurtheilt, in den Fesseln der Theorie einherzugehen. Dem war es nicht mehr jene echte Kunst der Alten, die jetzt auf den Brandstätten Latiums grünte und bald im rauhen Norden eine kranke Treibhauspflanze in Blätter und in blüthenlose Zweige trieb. Die seelenvolle Tochter der Begeisterung und des Genies war verschwunden, an ihrer Stelle wankte mit unsicherm Schritt eine Truggestalt, die Geburt des Bedürfnisses und der Besonnenheit

Wie Asträens Sendung an die Menschheit vollendet war, sobald die blinde Gerechtigkeit mit Wage und Schwert vor dem dürren Worte des Gesetzes im Richterstuhle saß, so war auch die erhabene Bestimmung der Kunst, die Lehrerin und Bildnerin der Menschen zu sein, in jenem Augenblick erfüllt, da die Philosophie dieses Lehramt übernahm. Wen nimmt es Wunder, daß die Himmlische so früh der Schwester nachzog auf den Olymp, daß sie sich nicht zum Zeitvertreib des verfeinerten Menschen herabwürdigen ließ, und seiner Ueppigkeit nicht fröhnte? Wenn wir uns in Gedanken jenes frühere Weltalter vorstellen, welches noch von unserm Apparat des logischen Wissens weit entfernt, aus unmittelbarem Anschauen Belehrung und Weisheit schöpfte; wenn wir die Jugendkraft der Menschheit in jenem Volke betrachten, das mit umfassendem Sinn der einwirkenden Natur entgegenkam, mit lieblicher Phantasie die frischgesammelten Bilder verwebte, mit zartem Menschengefühl und hoher Einfalt des Geistes das Gute und Schöne überall empfand, mit ungeschwächtem Triebe die Empfindung in That sich äußern ließ; endlich, wenn wir dort, ehe noch ein Dialektiker die Symbolik der Empfindungen bestimmte, ehe noch die Theorie erfonnen ward, welche Kunst in Mechanismus verwandelt, dort die zahllosen Kunstgebilde erblicken, die jene Kraft instinktmäßig, zu Meisterwerken stempelte; zu Meisterwerken, denen nicht etwa nur ein selbstsüchtiger Lucull in seinen Palästen huldigen ließ, sondern die mit dem Enthusiasmus der Vaterlandsliebe und Vaterlandslehre zum Genuß und zur Erweckung Aller gebildet, das ganze Volk mit Ahnung des Sittlichschönen, mit edler Ruhmbegierde, mit dem Feuereifer für das Wohl des Staats, mit dem frohen Gemisch von Ehrfurcht und Vertrauen zu seinen menschenähnlichen Göttern erfüllten: o dann! dann zweifeln wir nicht mehr, daß dieser reizende Augenblick im Leben der Menschengattung wie die Blüthezeit der Rose vergänglich sein, und wie ein holder Morgentraum zerrinnen mußte!

Wie flossen die Erstlinge griechischer Kunst so sanft aus dem reichen Quell der Empfindung! Die Liebe führte dem Korinthischen Jünglinge die Hand, als er das erste Schattenbild entwarf. Bewunderung des Helden rührte dem Künstler das Herz, als er die edle Gestalt in Metall oder Marmor zuerst verewigte. Dankbarkeit gegen die „geahneten besseren Wesen,“ womit die Einbildungskraft den Olymp und das Empyrium bevölkerte,

schuf die erste Bildsäule eines Gottes mit den Zügen der verklärten Menschheit. Jetzt ergriff diese edle Schwärmerei das staunende Volk, es belohnte die Tugend seiner Felsheeren, seiner Gesetzgeber, seiner Wohltäter und Retter durch öffentliche Denkmäler und Statuen, es ließ den delphischen Tempel und das Pöcile von Polygnot verzieren, und Phidias mußte ihm seinen Donnerer und seine Minerva von Gold und Elfenbein bilden. Bäder, Gymnasien und Tempel, die der Stolz der Baukunst waren, erhoben sich auf jener bezauberten Erde; der Pinsel und der Meißel bildeten Wunderwerke, die der asiatische Luxus mit lybischen Schätzen aufwog, die Künstler und das Volk überließen sich der Reizbarkeit des Gefühls, und beiferten sich in die Wette das Verdienst ihrer Mitbürger zu krönen, den Glanz ihrer Religion zu erhöhen; — und fern von ihnen blieb noch jene Seuche des Egoismus, der sich am gemeinschaftlichen Genuß nicht genügen läßt. Bis in das Zeitalter des Perikles, da das stolze Athen an die Verschönerung der Stadt und an die Pracht der öffentlichen Feste mit jugendlichem Leichtsinne Millionen verschwendete, blieb der Privatluxus in engen Schranken; die Wohnungen, die Hausgeräthe, die Gewänder, die Mahlzeiten, alles verrieth noch Mäßigkeit und Einfachheit der häuslichen Sitten.

Die moderne Kunst hatte einen andern Ursprung und ein anderes Schicksal. Die Unfeinheit des Zeitalters war nicht mehr jene rohe Natureinfalt, aus welcher Alles werden kann; tief in die Wurzel hinein waren bereits die Sitten verberbt, und zwar bei dem gänzlichen Mangel des ästhetischen Sinnes, durch feudalistische Tyrannei und immerwährende Kriege, zur thierischen Lüsterheit, zur eigennützigen Selbstsucht, zu allen niederen Leidenschaften tief hinabgesunken. Scholastisches Scheinwissen, unheilbarer als Unwissenheit, thronte in den Lehrstühlen; gekettet an den toden Buchstaben vertiefte man sich in logische Spitzfindigkeiten und metaphysische Gräbeleien und führte unverständlichen Wortstreit, indeß der Weg der Anschauung und Erfahrung unbetreten blieb, und die Nacht der Vorurtheile ihren dichten Schleier um die besten Köpfe zog. Mit vereinigter Macht wirkten geschmacklose Ueppigkeit und kleinliche Selbstsucht in den Sitten, Thorheit in den Wissenschaften, und Wahn im Volksglauben, auf die Phantasie des modernen Artisten, und lähmten den Fittig, womit er sich, stolz auf bessere mechanische Hülf-

ittel und besetzt vom Anblick attischer Trümmer, den Alten schzuschnitten erlöhnte.

Ein Gefühl ist es, aus welchem die Kunst und die Tugend springt; aber der kalte Hauch des Despotismus hatte es geküßt. Vaterlandsiebe konnte den nicht begeistern, der kein Vaterland hatte, sondern einen Herrn. Kein befreites Athen makte dem Künstler, seinen Harmodius für die Nachwelt zu den; keine Amphyktionen erwiesen ihm Ehre im Namen des oßen Völkerbundes. Im Stahl der Rüstung, unter den unermlichen Wolken der nordischen Kleidung suchte sein forschender Blick vergebens den Menschen; die Helden seines Zeitalters waren vergebens ihre Blöße in diesen barbarischen Hüllen; Griechenlands Heroen waren edler und schöner in ihre Tugend gekleidet. Selbst im Heiligthume der Tempel wartete des Künstlers kein lebendes Feuer, das ihn höher als der griechische Anthropomorphismus entzündete. Im Schönsten und Besten alles Sichtbaren, der menschlichen Form, deren erhabenste Reize die griechische Kunst den Göttern verlieh, in idealischen Verhältnissen, die den Glauben an mehr als menschliche Vollkommenheit versiegelten, sah und empfand man den gegenwärtigen Gott; in den unentzweiten Gliedern des Säuglings, in der Dual des gefolterten Ubers bleibt die Darstellung des Göttlichen ein unauslösbbares Problem. Doch hinweg mit diesen Spielen der Phantasie, aus dem Jugendalter der Menschheit; hinweg mit jedem kindischen Erfuche den reinen Vernunftbegriff in sinnliche Symbole zu den! Seitdem den Völkern der vier Welttheile die hohe Offenbarung: Gott ist ein Geist! gepredigt wird, entweihet ein Bild: heilige Stätte, wo man reingeistiges Urwesen verehrt.

So stieß die alternde Menschheit mit ihrer vernünftelnden Kunst die neugeborne Kunst in die Sphäre der Dienstbarkeit ab. Dennoch streben Viele hinan den steilen Pfad zum Künstlerthume. Ihnen winkt das Ziel der überwundenen Schwierigkeit. Nur durch das Thor der Wissenschaft dürfen sie herrantehen zum Tempel der Kunst. Nach tausend erlernten Regeln wählen sie ihren Gegenstand, ordnen Stellungen und Figuren, charakterisiren die Affekten, und oft gelingt es ihnen, durch treue Nachahmung der Natur eine Täuschung zu bewirken, die dem andergelehrten Kenner einen kalten Lobspruch abgewinnt. Aber

Palme der Simplicität errangen die Griechen, denen das leidenswerthe Loos gefallen ist, im Chaos der unverborenen

Natur den Reiz der Einfachheit zu entwickeln, den Dasein zu abstrahiren zu gelernt und die Abstraktionen des Bildes, wozu er sich die Natur nachvollziehbar unter dem rohen Bilde abgemühter, menschlich-malerischer Reize trümmte, in die reizende wohlthätige Hülle der idealischen Schönheit zu kleiden.

Die schönen Stunden des unbefangenen Genusses sind allzu wenig entfallen! Traure, wer seiner Jugend nicht froh gewesen ist! Schamend triumphire der finstere Freudenstörer, der sie entrand! Irreife sich der Weise, der in dem Wechsel der Tage das Ziel herannahen sieht. \*)

\*) Die Unvollkommenheiten dieses flüchtigen Aufsatzes wird man vielleicht eher entschuldigen, wenn man erwidert, daß er nur die ersten Ansichten der Phantasie über einen Gegenstand enthält, dessen vollständige und bestimmte Ausführung metaphysischen Ernst erheischt. Billige Richter kennen die Bemerkungen, welche den Schriftsteller oft unwillkürlich für diese oder jene Art der Composition bestimmen, und wissen, daß im Augenblick der Begeisterung manche Idee nur angedeutet werden kann, daß ein Gefühl des verüberrausenden Augenblicks, womit man Wahrheit zu ahnen glaubt, um der Mittheilung fähig zu werden, nur als ein halb dunkles Bild erscheinen darf. Allein es sei fern, daß die Mannigfaltigkeit auf eine Kritik Anspruch mache. Als Meditation über eine individuelle Empfindungsart mag sie bei den Lesern anfragen, ob sich Jemand unter ihnen finde, dessen Gefühl sich in ihren Gesichtspunkt versetzen kann? Der Verfasser hat es nur versucht, sich selbst das Phänomen seiner eignen Seele zu erklären, warum ihn jedes, selbst das gepriesenste Kunstwerk kalt und gleichgültig läßt, sobald es keine Spuren jener Idealisierung an sich trägt, welche der Natur getreu, ihre Züge durch Zusammenfassung veredelt, und dem Möglichen Wirklichkeit verleiht. Für Fleiß und Geschicklichkeit hat er nur raisonnirte Bewunderung. Wer anders empfindet, wird auch anders urtheilen.



## Fragmente aus Georg Forster's Nachlaß.

---

### 1.

#### Ueber die Vernunft, in Beziehung auf das Glück der Menschheit.

Der Zeitpunkt, in dem wir leben, ist, wie mich dünkt, besonders dadurch merkwürdig, daß die Verhältnisse der Menschen unter einander sich vervielfältigen, daß die Extreme durch dazwischen gebrachte Mittel sich besser verbinden lassen, und daß, indem sich das Heterogene nähert, ein Gebränge entsteht, wodurch die Heftigkeit des Stoßes, welcher sonst so zerstörend wirkte, gebrochen wird. Dafür scheint aber vermittleist der Menge schnell auf einander folgender Berührungen und Attritionen jene milde genialische Wärme sich zu erzeugen, welche die verborgenen Kräfte der Menschheit entwickelt und neue Ansichten der Dinge eröffnet. Die Organe des Empfangens und des Mittheilens sind jetzt beide mit ihrer höchsten Reizbarkeit begabt, nie ist das große mechanische Gesetz der Stärke weniger, nie verachtet die intellektuellen Kräfte so viel; nie empfand man inger die süße Wollust, über die Gemüther zu herrschen, indem man ihre Phantasie mit den Bildern der seinigen erfüllte, und nie wußte man besser, welche süße Wollust es sei, mit harmonisch gestimmter Phantasie die Geschöpfe einer andern ganz zu fassen. Es ist vielleicht unmöglich zu errathen, was diese allgemeine geistige Gährung in der Masse des Menschengeschlechtes zur Folge haben, welche neue Mischungen sie gebären, wie sie, stört oder auch durch die Fortdauer in ihrem Grade verstärkt,

anstatt die Läuterung des Ganzen zu befördern, seine endliche Auflösung vielleicht hervorbringen könne. O, mein Freund! über diesen unerschöpflichen Gegenstand unseres Nachsinnens habe ich so manches Traumbild in der Seele, das ich gern auch vor der Ihrigen hinaufzaubern möchte! Ich will wenigstens versuchen, mich verständlich zu machen. Sie wissen, an der Grenze, wo die menschliche Vorstellungsart sich nur als eine Modifikation offenbart, dort bleibt uns nur Ahnung, nur Stückwerk, vielleicht gar nur Täuschung. Aber wenn die menschliche Natur so rührend sich ein Ziel ersieht, nach welchem sie hinarbeiten könne; wenn der Gedanke, daß diese blaue Ausdehnung, in welcher wir schwimmen, nach allen Richtungen hin unendlich, unermesslich sei, mit unwillkürlichem Schauer uns ergreift, und der Glaube an Zusammenhang und moralische Consequenz dieses sichtbaren Schöpfungsapparats ein so heiliges Bedürfniß wird, daß ohne ihn die meisten Menschen sich selbst als sittliche Bestandtheile eines solchen Ganzen nicht ehren, und noch weniger so gebenden würden: dann lassen sie uns wenigstens der heilsamen Wirkung dieser Täuschung huldigen.

## 2.

## Ueber die öffentliche Meinung.

(Fragment eines Briefes.)

— Sie sehen also wohl, liebster Freund, auch ich klammere mich aus allen Kräften an die tröstliche Vorstellung eines zwar nicht absoluten, aber doch bedingten Optimismus und einer wahrscheinlich weisen Causalverbindung der Schicksale unserer Gattung. Gut sein, weil das Gegentheil unserer Empfindung und unserm stolzen Bewußtsein zuwider läuft, sei immerhin die Vollkommenheit des durch Philosophie gereiften Mannes; der leidenschaftliche Jüngling, und mit ihm der gewöhnliche Mensch, will ein Ziel, worauf er hinarbeite, den Glauben an Zusammenhang und moralische Consequenz dieses sichtbaren Schöpfungsapparats, um sich selbst als sittlichen Bestandtheil eines sittlichen Ganzen ehren zu können, und so gebenden zu

n — und wenn das Tauschung ist, so lassen sie uns  
stens ihrer heilsamen Wirkung huldigen.

Die so oft gemachte, so langweilig gewordene Beschuldigung,  
wir keine Nation, daß wir nur Oesterreicher und Preußen,  
Ober- und Niedersachsen, oder gar nur Mainzer, Frank-  
furter, Leipziger, Berliner, Hannoveraner, Göttinger, u. s. w.  
ach! sie ist leider so wahr, daß sie mich zwingt, einen  
Punkt aufzusuchen, wo eine solche Vereinzelung wenigstens  
e Zukunft vortheilhaft ins Ganze zu wirken scheint. Eine  
Hauptstadt, die den Ton angibt, kann zwar die Reise  
Nation befördern, allein wol schwerlich anders, als auf  
ihrer reinen Universalität; Rom, Paris, London, geben  
Jeweils. Die getheilte, rivalisirende Cultur der griechischen  
e, wenn sie auch zu dieser ertensiven Vollkommenheit nicht  
te, blieb schon darum der Natur getreuer, weil sie immer  
hatten, wonach sie ihre Abweichungen corrigiren konnten.  
Vorthelle unserer geographischen Lage müßten uns billig  
weiter bringen; wir sind zur vollendeten politischen Einheit  
am geschaffen, und sie verblühten schon in ihrer wetteifern-  
periode.

Das einzige, was mich irre macht, ist der unlängbar weite  
id, in welchem wir hinter den Ländern mit großen Haupt-  
r zurückgeblieben sind, und die beinahe unverbesserliche, mit  
enüßsamem Dunkel verknüpfte Verwahrlosung, worin wir  
zu versinken scheinen; schon haben wir siebentausend Schrift-  
und dessen ungeachtet, wie es keinen deutschen Gemein-  
gibt, so gibt es auch keine deutsche öffentliche Meinung.  
: diese Wörter sind uns so neu, so fremd, daß Jedermann  
terungen und Definitionen fordert, indeß kein Engländer  
adern mißverstehet, wenn vom public spirit, kein Franzose  
adern, wenn von opinion publique die Rede ist.

# Reminiscenzen.

## Fragment.

---

### 1.

#### San Fago.

Neuer Himmel und neue Erde! Mit gierigen Blicken sah die neue Schöpfung ein. So glähet uns keine vaterländische Landschaft! Unmittelbarer von der Sonne ergoß sich dieser um mich her; ich ahne es mit dem Sinne, der sonst zu den Schimmer des Frühlings und des Herbstes unterschied

Vergebens zeigt das Thermometer schon zwanzig Grad Hitze; ich empfinde sie nicht; ich athme mir die Brust voller, frischer Morgenluft, so reich an Lebensbalsam wie ein der Maimorgen auf unsern Hügeln, der uns stärkt, der Last zu tragen.

Willkommen erstes Land, das ich jenseits der See wende betrete!

---

### 2.

#### Die Kokospalme.

Dunkelblau, wie der Saphir, ist des Meeres unendliche Fläche; lichter blau sind die ewigen Räume des Aethers, der blendenden Sonne durchglänzt. Ein rascher Ostwind!

die Luft, und füllt die Segel. Brausend und zischend bricht der Rand der aufgeregten Wellen zu schneerweissem Schaum. Die tausendfarbige Dorade schießt pfeilschnell am Schiffe vorüber, schwimmt rund umher und holt es wieder ein. Jetzt stößt sie auf ein schüchternes Heer von kleinen Fliegeffischen, die das Meer mit der Luft vertauschen. Ueber des Mastbaums höchster Spitze schwebt, die schwarzen Fittige weit ausgebreitet, der Fregattvogel, und staunt das segelnde Fahrzeug wie ein fremdes Ungeheuer aus seiner sichern Höhe an. Mit langen, schmalen Steuerfedern schimmert der rosenfarbige Tropikvogel in der Sonne, und spielt im vollen Genuße seiner Kräfte durch die höheren Regionen der Luft. Aber das ersehnte Land sucht unser Blick noch vergebens ringsum am Horizonte.

Jetzt reihen sich über dem unermesslichen Meere kleine Punkte wie Wölkchen in gleicher Höhe. Jedes Wölkchen, durch das Fernglas, scheint oben in kleine Strahlen getheilt. Körperlicher als gesammelte Dünste pflegen, schwebt es dennoch ohne Stütze in der Luft. Jetzt erblick' ich am Rande des Meeres, wo es sich vom helleren Himmel scheidet, einen dunklen Strich; — es ist Land!

Ein flaches Koralleneiland ist es, und die darüber schwebenden Wölkchen sind die Gipfel der Kokospalmen. Noch seh' ich ihre zarten schlanken Stämme nicht; vom Lichte des Tages umflossen, verlieren sie sich darin, wie des Mondes schwach erleuchtete Hälfte vor unsren Augen verschwindet.

## 3.

## Gastfreundschaft.

Pamant<sup>1)</sup>. Wer ist der wohlgekleidete Mann, der in jenem Schwarm von Begleitern das Thal hinaufgezogen kommt? Ist es ein Eih<sup>2)</sup>?

Nuna<sup>3)</sup>. Nein, es ist Drabi, der reichste Landeigenthümer<sup>4)</sup> im Thale Matawi. Er hat dem Befehlshaber Euror Schiffe Geschenke gebracht, und kehrt nach seiner Wohnung zurück. Seht Ihr das schöne Mädchen neben ihm? Es ist seine Tochter. Drabi (mit seiner Gesellschaft). Tago<sup>5)</sup>! Teori<sup>6)</sup>! Ueber

Teori! komm mit uns! komm in meine Hütte, auszuruhen  
Kokosnüssen und Brodfrucht! Teori! Pamani! kommt!

Teori. Wer kann den freundlich Bittenden wider  
So müde wir sind, müssen wir schon bei ihnen bleiben.  
nen Sie es dem offenen Blicke des ehrlichen Drabi ver  
Ich gebe mich den kühnen Augen des Mädchens ge  
Drabi! wir gehen mit Dir.

Pamani. Es wird ja so gar weit im Thal hinauf  
sein, da es hier schon so enge wird; und vor Nacht e  
wir auf jeden Fall den Strand. Zudem geht es sich hi  
ebenem Boden und im Schatten lange nicht so mühsa  
dort, auf dem nackten, steinigten Berge, wo uns die Son  
die Scheitel brannte.

Das Mädchen. Ich führe Dich, Teori; gib mir  
Hand.

Teori. An Deiner Hand, Tebua<sup>7)</sup>, bin ich nicht  
müde.

Das Mädchen. Nenne mich Imiroa.

Drabi. Ist es weit weg bis nach Eurem Britan

Teori. Zweimal kann der Brotbaum Früchte tre  
ehe wir den Weg dorthin zurücklegen.

Drabi. Hat Euer König viele so große Schiffe, u  
zwei, die dort unten an der Spitze Matarwai liegen?

Teori. Eine große Anzahl, und diese hier sind v  
kleinsten. Hast Du wol ihre Kanonen gesehen?

Drabi. Wol hab' ich, und die Kugeln, die sie s

Teori. Wir haben Schiffe mit hundert und mel  
nonen, in drei Reihen über einander, zu beiden Seite  
Schiffes; und alle sind sehr viel größer als die Du sahst  
Kugeln dazu sind so groß wie eine Brodfrucht.

Drabi. Damit schößet Ihr wol ganz Dabaiti i  
Grund?

Imiroa. Teori, nicht wahr, Du schießest uns nic

Teori. Dein Freund! und schießen?

Drabi. Ist das auch ein Feuergewehr in Deiner

Pamani. Meine Vogelflinte.

Drabi. Ich möchte doch die Wirkung sehen.

Pamani. Sehr gern, sobald Du mir einen Vogel

Ein Dabaitier. Pamani! sieh! dort sitzt einer  
Tukul<sup>9)</sup>!

Imiroa. Meinen Eatua<sup>10)</sup>! Ich bitte Dich, Pamani, bleibe ihn nicht. Was gebe ich Dir doch gleich? — Lieber eori, nur den Eatua nicht!

Weiber. Tödtet nicht den Eatua!

Ein Tahaitier. So geht doch mit Eurem Eatua! Schieß ihn<sup>11)</sup>, Pamani!

Teori. Thun Sie's lieber nicht. Du schenkst dem Vogel ein Leben, schöne Imiroa, und damit Du weiter nicht sorgst, — hier, Nuna! trage mir die Flinte. — Wie? lohnt man auch Tahaiti mit einem Händedruck? Diese Hand, welche die meiste an ihr Herz führt, ist berebter als der Mund.

Imiroa. Weh! was ist das? Du hast ja einen wehen nger!

Teori. Der Nagel war gequetscht; das wird wieder besser.

Imiroa. Sieh! meine Nägel sind alle glatt und lang. Warum sind die Deinen so kurz? Bist Du kein Freigeborner<sup>12)</sup>?

Teori. Tuti ist mein Oheim<sup>13)</sup>. Bei uns beschneidet jeder Mann die Nägel; der König selbst.

Imiroa (zu ihrem Vater). Er ist Tuti's Neffe! — Ich wüßte das nicht, lieber Teori. Deine Hand ist auch so weiß, wie meine so gelb, und Du hast keine solche schwarze Punkte drauf. Bist Du noch nicht tatautit? Sieh, ich bin es schon<sup>14)</sup>.

Teori. Keiner von uns Allen ist es, er sei jung oder alt. Aber Deine Hand ist dennoch schön. Die langen lieblichen Finger! Weißer bist du auch als Deine Landsmänninnen. Das attauriren ist keine so süßle Erfindung; Eure Haut sieht dabei doch einmal so weiß aus: zumal hier die schöne Hüfte mit dem weissen, schwarzen Streif. Das that wol sehr weh?

Imiroa. Kinder weinen, wenn sie's schmerzt<sup>15)</sup>. — Ioyadua, gib her den Korb mit Eriw-Aepfeln<sup>16)</sup>. Nimm, eori! Nein, den nicht! diesen gelben, glatten, mit den zarten Apfelschen. Ich schäl ihn Dir.

Teori. Die langen Nägel sind also doch zu etwas gut. Eine herrliche, saftreiche, erquickende Frucht! Guter Pamani, danken Sie doch auch; sie schmecken fast wie Ananas. Wer nur ich otahetisch zu danken wüßte! Doch ich verstehe schon diesen Unterschied: genießen ist danken. Ich sollte meinen, in der Sprache der Götter, die wir nicht verstehen, ist es das Nämliche.

Pamani. Das Mädchen hat Recht; man muß den Apfel schälen; die Schale brennt auf der Zunge, wie Feuer.

Drabi. Tragt die Fremden über den Bach. Ihre Füße sind bekleidet; sie könnten naß werden.

Imiroa. Ich trage Dich, Teori.

Teori. Oder ich Dich, willst Du sagen.

Imiroa. Du? Auf den schlüpfrigen Steinen kannst Du ja nicht laufen. Laß mich! Siehst Du? da heb' ich Dich auf wie nichts, und hüpfte mit Dir davon.

Teori. Tolles Geschöpf!

Imiroa. Halt' Dich fest an meinem Halse.

Teori. D festwachsen soll meine Hand an diesem Busen!

Imiroa. So wären wir herüber! Gelt, ich bin stark, Teori? Ohne mich wärest Du nicht trocken herüber gekommen. Du bist vom Gehen ermüdet und erhitzt; Deine Kleider sind vom Schweiß durchnäßt. Mir thut die Hitze nichts; meine Haut ist trocken. Nur noch ein wenig Geduld! Siehst Du jenen Kranz von hohen Kokospalmen, und das blühende Gestrüch dazwischen, und links am Fuße des Berges die gelben Pflanzungen? Sobald wir durch das Gestrüch sind, kommen wir an den Rasenplatz, auf welchem unsere Hütte steht. Dort will ich Dir die Müdigkeit vertreiben.

Teori. Ist das natver Muthwille oder Frohsinn in der glücklichen Wildheit.

### Erläuterungen.

1. Pamani, der Name Sparrmann, tahaitisch ausgesprochen.
2. Erih, ein Oberhaupt.
3. Nuna, ein tahaitischer Knabe, der die Wanderer begleitete.
4. Landeigenthümer, otahaitisch: Manahaune, sind Leute, die Grund besitzen, aber zu Lehen tragen.
5. Tayo, Lieber oder Freund, ein Bewillkommungsaufruf.
6. Teori, Georg.
7. Tebua, jedes Frauenzimmer von Stande, etwa wie bei uns Madame.
8. Früchte tragen, dies thut der Brothbaum von acht zu acht Monaten, daher heißt das tahaitische Jahr Pa-ure, die Brothfruchtzeit, und dauert sieben Monate.
9. Kukuf, nicht der europäischen; eine eigene Gattung.



0. *Satua*, eigentlich *e-Atua*; Gott, göttlich, Gott heilig. Es gibt Adgel, Reiher, Kufut, Eisvogel, u. a. m., die für göttlich oder unter dem Schutze der Gottheit stehend, gehalten werden.
  1. *Schieß ihn*. Nicht alle haben denselben *Satua*, die Männer spotten oft über die *Satuas* der Weiber.
  2. *Freigeborner*. Die arbeitende Klasse von Menschen sind Leibeigene, nur die Freien haben lange Adgel: denn sie arbeiten nicht.
  3. *Dheim*. Teori's Vater hielt Jedermann in *Otaheiti* für Luti's, d. i. Goot's Bruder.
  4. *Tattauirt sein*, oder unter der Haut, vermittelst einer schmerzhaften Operation, schwarze Flecken bekommen haben, die nicht vergehen, ist bei den otaheitischen Mädchen das Zeichen ihrer Mannbarkeit, worin sie eine Ehre suchen. Daher zeigen sie gern diese Punkturen, zumal die breiten schwarzen Streifen auf den Lenden.
  5. Sie rühmen sich des überstandenen Schmerzes.
  6. *Erwih-Kepfel*, eine Frucht, welche den botanischen Namen *Spondias dulcis* führt.
-

## *De la Félicité des Etres physiques.*

*Discours, prononcé à l'assemblée extraordinaire de la Société,  
le 16 Février 1782.*

**S'**IL est incontestable, que le premier objet d'une étude réellement philosophique doit être celui d'approfondir le vrai bonheur de l'homme, et d'en établir les principes sur une base inébranlable, c'est sans doute aux physiciens qu'il appartient d'apprécier au juste la mesure des forces humaines; et aux historiens de modérer ce calcul, en nous apprenant l'usage qu'on a fait de ces forces dans tous les tems et dans tous les lieux. Quelles lumières, en effet, plus propres à nous conduire dans cette recherche que les résultats de deux sciences réunies, qui ne s'occupent que de faits et de vérités! D'abord le physique de l'homme développé; ses organes, ses facultés, son intellect approfondis; tous les rapports saisis, qui le réunissent aux habitans de la terre et du ciel, en un mot, à la Nature entière et à son Dieu. De l'autre part, tous ces ressorts mis en action, les forces mécaniques du corps et les puissances vives de l'ame, bien ou mal appliquées; le produit de leurs diverses combinaisons, — l'esprit multiforme, le génie gigantesque, le goût indéfinissable, tout à la fois les sources des jouissances du genre humain, et des tristes intervalles de ses peines; —

ces deux tableaux, à côté l'un de l'autre ne cesseraient jamais de s'éclairer, de s'expliquer mutuellement. Quittant cette infinité de théories malconçues, qui n'ont fait qu'échouer successivement, on jetterait les fondemens du seul *Système de Félicité*, qui serait immanquable dans l'exécution; — à travers ce labyrinthe de routes trompeuses, l'on parviendrait enfin à tracer l'heureux sentier du milieu, l'objet des vœux de tous les âges, que malgré leurs efforts, ils n'auraient pas su découvrir.

Mais, serait-il bien vrai, qu'il ait fallu au genre humain l'expérience de soixante siècles, pour qu'il trouvât enfin une définition bien précise de sa félicité, de la quelle il s'est pourtant occupé depuis le berceau jusqu'aux approches de la vieillesse; c'est à dire par toutes les révolutions qu'il a essuyées depuis sa sortie de la tente patriarcale?

Quel moyen de faire accueillir une idée si humiliante pour l'antiquité, lorsqu'en tournant la vue vers ses sublimes efforts, on sent le cœur s'animer d'admiration, s'enfler de joie, et partager en idée la gloire des grandes actions, qui semblent couvrir d'honneur tout le genre humain? Quel moyen de prononcer le sombre arrêt, qui doit condamner tous nos devanciers à l'erreur ou à l'ignorance, lorsque le flambeau de l'histoire repand le jour sur les sages héros de tous les temps, et découvre à nos yeux leurs travaux couronnés des plus brillants succès; lorsqu'on voit les Cyrus, les Solon, les Périclés, les Philippe, les Numa, les Auguste, les Charles, les Joseph et les Frédéric, former les peuples, donner le jour aux arts et aux Sciences, déployer toutes les facultés de l'homme, éveiller le génie et diriger son vol vers les grandes vertus, commander, pour ainsi dire, à la destinée, et revêtir successivement la Grèce, la Perse, la Macedoine, l'Empire Romain, la France et l'Allemagne du lustre éclatant de la prospérité?

Tous ces objets, puisés dans l'examen des siècles, semblent nous reduire, ou à quitter une idée qui paraît en contradiction directe avec l'expérience; ou à prouver, qu'il reste à nos contemporains l'espoir bien fondé de parvenir au comble de la félicité, de pénétrer jusques dans le sanctuaire intérieur, tandisque tous nos ancêtres se sont arrêtés au seuil du temple.

Si en présence de l'élite des hommes, il est permis au physicien de s'écarter de la poursuite uniforme des faits, pour entrer en lice sur le vaste champ du raisonnement, et faire son coup d'essai devant les juges et les maîtres de l'art, ce n'est qu'en implorant toute leur indulgence, qu'il osera s'arrêter un instant aux difficultés épineuses de cette espèce de dilemme. Quelques réflexions détachées, — quelques doux rêves, dont l'imagination se berce peut-être trop facilement; voilà tout ce qu'il sait offrir dans ce moment; heureux, s'il pourrait indiquer un point de vue intéressant, et digne d'une assemblée, qui rappelle bien vivement aujourd'hui la mémoire de ces siècles à jamais regrettés, lorsque les divins habitans de l'Olympe daignèrent quitter leur céleste séjour, pour demeurer avec les mortels et repandre sur eux les rayons d'une lumière bienfaisante.

Parmi le grand nombre d'écrivains modernes, il s'en est trouvé quelques-uns, qui en réfléchissant sur la nature de l'homme, ont cru trouver la cause de ses plus grands malheurs dans l'état de Société. On ne désire jamais, ont ils dit, ce qui est inconnu; ainsi ce qu'on ne désire pas, ne peut être un besoin; or, heureux celui dont les besoins sont circonscrits au possible! Je ne dirai point, que cette espèce de Sophisme accuse la Nature d'injustice, parce qu'il prouverait, que la condition des hommes en général, soit policés, soit sauvages, est inférieure à celle des animaux. Il prouverait effectivement bien davantage, car il mettrait l'insensibilité à la place du bonheur; et l'uitre dans cette acception serait la plus heureuse de toutes les créatures. Il n'est donc pas question de justifier la Nature, contre un raisonnement si puérile, qui porte en lui même sa réfutation. Mais s'il est évident, que ces écrivains ont peu connu la marche sublime de cette mère de toutes les formes de l'univers, un coup d'œil plus ferme et plus perçant, jeté sur son vaste empire, aura de quoi rassurer l'homme sur sa prétendue dégradation; et lui indiquera le rang qu'il doit tenir dans l'enchaînement des Etres.

La main de la Nature, d'ailleurs toute puissante, ne peut revêtir les corps grossiers de l'immortalité. Les parties

intégrantes de la matière, trop hétérogènes pour rester unies par des liens indissolubles, subissent une circulation continuelle. Dans les êtres organisés cette même puissance vive qui les anime, qui met en mouvement les fluides, qui supplée aux ravages d'une décomposition perpétuelle, travaille insensiblement à la dissolution finale du corps qu'elle dirige : plus elle sera active, plus elle aura précipité le moment de la mort. Mais ces forces opératives de la Nature ont germer en même temps des êtres nouveaux, qui viennent remplacer partout une génération surannée.

Quelle profusion, quelle magnificence dans toutes ces opérations ! La beauté et la perfection de l'ensemble en ont le but universel. La frêle charpente des individus oppose des vains obstacles à ces vues de la Nature ; par un effort digne de sa puissance, elle tire de son sein une foule de formes nouvelles : à son gré la face de la terre se rallie, les êtres languissans disparaissent, l'abondance et la beauté y regnent sans interruption. La Saison des fleurs est le triomphe de la Nature ; c'est alors qu'elle semble défier les ravages de la mort, en lui prodiguant des victimes : mais après des millions de nouveaux germes engloutis, elle en conserve un nombre plus que suffisant pour réparer toutes ses pertes, pour repeupler l'univers ; sa corne d'abondance ne s'épuise jamais, et la mort se trouve vaincue au milieu des victoires.

Cette apparence de prodigalité dans la propagation des espèces, n'est en effet qu'une sage économie de la Nature. Toujours maîtresse de cette multitude de formes qui servent à décorer son empire, elle ne l'est pas également des moyens de les placer, de les faire paraître, de les incorporer à la matière. Cependant, toute limitée par les entraves des corps, toute humiliée qu'elle puisse être sous le joug que les tems lui imposent, elle sait combattre et surmonter ces difficultés avec un courage infatigable, et réussir, par sa fermeté étonnante, à remplir la tâche, que le Créateur lui a départi. Forcée d'abandonner la plupart de ses germes au hazard, il ne lui restait qu'un seul moyen d'en garantir la préservation ; ce fut d'en multiplier le nombre à l'infini. Aussi de toutes les espèces vivantes, il n'en a disparu qu'un nombre peu considérable, quoique tous leurs individus aient

constamment subi la loi qui leur est prescrite, en proie de l'accroissement, se multipliant, et passant ensuite à la décomposition.

La vie est donc l'accomplissement de la loi univ<sup>er</sup>selle. La vie passagère des êtres organisés, est leur acte de monter la résistance de la matière, de l'unir et de donner au gré de la loi particulière de leurs formes individuelles. La réaction de la matière ainsi modifiée, procure le sentiment de la jouissance. Lorsque, par cette puissance incompréhensible, que la Nature a cachée sous son voile mystérieux, elle accorde aux formes incorporées, le précieux de donner un nouveau maître à la matière, l'acte qui en résulte est le transport de la liberté.

Animer, inspirer, donner la vie, c'est le seul acte de la Nature, qu'elle persiste à vouloir accomplir dans tous les tems, et dans toutes les parties de l'univers. Elle fait passer la vie sous le plus grand nombre de modifications possibles, elle réunit tous les efforts, pour la conserver, pour la rendre douce et désirable. Rien de plus intéressant que le spectacle de la vie; rien de plus glorieux pour la Nature, que cette bonté presque divine, avec laquelle elle répand l'allégresse et le bonheur dans tout son empire. Au milieu de cette douce contemplation, souvenons-nous que ses moyens sont bornés, que les composés sont fragiles. Quoique la multitude des formes pourrait être infinie, la quantité de la matière est déterminée. Pour la terre, du phénomène d'une vie perpétuelle, pour produire successivement toutes les formes dans la matière, il fallait donc en élaguer de temps en temps les superflues, qui commençaient à languir, et mettre en action de nouveaux ressorts.

Mais si la Nature, malgré cette charité maternelle, s'intéresse au sort de ses enfans, ne peut empêcher, la mort prématurée ne lui en ravisse de peuplades dans l'embryon, elle est bien plus éloignée de pourvoir à garantir les Êtres actuellement vivans, des maux qui menacent à leur existence. Tout change sur la Terre, elle répète encore, tous les composés sont sujét<sup>s</sup> à un renouvellement continuel, et ce n'est qu'aux dépens de la décomposition successive, que les formes actuellement

elles peuvent accomplir toutes leurs fonctions, que de nouvelles puissances vives peuvent s'unir à la matière et maintenir l'ordre universel de la Nature. Donc, si le besoin de constituer ce déchet insensible mais non-interrompu, si le désir de pourvoir à la préservation des espèces, se fait vivement sentir aux formes des individus; il est évident que toutes les fois qu'elles se trouveront dépourvues de moyens d'appaiser ces clameurs de l'instinct, et qu'elles ne pourront égar la matière rebelle, ce sera leur sort de *Souffrir*.

Oui! la vie passagère de tous les êtres organisés est assujéti à cette dure condition; elle est de l'essence du composé. On pourrait même soutenir, que les espèces du règne végétal n'en sont point exemptes à proportion du degré de leur sensibilité. Si nous n'entendons pas les soupirs du palmier, lorsque les zéphirs tardent à lui porter les fécondes exhalaisons de sa moitié; si l'arbre de Jupiter ne gémit pas, lorsque les Aquilons le menacent de tout leur ourroux et parsément la terre de ses glands; d'ailleurs la modeste Sensitive, blessée du plus léger attouchement, semble expirer de douleur à nos yeux.

La contemplation des Êtres organisés nous vaut encore cette vérité évidente, que tous leurs maux sont proportionnés à leur degré de Sensibilité, à leur façon d'exister: c'est à dire que les espèces les plus exposées aux dangers sont, ou munies d'un extérieur moins subtil, ou de facultés plus éveillées, ou d'organes extraordinaires; ou bien, elles sont formées seulement pour une apparition momentanée et prêtes à succomber à la moindre injure. Je dis prêtes à succomber; car dans toute l'étendue de la Nature la mort des individus n'est point un mal, ni pour l'ensemble, qui est toujours repeuplé; ni pour la forme qui doit évacuer sa terre et demeure, pour rentrer dans l'immense réservoir des puissances physiques, — que sçais-je? — pour en ressortir bientôt peut-être, animée de nouveaux feux, plus perfectionnée par les mains de la Nature, plus capable en un mot de faire plier la matière, et de ressentir les agréments de la vie.

C'en est assez, ce me semble, pour faire rougir les ingrats detracteurs de la Nature. Semblable à la Vénus-Uranie de l'ancien Olympe, cette mère universelle de tous les êtres

repand ses bienfaits sur eux d'une main toujours féconde; trop tendre pour faire durer les souffrances de ses enfans, elle ne leur accorde la vie qu'autant qu'elle est un bien; dèsqu'ils gemissent sous le poids de la matière, elle leur fait trouver un prompt remède à leurs peines: les prisons terrestres s'écroulent, et les formes délivrées s'envolent dans les airs.

Loin de négliger le moindre de ces êtres qui lui doivent l'existence, loin de mériter à l'égard du plus vil d'eux en apparence, le nom outrageant de marâtre, elle agit envers tous avec une inflexible impartialité. Elle n'est pas moins juste dans la distribution des grâces, que dans la répartition des maux passagers qui naissent de toute union *par contrainte*. Quoique ces maux fussent légers en comparaison du nombre et de la durée des jouissances, et qu'ils ne troublassent le repos de la vie, qu'à de grands intervalles; encore la tendresse maternelle a-t-elle su les adoucir. L'empreinte d'une réaction matérielle qui se fait ressentir malgré la loi de la forme, cette empreinte, que nous nommons *douleur*, porte en elle même une espèce de *légitimité*, puisqu'elle assoupit la Sensibilité: jamais de deux chocs réitérés de la même force, le second pourra se faire sentir aussi vivement que le premier; il n'y a que la première impulsion qui coute, et le mal d'habitude a changé de caractère et cessé d'être réel.

Munis de tous les argumens que la vue de la Nature a pu nous fournir, revenons enfin à l'homme, qui d'un côté ressemble si fort à tous les êtres organisés, et partage le même sort avec eux. Sa vie, depuis sa naissance jusqu'à la mort, se passe précisément de la même manière. La Nature, tout aussi juste vis-à-vis de lui, qu'elle l'est envers les animaux, a partagé son existence corporelle, dans la même proportion que la leur, entre les jouissances et les douleurs. Mais à moins d'être injustes à nous-mêmes, nous ne pourrions nier que la forme de l'homme, plus puissante et plus durable en elle même, quoique plus finement dessinée, plus souple, plus richement pourvue d'organes, lui donne un avantage décidé sur le reste de la création animée.

Je ne crains point de tomber dans les contradictions. Vivre sans empêchement, sera toujours un état de bien-être.



lors même que les différentes *manières* de vivre pourraient rendre cet état plus ou moins parfait. Par exemple : puisque les fonctions de la vie librement exécutées, produisent toujours une Sensation agréable, il est clair, que de deux êtres actifs, et par conséquent heureux, celui qui accomplirait le plus grand nombre d'actions dans un tems donné, serait sans contredit le plus parfait des deux. Tel est l'homme, vis-à-vis de la plupart des animaux, et rien ne serait plus facile, que de prouver, par la correspondance de ses autres rapports, qu'il est l'être physique le plus parfait que nous connaissions.

Une gradation semblable doit avoir lieu entre les perfections des différentes peuplades, depuis les sauvages, jusqu'aux Sociétés civilisées, tandisque la proportion des peines et des plaisirs de la vie, est à peu près égale chez toutes les nations.

Les alarmes des Sauvages toujours en guerre avec leurs voisins, l'abandon dans lequel leurs vieillards languissent souvent pendant les tristes années de la décrépitude, l'intempérie des saisons à laquelle ils sont presque toujours exposés, la cruelle disette qu'ils éprouvent de tems en tems ; — ce sont des maux réels, qui balancent tous les prétendus avantages de leur licence indolente, si souvent pronée comme le comble de la félicité. Insensibles à tous ce qui peut rendre leur subsistence moins précaire, ils ne sont heureux, que parceque l'imbecillité les roidit contre la faim dévorante, et contre les horreurs d'une guerre sans pitié. En supposant, que les maux qui retombent sur les habitans des états policés servient même assez affligeans, pour souffrir une comparaison avec la misère des Sauvages, pourrait-on balancer un moment à donner la préférence aux premiers ? Il est vrai, que les travaux pénibles ne sont pas également répartis dans les sociétés ; mais puisque le travail, l'activité, la difficulté vaincue est un bien, on pourra dire avec raison, que les laboureurs et les manufacturiers sont heureux. Il ne peut y avoir beaucoup d'hommes souffrans, sinon dans les gouvernemens indolens, et déréglés : ou, parcequ'ils négligent les moyens d'occuper les sujets, et font regner partout le mortel ennui de l'oisiveté ; ou, parce qu'ayant trop appesanti leur joug, ils les ont jeté dans un épuisement

qui les rend incapables de pourvoir aux besoins présents et à venir.

Nous avons vu, que la vie de tous les Êtres, est sujette à quelques maux passagers dans une proportion à peu près constante et égale pour toutes les espèces; mais nous nous sommes aperçus en même tems, que non obstant cette égalité de bonheur, la condition des espèces doit être plus désirable et plus parfaite, à mesure que leurs fonctions se multiplient en nombre et en variétés. Or il est des ressources dans la nature humaine, qui annoncent une perfectibilité étonnante, laquelle se développant par degrés dans les sociétés, y élève les hommes, pour ainsi dire, au dessus d'eux-mêmes, les monte d'échelons en échelons, et les mène au temple de la gloire.

Cette étincelle éthérée, qu'il plut au Dieu d'amour et de bonté de départir à l'homme, quels éclats de vive lumière ne repand-elle pas à l'entour, lorsque chérie d'une main soigneuse, elle embrase les esprits de sa divine ardeur! À sa première lueur une création nouvelle, un monde jusques-là inconnu, commence à paraître; le sentiment du vrai, du beau, du juste et du sublime, la symmétrie universelle, l'harmonie des nombres, des formes, des couleurs, des accens, — c'est l'immortel ouvrage de la raison. Exciter cette flamme bénigne, perfectionner l'intelligence, féconder l'imagination, exercer la sensibilité morale, voilà le but de ces grands hommes, que j'ai nommé à l'entrée de mon discours, qui par des soins infatigables ont fait éclore dans Rome et dans Athènes les plus belles fleurs de l'humanité; voilà enfin la marche sublime des grands Souverains, qui saisissant la lampe sacrée de ce noble enthousiasme, érigent aujourd'hui la patrie, trop longtemps assoupie, en contre lumineux des arts, des sciences et des vertus héroïques.

Qu'il est beau ce zèle ardent pour le perfectionnement de l'humanité! Qu'il est digne des éloges et des applaudissemens des siècles! Qu'il mérite des succès plus illimités que la condition toujours bornée de l'homme ne semble lui promettre! — Hélas! Combien s'en faut-il, que le génie des législateurs soit parvenu à développer cette immensité de puissances intellectuelles, qui reposent dans le sein de leurs concitoyens? Le phénomène d'un état florissant ne

t-il pas toujours l'effet d'un très-petit nombre de ces êtres iviliégiés, dont les facultés, heureusement, avaient eu le ma de germer, de s'épanouir, d'arriver à la maturité par-it? La multitude ouvrière ne fut-elle pas toujours abandonnée à son sort? Un grand nombre d'individus capables de monter aux premiers rangs de la perfection, ne furent-ils pas confondus à jamais dans la foule, et condamnés au écanique maniemement de la charrue et du fuseau?

Cette dissonance qui détruit l'harmonie de la civilisation semble l'accuser d'injustice et de tyrannie, et justifier ces prétendus défenseurs de la liberté et de l'égalité agreste. Quel moyen d'apaiser leurs clameurs odieuses? En effet, quel moyen de contenter l'enthousiasme d'un cœur noble, qui voudrait transformer tout le genre humain, et revêtir tous les hommes d'une perfection transcendante? — C'est en vain qu'il cherche à lever une imperfection qui tient à l'essence même des sociétés; loin de pouvoir invertir l'ordre des choses, il ne sait trouver même le moindre dédommagement pour cette classe de ses frères, qui capable de perfectionnement comme lui-même, lui paraît condamnée à ne jamais se développer.

Mais il existe, ce moyen de restorer l'équilibre, et l'égaliser les hommes; il existe entre les mains de la Divinité. Nous n'avions examiné les rapports de l'homme jusqu'ici, qu'en tant qu'il tient à la Nature, et qu'il est son premier sujet. Il est plus; il participe à son empire. Une liaison miraculeuse le rapproche de son créateur. Il ne fallait pas moins que la voix divine, prononcée avec les indices majestueux de la Toute-présence, pour graver dans le cœur les hommes le précepte d'un Amour éternel et tout puissant, seul dispensateur de la félicité incorruptible. Heureuses ces nations, où l'empreinte de cette voix divine se conserve encore dans tous les cœurs comme le plus précieux dépôt de l'antiquité; où les tendus soins et l'exemple du législateur les conduisent à la Religion! Heureux les hommes, s'ils achent d'entretenir toujours cette liaison sacrée qui leur inspire les sentimens de douceur et de paix, qui les rapproche de tous leurs semblables par cette charité universelle qui est la base de toutes les vertus. Heureuse l'ame tranquille, où ces caractères „divins sont gravés en traits de flamme, dont

l'éclat perce au loin, et brille à tous les yeux sans fenser: bien différens de l'éclat de la gloire qui t nous frappe par éclairs et souvent nous aveugle, celui Vertu n'est qu'une lumière bienfaisante qui nous guid nous éclaire, et dont les rayons nous vivifient."

Que n'ai-je ici le don de l'éloquence! Que ne puiser dans les trésors d'une langue qui m'est étrang couleurs assez brillantes pour achever ce tableau! ( puis-je donner à cette humble offrande la dignité la vérité lumineuse, qu'exigent la grandeur et la maj ces objets!

Mais je supprime ces vaines douleurs, pour m tout-entier aux sentiments d'une joye pure et respe qui regne dans ce sanctuaire, où l'hospitalité vient em à mes cotés l'organe de l'éloquence \*), pour se félic bonheur de cette journée.

---

\*) L'organe de l'Eloquence, c'est la voix du Secr. perpét de Luchet, qui lut son discours après moi.

## *Observations sur le Temple de Diane à Ephèse.*

---

*Mémoires de la Société des Antiquités de Cassel.*  
1780.

Nos observations se bornent à concilier ensemble quelques passages contradictoires de Pline, au sujet du Temple de Diane à Ephèse. Le premier de ces passages se trouve dans le VII. Livre Chap. 38. (37.) et ne contient que ces mots :

„Ctésiphon le Gnosien s'est rendu célèbre par la construction admirable du Temple de Diane à Ephèse.“

Le second endroit est celui du Livre XVI. c. 79. (40.) est conçu en ces termes :

„Les bois d'ébène, de cyprès et de cèdre sont les plus durables; on en a fait l'expérience dans le Temple de la Diane Ephésienne, bâti il y a quatre cens ans aux Indes de toute l'Asie, et dont les solives du toit sont de bois de cèdre. L'on ne sait pas précisément de quel bois est faite l'image de la Déesse. Plusieurs prétendent qu'elle est d'ébène; mais Minucius qui a été trois fois Consul, après l'avoir vu de près, dit qu'elle est taillée d'un cep de vigne, et qu'elle n'a jamais été changée quoique le Temple ait été rebâti sept fois. Il ajoute que ce bois fut choisi par Pandémion. Je m'étonne qu'on a préservé le nom de

cet Artiste, puisqu'on attribue à cette pièce une plus haute antiquité que celle de Bacchus et même de Minerve. Il dit encore que cette image est percée de quantité de petits trous, et qu'on y versait de l'huile de nard, pour entretenir les jointures; mais il est fort singulier à mon avis qu'il y ait des jointures à un si petit ouvrage. Les battans des portes sont de bois de cyprès, et paraissent tous neufs encore, quoiqu'il y a près de quatre cens ans qu'ils ont été placés. Cependant il faut remarquer, qu'ils avaient été trempés dans de la colle pendant quatre ans."

Un troisième passage enfin L. XXXVI. Ch. 21. (14.) renferme ces mots;

„On admire avec raison la splendeur du Temple de Diane à Ephèse qui fut construit il y a deux cens vingt ans, aux fraix de toute l'Asie. On en jetta les fondemens dans un endroit marécageux pour le garantir d'être endommagé par les tremblemens de terre, et pour empêcher qu'il n'en reçut des crevasses. Mais un édifice de cette importance ayant besoin d'une base solide, l'on commença d'abord par mettre une couche de charbon crépi, et par dessus une couche de toisons. Le Temple avait quatre cens vingt-cinq pieds de longueur et deux cens vingt pieds de largeur. Il était décoré de cent vingt sept colonnes de soixante pieds de haut, lesquelles furent ajoutées aux dépens de plusieurs Rois; il y en avait trente-six de sculptées, dont une était l'ouvrage de Scopaa. L'Architecte Chersiphron dirigea les ouvrages. Il est étonnant qu'on a été capable d'élever des épistyles de cette grandeur. On y parvint en entassant une quantité de sacs pleins de sable; les uns sur les autres en pente douce au dessus des chapiteaux des colonnes; de sorte qu'en vidant les sacs les plus bas, l'entablement s'affaissa par dessus les colonnes et prit sa juste position. La plus grande pierre fût placée au dessus du portail. D'abord elle ne voulut pas tomber dans sa place; et l'Architecte au désespoir, résolut de s'arracher la vie. Il s'endormit la nuit, accablé de cette sombre idée. Alors, Diane à ce qu'on prétend, lui apparut et l'encouragea à vivre en l'assurant qu'elle avait arrangé la pierre. Effectivement, le lendemain on trouva la pierre à sa place, sans doute que son propre poids l'y avait portée."

Il paraît d'après ces extraits que Pline dit d'abord qu'on ayt travaillé à ce Temple depuis *quatre cens ans*, et qu'il se ce tems dans un autre endroit à *deux cens vingt ans*; ie dans l'un de ces passages il appelle l'Architecte *Ctésion*, et dans l'autre *Chersiphron*.

La ressemblance de ces noms pourrait faire soupçonner ie l'un ou l'autre ait été défiguré par quelque Copiste. ais on retrouve chacun de ces deux noms chez les autres ciens Ecrivains.

Vitruve, L. X. dit expressément que l'Architecte Ctésion et son fils Métagène ont bâti ce Temple; et Strabon i contraire attribue ce travail à Chersiphron. Cependant le assage de Strabon ne manque pas de nous donner déjà nelques éclaircissemens; le voici:

„Chersiphron l'Architecte fut le premier qui fonda le 'emple de Diane en cette ville (d'Ephèse), qui a été ag-randi depuis par un autre dont le nom est inconnu. Ce 'emple ayant été brûlé par Hérostrate, il en fut élevé un tre plus magnifique et plus beau, les femmes d'Ephèse se épouillant de leurs parures et de leurs bijoux, pour fournir s fraix de cette entreprise. — Ce nouveau Temple eut our Architecte Chironocrate, le même qui a éternisé a mémoire par la fondation de la ville d'Alexandrie.“  
iv. XIV.

Avant d'aller plus loin, j'observerai que ce nom de *Chironocrate* paraît être mal-écrit, parceque Solin, Pline, Iarcellin, Valerius Maximus et plusieurs autres Ecrivains accordent à nommer *Dinocrate* l'Architecte d'Alexandrie, le même qui conçut l'idée gigantesque de tailler le Mont Athos a statue, et de placer une ville dans l'une de ses ains.

Strabon distingue ici, comme nous venons de le voir, eux époques très différentes de la construction du Temple, : qui semble s'accorder avec l'expression de Pline, qu'il a é sept fois rebâti, *septies restituto Templo*. Pour mettre à : sujet toute la discussion possible, il ne sera point hors e propos de donner ici le résumé des événemens qui ont pport à ce Temple.

Selon le témoignage universel de tous les Anciens le remier peuple qui érigea un Temple à Diane dans l'en-

droit où la ville d'Ephèse fut bâtie dans la suite, ce furent les Amazones \*). Ce Peuple si remarquable par le gouvernement des femmes établi chez lui dès les premiers tems, était sans contredit l'un des plus anciens dont il soit resté quelques notices. L'abbreviateur de Trogue Pompée nous apprend, que les Amazones étaient originaires de Scythie, et ce fut là le sentiment général de l'Antiquité. Or les Anciens parlent toujours des Scythes comme de la Nation primitive qui existait dans le monde avant toutes les autres.

Il ne paraît pas étrange que les Amazones eussent établi un culte à Diane, puisque les attributs de cette Déesse s'accordent assez avec la façon de penser de ces femmes dénaturées et féroces. Diane insensible et farouche, qui ne trouvait du plaisir qu'à lancer ses javelots aux cerfs et aux sangliers, c'était en même tems la Déesse conservatrice de la nature vivante; son sein déployait plusieurs rangs de mamelles, emblèmes de la fécondité et de la nutrition universelles; sœur du Soleil elle regnait pendant la nuit, comme lui pendant le jour; à sa volonté la terre buvait la rosée, les nouveaux Etres se développaient; elle fournissait les germes, et le Soleil les faisait éclore, elle était présente aux couches des femmes et leur prêtait du secours; en un mot, tout renaissait sous ses auspices. Me tromperais-je beaucoup si je croyais que les premiers traits de ce caractère hétérogène ne nous présentent dans la Déesse qu'une Amazone insociable; tandis que les derniers font un portrait assez juste du principe féminin dans la nature? Mais je quitte la conjecture, car l'usage où étaient tous les anciens Peuples d'adopter la Religion de ceux mêmes qu'ils avaient conquis, nous laissera toujours en doute, si la Diane d'Ephèse était originairement une Divinité des Amazones, ou si elles ne l'avaient pas empruntée des Cariens et des Lélèges, habitans de l'Asie mineure, qui y ont demeuré dès les premiers siècles. C'étaient des soldats mercenaires qui servaient dans les guerres des autres Nations, et lesquels par conséquent l'on

\*) Denys le Périégète v. 927. et Solin c. 43.



avait coutume de ranger en face du plus grand danger, d'où vient le proverbe: *in Care periculum!* \*)

La Nation errante des Amazones, sortie des contrées élevées de la Scythie, parut très anciennement dans l'Asie mineure ou l'Asie proprement dite. Un passage de Tacite (Annal. l. III. c. 61.) nous apprend que les Amazones s'y étaient établies même avant l'expédition de Bacchus, puis, qu'après avoir été vaincues par ce conquérant, elles s'attroupèrent autour de l'autel de Diane, lui demandèrent la vie, et furent assez heureuses pour le fléchir. Il existait déjà de ce tems, selon Pline, une statue de la Déesse, parcequ'il prétend qu'elle était plus ancienne que Minerve et Bacchus, et que c'était la même à laquelle on rendait encore un culte du tems de Minucius. La description qu'il en donne, ne semble point démentir cette opinion. C'était une idole creuse, composée de plusieurs petites pièces de bois, et percée partout de petits trous où l'on versait de l'huile. Cette conformation démontre bien, que les Arts étaient d'une rudesse extrême lorsqu'elle fut faite.

Dans la suite le courage des Amazones et leurs déprédations répandirent la terreur jusqu'en Europe, de sorte que l'on demanda à Hercule, comme une chose impossible, d'ôter les armes à leur Reine. Celle-ci étant partie pour ravager quelques pays, Hercule arriva inopinément dans ses établissemens, et fit ses sœurs prisonnières \*\*). Les Amazones épouvantées, se réfugièrent encore comme le raconte Eustathe dans ses pareboles (in Dionys.) auprès de l'autel de Diane. Cela s'accorde assez avec la notice succincte qu'on trouve dans Tacite à ce sujet, (Annal. Lib. III. Cap. 61.) où il dit qu'Hercule, lors de sa conquête de Lydie donna a permission de construire un Temple, et d'en augmenter e culte qu'on rendait déjà à la Déesse. Donc ce premier Temple de la Diane d'Ephèse existait déjà à peu près cinq cens ans avant le commencement des Olympiades. Denys

---

\*) Cicero pro Flacco. — On soupçonne qu'il est fait mention des Cariens comme de mercenaires, même dans l'Ecriture Sainte. 2 Samuel XX. 2. 3. — 2 Reg. XI. 4. 19.

\*\*) Justin. Lib. II. Cap. 3.

le Périégète dit (v. 827.) qu'il était bâti sur des troncs d'ormeaux, c'est-à-dire que les colonnes en étaient de bois.

Malgré les revers que les Amazones avaient essuyés, elles pénétrèrent jusque dans l'Attique sous le règne de Thésée (1223 ans avant notre ère) et quoique repoussées vigoureusement, elles furent assez acharnées contre les Grecs, pour se ranger du côté des Troyens; sous Penthésilée leur Reine, durant ce siège si célébré dans les Poèmes d'Homère. Mais il paraît aussi que ce fut là leur dernier effort, car on n'en trouve presque point de notices, jusqu'aux temps d'Alexandre, qui les rencontra dans une petite vallée du Caucase. Si la visite de Thalestris avait flatté la vanité de ce conquérant, toute fois le présent qu'il lui fit d'un filifère, me paraît être une marque du souverain mépris qu'il sentait pour elle; comme l'admiration démesurée et sauvage qu'elle témoigna de ce présent, prouve effectivement, combien elle était méprisable \*).

Je reviens de ce petit écart. Ce fut environ 1094 ans avant notre ère, que Codrus, Roi d'Athènes, s'immola pour la patrie. Médon, son fils, lui succéda dans le Gouvernement de l'Attique; mais Androclus et ses frères prirent avec eux les Joniens, et allèrent s'établir en Asie, d'où ils chassèrent les Cariens et les Léléges. (Strab. Lib. XIV.) Si la ville d'Ephèse n'existait pas encore, ce sont eux qui lui ont donné naissance. Cependant Justin (Lib. II. Cap. 3.) met l'origine de cette ville au nombre des ouvrages des Amazones. Quoiqu'il en soit, les Grecs auront apparemment ajouté de nouvelles décorations au Temple de Diane, qui avait été bâti de l'aveu d'Hercule deux cens ans auparavant.

L'Histoire ne fait aucune mention des événements qui ont eu rapport à ce Temple dans le grand intervalle de 340 ans qui se sont écoulés depuis l'arrivée de cette Colonie grecque jusqu'à la nouvelle construction du Temple en pierres de taille, dont les Anciens ont préservé les faits suivants. Un berger nommé Pyxodore découvrit par hasard

\*) Martian. Capell. Lib. IX. de nupt. Philol. — Freinsheimius in Curtium.

ne carrière de marbre sur le Mont Prion dans le voisinage d'Ephèse. La joye que cette découverte répandit dans la ville fut assez vive, pour qu'on appelât le berger *Evangelus*, et qu'on lui permit de faire des sacrifices sur le Mont Prion, privilège affecté aux Héros de ce tems là. Le marbre qu'on tira de cette carrière facilita infiniment la construction d'un nouveau Temple qui fut commencé dans la sixième Olympiade. C'est vraisemblablement de ce nouvel édifice que l'Architecte Chersiphron (mentionné par Pline et Strabon) dessina le plan, et dont il dirigea les travaux. Car Chersiphron était contemporain de Rhoecus et Théodorus, fameux artistes Samiens, qui inventèrent l'Art plastique, *bien longtemps*, dit Pline, avant que les Bacchiades furent chassés de Corinthe, ce qui arriva l'an 657 avant notre ère. Il y a même assez de raison à croire que ces hommes célèbres, qui vécurent au commencement des Olympiades, et qui durent être versés dans les opérations chimiques inséparables de la fonte des métaux, pourraient avoir enseigné à Chersiphron que le charbon résiste à la putrefaction. C'est pourquoi il s'en servit dans le sol humide où le Temple devait être placé. Nous observerons seulement, que Pline, compilateur rapidement laborieux et toujours séduit par sa mémoire, a brouillé le passage où il parle de l'Architecte Chersiphron, en y ajoutant la description du nouveau Temple qui fut bâti après l'incendie occasionnée par Herostrate, c'est-à-dire quatre cents ans plus tard.

Le passage de Strabon que j'ai cité ci-devant, fait mention d'une réparation ou d'un aggrandissement intermédiaire de ce Temple, par un Architecte dont le nom lui est inconnu. Il n'est guères douteux que l'événement suivant n'ait donné lieu au renouvellement de cet édifice. Dans la XXVI. Olympiade il y eut une grande migration des Peuples dans le Nord de l'Asie. Les Scythes, dit Strabon, débordèrent sur les Cimmériens qui demeuraient alors des deux côtés du Bospore, qu'on nomme aujourd'hui le détroit de Kaffa. Ceux-ci se replièrent sur les habitans des côtes de la mer noire, et continuèrent leurs ravages jusque dans l'Asie mineure. La rapidité de leur course, semblable au débordement d'un grand fleuve, entraîna tous les objets de résistance, et désola toutes les contrées où ils mirent le pied.

Sous Lygdamus leur Général, ils s'avancèrent bientôt jusqu'aux bords de la Mer de Jonie et s'emparèrent de Sardes capitale de Lydie, à l'exception de la Citadelle, ainsi que de la ville d'Ephèse. Le Temple de Diane ne put échapper à ces barbares; ils le pillèrent et y portèrent le feu.

Trente ans après, les Lydiens eurent à combattre un nouvel ennemi; c'étaient les Médes qui s'avancèrent du côté de l'Orient. La bataille se donna (l'an 604 avant J. C.) lors du moment même de l'éclipse totale du soleil, prédite par Thalès. Elle fut décisive et glorieuse pour les Lydiens. Alyatte leur Roi, si célèbre dans l'Antiquité à cause de ses richesses, chassa les Cimmériens de l'Asie l'année suivante. Il n'est pas vraisemblable qu'on ait pensé à rebâtir le Temple de Diane, tandis que ces Tyrans nomadiques restèrent dans le pays. Strabon ne dit pas que le Temple fut entièrement réduit en cendres; il rapporte seulement qu'un Architecte dont il ne sait pas même le nom, l'avait agrandi. Aussi la statue de la Déesse avait été préservée, puisque du tems de Pline c'était encore la même qui avait existé avant Bacchus et Minerve.

Environ l'an 560 avant notre ère, Crésus Roi de Lydie assiégea la ville d'Ephèse. Les habitans, dit Hérodote, attachèrent les murs de la ville avec des cordes au Temple de Diane, et là-dessus Crésus leur donna la liberté. Soixante ans après, les Athéniens et les Joniens brûlèrent la ville de Sardes, qui faisait alors partie de l'Empire Persan. Ce fut l'origine de la guerre de Darius contre les Grecs. L'an 480 avant notre ère, Xerxes se mit en marche et porta le feu à tous les Temples en Ionie; mais celui de la Diane d'Ephèse eut le bonheur d'échapper à son courroux, à cause de sa beauté, comme le rapporte Solin C. 34.

L'ambition, le désir de s'immortaliser fit commettre une action à Hérostrate, où la haine et l'esprit de vengeance contre les Grecs n'avaient pu porter le despote persan. L'an 356 avant J. C. il brûla le Temple de Diane; c'était le moment même de la naissance d'Alexandre le Conquérant. Timée, dans Cicéron, s'avise de dire à cette occasion, que Diane ayant porté des secours à Olympias en Macédoine, ne pouvait être en même tems chez elle pour garantir son Temple contre l'attentat d'Hérostrate. (Cic. de

(at. Deor. Lib. II.) Mais Plutarque renchérit sur lui, en disant que cette plaisanterie était assez glacée pour éteindre l'incendie du Temple. Ce sont des exemples assez frappans, que l'esprit des Anciens s'amusait souvent aussi frivolement que celui de nos contemporains.

Les Grecs en Asie, assujettis à l'Empire Persan, n'eurent ni assez de liberté, ni des facultés nécessaires pour ériger un nouvel édifice à leur Déesse. L'an 334 avant notre ère, Alexandre entra dans la ville d'Ephèse après la victoire du Granique; il vit les ruines du Temple et s'offrit de le faire rebâtir plus superbe qu'il n'avait jamais été, pourvu qu'on lui permit d'y inscrire son nom, avec cette addition, qu'il l'avait élevé à la Déesse à ses dépens. L'amour-propre des Ephésiens fut piqué de cette proposition; ils représentèrent au jeune ambitieux, qu'il n'était pas d'usage, qu'un Dieu érigeât des Temples à une autre Divinité, et ils assouvirent par cet encens l'excès de sa vanité. C'est alors, comme le dit Strabon, que les femmes contribuèrent si généreusement leurs bijoux et leurs riches ornemens, que bientôt leurs concitoyens se virent en état de commencer la construction d'un nouveau Temple, dont Dinocrate le Macédonien forma le plan et jeta les fondemens. Mais Alexandre ayant appelé cet Architecte en Egypte trois ans après (l'an 331 avant J. C.) pour y bâtir la ville d'Alexandrie, il fut obligé de quitter son premier travail, dont la surintendance fut confiée alors à Ctésiphon le Gnessien, et puis à Métastène son fils, comme le disent Pline et Solin. Il me semble que voici la meilleure façon d'expliquer la disconvenance entre les passages de ces deux Auteurs qui font mention de Ctésiphon, et celui de Strabon, qui attribue la construction de ce Temple à Chironocrate, qui est le même que Dinocrate. Le texte de Pline n'exige donc point de correction dans ce qui regarde les Architectes, pourvu qu'on distingue les époques pendant lesquelles ils ont travaillé au Temple de Diane. Chersiphron aura construit le premier Temple en terre de taille, dans la sixième Olympiade (l'an 754 avant J. C.); mais environ quatre cents ans plus tard Dinocrate aura commencé le nouvel édifice, dont Ctésiphon et son fils se seront chargés, lorsque Dinocrate fut appelé pour bâtir Alexandrie. Il ne reste plus qu'à parler du tems qu'on

a employé à bâtir ce Temple, et dont il y a dans Pline les deux variantes alléguées ci-dessus.

Pline écrivit son Histoire Naturelle environ l'an 77 après la naissance de Jésus-Christ. Il dit que les battans des portes du Temple étant de bois de cédre, avaient déjà duré près de quatre cens ans, et qu'il y avait quatre cens ans que cet édifice existait. Ces dates nous ramènent très exactement au moment où l'on commença à rebâtir le Temple du tems d'Alexandre. Il est donc évident, que l'endroit où Pline a dit, que le Temple avait été bâti depuis quatre cens ans, se rapporte à la dernière construction de cet édifice. Mais dans le passage où il fixe un tems de deux cens vingt ans, il est clair par la mention qu'il y fait de Chersiphron, qu'il parle du premier Temple de pierre qui fut bâti à la Diane d'Ephèse avant l'irruption des Cimmériens, c'est-à-dire huit cens vingt ans avant les tems de Pline. Or dans les manuscrits antiques rien n'est si sujet à être altéré et falsifié que les chiffres. Ce ne serait donc pas trop hasarder que de croire, que le chiffre originaire DCCCXX, aurait été changé en CCXX par l'inadvertance du Copiste.

Qu'il me soit permis, avant de quitter ce sujet, de relever encore une variante dans le texte de Pline. Il est dit dans la description du dernier renouvellement du Temple Ephésien, qu'il avait cent vingt-sept colonnes dont trente-six étaient sculptées, parmi lesquelles il y en avait une travaillée par Scopas, *una a Scopas*. Mais il y a plusieurs manuscrits, qui par le changement d'une seule lettre attribuent toutes ces 36 colonnes à Scopas, *uno a Scopas*. Ce célèbre Artiste était déjà connu dans la LXXXVII Olympiade (Plin. Hist. Nat. Liv. 34. Chap. 8.), et l'on prétend qu'il fut employé par Artémise pour décorer le tombeau de Mausole son époux, Roi de Carie, qui mourut dans la seconde année de la CVI Olympiade, c'est-à-dire soixante et dix-huit ans plus tard. S'il est vrai que Scopas s'était déjà acquis quelque réputation dans la LXXXVII Olympiade; on ne peut lui attribuer moins de vingt ans à cette époque; et il en resulterait, qu'il aurait été âgé de quatre-vingt-dix-huit ans à la mort de Mausole. Le Temple de Diane ne fut commencé qu'en la CXI Olympiade; c'est-à-dire vingt ans plus tard. Il est dit au surplus que les colonnes étaient des présens que les dif-

férons Rois avaient faits au Temple; mais les successeurs d'Alexandre ne prirent le titre de Roi, qu'environ la CXVII Olympiade, l'an 312 avant notre ère. Scopas, s'il avait vécu encore dans ce tems-là, aurait été âgé de cent quarante ans; encore les colonnes ne furent-elles pas données par un seul Roi, mais successivement *a singulis regibus factae*. En voilà assez, ce me semble, pour faire rejeter la variante qui attribue trente-six colonnes du Temple Ephésien à Scopas. C'est même beaucoup hasarder que de croire qu'il en ait sculpté une seule. A l'âge de cent dix-huit ans, qu'il devait avoir lorsque les fondations du Temple furent jettées par Dinocrate, il n'est pas vraisemblable qu'un Artiste laborieux et dont l'Art est si pénible, fût encore en état de sculpter une colonne. Il me vient, à la vérité, une idée qui n'est peut-être pas dénuée de vraisemblance; c'est-à-dire que les Ephésiens pourraient avoir acheté quelque part, un chapiteau de colonne, sculpté par Scopas longtems auparavant. Mais on s'aperçoit bien, que ceci n'est que pure conjecture, et que Pline si fréquemment en contradiction avec lui-même, ne mérite pas qu'on se donne la peine de garantir chaque mot sorti de sa plume. La quantité énorme de Volumes qu'il avait lus, renfermait souvent des assertions très contradictoires; il n'est donc pas étrange que ce savant homme en composant ses propres ouvrages, fût très souvent dans le cas de transcrire ces Auteurs, sans avoir ie tems de s'appercevoir de la différence qui se trouvait entre leurs récits. Comme il avait un poste dans l'Armée navale des Romains, il n'avait du tems pour l'étude, que pendant les heures de récréation; sous ce point de vue, son Histoire Naturelle est sans doute un monument étonnant de ce que peuvent faire l'assiduité et l'industrie des hommes en fait des Lettres.

---

## *Du Phénix.*

---

*Mémoires de la Société des Antiquités de Cassel.*  
1780.

L'EXTRÊME antiquité des mythologies, et le ton naïf et simple de ces contes merveilleux, ont si bien préservé tout leur intérêt jusqu'à nos jours, qu'ils forment encore le canevas ordinaire de tous les poètes. Ce serait pourtant une question bien digne d'être discutée, si des fictions aussi entièrement depourvues de vraisemblance auraient été mises en possession de blesser impunément le sentiment, de choquer le sens commun, de pécher enfin par toutes leurs parties, si elles n'avaient eu d'autre mérite que celui d'être bien racontées.

La plupart des Antiquaires, faisant reflexion à l'état de l'homme dans ces ages reculés qui produisirent la fable, n'ont point manqué d'attribuer à la barbarie, à la grossièreté des mœurs et de la nourriture cet assemblage d'absurdités, ce cahos bizarre d'idées gigantesques et mesquines, obscures et brillantes, qu'on y voit si souvent confondues ensemble. Mais, sans compter, qu'il s'en fuit beaucoup, que l'expérience ait constaté cette hypothèse, et qu'il n'est guères croyable, qu'en retournant aujourd'hui au gland et à la chair boucannée, nous pussions inventer de nouvelles Mythologies, nous n'en sommes pas plus avancés dans l'explication de la



question que j'ai proposée. On aurait beau admettre, que la fable nacquit de l'oisiveté des premiers sauvages, qui peuplèrent le monde, on n'en comprendrait pas mieux, comment une postérité plus éclairée, au lieu de repousser avec dédain les folies de ses pères, se soit obstinée à les embellir de tous les fleurons de l'imagination, et à les perpétuer même aux dépens de son propre bien être?

Posons, par exemple, que l'histoire du jeune Atys, qui se priva de sa virilité dans un accès de fureur, fut de l'invention de quelque Phrygien barbare, est-il bien vraisemblable que les prêtres de Cybèle se soient prêtés à une opération très-réelle, pour conserver la mémoire d'une chanson? Ceux qui attribuent toutes les cérémonies du culte payen à la malheureuse ambition de vouloir regner, à l'envie de fasciner le peuple par la fraude religieuse, nous persuaderont difficilement, qu'on ait jamais acheté cette jouissance au prix d'un sacrifice, qui dépouillait l'homme de tous les rapports qu'il pouvait avoir avec la Nature. Oserait-on soutenir de bonnefoi, que pour être ambitieux, il faut cesser d'être homme, et ne serait-ce pas là comme dit le satyrique Juvenal: *propter vitam, vivendi perdere causas?*

Je tombe d'accord, que le fanatisme qui a causé tant d'énormités, pouvait produire entr'autre un phénomène plus innocent, c'est à dire qu'il pouvait armer la main de ces prêtres contre eux mêmes, pour consoler leur Déesse éperduë; mais il s'agit de trouver un motif assez puissant pour exciter ce fanatisme, et pour le déterminer en actions qui repugnent à la Nature. Car dire que les hommes sont les esclaves-nés de l'erreur et du préjugé, c'est trancher la question, et non la résoudre. S'il est vrai que, malgré le grand nombre d'hommes qui se laissent aveugler, il n'y en a pas un seul, qui n'ait pour but de rejeter l'erreur et de chercher la vérité partout, il faut bien aussi que celle-ci soit quelque part, et que, comme tout est double icy bas, ainsi la vertu y soit toujours opposée au vice, et la vérité au mensonge.

On se tromperait également à croire, que l'aventure d'Atys sous un point de vue simplement historique, put avoir eu des suites aussi funestres pour tous les prêtres, qui eurent soin d'honorer sa mémoire. Les annales du monde sont

remplies d'exemples, que les hommes se sont laissé mutiler, brûler, tailler en pieces, pour soutenir ce qu'ils ont appelé vérité et félicité; sans qu'on puisse dire qu'ils en aient jamais fait autant, pour un fait historique qui ne tirait point à conséquence, qui n'était pas assez merveilleux pour exiger des preuves aussi sanglantes, et qui enfin n'en était rien moins que prouvé.

Effectivement, plusieurs savans n'ont pas tardé à voir que la mythologie, prise à la lettre, soit comme une invention poétique, soit comme un recueil d'anciens monumens pour servir à l'histoire, était trop ridicule pour avoir jamais occupé sérieusement des hommes raisonnables. Dès lors ils y ont découvert (*Blackwell's letters on mythology*), une espèce d'instruction déguisée sous le voile d'un conte, laquelle, sans se borner à la simple narration, se sert quelquefois de signes, de Symboles, de cérémonies et de représentations matérielles pour enseigner des vérités physiques, morales et métaphysiques.

En lisant les anciens auteurs avec attention, il est impossible de ne pas observer, qu'ils attribuaient à leurs théogonies un sens allégorique, au moyen duquel toutes les difficultés s'applanissent, et les monstres mythologiques sont transformés en idées brillantes et harmonieuses. Parmi les modernes le Chancelier Bacon, et ses deux compatriotes Blackwell et Gale, ainsi que M. Basnage, l'Abbé Conti, l'Abbé Bergier, M. Court de Gébérin et beaucoup d'autres ont été de ce sentiment. L'illustre Lord Verulam surtout, s'exprime à ce sujet avec beaucoup d'énergie.

„L'antiquité primitive, dit-il, relativement au temps, mérite la plus haute vénération; relativement à sa manière d'enseigner elle exige notre admiration, puisqu'elle renferme dans l'*Allégorie*, tout ce que les Sciences ont de plus précieux, et devient par cette philosophie la gloire du genre humain. Quoiqu'aujourd'hui nous l'abandonnions aux enfans, je regarde cependant ces Allégories comme la connaissance la plus excellente après la religion, et comme la source de la politique, dont l'étendue est si vaste. Les fables anciennes furent allégoriques dès leur origine; elles renferment des leçons importantes et l'on y apperçoit un rapport si sensible avec l'objet représenté, et dans le tissu même de la Fable,

t dans la valeur des noms qu'y portent leurs personnages, qu'il est impossible de se refuser l'idée que leurs inventeurs avaient réellement ces objets en vue. Et si quelqu'un, ajoute-t-il, s'obstine néanmoins à n'y vouloir rien appercevoir de pareil, nous ne le tourmenterons point pour penser comme nous, mais nous le plaindrons d'avoir la vue si trouble, et l'entendement si bouché et si lourd." (*Bacon, Lord Verulam, of the Wisdom of the Ancients.*)

Comme je ne fais point ici un traité de l'Allégorie, je laisse ces mots du célèbre Anglais sans aucun commentaire, et tout l'effet que j'attends de cette citation, se borne à vouloir me concilier l'indulgence de cette illustre assemblée pour le déchiffrement d'une allégorie que j'aurai l'honneur de soumettre à son arbitre.

Depuis que MM. Bailly et le Gentil nous ont donné leurs excellens ouvrages, il est démontré sans contredit, que les hommes primitifs doivent avoir possédé, même dans ces siècles obscurs, dont l'histoire n'est point parvenue jusqu'à nous, une connaissance profonde du cours des Astres, avec un calendrier très perfectionné, et fondé sur un calcul des plus précis et des plus minucieux. Nous ne pourrions aujourd'hui déterminer avec plus d'exactitude la précession des équinoxes, et les anomalies des apogées de la Lune, qu'on n'a fait dans ces premiers temps, puisque les périodes lunisolaires des Chaldéens dont Josephus et George Syncelle nous ont laissé la notice, correspondent presque exactement avec les observations astronomiques des modernes, qui ont sur les anciens l'avantage d'être munis d'instrumens incomparablement plus perfectionnés que les leurs. Et ce qui achève de prouver la haute antiquité de ces connaissances, c'est qu'on retrouve actuellement chez les Bramins de l'Inde ces mêmes périodes, et apparemment cette même méthode Chaldéenne de calculer les eclipses et le calendrier. Or ces hommes, bornés pour l'ordinaire, ne font autre chose que se servir machinalement des règles qui leur furent prescrites par leurs ancêtres, ayant entièrement perdu la trace des véritables principes sur lesquels ce calcul est fondé.

Mais il résulte de cette découverte un avantage très-décidé pour l'éclaircissement de la mythologie; puisqu'on ne peut pas manquer de s'appercevoir tout en même temps,

que les prétendues Chronologies Chinoises, Indiennes, Chaldéennes et Egyptiennes qui se perdent dans les milliers des siècles, bien loin d'être des pièces d'histoire, ne sont que les formules multiplicatives des périodes et des cycles, dont chacune de ces nations se servait en son particulier. (*Voyez M. Bailly Hist. de l'Astronomie.*) C'est donc avec justice que M. Desguignes (*Hist. de la Chine*) a rejeté les origines fabuleuses de l'histoire de la Chine, et que M. le Gentil, connu par son Voyage dans les mers de l'Inde, a reformé également les annales de ce pays, en retranchant les trois époques fabuleuses, qui tenaient non pas à l'histoire mais purement à l'astronomie, et qui rendaient à peu près le même service que la période Julienne dont se servent nos Chronologistes. C'est encore à M. le Gentil qu'on est redevable d'une solution très satisfaisante d'un paradoxe dans l'histoire de Babylone où il est parlé de dix Rois avant le déluge, qui doivent avoir régné selon Bérosee pendant 432 mille ans, durée pareille à celle que les Brames de nos jours donnent à la quatrième époque du monde. Il démontre à ne pouvoir s'y méprendre que ce nombre prodigieux d'années se rapporte également à l'Astronomie des anciens Chaldéens.

Les Egyptiens, comme on voit dans l'Abrégé de Manéthon, nommèrent les époques fabuleuses de leur histoire, les regnes des Dieux et des Astres; or ce nom même porte un caractère évident que ce n'était qu'un morceau allégorique, que l'on mettait à la tête de l'histoire, comme pour dire que les revolutions du temps étaient plus anciennes que les monumens historiques qu'on pouvait communiquer aux lecteurs ordinaires. Il est connu, que les Egyptiens s'étaient occupés comme tous les peuples Orientaux à revêtir les sciences d'une draperie allégorique, au moyen de laquelle ces doctrines que les prêtres envisageaient comme les dons de la Divinité, comme un dépôt sacré qu'il était criminel de profaner, ne sortirent jamais de l'enceinte de leurs temples. L'écriture hieroglyphique, le langage mystérieux, le serment des initiés, ce furent autant de moyens pour ensevelir à jamais la clé de leurs connaissances secretes. Ce n'est donc, qu'après avoir porté les Sciences au point de perfection où nous les voyons à présent, que les savans se sont mis à

portée d'éclaircir les ténèbres de l'antiquité et de répandre le jour sur ces objets dignes de leur attention.

C'est à ces principes mystérieux, sans doute, qu'il faut attribuer l'invention de l'histoire du *Phénix*, si ridicule et incroyable lorsqu'on voudrait s'en tenir au sens littéral, et si remplie de beautés, lorsqu'on s'attache à dévoiler ses rapports avec le calendrier des Egyptiens. Il me suffira de rapporter ici ce qu'Herodote, Pline, et Tacite ont écrit au sujet de ce merveilleux oiseau, pour montrer combien l'Al-légorie était judicieusement conduite dans ce beau monument de la science des anciens. „Les Egyptiens, dit Herodote, (*liv. II. 73.*) ont un oiseau sacré, nommé le *Phénix*, dont j'ai seulement vu la représentation en peinture, car il y est si rare qu'il n'y arrive (*selon les habitants d'Héliopolis*) qu'une fois en 500 années, et c'est toujours après la mort de son père. Si le portrait que j'ai vu, était ressemblant, cet oiseau doit avoir les plumes rouges et dorées avec la figure et la grandeur d'un aigle. Ils en racontent un trait singulier qui ne me paraît pas digne de foi; pourtant le voici. À la mort de son père, le jeune phénix fait un grand œuf de myrrhe, creux en dedans, et dont la pesanteur n'excède point ses forces; il y ensevelit son père, et après avoir bouché l'ouverture de l'œuf avec de la nouvelle myrrhe, il part de l'Arabie, lieu ordinaire de sa demeure, pour le porter en Egypte, où il le dépose au temple du Soleil.“ Pline, le célèbre compilateur (*l. X. c. 2.*), ajoute à ces circonstances, qu'il n'y a jamais qu'un seul phénix à la fois dans le monde, et qu'on le voit rarement; que son plumage est doré sur le cou, mais azur et rose à la queue, et qu'il porte une huppe et une crête. Il dit, qu'il est consacré au soleil, et qu'étant parvenu à son terme, il fait son nid de petites branches de myrrhe et de casse, qui repandent une bonne odeur, et il y achève sa vie. De la moëlle de ses os, on prétend qu'il naît d'abord une espèce de ver, qui se change en oiseau dans quelque tems. C'est à la naissance de cet oiseau que commence la grande année ou époque lorsque les saisons et les constellations retournent au même point, ce qui arrive à midi, le jour que le soleil entre dans le signe du Bélier. Tacite, dans ses *Annales* (*l. VI.*) rapporte, que le *Phénix* arriva en Egypte sous le regne de

Tibère, pendant le Consulat de Paullus Fabius et L. Vitellius, et il nous apprend à cette occasion que malgré l'opinion vulgaire, qui ne lui donnait qu'une vie de 500 ans, il y avait quelques uns, qui lui en comptaient 1461.

Sans examiner encore lequel de ces deux calculs est le plus vraisemblable, nous devons commencer selon l'indication de Pline, par approfondir ce qu'il nomme le retour de la grande année (*magni anni conversio*). Les astronomes anciens qui commencèrent naturellement par les observations des phases de la Lune s'en formèrent d'abord une année de 360 jours, laquelle n'étant point conforme à la révolution annuelle du soleil, il s'ensuivit qu'il ne pouvait y avoir rien de fixe dans leurs saisons et par conséquent, qu'ils ne pouvaient régler les travaux de l'agriculture selon leur calendrier lunaire. Ils apprirent donc de très-bonne heure à ajouter 5 autres jours, pour compléter le nombre de 365, et celui-ci les mena insensiblement à des observations encore plus exactes, d'après lesquelles ils découvrirent la nécessité d'intercaler encore un jour tous les quatre ans; et ce fut à cause de cette intercalation que les prêtres égyptiens appelèrent la quatrième année *Θεου ενιαυτος*, l'an de Dieu. Au moyen de cette addition les quatre années formaient le nombre juste de 1461 jours; or pour réduire les années communes à l'équation avec les années complètes, il était tout simple d'observer que 1461 années, qui n'avaient que 365 jours, en faisaient justement 1460 à  $365\frac{1}{4}$  jours; et ainsi qu'au bout de ce Cycle de 1460 années toutes les constellations se retrouveraient, comme le dit Pline, aux mêmes points de la sphère céleste.

Cette discussion prouve assez clairement que la grande année dont parle Pline comme étant la mesure de l'âge du Phénix, était un cycle de 1461, et non pas de 500 ans; aussi je pense qu'il n'est guères important de savoir ce que deviendra ce dernier nombre, qui pourrait bien n'être qu'une variante dans le texte d'Herodote, où le copiste aurait omis les mots: *ὡσεὶ χιλίων*, avec lesquels le passage de cet ancien auteur indiquerait au lieu de 500, un nombre rond de 1500 ans.

Qui dit que le grand Cycle des Egyptiens, ou la grande révolution de la sphère céleste, était la mesure de l'Âge du

Phénix, n'a qu'un pas à faire, pour dire que le *Phénix* était emblème de cette révolution. Horus-Appollo dans son explication des hiéroglyphes nous le dit en termes exprès. Les médailles de Constantin et de ses enfans, qui portent fréquemment le phénix, font voir qu'on le regardait simplement comme un être allégorique, et c'est surtout dans ce sens qu'on l'explique sur le revers d'une médaille (au Cabinet du Roi) d'Antonin (*Pius*) frappée en Egypte, qui montre un phénix avec le mot *AION* ou *Eternité*. La Table Isiaque dans le II<sup>d</sup> volume des Antiquités de Montfaucon représente Hercule portant un Phénix. Mais cet Hercule des Egyptiens n'était lui-même qu'un emblème du soleil ou de la grande divinité physique de ce peuple, qui lui donnait tant de noms différens selon les différentes fonctions qu'il lui connaissait. Les Grecs, qui ignoraient les rapports de ces noms à l'agriculture et aux saisons, crurent qu'ils indiquaient des divinités différentes, et multiplièrent ainsi les dieux de l'Egypte à l'infini. Hermapion, par exemple, dans son explication des hiéroglyphes sur l'Obélisque de Ramessès nomme le soleil: *ἡγεμονίας χρόνων* le *Souverain du temps*, traduction verbale du mot *Sesoëish*, dont les Grecs ne manquèrent point de faire le nouveau dieu *Sesoosis*. Il en est de même d'Osiris ou *Oeishiri* qui veut dire le *Père* ou le *Faiseur du temps*, autre appellation très convenable au soleil, qui règle en effet les divisions du temps. Selon le témoignage de plusieurs anciens, Hercule n'était également que le soleil personifié par sa force vivifiante et végétative. Macrobe nous dit expressément dans ses Saturnales (l. I. c. 20.). „Sed nec Hercules à substantia solis alienus est: quippe Hercules est Solis potestas, quae humano generi virtutem ad similitudinem praestat deorum.“ Plutarque dans son traité d'Isis et d'Osiris nous apprend que, selon les Egyptiens, Hercule placé dans le Soleil faisait le tour de l'univers. L'ancien hymne Orphique donne à Hercule les noms de Titan, *Χρόνου πατήρ*, Père du temps, *Παγγενετωρ*, qui produit tout, etc. Nonnus, poète Grec natif de Panopolis en Egypte, adresse également un hymne à Hercule en le nommant Roi du Feu, Prince du Monde, Soleil, celui qui porte l'année ou la *filles du temps*. On dirait que Nonnus avait en vue cette figure énigmatique de la table Isiaque dont je viens de parler, où

Hercule est représenté portant le Phénix; d'autant plus que la derivation égyptienne de ce mot nous ramène encore à la même idée, car *Sphenoeish* dont les Grecs ont formé Phénix, veut dire précisément *le fils du temps*. Ainsi le Soleil, le pere du temps, était Hercule ou bien en Egyptien *Semmanouthi*, la force divine.

Je n'abuserai point de la patience des Savans, pour multiplier les preuves du Génie allégorique des anciens, qui se manifeste si clairement dans la Fable d'Hercule. Il suffira que je renvoye ici les curieux à l'ouvrage intitulé: *Monde primitif*, dans lequel notre savant confrère M. Court de Gébelin fait voir les rapports continuels de ce fameux héros au Soleil. Je conclus donc, qu'on aurait très bien fait de ne pas perdre son tems à chercher inutilement le Phénix parmi les êtres vivants de la Nature, à en faire tantôt une espèce d'Aigle, et tantôt l'oiseau de Paradis, à le placer en Arabie, aux Indes, aux Iles Molucques, et à se donner la torture pour trouver des exemples d'oiseaux d'une vie tenace de plusieurs siècles. En prenant le Phénix pour l'emblème des revolutions du temps, tous les caractères qu'on lui attribue sont d'une justesse admirable. Il est seul de son espèce: c'est qu'il ne peut y avoir qu'un cycle à la fois; il provient d'un petit vermisseau, qui au bout de quelques jours se change en Oiseau: les moments s'écoulent successivement dans une progression aussi insensible que celles des vers; mais bientôt un jour suivant l'autre on s'apperçoit que leur mouvement est en effet un vol rapide. Le phénix est donc oiseau à juste titre; mais il est le fils du Soleil, il est unique de son espèce; dès lors, c'est l'aigle, le roi des oiseaux couronné de ses pannaches. Son plumage est or et cramoisi, azur et rose, c'est la couleur de l'aurore, et du ciel. Il naît en Arabie, c'est à dire à l'orient de l'Egypte; il meurt et renaît sur un nid d'épicerie dont on se servait pour préserver les corps de la putréfaction, c'est donc encore un emblème relatif à la durée des siècles. Il porte ce nid sur l'autel du Soleil, parceque le Soleil est le pere du temps; et dans la ville du Soleil (Héliopolis) séjour des prêtres astronomes, pour indiquer que les Cycles étaient de leur institution.



## Ueber historische Glaubwürdigkeit.

(Vorrede zu Benjowsky's Memoiren.)

— Splendide mendax —

Der englische Herausgeber dieses Werks hat über den Grad der Glaubwürdigkeit, den die darin enthaltenen Nachrichten verdienen, den vor ihm liegenden Urkunden und Belegen, Manches erzählt, was den Leser in den richtigen Gesichtspunkt versetzt. Er weislich unterscheidet er die innere Glaubwürdigkeit von der äußeren, die aus Nebenzeugnissen hergeleitet werden kann; mit großer Behutsamkeit führt er den Beweis, daß die vorhandenen Nebenzeugnisse die eignen Nachrichten des Grafen Benjowsky entweder bestätigen, oder da, wo sie ihnen zuwiderlaufen scheinen, wirklich mangelhaft und in so fern also verdächtig sind.

Von der inneren Evidenz kann man nur alsbann urtheilen, wenn man dem Verfasser durch alle Labyrinth seines Schicksals folgt ist; und weil die Verwickelungen hier so mannigfaltig sind, dürften auch wol die Urtheile sehr verschieden ausfallen, es mir gleich nicht ganz unmöglich scheint, sie auf etwas Gemein Befriedigendes zurück zu führen. Nähere, bestimmtere Nachrichten von Ländern, die wir noch wenig kennen, allenfalls die Dokumente aus Rußland und Frankreich, können über das Ganze der hier erzählten merkwürdigen Begebenheiten künftig ein etwas Licht aufstellen. Bis dahin müssen wir uns begnügen, der Analogie dessen, was wir schon von jenen Gegenden wissen, vor uns Liegende zu prüfen, und, je nachdem uns unsere Erkenntnisse und unser Vertrauen stimmen, entweder es an-

zunehmen oder zu verwerfen. Ein Datum indessen, worauf man bei der Bestimmung der inneren Glaubwürdigkeit vorzüglich Rücksicht zu nehmen hat, ist der Charakter des Verfassers, der sich selbst aus seinen Schriften entwickeln läßt.

Die Männer von Benjowsky's Art sind zuverlässig in unserm Zeitalter ungewöhnliche Erscheinungen. Wir nehmen nur die unbezweifelten Hauptpunkte seines Lebenslaufs, die sich auch durch alle Nebenzeugnisse bestätigen, zusammen: daß er in Polen ein Partheigänger der Conſöderirten war, in russische Gefangenschaft gerieth und nach Kamtschatka verwiesen ward; dort im Wunde mit mehreren Verbannten das kühne Vorhaben nach China zu entrinnen, mit gewaffneter Hand und gegen unzählige, leicht begreifliche, aber fast unüberwindliche Schwierigkeiten ankämpfend, vollführte; sodann in französischen Diensten eine Niederlassung auf Madagaskar ins Werk richtete, und endlich, mit dem ungeheuern Plan, diese große Insel zu einem unabhängigen, gestifteten Staate zu organisiren, dahin zurückkehrte, und als Märtyrer seines emporstrebenden Geistes fiel: so haben wir schon einen Maßstab, womit man wahrlich keine Zweige mißt. Das Beharren und Ausbauern, neben der rastlosen Geschäftigkeit, der Unerschöpflichkeit an Rettungsmitteln und neuen Entwürfen, dem Feuereifer für seine Absichten, der beständigen Rücksicht und Sorge für Anderer Wohl, dem zum Anführer stempelnden public spirit, der Gewandtheit im Betragen, der Unerschrockenheit in Gefahren, der Strenge und dem gebietenden Uebergewicht: — diese Eigenschaften zeugen von einem seltenen Kraftmaße, welches zu großen Aeußerungen, zur Bezwingung solcher Hindernisse, die dem gewöhnlichen Menschen Ziel und Schranken setzen, bestimmt zu sein schien.

Ich läugne es nicht, daß die wahre Größe noch einen Hauptzug an ihrer Stirne trägt, den wir an den Männern von dem hier geschilderten Charakter vermissen; ich meine jenes einfache, reine, edle Gefühl, welches die Selbstachtung nicht nach besiegten äußerlichen Hindernissen abmißt, sondern in das Bewußtsein einer unbefleckten Reinheit der Absichten und einer nicht minder belohnenden Reinheit in der Wahl der Mittel setzt. Diese gehaltene Größe ist es nur, die immerdar wie die Sonne wohlthätig leuchtet, und, wie sie, von ihrer gemessenen Bahn nie entweicht, da hingegen die rohe Kraft dem Orkane gleicht, der seinen Weg mit außerordentlichen Wirkungen bezeichnet, in seiner

centrischen Richtung unaufhaltsam, zerstört was sich ihm widersetzt, und brauset und tobt, bis er plötzlich verschwindet. Allein er ist weniger als der große Mann bei sich selbst zu verantworten, er darf die Welt an ihn fordern, und wo er sich selbst verurtheilt, muß sie ihn vielleicht noch bewundern. Darum wäre es doch ungerecht, von jenen minder großen Menschen, die das Gefühl ihrer eigenen Kraft nicht zügeln können, sondern von innen zu leidenschaftlichen Handlungen angefeuert werden, ein allseitiges Urtheil zu fällen. Vieles rechtfertigt, Manches entzuliebt wenigstens, die Lage, in welche sie gerathen können. Wir sind nur allzusehr geneigt, die Regel, die uns zur Richtschnur dient, auch jenen, von einem unbändigeren Geiste getriebenen Menschen vorzuschreiben, und sie darnach zu richten, wenn sie nicht gar so unbillig sind, nach positiven Gesetzen, die wir selbst nicht befolgen, ihre Handlungen abzuwägen. Sollten wir nicht vielmehr bedenken, daß verschiedene Mischungen und Combinationen auch ganz verschieden wirken müssen, und daß in der Schöpfung das Feuer so unentbehrlich wie ein jedes anderes Element ist, wenn schon seine Verwüstungen furchtbarer sind?

Es ist hier nicht der Ort, den Nachtheil, welcher für die Menschheit aus der allzugroßen Ausdehnung des Positiven im Handeln und Denken entspringt, weitläufig aus einander zu setzen, ob es gleich zu keiner Zeit nöthiger war, als eben jetzt,

diese wichtige Wahrheit fleißig zu erinnern. Je fester wir uns durch immer mehr ins Kleine gehende Bestimmungen an den Mechanismus binden, desto mehr von unserer Eigenthümlichkeit geht verloren; je weniger Spielraum unserer Spontaneität übrig bleibt, desto matter werden ihre Wirkungen, auf denen einzig und allein die Würdigkeit eines jeden Einzelnen beruht. Wir empören uns gegen die Fesseln, welche die Theorien und Hierarchien unserem Geiste schmiedeten; allein die intuitivste Gesetzgebung ist dem eigenen Handeln, und eine dogmatisirende Philosophie dem eigenen Denken nicht minder fährlich. Wie kleinlich und verächtlich erscheint uns nicht der Charakter der Chinesen, weil sie ihr Leben mit der Eternierung der bis auf die unbedeutendsten Armseligkeiten vorherbestimmten Ordnung zur allgemeinen unverbrüchlichen Observanz vorgeschriebenen Lebensordnung hinbringen müssen? Welche Geistesgröße ist da noch möglich, wo es Niemandes Willkür überlassen bleibt, wie er sich bückt, zu welcher Stunde er fröhlich oder traurig,

in oder außer dem Hause sein soll, und was des thörichtesten conventionellen Zwanges mehr ist! Können wir es uns verheßen, daß der gänzliche Stillstand aller eigenthümlichen Wirkens der sogar in der Behandlung mechanischer Künste dort sich findet, aus diesem Maschinen bildenden Zwang entspringt? Gleichen unsere Gelehrten unvermerkt demselben Ziele zu, inder uns von allen Seiten her durch genauere Bestimmungen, einschließen und die eigene Urtheilskraft durch allgemein gültige Formeln in Schlaf wiegen wollen. An unser fleinsüßiges Handwerk gewöhnt, das unserer Thätigkeit, unserer Denkkraft, unserer Phantasie die Flügel beschneidet, mit denen sie sich Unermessene ausbreiten konnten, gelangen wir dann dahin, Größere für ungeheuer, alles Ungewöhnliche für unglaublich halten. Ich habe Leute von Kopf gekannt, die an Will Schiffbruch und Rettung auf den Pelew-Inseln einen Reiz zu lesen glaubten, weil die einfache Güte der Menschen, die geschildert wird, ihres Bedünkens außer den Grenzen der Wirklichkeit lag; ich habe in London selbst an der Wahrheitsliebe ehrlichen Kapitäns Bligh zweifeln hören, weil man sich zutraute, wie er und seine Leute hungern zu können; ich Philosophen dort gesprochen, die sich nicht überreden konnten, daß Bruce in Abyssinien gewesen sei, weil sie meinten, das diene nun allemal bescheiden sein. Allein, was wir nicht können, ist gewiß ein trüglicher Maßstab für Möglichkeit fremder Thaten.

Dem Grafen Benjowsky wird es nicht besser, als den andern Wilson, Bligh und Bruce ergehen. Schon ersieht man, den verschiedenen über seine Schrift gefällten Urtheilen, daß Jeder etwas Anderes für das Unwahrscheinlichste darin hält. Eine findet die Liebesgeschichte mit der schönen Aphanasia dramatisch; der Andere zweifelt, ob der Erzählung seiner Treue aus Kamtschatka zu trauen sei; ein Dritter wundert sich, ihm die Propheten überall so günstig find; ein Vierter will glauben, daß ihm Alles in Japan, Formosa und Madagaskar so glücklich von Statton gegangen sei. Wenn es aber nun ist, daß Aphanasia mitgegangen, daß die Flucht nach einem waltamen Kampfe der russischen Truppen zu Volscherezsk befreit worden, daß endlich die madagaskarischen Völker Grafen zu ihrem Oberhaupte gewählt haben, — und dieses läßt sich nicht bezweifeln, — so dürfte man mit einiger A

scheinlichkeit schließen, daß der erste Kritiker vielleicht in Liebespein unerfahren, die Wirkung einer heftigen Leidenschaft nicht habe berechnen können, der zweite sich den Muth nicht zugetraut habe, Seiner Excellenz; dem Herrn Gouverneur den Kopf zu spalten, der dritte von der Redlichkeit der Propheten zu vortheilhafte Begriffe gehabt, und der vierte in seinem Leben mehr vereitelte als gelungene Plane gezählt habe.

Groß und außerordentlich, wenngleich nicht von der ersten, erhabensten Größe, bleibt, nach allem bisher Gesagten zu schließen, Benjowsky's wilde Laufbahn. Sein feuriger Geist, sein starker Wille, seine Entschlossenheit, liegen als so viel unwiderlegliche Beweise einer Alles überwältigenden Selbstheit in seinen Tagebüchern klar aufgedeckt. Er nimmt sich nicht die Mühe, scheint es seiner Aufmerksamkeit nicht werth zu achten, sich anders als er war, zu zeigen, und ist nirgends darauf bedacht, sich dem Vorwurf einer allzu sorglosen Wahl der Mittel zu seinen Zwecken zu entziehen. Wenn man ihm vorwerfen kann, daß er die Vorurtheile und Schwachheiten Anderer benutz, hingegen sich selbst über alle Bedenklichkeiten leicht hinaussetzt, daß er immerfort sich huldigen und Eide ablegen läßt, zugleich aber mit seinen eignen Eidschwüren nur sein Spiel zu treiben scheint; daß er, je nachdem es seine Absichten erheischen, bald diese, bald jene Gestalt annimmt, jezt polnischer General, jezt Fürstendiener, jezt besoldeter Schachspieler, jezt wieder unabhängiger, von allen gesellschaftlichen Verträgen losgebundener Mensch ist: so ist ja der Stoff zu allen diesen Beschuldigungen aus seinen eignen unverholenen Aeußerungen entlehnt. Rousseau beurtheilte seine eigenen Fehltritte mit unerbittlicher Strenge; bei dem Bewußtsein gegen besseres Wissen und Empfinden gehandelt zu haben, suchte er eine Beruhigung darin, seine Vergehungen öffentlich und reumüthig zu bekennen. Wir bewundern diese Offenherzigkeit: uns entzündet und besticht das Zutrauen, womit die große Seele sich uns Preis gibt, und sollte er uns auch auf jeder Seite seiner Geständnisse deutlich merken lassen, daß er in diesem Werke seiner Eigenliebe gerade das größte Opfer bringt. Ist denn nun einem Manne, der in der Subtilisirung seiner Gefühle noch nicht bis zu der Entdeckung gekommen war, daß man sich über alle andern Sterblichen hinaus-schwingt, indem man sich selbst zu lästern und herabzuwürdigen wagt, ist dem nicht wenigstens Glaube

beizumessen, wenn er Thaten von sich erzählt, deren Moralität uns zweideutig, ihm aber nicht einmal verdächtig scheint?

Nehmen wir nun die Gründe zusammen, die im Vorhergehenden entwickelt vor uns liegen: einmal, daß das Alltägliche, woran wir gewöhnt sind, uns nicht verleiten muß, etwas Außerordentliches, bloß darum, weil es nicht von uns und unseres Gleichen geschah, zu bezweifeln; sodann, daß Benjowsky's Charakter wirklich schon nach dem bloßen Umriß seines Lebenslaufs zu urtheilen, für die Möglichkeit ungewöhnlicher Thaten bürgt, und drittens, daß in seiner Freimüthigkeit, die sogar ein nachtheiliches Licht über die Moralität seiner Handlungen verbreitet, ein neuer Grad von Wahrscheinlichkeit liegt: so hätte, wie mich dünkt, die innere Glaubwürdigkeit seiner Erzählung ein nicht geringes Gewicht erhalten. Ich bin indessen weit entfernt, jedem einzelnen Zuge seiner Denkwürdigkeiten ein gleiches, und am wenigsten ein unbedingtes Zutrauen zu erbitten, oder auch uur selbst zu bezeigen. Dieselbe Lebhaftigkeit seines Geistes, die ihn als Schriftsteller von vorsätzlicher Untreue bei mir lospricht, läßt mich vermuthen, daß Manches seiner Feder entfloßen sein könne, was theils seine Phantasie bis zur Selbsttäuschung gefaßt, theils sein Gedächtniß ihm unvollkommen aufbewahrt haben kann. So hat schon der englische Herausgeber angemerkt, daß der Graf an einer Stelle die Begebenheiten dreier Tage in einen zusammenbrängt, und so erkläre ich mir auch hin und wieder das Wunderbare, was Manchem noch außer den erweiterten Grenzen des Möglichen und Wahrscheinlichen, die ich hier abstecke, zu liegen scheinen wird. Mich dünkt, eben diese Billigkeit hätte das Publikum bereits gegen Benjowsky's berühmten Pendant, den Wunderthäter Trenk bewiesen, dessen Schicksale mit denen unsers Grafen wirklich eben so viele Analogie verrathen, als sich in ihrem Temperament, Kraftmaß und Charakter Uebereinstimmendes findet. Man kennt mehrere Beispiele von Männern, die mit einer äußerst lebhaften, starken Einbildungskraft begabt, gewisse Bilder und Dichtungen so innig empfangen, daß sie ihnen zuletzt auch objektive Realität zugestanden; man weiß, daß die muntern Erzähler gewisser Abenteuer nach öfterer Wiederholung endlich an ihrer historischen Wahrheit nicht länger zweifeln, und der angenehmen Unterhaltung ist es der bescheidene und gefittete Zuhörer schuldig, wenigstens zu bewundern, was er nicht glauben kann. Trenk's übermenschlichen Leiden und Thaten

hat man noch mehr als Bewunderung dargebracht; man hat ihnen Glauben beigemessen, man hat ihnen Thränen gezollt — ja sie haben die Kritik selbst entwaffnet, und einem jener Ungläubigen, der Benjowsky's weit wahrscheinlichere Wunder und die Prophezeiungen der Regentinnen bezweifelt, die unbedingtste, schwärmerischste Theilnahme entlockt! Ich untersuche sorgfältig, was einen so großen Unterschied in der Beurtheilung zweier sich so ähnlichen Männer veranlaßt haben könne, und finde nur die Verschiedenheit des Schauplatzes, die dabei in Anschlag kommt. Allerdings: wo von zwei Männern, einer am entferntesten Rande von Asien und Afrika, der andere hingegen vor unsern Augen, mitten in Deutschland erlebte Begebenheiten erzählt, da scheint dem Lesern ein Grad der Glaubwürdigkeit mehr schon aus der leichter möglichen Widerlegung zukommen zu müssen, wenn man ihm nicht etwa eine dreifache Stirn zuschreiben mag.

Ich würde indessen gegen den Grafen Benjowsky nicht einmal mit gewöhnlicher Billigkeit verfahren, wenn ich unerörtet ließe, von welcher Art die Stellen sind, wobei man seiner Einbildungskraft vielleicht Schuld geben möchte, daß sie der Wahrheit ihre verschönernden Farben verliehen habe. Der Theil seiner Erzählung, welcher geographische Data enthält, die Beschaffenheit der verschiedenen von ihm besuchten Länder und ihrer merkwürdigsten Produkte beschreibt, die Sitten der Menschen schildert, mit einem Worte, das eigentlich so genannte Nützliche seines Werkes erweckt auch nicht den mindesten Verdacht einer andern Unrichtigkeit, als derjenigen, welcher alles menschliche Beginnen unterworfen ist, nämlich einer solchen, die aus der Unvollkommenheit unseres Wissens und den mangelhaften Berichten Anderer entspringt. Benjowsky irrt sich zum Beispiel, wenn er glaubt, bis in die Meerenge gekommen zu sein, welche das nordöstliche Asien von dem nordwestlichen Amerika trennt, indem er sich, durch einen in jenen Rebellländern sehr verzeihlichen Irrthum, wirklich nur zwischen dem Lande von Asien und den Cerkes-Inseln befand. Seine historischen Nachrichten von den verschiedenen Unternehmungen der russischen Rauchhändler in Kamtschatka, das feste Land von Amerika und die vor demselben liegenden Inseln zu entdecken sind unvollständiger als diejenigen, welche Core bereits nach authentischen Quellen geliefert hat, weil die Archive zu Wolscherezsk und vielleicht auch die Kürze seines dortigen Aufenthalts dem Grafen zu einer mehr befriedigenden

Ausarbeitung nicht behülflich waren. Was er hingegen von Rußland, Sibirien und Kamtschatka erzählt, stimmt mit den bereits seit langer Zeit bekannten Nachrichten von diesen Ländern so gut überein, daß man sogar vermuthen möchte, er habe seine Beschreibung von Kamtschatka aus dem Krascheminikof entlehnt. Seine Nachrichten von Japan, mit Kämpfer und Thunberg verglichen, die von Madagaskar zusammen gehalten mit Drury, Gauche, Flacourt, Megiser und Andern, halten ebenfalls die Probe, und das Neue, was man daraus lernen kann, hat die ganze innere Wahrscheinlichkeit für sich.

Das Auffallende in Benjowsky's Tagebüchern, was aus einer oder der andern der angeführten Ursachen einige Leser befremden möchte, betrifft lediglich seine persönlichen Beziehungen auf die verschiedenen Gesellschaften und Völker, mit denen er Verkehr hatte. Seine Handlungen und nicht seine Beobachtungen sind es, die allenfalls den Verdacht erwecken können, als hätte der feurige Mann zuweilen sie so niedergeschrieben, wie er sie sich dachte, unbekümmert, ob sie wirklich so geschahen. Die Entdeckungen neuer Inseln, die Beiträge zur Menschenkenntniß und zur vollständigeren Bekanntschaft mit den verschiedenen Erzeugnissen der Erde bleiben unangefochten, stehen wahr und brauchbar da, wenn auch einst sich zeigen sollte, daß der Graf hier und dort sich seine Thaten zu hoch angerechnet, oder im Glück und im Leiden sich zu sehr in sein Schicksal verliebt haben könnte. Wo aber und wann war dieser Fehler nicht verzeihlich, oder, daß ich mich richtiger ausdrücke, wo und wann beging man ihn nicht? Gleichviel von welcher Art die Selbsttäuschung sei; konnte sich ein Rousseau von der Eigenliebe hintergehen lassen, so bleibt kein Biograph seiner eigenen Thaten davor sicher. Allein ich gestehe es gern, noch am liebsten habe ich dann mit dem zu thun, der seine Wahrheitsliebe nicht stets im Munde führt.

Ich muß befürchten, daß diese lange Untersuchung über die innere Glaubwürdigkeit der Benjowsky'schen Erzählung zuletzt den geduldigsten Leser ermüden könnte, und daher wage ich es kaum, Alles herzusetzen, was der so nahe verwandte Stoff, von der historischen Wahrheit, noch Bemerkenswerthes darbietet. Mögen unsere Aristarchen es verantworten, daß sie dieser Sache mit ihrer ernsthaften Amtsmiene eine größere Wichtigkeit beigelegt haben, als sie verdient. Sollte man nicht ein wenig



lächeln dürfen, wenn sie die Kunst zu tadeln so lässig treiben, daß überall der Punkt, auf den es bei der Beurtheilung eigentlich ankommt, gänzlich aus der Acht gelassen, der Unterschied zwischen kalter Beobachtung und Handlung übersehen wird, und gleichwol jeder wähnt, er habe seine Pflicht gethan, indem er die Leichtgläubigen warnt! Ja wol ist es leichter so zu warnen, als den gordischen Knoten zu lösen, was wahr zu nennen sei oder nicht? So lange die Schöpfung in Mannigfaltigkeit besteht, ist eine Uebereinstimmung, was diesen Punkt betrifft, nicht möglich; es sollte mir sogar um Alles, was ich für wahr halte, leid thun, wenn gerade über die Evidenz von Benjowsky's Abenteuern nur eine Stimme wäre. Ob aber dieses Buch darum nun minder brauchbar, minder lehrreich ist? Auch das ist eine von der Zeitungskritik unberührte Frage. Den Gemeinplatz, daß nur das Wahre nützlich sei, weisen wir hier zurück; denn schwerlich genügt uns hier mit einem Wahren von ihrer Mache. Eins gibt es noch, wovon so selten bei der mechanischen Gelehrsamkeit die Rede ist: das Wahre, welches unser Gefühl sich aus Allem, aus der Natur wie aus der Dichtung entwickelt, und welches besonders da so anziehend wird, wo die Schicksale eines merkwürdigen Menschen wenigstens die Grundfäden seiner Erzählung ausmachen. Es ist ein Beweis der Einseitigkeit, wohin das abstrakte Denken endlich doch, wie alles Andere führt, daß man philosophische Köpfe gegen den herrschenden Geschmack an Reisebeschreibungen und Abenteuern deklamiren hört. Sie setzen diese allgemeine Begierde ganz auf Rechnung der Langenweile, die zur Unterhaltung sucht, und vergessen es ganz und gar, daß gerade dieser Trieb nach dem Neuen und Ungewöhnlichen, wenn schon die Geisteskräfte, während daß man ihn befriedigt, nur zu spielen, gleichsam sich kugeln zu lassen scheinen, zu den edelsten Anlagen unseres Wesens gehört, und auch dann noch, wenn Vergnügen der Zweck ist, die höheren Absichten der Natur und unserer Bestimmung erfüllt. Bei der großen Masse des Menschengeschlechts kann Lektüre, kann Bereicherung mit Ideen aller Art, nicht als Endzweck, sondern bloß als Unterhaltung und Nebenache getrieben werden. Der Gelehrte und derjenige, der auf den höchsten Stufen der Bildung steht, diese nur können Belehrung um der Belehrung selbst willen suchen; sie lassen sich die Mühe nicht verdrießen, ihr Gedächtniß anzustrengen, weil der natürliche Trieb nach allem Wahren sich in ihnen durch das

Bewußtsein veredelt und in ein vernünftiges Streben verwandelt hat. Nun geschieht es zwar oft, daß über dem Mittel der Zw verloren geht, daß der gelehrte Stoppler die ungeheure Vorrat kammer seines Gedächtnisses anzufüllen bemühet ist, und sich Zeit nicht läßt, nur eine Wahrheit vom eigentlichen Organ d Wahren, dem inneren Sinne, auffassen und mit seinem Wes sich vereinbaren zu lassen. Allein das ist der Vortheil des M chanismus, der sich in allen äußeren Formen der Wissensch offenbart, daß in Zukunft der weisere Mensch von der schwer Arbeit des literarischen Tagelöhners Gebrauch macht, daß er d sen in seiner Hand wie eine Maschine betrachtet, womit er wenigen Augenblicken ausrichtet, was ihm sonst Jahre geko hätte, daß er das reine Gold der Wahrheit, welches der Fi des mühseligen Wortgelehrten nur aus dem Schacht fördern zum Nutzen, zur Zierde, zum Genuß anwenden kann. Er wird dann auch dieser Handwerksgelehrte ein nützlicher und brau barer Mensch, wenn er gleich oft, wo er von Dingen urthe die außer seiner memorirenden Sphäre liegen, eine positi Rolle spielt. Gewiß wäre es aber übel um das Menschengeschle bestellt, wenn es auf keinem andern, als dem den Gelehr vorgezeichneten Wege zum Wahren gelangen könnte. Der schlic Menschenverstand zeigt auch schon zum Ueberfluß, daß ein s cher Weg für Ungelehrte noch offen steht, und die von Phi sophen selbst so oft anerkannte Nothwendigkeit, sich wieder diesem schlichten Menschenverstande zu orientiren, wenn sie s zu weit in die ungemessenen Räume des Vernünftelns ver haben, scheint diesem Wege, wenigstens in gewisser Rücksie einen Vorzug vor jenem einzuräumen.

Es verhält sich mit den Operationen des Verstandes, t mit den Übungen des Körpers. So lange sie einfach sin lassen sie unsre ganze Unbefangenheit: wir wirken und h deln, wir empfinden und denken, und behalten den Zweck d Beschäftigungen im Auge; sobald aber ein zusammengesetz Mechanismus unsere ganze Aufmerksamkeit erfordert, verli wir leicht das Bewußtsein der Beziehung, in welcher wir d oder jenes thun, und es wird unser höchster Zweck, nur Regeln der Zusammensetzung genau zu befolgen. Da nun letzten Unterscheidungsgründe des Wahren und Falschen s schlechterdings nicht anders entwickeln lassen, als indem wir Norm dazu in unserm Gefühl, in einer unserm Wesen an

eigneten Art zu sein, in einer durch unseres Wesens Beschaffenheit schon gegebenen Beziehung voraussetzen: so ist es klar, daß dieser Sinn für das Wahre, der in jedem Menschen, vollkommen oder unvollkommen, entwickelt oder vernachlässigt, daliegt, ebenfalls leichter aus einfachen Empfindungen und Gedanken das Wahre auffassen könne, als aus verwickelten Abstraktionen, wobei die sämmtlichen Geisteskräfte, und insbesondere das Gedächtniß, in einer zerstückelten Spannung sind. Derselbe Mensch, der bei einer scholastischen Spitzfindigkeit, oder auch nur bei der ersten etwas verwickelten philosophischen These, nicht wissen würde, wie er es anzufangen hätte, um damit aufs Reine zu kommen, wird, von Gefühl und Erfahrung geleitet, wissen, wie er in vorkommenden Fällen handeln soll, entscheiden können, ob eine Erzählung glaubwürdig sei, oder nicht, und in einer Dichtung nicht minder, als in der authentischsten Geschichte die treffenden Züge anerkennen, die der Künstler unmittelbar der Natur abborgte. Man müßte in der That den Dichtern allen Einfluß auf die Bildung des Menschengeschlechts absprechen, und ihre Schöpfungen für unnütz und zwecklos erklären, das heißt also, man müßte der Billigkeit und der besseren Ueberzeugung entsagen, wenn man läugnen wollte, daß ein jedes Gedicht aus wahren Elementen besteht, die nur nach der besonderen Einbildungskraft des Dichters modificirt, und von ihr zu einem Ganzen vereinigt sind. Dieses Wahre, nicht der Einkleidung und Form, sondern der einzelnen Bestandtheile, ist es was das Lesen der Geschichte sowohl als der Dichtungen, der Romane und Abenteuer, beides unterhaltend und lehrreich macht. In tausend Fällen für einen gilt diese Wahrscheinlichkeit mehr, als die apobiktische Wahrheit. Von tausend Menschen, die Cäsars Geschichte lesen, ist schwerlich Einer im Stande, die historische Wahrheit, auch nur eines Factums, sich selbst kritisch genugthuend zu entwickeln. Ein Jeder nimmt sie auf Treue und Glauben an, und weiß gewiß keinen Grund anzugeben, warum er dem Cäsar in Shakespear's Trauerspiel nicht eine gleiche Ehre mit jenem des Fergusson erweisen sollte? Die historische Wahrheit existirt also gar nicht für die große Masse des Menschengeschlechts, sondern die Wahrscheinlichkeit tritt an ihre Stelle, worüber Jeder nach seinen Begriffen und Erfahrungen, wie nach seinem eigenen Gefühl urtheilen kann. Ob Brutus Cäsar's Sohn war ~~oder nicht~~, wird uns wol eher gleich gelten können, wenn uns nur die reine, große, wahre

Empfindung bleibt, daß ein Römer auf den Verräther des Vaterlandes seinen Dolch zückt, und in dem Augenblick kein Band, selbst nicht das Band der Natur, für den Schuldigen sprechen läßt! Ob diese That dem Wahren der Natur und der Menschheit gemäß sei, oder nicht, das bürgt einem Jeden von uns nur sein Gefühl, nur jener innere, beziehungsvolle Maßstab, der in unsrer physisch-moralischen Bildung schon gegeben ist, und womit wir Alles, was auf uns wirkt, in demselben Augenblick messen. Der Blick, der bei der Lesung einer solchen That unser Innerstes durchleuchtet, entscheidet schnell und gewiß über ihre Sittlichkeit, ihre innere Wahrheit und Naturgemäßheit, indeß die überzeugendste Gewißheit, daß Brutus sie begangen oder nicht begangen habe, zu dieser Würdigung auch nicht das mindeste beitragen kann. Nirgends, um noch ein Beispiel zu erwähnen, nirgends liegt uns die Anwendung dieses Satzes näher, als bei der Prüfung der Sittenlehre irgend einer Religion. Ein Zwischenraum von 1000, 2000 oder mehrern 1000 Jahren hat die kritische Beleuchtung, welche die Stiftungsgeschichte einer jeden Religion erfordert, bereits in dem hohen Grade erschwert, daß oft in ganzen Weltgegenden, in großen Königreichen, kein Einziger vorhanden ist, der sich selbst über diesen Punkt Genüge leisten könnte; ja, mit Gewißheit läßt es sich behaupten, daß unter der unglaublich geringen Anzahl von kompetenten Richtern an keine Uebereinkunft zu denken sei. Wehe also der theologischen Sittenlehre, wenn historische Wahrheit ihre einzige Stütze ist! Hätten die Anhänger des Kaka keinen andern Beweggrund zur Folgeleistung gegen seine Vorschriften, als diesen, weil er es gesagt oder gethan hat, so wäre es ja um ihren Glauben geschehen, sobald Jemand beweisen könnte, daß er es nicht gesagt, und nicht darnach gehandelt, oder gar, daß kein Kaka je existirt habe. Nein! die Tyrannei der Autoritäten kann nicht ewig dauern; das Wort des Meisters kann nicht, bloß weil es Meisterwort war, ewig gelten, ewig den Geist, die Empfindung und die Vernunft in Fesseln halten, und in Triumph gefangen führen. Es kommt die Zeit, wo nur die Lehre übrig bleibt, und sogar die Existenz des Lehrers problematisch wird; alsdann unterscheidet unser Wahrheitsinn über den inneren Werth der Vorschrift, gleichviel ob Brama oder Konfuzius, Kaka oder Mohammeb sie uns ertheilte.

So mag denn auch die Wahrheit in dem Kunstwerke des

Dichters und Schriftstellers bestehen, und Gutes und Großes in uns wirken, wenn es gleich ausgemacht ist, daß die homerischen Helden ganz andere Menschen waren, als sie uns in der Ilias erscheinen, daß Jupiter mit allen Olympiern Fabelwesen sind, daß die Namen Hamlet und Lear, Lovelace, Grandison und Clarissa, Götz und Posa, nicht eben so viele wirklich einst lebende Menschen, sondern aus unzähligen Anschauungen und Empfindungen des Wahren in der Natur zusammengefloßene Ideale der Dichtkunst bezeichnen. Immerhin mag es also den Stolz des abstrakten Denkers empören, daß Jemand den Gang der großen Lesewelt nach einer Unterhaltung, wo die Phantasie unmittelbar zur Phantasie redet, von jenem edlen, menschlichen Forschungs- triebe nach dem Wahren herzuleiten wagt: mir bleibt die feste Ueberzeugung, daß auf diesem Wege noch Eindrücke des Wahren und Guten wirklich zu erlangen sind, welche die meisten Menschen, und insbesondere das andere Geschlecht, vergebens in den ernsthaften Disciplinen suchen würden. So ungeheuer der Abstand zwischen einem schalen Roman und einem Werke des Tief- sinnes ist, so kann doch nur der Philosoph, der in seinen Ter- minologien schon geübt ist, sich von dem Raisonnement zur Emp- findung leiten lassen; da hingegen der umgekehrte Weg immer- fort von dem großen Haufen des Menschengeschlechtes betreten wird. Wenn ich hier die unselige Ueberschwemmung von miß- lungenen Dichtungen mit dem Ekel, den sie einflößt, erwähne, wenn ich das Unheil, das sie stiftet, tief empfinde, und ein Mittel zu wissen wünsche, sie der Publicität unbeschadet wieder abzukümmern: so werde ich hoffentlich dem Vorwurf entgehen, als hätte ich einer eiteln Modesucht auf Kosten des soliden Wis- sens das Wort geredet. Einen solchen Vorwurf achtete ich im Ernste keiner Vertheidigung werth; denn mich dünkt, wer den Gang meiner Ideen hat beobachten mögen, wird inne geworden sein, daß ich die Ansprüche einer jeden Anlage im Menschen auf Entwicklung und Vervollkommenung anerkenne, und nur jenem alten Dünkel (der uns freilich auch so natürlich ist!), ver- möge dessen Jeder das Feld, das er bauet, mit Geringschätzung alles Andern liebt, entgegen zu arbeiten suche. Wenn Empfin- dung, Phantasie und Vernunft den Menschen machen, nicht eins von diesen, oder zwei allein, so scheint es mir unphilosophisch, auf eine Gattung der Lektüre, welche hauptsächlich die Empfin-

dung berührt und durch diese zur Triebfeder des Wirkens wird, mit Verachtung herabzusehen.

Benjowsky's Denkwürdigkeiten, zu denen wir von dieser Abschweifung zurückkehren müssen, könnten demnach, selbst als Erdichtungen betrachtet, mit Nutzen gelesen werden, und den Leser zu wahren, vielleicht zu guten, großen Empfindungen wecken. In den meisten Fällen blieben die Menschen weit von dem erreichbaren Ziele zurück, wenn man ihnen den Grenzpfahl nicht weiter hinaus, ins Unerreichbare steckte; und bei der Erschlaffung, die man unserm Zeitalter Schuld gibt, dürfte vielleicht nichts so sehr zur Anstrengung aller Kräfte anfeuern, als redende Beispiele von der vorliegenden Art, die uns zuzurufen scheinen: so viel vermag der Mensch, wenn er aus allen Kräften will.

---

## Ueber den gelehrten Kunstzwang.

(Vorrede zu Volney's Ruinen.)

Nec te Pythagorae fallant arcana renati.

*Hor.*

---

Das Gesetz der Vernunft kann nur Eins sein: ihre Anwendung auf Alles was ist, auf Alles was durch die Sinne unmittelbar wahrgenommen oder mit Hülfe der Reflexion als existirend gemacht werden kann. Das Gegentheil, die Behauptung, daß wir diese Anlage empfangen hätten, um sie nicht zu benutzen, ist so widersprechend in sich selbst, daß man sie keiner ernsthaften Widerlegung würdigen kann. Je künstlicher Jemand diesen Satz vertheidigte, desto mehr Ausbildung seiner eigenen Vernunft würde selbst dieser Mißbrauch derselben verrathen; die Vernunft aber gegen sich selbst sprechen lassen, heißt wol mehr nicht, als einen metaphysischen Selbstmord begehen; der, wenn man auch die Befugniß dazu sehr glimpflich beurtheilen wollte, doch immer nur als Ausnahme von der Regel gelten kann. Dagegen ist der Durst nach Erkenntniß und Wahrheit so tief in unsern unwillkürlichsten Trieben gegründet, so innig verwebt mit den wesentlichsten Bedürfnissen unserer Existenz, daß sogar die Völker Asiens, denen wir an Cultur und Energie des Geistes so weit überlegen sind, die Erweiterung des Wissens zu einer Vorschrift ihres Sittengesetzes erheben, daß es in Indien die unerläßliche Pflicht des gelehrten Bramen ist, Lehre und Unterricht zu verbreiten, und daß der schwärmerische Prophet Arabiens allen seinen Gläubigen im Koran gebietet, „nach Erkenntniß zu forschen“

die entferntesten Enden der Erde.“ Wäre es hier erlaubt, auf Kosten des Menschengeschlechts zu scherzen, so könnte man sagen, daß das positive Gebot vermuthlich an der schlechten Befolgung Schuld gewesen sei. Wir haben keine ausdrückliche Vorschrift dieser Art; allein unsere Moralität ist überhaupt keinem Gesetz unterworfen; unsere höhere Empfänglichkeit wurde vorausgesetzt, als man uns, statt aller Pflichten, das sanfte Geheiß der freien Humanität auferlegte: uns zu lieben untereinander\*). Diese Emancipation vom blinden Gehorsam, die alle Zwangsmittel und alle Befehle überflüssig macht, setzt zugleich voraus, daß wir die Richtschnur unsers Verhaltens in unserm Innern besitzen, und ruhet mit Zuversicht in der Ueberzeugung, daß wir mit dem Pfunde, welches uns anvertrauet ist, nach der Freisprechung von jedem dogmatischen Zwange wuchern, jedesmal nach bester Einsicht handeln und unaufhörlich streben werden, diese zu berichtigen und zu erweitern.

Deffen ungeachtet gibt es schwerlich eine Gefahr, welche die Europäer noch zur Zeit weniger zu befürchten hätten, als die Erschöpfung aller Quellen ihres mannigfaltigen Wissens. Auf die Erhaltung der Unwissenheit scheint sogar von jeher eine größere Anzahl Menschen bedacht gewesen zu sein, als auf die Erweiterung der Grenzen menschlicher Erfahrung; wenigstens gibt die Geschichte, von den ältesten bis auf unsere Zeiten, das merkwürdige Zeugniß, daß, wo man von der Verbindung des Eigennuzes mit der Macht die eifrigste Betriebsamkeit um Berichtigung und Vermehrung der gemeinschaftlichen Masse von Kenntnissen hätte erwarten sollen, gerade dort der gänzlich fehlende Wille mehrertheils diese Erwartungen kläglichst getäuscht habe. Dieses langsame Fortschreiten, diese immer wieder in den Weg tretenden Hindernisse denken wir uns in der weitesten Zusammenfügung aller Glieder der großen Schicksalskette schon vorher verordnet; nicht, als ob wir eine Regel hätten, nach welcher sich die Moralität (daß ich so sage) dieser Anordnung a priori barthun ließe, sondern weil wir gezwungen sind, zu unserer Beuhigung jene Moralität in das Geschehene hinein zu tragen. Die Werkzeuge aber, deren Gleichgültigkeit, Schwäche oder Unart bei dieser Verzögerung im Spiele war, können uns, wie viel wir auch von ihren Werken auf des Schicksals Rechnung setzen, doch

\*) Evang. Joh. 13, v. 34. 35. und 15, v. 12. 17.



arum keinen Augenblick ehrwürdiger scheinen; vielmehr, da der  
 Lufschub uns höchstens nur als Bedingung des endlich zu er-  
 reichenden Guten erträglich werden kann, so bleibt uns dasjenige,  
 was ihn verursacht, ein Gegenstand des Mißfallens und, wofern  
 es ein freies denkendes Wesen ist, der Verachtung. Wenn indes  
 in diesen unversöhnliche Feindschaft zwischen den Reichen der  
 Wahrheit und der Unwissenheit besteht; wenn die Einsammlung  
 aller vereinzelt Strahlen der Erkenntniß in einen Brennpunkt  
 — nur im erhabenen Kampfe der Geduld und des Ausdauerens  
 errungen werden kann, und jeder Schritt zu diesem Ziele mit  
 neuen Opfern der Selbstverläugnung erkaufte werden muß: so  
 begreift man wol, daß eine Begeisterung, die sich selbst belohnt,  
 aber weiter keinen Lohn zu hoffen hat, ziemlich selten sein müsse;  
 allein man ahnet zugleich das schöne Bewußtsein eines Geistes,  
 der so viele Triumphe als Anstrengungen zählt.

In der That gebricht es unserm Zeitalter nicht gänzlich an  
 dieser unbefangenen Wahrheitsliebe; fast möchte ich auch behaup-  
 ten, daß die neuesten Versuche geistlicher und weltlicher Unter-  
 drücker, dem freien Untersuchungsgeiste Fesseln anzulegen, so ver-  
 abscheuungswürdig sie an und für sich sein mögen, an dem un-  
 vollkommenen Zustande unseres Wissens weniger Schuld haben,  
 als jene andere, weit allgemeinere Aeußerung der angeborenen  
 Herrschlust, welche die Resultate ihres Forschens zu Machtprüchen  
 und Gesetzen erhebt, von denen keine Appellation Statt finden  
 soll. Ich rede daher auch nicht an diesem Orte von der Beein-  
 trächtigung der Pressfreiheit, und noch viel weniger von dem  
 zwecklosen Bestreben, dasjenige, was seiner Natur nach das  
 Freieste auf Erden ist, den Glauben, an ein gewisses Symbol  
 zu binden. Diese Künste der Regierung, wenn es ja Künste sein  
 sollen, kommen jetzt um ein ganzes Jahrhundert zu spät, und  
 sind der wahren Aufklärung so wenig gefährlich, daß sie ihr  
 vielmehr, obgleich wider des Erfinders Absicht, dienen müssen.  
 Wie der finstere Körper eines Planeten, der im Lichtmeere  
 schwimmt, ohne sein Verdienst die Sonnenstrahlen, die sich an  
 ihm brechen, zurückwirft und die Dunkelheit der Nacht zerstreuen  
 hilft; so muß in einem erleuchteten Zeitalter der Fanatismus der  
 Unvernunft, wenn er sich hinein verirrt, den Abstieg des Guten  
 vom Schlimmen, des Wahren vom Falschen, des Brauchbaren  
 vom Unnützen, nur noch unverkennbarer machen.

Die Tyrannei der Meinungen war aber von jeher dem Menschengeschlechte um so viel gefährlicher, je künstlicher sie sich hinter der Larve der Vernunft selbst zu verbergen wußte. Ein Phantom, welches unter dem Namen allgemeine Vernunft, die unbedingteste Huldigung verlangt, scheint noch jetzt die Freiheit jeder wirklich existirenden subjektiven Vernunft beeinträchtigen zu wollen. Nicht genug, daß alle Zweige unserer Erkenntniß zu den allgemeinen Gesetzen des Denkens zurückgerufen und, wie es recht ist, mit der systematischen Form einer Wissenschaft neu ausgeprägt werden; soll dieses Gepräge nun auch jeden anderweitigen Gebrauch der Verstandeskkräfte theils entbehrlich machen, theils die Resultate desselben außer Cours setzen und zur verurtheilten Münze herabwürdigen; gerade, als ob sich für die transcendente Verschiedenheit der Menschen, in Absicht auf die Intensität und Proportion ihrer Kräfte, und für die Wirkung der coexistirenden Dinge auf jedes Individuum, von einem Geiste, der nicht alle mögliche Combinationen umfaßt, eben so gut eine Regel a priori entwerfen ließe, wie für das bedingte Subjektive unserer Vorstellungen, welches sich aus den allgemeinen Einschränkungen der menschlichen Natur entwickeln läßt. Auf diese Weise wirkt die scharfsinnigste Anwendung der Vernunft, wodurch sie, zum unschätzbaren Gewinne der Wissenschaften, eine Grenzbestimmung ihres eigenen Vermögens zu Stande brachte, sehr nachtheilig auf den Verstand zurück, und hemmt den freien Gebrauch seiner Kräfte, wenn die Bedingungen zur Gleichgültigkeit der angemessenen Urtheile außer der Sphäre des Richters liegen. Die Trägheit und die Eitelkeit finden sich beide geschmeichelt durch jene Theorien, die als Fäden, woran wir unsere Erfahrungen reihen können, so brauchbar sind, aber ihrer Natur nach, weil sie auf unvollständigen oder gar auf falschen Prämissen ruhen, mit jeder neuen Entdeckung schwanken oder einstürzen müssen. Mit Recht warnt daher die Philosophie, die auf die Erhaltung der Freiheit und der Eigenthümlichkeit im Menschen bedacht ist und kein despotisches Interesse hat, ihre individuellen Ueberzeugungen allgemein geltend zu machen, vor jenem in allen Wissenschaften noch so wirksamen zünftigen Despotismus, der, genau wie der politische und hierarchische darauf ausgeht, die Menschen in den Zauberkreis eines Systems zu bannen, außer welchem die Wahrheit nicht anzutreffen sein soll, und in dessen Bezirke gleichwol die Beschränktheit des Raums und die Armuth der Ideen die Hälfte

unserer Anlagen zur Unthätigkeit verdammen, indeß die andere ein mechanisches opus operatum treibt.

Es scheint besonders nöthig, diese Warnung vor einem Buche her zu schicken, dessen Verfasser dem gelehrten Junftzwange so wenig Achtung schuldig zu sein glaubt, als den verschiedenen politischen Gesammtheiten und bürgerlichen Innungen seines Vaterlandes, die er als Mitglied der constituirenden Nationalversammlung zur Gleichheit hat zurückführen helfen. Allerdings ist es Zeit, der Spiegelfechtereier der Autoritäten ein Ende zu machen und der Wahrheit die Ehre zu geben, die ihr gebührt, die Ehre nämlich, daß sie bloß ihrer eigenen Kraft bedarf, um sich gegen allen Irthum und alles Blendwerk zu behaupten. Verzweifelt stände es in der That um die Sache der Wahrheit, wenn sie irgend eines Zwangsmittels vonnöthen hätte, um sich geltend zu machen, wenn sie nur da den Sieg davon trüge, wo ihre Widersacher nicht reden dürften. Ist aber vollends ausgemacht, daß es für endliche, sinnliche Geschöpfe, wie wir, nur immer eine bedingte, zufällige, keine selbständige, absolute Wahrheit gibt — die ausgenommen, die sich nicht denken, sondern nur höchstens im geheimsten Innern des Empfindungsvermögens ahnen läßt, die folglich unbegreiflich und unaussprechlich ist und weder mitgetheilt noch geprüft und von der Schwärmerei und dem Wahnsinne nicht unterschieden werden kann —: so finden wir kein besseres Mittel, unsere Vervollkommnung zu befördern, als die lehrbegierige Auffassung jeder verschiedenen Modification, nach welcher sich das All des Denkbaren in verschiedenen Köpfen gestaltet. Diejenige Vorstellungsart aber, die keine andere neben sich dulden mag, die allein gelten will, wo alle gleiche Ansprüche und gleiche Mängel haben, verdient allein in die Schranken der Gleichheit zurückgewiesen zu werden.

Weit entfernt also, dem Ideengange des Verfassers das Recht einzuräumen, irgend eine andere Meinung gewaltthätig zu verdrängen, fordert man billiger Weise für ihn nur das Recht, neben so vielen anderen frei aufzutreten und die Prüfung mit ihnen zugleich auszuhalten. Die Hypothese, womit er seine Landsleute bekannt macht, ist unter uns zwar nicht ganz unerhört; allein seine Gabe sie vorzutragen und auszuschnücken, macht sie zu einer unterhaltenden Lektüre. Wem es nicht um Namen und Worte zu thun ist, der wird vielleicht in manchen Stellen dem wesentlichen Inhalte des Buches und der richtigen Anwen-

bung des Verstandes Beifall geben und mit der lauterer Humanität und Philanthropie des Verfassers auch alsdann noch sympathisiren können, wenn das Ganze ihn ein Hirngespinnst dünkt, oder seine Ueberzeugung an einer andern Vorstellungsart haftet. Wer hingegen am Schlusse des 18. Jahrhunderts noch Phariseer genug ist, sich selbst oder der Welt zu heucheln: er habe die Wahrheit; den rufen wir auf, den ersten Stein auf unsern Träumer zu werfen!

---

## Fragmente.

---

### 1.

**Wunder. Schwärmerei, eine Mutter der schönen Künste. Gefühl.**

---

### Wunder.

Die wunderbar wohlthätig, wie unbegreiflich ist die Natur! Darum haben die Menschen immer Wunder gesucht, die der Vernunft widersprechen, und das Herz so kalt wie Taschenspielerkunst lassen, haben für diese Wunder gestritten, geblutet, das Leben sich verbittert, da der erste Augenblick ihres Daseins ihnen ein Wunder zeigt, das ihr Herz fühlt, und das sie so innig mit dem allwirkenden, unsichtbaren Wesen verbindet?

---

**Schwärmerei, eine Mutter der schönen Künste.**

Gegenstände der Volksreligion waren es von jeher, die das Gemüth des Künstlers entflammten.

Ohne den schwärmerischen Zug, der der Einbildungskraft die Flügel leihet, wo hätte Homer die ganze Maschinerie seines epischen Gedichts hergenommen? Ist es nicht der Gedanke an die leitenden Götter, der den Grund des ganzen Werkes durchbohrt, und ohne den der bearbeitete Stoff wenig oder nichts wäre?

Was anders als Schwärmerei dieser Art ist Schuld an der Unvollkommenheit der Tonkunst? Ihr erster Ursprung war die heftigste Spannung der Phantasie, welche große Ereignisse voll

Dank und Bewunderung an unbekannte Ursachen knüpfte, und ihr berauschendes Gefühl mittheilen wollte in dithyrambischer Ergießung. Ihre Auszubildung bei uns ist durchaus die Angelegenheit der Priester gewesen, die Alles aufboten, was diese Kunst Hinreißendes, Schmelzendes, Herzerhebendes, Donnerndes, Erschütterndes und Tieftrauerndes, Frohlockendes, Lachendes und Einschmeichelndes hat, um ihre Feste damit zu schmücken, um das Volk zu bezaubern, und die Sinne gefangen zu nehmen, zu ihrem Zwecke: um unter Nebendingen die Hauptsache dem Nachdenken und dem Blicke des Forschers zu entziehen.

Der Geist, durchdrungen von seinen schwärmerischen Gefühlen, schwebte in Harmonien, nur ihm auf dem Fittig seiner so begeisterten Einbildungskraft erreichbar.

Selbst unsere Opern haben mehrentheils Götter ins Spiel verwebt; und dies bei Seite, läßt es sich nicht in Abrede sein, daß die musikalischen Meisterstücke durchgehends noch Kirchenmusik sind.

Es ist auch die Frage, ob Phidias je seinen unnachahmlichen Jupiter würde gebildet haben, wenn nicht die Volksbegriffe das Ideal eines solchen Jupiters in seiner Phantasie geschaffen hätten?

Ueberall — in welcher Kunst es sei — hat der Künstler von einer schwärmerischen Idee hingerissen werden, gleichsam verrückt werden müssen, um etwas Andern Unerreichbares an Größe und Schönheit darzustellen, um alle Verhältnisse seiner Kunst zu erschöpfen und bis auf den Gipfel der Vollkommenheit zu steigen, wohin menschliche Kräfte in höchster Anspannung reichen.

So wahr ist also jener Ausspruch: *nullum magnum ingenium sine aliqua dementia!*

Man zeige mir den wirklichen Gegenstand, der den Menschen so begeistern kann, wie der eingebildete, den seine Phantasie ihm schuf.

Ist es vielleicht eben daher, weil er sich in diesem Ideal als Schöpfer fühlt, beim wirklichen Gegenstande hingegen nur kalter Zuschauer, höchstens erstaunter, leidender Bewunderer bleibt?

Was ist nun also besser:

Wahrheit ohne schöne Künste?

oder

Täuschung mit schönen Künsten?

Ist es nicht eine sehr richtige Bemerkung, daß man überall Menschen das Ziel weiter stecken müsse, als sie kommen, damit sie wenigstens so weit kommen, als es ihnen möglich ist?

Und in diesem Falle ist es nicht unvermeidlich, daß eine Sammlung von Vorstellungsarten existire, deren Urbilder als nicht zu erweisen sind, damit durch solche Vorstellungen der Geist und die Phantasie entflammt und in Schwung gebracht werden? Mit andern Worten: ist eine Volksreligion, einen gewissen Grad von unschuldiger Schwärmerei unterliegend, nicht nothwendig und zweckdienlich?

Von einer andern Seite: wie kann man je vor den Folgen Schwärmerei sicher sein, so lange man Schwärmerei gut findet? Und gibt es eine unschuldige Schwärmerei, die schlechter als nur nützlich, und nicht gefährlich ist?

Vielleicht ist die einzige philosophische Schwärmerei — Wahrheit suchen zu wollen — eine solche. Aber wehe uns, wenn sie auf den Punkt kommt, wo sie gefunden haben will!

Oder ist es nicht wahr, daß es zum thätig sein gehört, man schwärmen müsse? daß man sich ein unerreichbares Ziel, gleichwol als erreichbar, einbilde?

### Gefühl.

Einfaches Gefühl, sagt man, geht doch noch vor aller Verzeugung der Vernunft vorher.

Wenn ich mich des Anblicks der schönen Natur freue, sagte mir ein Frauenzimmer von richtiger, vorurtheilsofer Denkart, wenn ich etwas Großes und Schönes in der leblosen Natur sehe, wenn ich mich freue über etwas, — so ist mein erstes Gefühl, mein erster Gedanke, Liebe und Dank gegen die unbekannte Ursache jenes Schönen und Großen, oder jener Freude.

Wenn ich den Donnerschlag in der Nähe höre, und weiß, was es überhaupt mit jedem Gewitter für eine Verwandtschaft hat, sagte mir ein guter Physiker, so denke ich zu allererst an den Urheber, an einen unbekannten Urheber des Donners.

Das ist einfaches Gefühl, sagt man.

Im ersten Fall:

Wie, wenn man nicht von Jugend auf gewöhnt worden

wäre, bei Allem, dessen nächste Ursache man nicht kennt, auf die erste Ursache zurück zu gehen?

Würde es einem da wol je einfallen, auf die erste Ursache bei jeder Gelegenheit zurück zu gehen? würde man nicht vielmehr zu allererst denken: das hat, wie Alles, seine besondere specielle (der allgemeinen ersten untergeordnete) Ursache?

„Ja, ich fühle, antwortet man, ein Bedürfniß, mich zu ergießen bei solchen Gelegenheiten, Dank und Liebe oder Zuneigung zu erweisen für die genossene Freude. — Und jeder Genuß wird doch süßer, wenn man ihn Jemanden verdankt.“

Richtig! — Wenn der Hund Sie freundlich ansieht, und mit dem Schwanze wedelt, oder ihre Hand leckt, fühlen Sie da die erste Ursache?

„Nein! ich karresse den Hund; denn er versteht mich, und ich kann ihm die Freude, die mir seine Freundlichkeit macht, wieder erzeigen, durch meine Liebkosungen. Wenn ich hingegen dem Gegenstande, der mir Freude macht, keine wieder machen kann, weil er leblos ist, dann sehe ich mich nach einem Wesen um, das mich versteht, und dann ist keins näher, als die erste Ursache.“

Also! die erste Ursache versteht Sie, empfindet Ihre Liebe, nimmt Ihren Dank an, erwidert Ihre Liebe?

„Sie muß doch wol; sonst würde mich nicht mein einfaches Gefühl zu ihr führen. Wenn ich diese Empfindung gehabt habe, bin ich ruhig.“

Sie erinnern sich auch wol nicht, daß man Ihnen von der ersten Ursache dies alles einmal gesagt, sie Ihnen als ein empfindendes und denkendes Wesen vorgestellt habe?

„D ja doch, ja! Das ist ja der erste Begriff von Gott, den man mit der Milch der Kinderlehre einsaugt.“

Folglich sagt Ihnen Ihr Gefühl nichts von allen diesen Eigenschaften, sondern Sie setzen solche voraus, weil man Ihnen einst diesen Begriff mittheilte.

„Alein was schadet die Voraussetzung, da ich mich so glücklich dabei befinde?“

Was sie schadet? Das ist die Frage nicht, die wir hier auszumachen hatten. Alles, was zu Ihrem Glücke beiträgt, ist in so weit sehr gut. Mich dünkt, wir hätten nur untersuchen wollen, ob unser Gefühl in diesem Falle einen wirklichen Beweis abgeben kann, und ob es uns je auf etwas zurückführt, wohin



es nicht zuerst geleitet worden wäre. Sie wissen, daß eine erste Ursache so wenig wie die allerspeciellste der allerspeciellsten Wirkungen, abgeläugnet werden kann. Es kommt nur darauf an, ob das Gefühl ohne Vorurtheil über die Natur dieser ersten Ursache Aufschlüsse geben kann. Ich zweifle daran. —

„Aber wenn es das Gefühl nicht kann, so wird es die Vernunft doch können?“

„Vielleicht! — Vielleicht auch nicht.“

„Wie? es wäre Empfindung in der Welt, und die erste Ursache sollte nicht empfinden? der Urheber der Ordnung und der Vernunft sollte nicht denken? Sie wollen doch nicht im Ernste solche Paradoxa behaupten?“

Ich? ich behaupte nichts. Ich suche nur mich zu belehren. Zeigen Sie mir ein einziges Beispiel das Ihren Satz beweiset.

„Tausend für Eins. Bringt nicht in der Natur immerfort ein jedes Ding seines Gleichen hervor?“

Ja wol. Wer zweifelt daran?

„Sie selbst; denn ist nicht hier die Ursache der Wirkung nicht nur ähnlich, sondern völlig gleich?“

Ich fürchte eben deswegen, daß das Beispiel zu viel beweiset. Die Zeugungen in der Natur sind ja offenbar fortgesetzte Organisationen, Entwicklungen des schon Vorhandenen. Es ist von der ersten, nicht von einer letzten Ursache die Rede. Die neue Pflanze ist ja nicht eine Wirkung der alten, sondern nur ein Theil derselben, der sie überlebt.

„Wolan! wir spielen mit Worten; denn so ist alles Existirende vielleicht nur Fortsetzung der Existenz überhaupt, und es gäbe gar Nichts, als eine erste Ursache.“

Nehmen Sie sich in Acht; Sie kommen auf verbotenen Grund.

„Demjenigen, der sich bis zur Nachforschung der Wahrheit erhebt, ist nichts verboten, sondern alles bonne prise, wenn er es dazu machen kann.“

Es fällt mir ein Beispiel von Ursache und Wirkung bei; Sie werden sehen, was Sie damit anfangen können. Es ist eine Wirkung der Wärme, das Eis flüssig zu machen; und Wärme also ist die Ursache der Flüssigkeit. Dagegen kann Niemand etwas einzuwenden haben.

„Wollen Sie mit Ihrem Beispiele mich noch mehr in die Enge treiben? Aber nein! ich kann hier von der Wirkung auf

die Ursache schließen. Der flüssige Körper nimmt mehr Raum ein, als der erstarrte; die Wärme besteht folglich aus Theilchen, die zwischen die Theilchen des zu schmelzenden Körpers dringen, und sie von einander trennen."

Gut. Nur weiter!

"Was wollen Sie mehr? Ich habe von der Wirkung auf die Natur der Ursache geschlossen."

Das läugne ich nicht; ich glaube vielmehr, daß Sie völlig Recht haben. Allein es fehlt jetzt nur noch Eins. Sie haben mich überführt, daß die Flüssigkeit die Wirkung einer zwischen die Theile des zu schmelzenden Körpers dringenden Materie sei. — Jetzt beweisen Sie mir noch, daß diese Materie der Wärme ebenfalls schmelzbar sei; denn davon sind wir ausgegangen, daß das Wirkende mit dem Gewirkten gleiche Eigenschaft haben soll.

"Wie können Sie so etwas verlangen? Die Wärme ist ja nie ein fester Körper, und nur feste Körper sind schmelzbar. Vielleicht ist die Wärme an sich schon ein flüssiger Körper."

Wenn ich es annehme, so muß ich Ihnen auch zeigen, wohin es führt. Ein flüssiger Körper ist ein solcher, der Wärmetheilchen zwischen seinen Theilchen hat. Das sind doch offenbar zweierlei Theilchen. Wie wollen Sie nun diese zweierlei Theilchen bei der Wärme für sich betrachtet heraus bringen? Die Definition gibt nur Theilchen des flüssigen Körpers (in diesem Fall also, Wärmetheilchen) durchdrungen mit Wärmetheilchen. Es ist klar, hier sind nur einerlei Theilchen — Folglich läßt sich aus der Beschaffenheit des Gewirkten nicht eine gleiche Beschaffenheit des Wirkenden erweisen. Und das in jedem Falle.

"Sie haben Recht."

## 2.

Kann die Welt je ganz vernünftig und durch Vernunft glücklich werden?

1. Jetzt ist der Zeitpunkt neuer Ansichten, neuer Kräfte.
2. Wohin zielen sie? Dies ist unergründlich.
3. Aber man beschäftigt sich gern mit dem Gedanken, wie das allgemeine Wohl zu befördern wäre.

4. Denn auf den ersten Blick scheint ja der Sporn zu dem Patriotismus, zu allem public spirit, nur in der Voraussetzung zu liegen, daß ein Ziel der Glückseligkeit zu erreichen möglich sei. Wer würde Patriot sein, wenn er sich nicht schmei-  
 In dürfte, Glück für seine Mitbürger zu erringen?

(Falsche Vorstellung, weil Jeder nur sein eigenes Glück bewirken kann! Allein das ist noch zu früh zu sagen. Und doch, wer am eignen Glücke bauet, bauet er nicht am Ganzen?)

5. Eine der merkwürdigsten Erscheinungen der Zeit ist die, daß Worte, die man zu verstehen glaubte, denen man einen innern unterlegte, jetzt, näher untersucht, durch ihre Unbestimmtheit die Fortschritte des gemeinen Besten zu hemmen scheinen. Sie können Menschen gemeinschaftlich wirken, wo eine babylonische Verwirrung der Sprachen herrscht! Unter den wichtigsten Abstraktionen, Gott, Seele, Unsterblichkeit, Tugend, Freiheit, Vernunft, Verstand, Wahrheit — verstehen die Menschen nicht mehr, und diese Verschiedenheit der Deutung, die sie den Worten geben, wirkt zurück auf ihre Handlungen. —

6. In den aufgeklärtesten, freiesten, glücklichsten Ländern, nimmt man eine Gleichgültigkeit über diesen Punkt wahr, die wenig Hoffnung gibt, je zur allgemeineren Uebereinstimmung in den Principien des Denkens zu gelangen: eine Trägheit des Verstandes; eine Allgewalt der Erziehung und Gewohnheit, eine Billigkeit auf Treue und Glauben lieber anzunehmen, als selbst zu untersuchen, eine Abneigung gegen das Neue, sobald es Aenderung gilt.

7. Diese natürliche Trägheit der Verstandeskkräfte ist der Grund, warum so bald die besten Formen, die man für den Menschen finden konnte, sei es in politischer oder in religiöser Hinsicht, mit den schlechtesten darin übereinkommen, daß man sich machtmäßig, ohne ihren sittlichen Werth zu prüfen und zu erkennen, aneignet, und aus Gewohnheit das Rad tritt, ohne zu wissen, was man thut. Auf dasjenige, was einmal angenommen ist, einmal im Schwange geht, wird der Maßstab der Vernunft nicht weiter angewendet; mittlerweile geht die Reihe der Generationen weiter, und mit ihnen ändern sich die Verhältnisse, das alte Joch paßt nicht mehr auf die neuen Schultern, die es doch nicht abwerfen mögen, weil man sie von Jugend auf lehrte, daß Glückseligkeit daran hängen solle.

8. Indessen wirkt das Schicksal in die Masse des Men-

schengeschlechts von Zeit zu Zeit ein wenig Sauerteig, einen Mann von Genie und Geist; es gährt von neuem; ein neues System geht aus dem Kopfe des Denkers hervor und fließt in alle Köpfe; die Masse wird nicht was er war, Sauerteig nicht, aber gegohrne Masse. Das neue System, die neue Form ist ihr angeeignet, wie einem gegohrnen Getränk die eigenthümliche Form seines Daseins; und nun geht es wieder eine Weile vorwärts, nach mechanischen Gesetzen.

9. So möchte man also zweifeln, ob, wenn auch die richtigsten, allgemein gültigsten Begriffe von allem was ist, allgemein geltend würden, wenn auch die Vernunft *κατ' εἶσογγν*, rein und ohne Mißverstand, das herrschende System aller Köpfe würde, dann etwas mehr daraus entstehen könne, als ein Mechanismus wie alle vorigen, nur um desto gefährlicher, weil er durch keinen richtigern mehr verdrängt werden könnte.

10. Die Frage wird also wol sein: kann irgend eine Form überhaupt das Menschengeschlecht glücklich machen? (Oder kommt nicht alles, was wir hierüber ausmachen können, immer dahin zurück, daß die Glückseligkeit des Einzelnen [also auch des Ganzen] schlechterdings nur mit seiner Spontaneität in Verbindung steht; einer durch keine Form gebundenen noch zu bindenden Spontaneität?)

Hier wird man also betrachten müssen, daß das Menschengeschlecht, vielleicht eben, um diese Spontaneität beizubehalten, sich alle Jahrhundert zwei- oder dreimal erneuert, daß mit jedem einzelnen Menschen derselbe Kreis durchlaufen werden muß, der doch für jeden nach Zeit und Verhältniß verschieden ist, daß also das Wirken der Vergangenheit zwar auf die Gegenwart und Zukunft einfließt, aber daß Erfahrung und Empfindung eines Andern nie lebendige Empfindung und Erfahrung in uns wirkt, sondern nur Nachbeterei, Mechanismus bleibt, den er vergißt, sobald seine Spontaneität sich in Trieben, Begierden, Leidenschaften offenbart, die stärker als alles mechanisch Erlernte wirken.

Es gibt keine Weisheit aus Unterricht; sie ist erst das Kind der eignen Erfahrung.

Umsonst lehrt man das Kind das Feuer vermeiden; es durch den Schmerz wird es gewißigt.

11. Diese Frage setzt voraus, daß wir bereits alle jene Worte, die so schwer zu verstehen sind, und vor allem das Wort Vernunft richtig definiert haben. Also was ist Vernunft?

12. Nach dieser (Kantischen) Definition also soll die Vernunft in den Köpfen etablirt werden, um allgemeine Glückseligkeit als Resultat hervor zu bringen. Laßt uns also sehen, wie selbst die Form der echten wahren Vernunft so etablirt werden könne, und wie sie dann wirken würde!

13. Es ist unmöglich, sie zu etabliren.

14. Wirklich etablirt gibt sie das erwünschte Resultat nicht. Ihre Folge ist die allgemeinste Ertödtung aller Geisteskräfte, gänzlicher Stillstand des Denkens; die Form innig verbunden mit der Masse, ist durch nichts wieder davon zu scheiden, (als etwa durch das Feuer des Weltgerichts) eine Consolidation, wobei die Spontaneität der Sinnlichkeit nicht berechnet ist, die aller Verderbniß Thor und Thür öffnen müßte. Denn je schärfer der Verstand, desto gefährlicher kann die mit ihm verbundene Leidenschaft werden.

15. Was heißt frei sein? Kräfte ins Gleichgewicht stellen. Es gibt einen demokratischen Despotismus, wie einen monarchischen. Die Bewegung darf nicht gehemmt sein, aber sie muß Schranken haben. Es gibt also auch keine Freiheit, wie es keine Vernunft, keine absolute Moral gibt. Alles ist nur verhältnißmäßig, nichts absolut.

16. Das Individuum ist zunächst um sein selbst willen da. Nichts kann es trennen vom Ganzen. In so fern ist Vorthail des Ganzen sein Vorthail.

17. Sophist und Sophismen! Was wirft man mit diesen Wörtern doch um sich? Anders muß man die Dinge ansehen, als Andere, weil man ein Anderer ist. Und jene geforderte Bestimmung, auf deren Verweigerung das Verdammungsurtheil (Sophist) folgt, ist eine despotische Formel, ein Symbol, welches das schrecklichste Unheil anrichtet.

18. Lehrer der Menschen! Lehrt doch zuerst Euch selbst, bildet an Euch, seid musterhaft, untadelhaft, gut und rein; für alles Uebrige laßt Gott sorgen. — Verdammet nicht!

19. An des Jahrhunderts Neige stehen wir; dieses allgemeine Sehnen nach Aenderung der gegenwärtigen Form, Abhefung der so häufigen Mängel; dieses Suchen hierhin und dorthin; dieses Auflehnen der Vernunft gegen den politischen Zwang; dieser Zwang der Vernunft, der das Gefühl beherrscht; diese Erziehungsanstalten zur Bildung vernünftiger Maschinen; diese Convulsionen des Glaubens an Wunderkräfte außer dem Gebiete

der Vernunft; dieser Kampf der Aufklärung mit der Religion; diese allgemeine Sährung, — verkündigt einen neuen Lehrer und eine neue Lehre.

20. Nicht bloß unser Wissen, — auch unser Thun ist Stückwerk; wir reißen nieder um uns her, wir bauen wieder auf, wir werfen ein Steinchen in den Ocean, und freuen uns der Kreise, die es auf der Oberfläche hervor bringt; aber wir gebieten nicht über das Ganze. Die Masse ist mit ihren Mängeln und ihren Kräften nicht in unserer Hand! was wir thun ist Flickwerk; hier helfen wir einem Fehler ab, und zehn neue Unbequemlichkeiten entstehen daraus, daß wir nur nicht wahrnehmen, die Achse der Welt zu drehen, oder der Kugel eine neue Impulsion geben zu können! Wir können wirken in unserm engen Kreise. Es kommt ein späteres Steinchen in den Ocean, dessen Kreise die unsrigen auslöschen. — Und beide, und alle diese Würfe waren nothwendig, ob sie gleich sich kreuzten. Was finden wir uns an? Wir müssen uns anfeinden. Was richten wir damit fürs Ganze aus? Ganz etwas anders, als wir uns versprochen. Was würden wir durch Frieden gewinnen? — Eben so wenig. Er ist nicht im Zweck einer Schöpfung, wo streitende Elemente verbunden werden und gleichwol noch eigenes Leben und eigenes Wirken behalten sollten!

21. Aber was ist zu thun? Wenn wir nichts ausrichten können, wozu quälen wir uns denn? O, darauf läßt sich viel antworten! Thäten wir nicht, was wir thun können, so würde Alles noch viel bunter über Eck gehen; ferner: müssen wir nicht nach Gefühl und Einsicht handeln, diese mögen sein, was sie bei Jedem sein können? Endlich arbeitet nicht Jeder an sich, indem er an Allen und für Alle zu arbeiten sucht und glaubt, ja, es auch wirklich — in gewisser Rücksicht, thut? Laßt uns thun was wir können, und Jeden gehen lassen! Die Scheidung des Weizens von der Spreu ist nicht unser Werk. —

## Recensionen.

---

### I.

In den Göttingischen gelehrten Zeitungen.

---

Jahrgang 1781.

- 1) Account of the Russian discoveries between Asia and America, to which are added the conquest of Siberia and the history of the Transactions and Commerce between Russia and China. By William Coxe, A. M. London 4. St. 63. S. 506.
- 2) Heinrich Zimmermann's, von Wisloch in der Pfalz, Reise um die Welt mit Capitain Cook. gr. 8. Mannheim. St. 125. S. 1005.
- 3) Journal of Captain Cook's last voyage to the Pacific Ocean, performed in the Years 1776—1779 London, 8. Zugabe. St. 38. S. 593.
- 4) Voyage dans les mers de l'Inde, fait par ordre du Roi à l'occasion du passage de Venus sur le disque du Soleil, par Mr. le Gentil, de l'Acad. R. d. Sc. Paris, 1779. 4. Vol. I. Zugabe. St. 47. S. 742.
- 5) Tagebuch einer Entdeckungstreife nach der Südsee, in den Jahren 1776—1780, unter Anführung der Capitaine Cook, Clarke, Gore und King. Eine Uebersetzung, mit Anmerkungen von Johann Reinhold Forster. gr. 8. Berlin. Zug. St. 50. S. 800.

- 6) Voyage dans les mers der l'Inde etc. par Mr. le Gentil.  
Vol. II. Zug. St. 51. S. 801.

## Jahrgang 1782.

- 1) Vermischte Schriften von Friedrich Heinrich Jacobi. Erster Theil. 8. Breslau. St. 7. S. 53.
- 2) Description topographique de la Virginie, de la Pensylvanie, du Maryland et de la Caroline Septentrionale, contenant les Rivières d'Ohio, Kenhawa, Sioto, Cherokee, Wabash, des Illinois, du Mississippi etc. publié par Thomas Hutchins. Traduit de l'Anglois. Paris, gr. 8. St. 35. S. 281.
- 3) An authentic narrative of a Voyage performed by Capt. Cook and Capt. Clerke, in His Majesty's ships Resolution and Discovery during the years 1776—1780, in search of a Northwest-Passage etc. by W. Ellis, assistant-surgeon to both vessels. 2 Voll. gr. 8. London. St. 54. S. 433.
- 4) Reliquiae Houstounianae seu plantarum in America meridionali a Gulielmo Houstoun M. D. R. S. S. collectarum icones manu propria aere (aeri) incisae; cum descriptionibus e schedis ejusdem in bibliotheca Jesephi Banks, Baron. R. S. P. asservatis. 4 maj. Londoni. St. 85. S. 681.
- 5) Naturgeschichte einiger Vögel von G. F. Gög, Cand. der Theologie und Lehrer der Prinzessinnen zu Hessen. Hanau und Dessau. 8. St. 144. S. 1169.

## Jahrgang 1783.

- 1) Mémoire sur le passage par le Nord, qui contient aussi des réflexions sur les Glaces. Par le Duc de Croy. 4. Paris, 1782. St. 26. S. 251.
- 2) Reise nach Ostindien und China, auf Befehl des Königs (von Frankreich) unternommen, v. J. 1774—1781, von Herrn Sonnerat, Kommissär beim Seewesen, Corresp. d. k. Akad. d. W. zu Paris. Aus dem Französ. übersetzt. gr. 4. Erster Theil. Zürich St. 43. S. 417.
- 3) Voyage autour du monde et vers les deux poles, par terre et par mer, pendant les années 1767—1776 par Mr. de Pagès, Capitaine des Vaisseaux du Roi etc. gr. 8. Paris. 2. Voll. St. 56. S. 557.



Der Verf. erzählt hier drei verschiedene Reisen: die erste rund um die Welt, die andere gegen den Südpol, die dritte gegen den Nordpol. Auf der ersten ging er von Rochefort nach St. Domingo, von da zu Ende des Juni 1767 nach Neuorleans in Louisiana, den Mississippi, den schwarzen und rothen Fluß hinauf, hernach 600 Meilen (lieues) weit durch Wildnisse nach Neumerico. In Apulko ging er wieder zu Schiffe, besuchte die Diebsinseln, Manila und Batavia, setzte Johann seine Reise durch das indische Meer fort, nach Bombay und Surate, und in den persischen Meerbusen bis Bassora, von wo er wieder zu Lande mit etlichen Beduinen, quer durch die Sandwüste, nach Damascus reisete, den Antilibanus, die Drusen und die Städte Baruth, Seyde, St. Johann d'Akre besuchte und endlich zu Schiffe nach Marseille zurückkam, wo er am 5. Decr. 1771 anlandete. Die Absicht, seinem Vaterlande, seiner Wissenschaft (dem Seewesen), und der Menschheit überhaupt nützlich zu sein, trieb ihn zur Unternehmung dieser Reisen an; doch zur ersten wirkte hauptsächlich sein besondrer Hang, den Menschen in demjenigen Stande zu sehen, den man jetzt so allgemein den Stand der Natur nennt. Man bewundert den Muth und die Beharrlichkeit des Mannes in Gefahren und Beschwerlichkeiten, die man zum Theil bezweifeln würde, wenn die Einfachheit der Erzählung nicht für ihre Wahrheit bürgte. Grade so auf das Kergie gefast, so leicht equipirt, so bereitwillig sich in die Sitten aller Völker zu schicken, so zufrieden mit der elendesten Bewirthung, mit einem Worte, so geselligen Sinnes, wie Hr. V. muß man sein, um so wie er vergnügt und glücklich eine solche ungewöhnliche Reise um die Welt zu vollenden. Wo der gute Mann nur Wilde oder Völkerschaften auf den untersten Stufen der Kultur erblickt, da ist er gleich zu Hause; sein Vorurtheil für die Kinder der Natur fängt an zu wirken, und er sieht Alles im besten Lichte. In der That ist die Bonhommie, die aus seiner Erzählung überall hervorleuchtet, geschickt, den Misanthropen, wo nicht mit der Menschheit, doch wenigstens mit rohen Nationen, auszusöhnen. Aus diesem Gesichtspunkte muß man, um billig sein zu können, seine Reisebeschreibung beurtheilen. Bemerkungen, wie andre Reisende deren machen, über politische und statistische Gegenstände, umständliche Beschreibungen von Städten und Gebäuden, Schilderungen der Einwohner von höheren Klassen waren ihm zu gewöhnliche Sachen. Hier und dort ist etwas von der Art mit eingestreut; allein sein großes Augenmerk sind Wilde, oder die gemeinen Leute, bei denen er sich allemal einquartiert, ihre Lebensart annimmt, und oft nach ihrer Art sich kleidet. Tiefsinnig, methodisch und vielfassend sind seine Bemerkungen eben nicht: sie erschöpfen bei weitem nicht ihren Gegenstand; doch, was er sagt, ist unterhaltend, und mehrentheils gut und richtig gesehen. Mit etwas mehr Vorkenntniß von dem, was bemerkens- und beschreibenswerth ist, mit einem etwas größern Umfange von Gelehrsamkeit wäre Hr. V. gewiß ein vorzüglich guter Reisebeschreiber geworden; jedoch wir bescheiden uns gern, daß es in einem Jahrhundert nur einen Cook geben konnte, der mit der Entschlossenheit des Seemanns jene andere Eigenschaften vereinigte. Man hat uns versichern

wollen, daß viele Franzosen in den letzten Jahrzehenden, so wie Hr. P. in die entlegensten und unzugänglichsten Weltgegenden gereist sind, und sich zu ihren Sitten bis zur Beschneidung und ähnlichen Dingen bequem haben, um ihre Wißbegierde zu stillen. Hr. P. muß man indessen auch noch den Ruhm lassen, daß er von der Religion nicht bloß mit der in Frankreich Mode gewordenen zweideutigen Hochachtung, sondern mit Wärme und Eifer spricht. Eins und das andere zeichnen wir doch noch aus seiner Erzählung aus. Die Strömung im Kanal von Bahama, welche von Süden nach Norden setzt, ist grade alsdann am stärksten, wenn der Nordwind weht; (wir müssen gestehen, daß seine Erklärung dieses Phänomens uns nicht befriedigt hat.) Einige Meilen über Neuorleans ist eine deutsche Kolonie, der Hr. P. das Lob des Fleißes nicht versagt. Die Trauer der Wilden besteht in dazigen Gegenden darin, daß sie den Bart wachsen lassen, da sie ihn sonst ausreißen. — Oft hat der Verf. englische und französische Wohnplätze angetroffen, deren Einwohner beinahe völlig die Lebensart der Wilden angenommen hatten. Am schwarzen Flusse fand er sogar französische Pflanzler, die sich mit den Töchtern der Wilden verheirathet, und diesen hinwiederum die übrigen zur Ehe gegeben hatten. Gewiß ist man jetzt weit glücklicher in Amerika, seitdem die Natur diese Bündnisse schließen lehrte, als zu jenen Zeiten wo ein Papst die Eroberer erst lehren mußte, daß die Aborigines von Amerika auch Menschen wären, und nicht wie wilde Thiere gehegt werden müßten, u. s. w.

- 4) *Rélation de deux Voyages dans les mers australes et des Indes, faits en 1771 — 74. par Mr. de Kerguelen, etc.* gr. 8. Paris. St. 73. S. 729.
- 5) *Voyage aux Indes orientales et à la Chine etc. par Mr. Sonnerat. Vol. II. Paris. St. 76. S. 753.*
- 6) *Nouveau Voyage à la mer du Sud, commencé sous les ordres de M. Marion etc.* gr. 8. Paris. St. 97. S. 969.
- 7) *Reise nach Ostindien und China u. s. w. von Herrn Sonnerat. Zweiter Theil. Zürich. St. 113. S. 1136.*
- 8) *Göttingisches Magazin, herausgegeben von G. Christoph Lichtenberg und G. Forster. Jahrgang II. St. 4. Jahrgang III. St. 4. Göttingen. St. 123. S. 1225.*
- 9) *Travels in Europa, Asia and Africa, describing characters, customs, manners, laws and productions of nature and art; containing various remarks on the political and commercial interests of Great-Britain, and delineating in particular a new System for the government and improvement of the British settlements in the East-Indies: begun in the year 1777, and finished in 1781. (by Mr. Mac-Intosh.) 2 Voll. gr. 8. London. St. 124. S. 1233.*

- 10) Evidence of our transactions in the East-Indies, with an enquiry into the general conduct of Great-Britain to other countries from the peace of Paris, in 1763; by Mr. Parker, of Lincolns inn. 4. London 1782. St. 167. S. 1676.
- 11) Versuch über die Insel Otaheiti in der Südsee, und über den Geist und die Sitten ihrer Einwohner. 8. Frankfurt und Leipzig. St. 167. S. 1679.
- 12) Göttingisches Magazin der Wissenschaften und Literatur. Herausgegeben von G. Christoph Lichtenberg und G. Forster. Göttingen. Jahrg. III. Stück 5. St. 180. S. 1801.
- 13) Geschichte der wichtigsten geographischen Entdeckungen, von M. E. Sprengel, Prof. der Geschichte zu Halle. 8. Halle. St. 186. S. 1869.

## Jahrgang 1784.

- 1) Göttingisches Magazin der Wissenschaften und Literatur u. s. w. Jahrg. III. St. 6. St. 74. S. 737.
- 2) Reisen eines Deutschen in England im Jahr 1782, in Briefen an Herrn Director Sebide, von Carl Philipp Moris. Berlin. St. 76 S. 765.
- 3) A Treatise on the Monsoons in East-India, by Capt. Thomas Forrest. 8. London 1783. St. 125. S. 1252.

## Jahrgang 1787.

- 1) Vicenza. Della ossa d'elefanti e d'altre curiosità naturali de' monti di Romagnano vel Veronese. Memoria epistolare diretta al Sign. Cavaliere Giuseppe Cobres dall' Abbate Alberto Fortis. 8. St. 164. S. 1644.

## Jahrgang 1788.

- 1) Neue Sammlung von Reisebeschreibungen. Herausgegeben von Edeling. 8. Neunter Theil. Hamburg 1787. St. 1. S. 2.

Dieser Theil enthält Dr. Johann Bell's Reisen nach Petersburg, in verschiedene Gegenden Asiens, nach Persien, Sina u. s. w. Bell, den die Franzosen gemeinlich *Mr. d'Antermoy* nennen, reiste mit russischen Gesandtschaften zwischen 1714 und 1738, und that auch mit Peter dem Großen den Feldzug von 1722 ins persische Gebiet. Sein Werk, welches viele nützliche und lesenswürdige Bemerkungen enthält. (f. G. X. 7776 S. 499) kam in zwei schönen Quartbänden 1763

Glasgow heraus, und es ist zu verwundern, daß es bis jetzt unübersetzt geblieben ist. Hr. C. hat das Wichtige und Wesentliche daraus auf 396 S. zusammengefaßt, und die Karten, da man jetzt bessere von jenen Gegenden hat, als entbehrlich weggelassen. S. 24 ist uns eine kleine Unrichtigkeit in der Anmerkung vorgekommen; der Vogel, den Bell unter der russischen Benennung Kolpit erwähnt, ist nicht *Linne's Anas clypeata*, sondern *Platalea Leucorodia*. die echte Böffelgans. Angehängt ist diesem Bande, und zugleich in Bohn's Verlag einzeln zu haben: Des Wundarztes W. Punter, kurze Nachricht von dem Königreiche Pegu, aus dem Englischen übersetzt. Diese Schrift enthält 128 S. in Octav, wovon aber nur 69 Pegu betreffen; der übrige Raum wird mit einer 21 S. langen Beschreibung der künstlichen Höhlen in der Nachbarschaft von Bombay, von demselben Verfasser, und einer ursprünglich Persischen, von Hrn. Chambers ins Englische, und aus diesem ins Deutsche übersetzten Nachricht von dem Staate der Marhatten, ausgefüllt. Es hat uns geschienen, daß Hr. P. derselbe ist, der sich bereits durch eine Abhandlung von den Menschenvarietäten bekannt gemacht hat; auch ist dasjenige, was er vom Verhalten der Haare in heißen Ländern sagt, nicht ohne physiologische Kenntniß geschrieben. Hr. Geling hat indeffen für gut gefunden, die Abhandlung über diesen Gegenstand, die im Original 18 S. beträgt, wegzulassen, und uns nur den Inhalt mit kurzen Worten in der Anmerkung S. 50 und f. mitzutheilen. Hr. P. glaubt, die Hitze wirke bei Menschen und Thieren so, daß die Haare schneller wachsen, stärker und grüber werden, aber nicht so dicht neben einander hervorsprossen, und sucht diese Sätze mit Beispielen und Raisonnement zu beweisen. Die Handschrift ist (vermuthlich in Bengalen) auf Baumwollencapier gedruckt, und die Uebersetzung einer solchen Seltenheit also doppelt angenehm. Der Uebersetzer führt in der Vorrede alle bisher erschienene Schriftsteller über Pegu an. Hr. P. war im Jahre 1782 in Pegu, und erzählt, was er bemerkt und von Andern erfahren hat. Bei Gelegenheit der Geschichte der Eroberung dieses Reichs durch die Birmaher, (Einwohner von Ava) wird die Tapferkeit und die Kriegeskunst dieses Volkes gerühmt. Rangohe, die neue Hauptstadt, besteht aus hölzernen auf Pfählen ruhenden Häusern, und zur Fluthzeit steht Alles zwischen denselben unter Wasser. Dieses Umstandes und der vielen Moräste ungeachtet ist das Klima sehr gut, und die Einwohner die kräftigsten, gesundesten Menschen in ganz Indien. Selbst zur Regenzeit hat die Luft eine ganz vorzügliche Elasticität, die Hr. P. geneigt ist, der schnellen Fluth zuzuschreiben. Die Birmaher zeichnen sich die Enden, fast nach Art des otahitischen Tatauirens: nur daß die Operation wegen der flüssigen Materie, welche in die Punkturen gerieben wird, und größtentheils aus Galle besteht, oft tödtlich wird; von fünf Kindern sollen gemeiniglich zwei daran sterben. Merkwürdige Züge an einem Volke, welches unter dem Joch des schaudervollsten Despotismus leidet, sind Munterkeit, Gastfreundschaft, Geselligkeit, Forschungsgestir und Nachahmungsgeist. Allein wenn zwei widersprechende Prädicate so ganz im Allgemeinen angegeben werden, so kommt es auf näher

Bestimmungen an, um zu entscheiden, unter welchen Umständen sie dennoch neben einander existiren können: Bestimmungen, die man noch immer bei Reisenden vermißt, indem sie sich nur gar zu leicht gewöhnen, uns die Begriffe, welche sie sich von ihren Beobachtungen abgezogen haben, statt der Beobachtungen selbst, zu liefern. Daher sind alle dergleichen allgemeine Behauptungen von gar geringem Werth. Hr. F. erzählt etwas von der Religion, der Regierung, den Gesetzen und Künsten in Pegu. „Die Polizei ist sehr strenge und gut eingerichtet. Eine Wasserprobe, wodurch Unschuld vor Gericht erhärtet wird: die streitenden Parteien müssen in einer Tonne voll Wasser untertauchen; wer es am längsten aushält, ist unschuldig. In Silber und Gold wissen die Peguaner gut zu arbeiten; auch auf Schiffbau und Schifffahrt verstehen sie sich. Die Sprache der Birmaher hat viel Nasenlaut, ist aber übrigens sanft und hat regelmäßige Zusammensetzungen; die Schrift geht von der Rechten zur Linken. Die Peguer lieben Musik. Ihr Handel besteht vorzüglich in dem Eltholz, welches in Indien das beste Schiffsbauholz ist. Zinn und Wachs werden ebenfalls in Menge ausgeführt. Hingegen ist die Ausfuhr des Goldes und Salpeters verboten.“ Die Früchte und Thiere des Landes werden nur mit ein Paar Worten erwähnt. Zuletzt noch ein Vorschlag, wie der Handel nach Pegu auf einen bessern Fuß zu setzen wäre. Man sieht aus dieser Anzeige des Inhalts, wie viel uns noch in Ansehung der genauern Kenntniß des östlichen Indiens zu wünschen übrig bleibt. Die Beschreibung der Höhlen von Ambola und Kanara auf der Insel Salsette, und der auf der kleinern Insel Elefanta an der Ostseite des Hafens von Bombay, ist sehr umständlich, und letztere stimmt mit der von Hrn. Niebuhr gegebenen überein. Die größte Einfalt (wahrscheinliche Anzeige des höhern Alterthums) herrscht zu Kanara. — Der Aufsatz über die Marhatten zerfällt in zwei Abschnitte, wovon der erste historisch ist, und das Bekannte, wiewol hier und da mit einigen etwas anders erzählten Umständen, enthält; der andre handelt von den Erzeugnissen und Seltenheiten des Landes, wo einige nicht ganz unwichtige Angaben vorkommen. Einem Perser würde es vielleicht unglaublich scheinen, daß wir Europäer in einer Entfernung von einigen 1000 Meilen von Dingen, die den Ort seines Aufenthalts betreffen, vollständiger und genauer unterrichtet sind, als er selbst.

- 2) Observations on the City of Tunis and the adjacent Country. gr. 4. London 1787. St. 5. S. 48.
- 3) Enchiridion Historiae naturali inserviens, etc. editore Jo. Reinholdo Forster. gr. 8. Halae. St. 49. S. 494.
- 4) Traité de la culture du Nopal et de l'éducation de la cochenille etc. par Mr. Thierry de Menonville. gr. 8. 2. Voll. Caç. François 1787. St. 58. S. 578.

Die Gesellschaft auf der Insel St. Domingue, die sich le cercle des Philadelphes nennt, und zu ihrem Augenernt die Physik, die

Heilkunde, den Ackerbau und die Naturgeschichte gewählt hat, liefert hier einen nicht unwichtigen Beitrag zu den beiden letztern Wissenschaften. Hr. Thierry ging im J. 1776 nach der Insel St. Domingue und von da über Savanna nach Vera Cruz, in der Absicht, die echten Cochenillinssekten, nebst der Pflanze, (Nopal) auf welcher sie fortkommen, aus Mexico zu erhalten. Die französische Regierung, die ihm zwar öffentlichen Schutz und Empfehlung nicht mitgeben konnte, unterstützte ihn doch mit Gelde. Als man ihm spanischer Seits die Reise ins Innere von Neuspanien untersagte, faßte er den kühnen Entschluß, heimlich, ganz allein, und anfänglich zu Fuß, sich auf den Weg nach Guaxaca zu machen, wo die Nopalpflanze gebaut und die Cochenille in der größten Vollkommenheit gezogen wird. 40 Meilen weit reiste er zu Fuß; hernach durfte er es wagen, Pferde zu mietzen, und in 20 Tagen vollendete er die Hin- und Herreise, jede von 100 französischen Meilen, brachte einen großen Vorrath von Nopalpflanzen und lebendigen Cochenillinssekten nach Vera Cruz zurück, und war auch glücklich genug, einen Schiffscapitain anzutreffen, der ihn mit seiner Beute nach Saint-Domingue zurückführte. Viele Pflanzen und Insekten gingen zwar auf der langwierigen Fahrt zur See verloren; allein es blieben noch genug übrig, womit er den Anfang machen konnte. Unter der Benennung eines königl. Botanisten erhielt er nunmehr einen Jahresgehalt von 6000 franz. Livres, und die Aufsicht über einen zu diesen Versuchen bestimmten botanischen Garten, starb aber bereits im Jahre 1780 an einem bössartigen Fieber. Seine Nopalpflanzen erhielten sich; hingegen die echten Cochenillinssekten gingen, weil sich Niemand gleich nach seinem Tode ihrer annahm, alle verloren. Indessen gibt es auch ein sogenanntes wildes Cochenillinselt (*cochenille silvestre*), welches, auf den Nopal verpflanzt, die Stelle der echten Gattung (*cochenille fine ou mestèque*) einigermaßen vertritt, und eine schlechtere, jedoch immer noch brauchbare, Cochenille in geringerer Quantität liefert. Die gebehnte Vorrede des Werkes (vom *cercle des Philadelphes* verfaßt) enthält einen Auszug aus ältern Schriftstellern über die Cochenille, nebst einer Rüge ihrer Irrthümer, und Nachricht von einigen Versuchen, welche man mit dem wilden Insekt auf St. Domingue angestellt hat; unter andern auch eine so genannte *Histoire abrégée de la cochenille et de sa culture a St. Domingue* von einem Hrn. Joubert de la Motte, dem Nachfolger des Hrn. Thierry, als königl. Botanisten, welche aber von den Philadelphern mit einigen beißenden Anmerkungen begleitet wird, indem J. das Verdienst des Hrn. Th. zu schmälern sucht. Sodann folgt eine Lobsschrift auf den Verrern von Hrn. Arthaud, eine Zueignung an den König von Frankreich, die Th. für seine Abhandlung entworfen hatte, und noch einige kleine Aufsätze. Die Abhandlung vom Anbau des Nopals und der Erziehung des Cochenillinssekts scheint Hr. Th. den Philadelphern selbst anvertraut zu haben. Sie fällt im zweiten Bande 174 S. und erschöpft ihren Gegenstand mit einer fast übertriebenen Umständlichkeit. Voran geht eine Beschreibung des ganzen Pflanzengeschlechts, welches Linné *Cactus* nennt, und worin alle mit dem Nopal verwandte Gatt.

ingen begriffen sind. Der Kopal, den man im mericanischen Reiche aet, gehört unter die Arten mit plattgedrückten Gliedern (*Opuntia*) t aber wahrscheinlich noch nicht genau bestimmt gewesen, und kann, eil man ihn in St. Domingue noch nicht blühen sah, auch jetzt nur nvollkommen beschrieben werden. Außerdem gibt es noch den so genannten castilianischen Kopal und die *Opuntia* von Campeche, auf enen die echten Cochenillinsekten fortkommen. Die Anlegung einer opalerie, die Pflanzung, Wartung, Krankheiten und Feinde des opals werden genau beschrieben. Dann folgt die Beschreibung der ochenillinsekten, zuerst der wilden hernach der echten (sine,) ihrer Auf- zziehung, Pflege, Ausfaat, Einsammlung, Feinde, Krankheiten und ie Anwendung des Gesagten auf die französische Colonie in St. Do- ningue. Von dem wilden Cochenillinsekt, und von einigen Cactus- arten findet man sehr mittelmäßige illuminierte Abbildungen am Ende es Werkes. Die genauen, umständlichen Details über den Anbau des opals und die Aufzziehung der Cochenille können gleichwol eigent- lich nur den Einwohnern jener Gegenden, die zu diesen Endzwecken zuglich sind, am lebhaftesten, und demnächst auch dem Gelehrten, der ie Lücken der menschlichen Erkenntniß gern ausgefüllt sähe, interessiren. Ugemeines Interesse hingegen wird gewiß die Reisebeschreibung des erfassers erwecken, die ein Ungenannter gerettet und den Philadelphen itgetheilt hat. Freilich scheint es an einer Stelle, als ob er sie auch terpolirt hätte: eine Bemerkung, die vielleicht den Herausgebern lbst entgangen ist. Es finden sich nämlich zwei Lücken in der Reise- schreibung. Nachdem sie schon abgedruckt war, erhielten die Phila- sphen noch einige Papiere von Hrn. Th. eigener Hand, woraus diese icken ergänzt werden konnten. Dieses Supplement war daher dem eiten Bande angehängt. Hier nun findet sich eine Nachricht von era Cruz, die der in der Reisebeschreibung gegebenen geradezu wider- richt; und wenn man untersucht, woher dieser Unterschied wol ent- anden sein möge, so scheint es fast, als ob der Ungenannte, weil ihm rade diese Papiere fehlen mochten, die Lücke aus dem Raynal zu- gängen gesucht habe, den, unglücklicher Weise für ihn, Hr. Th. er bestritten oder eigentlich verbessert hat. Diese Kleinigkeit abgerech- t, hat uns die ungeschmückte, aber äußerst lebhafte, Erzählung der eisebegebenheiten des Verf. sehr angezogen. Es ist angenehm, wenn an Reisebeschreibungen liest, den Charakter des Beobachters gleich us seinen Bemerkungen und Abenteuern entwickeln zu können; man ehrt alles desto wahrer und deutlicher, je genauer man die Refraction rechnen kann, die dem Medium, durch welches man sehen muß, eigen t. Nachrichten vom spanischen Amerika sind an sich äußerst selten; ie erhalten aber einen noch weit höhern Werth, wenn ein Mann, wie r. Th., den Alles zu interessiren, der für Alles Sinn zu haben cheint, die Gegenstände richtig und scharfsinnig auffaßt, lebendig dar- stellt, und das Wichtige vom Unbedeutenden unterscheidet. Man wird nit Vergnügen lesen, was er von der Havanna und von Vera Cruz, on den Schönheiten, dem Reichthum und den Schrecknissen der Natur in dem von ihm durchreisten Theil des mericanischen Reiches, von der

Bevölkerung, dem Charakter, der Bildung und den Sitten der Indianer und Neger, von der Art zu reisen, von dem Anbau der Früchte, dem Klima und vielen andern Dingen erzählt. Der Enthusiasmus, die Aufopferung, womit er Gefahren trotzt und jeder Abenteuer besteht, um zu seinem Zweck zu gelangen, die Treue, der Ehelichkeit, die Beweglichkeit des ihn belebenden Geistes, seine aufgeklärte, von Vorurtheilen freie Denkart, seine Freimüthigkeit, ja sogar sein Leichtsinns und seine Nationalität, erwecken zu jeder Zeit ein gutes Vorurtheil und lebhaftes Theilnahme für ihn.

- 5) Voyage en Corse, et vues politiques sur l'amélioration de cette île, par l'Abbé Gaudin etc. gr. 8. Paris 1802. St. 58. S. 582.

Die französischen Schriftsteller empfanden frühzeitig, daß die Kunst, wie an Kunststücken aller Art, die Form mehr als der Inhalt gilt, und gaben daher ihren Werken alle jene Vorzüge, derenentwillen man ihnen die Grundsätze erließ, die das schwere Erbtheil ihrer Nachbarn geblieben ist. Bei dieser Nation aber, wie in der Kunst, Bücher zu schreiben, mit Recht als Meister zu kennen, ward wol zu keiner Zeit so sehr als jetzt, gegen die dieser Kunst gesündigt. Ohne tiefer als sonst zu dringen, theils die Annehmlichkeit und Präcision der Schreibart, theils das äußere Nachwerk, worauf man sich wol ehemals etwas zu thun, zu vernachlässigen; und es kommt unter ziemlich vielen Titeln, oft eine sehr buntscheckige, zusammengeflückte Waare in das Publikum, deren sich ein deutscher Stoppler schämen hätte. Ein Beispiel haben wir vor uns liegen. Die innere von Corsika füllt nur 66 S. Voran geht aber ein läufiges desultorisches Raisonnement über die Ursachen des Verfalls der Insel, und die Mittel, ihr wieder aufzuhelfen. Es folgen noch allerlei sehr mittelmäßige Poesien; eine Beschreibung kriegerischen Tanzes (Moresque) der Corsikaner; sodann Anecdotes und Charakterzüge dieses Volkes, ungefähr im Geschmack des *Journal de Trévoux*; und endlich eine Rede des Verf. bei seiner Aufnahme in die Akademie zu Lyon. Die Reise selbst, ein Gemisch von Prosa und Versen, also eine sehr seltene Nachahmung der von Bachaumont *Chapelle*, ist eine flüchtige Erzählung einer Lustpartie in dem Bergthale des *Monte Rotondo*, und läßt den Leser, der Corsika genau zu kennen wünscht, unbefriedigt. Es fehlt zwar dem Verfasser nicht an Kenntnissen, wir möchten fast glauben, daß die höchste Kultur sich in ihm abspiegelt; Beobachtungsgeist gewissermaßen an den rohen Stand der Natur der Insel, weil der Blick des Mannes, der in der großen Welt zu leben gewohnt ist, so schnell abgelenkt, wie der Blick der Kinder, und bei den wichtigsten Gegenständen nie länger, und nicht so lange, als bei den geringfügigsten verweilt. Von einem unbekannten Lande ist indessen Alles willkommen; und, bloß auf den Augenblick, hat auch das Wenige, was Hr. G. hier versetzt,



och seinen Werth. Ueber die Lage und das Klima der Insel, ihre allgemeine physische Beschaffenheit, Gestalt, Sitten und Charakter der Einwohner finden wir manche Bemerkung eingestreuet. Noch immer ist Corsika für Frankreich eine Last, ob es gleich, wie der Verf. meint, nicht schwer fallen würde, die ungesunde Ebene von Aleria urbar und gesund zu machen, die Bevölkerung, welche fünfmal stärker sein könnte, zu vermehren, Industrie zu erwecken, Handelsprodukte zu ziehen, und Manufakturen zu begünstigen. Sehr freimüthig setzt der Verf. die Armuth und die übergroße Anzahl der Geistlichen und Mönche unter die Ursachen des Verfalls; und ganz im Geiste der gallikanischen Kirche äffert er wider den zu starken Einfluß des Papstes zu Corsika. Die Naturgeschichte erwähnt er kaum mit einigen Worten. Hin und wieder kommen grammatisirte Fehler vor, die vielleicht auf Rechnung des Setzers gehören; allein solche neue Wörter, wie *assainir*, *assainissement* und einige Nachlässigkeiten im Ausdruck fallen dem Verf. zur Last.

- 6) *Etat actuel de l'Inde, et considérations sur les établissements et le commerce de la France dans cette partie du monde etc.* 8. London et Paris. St. 61. S. 611.
- 7) *Démonstrations élémentaires de Botanique.* gr. 8. 3 Voll. Lyon 1787. St. 69. S. 695.
- 8) *Thieffenthaler's Beschreibung von Hindostan, herausgegeben von Joh. Bernoulli.* 4. Zweiter und dritter Band. Gotha. St. 103. S. 1027.
- 9) *Voyage en Turquie et en Egypte fait en l'année 1784.* 12. Varsovie et Paris. St. 113. S. 1135.
- 10) *Description des terres Magellaniques et des pays adjacens.* Lausanne 1787. 16. 2 Voll. St. 114. S. 1143.

Mancherlei Fälle gibt es, wo die Anonymie gleichgültig, verzeihlich, ja sogar nothwendig ist. Wissenschaftliche Ausarbeitungen, wenn nur die Quellen angezeigt werden, und Werke des Geschmacks mögen immerhin anonymisch erscheinen, ohne daß der dadurch zu bewirkenden Belehrung und Unterhaltung etwas abgeht. Bescheidenheit kann es entschuldigen, daß Facta ohne Bürgschaft des Beobachters erzählt werden, obwohl dies allemal auf Kosten der Glaubwürdigkeit geschieht; nöthlich kann es eine Krisis geben, wo heilsame Wahrheiten gesagt werden müssen, trotz der verderblichen Partei, die sie zu unterdrücken sucht, und noch mächtig genug ist, den kühnen Wahrheitsprediger zu mißhandeln. Allein nichts in der Welt rechtfertigt den Buchhändler oder den Uebersetzer, der ein Werk, welches mit der Autorität des Namens seines Verfassers schon versehen ist, und lauter geographische, physische und historische Bemerkungen enthält, die von jenem Namen einen Theil ihres Gewichts erhalten mußten, ohne diese Beglaubigung in einer andern Sprache herausgibt, und dadurch auf eine dreifache Art sündigt, indem er glaubwürdigen Factis einen Theil ihrer Aussehen-

tie, und einem verdienten Manne seinen Ruhm vorenthält, das Publikum aber mit dem Schein der Neuheit zu täuschen sucht. Das vor uns liegende Werk ist eine Uebersetzung von Thomas Falkner's description of Patagonia (S. X. 777. Zug. S. 497.) welche 1774 in London herauskam, mit Hinweglassung der Vorrede und der Landkarten. Der einzige Unterschied zwischen der Urschrift und diesem Product der Industrie ist die Abtheilung in 33 Kapitel, statt deren das englische Werk dieselbe Materie nur in sechs vorträgt; und leider! können wir uns dabei des Argwohns nicht erwehren, den die unzeitige Verschweigung des Namens des Verf. so sehr zu rechtfertigen scheint, daß auch diese geringfügige Abänderung ein (freilich höchst erbärmlicher) Kunstgriff sein könne, um die Neugierde zu kören, und die Quelle, aus welcher man schöpfte, zu verdecken.

11) Die Engländer in Indien. Nach Orme. Dritter Band. Leipzig. St. 139. S. 1386.

12) Transactions in India etc. containing a history of the British interests in Indostan. gr. 8. London. 1786. Eben. S. 1387.

13) Beiträge zur Völker- und Länderkunde. Herausgegeben von M. Sprengel und J. R. Forster. Dritter bis achter Band. Leipzig. St. 140. S. 1403.

14) L'influence de la découverte de l'Amerique sur le bonheur du genre humain. Par Mr. l'Abbé Genty. gr. 8. Paris. St. 141. S. 1409.

Der Verfasser schrieb, nachdem der von der Akademie zu Lyon an-  
gesetzte Termin zum Empfang der Wettchriften über Frn. Raynal's  
Preisfrage schon verfloßen war; er band sich also nicht mehr genau  
daran. R. hatte nur gefragt: ob die Entdeckung von Amerika dem  
Menschengeschlechte Vortheil oder Schaden gebracht habe? und im ersten  
Falle, wie der Nutzen weiter zu verfolgen, im andern aber, wie dem  
Uebel abzuhelfen sei? Hr. G. hingegen theilt seine Arbeiten in sieben  
Abschnitte: 1) Hätte die Entdeckung von Amerika seinen ursprüng-  
lichen Bewohnern nützlich werden können? und 2) ist sie ihnen wirklich  
nützlich geworden? 3) Konnte diese Entdeckung auch den neuen An-  
siedlern in Amerika nützlich sein? 4) War sie es aber in der That? 5)  
Welche Vortheile konnte sich Europa davon versprechen? 6) Ist sie  
nun für Europa vortheilhaft gewesen? Endlich 7) welches sind die  
Mittel, die Vortheile der Entdeckung zu vergrößern und ihr Nach-  
theiliges zu vermindern? — Die Sphäre des Möglichen scheint sich  
in unserer Vorstellung immer weit über die Grenzen der Wirklichkeit  
auszudehnen; daher findet Jeder, wenn er nach seinem Gefühl, seiner  
Einsicht und Beurtheilungsgabe sich eine hypothetische Norm der Gütt-  
lichkeit entworfen hat, die wirklichen Begebenheiten nicht nur mit ihr  
im Widerspruch, sondern er dichtet sich auch eine neue, ihr angemess-

nere, Ordnung der Dinge. Diese, in Absicht auf die Vergangenheit ganz unfruchtbare, Dichtung wirkt doch für Gegenwart und Zukunft, in so fern dadurch die Vorzüge jener moralischen Norm Vielen näher gelegt werden, und ihr eine allgemeinere Annahme verschaffen. Ein philosophischer Geschichtsroman, dessen Verfasser die gute Absicht hat, die Glückseligkeit des Menschengeschlechts zu befördern, indem er von ihrem Ideal ausgeht, und durch eine geschickte Stellung der Begebenheiten ein wahrscheinliches Resultat herausbringt, hat daher allerdings einen großen Einfluß auf die Denkart, und folglich selbst auf die Handlungen der Zeitgenossen. Je einfacher mithin, je allgemeiner und umfassender die Grundsätze sind, von deren praktischer Anwendung der Schriftsteller Gutes hofft; je höher der Begriff ist, den man von seinem zarten und richtigen Gefühl, seinem Scharfblick, dem Umfang und der Mannigfaltigkeit seiner Kenntnisse und seinem reifen Urtheil erhält; je genauer er zwischen einer im Allgemeinen umhertappenden Deklamation und einer auf willkürliche oder gar paradoxe Voraussetzungen gegründeten Bestimmung des kleinsten Details die Mitte zu treffen weiß: desto überzeugender und nützlicher kann seine Arbeit sein. An der Vorstellung, die sich Hr. G. von Amerika und der physischen Beschaffenheit seiner Eingebornen vor der Entdeckung macht, dürfte zwar noch Manches zu berichtigen sein; doch bauet er selbst nicht viel darauf, sondern geht bald zu allgemeinen Betrachtungen über das Elend der Wildheit fort, wo er sehr richtig den Vorzug, den man diesem Zustande vor der Geselligkeit hat einräumen wollen, ein jeu d'esprit nennt. Auf einer höhern Glückseligkeitsstufe standen die Mexikaner und Peruaner, als halbgestitzte Völker. Die letztern zumal waren zur Zeit der Entdeckung vielleicht das glücklichste Volk der Erde; allein ihre Verfassung nahte sich schon dem Despotismus, und hatte wesentliche Gebrechen. Die Entdeckung hätte die Wilden schneller civilisiren, und den Halbwilden eine vollkommnere Einrichtung geben können, indem sie ihnen unsre Künste, und unsre religiöse, politische, sittliche Einsicht mitgetheilt hätte. (Hier ist indeß der Verf. weislich beim Allgemeinen stehen geblieben; etwa weil die Erdörterung der Frage: was europäische Kunst und Wissenschaft damals war und wirken konnte, leicht seinen Hauptsatz umgestoßen hätte?) So mißlich bleibt immer ein jedes Raisonnement über das Mögliche, welches man dem Wirklichen substituiren möchte.) Die niedrigen, halb überschwemmten Gegenden von Guiana und Louisiana, die sandigen See- küsten von Peru und Carolina abgerechnet, ist Amerika zum Anbau unter verschiedenen Himmelsstrichen vortreflich gelegen, und von der Natur keineswegs vernachlässigt worden. Gab es gleich einige ungesunde Striche, so waren dagegen ungeheure Reiche vorhanden, wo sich glückliche Kolonien anlegen ließen, indem man mit den Eingebornen, anstatt sie feindlich zu behandeln und vertilgen zu wollen, Verträge geschlossen hätte. Einzelne Beispiele, wie Penn und Baltimore, beweisen die Möglichkeit dieses guten Vernehmens. Von einer andern Seite hätte der damalige Zustand der Wissenschaften in Europa, wovon der Verf. ein freimüthiges Gemälde aufstellt, durch die Erscheinung eines neuen Welttheils Vieles gewinnen, und der stolze Europäer von den Wilden

sich manche Lehre abstrahiren können. (Dies ist aber auch geschehen; nur konnten diese Wirkungen, ihrer Natur nach, sich nicht so plötzlich, wie andere Folgen der Entdeckung, äußern.) Der Handel mußte sich in neue Randle wenden, und so wie neue Bedürfnisse und neue Schätze des Fleißes bei den Eingebornen von Amerika entstanden wären, hätte er eine größere Activität erhalten. Die Industrie der Mauren hätte neues Leben durch alle Provinzen Spaniens verbreiten, und Amerika mit Manufakturwaaren, ja wol gar mit Lebensmitteln, versehen können. Günstig war überdies noch der Zeitpunkt, wegen der beinahe gänzlichen Befreiung der europäischen Nationen vom Joche des Feudalsystems und wegen der vielen großen Fürsten, die damals regierten. Wenn man die Geschichte einigermaßen kennt, so läßt sich nun der Contrast der wirklichen Begebenheiten mit den Erwartungen, wozu diese Aspekte zu berechtigen schienen, leicht denken; er ist schauderhaft, und der Verfasser hat seinem Muster, Raynal, die Kunst, zu rechter Zeit mit Gefühl und Enthusiasmus zu deklamiren, abgelernt. In 15 Jahren blieben in St. Domingo von einer Million Einwohner nur 60,000 am Leben, die in den nächsten 10 Jahren bis auf 14,000 schmolzen. So wurden auch die Völker in Cuba und Jamaika ausgerottet. Die Aussicht des unermesslichen Gewinnstes zündete eine Wuth in den Gemüthern an, wovon die Megeleien in Mexico und Peru, der schändliche Verkauf der Provinz Venezuela an Augsburgische Kaufleute, und das in Santa Fé und Chili vergossene Blut zeugen. Die Portugiesen verfuhrn in Brasilien, und die Franzosen und Engländer gegen die Caraiben und nordamerikanischen Wilden, mit gleicher Grausamkeit. Hr. S. nimmt hier Veranlassung, den Bemühungen der Missionaire in Amerika, und namentlich den Jesuiten, wegen ihrer Anstalten in Paraguay und Californien, Weibrauch zu streuen. Es macht ihm Ehre, daß der Glaube an Tugend ihm das innigste Bedürfniß ist; aber eine Tugend, welche die Guaranis bekehrt, und, um sie glücklich zu machen, sie aller Vorrechte der Menschheit beraubt und zu Maschinen bildet, ist doch nicht die einzige, die er anerkennt? Auch die Entdecker und Eroberer selbst verfolgten ein unerbittliches Schicksal. Zuerst schildert der Verfasser Ferdinand's und Karls V. schwarzen Unbath gegen Columbus und Cortez, und das Ende der Pizarren und der übrigen Ungeheuer, die sich unter einander auf dem Schauplatz ihrer Schandthaten auftrieben. Sehr schön und treffend rügt er dann die unsinnige Politik der europäischen Mächte, die Jahrhunderte lang den Ackerbau, den Handel, die Industrie ihrer amerikanischen Kolonien unterbrückte; die nachtheiligen Folgen der im spanischen Amerika eingerissenen Möncherei; den Haß, welcher Neger und Indianer, Mulatten, Westgen und Weiße gegen einander erbitterte, und vom Gouvernement unterhalten ward; die Unmenslichkeiten der Buzaniers und Paulisten, und den verhassten Negerhandel, der, so lange er auf den westindischen Inseln fortbauert, dort alle Hoffnungen künftiger Glückseligkeit unfehlbar vereiteln muß. Es war zu erwarten, daß die Revolution in Nordamerika ihn tröstete und ihm frohere Aussichten eröffnen würde; jedoch Nationalvorurtheil bis zum Frohlocken über die französische Unterstützung hätten wir hier am we-

nigsten gesucht, wo die Handlungen der Menschen sonst nicht nach politischer Convenienz, sondern nach strengen positiven Gesetzen der Moral, gerichtet werden. Wir übergehen die meisterhafte Darstellung der Wirkungen, welche das amerikanische Gold und Silber zuerst in Spanien und demnächst in ganz Europa, hervorbrachte, und zeichnen nur noch aus, daß der Verf. ziemlich wahrscheinlich zeigt, die jährliche Einnahme an Metallen habe anfänglich nie mehr, als den 10. Theil des Grundertrags von Spanien betragen, bis endlich die Vernachlässigung des Silberbaues ein ganz anderes Verhältniß festlegte. Die einzigen Vortheile der Entdeckung glaubt Hr. G. darin zu finden, daß die Naturgeschichte, die Botanik, die Geographie, die Schifffahrt und die Sternkunde Fortschritte gemacht, daß die Künste neue Materialien und Werkzeuge erhalten haben, daß die Fiebertinde entdeckt worden sei, und der Handel nunmehr die ganze Erde umfasse. Diese Vortheile scheinen ihm zu theuer erkauft, und sogar größtentheils zweideutig, weil sie vielmehr die Begierden reizen und die Bedürfnisse vermehren, als wahres Glück gewähren können. Gold und Silber, Edelgesteine und andere Kostbarkeiten will er gar nicht einmal dahin gerechnet wissen. Von dem Einflusse jener wissenschaftlichen Fortschritte auf unsere ganze politische und sittliche Verfassung erwähnt er kein Wort; denn freilich wäre es schade um so manche schöne Tirade gewesen, wenn er am Ende sich selbst hätte sagen müssen: im Allgemeinen wie im Einzelnen betrachtet, ist der Mensch jetzt so glücklich, wie vor der Entdeckung; die Leidenschaften sind dieselben, sind noch die Quellen des Genusses wie des Leidens: nur die Gegenstände sind zum Theil verändert; und wenn der Mensch nicht umsonst das Geschenk der Vernunft erhielt, so kann man nicht läugnen, daß auch die niedrigsten Volksclassen seit jener Epoche an Ausbildung gewonnen haben. Die ganze Frage bleibt immer einseitig und schief; denn einer an sich gleichgültigen Begebenheit das Gute oder das Uebel, das darauf erfolgte, und eigentlich in der menschlichen Natur seinen Grund hat, zuzuschreiben, ist wenigstens unphilosophisch, welches schon daraus erhellt, daß man für Amerika hier Ferdinand, Columbus, Schießpulver, Magnetnadel, füglich substituiren und immer dasselbe Resultat herausbringen kann. Die unmittelbaren Folgen der Entdeckung kann man sich nicht schauerhafter denken; wenn aber Jemand ihren ganzen Vortheil und Nachtheil gegen einander abzuwägen sich erlaubt, so darf man wol verlangen, daß er es auf einer Höhe thue, wo alle Verkettungen des menschlichen Schicksals offenbar werden, und das Auge alle Verhältnisse erschöpft und umfaßt, nicht auf dem niedrigen Standpunkte, wo die Ereignisse der Welt überhaupt nur als ein regelloses und zweckloses Gewühl erscheinen. So viel ist evident: in seinem Ursprunge war das Menschengeschlecht nicht, was es erst werden sollte; es hatte nur Anlagen, die sich zu Fertigkeiten entwickeln mußten, und mit dieser Entwicklung waren die schrecklichsten Phänomene unzertrennlich verbunden. Viele Stürme sind indeß überstanden, durch viele große gewaltfame Revolutionen haben wir uns emporgearbeitet: denn bei jedem neuen Anlaß sind wir erst thätig, und bereuen späterhin, die allzurasse Thätigkeit; wer weiß, wie oft wir noch kürzen,

ehe wir gehen lernen? — Daß der Verf. im letzten Abschnitt alle seine Hoffnungen auf die nordamerikanischen Freistaaten setzt, ist so kurzichtig und deklamatorisch, wie alles Uebrige. Richtiger ist die Bemerkung, daß der Zeitpunkt vielleicht nicht mehr fern ist, wo die Ausbeute der Bergwerke die Kosten nicht mehr ersetzen wird, und es bei dem einmal in Umlauf gebrachten Gelde sein Bewenden haben muß; ingleichen, daß der Negershandel durch die Entvölkerung von Afrika aufhören wird, und daß Spanien in die Länge nicht hoffen darf, seine Kolonien zu behalten.

15) Der Zustand des Staats, der Religion, der Gelehrsamkeit und Kunst in Großbritannien, gegen das Ende des 18. Jahrhunderts. Erster bis vierter Band. Berlin. Von Wendeborn. St. 143. S. 1433.

Der letzte Band dieses lehrreichen Werkes enthält eine ausführliche Uebersicht der Gelehrsamkeit und Kunst in Großbritannien. Hr. W. geht bei verschiedenen Zweige der Wissenschaften nach einander durch, kommt so dann auf die gelehrten Gesellschaften, die öffentlichen Bibliotheken, Schulanstalten und Universitäten, bei welchen letztern er sich in ein sehr genaues Detail einläßt, und beschließt seine Arbeit mit Nachrichten von Zustande der Malerei, Bildgraber- (Kupferstecher-) Kunst, Baukunst, Gärtnererei und Schaubühne. Beiläufig kommen an vielen Stellen Vergleichen vor, wodurch die Verschiedenheit der Sitten, Gewohnheiten und des Charakters anschaulicher wird. So bemerkt er z. B., wie reichlich das brittische Publikum schriftstellerisches Genie belohnt; wie gut sich dortige Schulmänner stehen, deren einige jährlich 6 bis 9000 Thaler einnehmen, welches freilich gegen unsere Einrichtungen gewaltig absteht; wie die englischen Musensitze bei königlichen Einkünften in mündlicher Unthätigkeit ruhen, u. s. f. Dagegen fehlt es aber auch nicht an Seitenblicken, welche dem Gelehrtenstande des festen Landes nicht sehr günstig sind, indem Hr. W. sich gegen alles System nachdrücklich erklärt, und daher den deutschen Gelehrten mehrentheils unter dem widrigen Bilde eines Pedanten erblickt. Den heftigsten Unwillen läßt er gegen deutsche Bücherrecensionen aus, und zieht ihnen die englische Methode weit vor, Proben von jedem neuen Schriftsteller auszuheben und den Lesern das Urtheil zu überlassen. Uns fallen die Großen dabei ein, die sich so leicht überreden, daß sie Alles selbst beurtheilen, indeß im Grunde Alles auf die Kunst hinausläßt, ihr Urtheil zu lenken und im voraus zu bestimmen. Beide Arten gelehrter Anzeigen haben ihr Gutes, und am Ende gehört zu beiden gleich viel Unparteilichkeit, Blick und Beurtheilungskraft des Kritikers. Die Frage wäre also wol nur: welche Methode man in ihrer Art der Vollkommenheit am nächsten gebracht habe? Gibt es mitunter deutsche Recensenten, wie Hr. W. sie schildert, so dürfte doch die Anzahl derer, die einem so mühsamen, Zeit vergebenden und zum Theil sogar gehässigen Geschäfte, auf Kosten ihrer erträglichern, angenehmern und leichtern Arbeiten, bloß aus Pflicht gegen ihre Mitbürger, mit Gewissenhaftigkeit obliegen, bei weitem die zahl-

eichere sein, und den einzigen Lohn, der ihnen werden kann, den Beifall und den Dank ihrer Zeitgenossen, verdienen. Die freitragende Frage erwinnt endlich noch ein ganz anderes Ansehen, wenn man mit einiger Wahrscheinlichkeit darthun kann, daß unsere Journalisten im Durchschnitt für ein gelehrteres Publikum, als die englischen, arbeiten: denn in solches Publikum, das die Glaubwürdigkeit einer Recension nach innern Gründen beurtheilen kann, darf schon eher, auf die Gefahr, ein parteiisches Urtheil zu lesen, jene größere, durch einseitige Proben sich selbst zu täuschen, vermeiden; es unterscheidet die bescheidene Zuversicht, welche aus Sachkenntniß entspringt, von dem schneidenden Ton und der Petulanz des unbefugten Richters und kann die letztern so wenig an Recensenten, als an Schriftstellern, billigen. Wir wollen uns nicht schmeicheln, eine in Deutschland durch Geschmack und Gewohnheit allgemein bestätigte Freiheit, über Gegenstände der Literatur zu urtheilen, durch diese hingeworfenen Gedanken gerechtfertigt zu haben; allein von innern so eifrigen Freunde der Denkfreiheit, wie Hr. W., dürfen Anversdenkende vielleicht dieselbe Duldung fordern, auf die er bei der Abfassung seiner eigenen Urtheile über mancherlei Gegenstände im gegenwärtigen Werke gerechnet zu haben scheint. Gewissen Neuerungen in der deutschen Rechtschreibung versagt der Verf. seinen Beifall, so wie den eckigen Buchstaben und dem Löschpapier unserer Druckereien; dagegen zeigt er aber, daß die Schreibseligkeit der Engländer verhältnißmäßig eben so groß, als die hierländische ist, zumal wenn die Uebersetzungen abgerechnet werden. Bei den Nachrichten, welche die Kunst betreffen, und wiederholt bei dem, was über die Schaubühne gesagt wird, erklärt der Verf. im voraus, daß er auf den Namen eines Kenners auch nicht den entferntesten Anspruch mache: eine Aeußerung, welche inreißend ist, die Kritik zu entwaffnen, wenn sie auch je zuweilen durch sie, mit derselben nicht völlig übereinstimmende, Dürbheit im Aburtheilen ein wenig in Umtseifer gerathen könnte.

- 6) Karl, Freiherrn von Meibinger, Versuch einer deutschen Nomenklatur aller in der letzten Ausgabe des Linné'schen Natur-Systems befindlichen Geschlechter und Arten der Thiere. Wien, 1787. St. 149. S. 1489.

Die Kunstsprache und die Benennungen, welche Linné erfand, erhoben die Naturkunde zu einer Wissenschaft. Das Gedächtniß blieb ihm wenig und mehr schwankenden Nomenklaturen verschont, sobald eine effere allgemein angenommen ward, und die Gelehrten überall die 20 bis 30,000 Thier- und Pflanzenarten mit einerlei Namen bezeichneter. Für den gemeinen Mann ist indessen die Linné'sche Nomenklatur so wenig, wie jede andere, bestimmt; und noch mehr: sie kann ihm nie etwas helfen. Wollte man auch künftig bei dem Schulunterricht auf die Naturgeschichte Rücksicht nehmen, so würde man doch sehr den Zweck verfehlen, wenn man dem Bauer das Gedächtniß mit Namen von Dingen, die ihm hernach im ganzen Leben nicht wieder vorkommen, beschweren wollte, anstatt ihm richtigere Kenntnisse von den Gegen-

ständen seines engen Wirkungskreises beizubringen. Auf seinem Standorte ist der Blick eingeschränkt; man faßt nichts zusammen, schafft sich keine allgemeinen Begriffe, keine Abstractionen, sondern alles Wissen ist einzeln und speciell. Die Thiere und Pflanzen, die den Landmann täglich beschäftigen, sind die einzigen, die er kennt und mit Namen zu nennen weiß; über diese Grenze hinaus ist Alles unbestimmt, und jedes Dorf hat seine eigene botanische und zoologische Nomenklatur. Für die gebildeten Stände ist der Umfang von Kenntnissen schon größer und allgemeiner; mithin wird Ordnung und Methode unentbehrlicher. Hier tritt die Frage ein: ob für diese Klasse eine neue Nomenklatur in jeder lebenden Sprache erfunden werden müsse; oder ob es nicht leichter, gleichförmiger und überhaupt zweckmäßiger sei, auch hier die bereits eingeführte lateinische beizubehalten? Im erstern Falle hätten wir also durch die Einführung der Einäiischen Namen nichts gewonnen, und der Naturforscher müßte sich wieder mit unersegglichem Zeitverlust alle die verschiedenen Namenregister eigen machen, um die Schriftsteller einer jeden Nation zu verstehen, wenn sie Wörter brauchen, die noch kein Wörterbuch enthält. Der andere hingegen hat nur die Schwierigkeit, daß man das Ohr an lateinische Namen gewöhne; und wie gering sollte die nicht bei Menschen sein, von denen man billig erwartet, daß sie Latein verstehen! In der Botanik ist ohnehin die Schwierigkeit so gut als überwunden; denn sogar die Gärtner und Apotheker kennen bereits die Einäiischen Pflanzennamen, da hingegen sie von Dietrich's, Planer's, Gadow's u. s. w. deutschen Benennungen nichts wissen. Gegen die Einführung einer deutschen Nomenklatur streitet übrigens auch schon unsere Construction, welche alle Abjectiva vor ihrem Substantivo vorbegehen läßt, und den Systematiker, der den Namen des Geschlechts (genus) und der Art (species), wie im Lateinischen zusammen aussprechen will, in die Verlegenheit setzt, für Felis Tigris und Felis Leo die Tigertage, die Löwentage zu sagen, welches nicht nur, wie Dr. v. M. selbst eingesteht, wunderbarlich klingt, sondern auch wirklich Verwirrung verursacht, weil man schon längst gewohnt ist, ein besonderes Thier, das vom Tiger weit unterschieden ist; mit dem Namen Tigertage, wie uns dünkt nicht unschicklich, zu benennen. In einem einzigen Falle fühlt er selbst eine Abneigung, die Art vor dem Geschlechte zu nennen, und schreibt z. B., anstatt Priamus-Tagsfalter, der Tagsfalter Priamus (Papilio Priamus). Durchgehends aber finden wir die Regeln übertreten, welche Linné in seiner critica Botanica so häufig vorgeschrieben hat, z. B. daß die Namen der Klassen und Ordnungen in den Geschlechtsnamen nicht wiederholt werden müssen; wogegen hier der Großschnabelvogel (Rhamphastos), der Ochsenhackervogel (Buphaga), und überhaupt eine Menge Beispiele unter den Geschlechtern der Vögel, Fische, Insekten und Gewürme vorkommen, dergestalt, daß oft die Benennungen durch ihre Länge gegen einen andern Linnéischen Canon (249) auf eine unangenehme Art anstoßen. Die Namen der Arten haben größtentheils den Fehler, welchen Linné im 287. Canon rügt; sie sind nämlich dem Geschlechtsnamen angehebt: z. B. die Rattenmaus (*Mus Rattus*), die Hausmaus (*Mus Musculus*), der Wolfhund (*Canis*



Lupus), der Fuchshund (C. Vulpes), der Hydnahund (C. Hyaena), der Felsbünd (C. Alopex), u. s. f. Wollte man dergleichen Mißlaute mit der Eigenthümlichkeit unserer Sprache entschuldigen, so wäre dies nur ein Beweis mehr, daß sie sich zu einer systematischen Nomenclatur nicht schickt. Allein, wie Hr. v. M. ganz richtig bemerkt, muß ein Schriftsteller, der sich an eine neue Nomenclatur wagt, der deutschen Sprache ganz mächtig sein; und dann ließen sich, wenn es nur der Mühe verlohnte, manche Anstöße dieser Art vermeiden. Auch würde man alsdann Benennungen, welche sich in guter Gesellschaft nicht aussprechen lassen, wie z. B. diejenigen, womit hier Simia Cynamolgus, Cervus Pygargus, Antilope Pygargus, Coracias, Psophia crepitans, Scarabaeus haemorrhoidalis, Carabus crepitans, Venus petulca etc. belegt werden, gegen anständigere vertauschen können. Die generischen Namen hat der Verfasser fast alle aus dem Handbuche des sel. Leske entlehnt, und um so viel mehr wundern wir uns, daß er seine Arbeit herkulisch nennt; allein freilich muß man sich das Wort nur in Beziehung auf individuelle Kräfte denken, welchen sogar die Bestimmung der Papagaien im Buffon nach den Linnéischen (wieder eine herkulische Arbeit!) zu schwer fällt, und zwischen Altmene's Sohn und einem modernen Pertules einen billigen Unterschied machen. Uebrigens sind die meisten Linnéischen Trivialnamen hier ganz richtig überetzt; und von dieser Seite ist die in der Vorrede so trotzig geäußerte Furcht vor den Kunstschreibern ungegründet, zu denen sich aber Hr. v. Weibinger wol nicht versehen hätte, daß sie sein ganzes Unternehmen für ziemlich entbehrlich halten, und weil er es selbst als Beilage zu einem längst vergessenen Buche ausgibt, einem gleichen Schicksale überlassen würden.

17) The life of Captain James Cook. By Andrew Kippis.  
D. D. 4. London. St. 158. S. 1577.

Der Verfasser liefert zuerst auf 10 Seiten die Lebensgeschichte des berühmten Mannes bis in sein 40. Jahr, mit Inbegriff einiger Nachrichten von seinen Eltern. Die drei großen Schifffahrten füllen den ganzen Band, bis auf wenige Blätter, woselbst wir einige Charakterzüge theils vom Verfasser selbst entworfen, theils in den bereits anderswo gedruckten Worten der Herren King, Samwell und Anderer antreffen. Aus der Einleitung zur letzten Reisegeschichte entlehnt er ein Paar Stellen über den wissenschaftlichen Nutzen von Cook's Entdeckungen, führt aus DeLille's jardins. Miss Hannah More's Slavery und Miss Eward's Elegie, einige poetische Lobsprüche auf den großen Weltumsegler an; und schließt mit einer Nachricht von der königlichen Freigebigkeit gegen seine hinterlassene Familie. Der Anhang besteht ebenfalls in einem Gebichte der Miss Helen Maria Williams; sie nennt es eine Ode, mit der Ueberschrift: the Morai. An der äußerst dürftigen Nachricht von der Lebensperiode, in welcher Cook den Grund zu seiner spätern Größe legte, merkt man ohne unser Erinnern schon, daß in diesem ansehnlichen Quartanten, wo man drei, aus gedruckten Büchern mit gar geringer Mühe ausgeschriebene, Reisebeschreibungen statt aller Biographie

zu lesen bekommt, die wichtige Frage unbeantwortet bleibt: welche Verhältnisse näher und unmittelbarer zur Bildung eines solchen Mannes und zur Entwicklung des in seiner Naturanlage unverkennbaren Genies mitwirkten? Eben so wenig ist hier an ein Gemälde gedacht worden, welches den Mann voll Geist und Kraft in seiner Thätigkeit darstellte, wie er Alles zur Erreichung seiner großen Absichten vorbereitet ordnet, den Zufall selbst unter seine Geseze beugt, und Alles mit dem umfassenden Blick, das Ganze sowol, als jedes kleine Detail, durchspäht. Man wünscht die Mittel zu kennen, wodurch er wirkte, das Räderwerk seiner Maschine auf einmal zu übersehen; jetzt mag man es sich aus der Geschichte seiner Fahrten zusammensuchen, die in einem so weitschweifigen Erzählung nicht einmal das Verdienst hat, die ganze Größe der Entdeckungen und Thaten Cook's anschaulich zu machen. Wer nun gar eine philosophische Beleuchtung dieser merkwürdigen Unternehmungen und ihrer Wirkungen auf die Zeitgenossen und die Nachwelt erwartet hätte! Man irrt sich sehr, wenn man als Complaisant des Denkens überhoben zu sein glaubt; allein als Cook's Biographie und bei so reichlich vorbereiteten Materialien, nicht zu denken und so nicht zu einem lehrreichen Ganzen zu verweben, ist unverzeihlich, wenn es nicht aus Mangel an Kräften geschieht. Der Name Cook ist gleichwohl eine so mächtige Empfehlung, daß auch die schlechteste Fabrikwaare, die ihn an der Stirne trägt, ungeachtet ihr mattrerziger Styl sich nirgend mit einem eigenthümlichen Gebanten erhöhe, dennoch ihren Markt zu den würde.

18) *Histoire naturelle des Quadrupèdes ovipares et des Serpens.* gr. 4. Paris. Et. 163. C. 1625.

Der nunmehr verewigte Verf. der allgemeinen Naturgeschichte that selbst, indem er sich noch kurz vor seinem Ende mit der Geschichte der Wallfische beschäftigte, dem Grafen de la Cope die Ausarbeitung dieses Fachs, welches die erste und zweite Ordnung der Einreißigen Amphibien enthält, in der Absicht aufgetragen, daß, wo möglich der ganze Umfang des Thierreichs auf eine gleichförmige Art behandelt werden möchte. In manchem Betracht befand sich unser Hr. Verf. dabei in einer unvorteilhaften Lage: denn einmal war es diejenige Thierklasse, wo ihm Andere noch am wenigsten vorgearbeitet hatten; und dann, weil er nicht alles wagen, indem er einem so unerreichbaren Vorworts nachstrebte? Wer dieses bedenkt, und sich zugleich beschreibet, daß in fünfzig Jahren schwerlich zweimal in einem Jahrhunderte erscheinen, am wenigsten genau in demselben Posen glänzen könne, wird, bei allen Mängeln und Unvollkommenheiten des vor uns liegenden Werks, dennoch dem Verf. Dank wissen, daß er mit der Geschichte der Amphibien einen Anfang gemacht hat, dem man das (freilich sehr relative) Lob, daß er bis jetzt noch das Beste und Vollständigste über diesen Gegenstand erhalten, nicht streitig machen kann. Voran steht ein ziemlich ausführlicher Bericht an die königl. Akademie der Wissenschaften zu Paris von ihren zu dem Ende ernannten Commissarien, den Herren d'Aubert, Fougereur und Broussonet, über den Inhalt des Werkes, worin

die Bemühungen des Hrn. Grafen auf die vortheilhafteste Art beurtheilen. Eine vorläufige Abhandlung (*discours*) betrifft die allgemeinen Eigenschaften der eierlegenden Quabrupeben, als Einleitung zur Geschichte der einzelnen Gattungen. Kriecher (*reptiles*), will der Verf. diese Thiere nicht nennen; denn er meint, daß nur die Schlangen eigentlich kröchen, weil sie keine Füße hätten. Allein diese Definition ist bloß willkürlich erfonnen, und streitet gegen den Sprachgebrauch; auch können wir Deutschen zum Unterschied *serpere* mit gleiten übersetzen. Indessen sieht man, wie der Reichthum oder die Armuth einer Sprache selbst die Begriffe, die darin ausgedrückt werden sollen, modificirt. Warum behielt der Verfasser nicht lieber den so gut gewählten Namen *Amphibien* bei, um eine Thierklasse zu bezeichnen, die in ihrer Bildung und Lebensweise, nach seinem eigenen Geständnisse, zu gleicher Zeit mit den warm- und kaltblütigen Thieren verwandt ist? Der in diesem Wort enthaltene Begriff schließt ja die Fähigkeit, beides, im Wasser und auf dem Lande zu leben, nicht nothwendig in sich. War er etwa nur darum mißfällig, weil ihn Einne zuerst in diesem Sinne gebraucht hatte? — Von der Bemerkung, daß diese Thierarten vorzüglich in den wärmern Gegenden zu Hause sind, geht der Verfasser über zu der Untersuchung der wesentlichen Kennzeichen, wodurch sie sich von den Säugethieren unterscheiden. Ihre Sinne, das Gesicht ausgenommen, müssen insgesamt ungleich stumpfer sein, und diese Schwäche sei vielleicht hinlänglich, um auch die inwendige Bildung zu modificiren; (es sollte heißen: sie steht mit einer ihr angemessenen innern Organisation in Verhältniß); sie veranlasse (?) eine langsamere Bewegung, einen langsamern Kreislauf des Bluts, mithin weniger Friction und einen weit geringern Grad von thierischer Wärme, weshalb die Amphibien so leicht im Winter erstarren. Auch die Menge des Bluts sei verhältnißmäßig weit unbeträchtlicher, als bei warmblütigen Thieren, und circulire lange, ohne durch die Lungen zu gehen, indem eine Schildkröte mit zerklester Lunge und unterbundener Lungenarterie noch vier Tage gelebt habe. Das Knochengerüst der Amphibien sei sehr einfach; vielen mangeln die Rippen, manchen auch die Halswirbel, deren die meisten Eidechsen nur vier haben; so sei auch der Darmkanal kürzer, fast von gleicher Dicke, und endige sich, wie bei den Vögeln und dem Biber, in ein gemeinschaftliches Cloak; vielen fehle die Harnblase. Das Herz habe nur eine Kammer (eine Behauptung, die ohne nähere Bestimmung doch Mißverständnis veranlaßt); das Hirn sei klein, das Athemholen langsam und unregelmäßig; mit einem Worte, die ganze Maschine ohne Vergleich einfacher, mithin dauerhafter, und das Lebensprincip, in ihr gleichförmiger ergossen, könne nicht überwältigt werden, bis man es von mehreren Seiten bestürmt habe. Mit dem Wasser habe die Substanz der Amphibien viel Uebereinstimmung, und Feuchte, mit Hitze verbunden, trage zu ihrer Entwicklung das meiste bei: da hingegen sehr rege, warmblütige Thiere, voll Lebenskraft, sich im Feuchten nicht lange erhalten. Jene sind weniger Gefahren ausgesetzt, wegen der Reproduction sowol, als des ihnen eigenen zähen Lebens; über erstere läßt sich der Verfasser nicht in Untersuchungen ein, und scheint auch die neueren, zumal bei uns

angestellten, Versuche nicht zu kennen. Das Nervensystem und das System der Blutgefäße habe keinen so genauen Zusammenhang, wie bei den Säugethieren, weil die Amphibien, wenn man ihnen den Kopf abgeschnitten habe, noch lange zu leben pflegen; (umgekehrt müßte jenes erst durch die Zergliederung dargethan werden, um es als eine Ursache des letzten Phänomens angeben zu können.) Sie können auch lange hungern, denn ihre Ausdünstung sei unbedeutend; äußerliche Hitze sei ihnen aber desto unentbehrlicher, je geringer die innere eigenthümliche ist. Auch während der Erstarrung verlieren sie wenig oder nichts von ihrer Substanz; nur vertrocknet die äußerste Hülle des Körpers; daher die Häutung im Frühling, die jedoch auch im Sommer sich wieder ereignen kann, weil Hitze und Kälte einerlei Erscheinungen veranlassen. (Bei den Fröschen und Wassersalamandern, die sich, wie der Verfasser selbst erwähnt, im Sommer öfters häuten, kann Dürre der Haut doch nicht die Ursache sein.) Benngleich zuweilen ganze Schaaren von Amphibien einer Gattung beisammen angetroffen werden, so sind sie doch nie zu einer Gesellschaft vereint, jagen, arbeiten, kriegen nicht mit gemeinschaftlichen Kräften; auch bauen sie sich keine eigenen Wohnungen. Der Geschlechtstrieb wirkt dennoch heftig: viele haben eigene Töne, wodurch sie einander anlocken; und die lange Dauer der Bewohnung ist Fr. de la C. geneigt, mit lange dauern dem Genuß für gleich geltend zu halten. Sie sind fruchtbar, und zwar die größern Gattungen am meisten, nicht wie bei den Säugethieren. Hingegen sorgen sie im geringsten nicht für ihre Nachkommenschaft. Höchstens suchen sie ihren Eltern eine schützende Stätte; und ein geringer Grad von Wärme ist hinreichend, diese auszubrüten, da die Vögel einer ungleich größern bedürfen. Umgekehrt bleibt die warmblütige Thiermaschine in der Folge bei einem Grad von Kälte in vollem Gange, wo die kaltblütige stockt. Sehr fein ist die Bemerkung, daß die Amphibien schon deshalb, weil sie, vom Entschlüpfen aus dem Ei an, sich selbst überlassen sind, alle Vortheile der Erziehung und Nachahmung entbehren, mithin auch der Sprache des Affekts verlustig gehen, welche das Band zwischen der Mutter und den Jungen in der säugenden Thierklasse und bei den Vögeln ist. So gering indessen ihre Fühlbarkeit ist, so können sie doch gebändigt und zahm gemacht werden, welches aber, wegen des widerlichen Fischgeruchs der meisten unter ihnen, nicht bis zur Familiarität gehen muß. Ihr langes Leben würde doch weit kürzer scheinen, wenn man den Winterschlaf und den täglichen, gewöhnlich auch sehr langen, Schlaf davon abrechnete. Die wenigsten Gattungen sind giftig; da indessen kein einziges Säugethier und kein Vogel Gift bei sich führt, so meint der Verfasser folgern zu dürfen, daß diese Eigenschaft der Gifte nur bei kaltblütigen Thieren von einfacherer Bildung Statt finde. (Da das kältere Blut etwas dazu thue, ließe sich bezweifeln, denn es gibt doch nur äußerst wenige giftige Fische, und außerdem muß zwischen dem Gift, welches zur Vertheidigung oder zum Angriff bestimmt ist, und dem im Körper verbreiteten, welches nur zufällig, z. B. wenn man das Fleisch ißt, offenbar wird, ein Unterschied gemacht werden.) Die methodische Tabelle, worauf alle eierlegende vierfüßige Thiere synoptisch

bargestellt werden, ist eine auffallende Abweichung von den Buffonischen Grundsätzen, indem hier alle die verschiedenen Gattungen mit der äußersten systematischen Strenge nicht nur classificirt werden, sondern auch eine jede in wenigen Worten einen diagnostischen Charakter erhält. Zuerst zerfällt das ganze Heer dieser Thiere in zwei große Ordnungen: geschwänzte und ungeschwänzte. Jene faßt zwei Geschlechter in sich; die Schildkröten und die Eidechsen; diese drei: nämlich Frösche, Laubfrösche (Raines) und Kröten. Anhangsweise folgen noch die zweifüßigen Kriecher (Reptiles bipèdes). Die Schildkröten haben entweder flossenartige oder kurze Behen; die erstern sind die Seeschildkröten, die andern die Schildkröten des süßen Wassers und des Landes. Zur ersten Abtheilung zählt der Verfasser sechs Gattungen: die gemeine Schildkröte (T. franche), die grünschalige, die dickköpfige (Caouane), die mit dem Höcker auf der Nase, (Nasicourne), die Caretschildkröte und die lederartige (le Luth). Zwei von diesen Gattungen, die grünschalige und die mit der Höckernase, sind nicht unter den Einneischen begriffen: allein der Verfasser kennt sie selbst noch nicht, und nimmt sie bloß auf das Zeugniß einiger Reisebeschreiber, die nicht Naturkundige waren, und eines Hrn. v. Widerpach, der in Guiana gebiet hat, in sein Werk auf. Nachdem er die Eigenschaften der Schildkröten und ihre allgemeinen Unterscheidungszeichen in einer Art von Einleitung aufgezählt hat, beschreibt er jede Gattung einzeln. Der Abschnitt von der gemeinen Seeschildkröte ist, wie leicht zu errathen, der ausführlichste. Sie sollte nicht nur das Symbol der Langsamkeit, sondern auch der vorsichtigen Klugheit sein; (allein durch Klugheit zeichnet sie sich nicht aus: denn daß sie den Nachstellungen ihrer Feinde zu entkommen sucht, hat sie mit den meisten Thierarten gemein); und ihre Attribute sind Sanftmuth oder Harmlosigkeit und Stärke, insofern sie bloß passiven Widerstand leistet. (Auch dies ist unrichtig, denn sie beißt den Matrosen, die sie fangen und umkehren sollen, oft die Finger, ja die ganze Hand ab.) Die verschiedenen Arten, sie zu fangen, füllen den größten Theil dieses Abschnitts aus. Die Abbildung ist sehr mittelmäßig. Die dickköpfige Schildkröte (la Caouane, T. Caretta Linn.) begnügt sich nicht mit Pflanzenpfeife, wie jene, sondern frist auch junge Krotobile, Gewürme u. s. f. Daher ist ihr Fleisch thranig und nicht essbar. Die Abbildung der Caretschildkröte, deren Schale von den Handwertern verarbeitet wird, ist eine der schlechtesten. Von Land- und Flussschildkröten zählt der Hr. Graf 18 Gattungen, worunter sieben von Linné nicht erwähnt worden sind: nämlich la Terrapene, la Rougeâtre, la Jaune, la Molle, la Chagrinée, la Roussâtre und la Noirâtre. Die erste fährt Brown in seiner History of Jamaica ganz kurz an; die zweite, aus Pennsylvania, hat Edwards abgebildet; die vierte ist Hrn. Schneider's T. ferox. Die fünfte und sechste hat Hr. Sonnerat aus Indien mitgebracht; und von der siebenten ist der Rückenschild im Königl. Cabinet zu Paris vorhanden. — Das weitläufige Eidechsenengeschlecht besteht aus acht Abtheilungen, welche zusammen 36 Gattungen enthalten. Auch hier lassen sich die neuen Gattungen leicht übersehen; es sind deren nur 10, wovon jedoch die beiden Krotobile, der schwarze vom Senegal und

der mit der langen Schwanz und Bengalen (le Gavial), bereits bei  
 Linnaeus, Edwards und Gronow, die Eidechse mit zwei Flecken und die  
 giftigste Eidechse (L. bimaculata et L. spatulata) durch Sparrmann,  
 und die übrigen aus mehreren Reisenden bekannt geworden sind. Da  
 gegen scheint der Verfasser auf die so wesentliche Verschiedenheit bei  
 Alligators oder amerikanischen Krokodils vom afrikanischen gar kein  
 Rücksicht zu nehmen; und des Hrn. v. Jacquin lebendig gebrochene  
 Eidechse in den novis actis Helvet. ist ebenfalls übergangen worden.  
 Linné's Fleiß und der Umfang seiner Kenntnisse, konnten in der That  
 kein reichlicheres Zeugniß erhalten, als durch diesen unbedeutenden Auf-  
 trag geschieht. Bei dem Krokodil finden wir eine etwas zu sehr ge-  
 künstelte Vergleichung dieses Thieres mit dem Löwen, dem Adler und  
 dem Walffische, als eben so vielen Königen gewisser Klassen von Thie-  
 ren; um ihn diesen an die Seite stellen zu können, schreibt der Verf.  
 ihm Adel (noblesse) sowol, als Stärke zu, und macht einen sehr  
 Unterschied zwischen der Gefräßigkeit aus Raubgier, und aus bloßem  
 Hunger; daher laßt sich der Krokodil auch zähmen, wenn er nur gut  
 genährt werde, u. s. w. (Alein ist es nicht auch heißer Hunger und  
 Durst, was den Tiger zu einem so verabscheuten Wütherich macht;  
 und wenn Bändigung ein Beweis von sanfterm Naturell sein soll —  
 hat man nicht oft gesehen, daß auch der Tiger sich von seinem Bändi-  
 ger necken läßt?) Uebrigens ist dieser Abschnitt sehr sorgfältig ausgearbeitet,  
 und auch in Absicht des Stils nicht unwürdig, nach Buffon's Vorbild  
 gelesen zu werden. Vom bengalischen Krokodil (Gavial) ist bei Dr. de  
 Gascoigne ein Stück vom Kinnbacken in Kalkstein, halb versteinert,  
 gefunden worden. (Der hat ein vortreffliches Petrefact von der ganzen  
 Schwanz im Cabinet des Hrn. Kriegs Rath's Merck in Darmstadt ge-  
 sehen.) Die Figur, welche den Nilkrokodil vorstellt, ist nicht die beste,  
 und überhaupt hat sich der Künstler in vielen Fällen den Vorwurf zu  
 Schulden kommen lassen, daß die Verzierungen des Kupferstichs sorg-  
 fältiger ausgeführt sind, als der Hauptgegenstand. Anstatt der Eidech-  
 sen sieht man Pyramiden, Sphinxköpfe, thebaische und andre Zier-  
 an. Eine der allerschlechtesten Abbildungen ist die der Iguana, die der  
 Verfasser auch zu den asiatischen Thieren gezählt wissen will, weil das  
 Thier eine Eidechsenart, die er auf Neuholland sah, mit dem Namen  
 Guanos belegt, und der Eidechsenstein (Saurites), dessen Plinius ge-  
 wähnt, auch dieser Gattung zugehören soll. Auf die besondere Eigen-  
 schaft des Fleisches der Iguana, daß der Genuß desselben denen,  
 an der Fußscheide krank sind, äußerst schädlich sein soll, scheint er  
 in einer Anmerkung von fern anzuspielen, da man doch über eine so  
 wichtige Sache gründliche Belehrung zu wünschen Ursache hätte.  
 werden auch die neuerlich gerühmten Heilkräfte der gemeinen Eidech-  
 sen nur obenhin mit einem Worte berührt. Die L. velox von Hrn. Vall.  
 hält der Graf für eine bloße Varietät dieser Gattung. Daß diese auch  
 kleinern Vögeln nachstellen, will er gar nicht zugeben; höchstens  
 sei dies, sagt er, die Unart eines einzelnen, aber nicht der ganzen Gat-  
 tung, welche durchaus sanft und unschädlich sei. Ueberhaupt ist es  
 'ner Lieblingsidee, den Eidechsen ein sanfter Naturell zuzuschreiben;

und er behauptet sogar: daß Schlosser's amboinische Eidechse sich ohne Widerstand mit Händen greifen läßt, sei keineswegs ein Beweis ihrer Stupidität, sondern lediglich der Gutmüthigkeit dieses Thieres, welches ich hauptsächlich von Früchten nährt. Die Kriechfängereidechse des Rochefort zählt er als Spielart zur grünen Gattung, welche hier als eine von der gemeinen abgesonderte Gattung erscheint. Auch den *Seps rarius* des Laurenti rechnet er zu der grünen Gattung. Zu der gut ausgearbeiteten Geschichte des Chamäleons hätte die Abbildung besser ein sollen; diejenige, welche Hr. Müller geliefert hat, scheint der Verfasser gar nicht zu kennen. Zur Einneischen *L. plica* rechnet er die *L. helioscopia* des Pallas, so wie dessen *L. sanguinea* zur *L. algira* Linn. Thunberg's *L. lateralis* soll auch nur Spielart der hier aus dem Ray, Gloane und Rochefort angeführten *Nabuya* sein. Die kröpfartigen Eidechsen (*L. strumosa*) fressen einander auf (eben kein großer Beweis eines sanftmüthigen Naturells). Für Sparrmann's giftspeiende Eidechse hat der Verfasser einen eigenen Namen, le sputateur, aus dem Lateinischen gebildet; und überhaupt hat er in den meisten Fällen die Lateinischen Trivialnamen beibehalten. Nur wo er von ihnen abweicht, ist er nicht allemal glücklich; so heißt z. B. die *L. sexlineata* bei ihm le Lion, welches, so vom Geschlechtsnamen getrennt, zu Verwirrungen Anlaß gibt. Die kleine giftspeiende Eidechse verursacht durch ihren schwarzen Speichel, den sie von sich spritzt, Geschwülste, wogegen man sich des Spir. vin. camphor. bedient. Der Gecko hat an den Schenkeln eine Reihe kleiner Knötchen, deren jedes mit einer Oeffnung versehen ist. Vielleicht kommt das Gift, welches er den Speisen mittheilt, wenn er darüber hindläuft, aus diesen Oeffnungen. Sein Blut und sein schäumender gelber Speichel sollen tödtliches Gift sein. Die hier gegebene Figur weicht sehr von der im Ceba ab, und uns dünkt, diesmal zu ihrem Vortheil. Die so genau damit verwandte *L. mauritanica* folgt unmittelbar unter der neuen Benennung Geckotte, welche diese Verwandtschaft ausdrückt; sie soll doch nicht giftig sein. Die plattköpfige Eidechse, deren Flacourt unter dem Namen *Hamocentrata* erwähnt, ist hier zum erstenmal abgebildet; ein scheußliches Thier, dessen Kopf, Füße und Schwanz seine Verwandtschaft mit dem Chamäleon, Gecko und Wassermolch darthun. Die *L. Seps* und *Chalcide* Linn. hält der Graf für einerlei Gattung, wozu er noch dessen *L. anguina* und *Anguis quadrupes* nebst Thunberg's *L. abdominalis*, zu rechnen geneigt ist; hingegen liefert er unter dem Namen *Chalcide* eine neue Gattung, welche noch schlangendähnlicher, als die vorige ist, deren Geburtsort man aber noch nicht anzugeben weiß. Der Drache wird freilich als eine Eidechsenart aufgeführt, und Linne's zweite Gattung fällt ganz weg, indem sie wahrscheinlich nicht verschieden ist. Die Geschichte des Salamanders ist wieder einer von den sorgfältig behandelten Abschnitten; diese Gattung und der *Seps* gebären lebendige Junge. Thunberg's *L. Japonica* zieht Hr. de la C. zum Salamander. Auch vereinigt er (jedoch nicht mit gleichem Rechte) die *L. vulgaris*, *aquatica* und *palustris* zu einer einzigen Gattung, wovon er eine schlechte Abbildung liefert. Eine neue Salamanderart aus Nabagastar, welche

hier le Sarroubé genannt wird, und eine ganz kleine dreizehnte Gattung (la Troisdoigte), die am Vesuv zu Hause ist und hier abgebildet erscheint, machen den Beschluß. Nachdem man in einem Geschlechte den Krotobil und den Septé, den Drachen und den Wassermolch vereinigt gesehen hat, muß man sich wundern, wie der Verfasser die ungeschwängten Amphibien, die doch keinen wesentlichen generischen Unterschied darbieten, in drei Geschlechter absondern konnte; allein zu geschweigen, daß er darin Laurenti zum Vorgänger hatte, scheint er noch einen besondern Beweggrund zu dieser Trennung gehabt zu haben. Er behauptet nämlich die Frösche in einer sehr lebhaften Deklamation wegen ihrer Ähnlichkeit mit der Kröte. Hätte dieses verworfene Thier nicht existirt und zu einer erniedrigenden Vergleichung Anlaß gegeben: wir hätten den Frosch, als ein Thier von angenehmer Bildung und von ganz vorzüglichen Eigenschaften, äußerst interessant gefunden, und an seiner Nützlichkeit, seiner Unschädlichkeit, seinen reinen Trieben (instinct épuré), seiner schönen Taille (forme svelte), geschmeidigen Gliedmaßen, lieblichem Farbengemisch, und dem Schleim, der seine Reize erhöht, ein rechtes Wohlgefallen gefunden. So wie alles da steht, klingt es unsern Ohren fast wie eine Satyre auf das arme Thier; unser Verfasser konnte hingegen auf den französischen Nationalgeschmack Rechnung machen, und es geht noch einige Quartsseiten in diesem empfindsamen Tone fort. So viel ist indessen richtig, daß die Frösche mit schärfern Sinnen, als die übrigen eierlegenden Quadrupeden, begabt sind. Von den zwölf Froschgattungen ist keine einzige neu, obgleich drei nicht im Finneischen System befindliche aus dem Seba und Laurenti entlehnt sind. Das Geschlecht der Laubfrösche erscheint hier mit sieben Gattungen, die ebenfalls sämmtlich im Laurenti vorkommen; und von den 14 Kröten gilt ein Gleiches. Das Gegenstück zum Frosch ist, wie man leicht voraussehen konnte, die gemeine Kröte, an der Alles, bis auf ihren Namen, des Verfassers Abscheu erregt; man sei in der Versuchung sie für das zufällige Produkt der Rasse und Fäulniß zu halten, und begreife nicht, wie Mutter Natur sich bis zu einer so scheußlichen Gestalt habe verweisen können; alle ihre Theile seien mißgeschaffen, ihre Gliedmaßen disproportionirt; sie habe Augen und fliehe doch das Licht, nähre sich von stinkenden oder giftigen Kräutern, auch von Insekten, wie die ganz eigene Bildung ihrer Zunge beweise, habe einen giftigen Athem (offenbar übertrieben), lege den härtesten Schlägen nur Trägheit der Materie, die Hartnäckigkeit eines stockdummen Thieres, und einen stinkenden Saft entgegen u. s. f. Hier und bei einigen ähnlichen Gelegenheiten, sieht man, daß Dr. de la Cèpede über dem Bestreben, ein höchst vortreffliches Muster zu erreichen, auf einen, in solchen Fällen sehr gewöhnlichen, Abweg geraten ist. Außer der buckligen Kröte (*R. gibbosa* Linn.) ist keine andere Gattung dieses Geschlechts abgebildet, vielleicht um den Anblick solcher häßlichen Geschöpfe zu ersparen. Allein auch unter den Laubfröschen ist nur die rothe Art, mit deren Blut man in Brasilien die Papagalen beschmiert, damit sie rothe Federn bekommen, einer Abbildung gewürdigt worden; und nach dem Versuch des Künstlers, den Brillfrosch (*R. ocellata*) und den kleinen Glockenfrosch (*R. bom-*



ina) darzustellen, scheint es fast, daß seine Portraits von den schön-  
 in der Sumpfbewohner neben den Wortgemälden des Verfassers nicht  
 el Ehre eingelegt hätten, und deshalb unterblieben sind. Die Bipeben,  
 elche diesem Bande beigelegt sind, machen den Uebergang zu den  
 ichlangen. Indessen hält der Verfasser Linné's Anguis bipes für eine  
 irtliche Schlange, an welcher Linné aus Versehen die Zeugungstheile  
 r Füße angesehen habe; und die Sirena lacertina mit Recht für eine  
 arve. Das erste echt zweifüßige Reptil, welches hier beschrieben und  
 gebildet wird, kommt aus Mexiko, hat seine Füße dicht unter dem  
 alse und ist geringelt, wie die Amphibianen, weswegen es auch den  
 amen le Cannelé erhalten hat. Das zweite ist die L. apoda des  
 rn. Pallas, welche hier unter ihrem russischen Namen Scheltopustil  
 scheint. Eine alphabetische Synonymmentafel und ein Sachenregister  
 ab am Ende des Werks befindlich.

9) An account of the Pelew islands, situated in western  
 part of the pacific Ocean, composed from the journals  
 and communications of Captain Henry Wilson etc. by  
 George Keate, Esq. F. R. S. gr. 4. London. St. 197.  
 S. 1971.

Das ostindische Postschiff Antelope litt auf dem Rückwege von  
 Macao nach England Schiffbruch an den bisher noch wenig mehr, als  
 m Namen nach bekannten Pelew- (Peleus oder Palos-) Inseln im  
 len Meer, wenige Tagereisen süd-ostwärts von den Philippinen. Die  
 inwohner begegneten den Verunglückten mit allen erdenklichen Freund-  
 schaftsbeweisungen, unterstützten sie in ihrem Vorhaben, ein neues Fahr-  
 ug aus den Trümmern des gescheiterten Schiffes zu bauen, und der  
 ditz von einer dieser Inseln gab ihnen seinen eigenen jüngern Sohn  
 it, um ihn in England in den von ihm bewunderten Kenntnissen  
 id Künsten der Europäer unterrichten zu lassen. Sie erreichten glück-  
 h wieder Macao, kamen auf verschiedenen Schiffen der ostindischen  
 ompagnie nach England zurück, verloren aber hier den armen pelew-  
 schen Prinzen an den Blattern. Dr. Keate, der in der literarischen  
 zeit durch seine empfindsamen Reisen bekannt ist, übernahm das Ge-  
 päßt, aus den Tagebüchern und den mündlichen Nachrichten, die ihm  
 apitain Wilson und einige Officiere mittheilten, eine umständliche Er-  
 hlung von den Begebenheiten dieser unglücklichen Schiffsgesellschaft,  
 id darin zugleich Alles, was man von den Sitten und der Lebensweise  
 ner von der ganzen übrigen Welt abgesonderten kleinen Völkerschaft  
 beobachtet hatte, dem Publikum vorzulegen. Eine geographische Nach-  
 cht von der Inselgruppe der Pelews darf man hier nicht erwarten,  
 dem der Schiffbruch auf einem Korallenriffe die erste Bekanntheit  
 it ihnen veranlaßte, mithin die Möglichkeit, geographische Beobach-  
 ungen anzustellen, gleich anfanglich abgeschnitten ward. Selbst die  
 ichtungen von der physischen Beschaffenheit derjenigen Insel, auf welche  
 h die Verunglückten retteten und wo sie ein neues Schiff erbauten,  
 id jener, welche sie gelegentlich besuchten, sind äußerst dürftig, und

lassen uns in Zweifel, zu welcher Klasse von Inseln wir sie zählen sollen, zu den hohen gebirgigen, oder zu den bloß aus Korall entstandenen. Von den dortigen Naturprodukten überhaupt, den Gewächsen, Thiere und Mineralien etwas Bestimmtes wissen zu wollen, hieße von Leuten die theils diese Gegenstände nie studirt hatten, theils auch mit den Mitteln zu ihrer Rettung und Rückkehr ins Vaterland zu sehr beschäftigt waren, zu viel fordern. Hingegen beschenken sie uns mit dem äußerst interessanten Detail ihres Umgangs mit dem gutmüthigsten Völkchen, das wohl je, die Otaheitier nicht ausgenommen, in eine Erdenpünktchen, wie dieses, sich bildete. Man erstaunt, und überläßt sich einem heitern, mit der Menschheit ausöhnenden, Gefühl, wenn man liest, wie mächtig hier die Güte des Herzens, und die unverfälschte Menschenliebe aus einem rohen Volke sprechen; welche Fortschritte die Menschen ganz für sich, und von allen andern abgesondert, in der Anerkennung der allgemeinen Naturrechte gemacht haben; wie zweckmäßig und sittlich ihre Einrichtung und Verfassung, wie mild ihre Regierung und wie ähnlich, bei aller anscheinenden Verschiedenheit, der Gang der Ideen unter den entferntesten Völkern ist und bleibt. — Die Gruppe der Inseln, welche unter dem Namen Pesew begriffen wird, steht unter mehreren Königen, die unter einander Krieg führen, und dadurch ein andrer bestimmtere Begriffe vom Völkerrechte u. s. w. beibringen. In den Sitten findet sich manches sehr Uebereinstimmende mit den übrigen Insulanern des Südmeers; die Sprache hingegen weicht von allen südländischen sehr wesentlich ab. Die körperliche Bildung scheint, sowohl nach der Beschreibung, als nach den Kupfern zu urtheilen, mit der in den Freundschaftsinseln viel Aehnlichkeit zu haben; auch die dunkelbraune Farbe (copper colour) ist dieselbe, ohne einige Einmischung von Schwarzem. Merkwürdig ist es, daß die Mannspersonen ganz und gar nackt gehen, ohne die allermindeste Bedeckung, auch nicht einmal jene, weldie die Sittlichkeit anderwärts fordert; und gleichwol herrscht dort, viel man weiß, keine Ausschweifung von der in den Societätsinseln gewöhnlichen Art, und die Engländer hatten keinen vertrauten Umgang mit dem andern Geschlecht. Es gibt hier kein einziges vierfüßiges Thier ausgenommen die große Fledermaus; und die Hauptnahrung der Eingebornen besteht in Aronswurzeln. Für den Seemann und den Physist ist das Tagebuch in Rücksicht auf die Witterungsbeobachtungen wichtig, indem die Winde in den finsternen Meeren, und sogar ostwärts von den Philippinen, vom Julius bis December unbeständig, und öfter von heftigen Donnerwettern begleitet sind, welche die Schifffahrt dieser Jahreszeit gefährlich machen. Die Erzählung läßt sich gut lesen, wenn man gleich hin und wieder wol merkt, daß nicht der Augenzeug sondern nur sein Widerhall, spricht. Nur sehr selten erlaubt sich der Verfasser einige empfindsame Tiraden; und auch diese machen an der schicklichen Stelle keinen üblen Eindruck. Als ein Beitrag zur Anthropologie sowol, als zur politischen Völkerkunde, bleibt dieses Werk jederzeit wichtig und unterhaltend, und verdient, auch unter uns bekannt zu werden. Die Kupfer stellen Portraits einiger Eingebornen (der Königs, einer von seinen Gemahlinnen und seines jüngsten Sohnes)

Aussichten von Gegenden, und Geräthschaften vor. Unter andern ist ein Knochen abgebildet, der als Armspange am Handgelenke getragen wird, und das Abzeichen eines militärischen Ordens pour le mérite ist.

Ebenfalls in London, bei Randall ist erschienen: *The shipwreck of the Antelope Packet etc. by one of the unfortunate officers.* gr. 8, welches aber augenscheinlich ein Auszug aus dem vorhergehenden Werk, von der Hand irgend eines gewinnlüstigen Einwohners von Grubstreet ist, und nicht eine Sylbe enthält, welche nicht schon dort anzutreffen wäre. Die französische Uebersetzung jenes größern Werkes, welche in Paris bei le Fay und Maraban mit allen Kupfern des Originals, sowohl in Quart, als in zwei Octavbänden erschienen ist, verdient als ein Beweis der Sorglosigkeit, womit dergleichen Fabrikwaare gefertigt wird, eine Anführung und Rüge. So übersetzt man hier z. B. *stave* (ein Versabschnitt) mit *planchette*, *half a leaguer* (ein halbes Leggerfaß), ein zur Hälfte ausgelaufenes Faß; *yams* (eine Art Wurzeln) an unzähligen Stellen mit *jambons* (Schinken). *Jolly boat*, die Sölle, der kleinste Kahn, den ein Schiff zu führen pflegt, heißt hier oft *le joli bateau*, und zuweilen *le charmant navire*, und von dergleichen Stellen wimmelt es im ganzen Buche.

#### Jahrgang 1789.

- 1) *Bernh. Mich. Peter's* besonders merkwürdige Reise von Amsterdam nach Surinam, und von da zurück nach Bremen, in den Jahren 1783 und 84. Bremen 8. St. 14. S. 144.
- 2) *Lettres sur l'Italie en 1785.* gr. 8. 2 Voll. A. Rome (Paris). St. 23. S. 225.

Dieses Werk gehört nicht in die Klasse von Reisebeschreibungen, wozu man die Materialien theils vor der Abreise, theils nach zurückgelegtem Wege, aus Chroniken, Topographien, getreuen Wegweisern, Verzeichnissen von Sehenswürdigkeiten, Staats- und Adresskalendern, landesherrlichen und Magistrats-Verordnungen, Lauf- und Sterbellenen, Anschlagzetteln und ähnlichen Quellen sorgfältig zusammengetragen hat. Nirgends zählt der Verfasser die Straßen und Häuser, geschweige die Lampionen, in den Städten; von keiner Gemäldesammlung und keinem Naturalienkabinet liefert er das Verzeichniß; von keinem Palast bemerkt er, ob die Front nach Morgen oder Abend sieht; von keinem Bau, wie viel er gekostet hat. In seinem ganzen Werke findet man keine Klage über die Postkillionen, keine Bemerkung über die Wege und Wirthshäuser, keinen Küchenzettel, keine Vocabularien von Provinzialwörtern, und man hofft vergebens, daß er erzählen sollte, wo er jedesmal zu Mittag und Abend gespeist, wie viele berühmte Männer er den Tag über in Augenschein genommen habe, zu welcher Stunde er aufgestanden und zu Bette gegangen sei. Man erfährt durch ihn Schlechterdings nicht, wie die Senatoren in Genua und Lucca, die Dicastrianten in Florenz, die Cardinale in Rom, und die Tribunalarätthe in Neapel alle heißen,

oder auch nur, wie viel ihrer sind, nennt er doch nicht einmal den Premierminister des Fürsten von Monaco! Ohne Rücksicht auf die Hülfsmittel, welche die Literatur ihm darbot, ohne den de la Lande und Volkmann zu durchblättern, ohne auch nur alles, Bedeutende oder Unbedeutende, was ihm während der Reise widerfuhr, und was sich seinen Augen darstellte, haarklein aufzuzeichnen, schien also der Verfasser bios dasjenige, was ihm merkwürdig war, was sein Herz und seinen Verstand interessirte, und auch alsdann vielmehr das Verhältniß seiner Seelenkräfte zu den Dingen, als die Dinge selbst, schildern zu wollen. Bedenkt man, daß dieses Letztere im eigentlichen Verstande unmöglich ist, so dürfte es in der That schwer zu entscheiden sein, ob man einen Gegenstand vollständiger und zweckmäßiger kennen lernt, wenn man die Reaction, die er im Gemüthe des Beobachters zuwege bringt, oder wenn man lediglich seine Wirkung auf die Sinne erfährt? Je nachdem die genauern Bestimmungen ausfallen, wird in verschiedenen Fällen bald diese, bald jene Art der Belehrung den Vorzug haben, und wir sind weit von der Forderung entfernt, daß alle Schriftsteller in einem gewissen Fach, einem gemeinschaftlichen Ideal nachstreben sollten; genug, wenn jeder in dem Gange, den er sich wählte, eine gewisse Vollkommenheit von eigenthümlicher Art erreicht. Dieses Verdienst wird man dem Verfasser der vor uns liegenden Briefe nicht absprechen können. Seit langer Zeit wurden wir nicht so angenehm überrascht. Wenige Reisende sind wol mit einem so glühenden, und gleichwol unendlich zarten, Sinn für die Schönheiten der Natur und Kunst nach Italien gekommen, als dieser Schriftsteller, der zugleich in solchem Grade Meister seiner Sprache ist, daß er spielend Alles aus ihr zu machen scheint, und oft mit ein Paar Worten die Eindrücke, die er empfing, auch in Andern zu erwecken, oder, eigentlicher, die Bilder seiner Phantasie mit Meisterstrichen zu crayonniren versteht. Man weiß daß diese Eigenschaften einem Beobachter wesentlich zu Statten kommen, der sich in jenes Fernland unsers Welttheils begibt. Ob es ihm gleich gefallen hat, sich zu weilen in den Schleier der Singularität zu hüllen; so erkennt man doch, zumal an den politischen Bemerkungen, den philosophischen Scharfblick und das richtige Gefühl, welches die verwickeltsten Materien zu vereinfachen und faßlich zu machen weiß. Die Gesetzgebung, die Sitten, die romantischen Landschaften und, fast noch mehr als Alles, die Wunderwerke der bildenden Künste, ziehen seine Aufmerksamkeit an sich. Bei diesen letztern steigt sein Gefühl bis zur Begeisterung; und wer seine Darstellung des incendio del borgo von Raphael liest, wird mit uns sagen, daß noch Niemand vor unserm Verfasser in dem hohen Grade die Gabe besaß, die Beschreibung eines Gemäldes selbst zum Gemälde zu machen. Vielleicht würdigt indeß der Kenner einige von diesen Kunstwerken tief hinab, die hier so lebhaft auf ein reizbares Gefühl wirken konnten; allein es ist noch die Frage, ob man nicht Raphael's Geist auch in seiner schlechtesten Manier erkennt, und ob sich dasjenige, was mit dem Herzen eine so innige Verwandtschaft hat, mit Zirkel und Winkelmaß ausmessen läßt. Die Saite klingt nicht eher, als bis der verwandte Ton sie durchbebt; und nun ist es freilich nicht die Schuld

es gefühlvollen Reisenden, wenn nicht bei Jedem diese Saite gleich erstrimmt ist. — Sein Weg geht über Avignon, Toulon, Nizza, Monaco, Genua, Genua, Pisa und Florenz nach Rom; von hier nach Neapel, und gelegentlich nach Livoli, Portici, Salerno, Pästum, Pompeja und auf den Vesuv. Wir wollen unsern Lesern das Vergnügen ingetheilt lassen, welches diese unterhaltenden Briefe gewähren, und deshalb sie einer Uebersetzung wol werth sind, wenn diese nur mit gehöriger Sorgfalt und Kenntniß beider Sprachen veranstaltet würde. Das Einzige, was uns hier nicht an seiner rechten Stelle scheint, sind einige nachgeahmte Elegien des Tibull und Propert. Die bescheidene Correkte gibt übrigens den rechten Gesichtspunkt an, aus welchem man das ganze Werk beurtheilen muß. Die Briefe waren ursprünglich an die Familie des Verfassers, und an einige seiner Freunde gerichtet. Es war also nicht seine Absicht, die Materie zu erschöpfen; sondern, indem er bloß vorüberreiste, konnte er nur hier eine Blume, und dort eine Aehren abstreifen. Ein ziemlich allgemeines Gerücht, für dessen Zuverlässigkeit wir uns doch nicht verbürgen, nennt den verstorbenen Parlamentspräsidenten Daputy als Verfasser dieser Briefe. Dem rechtschaffenen Eiferer, der die Mängel der französischen Criminaljustiz aufdeckte, und die drei unschuldig zum Tode Verdammten durch seine Beredtsamkeit und Standhaftigkeit rettete, mag man vielleicht am Styl erkannt haben, so ungleichartig auch die Gegenstände sind, die er hier behandelt.

) Paul Erdmann Hser's, Königl. dänischen Oberarztes, Reise nach Guinea und den caraischen Inseln in Columbien (Amerika). 8. Kopenhagen, 1788. St. 27. S. 265.

Bald werden sich die Europäer, die sich auf ihre Wissenschaften und auf den Unternehmungsgeist, der sie beseelt, so viel zu gute thun, der Gleichgültigkeit, womit sie bisher die afrikanischen Küsten sowohl, als das Innere dieses Landes, vernachlässigten, ein wenig schämen müssen. In England ist endlich eine Privatgesellschaft zusammengetreten, welche die Erforschung jenes Welttheils zu befördern sucht; allein diesen Zweck vollständig zu erreichen, übersteigt vielleicht ihre Kräfte. Wann wird ein reicher Potentat nur einmal für die Wissenschaften thun, was er oft für nichtswürdige Günstlinge geschah? Kann denn, wo der Werth des Goldes nicht berechnet wird, und es nur aus Begierden ankommt, nicht ein glücklicher Wurf dem Menschengeschlechte zum Vortheil gereichen? und hat es so gar kein Gewicht mehr, ob die Nachwelt Ehre oder Verachtung an die Namen der Regenten knüpft? — Jeder Beitrag zur Kenntniß des noch unerforschten Afrika ist uns mittlerweile willkommen, sollte er auch wenig mehr leisten, als das Verlangen nach umständlicher, mehr umfassenden, Nachrichten stärker anzufachen, und uns nicht anshaulich zu zeigen, wie gar wenig wir noch von einem so großem, so merkwürdigen, und in unserer gegenwärtigen politischen Lage wichtigen, Erdtheile wissen. Dr. Z. hat wirklich etwas mehr gethan, und seine zwölf Briefe tragen nicht nur das Gepräge der Glaubwürdigkeit, sondern verrathen auch gute naturhistorische Vorkenntnisse und

einen im Beobachten nicht ungeübten Verstand. Zum erstenmal hatten sich die Dänen in die Streitigkeiten der guineischen Strandbewohner gemischt, als der Verfasser zu Christiansberg, dem dänischen Hauptcomtoir, ankam. Er mußte diesen Feldzug mitmachen, und bekam dadurch Gelegenheit, die Eigenthümlichkeiten des Negerkrieges zu beschreiben. Vom Rio Volta und dem Handel daselbst, gibt der sechste Brief eine ziemlich umständliche Beschreibung. Auch hat der Verfasser eine Excursion bis nach Fida (Whidaw der Engländer, und Juda der Franzosen), und eine zweite landeinwärts in die Gebirgsgegend Aquapim gemacht, welche beide, zumal die letztere, Stoff zu interessanten Bemerkungen geben. Von den Akaern, oder derjenigen Negernation, welche zunächst um Christiansburg wohnt, findet man ziemlich umständliche Nachrichten, so wie auch von der Lebensart der Europäer in jenen Gegenden, die nur den Unmässigen gefährlich sind. Auf der Fahrt von Guinea nach der Insel St. Croix wäre der Verfasser bald ermordet worden. Einige Neger am Bord des Schiffes rebellirten; er fiel in ihre Hände, und sie hatten ihm schon einen fürchterlichen Schnitt mit einem Scheermesser versetzt, als sie mit dem Schießgewehr angegriffen wurden und sich in Verzweiflung über Bord stürzten. Die beiden letzten Briefe beschreiben die dänischen Besitzungen in Westindien, ingleichen die Krabbeninsel, St. Gustavus, Guadeloupe und Martinique. Durchgehends stößt man auf neue, oder wenigstens in ihrem Zusammenhang interessante, Facta, welche sowohl dem philosophischen Menschenforscher, als dem Naturkundigen, Arzt und Politiker, wichtig sind. In der Vorrede verspricht Hr. Z. Beschreibungen von 200 neuen Pflanzengattungen, die er in Guinea gesammelt hat. — Wir können uns nicht entbrechen, ein und anderes auszuzeichnen. Alle Neger am Strande bebienen sich keiner andern Waffen, als der Feuergewehre, die sie durch den Sklavenhandel von den Europäern erhalten. Sogar die tiefer im Lande wohnenden Völkerschaften fangen an, diese Gewehre von ihren Nachbarn zu erhandeln. Ein Mannesclav gilt 160, und eine Sclavin 128 Rthlr., wenn sie ohne Gebrechen sind. Für einen fehlenden Zahn gehen schon zwei Thaler ab. Der Werth wird in mancherlei Waaren bezahlt, worunter allemal Flinten und Schießpulver die Hauptartikel sind; auf diese folgt der Brantwein, den sie übermäßig gern trinken. Gold ist jetzt sehr selten, und die Neger wissen es auf mancherlei Art zu verfälschen. Elefantenzähne werden nach Gewicht, Größe und Schönheit bezahlt. Wenn ein Zahn 30 Pfund schwer ist, so gilt das Pfund dreimal so viel, als von einem Zahn unter 14 Pfund. Bei Xuga und Pottebra machen die Neger sehr viel Waifalz, welches dem spanischen nichts nachgibt und an alle ihre Nachbarn theuer verkauft wird. Das Gedächtniß der Neger ist vortrefflich; (der Verfasser führt davon mehr Beispiele an;) auch können sie den Werth der Waaren, den sie für ihre Sklaven fordern, sehr fertig berechnen, und überhaupt fehlt es ihnen nicht an Geisteskräften. Rath, ein reicher Neger, versteht Englisch, Portugiesisch und Dänisch. Um seine weitläufigten Geschäfte zweckmäßiger betreiben zu können, läßt er einen Sohn in England und einen andern in Portugal, im Schreiben und Rechnen unterweisen.

Wenn man ihn besucht, wird man völlig europäisch bewirthet. Die Neger haben eine außerordentliche Zärtlichkeit zu ihren Kindern; und Hr. Z. führt auch Beispiele von kindlicher Liebe an, die wir sonst gewohnt sind, unserm weißen Geschlechte ausschließend vorzubehalten. Er behauptet auch, es sei erdichtet, daß die Negerweiber ihre Männer allein ernähren; dieses Vorurtheil entspringt daher, daß die ersten Bedürfnisse des Lebens in dem glücklichen Himmelsstriche (bezaubernd süßes Klima, nennt es der Verfasser) leicht gewonnen werden und wenig Arbeit kosten, hingegen die häuslichen Beschäftigungen der Weiber ununterbrochen fortgehen. Pflanzen, Bauen, Weben, Handlungsgeschäfte verrichten die Männer. Die Berg-Neger sind weniger verderbt, als die am Strande wohnenden, tragen Bärte und sind schwärzer. Ihre Gastfreundschaft schildert der Verfasser sehr rührend, und die Gebirgsluft hält er für sehr gesund. Unter den Bemerkungen, welche die Naturhistorie betreffen, ist besonders merkwürdig, daß man an einigen Orten die *Pistia Stratiotes* Linn. in großen Töpfen voll Wasser rechter Hand an der Hausthür unterhält. Der Verfasser zeigt, daß dadurch die Verdunstung des Wassers dergestalt befördert wird, daß ein Gefäß voll Wasser, welches ohne die Pflanze nur zwei Quentchen in 24 Stunden verlor, mit ihr in eben derselben Zeit anderthalb Unzen verdrauchen ließ. Einen groben Irrthum nennt es der Verfasser, wenn man vorgibt, die Vögel sängen in heißen Zonen nicht. Die guineische Nachtigall singt das ganze Jahr hindurch so schön, wie die unsrige ein Paar Monate lang. Mit den Blättern einer *Bignonia*, und den Wurzeln einer *Tabernae montanae* färben die Neger ein überaus dauerhaftes Schönblau auf Baumwolle. In Fida sah der Verfasser hochgelbe Baumwolle, die auf Dahomet wachsen soll, deren Ausfuhr bei Lebensstrafe verboten ist, weil sie zum Gebrauch des Königs allein bestimmt ist. Lazurstein und Hyazinth werden zuweilen dort gefunden. Der wohlriechende Talg eines unbekannten Baums, und der Bisam der Tibetkage, die zu dem Ende in den meisten Häusern unterhalten wird, gehören zur Toilette der Negerinnen. Das Gebirge, eine Tagereise weit von Christiansburg, besteht aus grobkörnigem Granit, Gneus, und selten auch Fettquarz. Auch fand Hr. Z. trockenen Quarz und Schiefer. Ueberhaupt scheint die Natur daselbst ein ganz anderes Ansehen zu gewinnen, und die Wälder enthalten eine Menge neuer Pflanzengattungen für den Botaniker.

- 4) Memoir of a map of the countries comprehended between the Black Sea and the Caspian, with an account of the Caucasian nations, and vocabularies of their languages. 4. London. St. 111. S. 1115.
- 5) A narrative of the Expedition to Botanybay. By Watkin Tench. 8. London. St. 116. S. 1169.
- 6) A journey through the Crimea to Constantinople in a series of lettres from the Right Hon. Elisabeth Lady Craven to His Serene Highness the Margrave of Brande-

bourg Anspach Bareith. Written in the year 1785. 4. London. St. 119. S. 1193.

- 7) Reise durch einige der mittlern und südlichen vereinigten nordamerikanischen Staaten nach Ostflorida und den Bahama-Inseln, in den Jahren 1783 und 1784. Von J. D. Schöpf, gr. 8. Zwei Bände. Erlangen, 1788. St. 120. S. 1201.

Gute Reisebeschreibungen werden immer, so lange die Erde nicht ganz und in allen ihren Theilen bis auf die geringsten Details erforscht ist, die wichtigsten Geschenke bleiben, womit ein Schriftsteller, der selbst gesehen hat, das Publikum bereichern kann. Ein besonderes Glück ist es aber, wenn Reisende mit gesunden Sinnen, richtigem Gefühl, geübter Beurtheilung, reger Aufmerksamkeit, und wissenschaftlicher Ausbildung, zu Beobachtern gleichsam ausgerüstet, von dem gemeinnützigen Triebe befeelt werden, ihre reisen Bemerkungen über wenig bekannte Länder der Welt mitzutheilen. Erst wenn man das Alte und Bekannte richtig gefaßt und in seinem weitesten Umfange durchsicht, geordnet und verbunden hat, wird das Neue fruchtbar, indem es sich sogleich in mancherlei Verhältnissen an jenes anschließt. Mit der Genauigkeit, die den Nachrichten des seligen Kalm einen so ausgezeichneten Werth gibt, verbindet der Verfasser des vor uns liegenden Werks, Hr. Pörsch, und Feilbarg Schöpf, die Gabe der Beobachtung und Auswahl, ausgebreitete Kenntniß der Natur, und lebhaftes Interesse an Allem, was Menschen wichtig sein kann. Unsere Anzeigen seiner in den Jahren 1783 und 1784 unternommenen Reisen durch einige der mittlern und südlichen vereinigten nordamerikanischen Staaten, nach Ostflorida und den Bahama-Inseln ist länger zurückgeblieben als wir wünschten. Nirgends fanden wir Nordamerika getreuer, umständlicher und sorgfältiger geschildert, als in diesem schätzbaren Tagebuche, bei dessen Reichthum an Sachkenntnissen man den rednerischen Aufputz gern entbehrt, und den einfachen, aber reinen, deutlichen Erzählungston am angemessensten findet. Sobald der Waffenstillstand zwischen England und den Colonien geschlossen war, trat der Verfasser seine Reise an, nachdem er beinahe sieben Jahre in verschiedenen brittischen Garnisonen an der Küste zugebracht hatte. Die mineralogischen Bemerkungen, welche einen ansehnlichen Theil dieser Reisebeschreibung ausmachen, können wir hier füglich übergehen, da es größtentheils die Data sind, nach welchen Hr. Schöpf sein früheres Werk, die Beiträge zur mineralogischen Kenntniß des östlichen Theils von Nordamerika und seiner Gebirge, (G. A. 1788. Sch. 414) entworfen hat. In Jersey werden bereits an verschiedenen Orten Eisen- und Kupfergruben bearbeitet, allein wie es scheint, ohne gehörige bergmännische Einsicht, und bei dem Mangel an Arbeitern nicht mit Vortheil, hingegen zum großen Nachtheil der Waldungen, welche man überhaupt in jenem Welttheile zu sehr vernachlässigt. In dem Bezirke Wyoming, in der nordwestlichen Gegend von Pennsylvania, findet man wieder Erze in dem sogenannten blauen Gebirge oder Kitatney. Auch macht man daselbst, und am Potowmackfluß in Virginien,



ten Salpeter aus einer in großen Höhlen des Gebirges befind-  
 ergiebigen Salpetererde, theils mit, theils ohne Zusatz von  
 auge. In Virginien benutzte man während des Krieges sogar  
 et Taback, die in niedrigen Gegenden wächst, auf Salpeter.  
 fund der größern, sonst unbrauchbaren, Stengel gaben eine Unze  
 salpeterkrystallen. In Pensylvanien hat Berkscounty allein fünf  
 mmer und fünf hohe Oefen. Ein mächtiges Kohlenbett unter  
 Schiefer, und dieser wieder unter Sandstein, dessen Lage viele  
 tief ist, findet man in der Gegend von Pittsburg; Kohlen sind  
 in den westlichen Hügeln und Thälern am Ohio in Menge vor-

Dort ist auch Blei, Eisen und Kupfer in den Gebirgen, und  
 nannten Saltlicks in Kentucky werden bereits zur Salzfaberei  
 Die Kaltgebirge welche sich in Pensylvanien, Maryland, Vir-  
 u. s. f. so weit erstrecken, enthalten an vielen Orten gute Mar-  
 en. In der virginischen Grafschaft Augusta am Alleghanygebirge  
 viele kalte mineralische Quellen, und man findet dort schöne  
 gskalle, Amethyste u. s. w.; zwischen York und Williamsburg  
 schwemmten Sand und Katten eine ungeheure Muschelbank unter  
 30 Fuß tiefen Sandbette, welches keine einzige Muschel enthält.  
 Muschelbänke sieht man bis nach Jamestown, und gegen Wil-  
 a zu. — Dadurch, daß Hr. Sch. einen Weg wählte, der zwar  
 ößern Beschwerlichkeiten verknüpft war, dagegen aber in das  
 des Staats von Pensylvanien führte, ist seine Reise gemein-  
 geworden, und umfaßt einen größern Reichthum von neuen  
 anden. Wyoming und Pittsburg sind die westlichsten Punkte  
 inländischen Excursion. Von der neuen Colonie Kentucky am  
 wohin er selbst nicht vorgebrungen ist, liefert er jedoch zuver-  
 Nachrichten. Durch Virginien und Carolina hielt er sich mehr  
 Küste, und zog durch die Handelsplätze an den großen Flüssen  
 nach, York, James, Roanoke, Yadkin, Santee u. s. w. Von  
 tion (ehemals Charlestown), der Hauptstadt von Süd-Carolina  
 zu Schiffe nach St. Augustin in Ostflorida, von da nach Pros-  
 und einigen andern Bahama-Inseln, und sodann über den  
 nach England zurück. Von der Verfassung eines jeden Staats,  
 er auf seiner Reise berührte, liefert er einen befriedigenden Ab-  
 id die Hauptstädte Philadelphia, Baltimore, Annapolis, Tanca-  
 lichmond, Petersburg, Williamsburg, Wilmington, Charleston,  
 ugustin, Nassau u. s. w. beschreibt er ausführlich oder summarisch,  
 rer verschiedenen Wichtigkeit. Das Bild der Sitten, der Lebens-  
 er Gesinnungen, des Anbaues, des Handels, der Geisteskultur,  
 innigfaltigen religiösen Verirrungen des Verstandes, wovon es in  
 reien Wäldern wimmelt, erhält fast auf jeder Seite charakteristi-  
 inselstriche. Auf die Botanik und Zoologie, wie auf die physische  
 hte der Erde und des Menschen, richtet er überall sein Augen-  
 Nordamerika erscheint in seinen Berichten bei weitem nicht als  
 genbe, wunderschöne Land, wozu es Andere gern erheben wollten.  
 nge Gegend diesseits der Gebirge ist theils schlechter, theils mit-  
 liger Boden; erst jenseits der Alleghany-Kette findet man die

terren, neuen Geistes, welche sich gegen das China hin wenden, und deren geistliche Produkte mannigfaltiger und zum theiligeren Theil feiner, und vielleicht auch die thierische Schöpfung an Gröszenen und in vornehmlicherer Art über, in den entlegenen, zum allem Theil mit der Erde nicht anzureichenden, Inseln, erfüllt man den getreuen Menschen auf dem Rückwege in einem edlern, einflussreicheren, wie er sich dem entheimlichen Wilden in einer feineren, sorgfältigeren, in thierische Bewandlung, in Gleichgültigkeit, Indolenz, passiv oder auch in glücklicher Entfernung von manchen unheimlichen Sorgen, wieder naht. Ingeheim ist auch der ungleichsamste Charakter der meisten Colonten in Pennsylvania und Virginia; mit dem Unterschiede, dass die Einwohner des letzteren Staates, unter einem weithinigen Himmelstreich, und bei ungleichem Handelsverkehr, zu ihrem nördlichen Nachbar sowohl kühnere als geistige Schritte vorzunehmen zu haben scheinen. Sie sind meistens wohlgekleidet, und haben viel Fleiß und Arbeit; ihr Luxus ist aber auch sehr hoch gestiegen. Die höchsten Rassen und die größte Ueppigkeit herrschen in Charleston, dessen begabteste Einwohner ihre Kinder gewöhnlich in Europa erzogen lassen. Je weiter man nachwärts kommt, desto weniger hat man sich der Unwissenheit der Eltern zu erfreuen.

- 5) A dissertation on the manners, government and spirit of Africa, to which is added observations on the present application to parliament for abolishing negro-slavery in the British Westindies. By S. Hollingsworth. 4. Edinburgh 1788. St. 121. S. 1209.

Eine Menge Gemeinplätze in hochtrabender, unrichtiger Sprache, und eine schale Deklamation gegen die mohamedanische Religion, fanden wir anstatt der auf dem Titel versprochenen Abhandlung über Afrika. Das Thema war reichhaltig; wie hätte man es nicht, in England zumal, aus Reisebeschreibungen, Privatnachrichten und eigener Beobachtung (der Verfasser nennt sich einen Augenzeugen) bearbeiten können! Allein des Verfassers Absicht war wol nur, seinen Bemerkungen über die Abschaffung des Sklavenhandels einen flüchtigen Aufsatz zur Einleitung voranzuschicken. Der im englischen Volk und in seinem Parlament erwachte Eifer gegen den Negerhandel veranlasste diese und manche andere Schrift über einen so wichtigen Gegenstand der Berathschlagung. Der Verfasser ist hier mehr in seinem Elemente. Er beschränkt die Anfechtung des brittischen Westindiens, und den ersten Aufbau der Inseln durch die Holländer. Sodann kommt er auf den Zustand der Sklaven, und thut Vorschläge, wie dem Uebel abgeholfen werden könne. Zuerst will er, daß jedes Schiff, welches im Sklavenhandel gebraucht wird, eine Abgabe zahlen soll, welche sich von Jahr zu Jahr verdoppelt. B. B. im Jahre 1790 zahlt ein Schiff unter 300 Tonnen 100 Pf. Sterl., das Jahr darauf 200 Pf. Sterl. u. s. f. Dergleichen soll für jeden in Westindien verkauften Sklaven ein Sol erhoben werden, der sich ebenfalls von Jahr zu Jahr verdoppelt, und

dieses in der Absicht, die Einfuhr der Sklaven einzuschränken und endlich ganz aufhören zu lassen, indem man den Gutsbesitzern Zeit läßt, theils durch bessere Behandlung ihrer Sklaven, theils auf eine andre Art, den Anbau ihrer Plantagen ohne eine Einfuhr zu befreien. (An einer andern Stelle sagt er indessen selbst, daß die Produkte der westindischen Inseln bereits mit Abgaben auf das Aeußerste belegt sind; wie wird es möglich sein, diese Produkte künftig in einem Preise zu liefern, der die auswärtige Concurrenz verträgt, wenn die Negertaxe und die Schiffstaxe noch hinzu kommen?) Der zweite Vorschlag ist plausibel: Der Verfasser rath, anstatt der Hacke und der Pflug, den Pflug und die Pferdezuucht auf jenen Inseln einzuführen, und macht es ziemlich wahrscheinlich, daß Trägheit und Gleichgültigkeit bis jetzt an der Vernachlässigung dieser Methode, den Acker zu bestellen, Schuld sind. Endlich verlangt er drittens, daß nach dem Beispiel der abgeschafften Knechtschaft der Kohlengraber in Schottland, welche erst 1776 bewirkt wurde, und nach dem Vorgange der amerikanischen Staaten, welche ihren Negern die Freiheit ertheilt haben, in Westindien die Neger, zwar nicht auf einmal, sondern nach und nach, und, wie er es anderwärts näher bestimmt, jährlich der 20. oder der 40. Mann, freigegeben werden sollten.

Einen ganz andern Gesichtspunkt gibt das in London gedruckte Büchlein:

- 9) *Memoirs of the reign of Bossa Ahadee, king of Dahomy etc. to which are added the author's journey to Abomey, and a shorth account of the African Slave-trade.* By Robert Norris. London. gr. 8. Eben. S. 1211.

Dieser Schriftsteller spricht in einem sehr hohen Tone von der Unverletzbarkeit des Eigenthums und von den Parlamentsacten unter Wilhelm's III. und Georg's II. Regierung, welche mit ausdrücklichen Worten den afrikanischen Handel als vortheilhaft für Großbritannien und den westindischen Inseln unentbehrlich, bezeichnen. Er beruft sich darauf, daß der Erzbischof von Canterbury, der Bischof von London und viele andere Gottesgelehrten, aus denen die Gesellschaft zur Verbreitung des Christenthums besteht, seit einem Jahrhundert ohne Gewissensbisse von ihren westindischen Negerklaven ihre Einkünfte ziehen, und sie zum Nutzen und Frommen des Evangeliums verwenden. Er berechnet, daß jährlich drei Millionen Pf. Sterl. an brittischen Manufakturwaaren nach Afrika und Westindien gehen, und gegen fünf Millionen Pf. Sterling jährlich an Produkten des Negerkleides in Westindien nach England zurückkehren; daß 15,000 Matrosen mit diesem Handel beschäftigt; daß die Aufhebung des Sklavenhandels jene Ausfuhr vernichten, folglich die Staatseinkünfte um anderthalb Millionen Pf. Sterl. vermindern, und die Westindier außer Stand setzen würde, ihre ungeheuern Schulden an die englischen Kaufleute zu bezahlen, u. s. f. Er läugnet, daß die Mortalität, sowol unter den Matrosen, als unter den Negern, auf den Schiffen so groß sey, als man sie angegeben; versichert, die Neger



Fehler er hin und wieder verbessert. Sowol der Eroberer, welcher dieses Königreich seinen Nachbarn furchtbar machte, als seine Nachfolger, begehen die unerhörtesten Grausamkeiten, und scheinen weder Gesetze zu fürchten, noch irgend ein Gefühl im Busen zu tragen, welches die Stelle des Gesetzes verträte. Die Reise des Verfassers von der Küste nach Abomey, der Residenz des Königs, enthält einige Bemerkungen über das Klima, die Sitten und die Lebensart in jenem Welttheil. Unter andern zeichnet sich die Nachricht, vom Harmattan aus, worin Hr. N. gegen Dr. Lind versichert, daß die Luft dabei der Gesundheit äußerst zuträglich sei, wenn gleich das Gefühl der Austrocknung den Europäern, und das Gefühl der Kälte den Negern unangenehm sein müsse. Eine Auflösung des Weinsäureinsalzes in Wasser wurde, bei Nacht sogar, während des Harmattans in wenigen Stunden völlig trocken. Die Atmosphäre ist dabei mit einem Nebel oder Höherauch belastet, durch den man kaum die größern Sterne und die Sonne erst gegen Mittag, roth und ohne Strahlen, sieht. Alle Epidemien hören auf, sobald dieser Wind wehet; selbst Kranke, mit Blattern, Ruhr, hitzigen und Wechselstiebern Behaftete, werden schnell gesund. Alte Geschwüre und Ausschläge heilen in kurzer Zeit mit Hülfe dieses Windes.

- 10) *Histoire du naufrage et de la captivité de Mr. de Brisson, Officier de l'administration des Colonies.* 8. Genève et Paris. 1789. St. 125. S. 1251.
- 11) *Aérostat dirigeable à la volonté, par Mr. le Baron Scott, Cap. de dragons etc.* Paris. gr. 8. St. 143. S. 1439.
- 12) *G. Forster's kleine Schriften. Erster Theil.* Leipzig. St. 144. S. 1441.
- 13) *Voyage au pays de Bambouc, suivi d'observations interessantes sur les castes indiennes, sur la Hollande et sur l'Angleterre.* Bruxelles et Paris. gr. 8. St. 146. S. 1463.
- 14) *Voyage en Barbarie.* gr. 8. 2 Voll. (par Mr. l'Abbé Poiret.) Paris. St. 156. S. 1561.
- 15) *A narrative of four journeys into the country of the Hottentots and Caffraria, in the years 1777. 78. and 79.* By Lieutenant William Paterson. London. gr. 4: St. 159. S. 1593.
- 16) *A tour through Sweden, Swedish Lappland, Finland and Denmark etc.* By Matthew Consett. Esq. London. gr. 4. St. 163. S. 1633.

Durch Einmischung der persönlichen Verhältnisse des Beobachters gewinnen Reisenachrichten ein Interesse für den Leser, welches die trocknen Topographien nie erwecken können, weil man nur alldann recht lebhaft Theil zu nehmen pflegt, wenn man durch die Erzählung bewogen wird, sich an die Stelle des Erzählers zu versetzen, und dieses nicht

leicht geschehen kann, sobald nur Resultate aufgezeichnet, und die Umstände hinweggelassen werden, unter denen man diese und jene Bemerkung machte. So behält der Leser zugleich mehr Freiheit, über den Werth der Beobachtung und die daraus zu nehmenden Folgerungen sein eigenes Urtheil zu fällen. Wahr ist es, daß auf diese Art die Reisebeschreibungen sich unendlich vervielfältigen können, weil Jeder seine eigenen Vorkenntnisse, die Bestimmung seines Gefühls, seine eigene Art zu sehen, mit sich bringt, und in demselben Lande immer wieder andere Gegenstände, als seine Vorgänger, oder auch dieselben unter verschiedenen Verhältnissen und von mehreren Seiten, zu sehen bekommt. Diesem Uebel, wenn es eins ist, wissen wir keinen Rath: denn eine ausschließende normalistische Ansicht des Erdkreises ist eine Beleidigung des Verstandes; wir erinnerten vielmehr schon bei einer andern Gelegenheit, daß die verschiedenste Behandlungsart in Werken dieses Faches Statt finden und ihr Verdienst haben könne, ohne daß eine die andere entbehrlich mache, oder ihr nur Abbruch thun dürfe. Die Pilgerfahrten ins gelobte Land, die schwedischen Reisen Linne's, Hæsselquist's, Kalm's, Obed's, Björnstahl's, Sparrmann's und Thunberg's; die deutschen eines Volkmann, Gerken, Sander, Nicotai, Bernoulli; die Weltumschiffungen und Seereisen der neuern Zeit; die englischen und anglißirenden Sitten-gemälde im Geschmack von Brydone, Core, Moore, Kisser, und so manchen Andern, die man nennen könnte; sind eben so viele Klassen, deren jede ihren eigenthümlichen Charakter, und ohne Zweifel auch jede ihr Gutes hat. Bei Ländern unsers Welttheils, wovon man uns schon mit dem frühesten Unterricht einige Kenntniß beizubringen pflegt, ist es lehrreich und unterhaltend zugleich, zu sehen, welchen Eindruck sie auf Reisende von verschiedenen Nationen und Ständen machen, und was dort vorzüglich eines Jeden Aufmerksamkeit beschäftigt; so gewinnt man wenigstens an individueller Menschenkenntniß, wo man auf die erwartete Belehrung über die bereiseten Gegenden Verzicht thun muß. Die vor uns liegenden Briefe hatten für uns dieses Verdienst, indem sowohl Inhalt als Vortrag uns volle Ruhe schenkten, den englischen Landjunker zu beschauen, der zum erstenmal über See in ein fremdes Land auf Abenteuer zieht. Alles, was nicht englisch ist, das Essen, die Munterkeit am Sonntag, das Händelküssen bei dem Frauenzimmer, die Ungezwungenheit im Umgange mit verheiratheten Frauen, das fällt ihm auf, und verliert auch wol bei der Vergleichung, die er anstellt; vieles, was er auf seiner Insel, nur nicht etwa in seinem Jagdreviere, hätte finden können, ist ihm unerhört. J. W. den Auerhahn, Birkhahn und das Schneehuhn, die in Schottland zu Hause sind, beschreibt er weitläufig unter ihren schwedischen Benennungen, und liefert ziemlich schlechte Abbildungen davon. Am ausführlichsten ist er bei der Beschreibung von den Lappländern. Sir Henry George Eibell, auf dessen Kosten die Reise unternommen ward, und der selbst von der Partie war, ließ zwei junge lappländische Mädchen nach England reisen, behielt sie eine Zeitlang auf seinem Landgute, und entließ sie dann wieder mit Geschenken, um in ihrem Vaterlande etwas von den Herrlichkeiten, die sie in England gesehen, erzählen zu können. Ihr Bildniß nach sehr verjüngtem

Maßstabe, und gleichsam auf der Landschaft verloren, zielt die Beschreibung; und sowohl dieses Kupfer, als die bereits erwähnten von den Vögeln, nebst einer Abbildung des Renntiers, einer Aussicht zu Tornea, einer in Upsala, und einem Holzschnitte, welcher den lappländischen Schlitten vorstellt, verdankt man der Freigebigkeit des eben genannten Baronets. Mit welcher Flüchtigkeit der Verfasser über die Gegenstände hinweggeht, läßt sich aus der Seitenzahl schon abnehmen; allein auch von dieser Rechnung geht noch vieles ab, was nämlich mit Stellen aus Milton, Thomson, dem Spectator, Goldsmith u. s. w. ausgefüllt ist. Bei diesem allen ist dies Werkchen nicht ganz leer an Bemerkungen. Der Verfasser hat Sinn für die Schönheiten der Natur, und weiß sie auch in jenen rauhen Polargegenden hervorzufuchen; und unter der Menge von trivialen Anzeichnungen findet sich hier und dort eine, die man noch benutzen kann.

17) *Observations and réflexions made in te course of a journey through France, Italy and Germany; by Hester Lynch Piozzi.* London. 2 Voll. St. 171. S. 1718.

18) *Description de la Nigritie, par Mr. P. D. P.* Amsterdam et Paris. gr. 8.

19) *The Indian Vocabulary.* 8. London. St. 174. S. 1752.

20 und 21) *A narrative of the transactions in Bengal, during the soobahdaries of Azeem us khan, Jaffer Khan, Shuja Khan, Sirafrax khan and Alyviridykhan.* 8. — *Memoirs of Khojeh Addul kurreem.* 8. Calcutta, 1788. St. 180. S. 1804 und 1805.

22 und 23) *Observations relative chiefly to picturesque beauty, made in the year 1776 on several parts of Great-Britain, particularly the Highlands of Scotland. (by Gilpins.) — Observations on the river Wye and several parts of South-Wales, relative chiefly to picturesque beauty, made in the summer of the year 1770.* London. 8. St. 182. S. 1717. 1719.

24) *A voyage round the world, but more particularly to the northwest coast of America, performed in 1785 — 1788, in the King George and Queen Charlotte, captains Portlock and Dixon. By Captain Nathaniel Portlock.* 4. London. St. 191. S. 1913.

25) *A narative of the military operations on the Coromandel coast, against the combined forces of the French, Dutch and Hyder Ally Cawn, from the year 1780 to the peace in 1784; in a series of letters. etc. by Innes Munro, Esquire.* 4. London. St. 195. S. 1953.

- 26) *Neuere Geschichte der See- und Landreisen. Erster Band. Nachrichten von den Peters-Jaseln. gr. 8. Hamburg. Ebel. S. 1959.*
- 27) *Travels through the interior parts of America, in a series of letters, by an Officer (Thomas Anburey. 8. 2. Voll. London. St. 196. S. 1967.*

## Jahrgang 1790.

- 1) *The Voyage of Governor Phillip to Botany-Bay, with an account of the colonies of Port Jackson and Norfolk-Island, compiled from authentic papers. To which are added the journals of Lieuts. Thortland, Watts, Ball and Capt. Marshall. 4. London, 1789. St. 32. S. 315.*
- 2) *Journal of the passage from India, by a route partly unfrequented, through Mesopotamia, Armenia and Nataka or Asia minor etc. by Thomas Howel, M. D. gr. 8. London. St. 39. S. 391.*
- 3) *Gedanken über die Entstehung der baltischen Länder u. s. w. von J. H. L. Meierotto. 8. Berlin. St. 50. S. 509.*

Es ist oft Gewinn für die Wissenschaft, wenn der Scharfsinn und die Beurtheilungskraft des Denkers den gebahnten Pfad der Methode verläßt, um in einem Fache, wo dem nach seinem System gebildeten Gelehrten vermeinte Grundwahrheiten den Weg zu Entdeckungen verschließen, eine neue, eigenthümliche Bahn zu brechen. Der verdienstvolle Verfasser dieser, vor der Akademie der Wissenschaften in Berlin gehaltenen, Vorlesung, zählt die Bekanntschaft mit den Hypothesen Anderer über die Umbildungen der Erde, zu den Vergnügungen, die er sich bis jetzt noch vorbehalten müsse; und ohne selbst über die Veränderungen des ganzen Planeten urtheilen zu wollen, liefert er seine Bemerkungen über einen kleinen Bezirk, das Thal der Oder, von ihrem Ursprung an, bis hinab in die Sand- und Meerebenen am Strande der Ostsee. Alles Wasser, welches sich jetzt in diesem Behälter befindet, könne wol, meint der Verfasser, einst als Eis auf den ehemals mit höhern Berggipfeln, gestanden haben. Stelle Gebirgskerne ragten an den dünnen, allmählig abschüssigen Kiefe heraus. Mit der Zeit schmolz etwas vom Rande des Eisbergs; die Sonne, der Nebel, die herabrieselnden Bäche, verwitterten den Fels, er zerklüftete sich, die zerklüfteten Theilchen mit sich fort und bahnten sich ihren Weg. Es entstanden Landseen auf den Berggipfeln: ihre Gewässer stiegen immer mehr an, bis sie endlich überströmten, oder an schwächeren Stellen durchbrachen und niedriger liegende Thäler überschwemmten. Aus den zertheilten Gebirgsthälchen setzten sich neue Schichten an, bis auch der zweite Gebirgskern riß und die Wassermasse den tiefsten Kessel des Thals bildete. In diesen Operationen brauchte die Natur vielleicht mehr Jahrhunderte;



denn alle Geschlebe, welche das Oberthal bis an die Ostseite fällen, zeugen deutlich von einer sehr langsamen Entstehung durch unmerkliches Abreiben. Es konnten mittlerweile ganze Generationen von Seethieren, Polypen und Korallgewürmen in einzelnen Seen die Periode ihres Daseins absolviren, und ihre hinabgeschwemmten Trümmer sich den Schichten späterer Bildung einverleiben; Granitmassen konnten zermalmst, und zu Sand zerrieben werden, der jetzt Strecken von ungeheurem Umfange deckt. Die Phänomene der Natur in der Gegend, die der Verfasser beschreibt, sind, seines Erachtens, der Meinung nicht günstig, welche die Geschlebe und den Sand auf der Stelle, wo man sie findet, entstehen läßt. Seine Vorstellungsart hingegen bestätigt sich an Allem, was Herobot vom Entstehen des thessalischen Thals erzählt, stimmt überein mit der von Wallis beschriebenen jetzigen Beschaffenheit des Feuerlandes, und ist noch anwendbar auf die lappländischen Alpen. Die Trümmer, welche unsern Continent decken, haben auf den höchsten Gebirgen Raum genug gehabt, und das Wasser, welches sich in der Ostsee sammelt, nebst dem, welches noch auf den höchsten Gebirgen um sie her und auf den Ebenen steht oder läuft, kann ebenfalls auf jener höchsten Höhe gestanden haben. Hierüber gibt eine am Ende angehängte Anmerkung mutmaßliche Aufschlüsse. Man muß die Ausführung dieser Sätze, die wir hier nur unvollkommen ausheben, bei dem Verfasser selbst lesen und sich zugleich den lauterer Genuss verschaffen, den die Ausschmückung eines an sich ernsthaften Gegenstandes durch eine bei den Alten gendhrte Phantasie und eine geschmackvolle Behandlung unserer Sprache sicher gewährt. Uns fallen zwar bei dieser neuen Theorie einige Schwierigkeiten ein, unter denen die Entstehung der organisirten Körper auf einem lediglich aus zermalmten Steintheilen gebildeten Boden keine der kleinsten ist. Auch scheint es uns schwer, die Bildung mancher Mineralien zu erklären, indem hier frisches Wasser an die Stelle eines mit Salz- und vielleicht manchen andern auflösbaren Theilchen geschwängerten Meeres tritt. Allein wir fühlen, daß Einwendungen dieser Art eine jede erdenkliche Geogenie treffen müssen: denn jede ist haltbar, bis auf den Punkt, wo sie das Unbegreifliche berührt; es liegt aber in der Natur der Sache, daß keine diesen Punkt umgehen kann. Ihr Verdienst besteht daher auch eben in der neuen Ansicht, die sie uns gewähren; denn, wie der Verfasser richtig bemerkt, die Verschiedenheit der Einbildungskraft gibt eben so viele Gesichtspunkte, und eben so viele Einwürfe, als Menschen sind, die sich mit einem solchen Gegenstande beschäftigen mögen. Wir müssen nur nicht vergessen, daß es uns gleich unmöglich ist, einen Anfang der Welt, oder ihre Endigkeit zu begreifen, und daß wir die Vermählung der Form mit der Materie nicht ergrübeln werden, wir mögen aonenlange, oder nur sieben-tausendjährige Revolutionen annehmen. Zur Erklärung irgend eines Entstehens reichen unsere Kräfte nicht hin. Ob eine Milbe sich allmählig bilde, oder aus einer Reihe präformirter Keime sich entwickle, so ist jene Bildung und diese Präformation so wenig innerhalb der Grenzen unsers Verstandes, als die Hervorbringung des Sinnenalls aus Nichts. Wenn wir uns also gezwungen sehen, solche theils immer feiner

gerschnittene, theils immer mehr concreseirende Masse zu ersinn; weiter die Grenzen der extensiven Erkenntniß von uns zurückwe; wenn wir Mikroskope und Mikrometer bedürfen, um eine Theil der Materie zu unterscheiden, die vor unserm Auge verschwindet; tiefer, um die Elemente eines Augenblicks zu zählen; oder wir, um die gegenseitige Entfernung der Tausende von Sonnen auszudrücken, die Herschel mit seinem Sehrohr entdeckt hat, den meter einer Milchstraße zur Raststätte nehmen müssen, und u Folge der Epochen zu bezeichnen, von deren Dasein die Trümme Erdrinde unsern Geologen Zeugniß zu geben scheinen, Zeitabschnitt Jahrtausenden zu unbedeutend finden: so müssen wir uns nur vor zu Zeit erinnern, daß wir nothwendig einen wachen Traum forttr; und dieses Orientiren, wenn der Ausdruck uns vergönnt ist, mul dem Menschen leichter sein, als man nach der Anhänglichkeit der G ten an ihre Systeme vermuthen sollte, weil eben diese Systeme, sie die Bildung der Erde betreffen, wie Hr. W. sehr wahr be; sogar keine Theilnahme erwecken. Kein Wunder! Die Linien der jectiv sinnlichen lassen sich ins Unendliche verlängern; aber sobald damit über die Grenzen unserer subjectiven Sinnlichkeit hinausge sind, wird das Ungeheure offenbar. Es verhält sich damit, um eines Gleichnisses zu bedienen, wie mit Mercators gerabliniger A projection: in der Gegend des Aequators fallen die Grade mit den ren Umrissen zusammen; aber wie die Grade wachsen, so entfern sich von sinnlicher Wahrheit, und es ist unmöglich, mit Parallel je den Pol darzustellen. Schon die Wahrscheinlichkeit der älter schichte wird durch diese Projection des menschlichen Wissens afficir; jenseits des Punktes der Menschenschöpfung, wie mag sich da das hältniß der Vorstellung zur Wirklichkeit nur errathen lassen? Werh ist indessen gewiß in jeder Absicht, die auf den Bedingungen der t lichkeit beruhet, und wir sind nun einmal so gestellt, daß wir nur Vervielfältigung der Gesichtspunkte uns zu ersen suchen müssen, uns an reeller Erkenntniß abgeht. Daher haben die Untersuch dieser Art jederzeit so viel Anziehendes für den denkenden, emporfr den, umfassenden Geist. Reich an Ideen der Anschauung, schaff sich Vorstellungen des Vergangenen aus dem Gegenwärtigen; die seine Initiation in die Geheimnisse der Schöpfung.

4) *Elogio d'Amerigo Vespucci. Fiorenza, 1786. St. C. 515.*

Das *Elogio d'Amerigo Vespucci* des P. Stanislaus San welches von der Akademie zu Cortona gekrönt worden, ist, neben *certificazione giustificativa di questo celebre navigatore*, auf 80 S in Klein Quart noch im Jahre 1786 gedruckt erschienen. Die F rage hatte der Graf von Dürfort, französischer Gesandter am n nischen Hofe, aufgegeben, und den Preis von 100 Scudi aus die Mitteln bestimmt. Die Lobsschrift auf Vespucci fällt nur 36 S und ist in einem nicht bloß rednerischen, sondern bisweilen ausch tige grenzenden, Styl, geschrieben; jedoch philosophirt der V

darin mit vieler Freimüthigkeit über den Werth der Entdeckung von Amerika, über Eroberer, Tyrannen, große Männer u. s. f. oder vielmehr, er wiederholt in seiner Sprache, was die französischen Schriftsteller seit einiger Zeit so laut und kühn in der ihrigen sagen. Vor Allem bemühet er sich, seinen Helden gegen die Verkleinerer seines Ruhms zu schützen, und da er in der Lobsschrift auf die Thatfachen sowohl, als auf Streitpunkte, nur aufspielen konnte, um nicht aus seinem portischen Schwünge zu kommen, so läßt er die Abhandlung folgen, worin er die acht Fragen besonders erörtert: 1) Ob Amerigo Vespucci vor 1497 schon gelebt sei? 2) ob seine Absichten bei diesen Unternehmungen bloß kaufmännisch waren? 3) ob er der Anführer der Flotten gewesen sei, womit er das feste Land von Amerika die beiden ersten Male besuchte? 4) ob Columbus die Reisen von Vespucci habe verhindern können? 5) ob Vespucci der erste Entdecker des festen Landes sei? 6) ob diese Entdeckung so etwas Leichtes gewesen sei, nachdem die Inseln bereits aufgefunden waren? 7) ob man ihm die Entdeckung von Brasilien zu verdanken habe? 8) ob er es selbst gewesen sei, der dem neuen Continente seinen Namen gegeben? Alle diese Fragen werden zu Gunsten des Amerigo Vespucci entschieden, hauptsächlich zur Widerlegung des Tragbrosch, der in seiner Storia della Letteratura d'Italia alles gesammelt hatte, was man sonst gegen diesen Entdecker aufgezeichnet findet. Es ist wol nicht zu läugnen, daß man gegen Vespucci zu weit gegangen ist, um gegen Columbus gerecht zu sein. Jener war sicherlich einer der größten Seemänner seiner Zeit und hatte zugleich einen seltenen Grad von Ausbildung erreicht; allein so sehr sich auch der P. Canovai sträubt, so unsäugbar bleibt es doch, daß die Entdeckung der Lufken der erste Schritt zur Entdeckung des festen Landes war, um so mehr, da er es selbst bestätigt, daß Vespucci sich auf der Flotte des Columbus befand, als dieser jene wichtige Entdeckung machte. Der Verfasser sucht alles hervor, um darzuthun, daß die Entdeckung des festen Landes, selbst nach der Auffindung der westindischen Inseln, ein großes effort du génie gewesen sei, und erinnert an den Ruhm, den Newton sich durch die Analysis des Unendlichen erwarb, obgleich Wallis, Brunker und Fermat, ja selbst Archimedes, schon nahe daran gestreift hätten. Wenn er aber gleich darauf seinen Helden zum Entdecker der echten Methode, die astronomische Länge zur See zu beobachten, erhebt, so muß man lächeln, wie dieselben Verhältnisse jetzt aufhören, für ihn dieselben zu sein, sobald daraus ein Lob mehr für den Mann bereitet werden kann, der nun einmal der Gegenstand seiner Bewunderung sein sollte. Die Aphorismischen Tafeln und die Instrumente des 15. Jahrhunderts gaben einer Beobachtung des Abstandes zwischen dem Mond und den Sternen gewiß weniger Zuverlässigkeit, als eine sorgfältige Berechnung des zurückgelegten Weges nach dem Schiffstagebuche damals haben konnte; — und nun gar so etwas mit der Längenbestimmung zu vergleichen, die man jetzt mit Beihülfe der Mayerischen und Shepherdischen Tafeln und der Hahnenischen Sextanten entwerfen kann! Den spanischen Geschichtschreiber Herrera würdigt der Verfasser tief hinab, und, wie uns dünkt, nicht ohne Grund. Unersegllicher Verlust ist es, daß Vespucci's eigene

ausführliche Relation seiner verschiedenen Reisen verschwunden ist, und bloß seine Privatbriefe an Lorenzo von Medici übrig geblieben sind. Daß er selbst weit davon entfernt gewesen, das ganze feste Land im Westen nach seinem Namen zu benennen, beweiset der Verfasser unwidersprechlich; denn der Name Amerika ist erst nach Vespucci's Tode aufgetaucht, und ward auch alsdann erst dem von ihm entdeckten Brasilien zugesehnet, bis man ihn allmählig über das Ganze ausdehnte.

5) Voyage de Monsieur le Vailland dans l'intérieur de l'Afrique, par le Cap de bonne espérance, dans les années 1780—85. 8. 2 Völl. Paris. Et. 54. S. 537.

Dies ist wieder eins von den Produkten des Auslandes, bei denen man wünschen möchte, daß der Sinn für dasjenige, was die Form eines guten Buches ausmacht, dieser Sinn, der vorzüglich in Frankreich so allgemein ist, sich doch einer gewissen zahlreichen Klasse von einheimischen Schriftstellern einimpfen ließe. Wenn man diese Reisebeschreibungen einmal in die Hand genommen hat, kann man sie nicht ungelesen wieder welegen; und indem man liest, läuft der Faden der Erzählung so ohne allen Anstoß, ohne alle Unebenheiten fort, daß die Vorstellung eines ungetrennlichen, gleichsam beseelten, Ganzen, dem Leser vom Anfang bis zu Ende gegenwärtig bleibt, da hingegen die Werke des geschmacklosen Fleißes von diesem schöpferischen Gepräge nicht die geringste Spur verrathen, sondern todte Zusammenfügungen sind, deren Fugen oft so zum Uebelstand ins Auge fallen, und deren einzelne Theile man nach Gutdünken ausheben kann, ohne den Verlust bemerktlich zu machen. Erzwingen läßt sich freilich auch vom Schriftsteller nicht die äußerliche Vollkommenheit; sie muß, wie alles Schöne, aus der innern Natur des Geistes hervorgehen, und zum Ideenreichthum muß sich ein enthusiastischer Mittheilungstrieb gesellen. Diese künstlerische Spontanität, die dem Mannigfaltigen Einheit gibt, ist aber seltener, als eine gewöhnliche Empfindlichkeit; folglich sind die gelehrten Compilatoren und Copisten häufiger, als geistreiche Schriftsteller und Künstler von Geistesrennen ist leichter, als vereinigen; aber das letztere gewährt bei weitem den höhern Genuß, zumal dem Zuschauer, der nicht selbst handhaben, sondern nur auf das Werk eines Andern hinblickt. Wahr ist es, Assimilation, welche wir hier voraussetzen, kann leicht so weit gehen, daß man die ursprüngliche Beschaffenheit der einzelnen Bestandtheile nicht mehr erkennt; allein auch hier gibt es einen Mittelweg dazwischen, den der Mann von einfachem, unbefangenen Gefühl zu erst einzufassen weiß. So erklären wir uns wenigstens die Annahme, die ein junger Mann für sich und seine Beobachtungen erwarb, der, in den Wäldern von Surinam geboren und erzogen, seine Jugendjahre mit den Uebungen des Jägers, und des durchaus nur praktischen Naturforschers zubrachte, und bei diesen Beschäftigungen von einer unerschöpflichen Begierde, den Menschen und die Schöpfung in ihrem ungekünstelten Zustande zu betrachten, ergriffen ward. Wenn wir uns bis hieher bei der Einkleidung aufgehalten haben, so ist es nicht, weil

der Stoff etwa minder wichtig oder belehrend wäre. Wie vieles uns, nach allem, was wir über das südliche Afrika besitzen, dorthin noch zu wünschen übrig bleibt, und was der Beobachtungsg Geist, von einem gewissen Kraftmaße begleitet, noch leisten könne, ist jedem Sachkundigen offenbar. Der Verfasser ist zwar weit davon entfernt, seinen Gegenstand erschöpfen zu haben; allein er gewährt uns zuverlässig eine Menge neuer Ansichten. Er veranschlicht uns alles ungleich lebhafter als seine Vorgänger; und seine Methode, sich in allen Stücken den uranfänglichen Eingebornen des Landes zu nähern und zu ihrer dem Klima angemessenen Lebensart zu bequemen, die auf die Festigkeit seines Charakters schließen läßt, mußte ihn in Stand setzen, unzählige engere Verhältnisse richtiger und vollständiger, als bis dahin gesehen war, aufzufassen. Ihm verzeiht man es daher, daß auch er sich von dem Fanatismus für die Ungebundenheit des Wilden hinreißen läßt, womit ein berühmter Sophist sein Zeitalter angesteckt, und jetzt beinahe ein ganzes Volk zu unnützen levellers umgeschaffen hat; denn er stieg hinab in die unterste Klasse des Menschengeschlechts, und genoß bei Kaffern und Hottentotten das einfache Glück, welches der inconsequente Theorist dem Wilden andichtete, ohne selbst davon kosten zu mögen. Es fehlte aber auch nicht viel, so wäre es des Verfassers Schicksal gewesen, die Lebensart dieser Nomaden aus Noth zur seinigen zu machen, weil wenige Tage nach seiner Ankunft am Cap das Schiff, auf welchem alle seine Geräthschaften und Zurüstungen zur Reise ins Innere befindlich waren, in die Luft flog, und die großmüthige Freundschaft des Fiskals, Herrn Boers, ihm den Verlust in so weit ersetzte, daß er seinen Endzweck als Naturforscher nicht verfehlte. Um denselben desto sicherer zu erreichen, vermied er sorgfältig den Aufenthalt bei den holländischen Colonisten im Innern des Landes, und wählte sich lauter Hottentotten zu Begleitern, mit gänzlicher Ausschließung aller europäischen, oder weißen Gesellschafter. Seine Pfanzger, zumal diejenigen, die entfernt von der Capstadt am Sonntagsfluß und im Ramdabo wohnen, schildert er nicht zu ihrem Vortheil; und ihren unzuverlässigen Berichten schreibt er die Uebertreibungen und Irrthümer zu, die er von Zeit zu Zeit in den Tagebüchern seiner Vorgänger zu tabeln findet. Noch gehässiger, und, wie fürchten, nur zu sehr gegründet, sind die Beschuldigungen von süßloser Easamkeit und Ungerechtigkeit, welche diese bödsartigen Menschen gegen die unabhängigen Stämme der Kaffern ausüben, die, nach unsers Verfassers Erfahrung, wie die Hottentotten, zu den harmlosesten Hirtenvölkern des Erdensunds gehören. Für die Unterredungen mit diesen Ansiedlern, die Sparrmann öfters in seiner Reisebeschreibung mittheilt, entschädigt uns Hr. le Vaillant durch manche Schilderung seiner Abenteuer bei Tag und bei Nacht, seiner Jagden und Lebensgefahren, seiner Freuden im Kreise des Trupps von Hottentotten, die sein Zugvieh und seine Herde hüteten; denn um die großen Wildnisse durchstreifen zu können, ohne Hungersnoth befürchten zu müssen, bot sich ihm das natürliche Mittel dar, mit einer großen Herde von Schafen, Ziegen, Kälbern und Rindern, wie die Eingebornen des Landes, von einem Orte zum andern zu ziehen. Die kleinen charakteristischen Züge, womit er seine Erzählung

ausschmückt, kürzen den Weg durch die Wüste, und das glücklich des Verfassers, sich in jede Lage zu finden, sich aus jedem einen Genuß zu bereiten und selbst im Umgange mit seinen einigen Erzas für die Abwesenheit Derer, die seinem Verze waren, auszumitteln, erhält die Aufmerksamkeit in steter Er und belohnt sie durch lauter heitere Bilder. Ein Pavian den genommen hatte, kostete die Wurzeln und Früchte, wovon hernach ohne Gefahr nähren durfte, oder er entdeckte sie auch erst; und der Hahn, der auf seinem Wagen reisete, war bestim die Tageszeiten anzudeuten, auf den Fall, daß seine Uhr un geworden wäre. Die Geschichte dieses Pavians ist zugleich ein werthvoller Beitrag zu dem Kapitel von der Perfectibilität der Thie des die Naturkundiger bisher nur oberflächlich berührten; u Beschreibung des Abends, an welchem er zum erstenmal das mit den Hauttrommeln öffnete, und alle seine Pottentotten u Wunderdingen beschenkte, liefert mehr als einen Streich zum des menschlichen Verzens. Sein Aufenthalt bei einer Horde v quas ist der wichtigste Theil seiner ersten Reise, und gab ihm: heit, diesen Stamm von unabhängigen Pottentotten umständlich schreiben. Die kleine Episode seiner Herzensangelegenheit mit de Marina ist mit so leichter Hand ausgeführt, und athmet eine Unschuld, daß man auch für den etwaigen bitterlichen Schie anders Verschönerung hier Statt findet, dem Verfasser Dan muß. Die Gonaquas machen, nach dem Urtheile des Verfass Uebergang vom Kaffee zum eigentlichen sogenannten Pottentot haben nicht mehr das ungewöhnlich spitzige Kinn, welches die ausgezeichnet; auch in ihren Sitten äußert sich die Verwandtsch den Kaffern. Er spricht sie frei von der ihnen angeschuldigten heit, den Säugling, dem die Mutter stirbt, mit ihr lebendig z ben, und will auch von den ekelhaften Hochzeitsgebräuchen nich die noch immer auf das Zeugniß der Colonisten wieder ersicht. Eben so unwahr ist es, daß die Pottentotten bei jeder Verd ihres Aufenthaltes ihre Alten unbarmherzig zurücklassen sollten: licher Ueberfall, Hungersnoth und Blatternansteckung sind die Fälle, wo zuweilen der Schwache und Abgelobte, der dem Hun Hunger oder der Krankheit nicht entziehen kann, von der ungli in der Wüste vielleicht nur langsamer sterbenden, Horde verlass Wenn nicht dringende Noth sie zu diesem Schritte zwingt, we Alten sorgfältig auf Hüfen gesetzt, so oft man mit den Her grareichere Gegenden zieht. Dagegen behauptet er gegen Fra mann, daß die halbe Entmannung noch wirklich bei einigen n Horben, unter 28° südlicher Breite, nämlich den Geisiquas un quas, Statt findet; daß die Gonaquas nicht beschnitten sind, im Gegentheile sich durch eine sehr lange Borhaut auszeichnen; Absonderung eines Gliedes von den Fingern oder Beinen keine all Sitte, sondern nur in einzelnen Kraals üblich ist; endlich, u dieses nach hinlänglicher Besichtigung, daß der berühmte u Schurz der Pottentottinnen nichts weniger als eine aus der

griffene Erbsichtung, aber auch keine angeborene Abweichung von der gewöhnlichen Bildung, sondern eine durch Kunst hervorgebrachte Methode einzelner Familien oder Personen ist, deren äußere Schamleszen (keinesweges die Nymphen) sich bis zu einer Länge von neun Zollen durch Zerrren und Anhängen von Gewichten verlängern lassen. Von dieser seltsamen Verunstaltung liefert er eine Abbildung, so wie von den Pottentotten, den Gohaguas und Kaffern, beiderlei Geschlechts. Es hat uns geschienen, daß des Verfassers guter Wille bei diesen Zeichnungen von seiner Kunstfertigkeit nicht gehörig unterstützt worden ist; man erhält nur den ersten allgemeinen Eindruck von den charakteristischen Nationalunterschieden, und auch diesen nur auf die Gesichtszüge eingeschränkt, und verlangt noch immer, daß einmal die Verhältnisse der einzelnen Theile gegen einander von einem Künstler, der eigentlich wußte, worauf es ankommt, nach der Natur ausgenommen werden möchten. Von den Kaffern sah Hr. le Baillant nur einen kleinen Trupp; denn unglücklicher Weise traf er einen Zeitpunkt, wo es zwischen ihnen und den Colonisten aufs Heußerste gekommen war, und die Letztern auf einem Zuge gegen die rechtmäßigen Besitzer ihrer angeborenen Gesilde mehr als 20,000 Stück Vieh erbeutet, verschiedene Kraals verbrannt, und unter ihren Einwohnern eine starke Niederlage angerichtet hatten. Dessen ungeachtet wagte er sich, auf das Wort der wenigen Kaffern, die er gesprochen hatte, und die er bald überzeugte, daß er mit ihren Widersachern keine Gemeinschaft habe, mehre Tagereisen weit in ihr Land, mußte aber, da er überall verheerte oder doch verlassene Wohnungen fand, wieder umkehren, und endlich, um seine ungeheure Sammlung von ausgestopften Thieren und Vögeln in Sicherheit zu bringen, den Rückweg nach der Capstadt über die Schneegebirge, den Aufenthalt der sogenannten Buschmänner, antreten. Diese feindseligen Geschöpfe bilden keinen eigenen Stamm von Pottentotten, sondern sind ein zusammengelaufenes Gesindel von Mulatten, Negern, Westizen, Pottentotten und Bastarden, die der Strafe ihrer Verbrechen entlaufen, und jetzt vom Raube leben. Die gelben oder sogenannten Pottentotten, die man zuweilen mit den Buschmännern verwechselt, sind hingegen ein besonderer Stamm, und wohnen unter der südlichen Sonnenwende. Die Reise, auf welcher der Verfasser diese Grenzen überschritt und diese eigene Art von Pottentotten, welche in der Sprache ihrer Brüder Hauswaana heißen, besuchte, haben wir noch von ihm zu erwarten. Er verspricht auch eine ausführliche Ornithologie von Afrika, und eine eben so umständliche Beschreibung aller von ihm selbst gesehenen vierfüßigen Thiere und ihren Sitten. Aus diesem Grunde enthalten wir uns auch, hier die einzelnen naturhistorischen Bemerkungen auszuzeichnen, die wir zerstreut in den beiden vor uns liegenden Bänden angetroffen haben. Nur um die Erwartung des Naturforschers zu spannen, ist dem zweiten Bande eine kurze vorläufige Nachricht von dem Camelpardalis oder der so wenig bekannten und bis jetzt so schlecht gezeichneten Giraaffe, angehängt. Die beiden Abbildungen, welche das männliche gehörnte und das weibliche ungehörnte Thier dieser Art vorstellen, scheinen getreu zu sein, und geben einen angemessenern Begriff, als die

Garricaturen in Buffon's Supplement, oder in Patterfon's neuem Tagebuche. Die Bemerkung, daß die Straußen ihre Eier selbst brüten, und nicht, wie die Fabel sagt, der Sonne und dem Schicksal überlassen, war bereits bekannt; hingegen ist dem Verfasser die Entdeckung eigen, daß mehrere Straußen ihre Eier zusammenlegen, und sich während des Brätens ablösen; auch daß sie bei jedem Neste eine verhältnismäßige Anzahl Eier unbesbrütet liegen lassen, die hernach ihren neuausgeschlüpfen Püßchen zur ersten Speise dienen. Aus mündlichen Nachrichten wissen wir, daß die Sammlung von Zeichnungen, noch mehr aber die von ausgestopften Vögeln, die der Verfasser nach Paris gebracht hat, an Menge, Seltenheit und Pracht der Farbenmischungen fast Alles übertreffen soll, was man in der Art bisher gesehen hat. Es ist also nur zu wünschen, daß sein Enthusiasmus für die Wissenschaft, der so manchen Mühseligkeiten trogte, nicht durch die Unruhen, welche sein jetziges Vaterland zerrütten, im Hafen selbst und schon am Ziele, scheitern möge!

#### Jahrgang 1791.

- 1) Journal of a Voyage to New-South-Wales, with sixty-five plates of nondescript animals, birds, lizards, serpents, curious cones of trees and other natural productions. By John White, Esq., Surgeon-General to the settlement. 4. London, 1790. St. 6. S. 49.
- 2) Beiträge zur Naturgeschichte, von Blasius Merrem. gr. 4. Duisburg und Lemgo. St. 9. S. 82.
- 3) Versuch eines Grundrisses zur allgemeinen Geschichte und natürlichen Eintheilung der Vögel. Von ebendemselben. gr. 4. Leipzig. St. 9. S. 85.
- 4) Voyage from New-South-Wales to Canton, in the year 1788. by Thomas Gilbert Esq., Commander of the Charlotte. 4. London, 1789. St. 27. S. 267.
- 5) A narrative of the mutiny on board His Majesty's ship Bounty and the subsequent voyage of part of the crew in the ship's boat from Tofoa one of the Friendly Islands, to Timor, a Dutch settlement in the East-Indies. Written by Lieutenant William Bligh. 4. London, 1790. St. 30. S. 291.

Der Trägheit und Gleichgültigkeit der Menschen, und demnachst auch einem unergründlichen Verhängniß, welches oft die gemeinnützigsten Entwürfe scheitern läßt, muß man die langsamen Fortschritte alles Guten zuschreiben, worüber der Optimismus zwar den Verstand aufbereitet, aber das Herz nicht trösten kann. Eins der auffallendsten Beispiele vom Mißlingen der wohlthätigsten Anwendung der Schifffahrt



in Entdeckungen im Südmeere haben wir vor Augen. Die Brotward, als das vortrefflichste Nahrungsmittel heißer Länder, und zum, der sie trägt, als merkwürdig wegen seiner ungemein leichtpflanzung, im Jahr 1774 in England näher bekannt. Umsonst te man, wie nothwendig die menschenfreundliche Vorsorge sei, Baum nach Westindien zu verpflanzen, um das Schicksal der kühnen Negerclaven durch den Anbau eines so vortrefflichen, ern, so wenig Pflege heischendem Produkts zu erleichtern. Erst nach 15 Jahren traten — nicht die westindischen Kaufleute und er — sondern einige wohlbedenkende, aufgeklärte Männer, hervor, wochten sowol den König, als das Admiralitäts-Collegium, aufm auf die, aus jener Verpflanzung zu hoffenden Vortheile. Ein von ganz besondrer Construction ward ausgerüstet, um als mende Baumschule mehre 100 Brotbäume aus Otaheiti nach dien tragen zu können; und Capitain Bligh, der den großen auf seiner letzten Reise begleitet hatte, ward zur Führung desselben alt. Im December 1787 ging die Abreise vor sich, und am 26. r des folgenden Jahres kam Capitain Bligh, nachdem er zuvor Entdeckungen gemacht hatte, in Otaheiti an. Er blieb daselbst m 4. April 1789, nahm 1015 schöne junge Brotbaumstämme, vielen andern Obstsorten jener Insel, an Bord, und schiffte nach rundschafflichen Inseln, wo er sich mit Holz und Wasser versorgte. age nach der Abreise von Anamola, den 28. April, zu einer Zeit, : sämtlichen Pflanzen an Bord in vollem Wachsthum standen ie ganze Schiffgesellschaft sich bei der vollkommensten Gesundheit im mit allen Erfordernissen herrlich versehenen Schiffe einer glück- Witterkehr in ihr Vaterland schmeicheln konnte, erregte der eine rmann, Namens Fletscher Christian, früh Morgens einen Aufbruch, den Capitain in seiner Kajüte gefangen, setzte ihn, nebst 18 An- a das Schiffboot, mit einem geringen Vorrath von etwa 150 Schiffszwieback, 32 Pfund gesalzenem Schweinefleisch, 6 Quart 6 Flaschen Wein und 112 Quart Wasser, und überließ sie ihrem sale; vermuthlich in der Ueberzeugung, daß es ihnen unmöglich ürbe, dem Ungestüm der Wellen, und der Grausamkeit der In- r, wohin sie ihr Weg führen müßte, zu entgehen. Allein es ge- riefen Unglücklichen, — nach einer gefahrvollen schrecklichen Fahrt mehr als 1200 Seemeilen in einem elenden offenen Boote, wo sie naußhörlich durchnäßt und von Kälte erstarrt, mit jeder neuen sie hin stürzenden Woge ihrem Untergange entgegensehen, und, eit graufenvoller war, vor Hunger und Durst beinahe verschmach- ohne es wagen zu dürfen, in ihrem völlig wehrlosen Zustande yend einer bewohnten Insel zu landen — unter der Führung ihres asten und mit großer Gegenwart des Geistes begabten Capitains, ländische Niederlassung Coupang auf der Insel Timor zu errei- Die einfache, rührende Erzählung dieser schaudervollen Rettung vor uns. Die strenge Ordnung, welche Capitain Bligh einführte, it dem geringen Mundvorrath auf einen Zeitraum von 41 Tagen ommen, trug unstreitig zur Rettung dieser armen Verflohenen

das mußte bel. Wie eine Vaterschuld war er täglich gezwungen dem Jaken ein Hindertausendtheil einer Pfunde Schuldhaft zu, und so Jaken einen Schuppen Haarer werden. Die Krankheit labte er mit dem Kopf voll Wein oder Rum, und der Kopf, die Jaken die Beschuldigung gewisser Weise, das er durch das Jahr durchgehen. Während einer kleinen Menge sind er kein besserer Mensch sich und seine Leute zu erweisen und gleich zu erweisen, als dieses, das sie ihre Kinder, so es sie vom Begnuss durchpaßt waren, durch das Entwerfen gegen sie dann wieder andrücken. Das Salz des Entwerfens, indem es in Haut trug, verursachte ihnen die Empfindung, als hätten sie einen Riesen angelegt. Langer hätte die Seele jedoch nicht widerstehen dürfen, denn die Kinder saßen sich auf diese Art schneller ab, als der menschliche Leib durch alles geküßt Ungemach, denn er hier angesetzt war. Es macht die Fahrt noch merkwürdiger, daß gleich Anfangs, auf der Insel Lofon, die Einwohner den Entschluß gefaßt hatten, viele wohlthätigen Fremden nicht zuzulassen, daß ihnen aber durch die Entschlossenheit und Einsicht des Capitains ihr Vorhaben mißlang. Zwar ward es nicht allen seinen Leuten verwundet, und bestie auch einen Menschen ein, der durch seine eigene Unvorsichtigkeit den Insulanern in die Hände fiel; so gegen glückte es ihm, alle seine übrigen Begleiter lebendig nach Am zu führen, woselbst erst ein paar Tage nach seiner Ankunft der Krönle sammt der Hrn. Banks, David Nelson, an einem heiligen Fieber starb. Hühn kaufte hier ein kleines Fahrzeug; womit er nach Belang ging; und dabeilich verschaffte ihm und seinen Leuten die holländische Regierung eine freie Überfahrt nach Europa auf ihren Schiffen.

- 6) Voyage, made in the Years 1788 and 1789 from China to the Northwest coast of America etc. By John Meares Esq. 4. London, 1790. St. 38. S. 369.
- 7) An Essay to direct and extend the Inquiries of patriotic Travellers etc. By Count Leopold Berchtold. 8. 2 Vol. London. St. 62. S. 617.

Alles, was der Hr. Graf Berchtold auf dem sauber in Kupfer geschnitten, sehr ausführlichen Titel verspricht, finden wir in seinem Buche in so vollständigem Maße geliefert, daß die Summe der Antworten auf die vielen tausend Fragen, die er hier zu thun lehrt, ein ins geringste Detail gehende Topographie des so ausgefragten Landes wäre, und daß, wenn man in gewissen Ländern das Fragen nicht vollständig fände, keine Buchhändler-speculation einträglicher sein müßte, als die Verfertigung eines Schwarms von Fragegeistern, die, das Bild des Verfassers im Kopf oder in der Hand, und die Feder in der anderen jeden Menschen, der ihnen begegnete, ins Verhör nähmen, und dabeilich obendrein alles eigenen Beobachtungsgewisses überhoben sein könnten. Man erschrickt vor dem Gedanken, was z. B. ein Werk, wie dieses, für eine Wirkung auf einen so besonders organisirten Kopf, wie den des seligen Bismarcks, hervorgebracht hätte! Hiermit sei dem rühmlichen Eifer des Verfassers nicht zu nahe getreten: denn unbestreitig gehört es

itnis zur Abfassung dieser Fragen, als zu ihrer bloß mechanischen  
 endung, aber gerade auf den Mißbrauch, den jeder leere oder  
 e Kopf von solchen Hülfsmitteln machen kann, sollte man aufmerk-  
 werden. Cinné's vortreffliche *Instructio peregrinatoris* liefert den  
 1 Beweis, daß sich zwar der Mechanismus, den ein großer, den-  
 2 Mann hinwarf, aber nicht auch das herrliche umfassende Genie,  
 ihn besetzte, mittheilen läßt. Das Instrument ist gut; aber nur  
 2 Hand des wahren Künstlers, der es führt, sich nicht von ihm  
 in läßt, kann es nützlich werden und zur Vollkommenheit seiner  
 le beitragen: dem Pflücker oder Stämper hilft es die unsäglich  
 ge nüchterner, geistloser Complicationen vermehren. Dasselbe gilt  
 Brunde von einem jeden Mechanismus; und so geneigt das Jahr-  
 ert ist, ihn überall einzuführen, so wenig ist es noch ausgemacht,  
 2er wesentliche Nutzen desselben uns den Schaden ersetzt, den er  
 1 dieervielfältigung mittelmäßiger, maschinenähnlicher Menschen  
 macht. — Die Arbeit des Hrn. Grafen besteht aus mehrern Theilen.  
 2n geht eine allgemeine Anweisung für Reisende, worin von den  
 2nschaften des Reisenden, den vorzüglichsten Gegenständen seiner  
 2bsieger, den Mitteln, Nachricht einzuziehen, der Vorsicht beim  
 2reiben, der persönlichen Sicherheit, der Erhaltung der Gesundheit,  
 2eldbrameßen und Empfehlungsschreiben, den Wirthshäusern, dem  
 2cke und zuletzt von Seereisen gehandelt wird. Man kann denken,  
 2weitläufig und ausführlich der Verfasser seinen Gegenstand aus-  
 2ber setzt, da er im ersten Abschnitte verlangt, daß der Reisende  
 2bhin die Kenntnisse der Rechte, der Naturgeschichte, Mineralogie,  
 2llurgie, Chemie, Mathematik, Mechanik und sogar ihrer Zweige,  
 2eographie, Nautik und Schiffbaukunst, des Ackerbaues, die Fer-  
 2it der Sprachen, der Arithmetik, (warum mag die wol, von der  
 2hematik abgeseondert, noch einmal vorkommen?) des Zeichnens, des  
 2ichen und schnellen Schreibens, des Schwimmens, ferner die ersten  
 2iffe der Arznei- und Wundarzneykunde, die Anfangsgründe der  
 2unst, die Kenntniß seines eignen sowol, als des von ihm zu er-  
 2yenden Landes, und nun noch über dies Alles Menschenkenntniß  
 2n soll. Als Anhang zu diesem Aufsatz ist die von der Humane-  
 2ty bekannt gemachte Anweisung zur Rettung der Scheintodten ab-  
 2ickt. Hierauf folgen sodann die Fragen über die Geographie, die  
 2menge, den Bauernstand, die Landwirthschaft, den Viehstand, die  
 2ungen, Bergwerke und Manufakturen, den Handel, die Colonien,  
 2eschiffung der Flüsse und Canäle, die Schifffahrt zur See, die  
 2ereien, den Bau der Rauffarthschiffe, die Rechtspflege, die wohl-  
 2ationen Stiftungen, die Erziehung, die Herkunft, Sitten und Gebräuche  
 2ationen, die Weiber, die Religion und den Priesterstand, den Adel,  
 2regierung, die Abgaben, die Finanzen, die Land- und Seemacht,  
 2erfte für Kriegschiffe, und zuletzt den regierenden Fürsten. Als  
 2be finden wir am Ende des Dechanten von Gloucester, Dr. Tucker's,  
 2uction für Reisende. Man sieht wol, daß sich der Verfasser an  
 2Ordnung gebunden hat; daher ist es auch wol gekommen, daß  
 2Rubriken, z. B. vom Klima, von herrschenden Krankheiten, vom

Zustande der Gelehrsamkeit und Kunst, u. s. w. weggelassen sind. Gleichwol füllen diese desultorischen Fragen 430 Seiten eines sehr kleinen Drucks. Der zweite Band enthält ein ziemlich vollständiges Verzeichniß aller bekannten Werke über das Reisen, und einen Auszug aus Stuck's Verzeichniß aller Reisebeschreibungen, alphabetisch nach den Ländern und Städten geordnet, jedoch nur auf Europa eingeschränkt. Mit dieser Literatur, so unvollkommen sie ist, macht der Verfasser den Engländern, die noch gar nichts von dieser Art kannten, ein wichtiges und brauchbares Geschenk. Das ganze Werk verdient zugleich eine Einführung wegen seiner typographischen Eleganz, und einer für einen Ausländer weit getriebenen Sprachrichtigkeit.

- 8) *Manners and Customs in the West-India Islands, etc.* by I. B. Moreton. 8. London. St. 63. S. 634.

Kein Buch ist so schlecht, aus dem man nicht etwas lernen könnte. Wenn man von dem vor uns liegenden Werkchen die schlechten Verse, die unwisigen Geschichten, die schmutzigen Anekdoten und die Alltagsbemerkungen abgeschnitten hat, und sich über den Plattsinn und die damit verknüpfte Bierhausberedsamkeit eines zum Aufseher einer Plantage emancipirten Kaufmannsbieners hinwegsetzen kann: so bleibt allerdings noch ein reiner Gewinn übrig, wodurch dem Leser das gewöhnliche Leben in Westindien, freilich in keiner anziehenden Gestalt, anschaulich wird. Der Verfasser hat eine Anlage zur lebendigen Darstellung, welcher durch seine Platttheit eigentlich das Siegel der Wahrheit aufgedrückt wird. Er liefert einen schaudervollen Beitrag zu jener, jetzt durch viele Bände fortgesetzten, Klage gegen unsern Menschenstamm, über seine muthwillig grausame Behandlung seiner schwarzen Brüder, und schildert das allgemeine Sittenverderbniß unter den Weißen und Mischlingen in Westindien durch alle Verhältnisse des Lebens. Das Klima, die Seltsamkeit und das Beispiel scheinen dort eine allen Begriff übersteigende Schamlosigkeit hervorzubringen, in welcher jedes edlere Selbstgefühl verloren geht, und wodurch einer Reihe von Lastern Thor und Thür geöffnet wird. Der Verfasser behauptet sogar, daß die Prebiger dort durchgehends dem Trunk und wollüstigen Ausschweifungen ergeben sind. Auf 50,000 Seelen setzt er die Zahl der Neger, die jährlich in Westindien unter den Martern der Sklaverei erliegen. Die Europäer, die schaarenweise dorthin wandern, um ihr Glück zu suchen, sind größtentheils der Auswurf ihres Vaterlandes; allein dessen ungeachtet schreibt der Verfasser der Hitze und den unzähligen Versuchungen, die sich dem neu angekommenen Fremden darbieten, eine besondere verführerische Kraft zu, welcher auch die bessern Menschen nicht widerstehen. Ausnahmen gibt es indessen auch auf jenen Inseln, wie es deren in Rom zur Zeit seiner größten Entartung gegeben hat. (Sollte nicht Unsitte überall von der Einführung des Leibeigenthums unzertrennlich sein?) — Die Zahl der Neger, die im Innern von Jamaika einen unabhängigen Staat bilden, oder wenigstens nur dem Namen nach die brittische Oberherrschaft anerkennen, und unter ihrem eignen König Saddy leben, soll sich auf 5000 belaufen. Der Verfasser besuchte diesen König, um

ward sehr gut bewirthet. Die Verhaltungsregeln, die Hr. M. seinem Freunde gibt (denn das Ganze ist ein Schreiben an einen Freund), sind sowohl in häuslicher Rücksicht, als in Ansehung des Fortkommens, sehr gut, nur freilich ohne alle Elevation, denn er rath ihm, und beschwört ihn hoch und theuer, sich in jedem Streite allemal den ersten Schlag geben zu lassen. Auch scheint er bei der Ausübung der Tugend keine Strenge gegen sich selbst zu fordern, sondern empfiehlt es dem Neuankommenden, ja nicht den Joseph zu spielen, wenn die gebietende Frau oder Mulattin im Hause ihn erwählt, indem die Rache der Verschmähten zu gefährlich sei. Man könne nun einmal nicht umhin zu sündigen; aber mit Gottes Hülfe bringe man es doch wol dahin, ein nicht gar zu arger Sünder zu werden.

10) An historical disquisition concerning the knowledge which the Ancients had of India etc. By William Robertson, D. D. etc. 4. London. Et. 194. S. 1937.

In der Vorrede wird die Entstehungsgeschichte dieses Werkes so angegeben: Dr. Robertson las Hrn. Kennel's Memoir zur Erläuterung seiner Karte von Indien, ward dadurch veranlaßt, anfänglich zu seiner eigenen Befriedigung in den Quellen nachzulesen, was die Alten von Indien gewußt hätten, und zuletzt, als ihm das Resultat seiner Nachforschungen wichtig zu werden schien, es dem Publicum vorzulegen. Ueber nautische und astronomische Gegenstände hat ihm sein College, Hr. Prof. Playfair, Auskunft gegeben. Die Einrichtung dieses kleinen Werkes ist übrigens dieselbe, die man bereits an den größten des berühmten Verfassers gewohnt ist: zuerst historische Erzählung; dann die erläuternden Anmerkungen hinterdrein. Hier nun folgt noch ein Anhang über den Charakter, die Sitten und Geseze der Indier, und zu diesem wieder eigene Anmerkungen. Die Karten hat Hr. Playfair gezeichnet. Die eine stellt das südöstliche Asien so vor, wie Ptolemäus es sich ungefähr gedacht haben mag; die andere entlehnt richtige Umrisse von der neuern Geographie, und bezeichnet die gegenwärtig unter ähnlichen oder auch andern Namen bekannten Dörter mit den Benennungen, die in den Schriften der Alten vorkommen. Um dasjenige, was eigentlich geleistet worden ist, richtig zu beurtheilen, muß der Zweck des Verfassers mit in Anschlag kommen. Augenscheinlich war ihm mehr an einer allgemeinen Uebersicht, als an einer in das genaueste Detail gehenden antiquarischen Kritik gelegen; er wollte ein populäres Werk zur allgemeinen Belehrung schreiben, und die größten Momente der Geschichte durch philosophisches Raisonnement in ein helleres Licht setzen, und durch Verwebung mit den wichtigsten Gegenständen menschlicher Betriebsamkeit anziehender machen. Das erläutert und entschuldigt viel, was sonst, zumal in Deutschland, einer Entschuldigung wol bedürfte. Die Unbekanntschaft mit unserer Sprache und Literatur hat natürlicher Weise dem Verfasser manche Hülfsquelle abgeschnitten, wodurch er sich den Ruhm einer größern Genauigkeit und Vollständigkeit hätte erwerben können; wir aber müssen von ihm lernen, über das ewige Materialienstoppeln, das Sylbenstechen, die Kleinigkeitskrämerei, nicht das Resultat

des Ganzen zu vergessen, und zur Uebersicht der größern Bedeutungen nicht unfähig zu werden. Manches bleibt freilich auch bei aller Rücksicht gegen die Individualität des Verfassers noch anstößig, zumal wenn es dem angenommenen Charakter des philosophischen Geschichtschreibers zuwider läuft. So begreift man z. B. nicht die geistliche Bezeichnung des dunkelsten, schwankendsten Begriffes von den „inspirirten“ Büchern, von denen Hr. K. so im Ernst spricht, wie Voltaire wol im Scherz davon zu reden pflegt, nämlich als von überirdischen Autoritäten, denen jedes andre historische Denkmal weichen müsse. Zum Glück kommt bei der gegenwärtigen Untersuchung auf diese Autorität nicht viel an; die einzige Erwähnung des Handels nach Indien geschieht im ersten Buch der Könige, wo die vermeintliche Inspiration noch dazu so dunkel spricht, daß Hr. K. lieber geradezu die von Bruce neulich wieder verteidigte Meinung annimmt, daß Salomon's Schiffe gar nicht nach Indien, sondern nach Sofala im südöstlichen Afrika gingen. Die Pfauen und Affen hätten ihn gleichwol über diesen Punkt bequämler machen sollen, da jene gar nicht in Afrika zu Hause, und die Letztern auch nur in Indien so zahlreich sind, daß sie sich leicht transportiren lassen; anderer Argumente nicht zu gedenken, die der Brucischen Meinung mit Recht entgegengesetzt werden könnten. Nach dem Vortre zu urtheilen, hat es auch fast das Ansehen, als ob der Verfasser die Expedition des Gesoftris nach Indien ohne weitere Prüfung annahm; allein gegen diese äußerte er seine Bedenken in der Anmerkung, und allerdings ist die Ungereimtheit zu offenbar, als daß man hier, gegen das Stillschweigen des ganzen Alterthums, dem unzuverlässigen Diodor folgen könnte.

Der Handelsgeist von Europa bindet alle Weltkette zusammen; allein Asien und Amerika trugen auf verschiedene Art dazu bei, diesem Arie, Befriedigung zu geben. In Asien fanden die Portugiesen ein gestittes Volk, ein fruchtbares Land und unzählig mannigfaltige Manufakturen; sie bedurften nur feste Posten und Handelsagenten. Die Spanier konnten in Amerika erst nach der Entdeckung von Sakotelas und Potosi zum Genuß des dortigen Reichthums der Natur gelangen, und lagen sich am Ende genöthigt, Colonien zu gründen. Europäische Thätigkeit und Arbeitsamkeit hat Amerika angebaut und anbauen lassen. Die Konsumtion amerikanischer Erzeugnisse unterhält die Thätigkeit in Europa, und die Ausfuhr des Goldes und Silbers nach Indien, ist nach unserm Verfasser nicht nachtheilig, so lange es der Preis unsrer Industrie bleibt, wogegen wir andre Waaren eintauschen und wieder umlegen. Diese wichtige Materie der Commerzwissenschaft hat indessen noch mehre Seiten, und wird durch diese Berührung nicht erschöpft. Man mag die kostbaren Metalle als Waaren oder Zeichen betrachten, den Reichthum eines Staates machen sie freilich nicht aus; allein wenn die Bergwerke erschöpft sind, und Amerika eigene Manufakturen hat, so hört endlich der Handel nach Indien auf, oder es müßten dort auch andere Waaren statt des Goldes und Silbers gangbar werden. Dann könnte also doch eine Stagnation entstehen, die so lange Armutz be-

wirkte, bis die Repartition der Güter des ersten Bedürfnisses gleichförmiger würde. Endlich meint R. noch mit dem Abbé Raynal, daß die Entdeckung des neuen Weges nach Indien ein großes Unglück von Indien abgewendet habe: die Unterjochung desselben durch die Türken. Diese Vorstellung des Möglichen, welches nicht geschehen ist, hat jederzeit viel Mistliches; der Spielraum für die Phantasie ist zu groß, der Verstand überseht und erschöpft ihn nicht. Wer bürgt uns dafür, daß gerade die Folgenreihe des Verfassers die wahrscheinlichste ist, die gedacht werden konnte? Ein Anderer könnte eben so wohl träumen, daß das Unglück eben nicht so groß gewesen wäre. Europa hätte auch wol die Eroberer dinstirt. Jetzt hätten wir es vielleicht überstanden; die feudalistische Sklaverei und die neuplatonische Hierarchie mit ihrem Gögendienste waren vielleicht schon gestürzt, eine freie Verfassung und ein gereinigtes, dem primitiven ähnliches, Christenthum hätte sich vielleicht emporgearbeitet. Wenn man schon träumen will, warum immer das Aergste? Warum muß die Farbe des Rocks so zurückwirken auf die Glaubungskraft? Dies sind Reste des alten Sauertheils der Teleologie, die endlich, aus der Geschichte wenigstens, vertrieben werden sollte. Daß man sagt, nichts könne anders geschehen, als es geschehen ist, da- wider kann Niemand etwas einzuwenden haben; aber der Geschichtsforscher, der sich außer diesem Gehege einen Spaziergang im Reich der Möglichkeiten erlaubt, mußte doch die Philosophie mitnehmen.

Wenn gleich die Idee von einem kritischen Werke über den Handel der Alten nach Indien durch die gegenwärtige Schrift so wenig erschöpft ist, daß sie vielmehr nur als der erste Versuch in einem noch brach liegenden wissenschaftlichen Felde betrachtet werden darf; und wenngleich die Umrisse, welche der Verfasser vom Charakter, den Sitten und Verfassungen der Indier hinzeichnet, nur nach einem ausgeführten Gemälde lästern machen: so wird doch Robertson's anerkanntes Verdienst und seine Gabe deutlich und interessant ohne alle Künste der Declamation zu erzählen, auch hier dem Leser Gnüge leisten, und die Wichtigkeit des Gegenstandes wird sein Werk mit Recht zur allgemeinen Lectüre empfehlen.

- 9) *Découvertes des François en 1768 et 1769 dans le Sud-Est de la Nouvelle Guinée etc. précédées de l'Abregé historique des navigations et des découvertes des Espagnols dans les mêmes parages.* Par M. \*\*\* ancien capitaine de vaisseau. gr. 4. Paris 1790. St. 188. S. 1883.
- 10) *Voyage à Madagascar et aux Indes Orientales, par Mr. l'Abbé Rochon, de l'Acad. des Sc. de Paris.* 8. Paris. St. 202. S. 2020.

Satzgang 1792.

- 1) *Histoire abrégée de la Mer du Sud, etc. par Mr. de la Borda.* gr. 8. 3 Voll. Paris, 1791. St. 2. S. 9.

2. 4. 5) *Nouveau Voyage dans les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale*, fait en 1788, par J. P. Brissot (Wacitizen françois. 8. 3 Voll. Paris, 1791. St. 4. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15.

Die merkwürdige Vorrede zu diesem Werke gibt den Gesichtspunkt an, aus welchem es beurtheilt werden muß, nämlich seine Beziehung auf die gegenwärtige Lage von Frankreich. Der Verfasser belächelt seinen Landsleuten einen neu entstandenen Freistaat, damit sie sich spiegeln und einsehen mögen, welches die Grundfesten aller politischen und bürgerlichen Freiheit sind. Sein großes Thema ist die unauflösliche Wahrheit, daß keine freie Verfassung bestehen könne ohne Rücksicht auf die Sitten; er streitet aus allen Kräften gegen den sophistischen Scheideweg zwischen öffentlicher und Privat sittenlichkeit, und zeigt, nicht strafende Seitenblicke auf die Schwelgereien gewisser Demagogen die Vernunft diesen Unterschied nicht anerkennt. Es kann sein, daß seine satonische Strenge von einem unter der Ruthe der Tyrannei herabgewürdigten Volke zu viel verlangt; man wird ihm wohl antworten können, daß ein solches Volk keine andre Hoffnung bei Tugend hinaufzusteigen, als die in der neuen Richtung liegt, welche freie Verfassung ihm ertheilen muß, und daß, wenn gleich die Befestigung des Gesetzes Sittenlichkeit nicht schaffen, sie doch die Entstehung der begünstigen können: allein der Zeitpunkt ist darum dennoch gut, da jenes transatlantische Vorbild eines durch die innere Kraft der Nation über die Gesetzgebung selbst erhabenen Volkes in der ganzen Welt neuer Einfachheit aufzustellen, und in diesem anschaulichen Beispiel zu zeigen, daß die Erschaffung der Tugend das große Bedürfnis des Staates bleibt, der seine Freiheit nicht errungen haben will, im nächsten Augenblicke wieder einzubüßen. Vorschrift, Lehre, Erziehung, Gewöhnung an das Handeln nach Grundsätzen, Beugung des Landlebens, Achtung gegen Handwerker, Bertheilung des Eigenthums, u. s. w. sind die Mittel, welche dem Verderben und die Nation von der Seuche heilen können, die ihr noch vor Jahrhunderten ihrer Dienstbarkeit anhebt. Der Verfasser ging in die Epoche der französischen Revolution, im Juni 1788, nach Paris, fast scheint es, in der Absicht, sich durch den Augenschein zu überzeugen, ob es der Mühe werth sei, eine französische Colonie dort anzulegen, da in jenem kritischen Zeitpunkt, ehe man die Freiheit so nahe gesehen, viele Franzosen an eine freiwillige Auswanderung dachten, um den lichen Umsturz ihres Vaterlandes durch den bevorstehenden und meißlich scheinenden Bankrott nicht anzusehen. —

Der Raum dieser Blätter gebietet uns, bei dieser Anzeige stehen zu bleiben, die nur auf den wichtigen Inhalt des vor uns liegenden Werkes aufmerksam machen kann. Unzählige Details, Erörterungen fallende, wenngleich nicht immer neue, sind in diesem Werk, in die greifende Thatsachen, verweben sich darin, die den Leser in das, welches den Zweck des Verfassers sicher erreichen soll, führen.



die man so gern als utopische oder gar noch schlechtere theoretische Speculationen verschreiben möchte, durch praktische Anwendung über alle Einwürfe und Zweifel triumphirend zu zeigen und dadurch den Muth aller Rechtsschaffenen zu stärken, welche die Ungewissheit des Erfolges an ihrem durch die Vernunft und das Gefühl gebotenen Freiheitskampfe noch irre machen könnte. Wir haben nicht der Flecken erwähnt, die in einer Arbeit von diesem Umfange wol unvermeidlich sind, der Ungleichheit und Nachlässigkeit im Styl, der Wiederholungen, der einseitigen Retencenzen, des beinahe schwärmenden Enthusiasmus, der einer guten Sache bei kalt philosophirenden Köpfen schaden kann, allenfalls auch einer oder der andern Unrichtigkeit in den mitgetheilten Angaben. Dies Alles thut dem Hauptresultate dieser Reisebeschreibung keinen Abbruch, und stört nicht den Eindruck, den jeder nachdenkende Leser empfangen muß, wenn er hier inne wird, mit welcher unglaublichen, aller Berechnung spottenden Velocität, die sich selbst gelassenen, durch eine freie Verfassung nur geschützten und gereinigten Kräfte des menschlichen Geistes, fünf Jahre nach der Beendigung eines Krieges, der durch alle Provinzen gewüthet, nach und nach alle Hauptstädte verheert, und den Handel gänzlich unterbrochen hatte, dem Staate vollkommene Sicherheit, Credit, Wohlstand, Schifffahrt in alle Welttheile, Gewicht und Achtung unter den größern Mächten Europens, und den einzelnen Bürgern ruhigen, weissen Genuß ihres Fleißes, und das edle Bewußtsein ihrer Menschenwürde geben konnten. Diese trostreiche Wahrheit, daß man unmöglich des rechten Weges verfehlen könne, wenn man muthig und entschlossen, und aus allen Kräften die klaren, einfachen, unwiderleglichen und sanften Gebote der Vernunft befolgt, kann allein das Unglück abwehren, welches im jetzigen Zeitpunkte die Welt bedrohet; und wenn die einzigen Repräsentanten eines Volkes, das sonst keine hat, die Schriftsteller und Recensenten, vom Gefühl ihrer großen Verantwortlichkeit durchdrungen wären — wie heilig müßte ihnen die Bekanntmachung dieser Wahrheit sein, wie bange müßte ihnen werden vor der gerechten Beschuldigung, die Schwerter nur zum Bürgerkriege gewetzt zu haben, indem sie den unlauteeren Sophismen politischer Gaukler das Wort redeten!

- 3) L'Afrique et le peuple africain, considérés sous tous leurs rapports avec notre commerce et nos colonies etc. par Mr. Lamiral, ancien agent de commerce en Afrique. gr. 8. Paris, 1789. Et. 6. S. 49.
- 4) Relacion del ultimo viage al Estrecho de Magallanes de la fregata de S. M. Santa Maria de la Cabeza en los años de 1785 y 1786. Extracto de todos los anteriores desde su descubrimiento impresos y Mss. y noticia de los habitantes, suelo, clima y producciones del estrecho. — Trabajada de orden del Rey. 4. Madrid 1788. Et. 16. S. 145.
- 5) Geschichte der merkwürdigsten Reisen, welche seit dem 12.

Jahrhundert zu Wasser und zu Lande unternommen  
sind. Von Theophil Friedrich Ehrmann. I. u. II  
Frankfurt am Main. St. 17. S. 163.

Hr. E. hat unverkennbaren Fleiß an diese Ausarbeitung gewer-  
als chronologische Uebersicht von der allmäligen Bekanntwer-  
verschiedenen Welttheile wird sie ihren Nutzen haben, wenn man  
wünschen möchte, daß er bei einem vollständigeren und umfassenderen  
für Natur- und Menschenkunde mehr hätte leisten wollen, als  
ringe Umfang von 24 kleinen Bändchen ihm jetzt gestatten wir  
Folge dieser Einschränkung ist es, daß ihn zuweilen unbedeutend  
sagen zu lange aufhalten, wahrscheinlich, weil er die Aufmerksamkeit  
des Lesers dadurch zu unterhalten glaubt; allein mit einem festen  
verwandten Blicke hätte sich Reise und Fälle vielleicht noch so  
einem interessanten Ganzen verbinden lassen. Wirklich haben  
in vielen Fällen wenig mehr als einen rapiden Entwurf des  
begebenheiten jeder Reise zu erwarten; die genauere Bestimmung  
was jedesmal für Erdkunde und Handel gewonnen ward, und  
zartereist die Reisebeschreiber selbst, ohne welche man ihre Ben-  
nicht gehörig benutzen und beurtheilen kann, vermissen wir ni-  
Eine Unvollkommenheit, die uns unmittelbar aus dem Plan  
Verfassers zu erwachsen scheint, ist diese, daß es so manche wo  
und lehrreiche Reisebeschreibung gibt, die aber für die bloße Ge-  
gang entbehrlich ist, und die nun, weil nur die merkwürdigen  
deckungsreisen hier eine Stelle finden, ganz übergangen werden  
In der allgemeinen Einteilung finden wir den Ideengang oft  
torisch, wiewol wir auch die Schwierigkeit nicht verkennen,  
wenigen Seiten die ganze Weltgeschichte, sei es gleich nur in 2  
auf Schifffahrt, Handel und Kenntniß der Erde, in eine Skizze  
gen. Ueberall blickt indessen des Verfassers guter Wille hervor,  
da, wo er einem Muster nachzustreben bemühet ist, welches  
lieber rathen würden in seiner Individualität ruhen zu lassen.  
Wünsche, dessen wir uns bewußt sind, den Verdiensten des 2  
volle Gerechtigkeit widerfahren zu lassen, werden diese Erinnerun-  
zum Theil nur auf andern Ansichten des Gegenstandes, als den  
ruhen, für ihn selbst schwerlich den Ansitz eines übelgelaunten  
haben können. In der Vorrede erwähnt er mit bescheidener-  
seine nicht günstige Lage, wobei er doch 15 Jahre lang sein  
studium eifrig fortgetrieben hat. Wie lange wird es doch das  
der Gelehrten in Deutschland sein, diese Klage führen zu müß-  
des Uebel hat indessen irgend eine gute Folge. Hier springt  
Augen, wie das edelste Geschäft und die erhabenste Bestimmung  
menschlichen Geistes, die Uebung und Entwicklung der Verstan-  
im Erforschung der Wahrheit, der Unterstützung der mächtigsten  
im Staate beinahe nichts verdankt; und so wird ihnen die Not  
keit, bald mit Nachdruck auf diesen Punkt hinzuwirken, sehr  
gelegt, je schärfer das Menschengeschlecht über sein wahres In-

packen, je deutlicher es einzusehen anfängt, daß die Einrichtungen der bürgerlichen Ordnung nur in so fern heilig bleiben können, als sie nützlich sind.

- 5) Essai historique sur la Colonie de Surinam, etc. avec l'histoire de la Nation Juive Portugaise et Allemande y établie, etc. le tout rédigé sur des pieces authentiques y jointes et mis en ordre par les Régens et Représentans de la dite Nation Juive Portugaise. 2 Voll. Paramaibo (Amsterdam) 1788. St. 79. S. 786.
- 7) The Marches of the British armies in the Peninsula of India, during the Campaigns of 1790 et 1791, illustrated and explained by reference to a map, compiled from authentic documents, transmitted by Earl Cornwallis from India. By Major Rennell. 8. London. St. 99. S. 991.
- 8) A Voyage from Calcutta to the Mergui-Archipelago etc. also an account of Jan Sylan, Pulo Pinang, the Part of Quéda, the present state of Atcheen etc. an account of the Island of Celebes etc. By Thomas Forrest Esq. 4. London. St. 101. S. 1012.
- 9) A Voyage to the South-Sea undertaken by command of His Majesty, for the purpose of conveying the Breadfruit-tree to the West-Indies, in His Majesty's Ship, the Bounty, commanded by Lieutenant. William Bligh, etc. London. 4. St. 104. S. 1046.
- 10) A Tour from Gibraltar to Tangier, Sallee, Mogodora, Santa Cruz, Tarudant and thence over mount Atlas to Morocco etc. by William Lempriere, Surgeon. 8. London. St. 105. S. 1051.
- 11) A Journal of a Journey from the Cape of Good Hope, undertaken in 1790 and 1791, by Jacob van Reenen etc. in search of the wreck of the hon. the East-India Company's ship, the Grosvenor, By Capt. Edw. Riou. 4. London. St. 140. S. 1393.

## II.

## In der allgemeinen Literaturzeitung.

Vom Jahre 1791.

- 1) Göttingisches historisches Magazin von C. Meiners  
L. Spittler. Viertes bis siebenter Band. 8. Hannover,  
1790. No. 7. 8.

Wir werden mit den Aufträgen und Mittheilungen des Rathes Meiners den Anfang machen. Die hier befindlichen Erläuterungen seines anthropologischen Grundrisses erscheinen unter folgenden Titeln: über eheliche Verbindungen in den nächsten Graden der Blutsfreundschaft; über die Sinnlichkeit, deren verschiedene Stufen und Zweige; zur Geschichte der alphabetischen Schrift; über das Klima in der Erdgürtel; über die Entstehung des bürgerlichen Regiments; über die Sitten der Römer in den beiden ersten Jahrhunderten nach Christi Geburt; über die Entstehung des Eigenthums; kurze Geschichte des nördlichen Klima; über die sogenannten Wilden, oder über die Fischevölker; über die Natur der afrikanischen Völker; über die Sitten und Abarten der Neger; über den Sklavenhandel in Amerika; über die Natur der Amerikaner; über die Natur der Völker des nördlichen Asiens; der Völker im südlichen Asien, auf den indischen und Südseeinseln und auf den Südländern; der morgenländischen Völker, und endlich der slavischen Völker in Europa. Ohne die rhetorischen Faden, woran wir alle unsere eigenen und alle fremden Erfahrungen reihen, wäre die Ordnung und der Zusammenhang in ihnen unmöglich, vermitteltst deren man in jedem, und zumal in dem unerschöpflichen Studium, welches man so oft des Menschen zu erlangen hofft, zu einiger Gewissheit zu gelangen hofft. In dem durch Vorurtheil aller Art gewöhnten Vertrauen, daß absolute Wahrheit eifriger und treuer Forscher zuletzt nicht entgehen könne, läßt sich die Mühe nicht verdrängen, den ungemessenen Kreis des menschlichen Wissens zu durchlaufen, und was er vor sich findet, an jene zu knüpfen; aber nur äußerst Wenigen wird die Genügsamkeit; am Ende dieser Laufbahn sich mit der unüberwindlichen Taufschiffentlichkeit auszuföhnen und zwischen einem anmaßenden Dogma und mißmüthigen Omnia vanitas im Gleichgewichtspunkte zu schweben. sehr ernsthafte Betrachtung drang sich noch bei keiner wissenschaftlichen Lectüre so unwiderstehlich, wie bei der gegenwärtigen, dem Leser auf. Er konnte sich nicht verhehlen, wenn er auch dem Vorurtheil des Verfassers alle Gerechtigkeit widerfahren ließ und sich seinen Gesichtspunkt versetzte, daß gleichwol aus den nämlichen Gegenständen die auch Hr. Meiners zu Rathe gezogen hat, eine verschiedene Anzahl Gegenstände geschöpft werden könne, welche seiner Da-

In vielen wesentlichen Punkten widerstritte. Wer die ungeheure Summe von Kenntnissen, welche sich Hr. M. eingesammelt hat, und ihre Universalität erwägt; wer die erstaunliche Anstrengung des Geistes berechnet, die zu einer solchen Einsammlung erfordert wird, und sobald bemerkt, daß der Verfasser wirklich ohne Unterlaß bemühet gewesen ist, diesen Vorrath als Denker übersehen und ordnen zu wollen: der begreift auch wol, wie er, selbst bei der ausgedehntesten Befessenheit, die seit Haller nur wenige Menschen weiter getrieben haben; und bei so viel Scharfsinn, als er in seinen frühern Schriften an den Tag gelegt und noch jetzt an vielen Stellen gezeigt hat, dennoch in eine Einseitigkeit habe verfallen können, welche bei manchem Leser Widerwillen, bei einigen sogar Unwillen erregt. Der Recensent ist nicht gesonnen, mit Hrn. M. über seinen Gesichtspunkt zu rechten; allein er glaubt nach wiederholten Wahrnehmungen an sich und Andern, daß die harten Urtheile, welche man seit einiger Zeit über diesen Schriftsteller ergehen läßt, in einem dunkeln, wider seine Hypothesen sich empörenden Gefühle schon längst entstanden sind, ehe man noch Zeit gewonnen hat, über sein Verfahren eine nähere Prüfung anzustellen, und die etwanigen Fehler der Uebersetzung in seinen Schlüssen aufzufinden. Bekanntlich theilt Hr. M. das Menschengeschlecht in den kaukasischen und altasischen Stamm, wovon jener die Celten und Slaven, dieser alle übrigen Völker der bewohnten Erde in sich begreift. Unter allen Menschen sind die Celten aber die einzigen, denen eine glückliche Organisation und mit derselben die höchste Perfectibilität zu Theil geworden ist. Drei Vierteltheile des ganzen Erdrunds sind hingegen im Besiz der Mongolen und ihrer Nachkommenschaft, eines von Natur zur physischen und sittlichen Mißgestalt organisirten Stammes. Das Uebrige, was nicht die Celten inne haben, bewohnen die weit, beschränkten Slaven; und sowol diese, als gewisse uraltsiche Völkerschaften, sind durch Verheirathung mit jenen häßlichen und bössartigen Menschen mehr oder weniger entartet (mongolisirt). Wie man auch immer die Worte bestimmen mag, so bleibt wenigstens so viel undäugbar, daß allerdings ein Volk vor dem andern schön oder häßlich, gutmüthig oder bössartig, aufgeklärt oder eingeschränkt, von reinen oder verderbten Sitten genannt werden müsse. Stufen des größern oder geringern Reichthums von Anlagen und Kräften werden wir in der Natur vom Wurme bis zum Menschen gewahr; folglich ist es nicht ungereimt, ähnliche Gradationen auch unter den Individuen einer jeden Gattung anzunehmen. Jene Berechnung, nach welcher es mehr einfältige, rohe, thierische und häßliche Menschen, als schöne, gebildete und kluge, sittliche gibt, ist augenscheinlich richtig, und stimmt auch mit dem Gange der Natur im Großen und Ganzen überein, da Vortrefflichkeit nirgends die Regel ist, nach welcher sie die Wesen multipliziert. Oft ist das Schädliche und Häßliche zugleich das Zahlreichste und Fruchtbarste, und hat keine Ansprüche auf Dasein und Erhaltung trotz dem Besten. Wer kann also läugnen, daß es im Rathschlusse der Natur, oder was hier gleichlautend ist, der Gottheit, bei weitem das Wichtigste geschehen habe, daß Menschen, als eine besondere Thierart, dasein und sich mehren mögen? Gegen diesen wichtigen Zweck (nämlich das physische

Leben) gehalten, bleiben jene göttlichen Vorzüge des moralischen Sinns und der Vernunft, so entzückend und erhebend auch der Genuß ist, da einzelne Glückliche darin finden, nur gleichsam ein Minimum, ein Nebensache; und nur gelegentlich nach Maßgabe der Umstände, sollen sie sich da und dort in verschiedenen Verhältnissen bei wenigen Individuen entwickeln. Die einzelnen Menschen nun, bei welchen sie sich in das vollkommenste entwickelt haben, sind, so viel uns die Geschichte davon lehrt, unstreitig Bewohner unsers Welttheils; und an dem Einfluß ihrer Bildung auf die Masse der Völker, die zunächst Einbrüche von ihnen empfangen konnten, läßt sich die Zuverlässigkeit dieser Behauptung darthun. In Europa sind die Wissenschaften und Künste zu einer andernwärts nicht erreichten Stufe der Vervollkommenung gelangt; wir haben einen Mechanismus der Sittlichkeit vor andern Völkern voraus, der nur aus langer Gewöhnung an durchdachte Grundsätze entspringen kann; wir endlich herrschen auch in andern Welttheilen, und umfassen mit unserer vollkommnern Kenntniß die ganze Erde. Ob aber diese Vorzüge einer angeborenen Vortreflichkeit unserer innern und äußern Organisation, eher, als dem Klima, der Lage unserer Länder, der Reihe vorhergegangener Begebenheiten, insbesondere gewissen bestimmten Anregungen der Leidenschaften und Gemüthskräfte einzelner Menschen, und einigen glücklichen Würfen des Schicksals, wie z. B. der Erfindung des Buchdruckerkunst, verdanken: darüber dürfte des Streits nicht leicht ein Ende sein. Es sei immerhin wahr, daß das innere Kraftmaß mit der äußeren Gestalt in einer unauf lösblichen Harmonie besteht, daß die edelsten Menschen zugleich von körperlicher Bildung im höchsten sein müssen, und daß die Europäer wirklich jetzt beide Vorzüge des Geistes und des Körpers in sich vereinigen; wer bärgt uns, daß unser Stamm, ehe sich geistige Kräfte bei ihm entwickelten, schon die begleitendes Zeichen, körperliche Schönheit, bebesen haben könne? Hätte ich, um nur noch einen Zweifel zu erwähnen, die Vernunft unter den nordischen Völkern so leicht und auf die Art, wie es geschehen ist, entwickelt, wenn sie nicht früher schon in Chaldaä, Indien und Aegypten Fortschritte gemacht hätte, wenn die Buchstabenschrift nicht mit den Künsten und Wissenschaften aus Asien und Afrika nach Griechenland gewandert wäre und dort unter günstigen Verhältnissen des Orts, des Himmelsstriches, der Verfassung und der Organisation, eine schöne Epoche der Aufklärung bewirkt, wenn endlich Rom nicht alle seine Rohbarn verschlungen, und die Wirkungen der Vernunft aus den entferntesten Punkten seiner Herrschaft gesammelt, durch den ganzen Umfang derselben in Schwung gebracht hätte? Wie müssen auch nicht die glücklichen Folgen der Erscheinung einzelner Männer von höherer Fähigkeit der Masse ihres Volkes zum Verdienste anrechnen. Tausende von Genies haben gelebt und keine Spur ihres Daseins und Wirkens hinterlassen; da hingegen oft weit mittelmäßigere Köpfe, und sogar Menschen des zweideutigen Herzens ihrem Zeitalter ganz neue Richtungen und Impulse mitzutheilen vermochten. Wer ist so neu im Studium der Menschheit, daß er nicht einseht, die Umstände und eine durch sie hervorbrachte Nothwendigkeit, nicht die Menschen allein waren es, von denen

Was abhing? Die Chinesen, Japanesen, Tibetaner, Indier, die Peruaner und Mexikaner haben doch immer verhältnißmäßig einen gewissen, nicht ganz verächtlichen Grad der sittlichen Bildung erreicht. Gegen wir, daß Tausende lang die Begebenheiten des Erdrunds im Großen diese Völker so in ihrer Art begünstigten, wie wir begünstigt worden sind: ist irgend ein Grund vorhanden, welcher uns mit Recht die Möglichkeit bezweifeln lehrt, daß Fähigkeiten, die jetzt schlummern oder gänzlich fehlen, sich dereinst nicht einfinden und entwickeln sollten? Wie weit hatte nicht ein Confucius, ein Buddha, ein Mango Sapac u. s. w., diese Völker schon gebracht? Abgerechnet, was der Nachahmungstrieb (den Hr. M. den Mongolen als etwas Verächtliches gern zugesteht), Borntheit der Erziehung und mechanische Gewöhnung, was locales und klimatisches Verhältniß bei uns nothwendig und ohne Voraussetzung einer größern innern Vortrefflichkeit hervorbringen; was bleibt auch uns übrig, das auf die Bemerkungen: sittliche Größe und Vollkommenheit, bei dem unparteiischen Philosophen Anspruch machen könnte? Wenn man auf der von unserm Verfasser vorgezeichneten Bahn in der Sichtung des Menschengeschlechtes nach seinen Fähigkeiten und dem Grad ihrer Entwicklung fortschreitet, so fällt es ja in die Augen, daß auch in unserm Welttheil, wohin wir uns nur immer wenden mögen, die große Masse der Nationen, so genügt man auch anfänglich sein konnte, sie den Bewohnern der übrigen Erde vorzuziehen, theils wegen ihres anerkannten Stumpfsinnes und des geringen Grades von moralischem Gefühl, der sich in ihrer Ausbildung verspüren läßt, von der Achtung, die man ihrer Herkunft schuldig sein soll, wenig oder nichts vor andern vorausbehalten könne. Ohne auf die Unflätherer Rücksicht zu nehmen, die Hr. M. den Altaivölkern so gern vorwirft und wozu wir das Gegenstück beim Hippus, wenn er Bestphalen, beim Graculus, wenn er England schüßert, ja noch heutiges Tages in den Häuten des deutschen, schottischen, französischen, italienischen Kötterners und gemeinen Mannes aufzuweisen haben; würde man nicht, wenn man aus den Reisebeschreibern und Historikern charakteristische Züge von europäischen Völkern sammelte, ein abschreckendes Gemälde entwerfen können von Aberglauben und Dummheit, von Geiz und Eigennutz, von Plumpheit und Halsstarrigkeit, von Wollust, Unpäßigkeit, Verschwendung, Gefühlslosigkeit und Bosheit? Was den Punkt der körperlichen Schönheit betrifft, wie viele Länder gibt es in Europa, das einzige England etwa ausgenommen, wo sie das Loos der gemeinen Volkclasse ist? Soll Geist und Witz und Kunstsinn der Maßstab der Vortrefflichkeit sein, wer nannte je die nordischen Europäer geistreich und witzig? wer, wagt es, ihnen Kunstsinn anzudichten? Der Sinn für das Schöne ist bei uns das Eigenthum weniger, seltener Individuen, und nur in Italien offenbarte er sich vollkommener, richtiger, feiner, und ohne Zweifel auch allgemeiner als anderwärts. Allein die Italiener, heißt es, sind nicht echte Geister; Hr. M. schreibt schon die Ausartung der Römer unter den Kaisern dem unedlen Blute der überwundenen Nationen zu, welches in die Aern der nachfolgenden Zeugungen überging (B. V. S. 199), so wie er auch in dem kurzen Vergleich von Nord- und Süd-Deutschland die

geringen Fortschritte, welche die Reformation und Aufklärung größeren Theile unsers Vaterlandes gemacht haben, einer Organisation und einem stumpfern sittlichen Gefühl beimeist, sprang er in der Vermischung der echten Deutschen (Gelten) Wenden (einem Slavenvolke) gefunden zu haben glaubt. (B. V) Das maurische und jüdische Blut in Spanien und Portugal wahrscheinlich auch einen großen Antheil an der Ungelehrtheit : heit der Einwohner jener Länder; und es ist die Frage, ob d verberbniß in Frankreich und die daraus erfolgte Staatsauflö man im historischen Magazin verdächtig genug eine Ochlokrat nicht hinreichenden Grund darbietet, zwischen Gallern und einen wesentlichen Unterschied festzusetzen, der auch schon se Zeiten zur Genüge bekannt ist und sich in physischer Bildung anlage, Sitten und Sprache bis jetzt erhalten hat. Was di Oberherrschaft in einem Zeitraum von mehreren Jahrhunderte in Gallien als Britannien, für fremdes Blut in die celtis hat mischen können, wäre auch noch zu untersuchen übrig. A Alles zusammengekommen dürfte es um den Adel des Gelf überhaupt sehr mißlich stehen, wenn entweder die Rassen so mischt sind, daß sich Niemand mehr getrauen darf, sich einer u Abstammung zu rühmen, oder aber diejenigen Völkerschaften i denen man diesen Vorzug weniger als andern freitig macht, fache haben, darauf stolz zu sein. Gewiß, als der Verfasser : Male, um sich die Eintheilung seiner Collectaneen zu erleicht seine guten und bösen Menschenstämme verfiel, da war es gegenwärtig, wie viel Willkürliches in dieser Absonderung ke bald, ohne allen Aufwand von Kräften, erfunden war, und : andern als dem von ihm erwählten Wege sich durchzuführen : zu natürlich scheint es indessen, daß er nun gleichsam darauf mußte, recht hervorstpringende Caricaturzüge von seinen ver : Halbmenschen aufzuzeichnen, um ihre Verschiedenheit von den : ins volle Licht zu stellen; und nicht minder natürlich, daß, si verschiedenen Begriffe von Mongolen und Gelsen sich bei ihm gesetzt hatten, er fast in jeder Stelle, die er las, die Bestätig Systems finden, und, wie ein echter Systematiker, sich an namen nicht kehren mußte, die sich am Ende durch irgend ein zengung leicht erklären ließen. So verrückte sich unvermerkt fassers Gleichgewicht; das Einseitige, welches allen Systemen ging aber ins Schiefe und Unwahre, weil er das Gemisch moralität und Unfähigkeit, welches ihm auf dem einmal Standorte auch in Europa, und mitten unter seinen Gelsen leuchten mußte, entweder nicht bemerken wollte, oder weil er b Machtprüche hier beschönigte, was er dort verabscheuet hast Widerspruch mit sich selbst hätte er vermieden, wenn es ihm u zu thun gewesen wäre, den Beweis seines Systems aus b selbst zu entwickeln: eine künstliche Circelbewegung, die eigent Philosophie nicht mehr gekettet wird. Man würde aber, unbeschadet, seine Hypothese vergeblich gefunden haben, wenn



troßlos und absprechend gewesen wäre. Daß ein Philosoph gerade auf den Punkt zurückkehrt, wo er die geringsten seiner Bandelente bei ihrem Vorurtheil und Rationalstolz verließ, nämlich zu der parteiischen Vorliebe für sein Volk und Vaterland, das mochte immer hingehen; und da es nun einmal Unterschiede im Menschengeschlechte gibt, da die europäische Cultur, zumal die wissenschaftliche, jede andere übertrefft, so ließ sich denken, daß ein Gelehrter den relativen Werth der Menschen nach den Vorzügen bestimmen würde, die er an sich selbst und seines Gleichen schätzte. Unstreitig aber konnte Hr. M. gegen sich und seine Bandelente gerecht und billig sein, ohne den Bewohnern der übrigen Erde durch eine ganz willkürliche Voraussetzung zu nahe zu treten. Hart ist es, weil es Niemanden zu Gute kommt, Völkern, die jetzt auf einer von der unrigen verschiednen Stufe der Bildung stehen, allen sittlichen Werth, alle Perfectibilität, alle menschlichen Vorzüge abzuspochen; hart, die Eigenthümlichkeiten, die der Verfasser da und dort aufgezeichnet fand, so schneidend zu greifen, daß der Natur der unverdiente Vorwurf voraus erwächst, als hätte sie bei weitem den größten Theil des Menschengeschlechtes, sich selbst und Andern zur Qual, mit lauter teuflischen Anlagen und einer unverbesserlichen Unsittlichkeit geräthet; hart endlich und ohne Beweise unverantwortlich, unsre Gattung in zwei Stämme zu theilen, die in Absicht auf körperliche Bildung, intellectuelle Anlagen und moralisches Gefühl beinahe vollkommne Antipoden sind, und denen die Natur gleichwol die unselige Möglichkeit verlieh, ihr Geschlecht mit einander zu vermischen und greuliche Zwitler zu zeugen. Den Philosophen geht es zwar nichts an, ob seine Lehre troßlos sei, oder nicht; ist er nur von ihrer Richtigkeit überzeugt, so befehlt ihm sein Gewissen, sie auszubreiten. Allein Hr. M. selbst wird nach den Grundsätzen, die er anderswo (Vorrede zu seinem Grundriß der Seelenlehre) geäußert hat, weit strenger richten müssen, da hier nicht etwa von bündigen Schlüssen die Rede ist, welche vermeintliche Demonstrationen von unerweislichen Dingen in ihr Nichts zurückweisen, sondern von unbeglaubigten Aeußerungen, die jene Wahrscheinlichkeit untergraben, auf welcher ein froher und beglückender Glaube beruht. Dies ist der Punkt, bei welchem sich, ungeachtet der Billigkeitsregel, daß keine Meinung um ihrer so genannten gefährlichen Folgerungen willen verdammt sei, das Gefühl dennoch gegen die feindselige Hypothese sträubt. Der Recensent ist weit entfernt, dem Hrn. Verfasser aus der Bekannmachung seines anthropologischen Systems, mit allen seinen Folgerungen, ein Verbrechen zu machen; der gewissen Ueberzeugung, daß Alles, was mit reiner Absicht je gesagt worden ist, verhältnismäßig nützlich, wahr und gut sein könne, und daß nichts von Allem, was Menschen wahren oder erkennen, die Macht des Guten überwältigen oder das Licht der Wahrheit auslöschn werde, die sich immer neu, nur immer in anderm Maße, in jeder Menschenbrust offenbaren. Wer indessen hierin anders denkt und die Schädlichkeit einer Vorstellungsart für einen hinreichenden Grund halten möchte „sie mit Gewalt zu ersticken;" (s. die oben angezogene Vorrede) der wird sich unverzüglich beruhigt finden, sobald er die Beweise prüft, die dem System des Verfassers zum Grunde liegen sollen.

Da in der Beschreibung, welcher sich Hr. R. bei seinen Arbeiten in der geistreichsten Gesellschaft der Menschheit erlaubt, als Beweis in unser Mithras in ein Kunst Bild gesetzt, und (wider ohne den mindesten guten Erfolg in der besten Aufsicht des Beschreibers, geriet nach Belieben ist es nicht ganz seine Schuld, wenn er überhaupt nur der Schicksal, Falschheit, Verwirrungswürdigkeit nicht. Zudem wir die ihn anlassend zu einer kritischen Einsicht anzuwenden, so möchten wir bei der Schilderung der Gesetze beharren, die sich nach immer an so vielen Seiten mit verschiedenen Umständen, wie die meisten Menschenwürde ihnen beizutreten, begreifen müssen. Wir sind z. B. überzeugt, so ist Hr. R. an seiner Sprache hatten mag, und so wenig man ihn in einem bestimmten Sinne zu schmerzhaften Gemüthen von Menschenwürde freizusetzen kann, daß, wenn er mit seinem Scharfsinn und der genau Kenntnis derjenigen, worauf es eigentlich ankommt, so glücklich gemacht wäre, die B. thetischen, die er jetzt herabwürdigt, in ihrem Wesen zu beenden, seine eigenen Beobachtungen ohne allen Vergleich billiger menschenwürdig, und der Natur gemäßer ausgefallen wären, & Alles, was er aus unzähligen Schriftstellern, so verschieden an Talent zusammengekippt hat. Denn obgleich die Menschengattung, von der Stelle übersehen, mehr thierisch als vernünftig, müßten eben doch die Gesetze des persönlichen Bewußtseins und der Sprache verständlich scheint: so gibt es doch auch einen Standort, der uns mit der Natur und ihren Gesetzen auskommen kann. Infall, wie Hr. R., nur die einstimmungen und Verschiedenheiten auszuzeichnen und alle Dilemma dort- und mehrmal zu wiederholen, um uns erzählen zu können, so als diese oder jene Unsitte (nach europäischen Begriffen) vorzüglich merkt, wäre es billiger gewesen, ein jedes Volk für sich zu betrachten, es nach allen seinen Verhältnissen zu beschreiben, und genau zu untersuchen, wie es an die Stelle hinpaßt, die es auf dem Erdboden erfüllt. Es ist immer eine mißliche Sache, zwischen verschiedenen Dingen eine Rangordnung in Absicht auf ihren absoluten Werth zu bestimmen; wenn wir dagegen Jedes in seiner Art, den Menschen, das Pferd, den Hund u. s. f. als das, was sie sind, sein sollen und können, betrachten, so kommt für jede eine Vortrefflichkeit an, gemäß an den Tag, die wir nirgend in der Natur vermüssen. Soll die Menschengattung hier eine Ausnahme machen? Fast scheint es, wenn Hr. R. es rechtfertigen kann, daß er zuerst zwei Menschenstämme der wesentliche, angeborene Unterschiede charakterisiert, und sodann den mit allen Ausdrücken des Abscheues und der lieblosen Verwerfung behaftet, weil er das nicht ist, was er vermöge der Definition nicht zu sollte und konnte. Viel von der nachtheiligen Schilderung, die der Verfasser von den Bewohnern anderer Welttheile entwirft, wäre weggelassen, wenn er zwischen extensiver Cultur und intensiven Vorzügen der Menschheit einen Unterschied hätte bemerken wollen. Das ganze System der Sitten hängt an einem sehr feinen Faden; und wie die parteeiche des Schicksaligen, und überhaupt der Sinn für moralische Bestimmungen sich ohne einen gewissen Grad der Vernunftentwicklung nicht offen: so setzt dieser wieder eine besondere Lebensweise und einen

zen des Orts, des Himmelsstriches, der Lage und der benachbarten Menschen voraus. Die Verfeinerung des sittlichen Gefühls wird nachfolgen, wo richtige Begriffe in Umlauf kommen; diese aber nicht immer entwickeln: die subjective Vernunft bequemt sich Localverhältnissen; und wo diese sich ihrer Wirksamkeit widersetzen, ruht das Organ des Denkens, das Gehirn, so lang es weichen kann. Dafür blieben aber die Sinne desto durchdringender härter. Die Anstrengung und Übung der Denkräfte geschieht auf Kosten des Körpers; die Sinne der gestitteten Menschen verhältnismäßig schwächer. Seine Fertigkeit, zwischen sinnlichen Ideen feiner zu unterscheiden, ist daher keine besondere Anlage, dem rohen Menschen fehlt, wie Hr. M. durchgängig behauptet, ein in Mechanismus übergegangenes ästhetisches Gefühl, welches die Aufklärung und der Bestimmtheit der Begriffe im genauesten Verhältnisse steht. Wir können, wie die Erfahrung lehrt, diesen Mechanismus im Empfinden und Denken so weit treiben, wie in körperlichen Übungen, und die Gewohnheit äußert sich im Guten so mächtig wie im Bösen. Unseren Verfassungen den Vorzug streitig zu machen, ist in der allgemeinen Gewöhnung zum Guten durch die Einführung eiliger der Gesetze so deutlich äußert, wäre allerdings ungerecht; den Kindern der Gewohnheit entweder ein Verdienst oder einen Vorzug aus der Befolgung derjenigen Ordnung zu machen, die ihnen durch die Natur auferlegt, scheint uns nicht viel vernünftiger. Es giebt einzelne große Menschen, bei denen sich ein richtiges Maß des relativen Werths der Dinge, ein innerer sittlicher Sinn, vollkommener als bei den übrigen entwickelt, und sie sich selbst zur Regel macht, ohne daß sie eine äußere Vorschrift bedürfen, oder auch nur kennen. Allein diese wie verschieden auch ihre extensive Aufklärung sei, an keine besondere Erbscholle und an keinen privilegierten Stamm gebunden, und es ist die ganze Unbilligkeit der Hypothese, daß sie zu dem eines kleinen Völkchens allen übrigen Nationen abzusprechen. Man mag man indessen von dem System unsers Verfassers auf Rechnung der Hypothese setzen mag, so kann doch andererseits nicht geläugnet werden, daß man bei gehöriger Aufmerksamkeit auch Sätze zu vorthellhaft und angenehmen Schilderungen von sehr vielen, sogar den wilden Völkern, bei den glaubwürdigsten Schriftstellern aufgezeichnet findet; ja, es ließe sich, wenn man die von Hr. M. so ganz vernachlässigte Kritik zu Hülfe nähme, sehr überzeugend darthun, daß, wenn die Menschen überall zwischen Friede und Vorschrift schwanken, sie mehr auf jene Seite neigen, so lange sie ganz ungebildet sind, und auch bei den geringsten Anfängen von gesellschaftlicher Vereinigung schon Formen von conventioneller Sittlichkeit annehmen, nach der sie sich mechanisch bequemen. Offenbar läßt sich Hr. M. also von der Hypothese zu einer großen Parteilichkeit hinreißen, indem er von den Bedenken des Menschengeschlechts alles Schreckliche, Entsetzliche, Entwürdigende zusammenfucht, ihre Greuel in ganzen Reichen von Europa herzerzählt, und sie nach allen ihren Individuen so schilt, wie

man nur die Fesseln des Menschengeschlechtes beschreiben kann. Die Geschichte, sagt Voltaire, ist nichts als eine Schilderung von Schandtthaten; und man hat ihm diesen harten Ausdruck verdacht: was hätte er nicht erst sagen müssen, hätte er Hrn. M. gelesen! Das Gegenstück zu dieser Darstellung ist uns der Verfasser noch schuldig: dem Prometheus der Götter, der ohne Zweifel mehr Kunst erheischt, wenn er nicht wie Sathyr lauten soll. Die Aufgabe ist um so schwerer, da hin fast jeder Leser zugleich Beurtheiler sein kann; hingegen bei demjenigen, was andere Welttheile betrifft, nur wenige aus eigener Erfahrung sprechen dürfen. Der Rezensent glaubt es zur Würdigung seines hier geäußerten Urtheils erwähnen zu müssen, daß er theils einzelne Menschen aus andern Welttheilen, theils ganze Völkerchaften in sehr entlegenen Ländern, zu beobachten Gelegenheit hatte, und er läugnet nicht, daß er seine Bekannten in den Beschreibungen des Verfassers nicht wieder gefunden hat. Wären die Excerpte des Hrn. M. so beschaffen, daß man sich darauf verlassen könnte, so ließen sich seine Aufsätze wenigstens als ein Repertorium für den künftigen Historiographen der Menschheit betrachten. Allein es ist uns hier nicht vergönnt, das Euphorium von Widersprüchen durchzugehen, worin sich Hr. M. in den vor uns liegenden, wie in seinen dorthin angezeigten, Aufsätzen unaufhörlich verwickelt. Die Auseinandersetzung aller Punkte, wo er seinen Autor mißversteht, unrecht anwendet, wo er innerhalb weniger Zeilen die entgegengesetztesten Bestimmungen anführt, und willkürliche Voraussetzungen häuft, würden mehr als einen starken Band erfordern. Da wir es indessen nicht bei dieser Behauptung bewenden lassen, fügen wir nur einige Anzeichnungen zur Probe bei. S. IV, S. 562: „Die Menschen unterscheiden sich — von den Thieren darin, daß sie Größ der Verwandtschaft u. s. w. anerkennen, und Pflichten und Rechte darauf gründen.“ Welche Definition! Viele Menschen erkennen sie ja nicht an, gründen ja nichts darauf. Wenn man so viel Individuelles in eine Definition bringt, so könnte man zuletzt wenn man wollte, die Menschheit abhüttern. S. 598. Was der Verfasser hier von der Bollkraft der Regier sagt, widerlegt Bruce auf das Ueberzeugendste. S. 598: „Je gefühlloser und beschränkter Völker von Natur sind, desto kleiner ist die Zahl ihrer Gerichte, desto einförmiger ihre Vereitlung, und desto langlebender sind ihre Vahlsketten. Die Morgenländer essen unaufhörlich ihren Pilau, so wie die südlichen Asiaten ihren Reißbrei mit stinkenden Fischen. Die Regier und Amerikaner fressen Alles; aber sie wälen unter den Speisen, und bereiten sie oft eben so wenig, als die wilden Thiere, denen sie in Rücksicht auf Gefräßigkeit gleich kommen.“ Wie kann man dem Tadel dieses Mannes entgehen, der die Nüchternen beschränkt, und die Genußigen thierisch nennt, um nur kein anderes altzeitliches Verdienst anerkennen zu müssen? S. 605: „Gefräßigkeit ist ein angeborenes Schrecken der Amerikaner, Regier, und aller übrigen Völker, die mit ihnen gleiches Ursprungs sind, und unter uns ist es bloß ein natürlicher Fehler einzelner unglücklich geborner Menschen u. s. w.“ Wie viel fehlt, daß dieses Urtheil von den angeblich mongolischen Völkern billig wäre! Einige Reisende haben freilich hier und dort ge-

fräßige Menschen gesehen, und nicht mit eben so starkem Appetit Speisen genießen können, an welche sie nicht gewöhnt waren. B. V, S. 8: „Unter allen Zonen ist die heiße den edelsten Nationen am feindlichsten, und den unedleren hingegen am günstigsten.“ Ebendasselbst: „Die einzigen großen Völker von mongolischer Abkunft, die einige Grade der Cultur erreichten, fanden und finden sich jezo noch nur innerhalb der Wendekreise.“ China liegt größtentheils, Japan ganz, außer dem Wendekreise, zwischen 30° und 40° der nördlichen Breite. S. 10: „Daß die nasse Jahreszeit den Negern am zuträglichsten ist, wird von glaubwürdigen Schriftstellern geläugnet, und sollte wol auf des Marchais' Zeugniß nicht geradezu behauptet werden,“ obgleich Hr. M. ihm S. 33 treulich nachschreibt, „daß sogar die Wolken (in Afrika) mit allerlei Geschmeiß geschwängert sind, und, wenn sie sich in Regen ergießen, edelhafte Gewürme auf den Verdecken der Schiffe zurücklassen.“ S. 38 ist aber auch die Luft im merikanischen Meerbusen an einigen Stellen einem Gisttrank ähnlich; und zum Schluß S. 41 wird gesagt: „man müsse ohne alles Nachdenken gelesen haben, wenn man nicht am Ende Gott danke, daß man in demjenigen Erdtheile geboren worden, in welchem das Klima im Ganzen der Gesundheit, und besonders der Erzeugung und Entwicklung der edelsten Vorzüge der Menschen am zuträglichsten ist.“ Was sollen denn die armen Bewohner der heißen Zone un? — S. 237: „Die alte Verfassung der Kalmyken findet sich noch mer in allen Ländern des südlichen Asiens und der Südsee.“ S. 465: „Die Wilde ohne Ausnahme sind den aufs feierlichste beschworenen Bünden nicht länger als bis zur ersten Veranlassung treu, u. s. w.“ Man te denken, es wäre von den europäischen Cabinetten die Rede! S. 6: „Man kann fast ohne Ausnahme behaupten — daß die niedrigsten Menschenkinder in Amerika und in den Südländern geboren werden.“ Doch nicht in Otaheite, den Societäts-, Marquesen-, Freundschafts-, Sandwichs-, Marianen- und Pelew- Inseln? Oder sollen wir: Nichtswürdigkeit nach der Entfernung abmessen? S. 709 spricht der Verfasser von den ungeheuern Wüsten und Steppen in Spanien, und von den schrecklichen Sümpfen, womit Italien bedeckt ist. Die ostinischen Sümpfe sind von Gisterna bis Terracina 30 italienische Meilen lang, und ihre Breite geht nie über 12 oder 13 Meilen (Italien und Deutschland 3. St. S. 29). Könnte man dagegen nicht Holland und die ganze Küste der Nord- und Ostsee einen ungeheuern Sumpf nennen? Aber nein; der gesegnete Mittelpunkt, wo die reinsten Völker wohnen, ist die kalte Hälfte des gemäßigten Erdstriches von Europa! S. 711 werden es die Römerinnen dem Verfasser schwerlich danken, daß er ihre Abneigung gegen alle Wohlgerüche der Allgemeinheit der Luftsuche zuschreibt. Sonderbar, daß dieselbe Krankheit in verschiedenen Ländern so verschiedene Wirkungen haben soll; in Peru, wo sie nach Frezier's Zeugniß wirklich allgemein ist, können die Spanierinnen der Wohlgerüche nie genug bekommen, und parfümiren ihre Blumensträuße noch mit Bistam und Ambra. VI. B. S. 394 in der Anmerkung, behauptet Hr. M., daß die am meisten verschiedenen Hunde sich dennoch ähnlicher find, als die am meisten verschiedenen Menschen, welches ihm

weder Naturforscher noch Bergliederer zugeben werden. S. 399 glaubt er einen Beweis für die Einheit des Menschengeschlechts bei der größten Mannigfaltigkeit der Racen in der Analogie gewisser Thiergattungen zu finden; wenn es nur auszumachen wäre, daß z. B. alle Hunde von einem Paare stammen. S. 652 soll es zur Entschuldigun des Schonenhandels dienen, daß erzählt wird, die Transporte von Truppen nach Ostindien hätten eben so viele Menschen eingebüßt, als die Schiffschiffe. Uns dünkt freilich das eine, wie das andere, abscheulich. S. 656 sagt Hr. M., indem er von den Grausamkeiten der Pfanzer gegen ihre Sklaven spricht: „wenn man die angezeigten Fälle ausnimmt, die gewiß immer den kleinsten Theil ausmachen“ — Es wäre zu wünschen, daß er dieses milde, präsumtive Urtheil allemal gefällt hätte, wo von den Abscheulichkeiten der Regier, Amerikaner u. s. w. die Rede war. VII. B. S. 102 spricht Hr. M. von der „beispiellosen Nechtheit“ der Amerikaner unter einander, die, so unbestimmt, wie sie da steht, nichts weniger, als gegründet ist, da S. 109 allen Amerikanern auch eine ungewöhnlich kurze und platte Stirn zugeschrieben wird, ungeachtet Odenbors's und Labat's Zeugnisse sich schon über die Cariben allein widersprechen, und Waser, wie Hr. M. selbst erinnert, den Bewohnern von Dartien eine hohe Stirn zuschreibt. S. 220 ist er sogar mit Oly unzufrieden, daß er zwar Beispiele vom Undank der Amerikaner erzählt, aber doch keine allgemeine Folgerung daraus zieht. S. 649: „Nur nach einem wohlthätigen Naturgesetz allenthalben, wo Menschen von verschiedenen Racen zusammenwohnen, die bessern immer, wenigstens langsam, über die weniger guten gewinnen und das edlere Blut über das weniger edle die Oberhand erhält, so darf man hoffen, daß mit dem Fortgange der Zeiten alle Spuren slawischer Trachten und Sitten, slawischer Sitten und Gewohnheiten aus Deutschland verschwinden werden.“ Nur aus Deutschland? Und slawische Trachten und Sitten, Sitten und Gewohnheiten sollen verschwinden? Und eine so wichtige Behauptung wie diese, daß die edlen Völkern alle veredeln, wie ohne Belag hingestellt? Was ist nun aus des Verfassers Behauptung (II. V. S. 199) geworden, daß die Ausartung der Römer unter den Götzen eine Folge des ihnen beigemischten Blutes überwundener Nationen war? Dieses Blut konnte doch unmöglich in einem beträchtlichen Verhältnisse in die römische Masse bringen; also war nur wenig schlechtes Blut hinreichend, sie zu verderben? Soll das wohlthätige Naturgesetz uns ein Fingerzeig geben, die Regier-, Amerikaner- und Asiaten-Racen zu veredeln? Wir können hier wirklich nicht spotten. Unsern Lesern wünschen wir Glück, wenn es ihnen besser als uns geräth, folgende Stelle zu verstehen: S. 651 „Die Menschenliebe macht es uns zur Pflicht, von einzelnen Mitgliefern slawischer Nationen zu vermuthen, daß sie zu den Auserwählten ihres Volkes gehören, bis man durch ein widersprechendes Betragen zu einem weniger günstigen Urtheil genöthigt wird.“

Außer den anthropologischen Aufträgen finden wir folgende Mittheilungen und Ausarbeitungen in den vor uns liegenden Bänden des historischen Magazins mit M. bezeichnet: über den jetzigen Zustand der katholischen Kirche in Deutschland; über das neue politische Institut in

Bern; Instruction für die fürstlich-würzburgische Commission, die zur Untersuchung der Aemter ausgeschiedt worden; kurze Geschichte der Turniere; über die General-Seminarien in den kaiserlichen Erblanden; Ueber das kaiserliche Verbot der Einfuhr fremder Waaren; Beschreibung der neuesten Schulverbesserung in Neuchâtel; Nachrichten von der letzten Revolution in Genf; projet d'alliance matrimoniale entre Mr. Tiersat et Mad. Noblesse, par Mr. Necker; über das Steuerwesen im Salzburgerischen; Capt. Leach's Expedition nach Botany-Bai; (aus dem Englischen übersezt; wobei nur zu erinnern ist, daß Lookingglass nicht Seherohr sondern Spiegel bedeutet, und daß Dr. M. mit Unrecht die Orthographie von Malbrook, dem französischen Gassenhauer, für ein Zeichen der Unwissenheit des Engländers hält. In England wird es immer so geschrieben, weil man den Inhalt auf Marlborough nicht beziehen mag, so wenig, wie man Buffon's Affen Malbrouc, obgleich augenscheinlich dieselbe Verstümmelung desselben Namens bei dieser Benennung statt findet, anders schreiben mag.) Entwurf der neuen Verfassung in Genf; und nochmals über die letzte Revolution baselbst; Anmerkungen zu des Grafen von Schmettow Preisschrift über die besten Mittel gegen Straßenraub u. s. w.; über den Religionsfond in den kaiserlichen Erblanden; den Soldaten erlaubter protestantischer Gottesdienst in Würzburg; erste und zweite Hauptverordnung über die Einführung einer neuen Grundsteuer in den kaiserlichen Erblanden; Bemerkungen über das neue Grundsteuerrectificationsgeschäft (die arme deutsche Sprache!); fernere Nachrichten darüber; endlich einige Anketoten von Joseph II., denen wir um so freudiger beistimmen, da sie mit der Schonung und Unparteilichkeit abgefaßt sind, die wir in den anthropologischen Forschungen des Verfassers vermissen.

- 2) Journal historique du Voyage de Mr. Lesseps, etc. depuis l'instant, où il a quitté les frégates Françaises au port St. Pierre et St. Paul du Kamtschatka, jusqu'à son arrivée en France. Paris, 1790. 2 Voll. Nro. 6.

Hrn. Lesseps hat wahrscheinlich ein sonderbarer Glücksfall von allen auf den französischen Fregatten *Kyrolabe* und *Bouffole* eingeschifft gewesen Menschen allein am Leben erhalten; denn nach einer langen Erwartung von mehr als zwei Jahren ist alle Hoffnung fast verschwunden, den Grafen de la Perouse von seiner so gut concertirten Entdeckungserreise zurückkehren zu sehen. Die edelsten, uneigennützigsten Bemühungen der Menschen, deren Zweck das Wohl der gesamten Gattung ist, haben also vor dem rhadamantischen Stuhle des Schicksals nichts mehr und nichts weniger von Schutz und von Obhut zu hoffen, als jene verwegenen Unternehmungen der Herrschsucht und der Begierde nach Reichthum, die man jetzt gelingen, und jetzt nach unerforschlichen Gesetzen scheitern sieht! Am 29. September 1787 empfing der Verfasser aus den Händen des vorhin genannten Befehlshabers die Depeschen, die er über Land nach Frankreich bringen sollte; und am folgenden Morgen segelten die beiden Fregatten aus dem Hafen St. Peter und St. Paul.

in Kamtschatka. Diese Depeschen enthielten vermuthlich eine Abschrift des Journals der ganzen bis dahin zurückgelegten Reise, und dieses Journal ist auch wol Alles, was wir einst von den Bemühungen der französischen Entdecker zu sehen bekommen werden. Sie gingen von Kamtschatka wieder südwärts, wo der Befehlshaber des zweiten Schiffes, Herr Comte de Langle, in einem Handgemenge mit den Einwohnern der von Bougainville entdeckten Insel des Navigateurs das Leben verlor. Hierauf ließen sie in Botany-Bai an der Ostküste von Neu-Holland ein, wo die englische Transportflotte mit den zur Niederlassung bestimmten Delinquenten einen Tag zuvor angekommen war — und nachdem sie diesen Hafen wieder verlassen hatten, ist weiter nichts von ihnen gehört worden. Herr Lesseps hatte auf seiner Landreise mit Kälte, Hunger und Gefahren von aller Art zu kämpfen. Vor dem Ende des folgenden Januars konnte er wegen der stürmischen Witterung Volscherets nicht verlassen. Unterwegs verlor er die meisten Hunde, die seine Schlitten zogen, weil es an Lebensmitteln fehlte. Er sah sich endlich genöthigt, seinen Freund, den Gouverneur Kasloff, am 18. März zurückzulassen, und die Reise um die beiden Meerbusen von Penschinn und Ingiga allein bis Schotsk fortzusetzen, wo er erst den 5. Mai eintreffen konnte. Auf dieser schrecklichen Schlittenfahrt kam er einmal an ein steiles Meerufer, wo von dem aufgebrochnen Eise nur noch ein zweier Fuß breiter, an einigen Stellen sogar ganz fehlender Eisrand fest am Felsen saß und auf einer Strecke von drei Viertelstunden der einzige Weg war, den er nehmen konnte. Zum Glück legte er ihn ohne andern Verlußt, als den eines Hundes, zurück. Vom 6. Juni bis 17. October vollendete der Verfasser die ungeheure Reise durch die ganze Breite unseres festen Landes, über Jakutsk, Irkutsk, Tobolsk, Kasan, Petersburg und Berlin nach Versailles. Seine Kenntniß der russischen Sprache gab ihm Gelegenheit, manche ausführliche Details über den Zustand der östlichsten Gegenden von Sibirien einzusammeln, die man hier, nebst seinen eigenen Bemerkungen über die Kamtschadalen, Koriaken, Tschuktschen, Jakuten und Tungusen liest. So wenig Zeit ihm auch übrig blieb, sich auf der Reise umzusehen; so scheint er sie doch sehr gut benutzt zu haben, um diese verschiedenen, jedoch mehr oder weniger verwandten, Völkerschaften nach ihren unterscheidenden Merkmalen charakterisiren zu können. Was er von ihnen erzählt, stimmt sehr gut mit den Nachrichten der russischen Akademiker zusammen; und besonders freut man sich, fast überall unter diesen ungebildeten Völkern auf Beispiele von regem Gefühl, von Gutmüthigkeit und sogar durch Nachdenken veredelter Herzengüte zu stoßen, die man sich nach den Aussprüchen neuer Menschenforscher außer den Grenzen von Deutschland nicht mehr zu erwarten getraute. Der Ton des Verfassers ist bescheiden und zugleich von allem überflüssigen Prunk entblößt; er erzählt die Begebenheiten seiner Reise schnell nach einander fort, und erweckt überall Theilnahme und Aufmerksamkeit. Im ersten Bande findet man eine Karte von Kamtschatka, im zweiten eine von der ganzen Reiseroute. Das einzige Verzierungskupfer stellt die Ankunft einer Anzahl mit Hundengespannter Schlitten in einem kamtschatkischen Dorfe vor.



- 3) Herrn Wassili Sjuzew's u. s. w. Beschreibung seiner Reise von St. Petersburg nach Cherson in den Jahren 1781 und 1782. 4. Erster Theil. Dresden und Leipzig. 1789. Nr. 58.  
4) Voyage de Mr. le Vaillant dans l'Interieur de l'Afrique, par le Cap de bonne Esperance, dans les années 1780—1785. Paris, 1790. 2 Voll.\*) Nro. 98.

Die eintörmigen Begebenheiten der Reise durch jene unermeßlichen Büsche, wo man sonst nur aufzeichnen kann, welche Thiere man unterwegs angetroffen und erlegt habe, gewinnen unter den Händen des Verfassers ein Interesse, welches man in den trockenen Tagebüchern seiner Vorgänger nur zu sehr vermißt.

Ohne sich ängstlich an die Form eines Tagebuches zu binden, liefert er in einer ununterbrochenen Erzählung den Verlauf aller während dieses Zugs ihm zugefloßenen Begebenheiten, und weßt seine Beobachtungen, sowohl was die Nationen, als auch, was die Naturgeschichte betrifft, so künstlich ein, daß man sich hingerissen fühlt, ihm bis ans Ende, ohne zu ermüden, zuzuhören. Sein Enthusiasmus für seine Wissenschaft gibt sogar den Beschreibungen neuer Naturalien, (die er jedoch nur sparsam einstreuet) ein eignes Feuer; und wenn man nur erst gesehen hat, wie viel Mühe und welche Künste es ihm gekostet, ehe er diesen oder jenen seltenen Vogel hat schießen können, wie er oft im Eifer, sein erlegtes Wild zu haschen, bald mit Lebensgefahr in eine für Elephanten gegrabene Grube fällt, bald in tiefen Flüssen dem Ertrinken kaum entgeht, bald sich unter den Stamm eines umgestürzten Baumes vertrieht, und einen wüthenden Elephanten über sich wegspringen läßt: so ist man hernach auch desto begieriger, die ausgezeichneten Merkmale der Geschöpfe kennen zu lernen, deren Besitz ihm um diesen Preis willkommen war. Mit Vergnügen lernt man, wie er kleine Vögel gefangen habe, ohne ihr Gefieder zu beschädigen, indem er ein Stück Talglicht auf das Pulver in seinen Füntenkrauf setzte und diesen dann mit Wasser füllte; an seinen Ruheplätzen sieht man seine Hühner umher grasen, sich versorgen und wieder von seinen Hottentotten beigegeben werden; die Freude dieser guten Kerle, als er ihnen Manteltrommeln austheilt; den Schmerz, wodurch er seinem Affen das Brantweintrinken auf immer abgewöhnte; den Nothbehelf, aus seinen Halbtüchern sich Dochte für die Nachtlampe zu bereiten; den Schmaus von Elephantenrüsseln und nach schmachtastern Elephanten- und Flusspferdefüßen; die Ankunft eines Orpessens mitten in der Wüste, den Hr. Boers mit Briefen aus Frankreich von der Capstadt abgefertigt hatte; selbst die Kollette, die der Verfasser macht, um einen feierlichen Besuch bei den Gonaquas abzulagen; und endlich seinen kleinen Roman mit der naiven Karina, einer jungen Gonaqua-Hottentottin, den er vielleicht mit verhönernden Farben ausmalt: — dies Alles empfindet man mit, indem man sich durch

\*) V. vergliche oben S. 362.

die Innath und Oefalt der Darstellung gleichsam auf jenen entfernten Schauplatz versetzen läßt. Man kann nicht sagen, daß so gar viel Neues in seiner Beschreibung dieser Gegenstände enthalten wäre; allein sie hat den Vorzug, daß sie Alles recht anschaulich macht, und das lebhafteste Gefühl des Verfassers, das Eigenthümliche seiner Denkart, die jugendlichgutmüthige Schwärmerei, womit er gegen die Mißbräuche der Sittenverfeinerung declamirt, und sich im Lobe der ungekünstelten Natur ergießt, fesseln den Leser an sein Kunstwerk. Es kann wohl sein, daß diese ästhetische Vollkommenheit zuweilen einen dichterischen Flor über die Gegenstände zieht: denn die Kunst, und der innere bildende Trieb, der zu ihr führt, wollen diese Verschmelzung der äußern Natur mit dem Wesen des Künstlers; allein, wo dieses Aneignen fehlt, da werden auch die großen charakteristischen Züge selten so scharf gefaßt und ausgehoben, und man hat bei der mühsamsten Vergliederung und Aufzählung der einzelnen Theile keine lebendige Vorstellung vom Ganzen. Wer zu beurtheilen versteht, was er liest, wird jenen zarten Dichterschleier leicht durchschauen, und das Wahre der Natur in der idealischen Schilderung zu finden wissen. Wer das nicht kann, läuft immer Gefahr, bei mechanischen Beschreibungen, es sei nun die *Instructio Peregrinatoris*, oder sonst eine fremde Vorschrift die Richtschnur des Beschreibers gewesen, sich ein unrichtiges, in den sprechendsten Hauptzügen verfehltes Bild zu machen. Wenn aber auch das nicht wäre, so kann es unmöglich anders, als zur bestimmten Kenntniß eines Gegenstandes gereichen, daß man ihn durch das Medium verschiedener Beobachter kennen lernt; man müßte denn noch nicht über die Ungereimtheit hinaus sein, in allen Dingen nur für eine Meinung die allgemeine Bestimmung zu fordern. Beispiele, daß dieses nicht bloß von Gegenständen der vernünftigen Beurtheilung, sondern auch der sinnlichen Erfahrung, gelten können, finden wir in le Bailant's Erzählung, verglichen mit seinen Vorgängern. Ueber Kolbens Monorchiden und seine abgeschmackte Fabel von einem natürlichen Schurz der Pottentottinnen, ist genug gespottet worden; unser Verfasser behauptet aber, daß verschiedene Vorden auch verschiedene Gebräuche beibehalten haben. Bei den Geissiquas und Koragwas ist nach seiner Aussage, die Circumcision noch üblich, so wie die Gewohnheit, sich bei gewissen Veranlassungen einige Glieder von Zehen und Fingern abzuschneiden; und bei einer andern Horde fand er, zwar nicht den erdichteten Schurz, aber doch eine durch Kunst hervorbrachte Verlängerung der äußern Schamlippen, die er auch abgebildet hat. Gegen Sparrmann, der geneigt ist zu glauben, daß die Beschneidung bei den Sonagwas statt finde, versichert er, es sei vielmehr ihr ausgezeichnender Charakter, daß sie eine ungeheuer große Vorhaut haben. Er nimmt sogar die Pottentotten einigermaßen in Schutz, wenn von ihrer Unreinlichkeit die Rede ist, und führt ihre große Geschäftigkeit im Schwimmen zum Beweise an, daß sie den Körper öfters rein waschen, wenn sie gleich, durch eine verkehrte Vorstellung von Puß, sich an ihrem ganzen Leibe so mit Fett beschmieren, wie die Europäer es mit ihrem Haupthaare thun. Auch er bestätigt das Dasein der gelben oder sogenannten chinesischen Pottentotten, einer Horde, die sich eigentlich Pott-

waana nennt, und die hottentottische schnalzende Sprache mit einigen beigemischten eignen Wörtern spricht. Das Schnalzen ist nach ihm eigentlich dreierlei. Das erste, leicht nachzumachen, ist der Ton, den auch wir hervorbringen, wenn uns etwas verdrießt oder lange Weile macht, mit der Zunge gegen den Gaumen und die Vorberzdähne gedrückt, von denen sie losgezogen wird, indem man den Mund öffnet. Das zweite ist lauter, wie wenn ein Fuhrmann seinen Pferden zuschnalzt, um sie rascher in Bewegung zu setzen; das dritte ist das lauteste und schwerste, weil es aus der Kehle kommt. Die Kaffern schnalzen nicht und unterscheiden sich auch sonst von den Hottentotten darin, daß sie neben der Viehzucht auch Ackerbau treiben. Hr. le Vaillant liefert Abbildungen von ihnen, wie von den Gonaquas und von den näher am Cap befindlichen eigentlichen sogenannten Hottentotten, welche zwar sehr merkwürdige Unterschiede zu erkennen geben, aber doch immer noch den Wunsch übrig lassen, einst genaue, porträtmäßige Abbildungen zu bekommen. Er zeichnet lauter ganze Figuren auf ein Detabblatt. Die Kaffern scheint es, sind schwärzer, größer, schöner und stärker, als die Hottentotten, und selbst die Gonaquas, denen sie am meisten ähneln; sie haben nicht die schmalen Unterkiefer und hervorstehenden Jochbeine der Hottentotten. Sie wohnen besser, aber gehen öfter ganz unbedecket. Von den Sitten und der Lebensart dieser drei verwandten Völkerschaften handelt der Verfasser ausführlich an mehreren Stellen; er rettet die Hottentotten von dem Vorwurfe der Gefühllosigkeit gegen ihre Kinder und läugnet die ihnen von den Kolonisten angedichtete Gewohnheit, daß sie von Zwillingen allemal nur eins auferziehen; überhaupt tabelt er mit einem Eifer, der beinahe beleidigend wird, Hrn. Sparrmann wegen seiner Leichtgläubigkeit. Seine zoologischen Bemerkungen verspricht er in einem besondern Werke zu liefern, welches noch nicht erschienen ist, und vielleicht nicht sobald erscheinen wird, wenn es wahr ist, daß er seiner Vorliebe für Afrika nicht länger hat widerstehen können und zum zweitenmal dahin abgegangen ist. Die zerstreuten Bemerkungen über einzelne Säugethiere und Vögel in seiner Reisegeschichte, erregen große Erwartungen. Sehr charakteristisch schildert er z. B. das verschiedene Betragen der zahmen Thiere gegen verschiedene Raubthiere. Von den Bienenweisen hat er drei verschiedene Arten kennen gelernt. Zur Naturgeschichte des Straußes bemerkt er, daß diese Vögel neben das Nest und die zum Bebrüten bestimmten Eier noch einige andere Eier legen, welche vermuthlich die erste Nahrung der ausgebrüteten Jungen werden; bemerkenswerth ist es auch, daß mehrere Strauße ihre Eier zusammenlegen und sich beim Brüten ablösen. Anhangsweise anticipt er aus seiner zweiten Excursion, auf welcher er bis an den Wendekreis (an der Westküste von Afrika) vordrang, die Beschreibung und Abbildung der Strauße, sowohl des Männchens, als des Weibchens, wovon ersteres 16 Fuß 4 Zoll hoch war. Es ist uns aufgefallen, daß Hr. le Vaillant an einer Stelle (I. B. S. 246) von Elephanten spricht, die zu Hunderten umweit seines Lagers vorbeieilten, da man doch am Cap von einem so zahlreichen Trupp dieser Thiere in jener Gegend (es war am Ufer des Samtoosflusses) nichts wissen will. Vielleicht ist dies

bloße Nebenart, um einen großen Haufen anzudeuten. Einige hart Ausdrücke, die sich der Verfasser gegen den damaligen Gouverneur von Cap, Herrn von Plettenberg, erlaubt, hätten füglich unterbleiben können, da sie wol schwerlich auf eigne Erfahrung gegründet sind, sondern den leidenschaftlichen Schilderungen einer beleidigten Gegenpartei zugeschrieben werden müssen; — diese und einige andere kleine Flecken können den Werth dieses im Ganzen so lezenswerthen Werkes nicht verringern.

- 5) Sammlung merkwürdiger Reisen in das Innere von Afrika. Gesammelt und herausgegeben von E. W. Cuhn. Zwei Theile. Leipzig, 1790. Pro. 105.

Der Zweck des Herausgebers war nicht, eine vollständige Geschichte von Allem, was wir über Afrika wissen, systematisch geordnet, zu liefern, indem es ihm an Materialien zu einer solchen Darstellung fehlte; sondern er hatte die Absicht, durch Mittheilung einiger älteren und neuer Reisebeschreibungen, hauptsächlich solcher, die das Innere von Afrika, demnachst aber auch seine Küstenländer betreffen, ein Werk zur Belehrung und Unterhaltung zu schreiben.

Die Auszüge u. s. w. gegen die Urschriften gehalten, sind von Allen, was sie zu Kunstwerken stempeln konnte, entledigt worden, und haben, zumal was den le Baillant betrifft, eine Härte und Trockenheit erhalten, welche recht anschaulich den Unterschied des deutschen Compilators vom französischen Selbstdenker zu erkennen gibt, und uns um den größten Werth eines solchen Werkes bringt, welcher doch unstreitig darin besteht, daß der Verfasser uns durch Mittheilung seiner eigenen jedesmaligen Stimmung den Gesichtspunkt genauer bezeichnet, aus welchem er die Gegenstände betrachtete, mithin den Leser in den Stand setzt, sich Alles wahrer zu versinnlichen, als wenn man ihm die bürren Resultate hinstellt, die er auf Treue und Glauben nehmen muß. Hr C. scheint hierin anders zu denken; denn er rechnet es dem Jahrhundert, seiner Philosophie, seinem Stolz (?) und seiner Ehre (?) zum Verdienste an, daß es ihm gelungen ist, Unwissenheit und Schöngelsterri zu vertreiben! Was das erste betrifft, so dürfte nicht nur noch Vieles daran fehlen, daß das Jahrhundert dieses unbedingte Lob verdiene, sondern am Ende sind wir vielleicht nur in einigen Stücken klüger, in andern wieder unwissender, als unsere Vorfahren; — und in Ansehung der Schöngelsterri, wenn hierunter, wie die Bearbeitung dieser Auszüge vermuthen läßt, auch die ästhetische Vollkommenheit wissenschaftlicher Werke mit verdammt werden soll, können wir nicht oft und nachdrücklich genug an das horazische: Omne tulit punctum etc. erinnern.

- 6) Bemerkungen auf einer Reise durch Flandern, Deutschland, Italien und Frankreich, von A. Walker. Aus dem Englischen übersezt, mit Anmerkungen von R. P. Noris. 8. Berlin, 1791. Pro. 306.

Wir können uns nicht überzeugen, daß die Krise, wohin es mit unsrer Literatur gekommen ist, eine strenge Bezeichnung oder Absteckung der Grenzen erlaubt, außerhalb deren keine Begnadigung vor dem Kunst-richter statt findet. Unter den Tausenden von schlechten Büchern, die jährlich herauskommen und ohne alle vorherige Prüfung, ja wol gar mit Begierde und Wohlgefallen, verschlungen werden, bemerken wir so viele durchaus verwerfliche, schädliche, in Absicht auf Inhalt und Behandlung unter aller Kritik stehende und nur zur Verbreitung falscher Vorstellungen führende Schriften, daß wir geneigt sind, einer großen Menge anderer, die nichts Neues enthalten und von Seiten des schriftstellerischen Verdienstes leer ausgegangen sind, wenigstens um ihrer Unschädlichkeit willen einen Laufpaß mitzugeben, und diejenigen, die auch nur den entferntesten Anspruch auf Unterhaltung, Belehrung oder Originalität von irgend einer Art machen können, zur Ausfüllung der langen Welle zu empfehlen. Die Zwecke des Lesens haben sich überdies so sehr vervielfältigt, daß ein Buch, welches von den bekanntesten Gegenständen handelt, und sich nicht einmal durch einen Gesichtspunkt auszeichnet, dennoch ein gewisses Interesse haben kann, in so fern es uns den Charakter des Verfassers anschaulich macht. In der That bekennen wir, bei der Durchlesung dieses kleinen Werchens, womit Dr. Hofrath Moriz unserm Publikum hier ein Geschenk macht, genau so viel Vergnügen empfunden zu haben, als eine wohlgerathene Karrikatur in einem Possenspiel uns gewährt hätte. Herr Walker, der sich S. 76 für einen Sternkundiger ausgibt, ist wirklich zuweilen mit den Dingen dieser Erde so unbekannt, als hätte er immer nur im Monde gelebt; was er also nicht etwa in den Stunden, die er der Betrachtung des Himmels raubte, in England gewahr worden ist, befreundet ihn wie eine Entdeckung Herschel's oder Schröter's an einem andern Planeten. Zwischen dem 21. August und dem 8. November 1787 hat er, nach seiner eigenen Berechnung, beinahe 4000 englische (also 800 deutsche) Meilen zurückgelegt; mithin kommen über 10 deutsche Meilen auf jeden Tag seiner Reise, und noch weit mehr, wenn man den Aufenthalt von etlichen Tagen in Venedig und Rom in Anschlag bringt. Man wird also wissen, welcher Nachrichten man sich zu erfreuen hat, wenn man sich einen Engländer denkt, der, ohne ein Wort Deutsch oder Italienisch zu verstehen, zwar mit offenen Augen und gesunden Sinnen, aber doch auch mit den größten Rationalvorurtheilen und ohne alle Vorkenntniß, in drittehalb Monaten mit der Post durch Calais, Dünkirchen, Ostende, Brügge, Gent, Brüssel, Löwen, Lüttich, Spaa, Aachen, Köln, Bonn, Coblenz, Limburg, Frankfurt, Mannheim, Heidelberg, Strassburg, Inspruck, Brixen, Trient, Verona, Vicenza, Padua und Mantua nach Venedig; von da nach Ferrara, Bologna, Rimini, Fano, Sinigaglia, Ancona, Voreto, Spoletto, Rarni, Civita Castellana, Rom, Viterbo, Siena, Florenz, Modena, Parma, Piacenza, Mailand, Turin, Chambery, Lion, Fontainebleau, Paris, und hierauf über Chantilly, Amiens, Abbeville und Montreal wieder nach Calais zurück-  
jagt, alles im Fluge sieht, und daher auch oft entweder trivial oder  
schlechte Bemerkungen macht. Das Eigenthümliche in der Auffassung

der Eindrücke hat bei unserm Verfasser, wie nicht zu läugnen ist, etwas Unterhaltendes, zumal wo es Gegenstände betrifft, die nur der Zufall in seinen Gesichtskreis führte; man stößt zuweilen, wie der Uebersetzer in der Vorrede sehr wahr bemerkt, auf naive Einfälle, und zuweilen auf jene richtigen Empfindungen, die nie genug verbreitet werden können. Allein wo der Verfasser sich im Geringsten Zeit nimmt, die Merkwürdigkeiten eines Ortes zu beschauen, verräth er alsbald einen so unüberwindlichen Geist der Platttheit und einen so gänglichen Mangel des guten Geschmacks, daß ihn nur das Mitleiden vor dem Unwillen des verständigen Lesers schützt. Es ist daher wirklich charakteristisch, wie der gelehrte Uebersetzer ihn anfänglich durchschläpfen läßt, sodann hier und da in Anmerkungen berichtigt und bestraft, endlich aber, wo es gar zu arg wird, und insbesondere das Kunstgefühl und der Sinn des Schönen sich empören, die absurden Urtheile des Verfassers nicht mehr niederschreiben mag, sondern ihn in gerechtem Eifer castrirt. Die Schilderung der tyroler Alpen gehört zu den wenigen, die dem Verfasser vorzüglich gut gerathen sind; so konnte nur ein Augenzeuge darstellen. Seine Bemerkungen über die grellen Kontraste in der modernen Rustik sind ebenfalls richtig empfunden, und seine Klage über die Wüsten des kirchlichen und weltlichen Despotismus auf den Charakter und sogar das äußere Ansehen der Italiener, wenn sie gleich so oft wiederholt worden sind, findet man doch immer an ihrem Orte. Dagegen verdrisset es, wenn man Nachricht von merkwürdigen Gegenständen erwartet, die kleinen Angelegenheiten des Reisenden zu einer unverbienten Wichtigkeit erhoben zu sehen, und immer wieder von thoren oder billigen Wirthen, groben Possitionen, schlechten Betten, Koxen- und Rückenstichen und unschmackhafter Kost zu lesen. Noch ärgerlicher aber ist es, wenn der freie Ritter mit Selbstgefälligkeit so oft als möglich erinnert, daß er hier oder dort das Zimmer bezogen habe, wo Joseph II., oder der Herzog von Glocester oder sonst fürstliche Personen logirt haben. Nach Art der gemeinsten und unerfahrensten Klasse von Reisebeschreibern vergleicht er auch oft die Gegenstände in der Fremde mit denen, die ihm bekannt sind, die aber dem Leser eben so fremd sein können, z. B. den Hasen von Ostende mit dem von Liverpool, das Bibliothekzimmer in Gent mit dem von Trinity-College in Cambridge, das Rathhaus zu Brüssel mit der Kirche St. Bride in London, die Stadt Gent mit Dublin, Köln mit Brissol, den Palast in Mannheim mit Golden-Square in London, Amiens mit Salisbury, und den Löwen im Arsenal zu Venedig mit der Höhe seines Stacks. Zuweilen ist ein wahres Pathos, mit Pope zu reden, in seinem Vergleichbar, z. B. wenn er die herrlichen Berge um Heidelberg mit Neplidien vergleicht. (S. 80.) Er vergißt auch wol die Entfernungen der Dörter, und wundert sich, daß man in Schwaben Holz brennt, da er doch bei Köln Steinkohlen gesehen hätte. Ein Wühlweinschinken ektet ihn an, als eine Speise der Wilden, (S. 63) ob er sich gleich mit Wohlgefallen aufhalten kann, die scheußlichste Verworfung an einem Hochgericht auszumalen. (S. 32.) Die Sitten des weiblichen Geschlechtes aber sind der Gegenstand, worüber er am meisten

beraisonnirt. Was hier nicht Englisch ist, scheint ihm verwerflich zu sein; und dieses Vorurtheil geht so weit, daß er den Venetianerinnen eine große Gnade zu erzeigen glaubt, indem er bemerkt, daß, obgleich ihr Halstuch nicht so dicht anschließe, als es die englischen Damen tragen, er doch das lieber der Mode als dem Eastei zuschreiben wolle. Als er endlich die Weiber wie Männer reiten sieht, wird er doch ein wenig in seinen Grundsätzen irre, und bekennt, daß die Schamhaftigkeit wol etwas mechanisch Erlerntes sein könne. Seine Strenge über diesen Punkt ist indessen desto löblicher, da er doch zuweilen ein Spötter wird, und S. 35 die biblischen Geschichten unter die possierlichen Gegenstände rechnet. Unsere deutschen Weiber kommen am schlimmsten weg; denn er spricht ihnen die Keuschheit ab, weil er unterwegs (in den Wirthshäusern) sehr bequeme Dirnen fand. Ueberhaupt scheint er sich wenig darum zu kümmern, wie er eine individuelle Beobachtung in einen allgemeinen Charakterzug verwandelt; es heißt daher von den gemeinen Weibern in Straßburg ohne Unterschied, daß sie ohne Schuhe und Strümpfe gingen (S. 84); und von den Damen von Stande daselbst, daß sie (durchgehend) die gewirkte nürnbergische Kappe trügen. Diese Unrichtigkeiten hätten wir gern in der Uebersetzung verbessert gesehen; so hätte man es auch berichtigen sollen, daß die frankfurter Messe nicht 16 Wochen dauert (S. 64), daß die Mannheimer Brücke nicht auf 70 Bogen liegt, (S. 72), u. s. f. Für Berdea S. 40 hätte man Berviers, für Skotkin S. 73 Schalken, für Wisplac S. 82 Wisloc setzen können. Aus der Uebersetzung selbst, die im Ganzen getreu ist, hätten wir einige Anglicismen weggewünscht, wie z. B. S. 103 Precipices (Abgründe), und ebendaf. Discourse über die Vision (Abhandlungen über das Sehen). S. 149. Die Frauenzimmer in Venedig scheinen fade (vermutlich im Englischen faded, weiß). S. 210, die Engel hatten sich in einem Körper (in a body, in einer Schaar oder einem Haufen) herniedergelassen; S. 252, Pinenapfel (Xnanas); S. 272, das Ohr wird gehärtet (harrowed up) zertrissen, verwundet, beleidigt.

- 7) A short journey in the West-Indies, in which are interspersed curious anecdotes and characters. 8. 2 Voll. London 1790. Nro. 306.

Wenn man sich über den empfindsamen Ton, oder vielmehr über die unvermeidliche Schalkheit, die eine Nachahmung blos der empfindsamen Reizen des Yorik's diesem Werthchen gibt, hinaussetzen kann, so findet man darin immer noch etwas, das die Aufmerksamkeit des Lesers fesselt, und auch etwas das sie belohnt. Es ist wahr, daß der schwülzige, poetische Styl die realen Begriffe gleichsam verschwemmt, und Kleinigkeiten eine unverdiente Wichtigkeit verleiht; allein da der Verfasser ein entferntes, uns wenig bekanntes Land schildert, so hat sein Art, einzelne Gegenstände auszumalen, immer das große Verdienst d. Anschaulichkeit. Die Sklaverei ist der Hauptgegenstand seiner Beschreibung, den er so hassenswürdig schildert, als er wirklich ist. Doch die er auch zugleich, wie sehr es von den Eigenthümern abhängt, beizubringen, und ihrer Regier glücklich zu machen. Gelegentlich kommen Dactyl.

gen vor den Sitten und der Lebensweise der dortigen Pflanze vor; auch malt der Verfasser das Klima, die Aussichten, die eigenthümlichen Produkte des Landes mit einer ihm eigenen Gabe. Seine Gedichte hätten wir ihm indeß gern geschenkt.

- 8) The capacity of negroes for religious and moral improvement considered, etc. to which are subjoined short and practical discourses to negroes etc. By Richard Nisbet, of the island of Nevis. 8. London, 1789. Nro. 312.

Theils Rechthaberei, theils Kleinlicher Eigennutz haben die wichtige Frage von der sittlichen Empfänglichkeit der Neger zu einer der verworrensten im Felde der moralischen Politik gemacht; unter uns scheint sie sogar durch die unparteiischen Bemühungen der Physiologen und Vergleicher nur noch unauflösbarer geworden zu sein. Die sorgfältige Vergleichung des Negerkörpers mit dem Körper des Europäers hatte gelehrt, daß bei jenem der ganze Bau größere thierische Vollkommenheit zu verrathen scheine. So unanmaßend und behutsam dieser Satz hingestellt war, so ungeschickt ward er aufgefaßt und zum Beweise gebraucht, nicht etwa nur, daß ein geringeres Maß von Geistesfähigkeiten dem Neger zu Theil geworden sei, sondern daß auch diese von Natur schon eine schiefe Richtung nähmen, und in einem Mißverhältnisse gegeneinander ständen, wobei das Phänomen der Sittlichkeit nicht ausgelassen werde. Dies — wenn es anders keine vergebliche Mühe ist, gewissen rohen Äußerungen einen bestimmten Begriff unterzulegen — dies scheint die Grundlage der Behauptung zu sein, daß der Neger zur Knechtschaft geboren werde und der Freiheit weder fähig noch würdig sei. Demen ungeachtet, die sich Philosophen nannten, indem sie den Sklavenhandel vertheidigten, hätte es geziemt, den Negern zuvörderst das Kriterium der Menschheit, die Perfectibilität, geradezu abzusprechen. Zweierlei folgt allerdings aus der bemerkten physischen Eigenthümlichkeit des Negers: das erste, daß bei Menschen, deren intellectuelle Fähigkeiten verhältnißmäßig unentwickelt bleiben, die höchste Vollkommenheit der sinnlichen Organe natürlich erwartet werden kann, weil die Ausbildung einer Anlage in uns immer auf Kosten einer andern geschieht, und die höchste Verfeinerung des sittlichen und vernünftigen Organs ohne Kränklichkeit und Schwächung des übrigen Körpers nicht einmal gedacht werden kann. Sodann das zweite, daß die besondere Struktur des Negerkörpers seine Empfindungen und Gedanken mit einer charakteristischen Eigenthümlichkeit oder Nationalität stempeln müsse. Dabei blieb indessen die Fähigkeit des Negers zur nationalen sowol als moralischen Bervollkommenung unvermindert: theils, weil jene sich vom Denken nicht gut trennen läßt; theils, weil es zwar ein Princip der Sittlichkeit, nicht aber auch der Unsittlichkeit geben kann, und jenes ebenfalls mit der Natur des vernünftigen Wesens als unzertrennlich verbunden gedacht werden muß. Was Berrücktheit hier andert, kommt nicht in Anschlag; es so weit ist man noch nicht gegangen, alle Menschen, die nicht von westlichem Stamm sind, für Berrückte zu erklären. Was solchermaßen schon a priori als ausgemacht gelten muß, hat unser Verfasser



hier mit statthaften Beweisen a posteriori belegt und dadurch seinen Landesleuten, die trotz ihrer angeblichen Ueberlegenheit des Geistes über den Negerclaven, doch im Ganzen für metaphysische Beweise nicht empfänglich sind, einen wesentlichen Dienst geleistet. In der Voraussetzung, daß die Neger so gut wie andere Menschen die Fähigkeiten besitzen, sich nach Grundsätzen der Moral und Religion zu bestimmen, fing er im Jahre 1786 an auf seiner Plantage den Claven einen Unterricht zu ertheilen, der ihrem bisher vernachlässigten Fassungsvermögen angemessen war und im Tone der sanftesten, herzlichsten Ueberredung die Grundsätze der allgemeinen praktischen Moral und Gottesverehrung deutlich auseinandersetzte. Es ist hier ein Jahrgang von 18 kurzen Aufträgen oder Reden abgedruckt, wobei der Verfasser erinnert, daß er seitdem auf diesem Grunde fortgebaut und seinen Negern allmählig auch Begriffe vom Christenthum mitgetheilt habe, deren jene Vorbereitung sie empfänglich gemacht hatte. Er geht vom Dasein Gottes und vom Glauben an ihn aus, welches auch um so natürlicher war, da diese Vorstellung und die vom zukünftigen Leben den Afrikanern in ihrem ursprünglichen Vaterlande nicht fremd geblieben sind. Auf diese Materie, womit er sich in zwei Reden beschäftigt, folgt unmittelbar eine Erläuterung und Einschränkung der großen moralischen Maxime: Andern zu thun, wie wir wünschen, daß man uns thun möge. Die übrigen Reden sind folgenden Inhalts: 4) Vom zukünftigen Leben und verschiedenen Obliegenheiten. 5) Eine catechetische Prüfung, nebst einer kurzen (sehr zweckmäßigen, einfachen) Gebetsformel. 6) Ueber die Bestrafung eines Claven, der sich vergangen hatte. (Fr. N. ließ ihm die Strafe von seinen Mitsclaven zuerkennen, und bemerkt, daß dieser Mensch sich von der Zeit an sehr gebessert habe. Er hatte zuvor schon einen Herrn gehabt, der ihm zum Beten eine Formel gegeben hatte; allein er bekannte, daß dieses mechanisch erlernte Beten, ohne zu wissen, warum, ihm nichts geholfen hätte; jetzt erst sah er ein, warum er Gott anrufen und gut sein müsse.) 7) Von der Schuldigkeit, fleißig und gefällig zu sein. 8) Wiederholung, ingleichen gegen das Fluchen und Lügen. 9) Von der Glückseligkeit, die aus der Erfüllung der Pflichten entspringt. 10) Ueber Warmherzigkeit und Güte. 11) Ueber Ehrlichkeit. 12) Gegen Bosheit, Haß und Verläumdung. 13) Gegen Trunkenheit und Ausschweifungen. 14) Gegen Heuchelei und Amaxung; wie auch vom guten Gewissen. 15) Gegen Erbitterungen (heartburnings) und unehreerbiehtigen Betragen. 16) Wiederholung und Ermahnung. 17) Vom Gebet. 18) Ermahnung über die verfloßene Zeit, bei Gelegenheit der Wiederkehr des Weihnachtsestes. Die Kürze dieser Aufträge (keiner kann zum Ablesen längere Zeit, als 10 Minuten erfordern), ihre Deutlichkeit, ihre ans Herz dringende Einfachheit sichern ihnen die Aufmerksamkeit der Zuhörer, deren ungebütem Verstande die öftern Wiederholungen zu Statten kommen. Um sich ihnen noch mehr zu nähern, bedient sich der Verfasser zuweilen (jedoch äußerst sparsam) sogar ihrer Lebensarten. In dem vorangeschickten Versuch über die Fähigkeiten der Neger geht der Verfasser, die verschiedenen Laster durch, die man ihnen hauptsächlich Schuld gibt, und zeigt, daß das Entlaufen, das Stehlen und Plündern die natür-

lichen Folgen der Mißhandlung sind; daß die ihnen angeschuldigte Undankbarkeit — nicht zu gedenken, wie wenig Menschen überhaupt die entgegengesetzte Tugend ausüben — eine unbillige Forderung von Seiten der Eigenthümer voraussetzt, für die zufälligen Beagnabigungen, die ihre Laune oder ihre für Güte ausgegebene Schwäche dem Sklaven zufließen läßt; wobei zugleich das untrügliche Gefühl, womit der Regier diese Eigenschaften an seinem Herrn unterscheidet, einen neuen Beweis von seiner sittlichen Empfänglichkeit abgibt. Um es aber bei diesen Recriminationen nicht bewenden zu lassen, erzählt der Verfasser die rührendsten Beispiele von echter, zum Theil heroischer Dankbarkeit der Regersklaven, von einer Anhänglichkeit und Liebe für ihren Herrn, die allen Begriff von Pflicht übersteigen, und nur aus innerem Seelenadel fließen konnten. Schwerlich wird bei dieser Lectüre das Auge eines gefühlvollen Lesers trocken bleiben. Auf den Bahama- und Bermudas-Inseln werden die Sklaven gütig und väterlich behandelt, und dort ist ihre Kreuze so groß, daß man sie als Matrosen Jahre lang reifen läßt, ohne ihr Entlaufen zu beforgen; vielmehr bringen sie am Ende ihrer Reise jedesmal ihren geernteten Lohn in die Hände ihres Herrn, als seinen Gewinn, zurück. Dort aber sind die Eigenthümer zugleich Wohltäter, Gesetzgeber und Lehrer ihrer Sklaven, wie Hr. N. wünscht, daß sie es überall sein möchten. Auf eine patriarchalische Behandlung dieser armen Mitmenschen bringt er desto nachdrücklicher, da seine Art zu argumentiren etwas überaus Bescheidenes und Billiges hat. Der Eigenthümer des Pflanzers, d. i. die Sorgfalt, womit er sein Eigenthum heilt und vermehrt, sei viel zu kurzfristig, um diesen Zweck nicht zu verfehlen; der jetzige verwahrloste Zustand der Zuckerinseln sei vielmehr in dem Vorurtheile zu suchen, daß der Regier zur moralischen Bildung unfähig, und daß diese dem Pflanzern oder Eigenthümern sogar nachtheilig sein könne. Milde Behandlung sei schon ziemlich allgemein geworden, allein sie wäre nicht hinreichend, dem Uebel zu steuern. Zuletzt fordert er das Mutterland auf, nicht von den Pflanzern Alles zu fordern, ohne zugleich auch etwas für sie zu thun; die freie Einfuhr von türkischem Korn (Wais) und Erbsen, sollte man den Nordamerikanern in ihren eigenen Schiffen erlauben, oder wenigstens in England die Zölle auf den Rum herabsetzen. Der Wohlstand der westindischen Inseln sei nicht so groß, als der Luxus einzelner reichgewordener Pflanzern es vermuthen lasse. Daß der Verfasser die romanhafteste Idee einer plötzlichen, unbedingten Abschaffung der Leibeigenschaft nicht billigen könne, versteht sich von selbst; daß er aber im Ganzen diesen Zustand, worin die Europäer ihre Mitmenschen halten, mißbilligt, bezeugt er durchgehendes und insbesondere auch mit der so christlich empfundenen Behauptung, daß, einem so verderbten Menschenstamme wie dem unsrigen zu gefallen, unmöglich eine Abweichung von den allgemeinen Gesetzen statt finden könne, welche der Schöpfer überall befolgt habe; unmöglich könne er eine andere Race, zwar mit vernünftigen Anlagen, aber zur Erlangung der Tugend unfähig, bloß unsern Leidenschaften zu fröhnen, geschaffen haben.



1



**This book is under no circumstances to be  
taken from the Building**

[illegible]



